


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV · ANG
ET
VE
RI
TAS
CHRISTO
ECCLESIAE


LA

Nouvelle Revue

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

(*Nouvelle Série*)

TOME XXXVIII

Janvier-Février

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, Rue Racine (VIe)

1906

Prix : 2 fr. 50

N° 150 — Nouvelle Série. Tome XXXVIII. — 1re Livraison. 27e Année

La Nouvelle Revue

PARAIT CHAQUE MOIS, LE PREMIER ET LE QUINZE

1er JANVIER 1906

SOMMAIRE

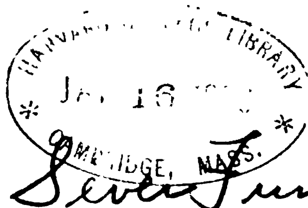
PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

1906

TÉLÉPHONE 801-46



LA PARENTÉ DES PLANTES

ET DES ANIMAUX

Les réflexions qui suivent ont pour but d'établir qu'une étroite parenté relie le règne animal au règne végétal. Elles ne s'adressent qu'aux personnes déjà familiarisées avec la théorie de l'Evolution et disposées à en accepter toutes les conséquences ; celles qui se refusent à l'évidence, plutôt que d'admettre une parenté quelconque entre l'homme et les animaux, auront beau jeu contre mes conclusions ; car ici il n'y a pas évidence, et ce n'est pas sans un certain effort qu'on pourra me suivre dans une voie si peu conforme aux idées reçues.

Depuis longtemps, on a dit : *omne vivum ex ovo*, et on a assimilé la graine des végétaux à l'œuf des animaux. Cette assimilation n'est pas tout à fait exacte ; en réalité, pour trouver l'équivalent de l'œuf, il faut remonter jusqu'à l'ovule. Entre celui-ci et l'œuf des mammifères, il y a plus que de l'analogie. Tous deux, après une fécondation, se développent de la même manière, par une multiplication de cellules, obtenue par segmentation. Regardez un embryon humain, avant le développement des membres et une jeune graine de haricot, par exemple, et voyez si ce n'est pas la même forme curviligne, avec un ombilic au centre donnant naissance à un cordon nourricier.

Si toutes les graines n'ont pas cette forme, cette ressemblance extérieure avec l'embryon des mammifères, elles n'en montrent pas moins avec lui une telle analogie que la membrane, à laquelle les jeunes graines sont rattachées, a reçu le nom de *placenta*. La graine, se développant dans le fruit, occupe la même situation que l'embryon dans ses enveloppes.

Suivons le développement de l'un et de l'autre. Dans les deux cas, nous observerons un axe, dont une extrémité, dite inférieure,

se termine en pointe, tandis que l'autre prend une forme arrondie, et, de chaque côté de l'axe, se développent soit plus tôt, soit plus tard, des appendices qui se dirigent invariablement du côté de l'extrémité dont ils sont le plus rapprochés.

Examinons les membres des vertébrés : deux se dirigent dans un sens, deux dans l'autre, comme chez le végétal les branches et les racines. Tous les quatre offrent la même structure. Chez l'animal, à une articulation succède d'abord un os, qui aboutit à une seconde articulation portant *deux* os. L'avantage de cette subdivision est extrêmement problématique ; elle ne paraît répondre à aucun besoin ; son résultat le plus clair est l'affaiblissement de la résistance aux chocs, aux causes de destruction. Chacun sait, en effet, que les fractures de l'avant-bras et de la jambe sont bien plus fréquentes que celles de la cuisse ou du bras.

A partir de la troisième articulation, les subdivisions se multiplient ; on arrive aux cinq doigts des pattes antérieures et inférieures, de la main et du pied. La main est devenue, chez le singe et surtout chez l'homme, un instrument si merveilleux, qu'il nous est fort difficile de ne pas la croire spécialement organisée pour l'emploi qu'elle remplit actuellement. Il n'y aurait pas d'hésitation possible si la patte était une dégénérescence de la main ou si, d'abord simple, elle s'était peu à peu compliquée pour arriver à la forme parfaite ; mais il n'en est pas ainsi. La main n'existe que chez les animaux supérieurs et derniers venus dans la chronologie des êtres, et cependant sa structure compliquée se rencontre chez des animaux antiques, où elle est inexplicable. Nous la trouvons, aux époques reculées, dans les rames puissantes des ichtyosaures et des grandes tortues nageuses. De quelle utilité peuvent être ces doigts, aux nombreuses phalanges, renfermés dans une gaîne qui les tient immobiles. et manœuvrant tout d'une pièce ? Ils sont utiles pour ouvrir et fermer l'aile de l'oiseau, la nageoire du poisson ; mais, là encore, les phalanges sont un luxe, car si l'aile et la nageoire ont besoin d'une certaine souplesse, elles ne sont point destinées à se plier transversalement. Beaucoup d'animaux, à qui les doigts sont nécessaires ou simplement utiles, n'en utilisent qu'une partie ; enfin l'utilité dans le pied de l'homme est fort restreinte ; elle l'est plus encore, certainement, dans le pied de l'éléphant.

Toutes ces observations nous conduisent à supposer que nous sommes en présence d'organes formés, non par la nécessité, mais en vertu d'*une loi générale de ramification*, n'atteignant que dans

les végétaux son complet épanouissement, loi que nous trouvons jusque dans les cristallisations des minéraux, et à laquelle je rattache vraisemblablement *la loi de segmentation*, en vertu de laquelle s'opère la prolifération des cellules, condition essentielle du développement de tous les êtres vivants.

Considérons maintenant la partie antérieure de l'axe animal et végétal, qui porte dans les deux cas le nom de *tête*. Chez la plante, la tête porte l'inflorescence principale, parfois unique ; chez les vertébrés, le cerveau. Voilà des fonctions bien différentes ; mais la différence semblera moins grande, si l'on réfléchit, que, dans les deux cas, cette place est occupée par l'organe le plus important pour la conservation de l'espèce. En effet, pour la plante, immobile et sans défense, la fécondité est le facteur principal de cette conservation ; c'est dans la fonction destinée à la lui procurer que la plante concentre sa vivacité, met tout son luxe. Chez l'animal, alors que le développement du système nerveux a amené l'intelligence et la volonté consciente, tout change : l'avenir n'est plus à l'espèce la plus prolifique, mais à la plus intelligente : l'empire exercé par l'homme en est une preuve sans réplique. Dès lors, les organes de la fécondité sont relégués au second plan, perdent leur place et leur beauté au profit du cerveau et des organes des sens, pourvoyeurs de l'intelligence.

Il nous reste à étudier l'extrémité inférieure des animaux, la queue, qui a joué déjà un si grand rôle dans la théorie de l'évolution. Il est impossible de ne pas être frappé de la disproportion qui existe entre son énorme importance apparente et la faible importance réelle. La grande majorité des animaux est pourvue d'une queue, et souvent ceux-là même qui devront en être dépourvus en possèdent une très développée à l'état d'embryon. Pour presque tous, elle est inutile. Quelques-uns l'ont utilisée ; le kangourou s'en est fait un point d'appui, le scorpion une arme, le cheval et la girafe un émouchoir, quelques animaux un organe de préhension. La rareté et la variété de ces adaptations ne montrent-elles pas qu'on est en présence d'un organe sans destination déterminée ? Chez beaucoup d'animaux, la queue peut être supprimée sans qu'il paraisse en résulter aucun dommage pour l'individu, comme s'il ne s'agissait que d'un simple ornement ; mais comment se résoudre à ne voir qu'un ornement dans un organe qui, chez les vertébrés, est un prolongement de la colonne vertébrale ; qui, chez quelques-uns, est complètement développé dans l'embryon, alors que les membres ne sont encore que des bourgeons informes ? Cela est inacceptable.

Tout s'explique, il me semble, si l'on admet que la queue des animaux n'est autre chose que le *pivot* des végétaux, devenu inutile quand l'être vivant eut trouvé et adopté un autre mode d'alimentation que celui dont la racine est l'organe.

Mais comment un changement si profond dans les conditions d'existence a-t-il pu s'opérer ?

La solution de la difficulté est peut-être dans les plantes dites « *carnivores* ». Darwin, qui les a longuement étudiées, a reconnu que les unes, comme l'*Utriculaire*, se nourrissaient des produits de la décomposition des animaux capturés, mais que d'autres, comme la *Dionæa muscipula*, montraient de véritables phénomènes de digestion. Ces plantes, en raison de leur rareté, du petit nombre des espèces, paraissent anormales ; mais rien n'empêche de supposer que celles que nous connaissons représentent les derniers survivants d'un groupe jadis nombreux de plantes fragiles, que la paléontologie ne nous a point conservées, dans lequel le nouveau mode de nutrition se serait peu à peu substitué à l'ancien et qui aurait servi de transition entre la plante et le zoophyte, encore si semblable à la plante par sa forme extérieure. On sait d'ailleurs que les zoophytes ne possèdent ni bouche ni estomac proprement dits, mais une simple cavité digestive.

Si l'on admet toutes les considérations précédentes, on reconnaîtra sans doute qu'elles nous autorisent à formuler les conclusions suivantes :

1° La plante et l'animal, partis du même point, *évoluent suivant les mêmes lois*, et ne diffèrent que par une simple divergence dans l'évolution, analogue à celles qui produisent, dans les espèces éloignées, appartenant à un même règne, des différences si profondes.

2° Le prototype de l'évolution vitale est l'évolution végétale.

Examinés à ce point de vue, bien des mystères s'éclaircissent ; on ne s'étonne plus des phénomènes d'apparence animale observés chez les végétaux (spores des algues, anthérozoïdes, mouvement des sensitives, apparence phallique de certains champignons, etc...), des formes végétales affectées par les polypes, les zoophytes et certains insectes. En descendant dans le détail, on rencontrera des difficultés ; c'est là l'écueil de tout ce qui se rattache à la théorie transformiste. Ces difficultés ne sont pas insurmontables.

Il me serait facile de prévoir bien des objections, pour me donner le plaisir de les réfuter ; d'autres, au contraire, m'embarrasseraient fort ; mais tout esprit de bonne foi reconnaît qu'en ces matières, il faut voir avant tout les grandes lignes et ne pas s'attarder outre mesure aux détails tant que les études paléontologiques, plus développées, n'auront pas suffisamment enrichi nos connaissances dans le domaine du lointain passé.

Je laisse à un naturaliste, s'il s'en trouve un, pour adopter cette hypothèse, le soin de la défendre, ainsi que celui de la pousser plus loin, de rechercher, par exemple, si le *collet* des plantes, d'où partent les racines, n'aurait pas son analogue dans le bassin des vertébrés, point de départ des membres inférieurs ; si l'on ne pourrait pas rattacher à cette idée l'existence des apophyses, celle des *ramures*, si encombrantes des cervidés, la présence des organes de la génération sur la tête des araignées (?), la parure éclatante que revêtent certains animaux au moment de la « floraison », toutes choses que je me borne à indiquer, dans la crainte de tomber dans la fantaisie. Mais je ne puis me défendre de faire remarquer que les zoologistes ont déjà comparé le squelette des vertébrés à une plante, et, qu'entre les articulations des végétaux et celle des animaux, la ressemblance est frappante.

Les peintres, dans des scènes fantastiques, donnent souvent aux arbres une apparence humaine, transformant les branches en bras et les racines en jambes ; ils sont peut-être plus près de la vérité qu'ils ne le croient.

Camille SAINT-SAENS.

LE DROIT A LA MORT

[*La scène représente une chambre de malade.*

Etendu sur le lit, pâle, émacié, l'étudiant en médecine Georges Laugier, se sachant atteint d'une tuberculose inguérissable, attend la visite du docteur Richomme, le grand spécialiste, mandé pour une consultation suprême.

Après la visite du docteur, vont défiler successivement, auprès du lit du malade, sa sœur Marthe, son père, sa mère et enfin sa fiancée, Jane Aubry.]

GEORGES. — ... Je sais bien que je suis perdu ; mon dernier séjour dans la montagne a été complètement inutile. Cure d'air, repos absolu, suralimentation, tout cela, c'est très joli, à la condition de ne pas attendre le troisième degré... Décidément, j'ai été stupide de me surmener ainsi pour le concours de l'internat. (*Avec accablement*), A quoi bon cultiver l'intelligence? C'est d'abord la bête qu'il faut soigner ! L'avenir est aux gens qui ont le coffre solide.....

Le docteur RICHOMME, *entrant*. — Eh bien ! mon ami, comment vous sentez-vous aujourd'hui ? Allons ! Il me semble que l'œil est meilleur. (*Il lui tâte le pouls, puis il l'ausculte.*)

GEORGES. — Ah ! mon cher professeur, je ne puis dorénavant me faire aucune illusion sur mon sort. Je suis touché de votre dévouement et je vous en remercie du fond du cœur. Hélas ! J'ai fait trop de clinique pour ne pas être tout à fait fixé ! Voyez mes bras et voyez mes jambes ! Depuis ce matin, je ne puis plus me lever... Avouez que je n'en ai même pas pour un mois !

LE DOCTEUR. — Mon pauvre enfant, vous n'ignorez pas que rien n'est impossible à la nature. Il serait puéril de nier la gravité de votre cas ; mais j'ai vu des malades qui sont revenus de plus loin. Il faut continuer de prendre régulièrement la potion que je vous ai

ordonnée hier... Et, surtout, pas d'idées noires; le meilleur remède, voyez-vous, c'est la volonté de vivre...

GEORGES. — Ah! Docteur, si vous vouliez, au lieu de cette potion, qui peut seulement prolonger ma souffrance, vous me donneriez une forte dose de morphine...

LE DOCTEUR. — Que dites-vous là ?... Mais, ce serait la mort dans un quart d'heure!

GEORGES. — Eh! c'est justement ce que je vous demande! Docteur, mon vieil ami, écoutez-moi : nous sommes entre gens de métier... Oui, je le sais, ce que je réclame de votre bonté serait pour vous inadmissible s'il s'agissait d'un malade vulgaire... Mais, entre nous, il n'y a plus de règle professionnelle! Je ne suis pas le pauvre diable qu'on peut bercer avec des paroles d'espoir, l'agonisant dans lequel on peut insuffler une petite joie de vivre à l'aide d'un mensonge... Vous savez quelle phase terrible mon mal va me faire traverser; épargnez-moi la torture de me voir mourir minute par minute!

LE DOCTEUR. — Cher enfant, vous réclamez l'impossible! Quand même votre mort me paraîtrait certaine, il ne m'est pas permis de vous assassiner ; d'ailleurs, je vous répète que vous n'avez pas le droit de désespérer. (*Avec énergie*). Vous avez des chances sérieuses de guérir! Allons, du courage! Ne vous laissez pas aller au désespoir! Je vous remets entre les mains de vos excellents parents qui vous soignent avec une tendresse si touchante. Est-ce donc si difficile de se laisser dorloter? Au revoir! Je reviendrai demain.

(*Il sort en même temps qu'entrent M. et Madame Laugier.*)

LA MÈRE. — Regarde, Laugier! Il me semble qu'il a meilleure mine, à présent! N est-ce pas, mon chéri, que tu dois te sentir mieux? Attends, je vais relever tes oreillers!

LE PÈRE. — Oui, vraiment, il a meilleure mine! Les pommettes de son visage sont rosées... A-t-il pris quelque chose, ce matin?

LA MÈRE. — Hélas! Non! Veux-tu, mon chéri, essayer d'avaler un œuf à la coque?

GEORGES. — Pauvre bonne maman! J'ai toutes les peines du monde à prendre la cuillerée de ma potion... Pardonne-moi de te faire du chagrin, maman chérie... Mais, il vaut mieux que tu saches la vérité : je suis perdu, irrémédiablement perdu! La visite du docteur Richomme est de nature à ne pas me laisser la moindre illusion!... En réalité, mon agonie commence...

LE PÈRE ET LA MÈRE, *ensemble, se rapprochant du lit par un mouvement commun.* — Ah! cher enfant!...

GEORGES. — Ne vous désolez pas!... Je comprends votre souffrance... Ah! si vous vouliez, vous pourriez diminuer la mienne! Père, rappelle-toi ce que tu disais quand mon oncle Pierre est mort d'un cancer à l'estomac. Tu maudissais les médecins qui prolongeaient l'existence de ton malheureux frère à l'aide d'injections de caféine... Quand il tombait dans le « coma », les docteurs se croyaient obligés de le sortir de sa torpeur par des excitants... Il leur criait : « Mais, laissez-moi donc mourir! » Et les bourreaux redonnaient sans cesse la vie à cette loque humaine pour la jeter, comme une proie, au mal terrifiant qui la rongeait!...

LE PÈRE. — Malheureux enfant! Ils accomplissaient leur devoir!

GEORGES, *d'une voix plus faible.* — C'étaient des bourreaux, vous dis-je! Ah, mon père! Toi qui as été si bon pour moi; toi qui as tant travaillé pour m'assurer une carrière indépendante, pense qu'il suffit d'une petite dose de morphine introduite dans cette seringue de Pravaz pour me donner le repos... Ah! Le repos!... Le repos! Vous me le devez! Je puis encore préparer une ordonnance... la signer... Aucun pharmacien ne refusera, dans ces conditions, le... remède!

LE PÈRE. — Mon pauvre garçon, mon enfant bien-aimé, tu as la fièvre, tu déraisonnes! (*A sa femme éplorée*). Viens, chérie, nous allons prier Marthe de venir le veiller...

LA MÈRE. — Repose-toi, mon Georges, tâche de dormir... (*à part*) Oh! c'est effrayant!

(*Ils sortent*).

MARTHE LAUGIER, *entrant doucement.* — ... Il est encore éveillé!... Georges, je viens t'apprendre une bonne nouvelle!... Jane va venir tout à l'heure... Elle a vaincu la résistance de sa mère... On lui donne la permission de te voir!...

GEORGES, *faisant un effort désespéré pour se dresser sur sa couche.* — Qu'elle ne vienne pas! Qu'elle ne vienne pas!... Marthe, je suis fichu.... Je suis fichu!.... Je n'en ai pas pour un mois à vivre, et quelle vie! Ma petite Marthe! Ma petite Marthe!... Si tu étais gentille, quel immense service tu pourrais me rendre!

MARTHE. — Mon pauvre Georges, maman vient de m'avertir de ta folie! Aie pitié de nous, n'ajoute pas à notre douleur... Ce que tu demandes est impie... Non! Non! tu n'es pas malade au point d'avoir perdu tout espoir. Tu étais d'une constitution robuste, tu triompheras du mal... Allons, ne brise pas le cœur de cette infortunée Jane en refusant de la recevoir. Tu sais quel amour elle nourrit pour toi! Est-ce qu'on doit désespérer de la vie quand on est aimé?

GEORGES, *épuisé*. — Hélas !

(*Entre Jane Aubry... Marthe se retire discrètement*).

JANE, *prenant la main de Georges, amaigrie jusqu'à la transparence.* — Mon bien-aimé, mon bien-aimé, voilà huit jours que je n'ai eu le bonheur de presser votre main... Ma mère, obéissant à des préjugés d'un autre âge, trouvait mes visites choquantes... Elle a eu peur de mon désespoir... Me voici ! Je viendrai tous les jours, mon Georges, jusqu'à votre complète guérison... Comment vous sentez-vous aujourd'hui, mon chéri ?

GEORGES. — Ah ! ma Jane, s'il y avait encore en mon être un germe de vie, votre présence suffirait pour chasser mon mal à tout jamais. Jane, laissez-moi rassembler mes dernières forces pour vous dire combien je suis heureux de vous contempler toujours belle et forte... Il me semble que je ne mourrai pas tout entier en laissant sur la terre celle que j'ai tant aimé...

JANE. — Que dites-vous, Georges ? Vous voudriez mourir ? Est-ce que votre jeunesse ne brave pas les pires maladies ? Ah ! je vous en prie, ne me déchirez pas le cœur ! Vous n'avez pas le droit de m'en arracher l'espérance !...

GEORGES. — Pauvre mignonne ! Pourquoi chercherai-je à vous tromper ? Si je n'étais guidé par mes connaissances personnelles, l'attitude des médecins suffirait à consolider mon pronostic. Je vais languir encore quelques semaines sur ce lit de douleur, au milieu de tortures sans nom... J'assisterai conscient et impuissant à la désagrégation de mon être. Je verrai ma vie s'effriter lambeau par lambeau, jusqu'à ce que, suprême horreur, mon intelligence s'abaisse au-dessous de celle d'un petit enfant. Jane, chère femme avec laquelle j'avais rêvé de fonder une famille, vous qui avez été la joie de ma courte vie, vous, si aimante et si pure, ne me donnerez-vous pas, comme preuve magnifique de votre amour, le repos après lequel j'aspire ?...

JANE. — Ciel ! Que voulez-vous dire, mon Georges chéri ?

GEORGES, *avec un reste de force.* — Ecoute : tu peux supprimer d'un geste ce cauchemar qui m'étreint à la gorge... La morphine n'est pas encore assez sûre... Entends ma confidence dernière... Rends-moi le service que je t'aurais rendu, je te le jure, si la fatalité t'avais mise à ma place... (*Baissant le ton.*) Approche... Approche encore... Dans mon cabinet de travail, là, à côté... Dans le premier tiroir du bureau... celui de gauche... Tu trouveras un petit flacon... d'aconitine...

JANE, *haletante et à demi-vaincue.* — Malheureux, que veux-tu là ?... Moi ?... Ce serait moi ?...

GEORGES. — Jane... ma femme... Je te l'ordonne... Ah! me laisseras-tu donc souffrir tous les supplices de l'enfer?

(*Jane, presque hypnotisée, pâle comme une morte, marchant d'une allure automatique, sort, puis elle revient avec le flacon. Elle hésite; mais, sur un geste impérieux de son fiancé, elle lui tend le poison que Georges avale d'un trait*).

GEORGES, *d'une voix étouffée.* — Oh! merci!... Merci!... Ta main! Donne-moi ta main!

JANE, *se réveillant d'un songe, apeurée, désespérée.* — Au secours! Au secours!

(*Arrivent M. et Mme Laugier, puis Marthe; tous affolés*).

LA MÈRE. — Qu'y a-t-il, mon Dieu?

JANE. — Ah! malheureuse! Malheureuse que je suis! J'ai eu la faiblesse de lui donner le poison.

LE PÈRE, *reculant, indigné.* — Ah! c'est épouvantable ce que vous avez fait là!

JANE. — Pardonnez-moi! Pardonnez-moi!... J'étais folle!

GEORGES, *râlant déjà, mais ayant conservé toute sa lucidité.* — Taisez-vous!... Taisez-vous! Misérables! (*Montrant sa fiancée du doigt*). Voici la seule qui m'ait jamais aimé!

(*Son corps se renverse en arrière. Il meurt.*)

Maurice AJAM.

LA LUNE ET LE PENDULE

Newton a démontré l'identité de la pesanteur et de la gravitation.

Voici quelques remarques qui ont paru de nature à intéresser plusieurs de nos lecteurs. Elles sont dérivées d'un article que j'ai publié il y a fort longtemps — une vingtaine d'années — le 5 avril 1887, dans le journal *Le Voltaire*, et que, pour ma part, j'avais oublié. Il s'agit de l'assimilation de la Lune à un pendule. Je vais en donner ici l'exposé.

I

Nous savons, par la troisième loi de Kléper, que les carrés des temps des révolutions des astres autour du foyer de leur système sont entre eux comme les cubes des distances. Calculons quelle serait la durée de la révolution d'un satellite fictif gravitant autour de la Terre à une faible hauteur au-dessus de la surface, à la distance 1, abstraction faite de la résistance de l'air.

La Lune effectue sa révolution en 27 jours, 7 heures, 43 minutes, 11 secondes 5 ou 2 360 591 secondes et demie, ou 27 jours 32166, à la distance de 60,2745 rayons terrestres de 6 371 kilomètres. Nous avons :

$$\frac{27{,}321\,66^2}{x^2} = \frac{60{,}274\,5^3}{1}$$

D'où :

$$x = \sqrt{\frac{27{,}321\,66^2}{60{,}274\,5^3}} = \sqrt{0{,}003\,408\,87} = 0{,}058\,386$$

$$= 1^h\,24^m\,5^s = 5\,845 \text{ secondes.}$$

Nous aurions pu écrire aussi :

$$\frac{(2\,360\,591{,}5)^2}{x^2} = \frac{384\,000^3}{6\,371^3} \text{ ou } \frac{5\,572\,389\,869\,000}{(5\,045)^2} = \frac{56\,623\,104\,000\,000\,000}{258\,596\,602\,811}$$

et nous aurions trouvé le même résultat.

II

Si le globe terrestre était percé de part en part d'un puits passant par son centre et assez large pour empêcher la rencontre des parois due à la déviation causée par la force centrifuge du mouvement de rotation de la Terre, un corps qui tomberait dans ce puits atteindrait le centre en 1 261,3 secondes, ou 21 minutes, arriverait aux antipodes en 21 autres minutes, et reviendrait à son point de départ après 42 autres minutes, c'est-à-dire que cette oscillation double d'un corps simplement abandonné à la pesanteur se serait effectuée en 5 045 secondes, précisément dans le temps de la révolution d'un satellite tournant autour de la Terre à la distance 1.

Ce serait là un pendule d'un nouveau genre. J'ai considéré, dans ce calcul, la pesanteur comme proportionnelle à la distance au centre et pris comme formule : $t = \frac{\pi}{2}\sqrt{\frac{R}{g}}$. La formule de Roche diminuerait un peu cette durée.

III

Le pendule qui bat la seconde mesure environ un mètre de hauteur (0m991 à l'équateur, 0m994 à Paris, 0m996 aux pôles). La durée de l'oscillation croît comme le carré de la longueur, 2 secondes demandant 4 mètres, 3 secondes 9 mètres, 4 secondes 16 mètres, et ainsi de suite. Au Panthéon, nous avions 8 secondes et 64 mètres environ, exactement 8s25 et 67m54.

Nous pouvons nous demander quelle serait la longueur d'un pendule dont l'oscillation serait, non plus de 8 secondes, mais de 42 minutes ou 2 522,5 secondes. Ce nombre, multiplié par lui-même, donne 6 363 kilomètres, lequel est très voisin de celui du rayon de la Terre. Rayon équatorial = 6 378; rayon moyen = 6 371; rayon polaire = 6 356.

En adoptant 0m996, on trouve 6 312 kilomètres.

IV

Nous pouvons aussi nous demander quelle serait la longueur d'un pendule dont l'oscillation serait égale à la demi-révolution de la Lune, c'est-à-dire à 1 180 296 secondes. Ce nombre, multiplié par lui-même, donne 1 393 096 000 kilomètres. A la distance de la Lune (60,2745) la pesanteur est 3 633 fois moindre qu'à la surface du globe. Or, le nombre que nous venons de trouver, divisé par celui-ci, donne 383 456 kilomètres, nombre très voisin de celui de la distance de la Lune, égale, comme moyenne, à 384 000 kilomètres, et variant de 363 000 à 405 000.

En adoptant $0^{m}996$, on trouve $1\,175\,575^2 = 1\,381\,976$, lequel, divisé par 3 633, donne 380 395 kilomètres.

En réalité, la Lune ne tourne pas autour de la Terre, le centre de la Lune ne tourne pas autour du centre de la Terre, mais les deux globes circulent autour de leur centre commun de gravité, lequel est situé à 4 680 kilomètres du centre de la Terre ou à 1 700 kilomètres au-dessous de la surface. La distance de ce point est à 379 320 kilomètres du centre de la Lune, et varie constamment, à cause de l'excentricité de l'orbite lunaire.

Cette comparaison numérique du mouvement de la Lune avec celui du pendule nous fait toucher du doigt, pour ainsi dire, l'identité de la pesanteur avec la gravitation universelle. Tous les mouvements des corps célestes étant produits par la même force de gravité et régis par les mêmes lois, ce que nous venons de constater pour notre satellite peut être généralisé et appliqué à tous les astres. Nous venons donc d'apercevoir, dans le mouvement d'un petit pendule oscillant à la surface de la Terre, la loi même qui régit les corps célestes dans l'espace. Ce pendule devient un trait d'union entre la terre et le ciel, et son observation nous transporte jusque dans les régions de l'astronomie pure.

Camille FLAMMARION.

LES PRÉFETS DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

Aussitôt que fut promulguée la loi du 28 pluviôse de l'an VIII établissant en France les préfectures et les sous-préfectures, le gouvernement consulaire fut assailli de sollicitations. On vit, pendant plusieurs semaines, au Ministère de l'Intérieur, au pavillon de Flore où résidait le consul Lebrun, à l'hôtel d'Elbeuf, où habitait Cambacérès, et même aux Tuileries, un défilé incessant de législateurs, d'administrateurs et d'hommes politiques qui venaient demander, pour eux-mêmes ou pour d'autres, l'honneur de représenter le gouvernement dans les provinces. D'anciens députés de l'Assemblée Constituante, de l'Assemblée législative, de la Convention et du Directoire, d'anciens ministres, des ambassadeurs, des généraux, des administrateurs en fonctions, des politiciens en disponibilité, et aussi des intrigants sans aucun titre, assiégeaient les hommes au pouvoir pour obtenir leur nomination aux postes nouvellement créés et dont personne n'ignorait l'importance (1)

Cet empressement était, certes, un témoignage flatteur de la sécurité et de la confiance qu'inspirait le nouveau pouvoir ; mais il n'en avait pas moins l'inconvénient de mettre les consuls dans

(1) Depuis que la Constitution a créé une quantité de places richement dotées, que de gens en mouvement, que de visages peu connus qui s'empressent de se montrer, que de noms oubliés qui s'agitent de nouveau sous la poussière de la Révolution ! Que de fiers républicains de l'an VII se font petits pour arriver jusqu'à l'homme puissant qui peut les placer ; que de Brutus qui sollicitent, que de petits talents on exalte, que de minces services on exagère, que de taches sanglantes on déguise ! Ce prodigieux changement de scène s'est opéré en un moment. Espérons que le héros de la liberté, celui qui n'a encore marqué dans la Révolution que par des bienfaits, verra ces manœuvres avec le dégoût qu'elles inspirent à toute âme élevée et qu'il ne souffrira pas qu'une foule de noms obscurs cherchent à s'envelopper du rayon de sa gloire. (*Moniteur du 3 nivôse, an VIII*).

la nécessité de faire des mécontents en choisissant, au milieu de toutes les convoitises et de toutes les intrigues en éveil, les hommes dont le concours leur paraîtrait le plus opportun. Les candidatures étaient d'autant plus nombreuses que Bonaparte, dans le but de rallier partout des partisans, avait manifesté l'intention de composer son administration de personnalités de tous les partis. Au fond, il désirait cependant confier de préférence les fonctions préfectorales à des administrateurs conciliants et neutres qui devraient rompre peu à peu avec les errements de la période antérieure et préparer l'ordre nouveau qu'il méditait. Aussi, pour ne pas recruter uniquement son personnel dans l'oligarchie révolutionnaire, avait-il chargé le troisième consul Lebrun, dont il appréciait les tendances modérées, de préparer la liste des futurs préfets. Mais Lucien Bonaparte, Ministre de l'Intérieur, estimant que l'initiative des propositions à faire lui appartenait, avait établi, de son côté, une liste composée presque exclusivement de conventionnels et de jacobins ralliés (1). Enfin, Cambacérès et Talleyrand avaient apporté aussi leurs desiderata.

Après quelques discussions assez vives, le Premier Consul se décida à transiger. Il chargea le général Clarke, qui avait contribué au succès du 18 brumaire et qu'il avait attaché provisoirement à son cabinet, de centraliser les innombrables candidatures et, après une première élimination, de confronter sur un *état* général les diverses propositions de son entourage et les observations faites par l'un ou par l'autre sur les candidats proposés.

Sur cet état, conservé aux archives nationales, figurent, en face du nom de chaque département et dans des colonnes disposées à cet effet, les appréciations des personnages ayant voix au chapitre : la première colonne est réservée à *Lucien Bonaparte*, la seconde à *Cambacérès*, la troisième à *Lebrun*, la quatrième à *Talleyrand*, la cinquième à « *Clarke et autres* » et la dernière à la décision du premier Consul. (2). Il est assez piquant de voir, en face de la décision jetée dans la dernière colonne par l'écriture nerveuse et tourmentée de Bonaparte, les motifs susceptibles d'avoir déterminé son choix. Un candidat porte en regard de son nom la note suivante : « *Anarchiste, opposé au 18 brumaire a été l'âme damnée de Rewbel.* » Il est choisi par le premier Consul.

(1) De Barante (Mémoires).

(2) Archives nationales. (Pièces annexées à l'arrêté consulaire du 11 ventose an VIII).

D'autres, qui sont signalés comme dévoués au nouveau régime, sont écartés. Plusieurs candidats notés comme *royalistes*, sont préférés. Par contre, Tarbé, ancien ministre de Louis XVI, d'abord désigné pour la préfecture de la Seine, est ensuite rayé à cause de la note suivante : « *Est bien neuf en révolution ; a été appelé par Louis XVI, non pas dans le temps que ce roi eut l'air de s'entourer de patriotes, mais bien dans celui où il appela au Ministère des ennemis de la Révolution.* » D'autres sont signalés comme « *exaltés et bons à placer* » ou bien comme n'ayant pas fortune suffisante. Beaucoup d'annotations sont banales et ne concernent que les capacités et les antécédents des candidats.

Toutes les recommandations se donnent cours ; Fouché, Saint-Jean-d'Angély, Sieyès sont les plus exigeants. Les femmes elles mêmes interviennent (1). Madame Bonaparte et son entourage poussent quelques candidats ; Madame de Staël fait agir par Talleyrand. Il y a également, pour les candidats aux sous-préfectures, une note donnée par un certain « agent secret », note qui paraît généralement très déterminante (2). Etre mentionné sur la liste de l'*agent secret* est déjà une chance sérieuse de succès ; être cité sur cette liste « avec éloge » en devient la certitude. Il est aussi souvent question de la « liste anonyme (3) », qui semble jouir, de la part du premier consul, d'une considération presque égale à celle de l'agent secret. Quel est cet agent secret? Quel est l'auteur de la liste anonyme? Mystère ! — Ne soyons donc pas indiscrets et, comme les journaux de l'époque qui se plaignaient que le secret des nominations fut trop bien gardé (4), contentons-nous d'enregistrer les nominations et voyons quels hommes furent choisis pour l'administration des provinces.

(1) La citoyenne Barillon, femme Meissas, demande une place de préfet pour son mari, ex-député. (Archives nationales.)

(2) Archives nationales AFiv 10. (Pièces annexées aux arrêtés consulaires portant nomination de sous-préfets.)

(3) Ibid.

(4) *Le Citoyen Français*. — *Le Journal de Paris*. — *Le Citoyen Français* ajoute : « Le premier consul, indigne du ressort qu'on a fait mouvoir pour nommer certains intrigants dans les préfectures, en a jeté, dit-on, la liste au feu. Que de mines se sont allongées à cette nouvelle ; que de projets déconcertés, que de savantes manœuvres rendues inutiles ! Mais n'ayez de souci ; la toile d'araignée est à peine rompue que l'insecte se remet à tendre ses pièges. » (Numéro du 9 ventôse an VIII).

I

« Le premier consul, dit Thiers, s'inspira, dans le choix de ses fonctionnaires, du souci d'être représenté par des hommes notables et par des personnages ayant figuré honorablement dans les grandes assemblées politiques (1). » « Il voulut oublié le passé, » dit le chancelier Pasquier dans ses Mémoires (2). » Il appela des hommes de tous les partis, sans trop regarder en arrière d'eux, sans leur demander ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils avaient dit, ni ce qu'ils avaient pensé. C'est ce qui explique les choix éclectiques auxquels il s'arrêta. Nous allons retrouver, dans les préfectures et les sous-préfectures, à côté de conventionnels ardents échappés aux périls de la Terreur, des hommes plus modérés de la Constituante et de la Législative, qui s'étaient tenus à l'écart pendant les heures les plus troublées et qui revenaient aux jours nouveaux, de même que les oiseaux, blottis pendant l'orage, réapparaissent aux premiers rayons du soleil. Il n'est pas sans intérêt de suivre, au début du XIXe siècle, les personnages qui ont survécu à la Révolution après y avoir joué un rôle. Il semble que les événements aient déçu leurs espérances et que, dans la faillite de leur œuvre, ils cherchent, en des compensations faciles, l'oubli de leurs déceptions. Ils ont l'air de naufragés jetés par l'ouragan sur une terre inconnue et se reprenant à vivre sans ardeur une vie nouvelle. Tels sont les hommes dont nous allons, en une brève énumération, évoquer les figures.

Parmi les membres de la Constituante nommés préfets le 11 ventôse an VIII et dans les promotions subséquentes du Consulat, il faut citer Giraud (de Nantes), Etienne Garnier, Frochot, Harmand (Nicolas), Mounier, Dauchy, Huguet, Laloy, Pougeard du Limbert, Ricard, Guinebaud de Saint-Mesme, Belzais de Courmesnil, anciens députés du Tiers-Etat aux Etats-Généraux ; Milet de Mureau, Alexandre Lameth, Bureau de Pusy, de Castellane, d'Eymar et de Verneilh-Puyraseau, anciens députés de la noblesse ; Joubert et Colaud de la Salcette, évêques constitutionnels sécularisés sous la Terreur, députés du clergé. Trois d'entre eux, Mounier, de Lameth et Dauchy, avaient été présidents de l'Assemblée constituante. Les deux premiers avaient émigré et n'étaient rentrés en France qu'au 18 brumaire; Dauchy, proscrit du 18 fructidor, était rentré en même temps qu'eux.

(1) Thiers. — *Le Consulat et l'Empire*, tome Ier, page 164.
(2) Mémoires du chancelier Pasquier, tome Ier, page 148.

Nous trouvons aussi un certain nombre de membres de l'Assemblée Législative : Merlet, Français (de Nantes), qui furent présidents de cette assemblée, Rougier de Labergerie, Dieudonné, de Roujoux, Montaut des Iles, de Nogaret, membres de la droite; enfin, Viennot de Vaublanc, Beugnot et Ramond, qui avec Lameth et Stanislas de Girardin, avaient été à la Législative les chefs et les orateurs incontestés du groupe royaliste constitutionnel : « C'étaient, dit Aulard en parlant d'eux (1), des hommes timides, nés pour un état paisible et fixé, pour les temps prospères d'une monarchie libérale. L'esprit de 89 vivait en la plupart d'entre eux. Ce n'était pas Louis XVI qu'ils servaient, mais un roi, possible ou idéal, selon la pure doctrine constitutionnelle. Défenseurs de la Constitution coutre le roi et contre les jacobins, leur rôle à la tribune fut de lire avec exactitude ce morceau de papier déchiré par les deux partis et à la vertu duquel ils étaient seuls à croire. Ce sont des fils de la révolution, ces royalistes si injuriés par leurs adversaires. Ils savent parler la langue des temps nouveaux, et sous leur gêne, dans l'embarras de leur position fausse, on sent l'horreur de l'ancien régime, un solide esprit bourgeois et libéral. »

En même temps qu'il appelait aux préfectures ces anciens royalistes constitutionnels, le Premier Consul y nommait aussi des hommes qui, sans avoir jamais appartenu aux grandes assemblées, n'en étaient pas moins des monarchistes plus ou moins avoués — comme les comtes de La Rochefoucauld-Liancourt, de Jessaint, de Viry et de Montalivet, — d'anciens suspects et des modérés tels que Ladoucette, d'Herbouville, de Barante, et d'autres encore, qui avaient provisoirement remplacé leurs titres nobiliaires par le vocable plus démocratique de *citoyen*.

La part ainsi faite aux anciens partis était large, mais Bonaparte veillait à ne pas mécontenter les républicains, et faisait aussi, dans ce but, appel au concours d'un assez grand nombre de membres de la Convention. Charles de Lacroix, Quinette, Cochon, Letourneur (de la Manche), Châteauneuf-Randon, Musset, Lacoste, Chazal, Thibaudeau, Lamarque, Duplantier et Jean-Bon Saint-André, qui avaient siégé sur les bancs les plus élevés de la Montagne et qui avaient voté *pour la mort* dans le procès de Louis XVI furent nommés préfets. Il en fut de même pour Richard, Pelet de la Lozère, Pérès de Lagesse, Harmand (J. B.), Duval, Doulcet de

(1) Aulard : Les Orateurs de la Législative et de la Convention.

Pontécoulant, Marquis, Himbert de Fligny, Bailly (de Juilly), et Jard-Panvilliers, qui s'étaient rangés à la Convention sur les bancs du Marais ou de la Plaine et dont plusieurs n'avaient dû qu'à leur effacement et à leur mutisme de n'être pas compris dans les fournées sanglantes.

Si nous ajoutons à ces noms ceux des généraux Poncet, Auvray, Martin, Serviez, de Lignéville et Pommereuil, celui de Roland de Villarceaux, qui avait été à Valence le commensal de Bonaparte dès sa sortie de l'école de Brienne, ceux de Mourgues et de Faypoult, anciens ministres, de Descorches, Félix Desportes, Verninac, Guillemardet et Fauchet, anciens ambassadeurs et ceux de quelques hauts administrateurs et de quelques législateurs du Directoire (1), nous aurons une idée exacte de la composition du corps préfectoral sous le Consulat.

Les mêmes préoccupations présidèrent au choix des sous-préfets. Beaucoup de candidats aux préfectures furent encore heureux d'accepter des sous-préfectures ou des postes de conseillers de préfecture (2).

En ce qui concerne les sous-préfets, ils furent pris, en partie, parmi les anciens subdélégués, les anciens procureurs-syndics et les anciens administrateurs départementaux, à qui ces fonctions furent attribuées à titre de compensation; mais nous retrouvons également, dans les sous-préfectures, nombre de membres des assemblées révolutionnaires, d'anciens membres de la Constituante et de la Législative comme Augier de la Saussaye, Ratier, Geoffroy, Vergnet (de Vesoul), Lacoste-Messelière, Champion, Richard (des Vosges), Golsart, Hennequin, Desprez, Pressac des Planches, Gagon de Chenay, Grenier, Juéry, Lemaître, Limousin, Pelauque-Béraud, Mollien, Poultier, le Golias de Rosgrand, Constant Saint-Estève, Bourdon, Delattre, Bastide, Barbotte, Bourran de Marsac, Crestin, Dupin, etc., d'anciens membres de la Convention, tels que Rabaut-Pommier, frère de Rabaud Saint-Etienne, Lemaignen, Bertrand, Blanqui, Besnard, Girod de Pouzol, Lejeune, Gaudin, Hyacinthe Richaud, J.-J. Serres, Garnier (Eugène), Ruelle, Gertoux, Drouet, André Dumont, et

(1) Fabry, Texier-Olivier, Collet-Descotils, Riou, de Nogaret, Beytz, Imbert de l'Isère, Dalphonse, Siméon, membres du Conseil des Anciens et du Conseil des Cinq-Cents furent nommés le 11 ventôse an VIII.

(2) Pour ne pas désorganiser complètement les administrations départementales, un arrêté consulaire décida que les secrétaires généraux en fonctions seraient provisoirement maintenus à leur poste.

enfin des membres du Conseil des Anciens et du Conseil des Cinq-Cents: Berthot (de Langres), Bermond, Godard, Fabre, de Torcy, Rouault, Amelot, Grand, Gavard, Guilbert, Izos, Leroy, de Meissas, Noblet, Labbé, Lecordier, de Châteauvieux, Boyer, Sausset, Saint Gervais, Jubié, Aubert, Asselin, Ducos, Turquet, Arnoul, Benard-Lagrave, etc.

La plupart de ces noms, aujourd'hui obscurs, jouissaient alors de la notoriété éphémère que donnait le titre de législateur. La Révolution avait fauché tant de talents, que peu, parmi les survivants sortaient de la médiocrité. La vie parlementaire du Directoire s'en était ressentie, et il ne faut pas s'étonner que, dans cette pénurie d'hommes marquants, la tribune politique ait eu alors si peu d'éclat. Toutefois, au milieu de cette éclipse des talents et des caractères, le premier Consul s'était efforcé de choisir des hommes relativement connus, et même, comme dit Taine, *décoratifs*. De même qu'il avait formé le noyau du Conseil d'Etat et des grandes assemblées avec des personnages déjà illustres et respectés, comme Duchâtel, Rœderer, Boulay de la Meurthe, Chaptal, Berthollet, Fontanes, Laplace, Monge, François de Neufchâteau, Cabanis, Volney, Chénier, Carnot, Daubenton, Laromiguière, Daunou, Portalis, Benjamin Constant et Jean-Baptiste Say, de même il avait voulu confier la haute administration à des hommes considérés et expérimentés.

Parmi les nouveaux préfets, plusieurs avaient été ministres : Quinette, Mourgues, Charles Delacroix, Cochon, Faypoult, Ramel de Nogaret, Duval, Bourdon de Vatry, Milet-de-Mureau ; d'autres portaient en eux, — (s'il est vrai que ce ne soient pas les circonstances qui fassent les hommes,) — la promesse de le devenir : Beugnot, Siméon, Montalivet, Pelet de la Lozère et Vaublanc, auxquels allaient prochainement s'adjoindre Pasquier, Rambuteau, Molé et Stanislas de Girardin.

De plus en plus, d'ailleurs, Bonaparte s'efforcera de relever le prestige du personnel administratif. Bientôt, un certain nombre de conseillers d'Etat seront appelés à des préfectures, les préfets et sous-préfets feront, pour la plupart, partie du Conseil d'Etat, les premiers comme conseillers ou maîtres des requêtes, les seconds comme auditeurs ; enfin, à la faveur des promotions suivantes, nous verrons débuter dans les sous-préfectures, avec de Barante fils, de Maleville, Malouët, de Ségur, de Kergariou, Boissy d'Anglas, Maine de Biran, de Cossé-Brissac, de Miramon, de Chabrol, de la Vieuville, de Noailles, de Choiseul, de Saint-Aulaire, de la Tour-du Pin, de Lapparent, de Contencin, de Pastoret, de Plancy,

de Breteuil (1), etc., toute une génération nouvelle, issue en général de la vieille aristocratie et qui se substituera peu à peu au personnel révolutionnaire. Dès lors, les administrations départementales ne seront plus seulement le refuge où les comparses de la Révolution étaient venus chercher la retraite et l'oubli ; elles deviendront la pépinière où se recrutera, sous les régimes suivants, une pléiade d'hommes destinés à honorer, à divers titres, la politique, l'administration et les lettres françaises.

II

« L'organisation des préfectures, disait Napoléon à Sainte-Hélène, leur action, les résultats obtenus étaient admirables et prodigieux. La même impulsion se trouvait donnée au même instant à quarante millions d'hommes ; et, à l'aide de ces centres d'activité locale, le mouvement était aussi rapide à toutes les extrémités qu'au cœur même. Les préfets, ajoutait-il, avec toute l'autorité et les ressources locales dont ils se trouvaient investis, étaient eux-mêmes *des empereurs au petit pied* ; et, comme ils n'avaient de force que par l'impulsion première dont ils étaient les organes, que toute leur influence ne dérivait que de leur emploi du moment, qu'ils ne tenaient nullement au sol qu'ils régissaient, ils avaient tous les avantages des anciens grands agents absolus sans aucun de leurs inconvénients. Il avait bien fallu leur créer toute cette puissance. Je me trouvais dictateur par la force même des circonstances, il fallait donc que tous les filaments issus de moi se trouvassent en harmonie avec la cause première, sous peine de manquer le résultat. » (2)

Les pouvoirs accordés aux préfets furent, en effet, dès l'origine, considérables. Malgré les tendances centralisatrices du gouvernement consulaire, ces fonctionnaires avaient une sérieuse action personnelle, tant au point de vue politique qu'au point de vue administratif. Des traitements importants leur furent attribués (3),

(1) Citons encore parmi les sous-préfets de l'Empire : La Rochefoucauld, Verninac, Cavaignac, Roujoux, Chastellux, Narbonne-Pelet, La Bourdonnaye, Zuylen de Nyevelt, Chambray, Rickemont, Jessaint, Carné, Dupetit-Thouars, Croy, la Tourette, Périgord, Lesdiguière, etc.

(2) Mémorial de Sainte-Hélène (Las Cases, tome II, page 400).

(3) *Mémorial de Ste-Hélène :* Si j'ai donné des traitements considérables aux préfets disait Napoléon, ce n'était pas prodigalité, mais affaire de circonstances. Lorsqu'il s'agissait d'attacher des individus, de recomposer une société et des mœurs à l'avenant, de

trait bien caractéristique de la préoccupation où était le nouveau régime d'en imposer, non seulement par l'autorité véritable, mais par le prestige de tout ce qui confère quelque ascendant dans la société. Il faut, disait l'exposé des motifs de la loi du 28 pluviose de l'an VIII, que les dehors des administrateurs annoncent l'égalité ou la prépondérance de leur autorité et qu'ils puissent entretenir avec les personnes considérables que réunit la même cité ces relations de société qui importent, plus qu'on n'a voulu le croire depuis dix ans, à l'harmonie des pouvoirs collatéraux et à l'accord des administrateurs avec les administrés.

C'est dans le même esprit qu'un costume chamarré fut attribué aux préfets. Un arrêté consulaire du 17 ventôse an VIII le fixa ainsi qu'il suit : Habit bleu, veste, culotte ou pantalon blanc, collet, poches et parements de l'habit brodés en argent suivant les modèles déterminés pour les habits des membres du gouvernement, écharpe rouge, franges d'argent, chapeau français bordé en argent. Un arrêté du 17 floréal attribua à peu près le même uniforme aux sous-préfets.

Dès leur nomination, les préfets furent convoqués pour prêter serment entre les mains du Premier Consul. Une trentaine d'entre eux, qui se trouvaient à Paris, lui furent présentés dès le 20 ventôse par Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur. Déjà, c'était aux Tuileries une cour qui commençait, avec tout l'apparat de l'ancien régime renaissant. Il n'y avait pas encore de chambellans, mais les aides de camp en remplissaient l'office avec conviction. Bonaparte reçut les préfets dans la grande galerie des Tuileries où il donnait alors ses audiences solennelles. Après qu'ils lui eurent été individuellment présentés et que le préfet de la Seine, Frochot, eût pris la parole au nom de tous (1), Bonaparte répondit. Il parla longuement de l'état des esprits et de la Répu-

gros traitements étaient indispensables, mais le résultat une fois obtenu et avec le temps rentré dans l'ordre naturel, mon intention, au contraire eût été de rendre la plupart des fonctions à peu près gratuites. J'eusse élagué les nécessiteux, qui jamais ne s'appartiennent à eux-mêmes, dont les besoins pressants créent l'immoralité politique ; j'eusse amené l'opinion à solliciter ces emplois pour la pure considération ; ils fussent devenus des magistratures honorifiques remplies par les plus grandes fortunes, chez qui la vocation, la philanthropie, une honnête ambition eussent été les premiers guides et le gage assuré d'une noble indépendance... L'excuse des hommes dans la recherche des places, pouvait être dans les bouleversements et les commotions de notre révolution ; chacun avait été déplacé, chacun se sentait dans la nécessité de se rasseoir; et c'est pour aider à cette nécessité que j'ai cru devoir doter ces places de tant d'argent, de lustre et de considération.

(1) Louis Passy : Frochot.

blique, ainsi que des principes qui devaient guider le gouvernement et les administrateurs. Il dit que le temps de l'ordre était venu, fit l'éloge de la Constitution de l'an VIII et de son inspirateur Siéyès et termina par ces paroles qui furent dites sur le ton d'un ordre plutôt que sur celui d'un conseil : « Ne soyez jamais les hommes de la Révolution, mais les hommes du gouvernement. Rappelez-vous que vous êtes au-dessus des intrigues, comme le gouvernement est au-dessus des factions et faites que la France date son bonheur de l'établissement des préfectures (1). »

Les autres préfets furent présentés de même au Premier Consul par fournées, au fur et à mesure qu'ils se rendaient à Paris ; à tous il tint le même langage et, chaque fois, pour terminer la journée, Lucien Bonaparte reçut à dîner les nouveaux fonctionnaires (2).

On remarqua fort qu'en s'adressant à ces hommes qui avaient participé presque tous à la Révolution, le premier Consul avait tenu un langage essentiellement contre-révolutionnaire. Lucien Bonaparte se chargea de préciser à ce point de vue les intentions du gouvernement dans la première circulaire qu'il adressa aussitôt aux préfets. Après leur avoir rappelé que le Premier Consul leur avait donné la plus haute marque de confiance en les investissant de semblables fonctions, il ajoutait (3) : « Vous êtes appelés à seconder le gouvernement dans le noble dessein de restituer à la France son antique splendeur, d'y ranimer ce qu'elle a produit de grand et de généreux et d'asseoir enfin ce magnifique édifice sur les bases de la liberté et de l'égalité, » Faisant allusion à la Révolution, il continuait : « Le génie qui veille aux destinées de la France nous a arrachés à ces temps malheureux ; ils sont déjà loin de nous. La Révolution est finie : Une ligne profonde sépare à jamais ce qui est de ce qui a été. Le gouvernement, fort de l'assentiment unanime de la nation, fort de ses intentions, ne veut plus, ne connaît plus de partis et ne voit en France que des Français. Accueillez-les tous, quel que soit le parti auquel ils aient appartenu. Dites à ceux à qui la Révolution a coûté des larmes que le gouvernement a le sentiment de leurs pertes et la mémoire de leurs sacrifices ; dites-leur qu'il s'est élevé au sein de leurs afflictions pour en tarir la source et pour réparer tout ce qui n'est pas irréparable. Répétez souvent à ceux

(1) *Le Citoyen Français* (ventôse an VIII).
(2) *Le Citoyen Français* (ventose an VIII).
(3). Circulaire du Ministre de l'Intérieur aux préfets (21 ventôse an VIII).

à qui la fortune a souri dans ces temps nouveaux que la bienfaisance seule ennoblit les faveurs de la fortune et fait pardonner ses caprices. Ralliez tous les cœurs dans un sentiment commun, l'amour de la patrie ; dirigez les volontés vers un but unique, le bonheur de tous ; qu'à votre voix, l'image de la concorde paraisse au milieu de votre département, que tous les yeux en soient frappés et que l'heureux silence de la paix intérieure succède pour toujours aux clameurs qui nous ont si souvent égarés. » Et après avoir rappelé que l'action des préfets embrassait tous les services publics, Lucien Bonaparte terminait ainsi sa sentimentale circulaire : « Si vous êtes fidèles aux principes que je vous ai posés, si rien ne vous détourne de votre but, vous verrez tout s'améliorer autour de vous. Vos succès feront la gloire du gouvernement, et la prospérité publique sera votre récompense. L'influence de vos travaux sera telle que, dans quelques mois, le voyageur, en parcourant votre département, dira avec émotion : Ici, administre un homme de bien. (*Signé* : *Lucien Bonaparte*). »

Jacques RÉGNIER.

LA CORRUPTION MUNICIPALE

AUX ÉTATS-UNIS

L'étude des mœurs politiques aux États-Unis est d'un extrême intérêt. Elle est amusante et instructive à la fois. De même que les États-Unis nous ont dépassés, et de beaucoup, dans l'organisation commerciale, industrielle et financière, de même ce libre pays, qui n'est tout de même plus un pays neuf, nous montre d'une façon saisissante la prise que l'argent a sur la politique et la façon dont une démocratie industrielle entend mener ses affaires publiques.

On ne peut imaginer, avant de l'avoir étudié sur place ou sur documents, le talent, la finesse, l'ingéniosité, la persévérance que les politiciens apportent là-bas dans la conquête du pouvoir, qui, pour la plupart d'entre eux, n'est que la conquête de l'argent. La lutte est d'autant plus difficile qu'elle se passe au grand jour. Ici ce n'est pas comme en Russie où les vols et concussions de la bureaucratie sont ensevelis dans le silence mortel qui enveloppe le pays. Aux États-Unis, il y a une presse libre, indépendante, qu'on ne peut acheter et qui attaque vigoureusement, publiquement, les politiciens voleurs. Au moindre faux pas, au premier moment d'oubli, ils sont pris, traînés en justice et, de là, en prison.

Aussi ne peut-on s'empêcher d'admirer ceux qui, comme Croker à New-York, ou Quay à Philadelphie, ont su vivre de longues années en exerçant un pouvoir dictatorial sur la ville et sur l'État et se retirer enfin pour jouir, dans la paix, du fruit de leurs rapines.

Les épisodes de la lutte, engagée entre les citoyens indépendants et les politiciens groupés en *ring*, remplissent journaux et revues aux États-Unis. Ici les indépendants l'emportent grâce aux efforts de quelques courageux citoyens; l'honnêteté rentre, pour quelque

temps au moins, dans les conseils de la ville ou de l'État. Là, au contraire, le « *boss* » triomphe.

Il peut nous paraître assez inexplicable que les politiciens véreux, une fois dénoncés, continuent à garder le pouvoir. Il semble qu'ils doivent, sous peine de n'être pas, exercer leur malpropre industrie dans l'ombre. Nais non : aux États-Unis, ils s'accommodent fort bien de la lumière, même la plus crue.

Je voudrais aujourd'hui, pour expliquer ce fait curieux, raconter brièvement l'histoire de deux villes où l'organisation du pillage municipal a été portée à son plus haut point de perfection, où le vol a été dénoncé cent fois, où chacun sait comment s'administrent les fonds publics et qui, cependant, continuent à voter pour ceux qui les exploitent et à vivre, satisfaites ou indifférentes, dans leur turpitude.

Ces deux villes sont Pittsburg et Philadelphie, toutes deux dans l'État de Pensylvanie, qui tire son nom du grand quaker et honnête homme que fut William Penn.

Pittsburg et Philadelphie, dans un pays où l'orgueil local est prodigieusement développé, peuvent se vanter, l'une et l'autre, de conserver, avec un flegme incomparable, l'administration municipale la plus corrompue et la mieux organisée.

A Pittsburg, la chose ne date pas d'hier. Depuis plus de vingt-cinq ans Pittsburg a trouvé son maître. Il est mort aujourd'hui, mais il a été remplacé. Quand une ville s'est habituée à être menée par un seul coquin, il lui est difficile de revenir à un gouvernement normal et démocratique.

Pour bien comprendre le pouvoir du *boss*, il faut voir sur quoi il se fonde. Le *boss* a pour lui d'abord le bas peuple, la classe la moins honnête et la plus dangereusement active de la population; puis les gens d'affaires, ce qu'il y a de plus riche dans la ville. Les compagnies de chemins de fer et de tramways, les entreprises d'égoût, d'eau ou de gaz, les grands fournisseurs le soutiennent, car tous préfèrent traiter avec un *boss*, que l'on peut acheter, plutôt qu'avec d'honnêtes conseillers municipaux acharnés à défendre les intérêts de la ville. On voit que la position du *boss* est solide.

Chaque *boss* a ses qualités et ses défauts. Ceux-ci réussissent par le cynisme, ceux-là par l'hypocrisie ; les uns et les autres sont très intelligents. Christopher Magee, le *boss* que Pittsburg garda pendant vingt ans, représente le *boss* sympathique.

Il avait réduit jusqu'à ses adversaires : ils lui faisaient de l'opposition par principe, mais déclaraient que personnellement Magee était le plus charmant des hommes et qu'on ne pouvait que l'aimer.

Ainsi Magee résolut ce difficile problème de s'enrichir de Pittsburg et d'être adoré par Pittsburg. Lorsqu'il mourut, voilà peu d'années, il fut pleuré par tous. Les regrets ne se manifestèrent pas en paroles seulement ; on ouvrit une souscription pour élever une statue à ce bienfaiteur de la ville et, en un rien de temps, on trouva cent cinquante mille francs pour ériger un monument à Magee et transmettre aux générations futures les traits de celui qui apparaît comme l'ange du « bossisme ».

Cet ange eut de son vivant une merveilleuse entente des affaires et de ses intérêts. Il faut examiner de près le mécanisme de ses opérations, voir quelle « machine » il inventa pour extraire en toute sécurité l'argent de la poche de ses contemporains, pour le faire passer sans bruit dans son gousset, et recevoir, en outre, les remerciements de ceux qu'il avait soulagés. Voilà, certes, une étude curieuse à faire. Je défie qu'on travaille mieux que Christopher Magee ; il l'emporte sur tous ses concurrents — ils sont nombreux — des cinq parties du monde.

Suivons donc rapidement la carrière de cet homme exceptionnel. Il avait un oncle dans la politique, qui le fit entrer à vingt ans comme employé à la trésorerie de la ville ; à vingt et un ans, Magee se faisait nommer par le suffrage populaire caissier principal, et cela sur une liste de candidats dont il fut le seul élu. Cela montre, n'est-il pas vrai ? que Christopher Magee avait des dons remarquables de séduction. Et, en effet, tout au long de sa vie, cet homme charma ceux à qui il avait affaire ; il était irrésistible, d'une nature expansive et bonne, toujours prêt à rendre un service, à se donner du mal pour les autres, à condition, bien entendu, que les autres ne le gênassent en rien dans ses opérations. Mais il avait, en outre, une prodigieuse intelligence des affaires, une vue nette de la façon de les traiter, des ressorts qu'il faut mettre en jeu, de la tactique à suivre pour opérer d'une façon fructueuse, mais sans danger.

Quand il vit le pouvoir mystérieux qu'il avait de gagner les cœurs, il comprit qu'il avait mieux à faire que d'être employé dans l'administration municipale et il se dit : « Je serai *boss.* » Aussi, comme il était avisé, il se prépara à cette carrière et apprit son métier. Il se rendit à Philadelphie où quelques-uns pratiquaient depuis longtemps l'art de s'enrichir aux dépens de la

communauté, puis à New-York où le fameux *boss* Tweed, chef de Tammany, était alors en prison, attendant son procès. L'étude des causes qui avaient amené la déconfiture et l'arrestation de Tweed fut prodigieusement utile à Magee. Lorsqu'il rentra à Pittsburg, il avait un système grâce auquel on pouvait organiser la mise au pillage d'une ville avec des moyens aussi sûrs et aussi innocents que ceux par lesquels on dirige une maison de banque.

D'abord, Magee n'eut aucun emploi officiel — cela est le commencement de la sagesse pour un *boss*. Que les autres sèment, pourvu que vous récoltiez, voilà le premier commandement.

Pittsburg avait une charte municipale qui donnait tout le pouvoir aux deux conseils, l'un restreint, l'autre général. Magee s'occupa donc de l'organisation électorale des quartiers; il vit qu'il était plus simple d'acheter des conseillers que des électeurs; il choisit lui-même ses conseillers et eut soin de les prendre dans une classe assez basse de la population, de façon à ce que, n'étant rien par eux-mêmes, ils fussent bien dans la main de leur maitre. C'étaient, par exemple, des gens qui avaient besoin de la bienveillance de la police pour que leurs affaires pussent prospérer. Pour n'avoir point d'ennemis, Magee s'occupa aussi de la politique du « comté » auquel appartient Pittsburg; il eut la majorité républicaine dans l'assemblée du comté. Du reste, il ne vécut jamais en mauvais termes avec les démocrates. Cela n'est pas de bonne politique. Quand il trouvait, dans les comités démocratiques de quartier, un chef intelligent, il le faisait venir, lui offrait une place, son patronage, de l'argent, et se l'attachait.

Enfin, Magee comprit qu'il était préférable de n'être pas seul pour gouverner la ville; il prit un associé, William Flinn, entrepreneur. Ainsi le peu qu'il pouvait y avoir de responsabilité personnelle dans les opérations de Magee s'évanouissait maintenant entre les deux associés.

L'ardeur avec laquelle ces deux hommes se mirent à la besogne est digne d'attention; mais beaucoup plus remarquable encore est la façon dont il s'arrangèrent pour travailler à l'abri des lois et et sans risque aucun. Flinn était entrepreneur; le mot est d'extension vaste. Il se mit à soumissionner pour les grands travaux d'utilité publique entrepris par la ville; il faisait tout; il pavait les rues, ou les asphaltait; il dessinait et plantait des parcs, il fabriquait ou livrait les rails de tramway et les posait. Flinn exploitait en outre une carrière de pierre grise. Naturellement, il fut spécifié dans les contrats de la ville que les bâti-

ments municipaux seraient construits en pierre d'une certaine qualité, qui était précisément la qualité de la pierre de Flinn. Les adjudications de la ville allaient, d'après la loi, au soumissionnaire responsable qui faisait l'offre la plus belle. Avec l'introduction de ce mot « responsable » l'adjudication était toujours pour Flinn. Des concurrents se mirent à exploiter une carrière de pierre de même qualité que celle de Flinn. Alors, il fut mis dans les contrats de la ville que la pierre devait avoir une teinte légèrement bleue. Seule, la pierre fournie par Flinn avait cette couleur, et les bâtiments municipaux continuèrent à être bâtis par nos deux associés.

On voit la sécurité que l'on garde dans ses opérations par cette simple méthode de travail, et le champ illimité d'affaires que présente une ville comme Pittsburg où le développement de l'industrie de l'acier a amené un mouvement colossal d'argent. Magee s'occupait plus spécialement des affaires financières, Flinn des entreprises industrielles. Magee traitait avec les compagnies de tramways ou de chemin de fer ; il accordait les franchises demandées contre espèces sonnantes ; il déposait les fonds publics dans des banques amies sans demander d'intérêt, et les banquiers, en retour, favorisaient les affaires de Magee.

En outre, nos deux compères gagnaient de l'argent sur tous les marchés que concluait la ville, cela va sans dire, et il serait fastidieux de l'énumérer. Il vaut la peine, par contre, d'expliquer par quel système Magee et Flinn firent payer, sans danger pour eux, la protection qu'ils accordaient à ce qu'on appelle aux Etats-Unis de ce seul mot qui dit tout : le Vice.

Un syndicat fut organisé qui, dans chaque quartier, surveilla « le Vice » de la façon suivante. Le syndicat louait par exemple une petite maison à 175 francs par mois ; il le sous-louait à une femme pour 200 ou 250 francs par semaine ; pour le mobilier, ladite femme ne pouvait l'acheter — et à quel prix ? — que chez tel tapissier désigné ; pour l'alimentation, pour les vêtements, il fallait aller aussi chez les représentants officiels du syndicat. On voit l'argent que le syndicat tirait de ces malheureuses ; et on admire la sécurité avec laquelle opérait Magee, qui recevait de la main à la main l'argent du syndicat, sans que jamais on pût le convaincre d'avoir agi illégalement et d'avoir volé les femmes entretenues. Voilà la beauté et la supériorité du système Magee sur tous autres. Le voir, c'est l'adopter, comme disent les réclames.

Ainsi marchaient à souhait les affaires de Magee et de Flinn, et, sous leur gouvernement, Pittsburg était heureux. Magee avait

besoin de l'Etat ; il s'entendit sans peine avec S. Quay, sénateur de Pennsylvanie et grand *boss* de l'Etat.

Il y eut pourtant un mouvement populaire pour donner à la ville de Pittsburg une nouvelle « Charte » ; car les villes américaines sont des villes à charte, qui peuvent être modifiées par la législature de l'Etat. Un nommé Bruce arriva à faire voter une charte par laquelle le pouvoir était enlevé aux deux conseils, où nous avons vu qu'il était tout entier, pour être remis à un maire et aux chefs responsables des différents départements. Par un coup de génie, Magee, adoptant cette charte, fit nommer, à la veille des nouvelles élections, les chefs des départements par les deux anciens conseils qui lui étaient dévoués. Ainsi, avec les chefs des départements sous ses ordres, Magee continua à gouverner la cité de Pittsburg en parfaite tranquillité de conscience. Jamais on n'a mené une ville par des moyens plus sûrs, plus simples et à la fois plus savants ; ici il ne reste qu'à admirer.

Une fois, Flinn se laissa compromettre, mais il s'en tira. Magee, comme dans les contes de fées, devint énormément riche et mourut dans l'estime et l'approbation de ses concitoyens. On n'ignorait pas comment il avait fait sa fortune. Mais quoi! quatre-vingt dix personnes sur cent qui font fortune, que ce soit dans les emplois publics ou privés, emploient des procédés analogues.

Pourquoi donc accuser Magee? Comme tout homme d'affaires, il courait des risques ; ses profits n'étaient donc qu'une juste rémunération de ses peines, et payaient ce qu'il avait dépensé d'audace et d'intelligence.

Il y eut pourtant une révolte de quelques honnêtes citoyens. Nous n'avons pas la place ici de raconter les excitantes péripéties de la lutte et le jeu magnifique que joua Quay, le *boss* de l'État, qui est, lui, le Napoléon du bossisme, si Magee en était l'archange. Magee mourut; les citoyens honnêtes l'emportèrent; mais par ruse un nouveau loup entra dans la bergerie, et un beau matin les habitants de Pittsburg apprirent qu'ils s'étaient donnés beaucoup de mal pour rien, qu'un nouveau *boss* avait abusé de leur candeur et à son tour dirigeait les affaires. Mais soyez sûrs que personne jamais ne remplacera l'excellent et vénéré Christopher Magee.

***

Le remarquable écrivain américain qui a étudié, depuis quelques années, la corruption municipale aux Etats-Unis, M. Lincoln

Steffens, lorsqu'il arrive à Philadelphie, fait de sages réflexions sur l'administration de cette ville, la troisième des Etats-Unis, une des plus anciennes de l'Amérique, un des foyers du patriotisme américain à l'époque de la guerre d'indépendance. « Ici, dit-il à peu près, on n'invoquera pas le développement anormal et trop rapide d'une ville nouvelle, on ne jettera pas la faute sur l'élément étranger, comme on essayait de le faire à Saint-Louis et à Minneapolis. Philadelphie est une ville essentiellement américaine, et pourtant elle est celle où la corruption municipale est la plus générale, la plus ancienne ! Bien mieux, d'autres villes ont secoué le joug des gens d'affaires. Philadelphie, elle, vit heureuse et satisfaite dans sa corruption, comme Pittsburg. »

A Philadelphie, l'essentiel peut être dit en peu de lignes.

Ce qui maintient au pouvoir les voleurs dénoncés, connus et convaincus, c'est la fraude électorale, mais la fraude électorale pratiquée, non pas timidement ou occasionnellement, mais érigée en principe, passée dans la pratique, et devenue un moyen de gouvernement. Pour étudier la fraude électorale, il faut aller à Philadelphie; nulle part au monde on ne fraude avec une telle virtuosité. A Philadelphie tout le monde vote, sauf les citoyens de Philadelphie; cela semble un paradoxe, ce n'en est pas un. Il y a longtemps que les honnêtes habitants de Philadelphie ont accepté le fait. Ceux qui, candides, se rendent au scrutin reçoivent le plus souvent comme réponse qu'ils ont déjà voté et qu'ils feront sagement de rentrer chez eux. Seuls défilent devant les urnes ceux qui soutiennent « la bande », le *ring*, comme on dit là-bas.

L'assesseur municipal qui établit la liste des élections est un de « la bande », cela va sans dire. Ceux qui, dans chaque quartier, donnent les indications pour faire la liste sont les représentants du *ring*. Ils ne se font aucun scrupule de confectionner à leur fantaisie ces fameuses listes; ils y mettent quelques vivants et beaucoup de morts. On cite un quartier qui n'avait que cent électeurs qualifiés ; pourtant il donna deux cent quarante votes, dont l'immense majorité, comme vous le pensez, était en faveur des candidats du *boss*. Des enfants figuraient sur la liste électorale, des gens qui n'avaient jamais existé, d'autres qui étaient morts... et même des chiens. Une anecdote charmante raconte qu'un orateur du *ring* rappela, dans une réunion électorale de son quartier, que c'était le quartier où s'élevait jadis *Independance Hall* où avait été proclamée l'Indépendance américaine ; et, dans un élan d'éloquence, nommant les signataires de l'immortelle déclaration, il dit : « Ces hommes, les pères de la liberté

américaine ont voté ici, — et ils voteront encore à la prochaine élection. »

Un réformateur envoya une lettre recommandée à tous les électeurs d'un quartier. Soixante-trois pour cent des lettres furent retournées à l'honnête citoyen avec ces mentions « mort » « inconnu » « absent ». D'une seule maison où figuraient quarante-quatre électeurs, quarante et une lettres revinrent à l'expéditeur.

Cela ne rappelle-t-il pas une histoire célèbre qui se passa sous un autre climat, dans un autre peuple dont l'organisation politique est aussi arriérée que celle des Etats-Unis est avancée, histoire qui fit la renommée d'un des premiers romanciers russes, Gogol, et qui s'appelle : *Les Ames Mortes?* On se souvient que l'étrange héros de Gogol achète des âmes mortes et veut édifier sa fortune sur l'achat et la vente de ceux qui sont morts. J'ai pensé à Gogol en lisant l'histoire de Philadelphie ; là aussi le *boss* fonde son pouvoir sur les morts qui, avec une constance vraiment surhumaine, avec une fidélité éternelle et inconnue sur cette terre, votent pour lui, et lui apportent par delà le tombeau les bulletins de victoire.

Pour que les bulletins de ces morts ne soient pas contestés, les fonctionnaires chargés de veiller sur les urnes sont nommés par le *ring;* en outre, les agents de police, qui pourtant, de par la loi, ne devraient pas s'approcher à plus de dix mètres, sont là, à côté des urnes, pour protéger ceux qui votent deux et trois fois. On a été obligé de créer un nom pour ces derniers, on les appelle des « *repeaters* » des répéteurs, car, dans la langue comme ailleurs, le besoin crée l'organe ou le mot. Les répéteurs vont d'une section à l'autre, et ont souvent la décence de changer entre eux d'habits et de chapeaux. Grâce à ce système qui fonctionne dans la perfection, le *ring* a toujours d'écrasantes majorités. Les citoyens honnêtes de Philadelphie se désintéressent des affaires municipales; légalement électeurs, ils sont en fait privés du droit de vote et sont assimilés aux nègres de quelques Etats du Sud qui n'ont pas accès aux urnes.

On a protesté plus d'une fois contre les agissements du *ring;* on a offert de prouver qu'il y avait dans les urnes plus de votes qu'il n'y a d'électeurs vivants. Mais la loi américaine défend le secret du vote et empêche une preuve qui le détruirait. Le règne du *boss* n'est pas près de finir à Philadelphie.

Il y a encore une particularité intéressante à noter à Philadelphie. A New-York, à Minneapolis, à Saint-Louis, à Pittsburg, le *boss* est le « produit » d'un milieu donné. Il a poussé sur un cer-

tain sol ; il y a ses racines profondes. Il a triomphé par ses qualités et ses défauts personnels, qui sont précisément ceux qui devaient réussir dans telle ville et non dans telle autre. La grande situation, à laquelle il arrive, il l'a vraiment gagnée à force de peine et de travail. Aussi cette situation lui est personnelle. Il ne peut disposer de sa place en faveur d'un successeur désigné par lui. Croker, à New-York, l'a essayé deux fois, vainement.

A Philadelphie, il en est autrement. La position du *boss* de l'Etat, le Sénateur Quay est si forte, qu'il a pu imposer le *boss* de son choix à la ville de Philadelphie. Il faut remarquer du reste que, dans l'Etat de New-York, Tammany Hall, le *ring* qui mène la ville de New-York, est démocrate, tandis que l'Etat de New-York est gouverné par un conseil et un gouverneur républicains. Il y a, dans cet antagonisme, une sauvegarde pour les citoyens indépendants. Dans l'Etat de Pensylvanie, il n'en est pas ainsi ; l'Etat est républicain, Philadelphie l'est aussi. Le pouvoir du *boss* d'Etat ne connaît donc pas de limites.

Et les Etats-Unis entiers protègent et fortifient le *boss* Quay. Le président Roosevelt est républicain ; son cabinet l'est aussi ; républicains sont la Chambre et le Sénat. Tous les hauts personnages qui composent le gouvernement des Etats-Unis ont donc intérêt à ce que l'Etat de Pennsylvanie et la ville de Philadelphie restent républicains, par conséquent sous la domination et la coupe de cet extraordinairement habile homme qu'est le Sénateur Quay. La ruine de Quay serait la ruine du parti républicain en Pennsylvanie ; même un honnête homme comme Roosevelt y regardera à deux fois avant d'entreprendre la lutte contre ce *boss* puissant.

Du reste, Quay est un homme très fort. Il n'est pas cynique, ou plutôt, il ne fait pas parade de son cynisme. Il a l'habilité d'être toujours pour les réformateurs ; il donne au peuple un assez bon gouvernement, des rues bien pavées, des eaux saines, des tramways commodes, une protection suffisante contre « le vice ». Et puis, il ne se croit pas obligé de couvrir ses créatures lorsqu'elles ont fait du scandale. Rien n'est plus amusant que la lutte de Quay contre le *boss* qu'il avait imposé à Philadelphie, un nommé Martin. Martin, à un certain moment, fut maladroit ; il y eut trop de bruit autour de lui. Le Sénateur Quay se leva au Sénat des Etats-Unis et dans un speech véhément exécuta le *boss* Martin « qui abusait de sa haute situation et qui s'était laissé toucher par les arguments sonnants d'une grande compagnie ». Et il nomma un nouveau chef, Israel W. Durham.

Mais le *boss* Martin ne se laissa pas faire. Appuyé sur Magee de Pittsburg, il se prépara à combattre la dictature de Quay dans l'Etat de Pennsylvanie. Quay est un vieux renard ; il les mit en déroute dans la lutte pour l'Etat et les poursuivit dans leurs villes en poussant de grands cris de « Réforme ! Réforme ! »

Le combat fut vif. A un moment, Martin et ses amis s'emparèrent de Quay et furent sur le point de l'envoyer en prison pour de longues années. Ils avaient, en effet, trouvé dans la liquidation d'une banque en faillite des papiers bien compromettants pour l'excellent sénateur. Ce dernier pourtant fut acquitté par les tribunaux amis, et ce fut la défaite du serviteur qui avait osé s'insurger contre son maître.

Voici l'histoire brève de Pittsburg et de Philadelphie. Mais il faudra dire un jour la lutte magnifique qu'on a engagée depuis quelques années aux Etats-Unis contre ce mal américain qu'est le *bossisme*.

Une démocratie peut-elle être honnête ? Telle est la question qui s'est posée devant les citoyens américains. Il faudra montrer journalistes, hommes privés, magistrats, combattant en plein jour la formidable coalition des coquins qui vivent et s'enrichissent de l'argent volé aux caisses de l'Etat.

« Comment se forme un idéal national », serait le titre de cet article qui devrait intéresser tout homme pourvu d'une carte d'électeur.

Claude ANET.

POÈMES

SOIR

La nuit vient. Je ne vois déjà plus l'ombre chère.
Perdu dans la tiédeur de cette fin de jour,
je n'ai plus qu'à fermer les yeux et qu'à me taire,
pour qu'elle vienne en moi avec ses yeux d'amour.

L'ombre envahit ses mains, rampe jusqu'à ses lèvres.
Ombre chaude, ô semeuse ardente de baisers !
Bras qui rôdent, chargés de parfums et de fièvres,
nuit lourde de désirs sous les cieux embrasés !...

Doucement, dans le soir, tu t'es évanouie ;
mais l'ombre musicale a chanté sous tes doigts
l'ivresse surhumaine et l'amour d'agonie
d'Yseult, la belle triste au charme d'autrefois.

En vous seules, ô sœurs de nos amours nocturnes,
vierges si chastement amantes près de nous,
nous sourions encor aux heures taciturnes,
même quand nous souffrons d'aimer comme des fous !

Une heure sonne et je ne sais quelle est cette heure.
L'heure est douce et je t'aime au jardin plein de soir,
qu'importe que la nuit odorante se meure,
mes yeux se sont emplis de tes profonds yeux noirs.

LE JARDIN

Il est triste, il est roux d'automne et d'abandon.
Nulle main n'ouvre plus la porte en fer qui crie...
Et le vieux banc verdit et moisit sous la pluie...
La fleur tombe que plus personne n'a cueillie...
Triste jardin, mouillé d'automne et d'abandon.

Dans ton ombre, parmi les soirs tièdes et calmes,
combien de couples sont venus, tôt effacés ?...
Croyants aux yeux de chair, ressuscitez des âmes !
Je ne vois que mon ombre à l'ombre du passé.

C'est moi seul, morne enclos, qui m'attriste et qui rêve ;
je peuple d'autrefois ces choses que j'aimais,
et tes feuillages d'or n'accueilleront jamais
que mes vieux souvenirs baignés de lune brève.

Je vois passer mon père et j'entends mon aïeul.
Leurs voix montent, parmi l'odeur âpre des herbes.
Ton silence envahi par les soleils superbes
resplendit de chansons, de couleurs, pour moi seul.

Des femmes : mère, sœur, des couples de jeunesse
mêlent leurs clairs regards dans les soirs clairs et doux.
Sur la pierre du puits un prêtre est à genoux,
et les heures de paix et de bonté renaissent.

Quelque jour je viendrai, dans le matin vainqueur,
vers tes parfums subtils de jasmin et de menthe
rénover ta jeunesse à celle de l'amante
dont les grands yeux d'amour illuminent mon cœur...

L'ombre monte parmi les tiédeurs de l'automne.
Les horizons défunts rapprochent les lointains.
Un chien hurle à la mort, et mon rêve s'étonne
d'être seul, dans la nuit, sous les astres éteints...

Nulle main n'ouvre plus la porte en fer qui crie...
Enclos des souvenirs, jardin de ma maison !...
Le vent qui passe a fait rouler sur le gazon
une larme par le silence recueillie...

Pierre AUDIBERT.

UNE NUIT

DANS UN LABORATOIRE

Le docteur Pierre Lerol travaille dans son laboratoire ; un beau feu joyeux éclaire la haute cheminée de faïence et la lumière électrique enveloppe la chambre d'un brillant rayon.

Tout flambe de clarté dans cette pièce aux murs de porcelaine, aux tables de marbre blanc surchargées de cornues, de récipients et de tubes contournés, dont le cristal scintille, allumé de reflets bizarres. Leurs crudités de tons font frissonner et, on ne sait pourquoi, évoquent l'idée de tortures étranges. Est-ce l'influence de ce cabinet d'étude, dont l'assemblage extravagant aurait impressionné les plus calmes ?

Pêle-mêle, dans un atroce mélange, des débris d'êtres humains et d'animaux s'amoncellent sur la table de dissection : bras dépecés et sanglants dont la musculature saille en gros cordons, pieds d'enfants potelés, membres de vieillards dont la peau parcheminée colle sur les os, yeux solitaires dont le blanc gélatineux se raye de rouge, tronçons de chiens écorchés, lapins aux corps incomplets ; tout cela s'étale, horrible. Plus loin, deux squelettes gisent sur un divan. Leurs profils aplatis, écornés, se détachent sous la lumière blanche. Leurs visages troués semblent transparents, d'une transparence jaune, accusée par les ombres à la fois profondes et translucides des yeux et du nez absents. Leurs corps raides, qui ne peuvent se soutenir, roulent sur eux-mêmes en des poses terrifiantes. Leurs bras emboîtant leurs mains retournées, monstrueux râteaux d'os, se tendent.

Dans un coin, une forme se dessine, couverte de linges mouillés. Est-ce une statue de glaise que la main habile du sculpteur va

pétrir et modeler? Oui, c'est bien une statue, mais elle est humaine et le ciseau de l'artiste n'y touchera pas, c'est le scapel du chirurgien qui va l'attaquer.

Pierre Lerol, d'un geste nerveux, dévoile le cadavre, dont le buste apparaît dans toute sa hideur : tronc sanguinolent et blême arraché brutalement des jambes. La figure molle, d'un gris noirâtre, striée de blancheurs violacées, semble faite de cire à laquelle on aurait mêlé de la cendre. Les cheveux ternes sont collés sur les tempes par des plaques de sang figé. De cette tignasse émergent des blessures rugueuses. Les yeux enfoncés et glauques sont frangés de longs cils qui choquent par leur joliesse dans cette face d'effroi. Leur rôle n'est plus de protéger et de voiler la luminosité d'un clair regard, mais de cacher l'horreur de cet œil vitreux. Le nez se pince, froncé, la bouche se crispe en un éternel sourire qui doit méditer une morsure.

Le docteur s'arrête dons son travail ; il passe la main sur son front las et paraît rêver.

Minuit tinte.

Lentement les sons s'égrènent chevrotants et grêles; la voix des heures ricane et sanglote ses douze coups. Puis tout se tait.

Brusquement, Pierre Lerol se lève, presse le bouton électrique, ouvre la fenêtre et sort du laboratoire.

Une bouffée d'air pur se mêle aux puanteurs de l'iodoforme et de l'acide phénique.

La lune reflète sa blafarde image dans la porcelaine des murs, dans le cristal des appareils. Son regard pâle rend les blancheurs des cadavres plus exténuées. La nature est calme et endormie, les oiseaux ne chantent pas la beauté de cette soirée sereine, les chouettes et les hiboux ne crient pas la terreur de cette nuit profonde. Seul, le ciel d'un bleu violent et sombre, brodé d'étoiles, où l'astre nocturne étend sa flaque brillante, paraît vivant.

Un cri léger se fait entendre... C'est le bruit du vent. Un craquement rompt le silence... C'est le volet qui grince dans la nuit. Deux formes lumineuses semblent se détacher du divan... C'est le reflet de la lune qui allonge démesurément les silhouettes. Des voix chuchotent dans l'ombre... Tout cela c'est le rêve d'un cerveau en démence.

Et, pourtant, le volet attaché ne fait pas gémir sa chaîne, le vent se traduit à peine par un souffle léger.

De nouveau, les voix se font entendre plus nettes, et, là-bas, sur le canapé, les deux squelettes se sont soulevés ; leurs os desséchés crépitent; leurs mains se sont jointes ; les trous sombres de leurs

yeux se sont élargis ; le rictus de leurs bouches sans lèvres s'est adouci, et, deux noms, d'abord, percent le silence : « Julien, Paula » ! Puis :

— Je t'aime. Comment, c'est toi, toi mon Julien chéri, toi que je revois enfin ! Tu ne sais pas, depuis que mon enveloppe charnelle est morte, combien j'ai souffert ! Tu ne sais pas, loin de toi, sans espoir de te rejoindre jamais, quel fut mon martyre ! Et maintenant, mon bonheur est si grand qu'il me semble impossible. Dis-moi, c'est vrai, Julien, c'est bien toi ?

— Oui, c'est bien moi, c'est ton Julien, ton Julien d'autrefois, qui t'adore, ma Paula, la seule femme, vraiment femme, séductrice éternelle !

— Mon bien-aimé, tu es toujours le même, fougueux et bon ! Je te retrouve tel que le soir de mes vingt ans, quand, par les chemins enténébrés, nous fuyions, les mains jointes, les doigts enserrés les uns dans les autres comme des mailles de chair, les lèvres effleurées par la douceur du premier baiser. Oh ! ce premier baiser palpitant, je le sens encore, brûlant et humide comme une larme ! Je te retrouve tel que le soir de ma mort, quand tes mains vigoureuses pressaient contre ta poitrine ma pauvre chair glacée et que ta lèvre caressait mes paupières appesanties. Oh ! ce dernier baiser, je le sens encore, âpre et violent comme un sanglot !

— Ces heures-là ne peuvent s'oublier !... Mais après... Du dernier embrassement, ma bouche gardait la douloureuse étreinte, cette sensation affreuse du fer rouge que l'on enfonce dans la glace. L'attouchement de ton corps de marbre contre mon corps qui ardait, m'avait laissé un atroce frisson. Ah ! mon amie était partie et j'étais seul, bien seul !... Où étais-tu ?... C'était l'effrayant problème de mes jours enfiévés... N'est-ce pas, tu n'étais pas heureuse ?... Toutes les nuits, tu m'apparaissais belle. Je voulais te saisir, savoir si tu m'aimais toujours, effacer, d'un contact de flamme, l'amer souvenir de tes lèvres gelées, qui me faisait si froid au cœur. O, la torturante énigme !...

— Mon pauvre Julien, moi aussi j'ai souffert. Je t'évoquais et je t'apercevais enlaçant dans tes bras une femme dont le charme t'enivrait, dont les caresses t'affolaient. Je voulais t'arracher à cette femme ; alors, entre vos deux beautés, se plaçait mon fantôme que vous chassiez d'un geste de dégoût. Mais que m'importe, puisque tu es là ! Mais que m'importe puisque tu vibres dans la nuit toute frémissante d'effluves, dans la nuit toute moite de volupté, dans la nuit toute tremblante d'étreintes, dans la nuit lourde d'infinis baisers : baisers de fleurs,

baisers d'ombre et de lumière, baisers de ciel et de nuées, baisers d'astres ! Mais que m'importe puisque de toi s'exhale un parfum d'amour violent et heureux comme celui de la nuit !

— Mon adorée !... Viens, que je sente mieux le frôlement de ton âme, que je sente mieux la fraîcheur de son sourire, que je sente mieux la palpitation de son regard ! Viens. Nos petites âmes s'échappent des mots, brisés comme des coques fragiles, et tâtonnantes, semblables à des êtres à peine éclos, elles se cherchent. Ecoute le bruit frêle de leurs vies inquiètes qui veulent s'unir. Viens !

— O... »

Alors leurs mains se serrent craquantes et flexibles, leurs corps se heurtent et se joignent, les grimaces de leurs bouches se sont unies, et un grincement horrible, celui de deux mâchoires qui se broient, traverse l'espace...

Plus rien... Seule la lune éclairait, d'une clarté bruyante à force d'intensité, deux rigidités blanches aux orbites transparents qui semblaient laisser passer des flammes.

Un bruit bizarre, un pesant effondrement se fit encore entendre. Ce fut tout.

. . . .

Le lendemain matin, le docteur Lerol rentrait dans son laboratoire, voulant étudier ses squelettes.

Il les cherche des yeux, s'approche du divan et reste saisi à la vue du spectacle effroyable qui s'offre à lui. Des deux corps, tombés en miettes, seules, quatre mains restaient nouées et deux mâchoires s'accrochaient l'une dans l'autre.

Ch. ADRIANNE.

L'ÉDUCATION SOCIALE

La philosophie issue des théories de Kant et la politique qui remonte aux doctrines de Rousseau, de Condorcet et de la Révolution française, ont apporté au monde moderne ces principes indiscutables : la valeur absolue de l'individu, la reconnaissance du droit « unique, originaire que chacun possède par cela seul qu'il est homme », et le respect de toute personne humaine. Ni morale, ni éducation, ni politique ne sauraient être fondées en dehors de ces vérités. Mais ces grands principes de véritable individualisme se sont altérés chez des disciples infidèles à la pensée des maîtres. Les économistes et les philosophes de l'école libérale ont rabaissé le caractère éminemment moral de l'individualisme de la Révolution, en ramenant cette thèse à l'opposition de l'individu et de l'État ; on en est arrivé à penser que le laissez-faire était le dernier mot de la politique, et la condition de tout progrès. Aussi, a-t-on essayé de montrer que, dans le cours de l'histoire, — et surtout en considérant l'évolution économique et sociale de ces cent dernières années, — la reconnaissance de ce droit de l'individu, expression même de la justice, a produit des injustices. On a, dit-on, fait revivre, au profit de certains privilégiés, l'ancien régime qu'avait aboli la Révolution. On a favorisé l'accumulation en quelques mains des richesses et des moyens de travail. Est-il admissible de voir les uns jouir des droits qu'on leur reconnaît, tandis que, pour d'autres, la liberté d'agir et de se développer est toute idéale et abstraite, et que leur droit ne peut pas s'exercer, faute de moyens extérieurs? Pour les théoriciens socialistes, s'appuyant, avec quelque raison, sur les mêmes principes que leurs adversaires, les droits de l'individu sont violés ; et, comme les non-possédants sont le plus grand nombre, pourquoi, faisant appel à la force, n'essaieraient-ils pas de tout avoir? (1)

(1) Nous renvoyons le lecteur à l'étude sérieuse et documentée de M. Gaston Isambert : *Les idées socialistes en France de 1815 à 1848* (Paris, Alcan, 1905), qui contient des aperçus originaux.

On voit quel danger court la société moderne par une application, qui a semblé logique, des principes qui la fondent. La vérité est qu'on n'a pas vraiment compris ces principes dont on n'a voulu voir que certaines conséquences. La grande erreur des économistes a été de croire que la concurrence réalisera tous les progrès sociaux, que cette loi — vérifiable tout au plus dans le monde animal — est aussi la loi de l'humanité, et que l'évolution se fera d'elle-même, sans qu'il soit besoin de tenir compte des idées susceptibles de germer dans les esprits, et de se propager dans le monde. La même tendance a conduit les penseurs à considérer l'individu uniquement comme un être sensible, n'ayant que des instincts et des passions.

Une autre erreur, commune aux individualistes et aux socialistes, a été celle de beaucoup de nos contemporains : on ne veut voir que les faits, on n'admet rien en dehors de ce qui est qualifié de positif. Pour les uns, l'individu n'a pas d'autre volonté que celle de faire tout converger vers lui-même ; les autres ne voient que sa dépendance absolue vis-à-vis de tout ce qui l'entoure, et jugent qu'il suffit de lois, votées en une législature, pour réformer la société, et réaliser le bonheur universel.

N'y a-t-il donc rien qui domine le hasard et le caprice de chacun ? N'y a-t-il pas une règle d'action autre que la contrainte extérieure des lois ?

Individualisme et socialisme se trouvent conciliés, si, au lieu de borner la vue à l'horizon des faits sensibles, on tient compte de la conscience et de la raison qui ne sauraient aboutir ni au triomphe de l'individu en opposition avec le corps social, ni à la domination de la société sur l'individu. L'ensemble se sauvegarde et se respecte en respectant l'individu ; et celui-ci ne se réalise véritablement que dans la société ; Fichte disait bien qu'on ne saurait séparer, comme raisonnables, les individus les uns des autres. Mais il ne saurait être question uniquement de la société où nous naissons, et dont nous acceptons nécessairement les conditions, sans pouvoir les modifier immédiatement. Ce que la conscience nous révèle, c'est le besoin pour l'homme de s'associer, de se grouper en vue de fins déterminées, et sous l'impulsion d'un idéal, dans lequel se concilient et les conditions de la vic individuelle et celles de la vie collective. Les peuples les plus individualistes ne sont-ils pas aussi ceux qui sont les plus avancés dans la pratique de l'association ? D'une part, l'idée de droit et de justice, trop longtemps restée abstraite et perdue dans les nimbes de la métaphysique, ne peut que gagner en précision, si on lui donne une

matière qui dépasse la réalité de la personne; d'autre part, la liberté individuelle prend de plus en plus conscience d'elle-même, au lieu d'être supprimée par le fatalisme communiste et égalitaire. Stuart Mill pensait que l'association, sous toutes ses formes, dominera le xxe siècle, finira par régénérer les masses populaires et, par elles, la société elle-même.

Après avoir indiqué comment s'est manifestée, dans l'histoire, l'idée de l'association entre les hommes, il nous faudra chercher comment la démocratie moderne fécondera cette idée pour la faire épanouir en fleurs variées, comment elle en fera l'idée directrice de la conscience individuelle. Nous dirons ainsi quelle a été la fortune de l'idée de Solidarité, et nous montrerons ce que doit-être l'Education sociale.



L'idée d'association, de coopération, le besoin pour l'homme de former des groupements ne sont pas choses nouvelles dans le monde.

Selon l'ancienne loi mosaïque, l'homme doit aimer son prochain comme lui-même, lui rendre des services; le bonheur est attaché à l'accomplissement de ces devoirs de commisération et de fraternité (1). Avant les autres nations, et plus humainement, le peuple hébreu a reculé les frontières de la fraternité humaine; bien différent du grec aristocrate plein de mépris pour le barbare, et du romain orgueilleux, confiant dans sa force qui lui assurait l'empire du monde, le juif a proclamé la dignité des pauvres, et recommandé l'amour de l'étranger (2). On sait aussi que le stoïcien eut la notion de la justice et du droit; il pensait que le monde, cité de Jupiter, doit servir de modèle à toutes les cités terrestres, et qu'entre tous les membres de la cité doit régner l'accord et l'harmonie. En s'inspirant de ces grandes idées du vieux monde, le christianisme conçut la transformation de l'individu et de la société (3).

La philosophie moderne est plus précise encore dans ses affirmations. Descartes indique déjà le véritable principe de la solidarité, et affirme qu'« il faut toujours préférer les intérêts du tout dont on est une partie », et que « c'est proprement ne valoir

(1) Lévitique, XIX. 18. Proverbes; XIV, 21. Psaumes XLI, 2-3.
(2) Lévitique, XIX, 33-34.
(3) Voir Wagner: *Justice*, 7e et 8e discours.

rien que de n'être utile à personne (1). » Kant fonde rationnellement l'unité de la société, et songe à la paix universelle ; Fichte établit un idéal social sur « l'idée de solidarité de tous les hommes, sujets de la raison » (2). Mais, c'est en France qu'on a toujours, plus qu'en d'autres pays, professé l'idée de la solidarité des peuples ; c'est au pays de la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen que sont nés les rêves humanitaires. Les Saint-Simoniens, par leurs œuvres et leur propagande, préparaient « l'association universelle, par et pour l'amélioration toujours progressive de la condition morale, intellectuelle et physique du genre humain (3). » Ils furent les véritables précurseurs de l'idée moderne d'association, avec Owen, Buchez et surtout avec Fourier qui jugeaient nécessaires l'union et la fusion des classes qui ont malheureusement tendance à conserver entre elles « une échelle ascendante de haines et une échelle descendante de mépris (4) ». Auguste Comte comprit aussi que la société est créée par un « penchant sympathique naturel », et il pensait que toute coalition humaine, pour avoir des chances de durée, devait provenir d'un assentiment volontaire des divers coopérateurs (5) ; et, tout individu étant considéré comme remplissant une *fonction* dans la société, *moralement* il ne s'appartient pas, et se doit au corps social. Enfin, en 1869, Charles Renouvier indiquait, dans de lumineuses pages de la *Science de la morale*, comment la libre association, la formation de multiples sociétés dans la grande société étaient les moyens capables de remédier à l'injustice de ce qu'il nomme l'état de guerre, et de résoudre l'antinomie économique. (6)

Il eût été facile de montrer avec plus de détails comment, dans les religions, les philosophies, chez les penseurs de tout ordre se montre l'idée d'association, d'union pour la vie. C'est à la fin du XIXe siècle que cette grande idée devait se préciser dans les esprits et se réaliser dans les faits.

(1) Descartes : *Lettres à la Princesse Elisabeth.*

(2) Voir Xavier Léon : *La philosophie de Fichte.*

(3) *Exposition de la doctrine Saint-Simonienne.* Edit. de 1854. P. 322.

(4) Au congrès international des coopératives de production (Paris 1900), on a déclaré que ces penseurs étaient les initiateurs du coopératisme.

(5) *Système de Politique positive.* II, 306 ; *Catéchisme positiviste*, 309.

(6) « Le règne de la justice dépend de l'initiative que des groupes libres d'hommes choisis prendraient de composer entre eux des sociétés nouvelles et exemplaires. Œuvres de passion philosophique et de puissante réflexion en des sphères limitées. » *Science de la morale.* II, 522.

*
* *

Le philosophe, aux yeux duquel le grand problème humain consistait à subordonner l'égoïsme à l'altruisme (1), pensait aussi qu'il ne faut pas confondre la coopération intéressée, se développant sous l'action d'une cause économique telle que la division du travail, avec l'altruisme véritable; la vie sociale, disait-il très justement, ne se réduit pas à « d'ignobles coalitions d'intérêt privé » (2). De ces thèses d'Auguste Comte, et aussi de la philosophie morale de Renouvier est sortie la nouvelle doctrine du Solidarisme, telle qu'elle a été exposée ces dernières années, et telle qu'elle se développe, en s'enrichissant, chaque jour, des données de l'expérience. Un homme d'Etat, qui est, en même temps, un profond penseur (3), a eu le mérite de donner l'impulsion à une philosophie morale et sociale, capable d'harmoniser l'individualisme et le socialisme, présentés sous des aspects nouveaux, et affirmant, avant tout, que le développement de nos personnalités est impossible sans une incessante coopération. L'idée de solidarité devient l'assise fondamentale de la vie sociale de l'avenir. Pendant longtemps, ce terme de solidarité ne fut pris que dans une acception biologique, ou dans un sens juridique. Mais, on peut le considérer non plus comme exprimant seulement ce qui est, mais aussi et surtout ce qui doit être. Il est synonyme de justice, car la véritable justice repousse l'isolement de l'individu, et la croyance qu'il suffit que sa dignité soit conservée. La solidarité biologique « ne connaît ni justice, ni fraternité, ni idéal. » (4) « L'homme conçoit et veut la justice; il veut que son bonheur corresponde à son mérite, et qu'à mérite égal ses semblables soient traités de la même façon » (5). On reconnaît ainsi qu'il y a entre tous les hommes un caractère commun, celui d'être à la fois vivant, pensant et conscient; l'idée de vie est identique à l'idée d'association, de telle sorte que l'idée de solidarité est un principe d'action et d'action morale. Nous ne profitons pas uniquement des efforts de nos contemporains; nous jouissons des richesses

(1) Comte, *Système de politique positive*. IV, 163.

(2) Comte, *Cours de Philosophie positive*. III, 553.

(3) Léon Bourgeois. *Solidarité*. 3e Edition. Cf Bourgeois et Croiset : *Essai d'une philosophie de la Solidarité* : Conférences. *Congrès de l'Education sociale*. Paris, 1900. *Bulletin de la Société d'Education sociale*.

(4) *Essai*, etc. Préface de M. Croiset. P. VI.

(5) Bourgeois ; *Rapport au Congrès d'Education sociale*.

accumulées par nos ancêtres ; nous avons donc une dette envers la société ; si l'on comprend la grandeur de cette dette on voit tomber les barrières artificielles que l'on élevait entre les hommes ; il faut que chacun apporte son tribut, sous peine de voir se rompre l'équilibre social.

Les philosophes de la solidarité ne s'en tiennent pas à la théorie ; ils indiquent les conséquences inévitables dans la pratique. Il appartient à la société de répartir équitablement les charges, comme cela se serait fait, si, dans le passé, les associés avaient toujours été guidés par la raison ; les classes sociales sont des créations de la haine et du préjugé. La véritable solidarité implique, entre autres réformes : l'impôt proportionnel et progressif, l'interdiction des monopoles, l'instruction gratuite à tous les degrés, la limitation des heures de travail (1). En un mot, la vie humaine comporte une solidarité consciente, raisonnable et voulue, capable de corriger les injustices de la solidarité naturelle, et de lutter contre les forces coalisées de l'extérieur. L'individu, acquérant un certain degré d'indépendance économique, devient vraiment homme, et, n'étant pas absorbé par le labeur manuel, peut songer à faire son éducation intellectuelle (2).

Cette philosophie se présente à nous comme éloignée de toute idée religieuse et de toute doctrine métaphysique. En effet, la place des dogmes religieux y est nulle ; et c'est tout naturel, quand on veut constituer une morale *sociale*, c'est-à-dire acceptable pour tous les hommes vivant en société, devant chercher des causes d'union, et non des motifs de discorde. Mais, s'il s'agit de métaphysique, la question est toute autre. Nous avons déjà dit ailleurs (3) que la morale individuelle ne saurait se constituer en dehors de toute métaphysique ; il en est de même de la morale sociale. Un philosophe contemporain, J.-M. Guyau, a montré, en des pages admirables, comment le fait même de la société et le sentiment de l'amour qui s'y révèle à tout instant nous conduisent à rêver la survivance de l'individu, idée métaphysique s'il en fût. Avec une singulière pénétration, Guyau remarquait que la science sociale se double de métaphysique ; en agissant, en nous donnant, en étant désintéressés et impersonnels, nous aurons chance de survivre dans l'esprit et le cœur de ceux que nous

(1) Bourgeois et Croiset : *Essai*, etc. Cf sur la réforme de l'instruction, notre livre : *l'Université de Demain*. Paris, Cornély, 1902.

(2) Cf Henry Michel : *La doctrine politique de la démocratie*. P. 35.

(3) Voir notre *Esquisse d'une Philosophie de la Vie* (*Nouvelle Revue*, 15 octobre 1905).

aurons aimés (1) L'idée métaphysique donnera donc son couronnement à la philosophie de la solidarité qui n'a pas encore mis au jour tout ce qu'elle cache dans ses replis. Si elle sait se dégager de la manie scientifique qui hante les esprits d'aujourd'hui, elle sera, avec son caractère de véritable idéalisme, la philosophie sociale de l'avenir.

*
* *

Des théories, passons aux faits. Depuis un demi-siècle, nous avons vu se multiplier les associations de toutes sortes. Jadis, il n'y avait qu'une seule forme d'association qui était à la fois professionnelle et religieuse, et s'occupait de l'homne tout entier. Plus tard, l'association a subi la loi de la division du travail ; elle a même englobé quantité d'actions qui, autrefois, dépendaient de l'individu isolé. Aujourd'hui, c'est par milliers que nous comptons les associations. Chacune prend une partie de l'individu qui est, simultanément, un rouage de nombreux systèmes (2). N'avons-nous pas des Ligues pour l'Education, d'autres pour la santé publique, d'autres encore pour propager des opinions politiques ? Il y a des associations d'études, et même des plus spéciales ; il y a des unions antialcooliques, des sociétés végétariennes, des ligues contre l'abus du tabac, des ligues pour ou contre la liberté de l'enseignement : autant de groupements d'individus qui unissent leurs efforts en vue de généraliser un mode d'action qui leur semble avantageux pour tous.

A l'Exposition universelle de 1900, on a visité, sur les bords de la Seine, un palais d'allure simple et de lignes sobres. C'était le palais de l'Economie sociale. Les gens frivoles ont peut-être été rebutés par ce nom et par cet aspect ; ceux qui s'y sont hasardés ont gardé, des cartes et des graphiques qu'ils ont examinés, un précieux souvenir et un enseignement.

Aujourd'hui, en prenant pour guide le savant qui a si bien analysé et étudié toutes les richesses qui étaient entassées dans ce palais (3), nous admirons le développement qu'a pris l'esprit d'association. On compte, en France, 7.246 associations professionnelles, 11.232 associations de secours mutuels et de prévoyance, 7.252 associations scolaires et post-scolaires, 7.480

(1) Goyau : *Irréligion de l'avenir*. P. 456 et suiv.

(2) Voir notre étude sur *La vie sociale* (Revue Philosophique, décembre 1904).

(3) Voir l'excellent livre de M. Gide : *Économie sociale*. Paris, Larose et Tenin, 1905.

associations de sports et de jeux, etc., etc. Il est curieux de voir combien nos contemporains sont portés à former des associations qui, même, risquent de passer pour dérisoires. S'il y a 446 associations de gymnastique, il y en a aussi 435 pour le tir à l'arbalète et à l'arc, 43 pour la sarbacane. A côté des 31677 cercles, nous comptons 48 sociétés pour le jeu du bouchon, et 31 pour l'élevage des pinsons.

D'autre part, nous avons aujourd'hui trois millions de mutualistes répartis en 17.000 sociétés; il y a 1.600 sociétés coopératives de consommation avec 300.000 membres; 800 coopératives de crédit, 300 coopératives de production qui sont de véritables associations du travail, du capital et du talent. Enfin, les organisations syndicales atteignent le nombre de 10.087 avec 1.637.930 adhérents (1). Ces faits et ces chiffres ont leur éloquence; ils prouvent que toutes les classes de la société cherchent le bien-être commun, qu'elles se pénètrent par la force même des choses, et que, suivant le mot de M. Bourgeois, l'esprit d'association est en train de révolutionner pacifiquement le monde.

***

Mais il ne suffit pas de s'associer pour vivre vraiment de la vie sociale. Sait-on toujours que la vie comporte un idéal supérieur à réaliser? Sont-ils nombreux ceux qui savent pourquoi et comment ils vivent en société, se rendent des services? Et, s'il s'agit de ces nombreuses sociétés qui, toutes, ont une utilité incontestable, n'y trouve-t-on pas beaucoup de personnes qui en font partie par simple entraînement, par esprit d'imitation, souvent par complaisance? On devient solidaire inconsciemment, en versant des cotisations annuelles, sans se préoccuper autrement de l'organisation, du fonctionnement et des progrès de la société dont on est membre. Les administrateurs de ces sociétés connaissent bien cette indifférence des associés pour l'œuvre commune, envers laquelle on se croit quitte en payant la somme exigée par les statuts. Ce n'est pas là le véritable esprit d'association; il faut transformer cette solidarité inconsciente en une solidarité réfléchie; il faut que l'esprit d'association, renforcé par une éducation méthodique, réalise, suivant le mot de Michelet, « non pas l'unité monotone, mais l'unité harmonique où toutes les diversités s'aiment ».

Vinet remarquait, il y a longtemps, que l'individu prenant

(1) Enquête de l'Office du Travail, 1904.

conscience de lui-même est plus sociable. Prendre conscience de soi-même, c'est devenir plus libre, se soustraire aux fatalités et aux circonstances, user de sa réflexion ; et c'est ainsi qu'on peut « obtenir, par des moyens de liberté, la mise en valeur économique et morale de tous les membres de la cité nouvelle » (1). La liberté humaine est capable de créer de toutes pièces une nouvelle solidarité prête à lutter contre la solidarité des agents physiques et la production fatale des événements extérieurs (2). Là où il y a des consciences individuelles et des volontés libres, il y aura union entre elles ; nous y pouvons voir non pas une harmonie préétablie à la façon de Leibnitz, mais plutôt une harmonie qui s'établit par le seul effet des actions réciproques de ces volontés. C'est en ce sens que l'on peut parler d'une conscience sociale, sans vouloir désigner, par cette expression, une entité quelconque dont on obscurcit encore la nature par les comparaisons biologiques dont on abuse (3). Des individus qui s'unissent à d'autres pour partager les risques des maladies ou des accidents participent aux mêmes sentiments, ont des idées analogues dans des circonstances identiques, semblables en cela à des grains de poudre qui, placés à côté l'un de l'autre, s'allument et, tout en restant séparés, forment une traînée de flamme.

On n'a pas toujours compris, avec toute sa portée, l'idée de Solidarité. Tantôt, on a pensé qu'elle retirait à l'individu toute valeur propre, et toute liberté (4) ; tantôt, on craint qu'en parlant de la dette que nous avons tous à l'égard de nos ancêtres, certains ne soient trop pressés, et ne fassent courir un grave risque à la paix sociale (5). On n'a pas vu le véritable problème ; on s'en tient aux solutions simplistes ; et l'on croit ou qu'il faut attendre patiemment l'évolution nécessaire, fatale, et la « force des choses », ou que la société ne peut-être réformée que par une révolution violente. Entre ces deux alternatives, on se résout à ne rien faire ; et l'on ne voit pas que le problème de la société moderne ne peut être résolu que par une modification de l'individu, qu'il est, en un mot, une question d'éducation (6). De même qu'on perfectionne l'indi-

(1) H. Michel : *Leçon d'ouverture d'un cours d'histoire des doctrines politiques*. P. 20.

(2) Voir Spencer : *Justice*. P. 215.

(3) Cf. Fouillée : *Science sociale contemporaine*. P. 192-257.

(4) Mauxion : *Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité*.

(5) Eugène d'Eichthal : *Solidarité sociale et solidarisme* (Revue politique et parlementaire, 10 Juillet, 1903).

(6) Voir, à ce sujet, des considérations intéressantes dans la conférence de M. Darlu (*Essai d'une philosophie de la solidarité*. P. 121-139).

vidu dans sa nature physique et dans sa nature intellectuelle, il est possible de le préparer à la vie de société, de rechercher, en outre du lien social qui existe entre les hommes, les condition d'une association volontaire qui ne maintiendra pas uniquement l'équilibre, mais qui perfectionnera la vie de l'individu et la vie collective. Il y a une Éducation sociale. Jadis, la société était unie dans toutes ses parties grâce à l'autorité d'un monarque, d'un chef guerrier, ou d'un chef religieux ; aujourd'hui, il y aura un autre genre d'union. Il se forme déjà de nombreuses associations en vue de renforcer l'activité commerciale et industrielle ; mais, au-delà de ces préoccupations matérielles, nous concevons un idéal d'action, grâce à la coopération librement consentie, en vue de l'amélioration intellectuelle et morale de tous les hommes.

On voit donc que l'Ecole est le terrain où doit germer et se développer le sentiment de la solidarité ; c'est ce qui ressort de l'expérience de tous les amis des écoles et des œuvres qui la protègent et la prolongent.

***

En lisant les rapports et les discussions du congrès d'éducation sociale tenu en 1900, on se rend compte de ce qui a été fait dans l'école en vue de réaliser la véritable solidarité sous toutes ses formes et dans tous les milieux.

A l'école primaire, l'enseignement proprement dit est une occasion continuelle de répandre cette idée, grâce aux lectures, rédactions, dictées, maximes d'écriture; il y a aussi des cas où, en fait de discipline, on montrera l'union et l'attachement de tous à tous. Les punitions collectives, dont il faut user avec la plus grande prudence, parce qu'elles peuvent amener la haine de celui qui est injustement puni contre ceux dont il paie les fautes, sont bonnes, si le maître peut en tirer comme conséquence la mise en quarantaine du coupable. Les faits ordinaires de la vie, les découvertes, les travaux serviront à montrer aux enfants la solidarité qu'il y a entre tous les hommes ; et, quand se produisent des événements extraordinaires, une catastrophe, par exemple, les élèves doivent, par leur minime contribution, montrer la part qu'ils prennent aux malheurs d'un groupe humain.

Dans certaines écoles, on a vu des élèves confectionner des habits pour les victimes, organiser des loteries, etc. Mais l'œuvre essentielle de solidarité, c'est celle que tout le monde connaît et qui, par sa continuité, est vraiment éducatrice ; nous voulons par-

ler de la mutualité scolaire ; il serait mesquin de ne voir en elle que le bienfait du secours de maladie dont profite le sociétaire, sans considérer surtout cet apprentissage hebdomadaire de la solidarité effective entre les moments de notre vie individuelle, et les différents êtres constituant la société. Dès l'école, l'enfant doit apprendre qu'il n'est pas seul. La mutualité doit se répandre surtout dans les écoles de filles ; car, la femme ne songe pas assez à la solidarité ; on a constaté que presque toutes les sociétés de secours mutuels ne se composent guère que d'hommes, bien que les femmes soient plus sujettes à la maladie (1). C'est, en effet, à la mutualité qu'on doit exercer tous les enfants, car la société de secours mutuels deviendra le centre de toutes les œuvres sociales. Ainsi, la mutualité ne peut-elle pas être l'organe de l'hygiène sociale? Prévenir les maladies, c'est le moyen de ne pas appauvrir les caisses de secours mutuels (2).

Pour ce qui regarde l'enseignement secondaire, on s'est plaint (3) que « dans nos lycées, l'association procède de la mutualité organisée, réalisée en vue du plaisir ou du profit pesonnel, et non pas de la solidarité organisée devant l'épreuve pour la lutte économique ou sociale en vue du bien-être des deshérités, de l'apaisement des ressentiments de groupes. *C'est l'apprentissage de la corporation, et non de la coopération.* » S'il y a eu certaines erreurs, on peut affirmer que jamais on n'a eu l'intention d'ériger en dogme l'égoïsme collectif; notre éducation a, au contraire, pour objet de supprimer l'égoïsme sous toutes ses formes, égoïsme des partis, des classes, des castes ; que gagnerait-on à détruire la guerre entre les individus, si l'on devait susciter la guerre entre les groupes ? Mais aujourd'hui la critique que nous venons de rapporter n'aurait plus d'objet; nos lycées sont mutualisés, ou vont l'être ; les élèves apprendront non seulement la coopération entre eux, mais aussi avec leurs camarades moins fortunés de l'enseignement primaire (4) ; ainsi disparaîtront les préjugés de classe ; et, pour compléter cette œuvre d'union, nous pensons voir un jour les associa-

(1) Gide, Op. cit.

(2) Pour être tenu au courant de tout ce qui concerne les œuvres de mutualité, d'assistance, de prévoyance sociales, il faut lire le journal hebdomadaire : *l'Avenir de la Mutualité* (Bordeaux, 10, rue Saint-Christoly).

(3) Rapport de M. Valran au Congrès d'Education sociale, page 119.

(4) Voir la circulaire de M. Bienvenu Martin, ministre de l'Instruction publique en date du 30 janvier 1905. Cf. notre étude : *La Mutualité à l'Ecole* (Nouvelle Revue, 1 juillet 1905).

tions d'anciens élèves des lycées et collèges fusionner avec les « Petites A » de l'enseignement primaire.

L'Enseignement supérieur ne restera pas étranger à ce mouvement. Il ne doit pas s'enfermer dans une mission purement scientifique ; il enseignera la solidarité d'une façon consciente et réfléchie ; et, comme l'a très bien montré M. Emile Durkheim (1), la sociologie est la science la plus propre à faire comprendre ces vérités. « Il n'est pas une proposition sociologique qui ne soit une illustration de la loi de solidarité, puisque la solidarité des éléments divers dont est formée la société est la condition même de son existence ». Il est donc nécessaire de multiplier les chaires de sociologie, et de mettre en pratique ces leçons de solidarité par la création d'associations, de groupes entre étudiants, suivant leurs goûts, leurs idées, leurs occupations.

Dans les milieux ouvriers l'idée de solidarité est l'objet constant de l'Education. La vie de l'ouvrier s'est améliorée ; elle lui est rendue plus facile par la pratique de la solidarité. On connait les heureux résultats, pour l'alimentation des familles pauvres, des sociétés coopératives de consommation ; il en est de même des sociétés philanthropiques qui, par l'œuvre des logements ouvriers, procurent aux travailleurs une demeure confortable et hygiénique. Ces améliorations matérielles ne peuvent que profiter à l'essor de l'éducation générale, qui sera encore une œuvre de solidarité ; car, libéré des nécessités de la vie, l'ouvrier aura plus de facilité et de goût pour orner son esprit, et répondre à l'appel de ceux qui le convient à partager avec eux les richesses intellectuelles de l'humanité. On connaît le magnifique développement des œuvres post-scolaires, des conférences populaires, manifestation de la solidarité entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. On comprend que l'homme ne doit pas laisser en friche son cerveau ; s'il a besoin de pain, il a aussi besoin d'instruction. En Angleterre, les sociétés coopératives de consommation, imitant les Pionniers de Rochdale, consacrent 2 1/2 0/0 des bonis à l'éducation de leurs membres. En France, nous avons créé, dans certaines villes, des Universités populaires, qui doivent « réaliser par l'entente des esprits, le concert des volontés (2) ». Certains chefs du parti socialiste, tels que Lafargue, Jules Guesde, ont vu

(1) Rapport au Congrès d'Éducation sociale, p. 128-138, cf. p. 866.

(2) M. Gabriel Séailles : Discours d'inauguration à la *Coopération des Idées*, Université populaire du faubourg Saint-Antoine.

avec méfiance la fondation des Universités populaires ; elles prendront de plus en plus de développement, si, comme l'a pensé le Congrès d'Education sociale, elles coordonnent leurs cours avec les Bourses du travail, et leurs cours professionnels (1). C'est un but analogue que visent ceux qui préconisent les Instituts cantonaux devant comprendre bibliothèques, musées, archives, cours, conférences, expositions, bureau de renseignements pour la vie civique, etc. (2).

L'éducation sociale se prolonge aussi à la caserne par les cours et les conférences pour les soldats ; et il serait à souhaiter que les officiers entrent en relations avec toutes les personnes de bonne volonté qui viendraient apporter aux jeunes soldats leur talent et leur dévouement à la cause de la solidarité (3). De même, l'*Union démocratique pour l'Education sociale* a organisé des conférences et des concerts dans les hôpitaux ; certains de ses membres ont fait des cours pour les gardiens de la paix.

C'est une belle œuvre de prévoyance et de solidarité que l'*Œuvre du Trousseau du XXe arrondissement*. Moyennant cinquante centimes par mois jusqu'à dix-huit ans, les membres participantes auront droit à un trousseau, confectionné par elles et par leurs camarades. Les maîtresses de l'Ecole Normale du Puy ont eu la belle initiative de fonder un patronage analogue (4).

Il ne suffit pas de donner aux deshérités des connaissances utiles et de les aider dans l'organisation de la vie matérielle. Il faut leur procurer la santé, les moyens de se reposer comme l'exige la nature. C'est l'objet des *Colonies de Vacances* qui amènent tous les ans quantité d'enfants à la mer ou à la montagne, et leur permettent de respirer l'air salubre, comme le font les enfants fortunés; nous citerons aussi d'autres sociétés analogues, telles que la *Nature pour tous* (5).

Enfin, du principe de solidarité vont naître les patronages laïques, ou plutôt les « Fraternelles, » se proposant « de fortifier l'influence éducatrice de l'instituteur et de la famille, d'apporter

(1) Vœu de M. Edouard Petit : *Congrès de l'Education sociale*, p. 400.

(2) Voir la brochure de M. Godefroy Ratton, éditée par l'*Avenir de la Mutualité*, Bordeaux, 1904.

(3) Vœu du Congrès d'Education sociale, p. 408.

(4) Voir Ferdinand Dreyfus : *L'Ecole républicaine et le Patronage féminin.*

(5) Voir la belle circulaire que M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, vient d'adresser à tous les inspecteurs, afin de constituer dans les lycées et colléges des associations ayant pour but de préserver les enfants pauvres des grandes villes contre la uberculose par le séjour à la campagne.

aux débutants aide matérielle, intellectuelle et morale, de préparer à la vie professionnelle et sociale, l'enfance et l'adolescence ouvrière et rurale, d'abord pendant la période de la scolarité, puis de l'école au ménage, ou bien de l'école au régiment », telles qu'elles vont s'organiser sous l'énergique impulsion de la *Ligue Française de l'Enseignement* (1). Ces sociétés, en faisant appel, non pas, comme toujours, aux instituteurs, mais à des collaborateurs bénévoles, qui apporteront, avec leur dévouement, un désir toujours nouveau de bien faire, seront le point de jonction d'hommes de toute origine, de toute instruction, s'unissant pour s'améliorer et s'élever mutuellement.

En vue de susciter, d'encourager les initiatives, de coordonner les efforts, et de réunir comme en une doctrine bien équilibrée les tendances de l'éducation moderne, il s'est fondé, à la suite du Congrès de 1900, et sous la présidence de M. Léon Bourgeois, une Société pour l'Education sociale dont le principal objet est « d'adapter les connaissances scientifiques générales à la réalité, et de reconstituer une vie plus ample, plus vraie, plus puissante, et meilleure » ; et l'on a très bien défini l'Education Sociale, quand on dit qu'il importe de « faire une synthèse de toutes les connaissances spéciales pour établir entre l'homme et le milieu social, entre l'initiative individuelle et les nécessités de l'action collective, une harmonie toujours plus parfaite ».

Toutes ces œuvres, dont nous n'avons pu citer que les principales, sont plus que des essais en vue de la transformation pacifique de la société ; leur existence est la réfutation des théories préconisant la violence, comme des doctrines aboutissant à l'indifférence de l'individu. Ce sont des œuvres de foi en l'avenir de notre pays, dans lequel tout souci de perfectionnement n'a pas disparu. Ce sont des œuvres d'idéalisme moral et social.



A côté de l'action des particuliers, des sociétés qui se forment, quel sera le rôle de l'Etat, en matière d'Education Sociale ? Aux yeux de certains, la question sociale se résoudra par la négation de tous services publics, et de tout pouvoir de l'Etat ; c'est l'opinion de Spencer, et de M. de Molinari. Il est incontestable que l'initiative individuelle est plus souple que l'action de l'Etat ;

(1) Voir les résolutions importantes, prises à ce sujet, par le dernier congrès de la Ligue, tenu à Biarritz, en octobre 1905, ainsi que le rapport de M. Edouard Petit.

elle peut mieux s'adapter aux besoins variés des circonstances ; et, s'il y a insuccès, l'inconvénient est moindre que s'il s'agit d'une expérience tentée sur le pays tout entier. Mais on s'est souvent mépris sur le rôle et la valeur de l'Etat ; on n'a voulu voir en lui qu'un « destructeur de caractères » (1), ou que l'organisateur d'une hiérarchie fondée sur des apparences, et qu'un distributeur de titres et de récompenses. On n'a pas eu l'idée véritable de la communauté civile reposant sur les principes de justice à réaliser. L'idée d'une organisation de services économiques, et la préoccupation d'intérêts matériels ont empêché de voir que l'Etat devait être fait de raison et de justice, et que, à notre époque, le suffrage universel doit exprimer la solidarité réfléchie et volontaire des membres qui le composent (2).

Nous sommes encore loin de cet idéal. Mais ce n'est pas une raison pour renoncer à l'idéal conçu : un Etat fait de réflexion et de raison, capable de réaliser des progrès, en prenant la haute direction de tout ce qui peut avoir une portée universelle pour la conservation ou l'amélioration de la collectivité, qui a souvent besoin « d'être sauvegardée contre les intérêts ou les passions particulières, non seulement au point de vue physique, mais aussi et surtout au point de vue moral. L'Etat, tel que nous le concevons, doit être un initiateur et un directeur ; en ce sens, son intervention est légitime, puisqu'elle raffermit, accélère et précise l'action individuelle. C'est ce que comprennent tous ceux qui, partis de principes différents, se préoccupent de l'avenir social du pays, qu'ils soient libres-penseurs comme M. Bourgeois et M. Gide, ou catholiques sociaux comme M. de Mun et M. Turmann, ou évangélistes sociaux comme Sabatier ou M. Comte.

On reconnaît sans peine que l'Etat, c'est-à-dire la loi, doit intervenir, quand il s'agit de maintenir la stabilité de la famille, ou d'assurer la moralité dans les transactions. Adam Smith, père de l'économie politique orthodoxe, estimait que l'Etat doit se préoccuper de l'éducation populaire et la rendre obligatoire. Nous avons vu l'Etat intervenir quand il a fallu garantir la vie des citoyens, ou donner aux travailleurs les bienfaits de l'association (3). Ne pourrait-il pas aussi intervenir quand il est néces-

(1) Max Nordau : *Paradoxes sociologiques.*

(2) *Congrès de l'Education sociale* ; mémoire de M. Fontaine; p. 52.

(3) Par exemple, la loi du 21 mars 1884, sur les syndicats professionnels ; la loi du 29 juillet 1893, sur les sociétés ouvrières ; la loi du 10 juin 1893 sur la responsabilité des accidents du travail ; la loi du 10 avril 1898 sur les indemnités à payer aux ouvriers victimes d'accidents.

saire de donner à tout individu certaines libertés pour assurer son développement intellectuel, et limiter d'une façon légale les heures de travail ? (1)

Ainsi comprise, l'intervention de l'Etat au point de vue éducatif ne sera pas en opposition avec l'initiative privée. Les deux actions se complèteront ; et, à mesure que l'association libre répond à de véritables besoins, elle tend à se transformer en service public ; ainsi, les cours d'adultes, organisés par des sociétés privées, sont maintenant alimentés par un budget spécial du ministère ; peut-être deviendront-ils, en certains endroits, des institutions officielles ; il a été question de rendre obligatoire l'enseignement post-scolaire.

Conformément à ces principes, nous comprenons l'intervention de l'Etat, quand il s'agit d'assurer aux faibles les moyens de vivre, le jour où le travail n'est plus possible pour eux. Le principe de solidarité nous oblige à penser que l'Etat ne doit pas faire une situation privilégiée à ceux qui trouvent déjà à son service des conditions de sécurité que d'autres travailleurs ne connaissent pas ; et il n'est pas admissible qu'on remplace un ouvrier âgé par un ouvrier plus jeune et plus robuste sans songer à celui que l'on quitte, comme on fait pour une machine usée qu'on remplace par une machine neuve et perfectionnée. Il faut donc assurer des retraites aux ouvriers ; et l'on sait que cette question est *actuelle*. Elle ne l'est pas seulement au point de vue économique ; c'est encore une question d'Education. Mais est-il de l'intérêt général d'imposer la solidarité sociale, et de faire des retraites obligatoires une administration nouvelle, un budget nouveau à la charge de l'Etat ? Il ne faudrait pas, sous prétexte de solidarité, « faire contribuer les plus actifs, les plus prévoyants, les plus économes à l'entretien des plus paresseux, des plus insouciants » (2). Tout le problème consiste plutôt à concilier l'obligation avec le développement de la solidarité volontaire, et à limiter l'obligation à ceux dont le salaire insuffisant ne permet pas la prévoyance (3). L'Etat, par son intervention, doit compléter l'effort des intéressés ;

(1) On a vu, plus haut, que c'était, selon M. Léon Bourgeois, une conséquence de la solidarité sociale. — *L'Union démocratique pour l'Education sociale* avait, il y a quelques années, lancé une pétition pour obtenir du Parlement la limitation des heures de travail, « en se plaçant à un point de vue strictement éducatif. »

(2) Bourdeau : *Socialistes et Sociologues.*

(3) Voir le discours prononcé par M. Paul Deschanel, le 9 juillet 1905, au cinquantenaire de la Société de secours mutuels d'Alençon.

et, comme il ne faut pas imposer, mais enseigner les conditions de la vie, il est du devoir de l'Etat d'encourager la prévoyance et la mutualité, et d'unir le développement de la mutualité à l'organisation des retraites. On est ainsi solidaire avec soi-même, en pensant, pendant la jeunesse, aux jours de la vieillesse, — et solidaire avec les autres (1). C'est, d'ailleurs, une solution de ce genre qui est intervenue, quand il s'est agi de la loi sur l'invalidité, l'assistance due aux vieillards et aux incurables. Le texte adopté par la Chambre et le Sénat contient des dispositions conciliant l'intervention de l'Etat et l'initiative privée ; la pension de l'Etat et la pension mutualiste sont cumulables jusqu'à un certain chiffre ; et il est juste qu'on tienne compte de ce qu'on pourrait appeler le coefficient d'effort personnel, malgré l'extrême difficulté d'estimer cet effort (2).

Il ne s'agit pas uniquement de législation ; et le rôle de l'Etat est tout indiqué pour faire de notre société une société plus solidaire. Si, comme l'a très bien dit Ch. Renouvier, le seul grand progrès possible du monde est dans la multiplication des associations libres qui tiennent une place intermédiaire entre l'Etat central et les masses éparpillées (3), l'Etat, fait de raison et de justice a pour devoir de provoquer, de protéger et de garantir la formation de tous ces groupements. Il ne lui est pas possible de contraindre qui que ce soit, car il n'y a d'obligation possible qu'au nom de la justice (4) ; mais il a, comme éducateur, le devoir de convaincre les esprits de la nécessité qu'il y a, pour tout homme, de s'associer à tous, suivant ses goûts, ses fonctions, ses aptitudes et les circonstances. Que l'Etat enseigne à chaque individu ce qu'il est dans la société, et ce qu'il lui doit ; en lui donnant conscience de sa dette, il le préparera à la véritable vie de la société ; car, comme l'a très bien dit M. Payot, « la solidarité implique, non pas le sacrifice et la diminution de la personnalité, mais elle exige, au contraire, un

(1) Voir le contre-projet de M. Siegfried, président du groupe de la Mutualité à la Chambre, ainsi que le vœu émis, au Congrès des retraites, par M. Léopold Mabilleau, et accepté par M. Millerand. — Cf le projet de M. Maurice Bellom : les retraites ouvrières par l'assurance contre l'invalidité au moyen des Sociétés de secours mutuels.

(2) Voir Mirman : *Une loi de solidarité sociale* (Revue politique et parlementaire, 10 juillet 1903).

(3) *Science de la morale*, II. 561 ; cf II, 185.

(4) C'est l'opinion bien nette de M. Léon Bourgeois. (*Essai d'une philosophie de la solidarité*. P. 55-56).

développement très énergique de l'individu ». (1) L'homme solidaire sera aussi un homme d'action.

Le rôle de l'Etat est donc un rôle d'éducateur; voilà pourquoi il y a une Education Sociale.



En terminant cette étude sur les idées d'association, de solidarité, et les applications dont elles sont susceptibles, nous devons faire remarquer que nos conclusions restent dans la véritable tradition française et républicaine. Michelet disait que « la France est la fraternité vivante ». Il reconnaissait aussi que, pour réaliser un progrès social, il faut deux choses difficiles à concilier : « Etre soi au plus haut degré, ne pas descendre, comme font la plupart ; au contraire, monter. Mais, dans cet élan ascendant, *vouloir monter ensemble*, harmoniser l'effort personnel à l'effort de tous ». (2) Aussi, chaque progrès dans la voie de l'association est-il l'équivalent d'une invention; et celui qui l'a réalisé a-t-il le droit d'être considéré comme un créateur. Son œuvre subsistera après lui ; son nom sera peut-être oublié; mais il aura eu la joie intime de collaborer par sa personnalité à l'œuvre collective; et la vraie solidarité ne consiste-t-elle pas à se comprendre soi-même, tout en comprenant les autres ?

Jules DELVAILLE.

(1) *Rapport au Congrès d'Education Sociale*. P. 108.

(2) Michelet : *Nos fils*. Livre V; chapitre I.

DANS LE CRÉPUSCULE

D'AUTOMNE

La tristesse automnale me pénètre
comme le froid du vent mouillé
qui plaque les feuilles rouillées
sur les vitres de ma fenêtre.
Et je me surprends à m'attendrir
sur ma jeunesse qui s'achève.
Adieu, ma joie ! Adieu, mes rêves !
Ah ! savoir !... raisonner !... vieillir !...
Qu'elle fut courte la belle route
où j'allais, coureur impulsif,
d'un cœur ardent, d'un pas hâtif
jusques au carrefour des doutes.
Ah ! douter de soi-même et d'autrui,
pressentir l'effort inutile,
suspecter les secrets mobiles
de la force qui nous conduit !
On rêvait des choses impossibles.
Demain, demain, qu'on implorait,
nous livre son amer secret :
le bonheur est inaccessible !
Et quand demain devient aujourd'hui,
c'est à d'autres demains qu'on songe ;
le chagrin d'hier se prolonge,
l'heure apporte un nouvel ennui.
Déçu, leurré, toujours l'on recommence
à solliciter l'avenir
et demain viendra démentir
la folle et tenace espérance.

Ah ! Demain, n'auras-tu pas pitié
de l'incertitude angoissée
où se débattent mes pensées ?
Ma vie est-elle à sa moitié ?
Ai-je souffert toutes mes souffrances ?
Verrai-je d'autres trahisons ?
Désapprendrai-je les chansons
que chantait mon adolescence ?
Laisserai-je encor sur mon chemin
des affections et des haines,
de courts plaisirs, de longues peines ?
Que me réserves-tu, demain ?
Du moins, si tu diffères encore
des rêves naïfs que je fis,
ressemble au présent que je vis,
garde-moi des maux que j'ignore.
Hé ! que parlé-je de mes douleurs
quand d'autres hurlent de détresse !
Mes chagrins, mêlés de tendresse,
savent rire parmi les pleurs.
J'étais là, devant le crépuscule...
L'ombre s'est épaissie en moi
ainsi que dans le logis froid.
Mais voici des flammes qui brûlent :
l'âtre rayonne et la lampe luit.
Sur l'eau du miroir, ma figure
me révèle ses flétrissures ;
je vais vieillir, et puis... et puis...
Soudain la pièce s'est animée ;
je m'apparais dans le miroir
le plus beau qui se puisse voir,
dans les yeux de ma fille aimée.

ROUX-SERVINE.

L'ENTRAVÉ

(8)

Les heures s'enfuyaient, rapides, sous la chaude clarté de midi.

Par les deux fenêtres arrivaient les bouffées âcres des pins, dont on voyait onduler les têtes dans un frôlement imperceptible. Un petit oiseau vint se percher sur l'une des branches voisines, et, après avoir secoué ses plumes, envoya un joyeux chant.

Il parut à Jacques que c'était le suprême appel de la félicité. Dans les trilles agiles qui fusaient, il puisa la force d'une résistance dernière. Il murmura :

— Nous aimons Grégorio.

Comme si la réponse de la femme allait créer une œuvre de prix, la nature sembla se recueillir soudain et l'écouter. Les têtes des pins demeurèrent immobiles. Le bruit lointain du flot s'atténua. L'oiseau suspendit son chant. On n'entendit plus que le rythme comprimé de leurs respirations.

— Oui, nous l'aimons, le pauvre petit, car il s'agissait de le sauver de la douleur, et nous pensions aussi que ce serait un lien de plus entre nous deux. Il est survenu dans un moment où la divagation de nos désirs allait s'abîmer dans les désordres de la chimère, il nous a ramenés à l'équilibre des réalités, il a été l'éclaircissement que nos esprits, voilés par le sortilège, réclamaient de la fortune. Rien que cela devait nous le faire chérir. Comme tu l'as deviné, mon ami, lorsque, sur la simple vue d'un groupe d'enfants, tu as choisi celui qui, déjà, était en deuil, et que tu me l'as envoyé en messager d'amour!...

L'amour ravivé par la mort, en avons-nous assez saturé la voracité de nos ambitions ! Et cette innocence jolie qui accourait, l'avons-nous assez habilement disposée entre nous deux comme le filtre épurateur de nos joies ! Ce qui a été fait est donc sage, puisque c'est du bien pour lui comme pour nous. Pourquoi faut-il que par une fatalité inexorable, lui aussi ait voulu, invinciblement, monter ?... Pourquoi, dans le vallon paisible où nous allions nous refaire une seconde vie, pourquoi a-t-il considéré tout de suite la hauteur du ciel qui éclairait nos têtes, sans se suffire des pentes fleuries que nous lui présentions ? Pourquoi celui-là encore, que rien n'avait préparé pour le large, a-t-il déserté les berges sereines de la quiétude ? D'où vient-il, que veut-il, ce tumulte subit d'une âme d'enfant, surgi d'une classe ignorante et végétative ?...

Les cîmes des pins se remirent à trembler.

— Puisque l'instant semble venu, il faut que je te dise, Jacques, dans quels chagrins m'a plongé déjà Grégorio. La révélation décisive, tu l'as eue, n'est-ce pas ? avec moi, le jour où cette bête maudite est venue jeter sur notre route l'ensorcèlement de sa bave ainsi qu'un maléfice. Tu te souviens de l'impression singulière qu'elle exerça sur notre enfant, et de son calme lorsque la néfaste sorcière se pencha sur lui pour l'embrasser. Pas un autre, entends-tu, pas un autre n'eût accueilli de la sorte une telle face. Il s'est révélé, ce soir-là, l'être indomptable et frémissant qui sacrifie sa vie à un idéal, avant même d'en prendre conscience.... Depuis deux ans que nous l'avons, cette propension s'affirme sans un arrêt, malgré les matériels obstacles de l'existence. Ce matin encore, il a voulu partir tout seul dans une petite barque, avec le secret espoir, je le sais, d'atteindre Porto-Maurizio avant midi. Il sait qu'un réel danger le guette aux récifs d'Oneglia. Je le lui ai dit. Tu le lui as dit. Il n'importe. Il aime la mer, d'une passion aveugle, comme nous l'avons aimée nous-mêmes...

— Comme nous l'aimons.

— Comme nous l'aimons, et nul effroi ne peut l'arrêter... Et bien, je trouve, moi, qu'il est temps d'en finir. Je trouve que nous avons suffisamment fait l'épreuve de la folie, pour empêcher qu'un autre, qui nous est cher, y tombe... Je me demande si nous n'avons pas une responsabilité envers sa jeunesse, si nous avons ainsi le droit de lui confier sans cesse sa propre vie...

Le regard du jeune homme s'enfonça dans une brume imaginaire.

— C'est vrai que nous avons été fous... Mais quelles extases,

quels délires dans cette folie!... Ah! Marthe bien-aimée, souviens-toi... Rappelle-toi combien je te parlais de raison, moi aussi, au début!... Quand nous partîmes, un soir enfin, de ce Paris destructeur qui avait failli te garder et que tu regrettas une heure, tu avais mis ta tête sur mon épaule. Tandis que je murmurais les paroles définitives, tes yeux restaient perdus sur les derniers faubourgs de la ville lointaine. Tu suivis, tu aimas les reflets que ses lumières répandaient au firmament et qui mettaient une deuxième ville irréelle entre Paris et les astres... Et lorsque, comprenant cela, je posai mes lèvres sur tes yeux, ils demeurèrent quelques instants fermés pour permettre à la tentation de s'évanouir... Te souviens-tu ?

— Parce que je me souviens, en effet, de ce que nous avons goûté, je me souviens aussi de ce que nous avons, de ce que j'ai souffert. Et c'est parce que je vois maintenant où j'en suis arrivé que je viens te dire : prends garde, prends garde, nous allons faire le malheur de notre enfant.....

— Nous lui donnons l'instruction qui éclaire, qui éduque son entendement. Nous faisons de lui un homme libre. Pouvons-nous faire autre chose?

— Nous pouvons lui rendre cet espoir que nous-mêmes n'avons plus. Nous pouvons lui dire: « fais attention, tu commences la vie, et dans la vie, il y a autre chose que le rêve, autre chose que l'idéal et la chimère. Il y a la réalité brutale de chaque jour, de chaque minute, et c'est avec celle-là qu'on parcourt la route. Prépare-toi à ses morsures, de façon à pouvoir t'en défendre. Le reste viendra toujours, surtout avec les germes que tu possèdes. Surveille la plaine, ses landes et ses ravines. Tu auras toujours le temps de t'élever sur la montagne et de baigner ton âme dans la pureté des cimes. Tu auras toujours le temps de pousser ton vol vers la majesté des grandes neiges, quand tu te seras ménagé des campagnes fertiles et nourricières. »

— Même si la neige alors n'a plus toute sa blancheur originelle, même si elle n'apparaît plus qu'un linceul grisâtre, défraîchi, maussade?

— Oui, même alors, je le lui dirai, puisque l'on nous a faits bêtes avant de nous créer anges. Je le lui dirai, parce que, depuis des mois, une plainte lancinante me bouleverse, qui est celle de ma conscience prisonnière. Il le faut. Ce que nous, nous avons pu faire, d'ailleurs, c'est grâce à la violence d'un amour que lui ne peut pas connaître et qui ne peut pas le soutenir. Nous avons immolé nos communes ambitions terrestres à un

désir sauvage et sans limites qui ne se rencontre pas une fois sur des milliers et des milliers d'êtres. Ce soutien miraculeux, lui ne l'a pas, ni ne l'aura sans doute jamais. Voilà pourquoi il faut l'aiguiller sur les choses possibles, de peur que notre mémoire ne l'abandonne, à la façon d'un virus exécré qui, disparu, libère.....

Plus violemment, les pins frissonnèrent.

Penché à la fenêtre, Jacques voyait leur nappe s'étendre puis reculer, comme pour signifier un halètement gigantesque de la terre. Devant lui, Diano Marina assoupi incendiait, sous le soleil, les maisons multicolores de son port étroit. Toute la pauvreté italienne déferlait en haillons au long de la grève brûlante. La ville surplombant le golfe, l'œil en embrassait la courbe voluptueuse et claire. A droite, à gauche, des constructions isolées ou de petits hameaux essaimaient leur éclat sur le vert sombre des arbres.

Marthe vint s'accouder à côté de lui.

Son beau visage pâle, plus pâle encore, plus diaphane, resplendissait. Son corps, sous la pression du peignoir, acquérait les lignes arithmétiques d'une statue.

Jacques contempla la femme alanguie qui songeait.

Il la remonta, depuis l'extrémité fine des jambes jusqu'à la naissance du cou. Malgré qu'elle fût immobile, des sursauts imperceptibles passaient au travers des reins, dont le creux arqué fournissait avec les hanches l'image de la plus extrême volupté. Le jeune homme força ses yeux à s'en distraire.

Il connut que cette large coupe de chair avait exaspéré ses sensations sans lui prodiguer autre chose, finalement, qu'une satiété de bête. Il voulut monter, s'arrêta à la poitrine rigide. Pour la première fois, deux flèches lui parurent s'en détacher et fouiller son cœur de leurs pointes. De la sensation... pas davantage. Il monta.

Éblouissant, immatériel, le profil de l'amante fixa enfin ses énergies. Il s'abîma tout entier dans cette colline de chairs qui lui sembla découper sur le ciel le schéma même de sa vie. Tout ce qu'il avait aimé, tout ce qui l'avait transporté par dessus le monde jusques aux confins de l'inconnaissable, était là. Tout était dans ce profil de femme qui rêvait.

Pas un muscle, pas un nerf, pas un grain de chair ne bougeait. Le jeune homme se rappela une immobilité identique lorsque, au matin de leur premier éveil, l'amante avait laissé son âme communiquer par ses yeux avec l'âme de la mer. De nouveau, il sentit que quelque chose d'elle lui échappait, qu'elle se libérait,

qu'elle voulait vivre pour elle, enfin. Il éprouva le chagrin de voir l'abandon décisif réalisé dans la plus chère expression qu'il aimait d'elle, dans ces lignes marmoréennes, sur lesquelles il avait modelé son rêve. Le profil bien-aimé passait à une absorption étrangère qui, comme la mer, faisait appel à la plus profonde fibre de la femme, à son instinct.

— « L'instinct de vivre, pensa-t-il, qui chez elle, n'est pas, comme chez moi, refoulé, annihilé par la Race. Elle se sent elle-même, quand elle veut, du premier coup, et toute une imploration séculaire ne la ramène point aux actes inévitables. Elle est libre, elle est libre, elle, et elle se disjoint progressivement du captif que je suis. »

Le visage ne bougeait toujours pas.

Jacques cherchait en vain, sur la surface limpide, un tressaillement accouru du fond de l'être dont il eût arraché le secret. Fermée. Elle était fermée, à tout jamais.... et l'enveloppe, commandée, ne laissait plus transparaître aucune des rébellions spirituelles.

Le jeune homme approcha sa bouche. Le souffle vint s'écraser contre la muraille d'albâtre, qui lui renvoya sa tiédeur. Il goûta l'ivresse de reprendre un air chargé d'un peu de son arome à elle.

Mais ses yeux vacillaient, s'hallucinaient, tout de même, à ne plus voir l'agitation de la vie marquer le jeu des traits consolateurs. Alors une épouvante irraisonnée le saisit. Si cette immobilité était celle de l'âme enfuie ? Si elle avait cessé de vivre ? si elle était morte ?

Morte ! morte ! Le mot courut en lui comme une tempête, le fit plus blanc qu'un suaire.

Rapide, son doigt s'avança, toucha le front livide. Et le front, se détournant, vint à lui.

— Comme tu es pâle ! prononça-t-elle en voyant la convulsion de la terreur sur la figure de son ami. Tu as froid ? tu es souffrant ? Veux-tu que je te recouche ? que je te soigne ?

Mais comme elle approchait son bras, pour tâter le pouls, lui la repoussa, les dents serrées, brutal.

— Alors, tu es décidée ?

A son expression chargée de haine, Marthe comprit qu'il poursuivait la bataille de tout à l'heure, et que rien au monde ne l'arrêterait plus.

Tranquille, aussi tranquille que si tout leur bonheur n'était pas en jeu, elle répondit, immuable :

— Je suis décidée.

Et comme il allait éclater en explosion de colère, elle le prévint d'un regard.

— Je suis décidée... à tout jamais. J'ai tout pesé, tout envisagé. Je ferai mon devoir. Puisque nous nous sommes attachés un petit être qui nous était totalement étranger, il faut accepter toutes les obligations de cet acte. La première est de l'armer pour les combats pratiques de l'existence. Tu as voulu faire de moi sa mère. Rien, désormais, ne m'empêchera de l'être. Pour toi, agis selon ton gré. Moi, je me sens *responsable*, entends-tu? responsable envers lui de toutes les initiatives, de toutes les volitions que son jeune âge ne lui permet point. De ce que fut notre passé, je n'oublie rien, je ne veux rien oublier. Ce passé, quelque chimérique, quelque décevant parfois qu'il ait été, je le chéris à l'égal de tout. Mais il reste entre nous, et Gregorio, jamais, n'aura à s'y glisser, Sa direction importe seule, pour l'instant.

La tête de Jacques glissa sur son bras, comme écrasée par les paroles irrémissibles.

— Alors... tout est fini?

— Tout n'est pas fini. Tout recommence. Ah ! comment te dire ?.. Comment t'expliquer?... Si tu connaissais ce que j'ai souffert, avant d'en venir là !... Mais il le fallait, vois-tu, il le fallait. Je ne pouvais plus vivre... Je me serais tuée. Aurais-tu donc voulu que j'abandonne la vie dans tes bras? Est-ce ma faute si, à côté de la belle tige de notre amour, une autre tige est éclose, s'est épanouie, m'a enlacée de ses mille lianes souples et tendres? Est-ce ma faute si je suis une femme, et si, étant femme, j'aime la vie commençante, même lorsque ce n'est pas moi qui l'ai créée!... Puisqu'aucun de tes baisers n'a pu étouffer cette voix, il faut nous dire, vois-tu, que nulle puissance humaine n'aurait pu le faire... Il eût fallu, sans doute, un geste miraculeux — et quel geste! — pour anéantir la marche de l'innéité... Mais ne vois-tu donc pas qu'après une si prompte combustion de nos ardeurs, nous arrivions déjà au déclin de la course passionnelle que tu avais rêvée indéfinie ?... Rejetons sur Gregorio ce qui nous reste de force... Tissons-lui une vie qui aura de la nôtre ses idéalisations, sans avoir ses embûches. Avec les matériaux de la saine raison et de l'expérience, construisons-lui du bonheur, le summum humain du bonheur. Ecartons-le des abîmes séducteurs que nous avons si longtemps côtoyés. Si, un jour, il en réclame le vertige, du moins son âme aura acquis la cuirasse des méditations bienfaisantes, des apprentissages préservateurs.

La porte s'ouvrit. Gregorio entra.

Il était rouge et animé comme s'il avait fourni une longue course. Une vareuse de pêcheur recouvrait le maillot sans manches qu'il mettait pour chacun de ses petits voyages. Son corps jeune haletait et frémissait encore de la longue excitation physique qu'il venait de se donner.

— Bonjour, père.

Il tendait son front à Jacques.

— Bonjour, petite mère.

Mais Marthe, inquiète, lui prenait les mains, épongeait le ruissellement de la sueur, allait fermer la fenêtre pour qu'il ne prît pas froid.

Et lui, devant tant de précautions, riait.

— Laisse-donc, petite mère. Je suis habitué. Et puis, il fait si chaud dehors, qu'aucun air ne peut entrer, je t'assure. Et ce matin, il faisait si bon, quand je suis parti ! J'ai bien marché, vois-tu. Car il n'est pas encore midi, sans doute ?

— Oui, fit Jacques, tu as très bien marché, mon petit Gregorio. Mais, voyons, repose-toi, et puis, raconte-nous tout ce que tu as vu, la côte d'Oneglia et Porto-Maurizio, que tu désirais tant connaître.

Et alors, tandis que Jacques savourait, au fond de lui, l'identité du rêve qui le reliait à cet enfant, tandis que Marthe, pour la dernière fois, consentait à la fascination chérie, — Gregorio, écouté, ravi, se mit à développer avec orgueil les minuscules prouesses de sa traversée matinale.

CHAPITRE XII

Gregorio allait avoir dix-sept ans.

Ainsi qu'il est d'usage chez ceux de la race latine, sa maturité avait été précoce. Les professeurs de Nice avait alimenté son esprit jusqu'au départ du Cap d'Antibes. Si bien qu'il avait déjà une formation sérieuse de cinq années, lorsque l'isolement de Diano Marina en vint interdire la continuation.

A seize ans, une intelligence naturellement vive commence d'être fort développée, même lorsque l'apport de l'instruction ne lui est parvenu que vers la onzième année. Au jour où la charité des amants le recueillit, le petit Italien avait amassé déjà, par le seul jeu de ses aperceptions physiques, une somme considérable de richesses. Il s'était fait de la nature une idée peu claire assuré-

ment, mais pénétrante tout de même et durable. Entre l'illimité de la mer, perpétuellement jetée sous ses yeux, et cet Etre invisible dont ses parents, aux heures de trouble, invoquaient l'assistance, son imagination avait établi une concordance têtue, qui n'était pas l'un des moindres soucis de son petit entendement.

Et il conservait peut-être encore le souvenir du superstitieux émoi qui l'avait saisi, un soir qu'il s'en venait, rassasié des jeux habituels, auprès de sa grande amie, convulsée ce jour-là par la tempête. Elle roulait ses vagues blanches, comme pour les divertir, par une alerte, de l'engourdissement où presque toujours elles demeuraient. L'enfant ne déchiffrait pas la raison du bouleversement subit, qui venait jeter la rage de son écume jusques aux racines des premiers oliviers.

Devant cette furie, il ne pouvait s'empêcher d'adresser une supplication aux éléments, afin qu'ils revinssent à la tranquillité bleue des jours de gloire.

Comme la mer continuait de mugir, il chercha s'il y aurait une puissance au monde capable de la dominer. Dans sa divagation rustre de gosse, il imagina les princes les plus puissants de la terre, des meutes et des meutes d'hommes bâillonnant de leurs bras le désordre des flots. Il en fit des Titans, des monstres invraisemblables. Il précipita leur omnipotence sur le chaos liquide. Vainement! Rien ne le put persuader que toutes ces forces réunies suffiraient à dompter tant d'immensité en délire.

Alors, il devint mystique.

Il réentendit les lentes prières au coin de l'âtre, les soirs d'orage, chez lui. Plongeant ses regards au plus profond du ciel gris, il s'enquit s'il n'allait pas y passer, rapide, l'image d'un être fantastique et solennel, qui soudain apaiserait tout. Puis, il réfléchit que, malgré leur furie, jamais les vagues ne dépassaient les premiers oliviers, et cela lui fut une nouvelle énigme ajoutée aux autres. Il demeura sur cette vision d'une entité inconnue qui, voulant diriger le monde et pour ne point perdre son prestige, dissimulerait sa présence derrière un rideau de nuages.

Ce fut tout ce qu'il put établir, ce soir-là.

Ensuite, la présomption grandit, prit corps, s'imposa. Et lorsque les amants l'adoptèrent, il s'était fait déjà dans son intimité une provision d'idéalisme qui ne devait plus le quitter. Il emportait la vague avec lui partout où il irait. Elle lui tenait la place de la mère défunte, puisque, à côté de l'enfantement sensuel dont elle avait pénétré ses sèves, elle synthétisait pour lui les deux êtres

procréateurs, que son inexplicable cruauté avait ensemble englou-tis. La mer... elle recélait encore les âmes libérées des disparus, dont il s'attachait à suivre la course errante au travers des abîmes de l'eau. La mer... une partie de sa race y séjournait, s'y balan-çait sans cesse comme des tiges d'algues vivantes, y souffrait peut-être, et chaque murmure du flot expirant pouvait être la plainte de son désespoir...

Comme l'on voit, dans une lande embrasée, le feu appeler le feu, comme l'on distingue l'aspiration des arbres par les flammè-ches voisines, et leurs crêtes se pencher avec avidité vers la dévastation, — Gregorio aspira dans le contact de Jacques l'incantation fatale de ses rêves.

L'approche de la puberté est comparable à cette disposition des plantes, dont l'atmosphère a été saturée, par un grand vent, des pollens d'alentour. Elles demeurent alors réceptrices esclaves, à la merci d'un souffle détourné qui précipite dans leur corolle un peu de la poudre fécondante.

L'âme de Gregorio était semblable à l'une de ces corolles apprê-tées pour la germination. Et lorsque, inconsciemment, la fougue de Jacques s'élevait d'un bond au plus haut des cîmes, il arrivait que les âmes de Marthe et de l'adolescent prenaient leur course derrière lui, et tâchaient d'atteindre jusques à ses vertiges. La lutte se prolongeait, émouvante, entre la femme et l'enfant, l'une reve-nant peu à peu à ses instincts de crainte, l'autre les désertant sans secousse. Et alors, dans l'aveuglement de la joie, sous l'exal-tation des énergies dernières, l'enfant montait, montait toujours, dépassait la femme, atteignait Jacques. Et l'on songeait à ces abeilles qui gravissent de leurs ailes l'escalier de l'infini, et dont la plus forte parvient seule à rejoindre sa reine, pour continuer par l'acte d'amour la généreuse gloire qui est en elle.

Ce furent ces défaillances qui guidèrent la métamorphose de Marthe, tandis qu'elles projetaient par dessus lui-même l'élan de Gregorio.

— Je t'assure, petite mère, que je suis heureux, disait-il parfois à Marthe, lorsque le trouvant penché à son balcon, et en contem-plation depuis des heures devant le panorama, elle s'inclinait sur son visage pour en traduire le Secret. — Je t'assure que je suis heureux. Comment ne le serais-je pas? Vous m'entourez de tout ce dont j'ai besoin. A chaque moment du jour, mes désirs sont comblés. Ce que je ne demande pas, on le devine et on me le donne. Qu'ai-je autre chose à faire qu'à vous aimer et à jouir de mon bonheur?

Jouir de son bonheur ! il appelait ainsi s'évader des réalités et se perdre dans le songe. Et Marthe écoutait les paroles déconcertantes tomber de la bouche candide, comme elle avait bu sur les lèvres de l'amant les paroles de la folie. Son bonheur, son bonheur ! Il n'avait que ce mot pour désigner le dangereux poison qui déjà courait dans ses veines et se mêlait au sang. Son bonheur ! Marthe les avait dites, elle aussi, les syllabes ensorceleuses, et, à mesure que s'éveillait l'instinct de vivre, son cœur s'épouvantait d'en voir la morsure ravager comme d'un acide les lèvres de l'adolescent.

Elle avait cherché. Peut-être, dans l'épuisement des muscles l'âme s'assoupirait-elle.

Ils avaient fait ensemble de longues courses dans la montagne. Ils avaient gravi les âpres pentes des mamelons alpins. Ils étaient rentrés harassés et, semblait-il, vaincus. Et puis, comme l'un de ces soirs de marche, après le premier sommeil, elle s'était tout à coup relevée et dirigée vers la chambre de Gregorio, celui-ci lui était apparu en chemise, tout grelottant devant la fenêtre, large ouverte sur les étoiles. Il avait fallu le supplier pour qu'il se recouchât, et qui sait s'il n'avait point ouvert une fois encore, durant la nuit, adressant ainsi, sans s'en douter, un appel frénétique à la mort.

Cette fois là, Marthe avait compris que tout, décidément, était inutile. Et quand elle avait rejoint le corps assoupi de Jacques dans la tiédeur du lit, un sanglot avait crispé pour la première fois ces draps, marqués jusqu'ici de la seule fureur des bouches.

— Tu as pleuré ? lui dit-il au matin.

— C'est un mauvais songe, fit-elle. J'ai rêvé que Gregorio et toi, vous m'abandonniez.

Puis, ce fut la barque qu'elle lui conseilla. Lorsque, devenu bon nageur, il put s'éloigner seul, il s'acharna tout d'abord à parcourir en peu de temps des distances extraordinaires. « Il se fatigue, pensait Marthe, il se dompte, il revient dans la bonne torpeur des transpirations, il s'oublie ».

Mais dès que furent visités les points divers du voisinage, cela changea. Et un matin qu'il était resté quatre longues heures sur la mer et rentrait, l'on eût dit, à bout de forces, Marthe l'interrogea.

— A six heures ! tu es partie à six heures, et il en est dix ! Jusqu'où as-tu donc été ?

— Oh ! j'ai été loin, petite mère, très loin, au large, du côté de Gênes...

Les beaux yeux de Marthe eurent un voile douloureux.

— Pourquoi mens-tu, Gregorio ? Moi aussi, j'ai voulu savoir où tu allais. Je me suis levé et, vers sept heures, j'ai aperçu ta barque qui stationnait en vue du rivage, et les rames qui pendaient, et j'ai distingué ta tête ployée sur ton bras, qui rêvait. Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi as-tu menti ?

Il baissait les yeux, jetait la longue soie des cils sur l'embarras des prunelles. Il ne pouvait rien dire. Il ne savait pas. Mais, comprenant qu'il y avait, par sa faute, du chagrin devant lui, il se haussait jusques au front de Marthe et l'embrassait. Et ce baiser tombait sur les chairs de la femme comme l'incandescence d'une lame qui brûlerait tout et qu'on ne pourrait plus extraire, sans déchirer.

L'atroce colloque où avait sombré le plus pur de leur amour, cette matinée funèbre sous son soleil, où l'amante avait jeté à l'amant le défi désordonné de ses remords, — ils extériorisaient donc bien une révolution spirituelle. Marthe ne s'était décidée à parler qne lorsque mille prenves lui étaient apparues du danger. Trop bouleversée peut-être pour donner au processus idéaliste de l'enfant ses véritables causes, elle s'était convaincue, du moins, que la vie de son amant n'était qu'une invitation de toutes les minutes à ce qu'elle redoutait le plus. Lui, dont le sexe et le tempérament pouvaient davantage influencer leur fils, qui pouvait mettre entre sa hâte et le précipice le continuel obstacle de sa volonté, — c'était justement lui qui n'agissait pas. Et lorsque excédée de tant d'inconscience, aterrée de la promptitude du mal, elle l'avait questionné, il n'avait trouvé pour lui répondre que la résolution de ne rien faire.

Rien, il ne ferait rien, parce qu'il ne voulait rien faire. Si l'affirmation n'avait pas eu cette clarté, elle ressortait assez, hélas ! de l'ambiguité des phrases, d'une profession de foi générale, de la signification des gestes décidés à l'inaction. Il eût fallu, pour ne point comprendre, plus que l'aveuglement des premières journées d'amour, et cet aveuglement, elle ne l'avait même plus.

Alors quoi ? que restait-il ? sinon, qu'ils marchaient l'un avec l'autre, la main dans la main, vers une destruction commune, en longeant les mêmes abîmes, avec une hâte de déments.

On était à la mi-février.

Dans ce pays d'éternelle jeunesse, l'œil ne distinguait guère, sur l'éveil des pousses, les approches du printemps. Abrités du nord par les dernières assises des Alpes marines, les pins, les oliviers

et les fleurs semblaient conserver leurs frondaisons de par un accord tacite des éléments. L'on eût dit que les sèves, parvenues aux abords de l'hiver, ne se sentaient plus, sous l'alanguissement du ciel, le courage de redescendre. Et février les retrouvait qui sommeillaient au long des tiges à la façon de ces irradiations du soleil, que l'on retrouve à l'aube après les avoir quittées au crépuscule et que l'on se persuade n'avoir jamais complètement disparu.

Sur toute la côte, depuis Marseille jusqu'à la Spezzia, la nature ne parvient pas à oublier de vivre, un seul instant. Par dessus les saisons, les plantes nouent une tresse ininterrompue d'efflorescences. Alors que tout meurt sur la moitié du globe, elles signent un pacte avec la mer, pour que, toutes ensemble offrent au ciel un perpétuel miroitement où il puisse refléter sa splendeur.

Diano Marina, petit port chéri, vous murmurez aux amants que la vie est une couronne dont on ne distingue plus l'extrémité, que la mort est une de ses fleurs dont l'éclat se confond avec l'éclat des autres. Vous semez l'infinité de votre béatitude en de telles évanescences, qu'ils ne parviennent plus à discerner s'ils sont des hommes ou s'ils sont des dieux. Dans la pourpre de vos couchants, dans la félicité de vos collines, ils placent des rêves qui ne se croient plus capables de mourir. Vous balancez vos petites vagues, vous balancez les cîmes de vos oliviers, comme s'il fallait évoquer sans trêve le frémissement de la volupté devant ces hommes qui s'imaginent éternels. Lorsqu'ils perdent leur regard sur vos ondulations, ils songent que le sourd travail de la vie chemine en vous et détruit chaque jour un peu de vos réserves. Pareils à des ressuscités, ils s'aperçoivent alors qu'eux aussi souhaitent le frisson de cette vie, et qu'en s'enivrant de vos charmes, ils y laissent un peu de la leur. Ah ! pourquoi jetez-vous sur l'horizon des amants le sortilège d'une immobilité où vient soudain trembler une brise ? Pourquoi, alors qu'ils endorment leurs âmes rassasiées dans la contemplation de vos richesses, pourquoi leur rappelez-vous que du fond des cieux, un souffle léger est accouru, qui apporte dans ses soupirs les affres du recommencement ? Diano Marina, petit port chéri, pourquoi faites-vous tant aimer la vie à ceux qui doivent l'abandonner ?

Jacques et Marthe achevaient dans ce février languissant la sixième année de leur amour.

Elle agonisait, cette année, avec les reflets somptueux que prennent les choses pour finir. Dans la petite ville au fond des pins

enfouie, elle terminait sa guirlande, comme si ce fût les suprêmes fleurs offertes à la félicité. Elle s'épanouissait, elle s'embrasait, l'on eût dit, de toute la gerbe lumineuse accourue d'Antibes, qui avait marqué l'initiation. A tous les souvenirs radieux de l'aube, il semblait que le crépuscule jetât un dernier appel, pour accroître encore les regrets de son évanouissement.

Jacques et Marthe méditaient ces choses, tandis que, par un beau soir limpide, tous les trois s'acheminaient sous la voûte basse des arbres.

Il était rare qu'ils partissent ensemble pour une même promenade. D'ordinaire, Gregorio allait avec l'un ou l'autre des amants, le plus souvent avec Jacques dont la fascination était visible sur ses anxiétés croissantes de latin. Mais ce jour-là, Marthe, encore sous le coup de la déchirure passionnelle où leur bonheur avait à demi chaviré, décida qu'elle accompagnerait et surveillerait désormais pas à pas le souple venin qu'il s'agissait de détruire. Et comme Jacques, un peu ému, avait soudain prétexté une fatigue.

— Si, si, petit père, insista Gregorio, il faut que tu viennes. Vois donc comme le temps est beau. Cela te remettra. Nous irons dans la forêt et nous reviendrons par la mer. Veux-tu ? Aide-moi, petite mère, dis-lui qu'il faut qu'il vienne, que c'est un de nos plus beaux soirs, qu'il n'y en aura peut-être plus d'aussi beaux... Oh ! dis-lui, dis-lui !...

Les boucles fines s'agitaient comme des clématites sous un grand vent.

— Je viendrai, avait dit Jacques.

Comment résister à la prière de si jeunes lèvres ? Comment assombrir le visage délicat où Jacques retrouvait, en vérité, ces houles brusques d'aspirations qui avaient été, qui étaient encore son propre enivrement ? Dans l'enfant italien, il découvrait une à une les ambitions germinatives, l'éveil des sens, l'éveil du cœur, l'éveil de l'âme qui, semblables aux premières pousses d'une moisson, absorbent tout aussitôt les effluves nutritives qui les baignent.

Ah ! la volupté de l'image d'une jeunesse recommencée dans cet enfant, comme elle lui entrait au fond de l'être, de quelle magie enchanteresse elle décorait la fuite de ses jours ! Tout, il retrouvait tout, dès le moment où la conscience lui était venue du sentiment de vivre et d'aimer, dès cette réclusion à Vérone où, dans une promiscuité souvent odieuse, souvent tendre, il avait réfléchi à ce que l'avait fait sa naissance, à ce qu'il pouvait se faire lui-même. Si tant de misère intime ne devait point sourdre chez Gregorio

d'une ascendance paisible, du moins se construisait-il, depuis quatre temps déjà, un édifice mental conforme à d'identiques plans et à un rêve identique.

Comme le ciel se mirait dans la rutilance de la mer, le jeune homme distinguait la transposition ascensionnelle de lui-même dans Grégorio.

Et Marthe, et l'Inspiratrice, où était-elle ? Où son âme ? où sa destinée ? Elle aussi, il se l'avait identifiée, faisant naître comme du néant cette âme de femme, et la modelant sur la sienne comme le verrier imprime les caprices de son souffle à la pâte molle qui sera un verre. Marthe, Marthe, l'inspiratrice, l'intermédiaire de la divinité, la divinité elle-même à de certaines minutes ! Sur cette glaise immaculée, l'homme avait incurvé son ciseau comme sur l'ingénuité de l'Italien. Il les avait tour à tour entraînés dans l'orbe d'une même folie, qui était sa folie à lui, objectivée. Il avait secoué les deux arbres pour faire tomber les quelques fleurs sauvages de leurs origines, et, les transplantant dans l'humus de ses convoitises, il avait semé ainsi sur leurs branches les fleurs nouvelles de sa fécondité. Et les arbres, l'un après l'autre, avaient été deux victimes immolées par l'évocateur sur les autels de son rêve.

La femme, reprise par la nostalgie de l'instinct, dominée par la terreur de ne plus vivre tout à coup, ou de verser, exaltatrice, dans la démence, avait cédé la place à la jeune sève plus vigoureuse. Et maintenant, c'était elle qui remplaçait, sur le calvaire d'amour, l'Instinct ressaisi et hostile. Et c'était toujours un instinct entre deux rêves, puisque, lorsque la femme rêvait, l'enfant s'accrochait encore aux rébellions du même instinct.

« Tentateur éternel, suborneur de la faiblesse, dévastateur, en somme, suis-je donc cela, et rien que cela ? » songeait Jacques, tandis que sous les feux ardents de la nuée, ils poussaient leurs obsessions vers la montagne avoisinante.

A droite, à gauche, une épaisse forêt de plantes les enterrait comme d'un linceul. Une foule d'essences équatoriales projetaient dans l'air chaud une haleine faite de milliers de souffles. Il y avait la respiration âcre des petits pins, courbés au sol ainsi que des champignons. Il y avait celle des oliviers affadis et pâles comme des convalescents, qui paraissaient aspirer de l'air plutôt qu'en développer. Il y avait la préciosité des épicéas, la ténuité sale des ajoncs, dont les tiges grêles haletaient discrètement. Et les centaines de plantes parasites, les gros aloès aux courbes grasses, les myrtes délicates, les absinthes découpées comme des dentelles, les brins d'herbe innombrables semblaient épuisés, sous

l'amoncellement des pins, par la lourdeur d'un sommeil éternel.

— Regardez donc tous ces petits murs, dit Gregorio qui, occupé à glaner des tiges rares et des papillons, revenait de temps à autre égayer d'une réflexion la mélancolie des amants. Regardez donc comme il y en a ! Quel travail cela a dû être de réunir tant de pierres, alors qu'on ne sème même pas ici les plates-bandes de fleurs qui poussent chez nous contre les collines. Pourquoi a-t-on fait cela, puisqu'il n'y a que des arbres ?

— Mais il n'y a pas que les fleurs qui souffrent, répondit Jacques. Crois-tu donc que les oliviers, s'ils n'avaient pas un terrain où renouveler leur sang, pourraient vivre? Par l'artifice de ces murailles, on ramène le sol autour de leurs racines, et viennent les pluies et les tourmentes, il y reste maintenu solidement. Comprends-tu ?

Marthe considérait dans les larges yeux noirs la ténacité montante de l'esprit cherchant à pénétrer. Devinant encore une pénombre, et par une condescendance à la femme :

— Car enfin, reprit Jacques, il ne faudrait point t'imaginer que les gens de ce pays se suffisent de son clair soleil et de sa mer. Ces arbres pâles que tu vois, ils fournissent, par leur huile, une source abondante de richesses. Chaque année, à l'automne, on en fait la cueillette dans d'immenses paniers, et la blonde liqueur s'écoule aux quatre coins du monde.

— Et comment s'y prend-on pour cueillir les olives ?

— D'une longue gaule de bois, on frappe chacune des branches qui laisse choir ses fruits. Et puis on ramasse à terre toute la moisson tombée.

— Et cela ne ravage pas tout l'arbre ? Il peut produire encore après ce massacre ?

— Mais certainement, qu'il produit, car on évite d'entamer les grosses branches, et c'est la seule extrémité qui est atteinte.

Gregorio, tout de même, demeurait songeur.

Il semblait attristé à la vision des arbustes jolis saccagés par des mains sans grâce et jonchant le sol de leurs dépouilles. Il ne le disait point. Mais on le lisait dans le plissement du front entre les sourcils, et sur les paupières qui battaient.

Sous son nimbe de rêverie, le jeune visage dépouillait sans retour les demi-teintes de l'impuberté. Confident de soi-même, dans sa douleur, il apparaissait l'adolescent qui découvre son être dans le murmure des choses, qu'environnent toutes les séductions et qui tend une main avide pour les enlacer toutes. Il n'était point jusqu'à la ligne harmonieuse de son corps qui n'empruntât à la

maturité du cerveau la hardiesse et la précision de ses gestes.

Homme, il était homme déjà, ou bien il allait l'être. Tout le criait en lui, ses mains, ses yeux, ses pas. Sous le clair obscur des pins, pénétrés des rayons tamisés du soleil, ses traits s'accusaient, désîraient, voulaient, aimaient. Et les amants qui suivaient pas à pas chacune de ses éclosions imaginaient voir, à côté des arbustes mièvres, sa taille à lui qui s'élançait vers leurs tiges, les dépassait, parvenait jusques aux grands arbres.

Dans la ramure étouffée de la colline italienne, ils écoutaient grandir la plante latine prête à submerger toute la verdure de la poussée indomptable de ses sèves.

Cependant, ils allaient parvenir au sommet du mamelon pris pour but. Sur la droite, le bourg de Diano Castello dispersait son éventail multicolore. Gregorio avait repris sa course en avant, mais plus sombre, escorté, l'on eût dit, de la génuflexion des arbres profanés.

Jacques et Marthe marchaient côte à côte sans parler. A quoi bon ? ne savaient-ils pas tout d'eux-mêmes ? Après l'ultime explication, restait-il un seul coin d'ombre où dissimuler une pensée, une force ? Pour avoir voulu un dépouillement complet, ne voyaient-ils pas désormais en eux-mêmes comme ces enfants qui, ayant décortiqué un jouet pour en connaître les secrets, demeurent ensuite dans la stupeur ? Ne savaient-ils point tout d'eux-mêmes ? ne savaient-ils point tout de Gregorio, illuminé maintenant, dans le décor agreste, de la seule clarté de son âme.

Tout. Ils savaient tout. Nulle parole ne pouvait plus refaire des vies qui s'écroulaient. Mais leur intelligence, précipitée hors d'elle-même par la révélation brutale d'un enfant, accomplissait dans le silence ce qu'elle n'osait livrer à la voix. Chacun d'eux, au long des sentes embaumées, méditait.

Et lorsqu'ils débouchèrent sur la crête de la colline, lorsqu'ils embrassèrent cette vallée où, après quatre ans de la plus farouche passion, ils étaient venus ensevelir la douceur de son agonie, une vague de désespoir les balaya, qu'ils ne surent point refouler.

— Comme c'est beau !

Le même cri s'échappa des lèvres qui s'étaient tant aimées. Dans la mosaïque des verts naturels incurvés en berceau, dans la moucheture des petites maisons aussi blanches que des stèles, dans l'azur têtu du flot barrant l'horizon comme si l'univers tout entier s'arrêtait là, dans toute cette vie nue étalant son impudique splendeur, — ils ne virent point la beauté d'un paysage, ils virent la

beauté de ce qu'ils avaient aimé ensemble lorsqu'ils s'aimaient encore...

— Comme c'est beau !...

Sur les cimes de la mer, sur les cimes des villages, sur les cimes des arbres, sur les cimes des collines, il sembla que leur passé accourait d'un dernier vol pour venir, par-dessus les cimes du Temps, jusques à leurs âmes. Elles sentirent son divin souffle ramener, en une seconde, les rameaux de l'aubépine sacrée dont elles avaient nourri leurs extases; réveiller les corolles endormies; rendre les sucs aux branches; appareiller leurs tiges comme s'il s'agissait d'en pousser l'évocation fidèle vers les rivages abandonnés. Des fleurs ! des fleurs ! elles accouraient du fond de l'espace. Une virginité cherchait à naître dans la mort. Sur les décombres de l'anéantissement, des germes imploraient une fécondation impossible.

Impossible? ah! certes ! tout le leur clamait. Mais croit-on à la chimère d'une ivresse, dans l'instant où l'on en boit le poison ?

Comme jadis, ils se prirent la main, comme jadis, comme s'ils allaient engendrer tout d'un coup tant de volonté d'être heureux que le bonheur ne pourrait plus s'enfuir. Et alors, tout disparut, les craintes mauvaises, les rancunes, les plus récentes blessures, les chagrins, l'enfant !... L'enfant, leur enfant, disparut. Ils ne distinguèrent plus, à l'horizon de leurs âmes, que l'esquif tentateur du souvenir, qui venait les solliciter d'embarquer une dernière fois.

Et lorsqu'ils se remirent en route, durant qu'ils parcoururent le faîte des escarpements, ce fut, jusqu'à la mer, l'exaltation ressuscitée, comme une rénovation vengeresse de l'oubli, comme l'écrasement de milliers de petits astres sous la belle clarté éphémère d'une Etoile...

.... Il vit qu'elle regardait la fuite d'un nuage menu montant au zénith. Le flocon de ouate semblait poussé vers le soleil par la complicité de ces yeux de femme qui, à jamais dévastés, ne pouvaient plus en approcher que par l'entremise d'un écran. Et Jacques, regardant s'élever le nuage intercesseur et les prunelles voluptueuses, connut, par ses propres frissons, que la tragédie, une fois encore allait s'étendre.

— Te souviens-tu ? dit-il. Te souviens-tu ?

Elle abaissa les paupières, ramena les yeux sur la bouche chérie qui, depuis si longtemps, ne parlait plus.

Ils s'étaient arrêtés. Ils essayaient de trouver dans l'atmosphère une brise douce qui les rafraîchirait. La nature continuait de dor-

mir, paraissant vouloir étouffer ses moindres bruits pour ne rien perdre du drame qui commençait de naître. Le petit nuage voilait maintenant le globe incandescent, dispersait tout alentour un nimbe d'or pâle. De nouveau, ils étaient enserrés de la trame sublime des choses, des réveils qu'elles soulevaient, de la conscience de leur désolante faiblesse à eux, de l'inanité de revenir à ce qui n'était plus. Aussi ressaisis, aussi repossédés que si l'adolescent n'était pas là à vingt pas, aussi amoureux de leurs rêves que s'ils n'avaient jamais succombé, aussi tourmentés de leurs désirs que si les orgies n'en avaient point, à jamais, tari la source, — ils percevaient, chacun, le battement de leur cœur — et quel battement ! — dans le silence effrayant de la montagne.

Et la voix de l'amant se faisait l'auxiliaire de la tentation, reprenait la phrase troublante qui éventrait le cœur de Marthe comme le soc d'une charrue au sein d'une terre rebelle.

— Te souviens-tu ? Te souviens-tu ?

Elle faisait la supplication de l'oubli. Elle mettait un doigt sur ses lèvres pour empêcher le viol.

— Te souviens-tu ? Il y a un an, le même jour, à pareille heure, je commençais de discerner l'envahissement du chagrin sur ton pur visage. Comme, étant assise sur la plage du Cap, tu avais mis la tête sur ton bras et paraissais souffrir, je te demandai où tu souffrais. Tu ne répondis rien. Alors, je posai ma main sur ton front brûlant en te disant : « c'est là ». Tu souris. J'avais deviné. Tu étais vaincue. Alors, je te demandai la permission de baiser les plis endoloris que mes lèvres voulaient guérir. Tu ne voulus pas. J'insistai. Tu te débattis. Tu crias : « voici ma main, voici mes yeux, voici mes lèvres, voici mon corps tout entier. Embrasse-les, ils sont à toi. Mais mon front, tu ne l'auras plus jamais, entends-tu ? plus jamais ! Je ne puis pas te le donner. Tout est à toi, sauf mon front. »

Sous l'évocation de la fièvre défunte, une pâleur avait crispé Marthe.

— Comme tu te rappelles ! fit-elle.

— Jamais, disais-tu, jamais plus. Tu avais mis tes deux mains sur ton front, pour en défendre l'approche. Tu me tendais tes yeux, tes lèvres, les secousses de ton corps, comme pour me contraindre à y briser mes désirs. Mais moi, je ne voulais pas. Je m'entêtais à ne plus regarder pour ne pas succomber, comme cela, devant toi, de par la seule exigence de mes nerfs. Je regardai ton front, ou plutôt je regardai les mains qui couvraient ce front et que tu ne voulais pas en arracher. « Tu ne le verras même pas, ce

front » — criais-tu — « je voudrais que tu ne le revisses plus jamais, que tu meures sans l'avoir revu ». Je ne savais plus que faire. J'étais fou. Je comprenais par tes yeux que rien au monde ne te déciderait et que si du moins, je parvenais à le voir, je ne parviendrais jamais à le baiser.

Il s'arrêta l'espace d'une seconde, épuisé.

— Alors, je voulus baiser ta main. Tu avais permis. Tu ne pouvais plus refuser. Je promenai mes lèvres sur ces doigts qu'un tremblement ininterrompu convulsait. Lentement, je sentis leur pression se dissoudre sous la chaleur de ma bouche. Ils perdaient leur raideur, ils étaient comme aspirés par mon souffle, ils devaient sentir dens leurs moelles et dans leurs veines cette désagrégation lente qui précède la mort. Tu ne bougeais pas. Tes yeux eux-mêmes s'étaient fermés. Le reste de ton corps avait l'immobilité d'un marbre. Quelqu'un qui fût alors survenu aurait cru à une fuite du sang s'écoulant peu à peu comme pompé par une sangsue imperceptible. Ta vie, qui s'était ramassée dans ta tête et tes mains, les désertait maintenant, vagabondait au plus lointain des fibres, se perdait en d'innombrables rameaux. Chaque effleurement de mes lèvres écartait la contracture des chairs, qui s'évasaient comme la corolle d'une fleur sous la caresse de l'aube. Enfin, il m'apparut, le front inexorable. Je le sentis soudain humecté de ma salive. Je bus la salive qui l'avait aimé. Et lorsque, tout à coup, saisie et redressée par le souvenir, tu le dérobas à mon baiser, il était trop tard : je l'avais eu....

De la main, de cette main qui avait tenté de conserver un tabernacle, elle eut l'air de vouloir repousser un fantôme rôdeur qui viendrait pour la perdre.

Et cependant, l'autre, celle qui palpitait dans la main de Jacques, l'avertissait que l'ouragan croissait, elle incrustait son abandon dans la paume séductrice, à la minute où il paraissait encore temps de s'évader. Et des lèvres s'approchaient, s'approchaient ves ses lèvres à elle, qui n'osaient même plus puiser de l'air, dans la crainte de s'abandonner. Elles demeuraient fermées ainsi que, à la venue des ténèbres, le calice du magnolia.

Et lui continuait d'ouvrir toutes grandes les écluses de leur glorieux passé.

— Et un soir, lorsque...

— Où est Grégorio ? gémit-elle dans un tremblement. Et appelant : « Grégorio... Grégorio... »

Il parut à la pointe d'un rocher. Son bras brandissait une fleur

énorme, rouge comme du sang, et dont il faisait un moulinet sur le fond bleu de la mer.

— Te souviens-tu ? reprenait la voix de perdition.

Et elle faisait un dernier effort et elle appelait avec les accents d'une mourante, tandis que l'enfant disparaissait.

— Grégorio !... Grégorio !...

— Te souviens-tu, un soir que l'on nous apporta des mandarines, des petites mandarines d'Eze avec leurs feuilles, dans une conque d'osier ? J'en pris une, et choisissant un quartier. « Tu vas fermer les yeux » te dis-je « je le cacherai, et il faudra que tu cherches jusqu'à ce que tu l'aies trouvé. » — Après avoir fouillé par toute la chambre, après avoir changé de place chacun des mille objets, ouvert les armoires, les tiroirs, vérifié les étagères, tu ne découvris rien, rien. Quel mal tu te donnas ! ton front était tout en sueur. C'est que tu avais même fait l'inventaire, je crois, des grains de poussière. Tu revins vers moi découragée, bouleversée. Il ne t'apparaissait plus possible que le quartier pût être dans la pièce. Alors, je me décidai à te montrer la cachette. T'en souviens-tu, de la cachette ?

Assez... assez... assez... arrête-toi...

— Te rappelles-tu ta stupeur, lorsqu'entrouvrant la bouche, je te fis voir le quartier entre mes dents ? Tu voulus le prendre tout de suite, tout de suite. Alors que je refermais les lèvres, je crus que tu allais devenir folle, oui, folle en vérité. Enfin tes dents crurent le saisir, mais il s'échappait toujours, s'en allait dans le fond de la bouche. Tu ne réussissais qu'à le presser légèrement, de telle sorte que le jus, peu à peu, m'inondait toute la gorge. Quand tu le retiras, il était dégonflé, le beau fruit, il était creux et aride comme le cœur d'une bête qui n'a plus de sang...

Visiblement, elle défaillait.

Jacques revoyait ce halètement de la poitrine qui montait, puis descendait, ainsi que les vagues mêmes de son espoir. Sous le déluge des plus éperdus souvenirs, en pensant à tous les frémissements dont la chair de l'amant avait secoué sa chair, elle se sentit désirable encore, et désireuse.

Les ardeurs de ses trente-deux ans ne purent résister à l'appel de l'homme doublé de l'appel des choses.

Elle grandit dans l'amour aussi impérieuse, aussi irrésistible que, sous la tempête, un brasier de résine. Cet être qui cheminait à côté d'elle, qui mettait la main dans sa main, les yeux dans le sillon de ses yeux, elle oubliait qu'il avait juré de ne les plus libérer, de ne plus enlever le radieux bandeau jusques au gouffre.

— Oui, oui, oui, je me souviens — et elle eut une chute de voix semblable à un rayon de lune sur les glaces. — Je me souviens et je suis heureuse. Que de témérités, que de folies avons-nous eues! Que d'enfantillages aussi, mais qui me sont aussi chers que le reste! Oui, oui, nous étions des enfants parfois. J'oubliais que j'étais ta maîtresse... tu oubliais que tu étais mon amant... nous ne songions plus qu'à la vie débordante qui était en nous et qu'il fallait exalter... Peut-être alors, quelques heures ont-elles été perdues dans ces jeux puérils?

— Non, mon amie, rien, rien de nous ne s'est perdu. Nous nous donnions une ivresse plus douce, mais plus pénétrante aussi. Tu étais ma sœur, j'étais ton frère. Nous avions l'illusion d'être chastes et d'obtenir une infinité de délices après la mort. Je te parlais du ciel, tu me parlais des astres, dans le moment où nous nous disions que le baiser de nos lèvres empêcherait peut-être d'y atteindre... Et c'était une volupté tellement forte que nous eussions voulu y perdre la vie... Non, non, jamais nous n'avons été si complètement heureux... Jamais nous n'avons volé si près de l'infini que dans ces minutes-là...

Gregorio, devant eux, réapparut à l'extrémité d'une roche. Son bras brandissait une fleur énorme, rouge comme du sang, dont il faisait un moulinet sur le fond bleu de la mer. Sous les évanescences du couchant, la fleur revêtit l'aspect d'un lambeau de chair tailladée.

—Ah! pourquoi, murmura l'amante, pourquoi celui-là est-il venu?

Ils allaient parvenir sur l'étroite corniche qui surplombe les flots. Deux petits vallonnements restaient encore à franchir. On entendait les exclamations de l'adolescent qui, déjà arrivé, poussait son chant d'admiration.

Marthe s'arrêta.

— Asseyons-nous, fit-elle.

Sur une touffe de lichens et de thyms, ils jetèrent des membres harassés. Au battement sourd de leurs pulsations s'adjoignit le grondement immense des eaux.

— La mer! dit-elle encore.

— Oui, elle est tout près. Dix pas à peine, et nous y sommes.

— Comme je voudrais ne jamais plus la revoir!

Elle avança ses lèvres comme au-devant d'une possession imaginaire. Leur sensualité parut accumuler des forces pour aspirer tout ce qu'elle pourrait du monde, pour engloutir, de leur calice frémissant, toutes les fluidités, toutes les ombres qui flottaient dans l'atmosphère.

— L'avons-nous assez aimée, cette mer, mon Jacques! Ne te semble-t-il pas qu'elle nous sollicite l'un et l'autre une dernière fois, qu'elle nous convie vers ses abîmes, comme tu fus convié un soir vers le temple de la Purification et de la Mort?

Elle se tut. Tant de pensées, tant d'images convulsives tourbillonnaient dans son âme qu'elle ne pouvait plus trouver les mots, qu'elle se comprenait submergée par la tyrannie de ses propres rêves, inexpressibles pour des lèvres humaines.

Dans cette dévastation de la pauvre créature, Jacques puisa une félicité aussi aiguë que si elle s'offrait à lui pour la première fois. Au contact du désespoir, ses sens s'exaspérèrent de la frayeur de perdre à jamais une chair incomparable.

— Marthe!... Marthe!...

Il appelait une femme qui était morte.

Il lui demandait de se lever, de venir à lui, de souffler sur des cendres où devait dormir encore un tison.

Et elle, épouvantée par le bruit du flux expirant, fascinée par le rappel de la sensation, se raidissait dans un cauchemar de moribonde.

— Ah! ne plus voir la mer!... ne plus la voir, ne plus l'entendre jamais!...

Elle fermait les yeux. Elle cachait sa tête sous son bras. Dans l'intimité de sa défaillance, elle se composait une nuit auxiliatrice. Et Jacques la regardait qui refusait, anéantie, la lumière du jour. Et la regardant, son esprit s'écroula tout à coup dans une anxiété terrible. Si ses yeux n'allaient plus se rouvrir? si cette nuit qu'elle sollicitait allait devenir éternelle?...

— Regarde, lui cria-t-il, regarde. Ne renonce pas! Ne tente pas le destin! N'appelle pas ainsi sur les débris de notre bonheur le courroux des forces dominatrices. Ne sens-tu point que tout n'est pas fini encore, que nous devons sans doute vivre pour réparer, pour recommencer, pour croire?...

Il baisait des paupières de glace. La tiédeur de son haleine se figeait sur une palpitation des prunelles qui semblait le heurt automatique d'une chose déclinante.

Inutilement, il persistait à vouloir faire naître, dans cet ostensoir de tous les frissonnements, un frissonnement qui n'existait plus. Pour la première fois depuis des semaines, il baisait le menton, le nez, les joues, les tempes, le cou, la gorge, avec la fougue des heures lointaines d'adoration. Ses mains couraient au long des courbes divines, réveillaient de leur vol doux sajeunes se à lui — tandis que l'*autre* ne bougeait plus. Il pétrissait la carna-

tion de son amante à la façon d'un sculpteur qui implore de sa glaise l'éclair sublime de vie. Il se donnait tout entier à l'œuvre de régénération. Il eût voulu que, dans ce moment, leur vie à tous deux s'évaporât dans l'excès de joie.

— Tout est fini, murmurait-elle, tout est fini.

Et comme il se penchait pour faire revivre d'un suprême élan de sa bouche la bouche sans espoir.

— Tout est fini, te dis-je. Je sens que tout est fini. Tu as raison. Il ne faut pas tenter le destin. En nous conviant mutuellement à un amour, qui a cessé de vivre parce qu'il vivait trop, nous exigeons plus que notre part, nous exigeons que le bonheur d'un autre, venant à nous, se transforme pour lui en souffrance et fasse un désespéré. Cela ne se peut. Cela ne serait pas juste. Il ne faut pas le désirer.

On entendit la voix fraîche de Grégorio qui multipliait les appels joyeux.

— Entends-tu le glas de notre amour ?

Les clameurs redoublaient, prenaient l'enthousiasme d'un hallali.

— Entends-tu le rappel du devoir? continua-t-elle. Le vois-tu emprunter à la beauté des choses les mêmes séductions que celles de notre émoi, jadis ? Les éléments, dans cet épanouissement de la lumière finissante, viennent m'avertir que la jeune tige se lève et que, dans ce soleil qui va mourir, il faut que j'ensevelisse ma joie. J'entends sa supplication comme j'entendais ta voix, les soirs où, le long des grèves, tandis que les ténèbres peu à peu accrus donnaient à nos accents une résonance surhumaine, tu te plaisais à me perdre pour surexciter mon âme de toute l'illusion de la solitude. A son tour, il me sollicite, tandis que tu implores avec tes yeux, avec tes mains, avec tout ce corps dont le mien s'est nourri, un abandon qui serait un crime. Tu imposes cette ultime tentation à un être qui demande grâce. Ah! ne prolonge pas le supplice ! toi non plus, ne brave pas la destinée. Comprends tout ce que je souffre, alors que, scrutateur des vals parcourus, tu t'astreins à en faire rejaillir les fleuves empoisonnés. Tu as senti sous tes lèvres une chair aussi rigide que le marbre. Songe à ce qu'il m'a fallu de lutte pour endormir cette chair dans un sépulcre d'où tu ne pourrais plus l'extraire....

Une troisième fois, le sang de la fleur réapparut sur une crête, au milieu des exclamations de triomphe. Et le bras faisait signe qu'on vînt jusqu'à lui.

— Allons, marchons, fit Jacques.

Et se levant, il l'entraîna.

Dans l'instant où ils atteignaient la falaise, une feuille se détacha d'un olivier voisin et se posa en tournoyant sur l'épaule de Marthe.

— Les feuilles de l'arbre séculaire ! murmura-t-elle.

— Les feuilles de l'arbre qui ne mourra pas.

Ils pensèrent que la nature sauvage se faisait la complice de leurs espérances. Prête à pleurer, Marthe poursuivit.

— Une feuille échappée de la barque levantine, sans doute ?

— Sans doute. Une feuille qui, au contact de notre enfant, s'est détachée pour venir à nous. Elle a fait souche d'un bel arbre. Et la voici maintenant qui vient te demander de la garder, comme l'ont gardée les dieux tutélaires de la race.

Elle l'avait prise entre ses doigts. Elle en examinait la contexture.

— Sa tige est desséchée. La brise l'a faite tomber, parce que les sèves nourricières étaient taries. Elle semble verte encore et pleine de vie, et ce n'est pourtant plus qu'un cadavre.

Il écoutait sans comprendre. Elle continua.

— Le jour où, sans souci de la défaite, obsédé par une résurrection de germes qui t'appelaient par-dessus la barque vers l'infini, tu t'attachas à leur vol, j'aurais dû, moi qui n'en avais pas la force, glisser sans bruit mon corps dans les flots et, disparaître de ta vie. Et je serais peut-être alors cette feuille qui, même défunte, t'enivre encore. Je te serais plus chère de toutes les ivresses que tu n'aurais pas eues...

Mais c'était lui, maintenant, qui la pressait.

— Viens, viens. Il nous attend. Le vois-tu ? L'entends-tu qui nous appelle ?

L'adolescent s'était arrêté un peu avant la Corniche, pour ne point être seul à savourer l'enchantement du panorama. Lorsqu'ils l'eurent rejoint et qu'ils furent parvenus tous ensemble au sommet d'un des promontoires de la côte, leurs yeux purent à peine supporter le resplendissement de la vision.

A droite, des anses et des anses, tapissées de leurs oliviers, de leurs tamaris rabougris et de leurs rocs jaunes. Au fond, les deux ports d'Oneglia et de Porto-Maurizio, accroupis sur le sable comme des sphynx que la mer aurait mis là pour protéger son, sommeil. Des voiliers et des vapeurs traversaient l'azur, venant de Gênes, avec la profanation de leurs sirènes dans le murmure ouaté des eaux.

A gauche, c'était l'assoupissement de Diano Marina que le cou-

chant incendiait comme pour donner un éternel regret à ceux qui n'en reverraient plus la grâce. Dans la nonchalance de son attitude, il semblait un oiseau fatigué qui aurait voulu se reposer d'un long voyage et que le sortilège du décor aurait à jamais rivé là.

Vers la montagne, une gradation incessante de collines figurait l'amphithéâtre de quelque tragédie gigantesque, qui aurait des Titans pour protagonistes. Les chaînes de verdure, parsemées de blancheurs crues, s'étageaient en montant vers les Alpes, comme si la robustesse des grands pics ne devait pas s'anémier, dans les molles effluves de ce pays languide. Et l'œil seul, seconde par l'imagination, parvenait à dépasser les cîmes des mamelons, à oublier la flore tropicale et dissolvante, pour puiser dans une vision d'éternelles neiges, comme une désinfection, comme une purification, comme une régénérescence de ses fibres épuisées.

Tous les trois, ils ne pouvaient se lasser de suivre sur les lignes expirantes le cours des pensées diverses qui les oppressaient. Car telle est la force d'un beau spectacle, qu'il permet à chacun d'y conformer la fantaisie de ses méditations.

Tandis que les amants prolongeaient dans le déclin du soleil la fuite de leurs dernières convulsions, Gregorio demeurait anéanti devant une mort si redoutable. Son âme fière, peu capable encore d'admettre la nécessité du repos, s'irritait de voir les choses abandonnées ainsi par le complice de leur éclat. Le soleil mourait, et il ne concevait pas qu'il pût mourir dans une telle apothéose, alors que tout autour de lui semblait souffrir de sa disparition.

Jacques qui déchiffrait les craintes enfantines, le rassura.

— Est-ce que, tous les soirs, le même astre ne s'enfuit point pour revenir chaque matin? Raille donc, Marthe, ce courage viril qui redoute la venue des ombres, paraissant croire qu'elles ne finiront plus.

Mais la femme, loin de s'évader de sa tristesse, partageait maintenant celle de son fils.

Alors, Jacques pressentit qu'une dernière bataille, une bataille effroyable, homicide, sans merci, amoncelait dans l'inconnu ses tonnerres.

— Rentrons, dit-il. Rentrons. Il est tard.

Leurs êtres s'enfuirent dans la pénombre comme le sable d'une clepsydre inexorable que nulle force ne pourrait plus arrêter. Ils semblaient précédés d'un cortège de spectres qui, sortis des

régions infernales, étaient chargés de diriger leurs pas. La mer ne poussait plus sa plainte d'agonie. Les bateaux étaient tous arrivés au port. Sur la route en lacets, pas un homme, pas une bête ne se montrait.

Par la désagrégation familière qui avait tant de fois rompu ses forces, Jacques connut qu'il ne se régissait plus.

Ses membres suivaient ses pensées, qui suivaient l'attirance d'une domination.

Tandis que la nuit tombait, il croyait voir s'épaissir les clairières de son cerveau et ses soubresauts s'évanouir sous la volonté de toute la Chaîne. La chaîne, la chaîne! il en percevait, jusqu'à l'hallucination auditive, le serpentement implacable au travers de ses ramures. Ah! qu'ils bruissaient nettement, les anneaux vertigineux dont pas un seul ne voulait se détacher des autres, qui maintenaient leurs cercles par des lianes aussi sournoises que les mille bras d'une pieuvre, qui ondulaient, qui s'incurvaient sans jamais se disjoindre, sans jamais libérer autre chose qu'un gémissement!...

Et alors, de tout ce qui était accompli, de tout ce qui pourrait s'accomplir, *était-il responsable*, lui, Jacques, l'Entravé? Etait-il responsable de ce qui lui était ordonné par des volitions qui n'étaient pas les siennes, et auxquelles il eût voulu porter la mort dans l'instant où il leur obéissait?

« Non, non, gémit-il, mille fois non ».

Il parcourut sa vie tout entière, une dernière fois, sa naissance esclave de la Fatalité, sa jeunesse, la mort des siens, l'isolement, la débandade de ses énergies, le déchaînement du fleuve qui, prisonnier de sa source, aspire de toutes ses forces à l'immersion des océans. Et cette femme, et cet enfant, et tous les pièges, et toutes les embûches de la vie, pourquoi tous étaient-ils venus fasciner un être qui ne s'appartenait point? Pourquoi cet acharnement de la Destinée sur un paralytique, déjà mort en naissant?

« Le fils de l'Italienne! je suis le fils de l'Italienne, à jamais. Les bras de la créature de délices, de cette Marthe Barclay que j'ai arrachée au monde pour me dérober à sa hideur, ils n'ont pu réussir à écarter l'emprise du sang. L'adoption de Gregorio, de l'enfant avide et passionné, m'a dévoilé en même temps une deuxième chaîne qui, s'allongeant auprès de la mienne, n'a pu qu'en faire ressortir l'indestructible lien. Tout ce que j'ai appelé, tous les présents que m'a tendus la vie, toutes les chairs, toutes les compassions qui, agenouillées près de moi, ont voulu tarir les larmes de mon désespoir, tous n'ont figuré que de lourds poisons

dissimulés dans des châsses d'or. Et maintenant, que va-t-il se passer ? Que va-t-il se passer ? Quel va être le dernier sacrifice exigé par la Race ? »

Gregorio se détacha, voulut embrasser une fois encore, du haut d'une roche, toute l'étendue magnifique. On le vit qui disparaissait à un repli de la route.

Jacques reprit la main de Marthe, pour recevoir, dans l'instant de la plus folle progression du drame, le summum de la divination.

Elle tourna vers lui un regard aussi lointain que le regard des prédestinés franchissant le Temple de la Mort. Dans les prunelles bienaimées, il ne distingua même plus le reflet pâli du couchant, tant elles semblaient illuminées d'une flamme immatérielle. Lorsque son doigt eut vérifié la régularité du pouls, il demeura confondu que la vie pût encore cheminer à travers ce fantôme.

Et cependant, la voix s'élevait, mais presque plus réelle, déjà, comme un écho mourant du fond des entrailles de la terre.

— Gregorio !... Gregorio !...

Rien ne répondit.

— Gregorio !... Gregorio !...

Il vit que les énergies de cette femme ne se ramassaient plus que lorsqu'il s'agissait de ruiner son œuvre à lui.

— Gregorio !... Gregorio !...

Elle pressa le pas. Il la suivit, aspiré dans son sillage comme jadis par le souffle de son haleine.

L'adolescent parut enfin, arcbouté sur la pointe d'une falaise surplomblant l'eau. Il n'avait point hésité à franchir le petit mur qui bordait la route et à se hisser sur le dangereux sommet au moyen d'un étroit pont de terre.

Et cela seul était terrifiant que d'entendre une respiration humaine haleter de la sorte par dessus la mort.

— Comme c'est beau ! criait-il. Comme c'est beau !...

Marthe tordait ses bras, implorait pour que l'insensé revînt.

Et lui, riait de voir tout ce chagrin et demandait même qu'on avançât jusqu'à son pic.

— Venez, venez, on aperçoit d'ici plus de choses que partout ailleurs. On aperçoit des choses admirables.... Sous moi la mer pénètre si avant dans les rochers qu'on ne peut distinguer la fin du flot... Et on l'entend qui gronde, qui se fâche d'y laisser chaque fois un peu de ses vagues... Comme c'est beau !... venez, venez, il faut que vous veniez.....

Marthe mettait les mains sur ses yeux, pour ne pas voir le corps tordu de son enfant s'éparpiller dans le vide.

Jacques dit :

— Allons, viens-tu, Marthe, puisqu'il le désire ?

Elle ne répondit rien, toujours anéantie dans sa souffrance.

Alors, il se décida D'un bond léger, il franchit le passage fragile dont il crut sentir l'affaissement sous ses pieds.

— N'est-ce pas que c'est beau, mon père ?

— Oui, oui, c'est beau, murmura-t-il. Tu avais raison. Cela est plus beau que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Je suis content d'être venu, car je n'aurais jamais pu imaginer tant de somptuosité tragique en un même lieu.

On entendit, vers la route, le sanglot de Marthe s'épancher comme une source trop longtemps contenue. Malgré les ténèbres envahissantes, on discernait son corps agité en tous les sens par l'excès de la douleur.

— Viens, toi aussi, petite mère. Viens. N'aie pas peur. Viens. Jamais plus tu ne contempleras de spectacle pareil — oh ! viens... Je serais si heureux, si heureux de te voir auprès de nous... Peux-tu me refuser, à moi qui t'aime tant ?

Aux accents de la voix pure, elle releva la tête.

On vit que ses yeux cherchaient à percer l'ombre de la nuit pour mesurer le danger du voyage.

Mais elle ne bougea point. Une épouvante semblait l'attacher au sol, qui était l'avertissement suprême des divinités favorables.

Alors Jacques sentit une force étrangère l'envahir à la faveur de cette nuit dont il eût voulu écarter les voiles. Il sentit qu'un être inexorable pénétrait en lui, chassait son être propre, commandait à sa place. Il se sentit le jouet de quelque puissance surnaturelle acharnée à la ruine.

Il regarda l'adolescent rieur.

Il regarda ensuite l'ombre qui continuait d'être immobile, mais dont un rayon de lune venait d'inonder le visage. Il vit ce visage ravagé par la peur de mourir, tendu dans la nuit par une catalepsie frénétique de ses traits.

Il vit le Rêve et l'Angoisse en lutte.

Et sa voix fut celle de l'adolescent lui-même et de sa destinée, quand elle prononça toute blanche :

— Viens...

Domptée par le commandement de l'homme, la femme, alors, se mit en marche.

...Et ce fut sans un cri, sans une plainte, que son corps, vacillant sous l'écroulement du pont, tournoya comme une dépouille inutile sur la crevasse du gouffre et disparut — rédempteur docile — dans les abîmes de l'eau.

CHAPITRE XIII

« A MON FILS GREGORIO,

« *Moscou, mars 19....*

« Ceci est mon testament.

« Quand tu en déchiffreras les legs, mon cher enfant, sache que je me serai évadé, en quelque manière, d'un monde que je ne pouvais plus supporter.

« Il ne faut pas que tu jettes sur cette fuite le soupçon d'une lâcheté. Il ne faut pas que j'emporte avec la ruine décisive de mes rêves, l'ombre de ta malédiction. Au point où j'en suis arrivé, plus rien ne m'importe que la certitude de laisser derrière moi une âme libre, qui ait la force de me régénérer après ma mort.

« J'ignore si tu découvriras un jour les dangers du voyage que nous avons fait ensemble. Il est à croire que ta maturité, parvenue à son entière conscience, voudra se détourner et méditer sur sa croissance. A ce moment, tu relieras ces lignes. Tu t'efforceras d'y démêler chacun des plus ardents souhaits de mon cœur, et si cela suffit à m'expliquer à toi, j'aurai cueilli les plus belles fleurs de mon sacrifice.

« Mais ce passé, est-il besoin que je le ressuscite ? Pour parfaire ta jeunesse, convient-il que je rouvre des plaies dont le sang n'est point encore tari ?

« Ecoute, Gregorio, écoute le silence de la Nature, quand elle meurt chaque soir. Elle te livrera le secret de ce que j'ai fait pour toi. Ecoute, écoute aussi la grande voix de la tempête, lorsqu'elle épouvante ton âme. Tu y trouveras la plainte extrême de celle qui est morte pour toi...

« Voici que m'est arraché le cri funèbre de la révélation... Cette délivrance que je voulais m'interdire, voici qu'elle éclate entre nous comme une rafale sauvage, mais purificatrice... Comprends-tu donc l'enjeu que tu as figuré dans notre lutte ? Lorsque, parvenu à l'âge d'homme, unifié solidement sur un roc définitif, tu en parcourras de l'œil les assises, puisse-t-il s'habituer, cet œil, à l'amas de nos dépouilles et leur conserver l'offrande éternelle de sa gratitude !...

« Le corps qui s'abîma dans les flots, sache bien, Gregorio, qu'il emporta ma vie avec la sienne, et que c'est sur cette mort que tu dois t'élever.

« Ah! pourquoi faut-il que tu commences d'aimer dans le moment où tout se lamente autour de toi? Regrets inutiles, regrets malsains, qui doivent se dissiper comme les nuages et refaire de l'azur. Regrets d'un être qui succombe, pour n'avoir pas su modeler ses ambitions sur la contingence des choses. Regret de ce qui fut. Mortel venin, qui sera le sérum protecteur de tes vingt ans. A l'âge où tant d'autres commencent seulement de saluer la vie, je sens que toi, Gregorio, déjà tu l'interroges. Tu interroges même parfois ton jeune passé, surpris sans doute de n'en pas mieux démêler les sources de richesse.

« Pareil à un oiseau qui, après une longue nuit, apparaît soudain à la lumière du jour, tu es tenté de cacher la tête, pour l'habituer peu à peu à son éclat. Il faut que tu reviennes, pas à pas, sur les étapes du drame qui s'est joué à tes côtés, car il demeure, sache-le, le berceau d'où tu es sorti.

« As-tu pu méditer déjà sur la tendance dominante de ton âme? Plus encore qu'à tes défaillances devant une beauté humaine, t'es-tu reporté à cette rencontre de toi avec la mort, survenue un soir sous les traits d'un chien? Rappelle, rappelle bien chacun de tes souvenirs, tâche d'immobiliser ton esprit sur ce point spécial de sa course. Tu te souviendras d'une docilité étrange sous la menace de la destruction, d'une quiétude qui était déjà de la résignation, d'une résignation qui était déjà de la défaite. Et tu revivras aussi ce calme baiser donné à la Hideur elle-même, plus oppressante encore que le chien, plus effrayante dans sa rage de damnée. Rebâtis tout cela, et tu auras rebâti l'échafaudage de ton premier temple, de celui qui supporte tous les autres et qui fait leur gloire ou leur néant.

« Parcours la vie autour de toi, et considère par quelles voies les hommes parviennent à leurs fins. Peut-être comprendras-tu alors qu'envisageant ta propre vie, des êtres se sont préoccupés de son but et des déchirements qu'elle subirait.

« Ici commence mon humiliation.

« Parce que j'ai apporté à tes vertiges l'adhésion de mon silence, il convient que je replace sur son piédestal celle qui avait juré de te sauver. Aussi bien, tu me sentais complice, n'est-il pas vrai, de l'accélération redoutable de ta fièvre? En vérité, je tressaillais de joie lorsque ta jeune âme, dépouillant les suprêmes vêtements de la crainte, montait vers un soleil que j'ai si passionnément

aimé, lorsque, après la longue torpeur des années d'inconscience, triomphant d'une incubation, douloureuse vers sa fin, qui alimenta ses germes des sucs les plus proches, tu brisas ta coquille et poussas ton vol, tout de suite, vers la splendeur; lorsque je connus que dans cette évasion d'une morne hérédité, ou plutôt dans cet épanouissement que tu fis des bourgeons d'une race assoupie et muette, j'avais été le rayon complaisant qui ouvre la chrysalide et en libère les ailes.

« S'il est une volupté qui dépasse en ferveur toutes les voluptés de ma vie, sache, mon cher enfant, que c'est toi qui me l'as donnée.

« J'ai créé, j'ai réédifié, comme par une fatalité destructive, ces lignes même de l'âme qui ont fait le tourment de ma raison, sans me soucier de l'admirable plan que tu leur offrais. J'ai façonné tes rêveries comme s'il ne s'agissait que d'un songe, que les premières lueurs de l'aube emporteraient. J'ai disposé d'une chose qui ne m'appartenait point, sous le désir fou de me créer deux fois. Dans l'ascension vers l'infini, j'ai pris la main qui interrogeait l'espace, parce que, démuni alors d'une compagne, j'avais hâte d'arriver malgré tout, coûte que coûte, au sommet. Cette main m'aidait de sa belle foi, de sa pureté, de sa fraîcheur, et je n'apercevais pas qu'elle crispait désespérément, pour que la bouche ne la trahît point d'un cri, l'anéantissement de ses fibres. Elle se raidissait, elle souffrait, elle allait mourir. Et j'exaltais toujours davantage l'enivrement de ses veines. J'allais la tuer, lorsqu'une providence s'interposa...

« Ici, Gregorio, il faut courber la tête et adorer...

« Le gouffre, le gouffre ! revois le gouffre où son corps à jamais s'écroula pour ton rachat. Ecoute ce corps quitter la terre, rouler, se perdre au fond des eaux, sans avoir voulu souligner, d'une plainte la majesté du sacrifice. Ecoute-le quitter la terre, rouler, se perdre au fond des eaux, sans avoir voulu diminuer de ses lamentations les énergies qu'il te livrait. Ecoute le silence de sa chute : il résume la plus parfaite beauté d'une âme qui se donne.

« Ah ! pourquoi faut-il que la vie ait exigé des ruines pour faire grandir une fleur ? Souviens-toi de la rançon qu'elle te prit, lorsque, prisonnier de mon rêve, acharné à monter avec moi, il te fallut choisir entre deux routes. Souviens-toi de ce corps qui, tandis qu'il abaissait et noyait ses forces, faisait s'élever les tiennes, qui leur souriaient. Chéris-le à jamais, puisqu'il t'a ravi l'âme expiatoire, précipitée avec son enveloppe dans l'insondable. Mais ai-je

besoin de la réveiller? N'entendais-tu pas sa tendresse s'épancher, depuis longtemps à tes côtés, alors qu'inclinée dans ton sillage, elle interposait sans relâche entre toi et le Rêve son ombre libératrice?

« Au plus fort de notre amour, ta mère a su percer de sa clairvoyance les taillis ensorceleurs où tu te perdais. Durant que je lui prodiguais les plus intenses délires de la passion, au milieu même de ces chimères qui nous enveloppaient l'un et l'autre, — elle se levait pour les écarter de toi, et, à travers le rideau entrouvert, elle achevait sa fièvre dans l'ardent désir de te sauver.

« Dois-tu donc plus à tes parents qui t'ont donné le jour, qu'à cette femme qui t'a donné la force de le supporter?

« Est-ce que, tandis que tu oubliais avec moi les pires tourments de la terre, tandis que nos propres voluptés allaient jusqu'à nous la faire oublier, elle, est-ce que sa vigilance ne méditait pas, à chaque heure du jour, notre salut? est-ce que sa charité n'appelait pas sans cesse sur ta jeune vie qui commençait, la mansuétude des Forces maîtresses du monde? Cela t'importe-t-il, que je resuive pas à pas les origines de cette divination dont tu n'entreverras tous les résultats qu'une fois parvenu à la maturité? Non, sans doute. Elle a germé lentement, comme les plantes durables, comme la tige du chêne que des centaines d'années ne peuvent abattre. La mort ne l'a pas plus abattue que la hâche n'atteint les racines d'un arbre rompu.

« Mais ce qu'il te faut retenir, c'est quel holocauste d'amour elle a voulu t'offrir. Pour toi, la mère a tué l'amante. Pouvait-elle tuer davantage?

« Aujourd'hui qu'elle n'est plus, une seule parcelle de son âme demeure qui est en moi, celle qu'une fécondation spirituelle de six années a fait passer dans mon être, comme un présent posttombal de la Destinée. Et cette parcelle, elle vient t'aimer à son tour. Elle vient te dire surtout que si ta mère avait pu te donner mieux, elle l'aurait fait. Dépositaire de ses angoisses, je viens te révéler que le plus parfait de ses baisers s'est fondu dans une de tes caresses, qu'une femme t'adora que je n'ai jamais connue.

« Prestige des êtres qui s'éloignent dans le mutisme et l'incompréhension de la mort! Vitalité posthume des âmes qui n'ont pas tout dit!

« Il faut que dans le silence du gouffre, tu saches déchiffrer l'ultime pensée de ta mère. C'est à peine si, arrivé à cette minute décisive, j'ose reconstruire pour toi ce qui est désormais son vœu à elle, mon vœu à moi. Et cependant, les jours s'écoulent,

qui amènent d'autres et d'autres nuages sur la fragilité de ta tête. Et voici que je ne puis plus reculer, puique le temps m'appelle et qu'il te pousse vers les cimes de ta gloire... A l'heure où je vais m'abandonner à lui, rappelle ta mère, converse avec son âme et oublie-moi.

« Elle te révèlera, du fond de sa nouvelle patrie, de cette tombe qui est le berceau spirituel de son fils, les seules résolutions qui conviennent à ta félicité. Les enchantements dont mon imprudence engourdissait si abondamment ton cerveau, tu les oublieras. Tu les oublieras tous, ces fantômes d'allégresse que nous faisions lever ensemble des champs illimités du Rêve. Ces incarnations que nous dressions de nous-mêmes dans les choses, cette participation vivante que nous leur prêtions, et par quoi elles nous paraissaient autant d'amantes passionnées et luxurieuses — tu les oublieras, jure-moi que tu les oublieras... Tout cela est du poison, Gregorio. Tout cela est un venin dissimulé dans une gaîne d'or, et qui tue, dans l'instant où l'on savoure son éclat. Cette coupe si belle, si enivrante, si divine, ôte-là de tes lèvres, de peur qu'elle ne les brûle.

« Ah ! pourquoi faut-il que ce soit d'une bouche qui a tant aimé que parte le reniement définitif de l'amour ? Serait-ce un châtiment d'en haut, que ce poignard placé dans une main qui ne voudrait point le prendre, par une main qu'il doit sauver ?

« Pourquoi donc s'est-elle dérobée à la tâche, la créature de l'initiation et de l'apostolat ? Ne pourrait-elle point revivre une seconde, dire le mot consolateur, et empêcher ainsi que son amant ne meure en renégat ? Mais il me semble que par-delà les abîmes de la mer, sa voix monte vers nous, aussi claire, aussi limpide que si le baptême des eaux l'avait en un instant purifiée. Elle monte et nous persuade, de ce timbre surnaturel des prédestinés. Ecoutons-là ensemble, veux-tu, mon fils ?

« Crois, espère, agis, te dit-elle. Prends conscience du monde extérieur en oubliant quelquefois que tu en fais partie. Parcours-le de l'œil comme le lutteur embrasse la stade où il va jeter ses forces. Pour mieux en apprécier l'ensemble, efforce-toi de gravir une colline voisine, d'où les grandes lignes t'apparaîtront dans leur exactitude essentielle. Mais dès que tu seras averti, redescends vite, ne t'attarde point sur la crête séductrice, de crainte que chaque minute ne t'enlève un peu du courage nécessaire à la descente. Et alors, entre courageusement dans l'arène, orgueilleux de tes seules forces et de la pureté de ton âme.

« Il faut lutter, vois-tu, ou ne pas vivre. L'homme qui ne lutte pas est déjà mort, avant que l'éternité des ténèbres ne le vienne chercher. Veux-tu donc subsister en inutile silhouette parmi ces hommes qui tracent leur route sur les dépouilles de ton renoncement? Il faut t'édifier à côté d'eux, comme l'arbre doit s'élever, qui ne veut pas être étouffé par les mille sèves de la forêt, comme le vol du goëland qu'une vague perfide voudrait saisir.

« Mais pour grandir, il te faut des racines Où les prendras-tu, tes racines ?

« Souviens-toi de ce que je vais te dire plus que de moi-même : *ne regarde jamais d'où tu es venu.* Quoi qu'il arrive, quelques sollicitations que t'adresse la science ou la raison, dans quelque bas fond que tu te trouves jeté, ne reviens jamais sur tes origines : elles te perdraient. La Race, voilà l'ennemie, entends-tu? voilà l'ennemie, éternellement, qui vient coucher à terre, de sa faux sournoise, les plus rares de nos énergies. Si tu veux agir et espérer, ne médite jamais sur ceux qui sont venus avant toi, de peur que leur sang, réveillé, ne séduise ton sang pour l'empoisonner. Regarde la foudre plutôt que de regarder la Race. La foudre tue, puis meurt. La Race tue et ne meurt pas. Ne fortifie pas ses morsures par une obsession désordonnée de ton esprit. N'accrois pas ses colères par un examen attentif de leurs ravages.

« Reste toi. Elance ta jeunesse telle que tu la sens, avec le maximum de sa vigueur, sans te soucier de savoir d'où elle vient, où elle va. Reste toi. C'est assez.

« Il se peut qu'un soir où tu promèneras ta lassitude le long d'une grève désolée, des formes t'apparaissent et te sollicitent. Tu voudras étendre le bras. Tu voudras soulever ces voiles énigmatiques, qu'une brise légère, venue de ton âme, te fera paraître surnaturelles. Ne le fais point. Reste immobile et renouvelle ton but. Ces formes ne sont que les tentations apportées par les puissances mauvaises à la souffrance des hommes. Si tu les découvrais, elles te fascineraient par le geste gracieux de leurs membres, par l'harmonie sournoise de leurs voix. Elles te feraient signe, elles t'inviteraient à les suivre, tu les croirais tes sœurs et tu embrasserais leur front. Tes lèvres y resteraient, Gregorio, tu demeurerais l'éternel captif de leur beauté sanglante.

« Ah! prends garde à ce vertige : c'est le plus mortel que tu puisses trouver.

« Si ton isolement t'épouvante, si tu éprouves l'impérieux besoin de te ramifier, de te relier à quelque chose, construis-toi des amitiés solides, des affections généreuses. Appelle les hommes,

appelle les femmes, appelle les enfants autour de ta chaumière déserte. Extrais de toi-même, comme d'une carrière inépuisable, les consolations de l'intelligence et du cœur. Modifie-toi, évolue, transforme. Mais, de grâce, marche toujours en avant, ne rêve jamais à ce qui n'est plus. Considère l'aube qui se lève. Ne reviens pas sur les langueurs du crépuscule d'où elle est sortie.

« Je veux que ce soit là le legs fondamental de mon testament spirituel.

« En présence de la bataille toujours plus âpre qui nous presse, il importe que pas une seule parcelle de nous obéisse à l'attirance de ses morts. Leur disparition de nos yeux n'est qu'une manœuvre fallacieuse, par quoi ils se vengent, semble-t-il, d'avoir péri avant nous. Si tu veux pénétrer jusqu'à leur mémoire, si tu veux solliciter leur âme qu'elle vienne consoler et enseigner la tienne, sache qu'elle mourra sous leurs caresses. Sache que tu n'emporteras, à ton tour, dans la tombe, que l'inéluctable regret de les avoir trop aimés.

« Et maintenant, puisque tu es libre et puisque tu es l'Avenir, fais en sorte qu'il rachète, de ceux qui sont venus avant toi, toutes les défaillances et tous les reculs.

« Car tu as déjà compris, n'est-ce pas? au travers de ces lignes désolées, l'amertume qui les inspire. Elle ne t'apparaîtra dans toute sa netteté que lorsque, conservant avec ceux de ma génération, tu déchiffreras sur leurs traits la mélancolie des feuilles d'automne. Sur ces visages déjà mûrs pour la tombe, devant ces espoirs renoncés, tombant lentement un à un comme les notes d'une harmonie céleste qui ne serait jouée qu'une fois, devant ces paralysies triomphales qui ne demandent qu'à mourir, — instruis-toi des secrets de la vie et aiguise ta volonté sur le tranchant de leur désespoir.

« Tu vas inaugurer un temps, dont notre longue agonie a figuré la germination. Ce que nous avons semé dans la douleur, tu vas le récolter dans l'allégresse. Fais en sorte que cette allégresse soit également digne du laboureur et du moissonneur. Tu arrives, armé de tous les renforts que donne à l'intelligence la claire vision du but. Ce but, il est de rebâtir un monde en place des ruines que nous laissons, et en ne tenant compte de ces ruines que pour en inventorier les causes. Ne t'astreins pas à ce qu'il dépasse en élévation et en richesse celui qui n'est plus, mais tâche seulement qu'il soit plus large, plus aéré, plus *humain*. Là où nous pouvions déjà à peine respirer, comment veux-tu que votre amplitude incessante ne gémisse point? Ne clame pas partout que tu manques d'air, mais construis en silence de larges voûtes où tous ceux de ta Race

puissent aspirer, avec le souffle, l'espoir d'atteindre ensemble l'idéal consolateur.

« Et que chacun se penche de temps à autre vers son frère et qu'il lui dise : je t'aime.

« Que tous, vous distinguiez sur vos fronts le vol auguste, non du Rêve, mais de la Réalité ennoblie et glorifiée. Agissez, créez, modifiez, atténuez, mais croyez. Croyez à une possibilité d'aboutir, par la tension de vos âmes disciplinées, à cette communauté d'aspirations qui est le seul viatique impérissable de toute une vie. Considérez les choses, imprégnez-vous de leurs formes et de leurs enseignements. Groupez leurs lois. et rattachez à une force supérieure à vous-mêmes tout ce que vous n'aurez pas compris. Complétez mutuellement vos découvertes, en sorte que la trame n'ait bientôt plus un seul vide, par où s'évader l'inconnaissable. Et n'oubliez jamais que vous êtes une humanité tout entière, et que, par elle seule, groupée, avancera le monde.

« Voilà ce que nous n'avons pu faire. Voilà ce que vous ferez, sans doute. Mais pour entrer avec fruit dans le Temple Universel et faire le bien autour de vous, il faut, mon cher enfant, que chacun apporte une âme avertie et sans faiblesse.

« Là où notre génération découragée n'a vu que le jeu savant d'une élite, vous devez considérer une nécessité de premier ordre. Toi, Gregorio, qui disposes d'une réserve intellectuelle et matérielle, tu dois donner l'exemple à toutes les heures du jour. Ton cerveau que j'ai si longtemps conduit aux plus hauts sommets du mysticisme, ramène-le à de plus justes proportions, tout en lui maintenant le goût des cimes. Façonne-le avec autant d'amour que s'il s'agissait d'un trésor qui ne dût jamais périr. Façonne-le, règle-le, adopte-le à cet univers qui le convie. Montre-lui le cœur des hommes et leur entendement, mais dis-lui de ne s'y point attarder. Qu'il aille plutôt éveiller leurs âmes, réchauffer ce qu'elles ont de bonté timide, de générosité craintive. Qu'il s'attache à leur en dérober le baume et qu'il s'en couvre lui-même en leur donnant du sien. Qu'il épie leurs tressaillements, leurs murmures, pour éviter le mal dont elles souffrent, tout en les en consolant. Qu'il ne se désintéresse jamais d'un esprit d'homme qui le frôle, parce qu'il ne porte pas en vedette l'éclatant mensonge de l'orgueil. Qu'il s'approche de lui, plutôt, qu'il l'émeuve de sa compassion, qu'il l'amène à se dénuder devant lui, sans fausse pudeur, sans larmes, et qu'en voyant ses plaies, il pense aux siennes et les guérisse.

« Par ce dépouillement seul, tu avanceras dans la perfection.

Pour nous, nous nous sommes dissimulés les uns aux autres. C'est pour cela que nous nous sommes haïs. Il faut que vous arriviez à vous connaître tout entiers, pour que le coupable malentendu ne se perpétue pas plus longtemps.

« Je veux le répéter encore. Quand tu trouveras un être humain en face de toi, ne t'arrête point à son intelligence, à son imagination, à ses facultés de luxe. Pénètre jusqu'à son âme et embrasse-la. Ce qui est le plus obscur, le plus intime de lui, ce qu'il s'est jusqu'ici obstiné à ne pas livrer, efforce-toi de t'en saisir, dans l'intérêt de tous et de toi-même. Ne prends point ombrage de ses répulsions initiales : elles lui amassent des forces à lui tout le premier, et il ne gémit que de son bonheur. De ton côté, livre-toi à lui sans épouvante, montre-toi tel que tu es, dans l'incertitude de ta conscience, avec tes découragements, avec tes joies, homme enfin, C'est l'unique pâture — mais combien belle! — que vous puissiez offrir aux exigences de votre génération, sans le tuer. C'est le seul moëllon nouveau par quoi vous devez réussir à relever ce Temple de la Croyance que nous avons détruit.

« Quant aux choses, n'imite pas ton père qui les a trop aimées, en leur prêtant des splendeurs qu'elles ne possèdent point. Envisage-les seulement comme un beau décor qui anime une tragédie et maintient l'attention dans son plan véritable. Plus que n'importe quoi, la nature viendra te rappeler que tu es à elle, dans l'instant où tu voudrais prendre ton vol vers les pics mortels du rêve. Elle te fera souvenir que tu dois modeler tes actes sur la contingence de ses dons, que tu ne dois pas t'évertuer à agir en *surhomme*, puisque tu n'es qu'un homme. Inspire-toi de la régularité des saisons, de la cadence automatique des sèves, pour mettre un pareil ordre en toi-même et coordonner tes impatiences en une évolution sage. Rappelle-toi encore que tout ce qui s'épanouit sous tes sens doit, bien loin que les anémier, leur fournir la consolation d'être gouvernés, eux aussi, par une même providence. Que les bruits de la nature, que l'étalage de ses mille beautés, que leurs incitations magiques au rêve, ne livrent à ton âme que les leçons de la virilité. Qu'elle prenne notion de sa force admirable, unique, en présence de cet épanouissement de vie robuste, qui exige la suprématie d'un maître. De leurs exhalaisons, de leurs coloris, de leurs tailles, tire la déduction que tu dépasses le plus orgueilleux de leurs chênes par un seul acte de ta raison.

« Ainsi, tu dois créer un monde nouveau, fait de loyauté, de confiance mutuelle, et d'espoir. Le culte de l'âme, — chez toi et chez les autres — le culte de l'âme, tout est là, Gregorio, ne l'oublie point.

« Et alors, le bonheur que nous n'avons pas su, nous, donner à nos contemporains, que nous n'avons su procurer à nous-mêmes que par le secours des plus pernicieux, des plus dévorants vertiges, vous le trouverez en vous, pétri de vos propres mains. Vous serez heureux, puisque vous croirez l'être, et que vous ne chercherez pas plus loin. Lorsque chacun d'entre vous, lorsque chaque fils du peuple, lorsque chaque chemineau de misère aura compris de quelle hauteur il domine, par la clarté de son âme, les plus hauts potentats ; lorsque l'infortune ne rencontrera plus en lui que des plaines radieuses où elle se diluera comme une brume dans un soleil ; lorsqu'il aura la fierté et l'audace de lui jusqu'à chérir son dénuement à l'égal d'un tison purificateur ; lorsqu'enfin il se sera formé, à l'aide de sa foi, une intimité sereine, du fond de laquelle il parviendra à s'entretenir *sans voiles* avec la Divinité, — alors les temps de lassitude seront accomplis, une immortelle joie courra parmi les hommes.

« Voilà ce qu'il faut que tu fasses, Gregorio, mon enfant.

« Tu es jeune. Tu es fort. Tu es libre. Si tu n'agis point, qui donc recevra le flambeau sacré que nos mains débiles ne soutiennent plus ? Cette flamme qui vacille sous la double rafale de l'hérédité et de l'incroyance, qui donc la ranimera ? Ta génération, dont les fils s'apprêtent à inonder de leurs espoirs des horizons tout neufs qui ne demandent qu'à vivre.

« Pour nous tous, dont les chimères cependant ont bien un peu fécondé vos germes, pour nous dont chacune des plaintes était un gage de votre libération, — crois et agis. Crois et agis pour moi-même, qui vais disparaître à tout jamais vers les Sibéries lointaines d'où l'on ne revient pas, pour moi qui vais mourir, puisque ma tâche est terminée.

« Crois et agis surtout pour cette âme de femme qui a fait à la tienne, sache-le, le plus grand sacrifice que puisse faire une femme, — pour la destruction dans le gouffre de ces chairs mille fois plus héroïques, mille fois plus surhumaines, que toutes les immolations des plus glorieux martyrs.

« Et souviens-toi des larmes que tu as faites couler et que nous avons données pour prix de ta vie. Souviens-toi que tu nous la dois belle, cette vie, aussi belle, aussi clarifiée que le silence du corps expiatoire s'écroulant dans l'inconnu des flots.

« Souviens-toi et agis. Et que ce soit de l'action encore que ton souvenir. « JACQUES VERNELLES. »

Louis de ROMEUF.

FIN

BAUDELAIRE ET VERLAINE

Je n'entends que préciser ici, de mon mieux, les souvenirs qui vivent et agissent en moi après une intimité déjà ancienne mais plus étroitement renouvelée, ces derniers temps, avec les deux grands poètes que sont Baudelaire et Verlaine. Il me plairait de donner à ces quelques notes, au fond de ma mémoire, une forme rapidement évocatrice d'œuvres et d'hommes qui m'ont si particulièrement ému et intéressé. Je ne sais si ce travail de rédaction, auquel je mettrai toute mon application, sera susceptible de rendre à d'autres qu'à moi le même service. Les vrais poètes, dont l'inspiration est liée à de profonds secrets de leur cœur et de leur tempérament, nous entourent, si nous approchons d'eux le plus près possible, d'un rayon coloré de nuances plus ou moins riches et, peut-être, du dehors, par une sorte d'analyse spectrale, découvre-t-on mieux qu'ils ne le font eux-mêmes, placés qu'ils sont au centre de toutes les vibrations, ce qui brûle en leurs âmes. Je livre, sans une plus longue préface qui m'entraînerait à des considérations générales sur la poésie contemporaine, ces courts essais où, mon attention s'étant fixée sur chaque poète isolément, je n'ai pris nullement la position du critique dont l'œuvre est de classer et de comparer.

Baudelaire prétendait que l'art est purement œuvre de travail et de volonté et, au travers de ses poèmes, nous apercevons, en effet, comme une sculpture âpre et douloureuse sur lui-même. Il ne nous étonne pas que bientôt sa physionomie fut, selon l'expression de Gautier, « à la fois jeune et vieillie. » C'est un chrétien de la décadence, sa sensibilité seule a gardé la foi et, pour lui, le monde est tentation et dégoût.

> C'est le diable qui tient les fils qui nous remuent,
> Aux objets répugnants, nous trouvons des appas,
> Chaque jour, vers l'Enfer, nous descendons d'un pas
> Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Sous un ciel qui pèse comme un couvercle, les passants, vieillards et petites vieilles, portent les signes de leurs destinées misérablement captives et, de temps en temps, des visages grimaçants d'un vice ou d'une passion froide et consciente se tournent d'eux-mêmes, et comme mus par une intime ambition de paraître, vers la clarté la plus brutale. Il y a de soudaines transformations. Les objets s'enveloppent de brume ou se prolongent dans l'ombre pour qu'une pensée hallucinée précise leurs contours selon ses rêves. Le poète voudrait fuir la nuit de son cœur épandue autour de lui, mais des masses qui recouvent une vie mystérieuse et multiple, toute une agitation d'esprits malfaisants, le séparent de l'horizon teint d'or et de pourpre par les soleils couchants. Les formes nouvelles et subtiles des désirs, qui devant l'impossible ou le lointain se corrompent ou s'étourdissent, le hantent et l'effraient de leur exemple. Ce sont les femmes damnées ou les courtisanes attablées dans une maison de jeu, tous ceux, toutes celles qui préfèrent « la douleur à la mort et l'enfer au néant. » Il chante le vin du solitaire et le vin de l'ouvrier.

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge
D'un luxe miraculeux,
Et fait surgir plus d'un portique fabuleux
Dans l'or de sa vapeur rouge
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

Il contemple en lui la pitié profonde qu'il n'expose point à un accueil ironique.

Vous que dans votre enfer mon âme a poursuivies,
Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains
Pour vous mornes douleurs, vos soifs inassouvies
Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs sont pleins,

Les regards blessés du poète cherchent et découvrent la Beauté et celle-ci, qu'elle appartienne à la voûte étoilée en un soir d'été, aux monuments qui portent à travers les temps la tradition d'une harmonie définitive, au corps d'une femme, celle-ci paraît toujours de même sorte, élevée et lointaine, complète et comme fermée en ses lignes impeccables. Comment accueillerait-elle ce qui la transformerait ? Elle est fixée au-dessus de la vie, aux portes de l'infini. Ceux qui l'adorent sont incapables de comprendre son essence et ne peuvent la créer à leur tour sans une part d'inconscience. Il est impossible de pénétrer exactement ce qu'elle

exprime et les âmes, qui y transparaissent, sont souvent évoquées traîtreusement par un jeu du hasard. Elle est peut-être un mensonge, mais qui rend « l'univers moins hideux et les instants moins lourds. » Elle « trône dans l'azur comme un sphinx incompris », inhumaine « comme un rêve de pierre. » Elle a commandé des crimes et des vertus, elle exaspère les élans où le cœur et les sens s'associent à l'esprit.

« Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
Plus ironiquemant accumuler les lieues
Qui séparent mes bras des immensités bleues ».

Il eût été d'une âme païenne d'adorer la Beauté sans y chercher un mystère où se perdre. Et ce mystère n'est-il pas que la Beauté nous est véritablement extérieure? Même sous sa forme artistique, elle s'éloigne, aussitôt son achèvement, de celui qui en fut l'ouvrier, peintre ou sculpteur, et, hors de lui, se glace et rayonne pour l'ornement du monde. Elle ne saurait être particulièrement possédée ; aussi répond-elle à l'admiration soumise et désintéressée des intelligences, mais déçoit-elle l'amour. Lorsqu'une femme nous fait le don le plus complet de sa personne, nous ne saisissons sur sa beauté que les reflets et les frémissements qui disent notre action sur son cœur ou sur ses sens ; cela seul est à nous, que notre présence a fait jaillir, mais le permanent et mystérieux langage des lignes et des nuances s'adresse, au-dessus d'elle et de nous, à tous les esprits initiés.

La Beauté n'a pour effet moral que d'accentuer, par l'enchaînement de l'imagination à une forme concrète, l'état d'âme qui permit de la découvrir ou de la créer sous un de ses aspects particuliers. Elle force à lever les yeux, et cette attitude délivre les sens des reproches de l'esprit, mais il se peut que, comme une étoile perfide, elle nous renvoie de haut et, selon de savantes combinaisons, toutes les séductions d'une route dangereuse. Elle apparaît aussi bien dans la simplicité et parmi l'étrange éclat de couleurs nouvellement assemblées. Baudelaire s'est écrié :

« Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
O Beauté? Ton regard infernal et divin
Verse confusément le bienfait et le crime
Et l'on peut pour cela te comparer au vin ».

Une œuvre d'art est belle, qui est née d'une impression sincère et forte dont les éléments se sont ordonnés et représentés. Tous les reflets qu'une époque de décadence jette dans un cerveau compliqué, toutes les correspondances établies entre des sens subtils peuvent y trouver place harmonieusement. La poésie de Baudelaire n'est-elle pas un exemple? De sinistres visions s'y détachent sur l'azur du ciel à la façon d'une pensée cruelle enchâssée dans un sourire. C'est un bijou d'or et de fer. La splendeur orientale alterne avec les rayons froids de la lune. Le soleil rencontre des métaux polis. Que de grâce chez la femme en de lents mouvements qui ne vont pas vers nous et balancent des trésors convoités! Que d'artifices profondément sentis pour le génie malicieux ou le désir douloureux qui les fit inventer! Des chats promènent leurs corps électriques et souples où sont incarnées, sans doute, d'inquiétantes divinités. Quelques strophes cerclent de grands rêves en des mots précis comme des barrières. D'autres laissent la pensée, d'abord concentrée, s'étendre soudain sur les ondes d'une large sensation. Des images se succèdent jusqu'à se perdre dans l'ombre ou jusqu'à s'évanouir sous une lumière trop forte, avant la révélation de l'important secret figuré par elles. Le poète se plaît aux parfums rares que versent des fleurs exotiques et qui exaltent en lui les puissances d'évocation. Va-t-il découvrir ainsi le pays natal de sa pensée? Il compte sur une ivresse lucide. Mais parfois son cœur est touché d'un rayon mystique entrevu, semble-t-il, au travers d'un vitrail béni ou d'une âme sainte. De très belles prières vont à des anges :

« Que diras-tu, ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin t'a soudain refleuri?
— Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges :
Rien ne vaut la douceur de son autorité;
Sa chair spirituelle a le parfum des anges,
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Il faut citer aussi l'admirable litanie « Reversibilité » qui se termine ainsi :

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté,

Mais de toi, je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières.

Enfin le « Flambeau vivant » :

Charmants yeux vous brillez de la clarté mystique
Qu'ont les cierges brûlants en plein jour ; le soleil
Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique ;
Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil,
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme,
Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme.

Mais les anges que notre adoration distingue à certaines heures, ne sont pas aimés comme des femmes. Près d'eux nous avons de la pudeur et de la discrétion. Cependant nos désirs, sans connaître de repos, brûlent contre l'indifférence ou s'accrochent à la perversité. De cruelles empreintes reparaissent sur des blessures selon les mouvements du sang. L'amour, dans le désordre d'une passion, nous élève ou nous abaisse alternativement, cherchant aux extrêmes limites des êtres vers le ciel et vers l'enfer, de quoi les unir par des liens rares et puissants. Presque toujours, il n'est qu'une liberté de captive en ces liens et l'un des amants ne leur doit que de déchirer profondément, à chacun des gestes pour lui si faciles, le cœur et la chair de l'autre. On connaît la funèbre allégorie du voyage à Cythère :

Dans ton île, ô Vénus, je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique, où pendait mon image ;
Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.

La célèbre pièce, *Une Charogne*, évoque la mort sous les traits les plus hideux pour rejeter le poète au culte de l'essence spirituelle de sentiments si mêlés d'impuretés et de misères :

Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !
Oui, telle vous serez, ô la Reine des Grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements,
Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés.

Pour écarter l'idée du néant et combattre les ombres intérieures, ne nous appartient-il pas de parer au désordre mouvant des souvenirs ? Les paysages de la mémoire s'éclairent et sont un refuge si nous avons su renfermer en un cristal pur les parcelles rayonnantes des minutes heureuses et créer ainsi, pour les ciels de notre solitude, des étoiles précieuses et fixes.

Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir
Du passé lumineux recueille tout vestige.

La pensée de Baudelaire s'en va, le long des jours, jusqu'à la mort dont il semble espérer, en même temps que la fin des efforts et des peines, je ne sais quel éblouissement imprévu ; sa pensée s'en va, au travers des continents, jusqu'au seuil des routes lumineuses qui parcourent l'océan. C'est l'élan vers l'horizon, dans le temps et dans l'espace. Quel réconfort pour une âme lassée et pour des yeux longtemps enchaînés à de trop multiples détails que la fraîcheur de l'aube sur la mer et le blanc frémissement des voiles ! Le poète avait voyagé, très jeune, dans les Indes et sa rêverie est restée inclinée vers ces rivages heureux.

Là, tout n'est qu'ordre et que beauté,
Luxe, calme et volupté.

Ne devons-nous pas aux hivers de nos climats le repliement sur nous-même à la recherche d'une flamme intérieure dangereusement attisée ? Ne sommes-nous pas, sous un soleil trop pâle, agité des inquiétudes de la faiblesse ? Baudelaire nous parle d'

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et dés fruits savoureux,
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Comme il lui plairait que sa pensée, tirée hors d'elle-même et bercée dans une chaude lumière, se jouât sur des surfaces éclatantes ! Quelles visions colorées se présentent à son esprit qui s'élargit et s'apaise sur les ondes d'une harmonie ou sur les ailes d'un parfum ! Il s'écrie dans « la Chevelure » :

Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve,
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts,
Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur
Où des vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Tout le soleil de l'orient est invoqué pour dissiper les influences de la lune « de la fatidique marraine, de la nourrice empoisonneuse de tous les lunatiques ».

Comme Verlaine nous a dit, avec le secret d'une harmonie qui se prolonge ou se brise, admirable, pour nous figurer le mouvement et nous avertir de la force des puissances actives en lui, avec le sentiment rare des couleurs et des formes, qui, évoquées les unes près des autres, et mises en page dans l'espace d'un regard, vivent plus sensiblement pour nous parce qu'elles se caressent ou se heurtent en de mystérieuses proportions ; comme il nous a dit son cœur tendre et doux profondément, sa pensée délicate et attentive aux nuances, ses sens ardents à promettre dans la passion de leurs élans, l'oubli de rêves trop souvent déçus! Tantôt il se pénètre des longs rayons du couchant qui vont atteindre en nous jusqu'au passé de nos âmes et nous font pleurer, à la rencontre du soleil d'aujourd'hui et des jours d'autrefois. Tantôt, il se renferme en un jardin d'automne, mélancolique et doré ; il regarde la tombée inégale des feuilles humides recouvrir et noyer ses espérances. Une musique frêle et triste s'élève jusqu'à son oreille et verse en son cerveau l'inspiration émue, musique venue il ne sait d'où, du paysage ou de son cœur. Parfois, pour faire montre d'un art savant plein de séductions pour l'esprit et aussi parce qu'il lui plait d'amuser d'un jeu discret une sensualité qu'il sait exigeante, il nous décrit les détails minutieux et les précieux décors d'une galanterie légère troublée de temps à autre, comme malgré lui, par des frissons d'en dessous ou d'au delà. Nous nous souvenons, au spectacle des assemblées choisies évoluant en des parcs travaillés, que le bleu du ciel si finement teinté entre les grands arbres nous voile un infini, et que les forces profondes et tumultueuses de la nature sont présentes sous la pelouse fleurie et douce et au fond des cœurs subtils. Comment le poète calmera-t-il son âme inquiète et dominera-t-il le désordre de ses désirs? Lorsque s'éclairent de bienfaisantes visions, il cherche pour les fixer afin de recevoir d'elles contre lui-même et contre les brutalités de la vie une aide continue, les paroles d'enchantement qui le dispenseraient d'un acte de volonté.

Verlaine, lorsqu'il publia son premier recueil « *les poèmes saturniens* », se rattachait à une école poétique d'après laquelle le poète, sans une émotion trop personnelle qui troublât la clarté de son regard et l'assurance de sa main, devait ciseler des stances pour la réfraction spéciale de rayons précieux, combiner des

images et des rythmes afin que la poésie eut quelque chose de l'immobilité frémissante et définitive des peintures de maître. C'est par un travail persistant qu'une de nos facultés tire à elle nos forces vives et que s'établissent en nous les pentes calculées qui favorisent de plus en plus la concentration nécessaire à l'œuvre voulue. La discipline sévère acceptée au nom de l'art conduit à des jouissances affinées, à la conscience d'une gloire méritée, au mépris motivé pour les bourgeois barbares. Verlaine a espéré que le désir de peindre éloignerait son esprit de son cœur orageux et que, dans l'éveil et le progrès constant du sentiment esthétique indépendant de tous les autres sentiments, il se préserverait par l'adoration des images de la dangereuse recherche des réalités. Tout d'abord, pour commander en lui, à défaut de joie, une tristesse claire, quelle invocation à la femme intelligente et douce, sœur plutôt que maîtresse, indécise en ses apparitions afin de ne contrarier jamais aucun état de sensibilité, belle toujours comme un rayon et dont la voix anime d'un écho bienfaisant et déjà entendu les profondeurs silencieuses et apaisées d'un cœur qui n'est plus seul !

Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix lointaine et calme et grave elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Il maintient sa pensée sur de brèves minutes dont le charme ou le trouble miré dans ses vers nous apparait fragile et frissonnant. L'harmonie instable se prolonge comme par un effort auquel le rythme du poème associe nos poitrines. La période, sans vigueur apparente, s'étire à chaque tournant de strophe et nous interdit de respirer jusqu'à la tombée des ténèbres, jusqu'au déchirement du spectacle symbolique par une note criarde, chant exaspéré d'un oiseau sur un arbre isolé. Parmi les « paysages tristes » la Promenade sentimentale et le Rossignol sont ainsi formés d'une ou de deux phrases qui ne veulent pas mourir.

Et des plaintes s'exhalent précieuses et douces, comme la chanson d'automne.

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Et l'horizon s'éclaire de reflets qui se multiplient et s'éteignent

Comme de grands soleils
Couchants sur les grèves.

Verlaine eût voulu se livrer tout entier au plaisir de décrire et il a rêvé d'un jardin créé par son imagination et placé, en quelque sorte, autour de lui pour qu'il eût l'impression de sortir lorsqu'il s'y voudrait promener; d'un jardin varié par le dessin des allées et la coloration des parterres et dont il dirait, selon les saisons, les élans et les soupirs : fleurs qui montent dans la fraîcheur vigoureuse de la sève; feuilles jaunies tachant d'or clairsemé des branches noires et, suspendues au-dessus d'une eau immobile et froide, respirant une dernière fois la lumière. C'est le jardin des *Fêtes galantes* orné de temples à l'Amour, de faunes malicieux et de bosquets préparés pour d'aimables fantômes.

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Échangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses.

Sous les grands arbres pourtant, à l'écart des clairières où des pavillons à claire-voies s'environnent de rosiers amis, une humidite pénétrante alanguit les cœurs que gardent du sommeil des dissonnances un peu douloureuses dans le concert d'amour tendre, délicat et factice. Ces cœurs veillent parce qu'ils sont blessés et inquiets, et ils s'amusent pour que le temps leur soit léger. Ceux qui sont demeurés ingénus ou le sont redevenus dans un instant de plaisir simple et sincère, éprouvent d'étranges surprises : leur histoire est celle du poète à la fois naïf et subtil qu'est Verlaine.

C'était un soir, un soir équivoque d'automne,
Les belles se pendant, rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

Verlaine connaît maintenant le secret de son art; il sait comment, en son cerveau, les rayons et les sons se rencontrent et s'éveillent les uns les autres et qu'il faut avant tout, pour qu'une image s'éclaire et chante en lui, qu'une étincelle sacrée monte de son cœur ou qu'un frisson évocateur et impatient parcoure sa chair. L'effort pour sortir de lui même fut vain, car sa volonté n'est nullement susceptible de préparer sa poésie : il n'est doué que d'expression spontanée.

Il nous dira les heures d'un amour chaste, le matin poétique et rose lorsqu'un soleil nouveau dissipe, pour le temps que va durer la fraîcheur de sa lumière, les souvenirs de je ne sais quelles attentes secrètes pendant les après-midi qui ont précédé, attentes où l'esprit fiévreux et las se défend mal des révélations de la chair, tandis que l'atmosphère, au crépuscule, est lourde des vapeurs qui montent de la terre et des âmes. Quel plaisir au chant gai des oiseaux, cailles et alouettes, aux vertes promesses d'une moisson abondante ! Le poète prévoit des ronces et des pierres sur son chemin, mais il croit que toutes ses blessures seront saines. Comme il compte sur les regards de l'aimée pour mûrir ses résolutions sages ! Par quelle incessante éclosion de tendresse en fleurs nuancées répondra-t-il aux sourires bienfaisants.

Ce sera le devoir heureux aux gais combats
Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,
Je chanterai des airs ingénus, je me dis
Qu'elle m'écoutera sans déplaisir, sans doute,
Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

Nous retrouverons le poète errant en Belgique, en Angleterre, et nous saurons seulement qu'il sort d'une tourmente et qu'il souffre. Il s'est exposé par le cynisme des attitudes à la sévérité du jugement des hommes ; il est seul sur les grandes routes, et seul dans les villes, le soir, lorsqu'au-delà des rues pleines d'ombre le ciel étrangement rouge et tourmenté annonce les vents froids de l'hiver. Au printemps, dans le murmure des choses réveillées, sa plainte semble prisonnière et plus secrète. Le soleil, qui frappe les murs brutalement, en été, et recouvre les objets d'une sorte de poussière éblouissante et épaisse, l'étourdit de sonorités confuses et de reflets lourds, comme en un désert de sable.

Quelques impressions ont été notées dans la prison de Mons où il séjourna pour un coup de revolver tiré sur son ami, le poète Rimbaud :

La cour se fleurit de souci
    Comme le front
    De tous ceux-ci
    Qui vont en rond
En flageolant sur leur fémur
    Débilité
    Le long du mur
    Fou de clarté.

Les paysages apparus, selon les hasards du voyage, à la pensée triste de Verlaine, nous sont présentés, pour ainsi dire, dans l'angle d'un regret ou d'un désir. Des arbres, dans le bleu du soir, sont légers au loin comme des nuées; des allées, parmi des champs entourés de haies, vont à de calmes demeures, au flanc de collines découpées sur le couchant.

L'allée est sans fin
Sous le ciel, divin
D'être pâle ainsi.
Sais-tu qu'on serait
Bien sous le secret
De ces arbres-ci ?

Il y a des toits de tuiles dans la verdure et, aux portes des guinguettes, des tonnelles fleuries : gaietés mélancoliques pour une âme blessée. Des fenêtres s'éclairent aux maisons des faubourgs et se protègent les unes les autres, près d'un canal dont l'eau terne et froide se fermerait si pesamment sur un désespéré ; des fenêtres ouvertes, à la saison douce, laissent entrevoir, par delà un étroit jardin mouillé par l'orage, les rideaux et quelques meubles d'une chambre, et toutes les intimités rêvées par l'amour ou par l'amitié s'évoquent douloureusement. Tantôt le cœur du poète s'ouvre au reflet aride d'une plaine interminable où

La neige incertaine
Luit comme du sable ;

tantôt il se détend sous la caresse de couleurs fraîchement harmonieuses ou se gonfle pour offrir de subtils échos à quelque romance ancienne et charmante.

Que voudrais-tu de moi, doux chant badin ?

Mais ses mouvements légers et craintifs nous avertissent que des souvenirs, qui sont de la vie cristallisée dès que leur lien avec le présent est rompu, ont des pointes qui le déchirent. Et l'incertitude de l'avenir met comme un brouillard mélancolique autour des instants de repos. La pensée lasse se distrait aux alentours les plus proches, parfois dans la poussière d'une fête foraine finissante, elle se suspend, vague et troublée, à demi inconsciente, aux lumières et aux ritournelles qui vont s'éteindre.

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours et tournez mille tours,

Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez au son des hautbois.

Verlaine a célébré les filles qui s'accoudaient près de son verre, dans les estaminets. Il s'est converti très sincèrement à une religion où l'on ne se damne que par l'esprit. Nulle réflexion n'a combattu les croyances qui mettaient un terme à sa solitude morale. Il aperçut à la source du rayon, qui se glissait parfois jusqu'à lui entre deux orages, des figures divines et bienveillantes douées de la connaissance directe de son âme tendre, faible et dévouée. Il demeura sans doute incapable d'efforts continus, mais comme il a murmuré de touchantes prières dont les nuances même attestent la sincérité ! Son cœur fut conquis par les douceurs raffinées du pardon et sa poésie nous a rendu sensibles — j'userai ici du langage chrétien — les formes diverses de la grâce.

La grâce, c'est le charme revêtu soudain par les objets familiers baignés dans l'or adouci d'un soir paisible.

Le ciel est par dessus le toit
Si bleu, si calme,
Un arbre, par dessus le toit,
Berce sa palme.

. . . .

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille ;
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.
— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

La grâce, c'est encore l'étincelle discernée par des yeux fatigués qui s'endorment sur l'espoir d'une clarté large et pure au réveil.

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable,

. . . .

Ah ! quand refleuriront les roses de septembre ?

Verlaine prie avec humilité et ferveur ; il sait « les mots par lesquels on adore » ; de mystérieux et doux accents nous révèlent en son âme des régions si délicates et si profondes qu'elles sont restées pures.

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire ;
Elle est discrète, elle est légère,
Un frisson d'eau sur de la mousse.

Il céda fréquemment aux emportements des sens, mais comme ceux-ci sont spiritualisés par les approches de la mort, il ne dut jamais douter de son salut chrétien. Quel désir d'un élan mystique tel qu'au temps où travaillaient aux cathédrales des artistes anonymes et innombrables ! La subtilité de son art inclinait aussi le poète vers cette époque.

C'est vers le moyen âge énorme et délicat
Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.

Sa foi ne fut, à aucun moment, soutenue, même sans qu'il en eût conscience, par quelque motif humain, par la pensée d'un rôle à jouer, d'une gloire particulière à obtenir. Elle ne porte pas trace d'égoïsme et ne lui fut point occasion à des sentiments d'une fraternité trop limitée. En somme, quelle que soit notre religion ou notre philosophie, nous pouvons dire avec madame de Noailles : « Bon saint Verlaine ! »

Georges de LAURIS.

BATTUE, MAIS IMMORTELLE!..(*)

(Après la lecture des « Élégies », de Paul Verlaine)

La première fois que je t'aperçus, Verlaine,
c'était au boulevard Saint-Michel. A main pleine,
tu serrais un bâton et frappais, plutôt fort,
sur une femme saoûle et qui criait : encor!

C'était, je sus depuis, la tardive compagne
qui t'aidait, nuit et jour, à faire la campagne
de l'existence... Lors, je crus à deux poivrots
ordinaires, ayant bu rhums et champoreaux.

J'avais du Poète un autre idéal! Verlaine
me paraissait moins près de la laideur humaine,
et je ne pouvais voir, dans cet alcool vivant,
le poète rêvé tout autre — auparavant.

Pourtant, c'était bien toi. La vie a ses surprises.
O rêve, que de fois, d'un seul coup, tu te brises!
Pouvais-je soupçonner que l'amant du ciel bleu
avait une autre « bleue » — ô Pernod — comme Dieu?

Pourtant, c'était bien toi, Verlaine! Dans les bouges,
sans cesse, on rencontrait tes poils et tes yeux rouges.
La tour d'ivoire avait ton souverain mépris
et tu lui préférais les égoûts de Paris.

(*) La *Nouvelle Revue* laisse à ses lecteurs le soin de classer et de juger toutes les *formes* littéraires; les plus originales peuvent donc figurer dans ces pages.

Mais la Muse a suivi tes tristes odyssées
à travers caboulots, caveaux et gynécées.
Elle t'avait sacré prêtre de son autel ;
elle a voulu, malgré tout, te faire immortel.

Quelques-uns de tes chants, crayonnés à l'absinthe,
feront ton nom immense et ta mémoire sainte :
Dieu, peut-être, savait que tu n'aurais pas pu
orfèvrer tes beaux vers si tu n'avais pas bu.

Dieu, peut-être, savait, aussi, que ta paresse
N'eût jamais mis au monde un seul vers de *Sagesse*,
S'il ne t'avait pas fait ravir à son trottoir
Suzanne — ivre toujours, au lit comme au comptoir.

Dieu ! que tu l'as frappé le cuir de ta Suzanne !
Jamais le tanneur tant ne frappe cuir qu'il tanne !
C'en étaient des corps à corps ! C'en étaient des cris !
Les coups pleuvaient aux yeux des badauds ahuris...

Soudain, sur le trottoir, là, devant tout le monde,
Suzanne sourit sous la larme qui l'inonde.
Paul l'embrasse, jetant le bâton percuteur,
et, tous deux, riant, vont chez le restaurateur.

On boit et l'on reboit à la paix du ménage,
recollé pour ?.. — Champagne ! et dans la joie on nage !
Et puis, lorsqu'on est saoûl, bien saoûl, on pense au droit
de la Muse, à qui on sert un morceau de roi !

Et Suzanne, ivre-morte, à ce point qu'on la hisse,
va se confondre avec la Muse inspiratrice :
le Poète, inspiré, la voit dans le miroir
du Rêve, où son cerveau de fou voit tout, ce soir.

Elle est pour lui la femme idéale, la FEMME !
Et son chant la célèbre et son verbe l'acclame,
et les siècles liront leurs deux noms réunis,
tant qu'en mars des oiseaux chanteront dans les nids.

Suzanne, tu fus bien battue, oh ! oui, battue,
comme on n'oserait pas frapper une statue
de bronze ! Mais ces coups centuplaient ton plaisir,
et ton amant, prodigue, exauçait ton désir.

Même si la douleur, sous le fouet, t'a fait geindre,
la gloire, maintenant, va, pour toujours, t'étreindre,
et, si les corps, dormant dans le bois du cercueil,
peuvent à leur vocable éprouver de l'orgueil,

tu vibreras, éternellement, dans ta couche,
en entendant « Suzanne » aller de bouche en bouche.
Quand aux femmes des rois, l'Histoire dira : non !
les chants de ton amant crieront encore ton nom !

Elvire eut les chants — sous les coups — de Lamartine.
Verlaine t'a donné la gloire de Martine,
ô Suzanne ! et ton lit d'hôtel, ton pauvre lit
ne connaîtra jamais le drap noir de l'oubli.

Et si la débauche a meurtri ton corps, Verlaine,
si tu vidas trop souvent la coupe trop pleine,
le pardon vient vers toi comme un fer vers l'aimant,
car ton ivresse, à toi, fait notre enivrement.

Eugène CHOUCARY

LE SONGE DE MAITRE RAMON

— Hé ! tante Estelle, pas encore prête ?

Tante Estelle, ayant repoussé le battant sculpté de l'armoire où elle renfermait de la vaisselle, se retourna vivement :

— Mais toi non plus, Mariette, tu n'es pas prête ! s'exclama-t-elle avec surprise.

— Oh ! moi, tantette, répliqua la jeune fille sur un ton gaîment ironique, je resterai moins longtemps que toi devant mon miroir.

Tantette, levant les bras au ciel, non sans avoir prémédité ce geste qui dégageait sa taille mince, flexible, et ses hanches de vierge, s'écria :

— Petite masque, tu ferais accroire que je me pomponne plus que toi...

Coquette impénitente, Estelle Ramon croyait fermement à sa simplicité et à sa modestie. Lorsqu'on regardait ses rubans clairs avec trop d'insistance, ou qu'on humait ostensiblement la fine senteur de lavande imprégnant ses habits, elle montrait d'une main délicate et fine les quelques fils d'argent insoupçonnés qui couraient dans ses cheveux châtains. Il est vrai qu'elle se hâtait de dire : « J'en ai six, rien que six ». Elle parlait aussi de son âge, comme si cet aveu mélancolique atténuait son désir inapaisé de plaire, et sa vivace espérance d'être aimée enfin passionnément, comme une héroïne de théâtre.

— Alors, dit-elle lorsque se fut évanouie sa fugitive indignation, il ne te tarde pas d'être à la fête, et d'entendre les violons ?

Mariette, portant ses mains à son chignon, s'étira avec langueur tout en s'adossant au chambranle de la croisée ouverte :

— Il fait si bon ici ! soupira-t-elle en regardant dehors.

Plus loin que la cour ombragée de figuiers, on apercevait une longue file de cyprès sombres rangés le long d'un chemin comme une légion de guerriers fantastiques, alignée pour la parade. Sous l'azur enflammé du ciel et sur la plaine fuyante et grisâtre de la Camargue pastorale, la lumière gardait une immobilité éblouie. On eût dit la chaleur ointe par l'odeur des fruits mûrs et des ven-

danges en fermentation dans les celliers. Les cigales monotones striaient le silence de leur refrain nazillard.

Tante Estelle regarda sa nièce avec étonnement. Elle dont toute la vie se résumait dans un désir de joie et d'amour, ne pouvait admettre que cette jeune fille de vingt-ans, dont elle admirait la beauté voluptueuse et ensorcelante, ne semblât point se préoccuper d'un amoureux ou d'un fiancé. Quoi, avec cette bouche rouge, avec ces grands yeux noirs enivrés de vie, avec ce profil pur de vierge grecque, ne pas songer à se faire aimer, quel péché ! quelle sottise ! La résignation muette de Mariette irritait toujours sa tante, plus jeune qu'elle de caractère, malgré ses quarante ans. Et puis, il faut bien le dire aussi, la gravité rêveuse de la nièce rendait pour ainsi dire plus visible la folâtrerie hors saison d'Estelle. Et celle-ci était bien fâchée de se réprimer à cause de cette trop sage et réservée personne que Mariette devenait depuis un an environ.

Mais tantette, avec sa petite cervelle d'oiseau, n'était pas faite pour les longues méditations; et, ce jour-là où il y avait de la joie dans l'air; à ce moment où l'on entendait péter les carabines des tirs forains; où tambours et trompettes, à grands battements et sonneries, annonçaient la course de taureaux qui allait avoir lieu dans l'arène improvisée sur l'aire du village, elle ne voulait certes point se mettre martel en tête. Craignant que Mariette ne s'obstinât à ne pas vouloir sortir, tante se rapprocha d'elle, et, câline, la prenant à deux mains par la taille :

— Allons, mignonette, va t'attifer, car je suis contente lorsque tu es belle.

Mariette, somnolente, bâilla doucement.

Tante Estelle ne put réprimer une moue d'impatience.

Alors, Mariette, avec un sourire lent aux lèvres :

— Ne te fâche pas tantette, je vais m'habiller. Sois bientôt prête aussi...

Estelle, qui ne savait point dissimuler son plaisir, reprit les mains de sa nièce, avec reconnaissance, et la baisa bien tendrement au front, disant :

— C'est ça, ma petite, nous irons danser. A ton âge, il ne faut pas être triste : on n'en a pas le droit...

A ce moment, Maître Ramon, qui dormait les coudes appuyés sur la table, la face congestionnée par les vapeurs d'une copieuse digestion, entr'ouvrit ses lourdes paupières et regarda vaguement sa fille et sa sœur, comme s'il ne les reconnaissait pas bien. Puis, s'étant secoué, il dit de sa grosse voix bourrue :

— Estelle ! tu te marieras l'an prochain.

C'était sa scie habituelle. Le brave homme, obéissant à son humeur taquine, ne soupçonnait pas la cruauté de sa sempiternelle plaisanterie.

— Depuis que tu me le dis ! répliqua tantette sans acrimonie.

Maître Ramon, se redressant péniblement, les mains à sa bedaine, continua sur le même ton :

— Estelle ! tu te marieras l'an prochain avec maître Miramas.

Tantette, surprise, interrogea son frère des yeux. Elle était si crédule !

— Pourquoi me dis-tu cela ? questionna-t-elle sur un ton moins détaché qu'il n'en avait l'air.

— Parce que je viens de rêver que le notaire t'aime !...

— Conteur de sornettes, va ! s'exclamèrent Estelle et Mariette en s'esquivant vers leurs chambres.

II

La course de taureaux était finie. Les Camarguais maintenant fuyaient l'aire brûlée de soleil pour gagner l'ombrage des vastes platanes qui couvraient l'avenue du village d'une haute et compacte voûte de feuillages.

Devant les barraques des saltimbanques et des lutteurs, les tambours rageaient. Des trombones déchiraient des sons éclatants sur l'arrière de la voiture rutilante d'un arracheur de dents. Les orgues des manèges moulinaient des airs de *Faust* et du *Trouvère*. Des gens s'interpellaient, riaient, s'invectivaient ; d'autres chantaient « Miréio » ou « Souléio. » Enfin, le charivari était infernal.

Mariette et tante Estelle se frayaient difficilement un chemin dans la foule suante et excitée.

Elles passèrent devant la toile de la belle Maïma, qui se fait voir pour deux sous, embrasser pour dix. Elles durent s'arrêter devant la colonne des vétérans de terre et de mer qui gravissaient l'estrade du théâtre de la guerre russo-japonaise. Plus loin, des vieilles femmes tendaient leur bonne oreille au porte-voix de la devineresse. Des pâtissiers ambulants étiraient de longues barres de guimauve. Les « calignairès » gagnaient des verres de pralines pour leurs prétendues. Il faisait une chaleur lourde, irrespirable.

— On étouffe ! soupira Mariette, réfugions-nous vite au bal.

Sa tante, pleine d'un ravissement intérieur, ne l'entendit pas. Elle était loin de la foule en ce moment la sémillante Estelle. Elle se croyait seule, avec son rêve. « Maître Miramas ! » ces deux mots seuls sonnaient à ses oreilles et elle ne voyait que la barbe en pointe, la forte moustache en corne de bœuf, le lorgnon et le feutre clair du notaire.

Maître Miramas, jusqu'à l'année précédente régenté par sa vieille mère, maintenant défunte, était l'homme éminent du pays. Artiste et félibre, il avait reçu les félicitations « dé Moussu Mistraou ». Lorsque la fenêtre de sa maison, la plus bourgeoise du village, était entr'ouverte, on apercevait une bibliothèque pleine de livres ; un piano avec une partition en vue sur le pupitre et de lourds meubles, luisants, cossus, sculptés en plein bois, que les dames Miramas frottaient depuis plus de deux siècles.

Tante Estelle songeait à l'homme et à la maison avec un désir invincible. Et ayant tout supputé, elle ne trouvait aucune impossibilité à son ambition. Miramas avait son âge, à peu près. Elle était bien dotée, avait été en pension, savait toucher du piano, et restait encore jolie comme à vingt ans presque. Pourquoi pas alors ? Dans le pays elle était sûrement le meilleur parti pour maître Miramas. Ah ! depuis une heure, le songe de Ramon faisait du chemin dans cette imagination de femme innocemment astucieuse !

Une fois dans l'enceinte enguirlandée du bal, tantette se réveilla. Ses yeux vifs et curieux cherchaient à droite et à gauche. Ayant aperçu le grand feutre du notaire, elle manœuvra pour le rencontrer. Mariette docile et indifférente se laissait mener.

Maître Miramas, les ayant enfin vues, les salua et demanda des nouvelles du « baylé » Ramon. Mariette sentait trembler le bras de sa tante sous le sien.

— Tu m'accordes la prochaine, Mariette ?

La jeune fille regarda un gars incliné devant elle. Puis, se retournant vers sa tante :

— Tu permets ? demanda-t-elle.

— Mais oui, va, Maître Miramas m'offrira bien son bras.

Ils firent le tour du bal. Tantette se guindait au bras du notaire. Elle se croyait déjà fiancée, et prenait des poses adorables de bonheur et de joie.

L'orchestre, sur sa haute estrade en pilotis, commença une mazurka. Maître Miramas glissait à merveille. Il fit quelques compliments jolis sur la toilette et la beauté de sa danseuse. Estelle, exultante, s'abandonnait.

— Figurez-vous. Monsieur Miramas, dit-elle en riant, que nous parlions de vous tout à l'heure, au mas des Aygues.

—Ah ! par exemple ! et l'on ne me maltraitait pas trop, au moins ?

— Oh ! non, Monsieur, au contraire. Mon frère un taquin, comme vous savez, en s'éveillant de son midi, m'a décoché brusquement ceci : » Estelle ! tu te marieras l'an prochain ». — Moi Avec qui ? — Avec Maître Miramas, je viens de le rêver, et les rêves ne mentent point ». En a-t-il des grelots dans la tête, mon excellent frère !...

Maître Miramas rit de bon cœur, à l'unisson d'Estelle. Puis, en manière de raisonnement philosophique, il dit sur un ton sentencieux :

— C'est curieux, curieux, on voit souvent l'avenir à travers les songes, comme un objet sous une eau profonde, avec des déformations et des flottements...

L'orchestre se tut. Miramas, tortillant sa longue moustache, entraîna Estelle vers le café en plein air. En route, Mariette les accosta avec son danseur, et ils vidèrent à quatre une bouteille de limonade glacée. Puis, il fallut accepter d'autres invitations, et chacun se sépara.

Maître Miramas fit danser encore deux fois Estelle et trois fois Mariette. Et ces trois fois Estelle les prenit à son compte. « Le pauvre, se disait-elle, ne pouvant toujours me faire danser crainte des langues, se rabat sur ma petite nièce ». Ensuite, elle pensait : « Tout de même, ce coquin de Ramon, comment a-t-il pu rêver ce qui allait arriver ! » Elle ne craignait pas un instant de se bercer : son intuition ne pouvait la tromper. Et de vaines espérances elle s'attendrissait, se voyant déjà sous la robe blanche de la mariée, en voyage de noce, ou bien en maîtresse de maison, au milieu du ménage étincelant et antique des dames Miramas. Certes, on l'envierait et elle serait bien heureuse !

En revenant au mas, le soir, après les violons, tante Estelle, se serrant bien près de Mariette et lui câlinant les mains, soupirait, balbutiait, montrait par ses minauderies qu'elle avait quelque chose à dire. Déçue à la fin de n'être pas questionnée, et ne pouvant plus garder son secret délicieux, elle dit tout bas :

— Mariette, je suis contente, très contente !

— Mais cela ne te change guère, tantette, car tu n'as pas souvent l'humeur chagrine.

— Oui, mais il y a plus de joie ce soir en moi que d'habitude. Je ne puis te dire pourquoi encore... mais peut-être as-tu deviné ? Dis, tu n'as rien remarqué ?

— Non, et il ne faut pas me faire chercher, ni me priver un seul instant du plaisir de partager ton contentement.

Elle était jolie, tendrement jolie tantette ce soir, avec ses traits fins et animés, avec ses grands yeux clairs, si naïfs et innocents en leur pétulance.

— Crois-tu aux songes, Mariette ? ajouta Estelle après une hésitation.

La jeune fille réfléchit, un doigt sur sa bouche, puis :

— Il me semble, dit-elle, que l'esprit se détraque lorsqu'on dort, et que les choses ne nous apparaissent plus que comme à un fou éveillé. Les vrais fous doivent être des gens qui sommeillent toujours, même lorsqu'ils agissent... Non, tante, je ne crois pas aux songes. Ils ne signifient rien.

— Eh bien ! moi, j'y crois, fit Estelle. Ainsi, celui que ton père a fait aujourd'hui annonçait, avant qu'il fût probable, un événement presque certain maintenant.

— Quoi, Maître Miramas vous épouserait ?

— Oui, il me l'a donné clairement à entendre.

Mariette se redressa. Ses sourcils arqués se contractèrent.

— Tu es surprise, n'est-ce pas ?

— Oui, surprise, bien étonnée. Je te souhaite ce bonheur, tante. Mais il ne faut pas croire à tout ce que les hommes disent : ils sont si menteurs !

Il y avait tant d'amertume dans les paroles de la jeune fille, que tante Estelle en fut toute troublée.

— Qu'as-tu, ma petite ? questionna-t-elle avec inquiétude.

— Rien que la crainte pour toi d'une désillusion.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela !...

— Rien de positif... un pressentiment...

— Ah ! répliqua Estelle avec vivacité, tu tournes toujours tout au noir. Tu ne crois à rien. Je te plains d'avoir un esprit si chagrin, et le cœur si rempli d'amertume.

— Tu as raison, tante, je suis méfiante et pessimiste : il ne faut pas m'écouter...

Elles se turent, se réfugiant chacune en leur pensée intime, et se hâtèrent vers le mas des Aygues, où maître Ramon, un sage, fumait la pipe devant sa fenêtre ouverte sur le crépuscule, songeant peut être à sa pauvre femme, la douce Anaïs qui, depuis dix ans, dormait dans le cimetière, sous son tombeau scellé.

III

Tante Estelle et Mariette, en toilette claire, causaient à l'ombre du grand figuier de la cour du mas des Aygues, près du puits où pendaient les rubans ondulés et roussis des scolopendres. Les rayons inclinés du soleil de quatre heures doraient la façade chaulée du corps de logis. Un « ventoulet » très léger, secouait l'odeur amère des cyprès et des palmes. Les cigales s'apaisaient. On entendait les beuglements des troupeaux de bœufs en fuite vers les eaux du Rhône, dont on apercevait les aulnaies grisâtres par le portail ouvert. De temps en temps, sur le chemin qui longeait le mas, passaient des gardiens, piques au poing, coiffés de vastes feutres, dont les ailes tremblaient.

— Eh ! fit brusquement Mariette, maître Miramas...

En effet, le notaire franchissait le seuil du portail, canne en main, la redingote flottante, le chapeau à haute forme un peu en arrière. Des breloques d'or battaient sur son gilet blanc. Les verres de son binocle luisaient,

Tante Estelle, très pâle, faillit se traverser le doigt avec son aiguille.

— Té ! Mariette, il a endossé la grande tenue.

Maître Miramas, arrivant près d'elles, s'inclina cérémonieusement.

— Est-ce que maître Ramon est au mas ? fit-il en étirant sa longue moustache de sa main gantée.

Sur la réponse affirmative de Mariette, il salua de nouveau, et se dirigea vers les escaliers blancs qui conduisaient à la salle.

Mariette paraissait très perplexe; mais tante, palpitante d'émoi, ne s'en aperçut point. Elle disait qu'elle avait bien fait d'attendre ; que le véritable amour était enfin venu, et qu'il n'y avait qu'un grand amour qui pût la décider au mariage...

— Va ! va ! petite, ajouta-t-elle avec tendresse, ne te laisse prendre que lorsque tu aimeras et te sentiras aimée. Les mariages d'intérêt ou de raison, ne tournent presque jamais bien pour le cœur.

Mariette ne paraissait pas l'entendre. Les mains immobiles sur son tablier à fleurs, le regard lointain, elle songeait. Il était visible que son âme avait un secret, un secret triste sans doute, car l'ardente beauté de son visage brun, était toute trempée de mélancolie. On eut dit qu'elle allait pleurer ; qu'un rien ferait déborder les larmes arrêtées sous ses paupières.

— A quoi penses-tu ? demanda Estelle.

Mariette secoua la tête, et, avec une pointe d'inquiétude dans la voix :

— Il me tarde de savoir ce que M. Miramas dit à père.

— Moi je m'en doute bien, fit tantette souriante.

A ce moment maître Ramon s'encadra dans la croisée de la salle, criant :

— Estello ! Marietto !

Elles ne firent pas répéter l'appel. Abandonnant linges et aiguilles elles se précipitèrent vers la salle.

Miramas, tenant son chapeau des deux mains devant lui, était debout, très pâle. La raie de ses cheveux noirs, taillés à l'artiste, était bien faite. Sa longue moustache tremblait.

— Maître Ramon, bref en affaires, s'adressant aussitôt à Mariette :

— Ma fille, M. Miramas estimant que le moment de prendre femme est venu pour lui, a songé à toi. Qu'en penses-tu ? Et toi, Estelle, quel serait ton avis !

Estelle, demi-morte, s'était réfugiée dans un coin d'ombre et adossée à un meuble, pour ne pas rouler à terre. Le sourire qu'elle avait sur les lèvres en entrant, s'était transformé en un rictus qui lui déformait la bouche. Le plancher remuait sous ses pieds comme le pont d'un bateau. La question de son frère fit glisser deux grosses larmes sur ses joues blêmies.

Mariette, s'adressant au notaire, d'une voix douce, mais très ferme :

— Monsieur, vous n'y pensez pas! je ne suis encore qu'une enfant. N'avez-vous pas au moins dix-huit ans de plus que moi ?

La moustache de Maître Miramas trembla plus fort.

— A mon âge, continua Mariette, on peut faire une folie, mais pas au vôtre.

Maître Ramon, s'interposant, au notaire penaud :

— Je vous l'ai dit, c'est ma fille qui doit décider.

— Parfaitement... parfaitement, bredouilla Miramas... je vois que j'ai mon paquet, comme on dit...

— Voulez-vous que je vous apprenne quelque chose, Monsieur Miramas !...

— Je vous en prie...

— Eh bien ! moi, je connais une femme de votre âge qui vous aime, qui est belle et bien dotée.

— Par exemple! Alors, je ferais bien de la demander en mariage, puisque je ne puis rester seul et que vous me refusez, avec de bonnes raisons, je le reconnais.

Regardant Estelle dont les yeux brillaient ainsi que deux charbons ardents, Maître Miramas songea que, dans ses longues hésitations entre la nièce et la tante, il aurait été bien inspiré en se déterminant pour cette dernière.

— Oui, Monsieur, je vous le dis franchement, cette femme, vous devriez l'épouser, appuya Mariette.

— Eh, Mademoiselle, il faudra me présenter à elle.

Mariette alla vers sa tante, et, lui prenant les mains :

— Allons, tantette...

Estelle, toute recourbée, tête basse, parut hésiter. Mais la jeune fille faisant face au notaire, reprit :

— Voilà, Monsieur, la compagne qu'il vous faut. Vous me serez reconnaissant, je vous en réponds.

Miramas, s'approchant :

— Mademoiselle, dit-il à tantette qui commençait à sourire, votre nièce est une petite fée très sage; obéissons-lui, si vous le voulez.

Il y eut un silence, Miramas reprit :

— Supposons que je n'aie rien dit tout à l'heure, et permettez-moi de vous demander votre main.

— Et zou ! Estelle, fit Ramon en tirant sa sœur par la manche.

Tantette, alors, tendit ses deux mains au notaire, et, grave, d'une voix sage, elle dit :

— Monsieur, j'estime qu'un mariage qui commence par la raison et finit dans l'amour est le meilleur de tous. J'espère que ce sera là le sort du nôtre.

Mariette était si indulgente, qu'elle ne sourit même pas. Sa pensée était déjà loin. Elle songeait au beau lieutenant des houzards de Marseille qui, l'an dernier, logeant au mas, lui prit le premier baiser de sa bouche et tout l'amour de son cœur : « Hélas ! se disait-elle, il ne viendra peut-être jamais, lui, me demander d'être sa femme ! Jamais !... » Et une profonde tristesse s'immobilisait en ses yeux noirs. Heureusement, son père, que toute cette scène avait laissé béant, la tira de sa mélancolie en s'écriant tout à coup sur un ton glorieux et solennel :

— Eh bien ! mes enfants, le songe de maître Ramon s'est réalisé. Par tous les dieux du ciel ! nous allons faire une noce dont on parlera longtemps...

Raymond CLAUZEL.

CARNET DE PARIS

Villes futures

Tout en se trouvant fort bien dans les villes qui bossèlent de leurs tuyaux d'usines et de leur toit d'ardoise notre actuelle vallée de larmes, les utopistes ne manquent point d'en combiner d'autres ; les uns se bornent à jeter sur le papier des plans grandioses ; les autres, plus pratiques, achètent des terrains et pensent sérieusement à des commencements d'exécution. Il y a là deux écoles : les possibilistes et les probabilistes. A la tête de chaque groupe des gens distingués, d'un côté Wells, de l'autre Nénot ; l'un est romancier, l'autre architecte ; il semblerait que c'est le second qui doit avoir raison ; mais, de tout temps, les architectes ont plus ou moins fini par réaliser les prophéties des écrivains ; sans doute les Nénot futurs bâtiront un jour les hypothèses Wells et édifieront ces grandes cités-halls, couvertes de vitrages, ces Babels de fer dont parle l'historien du *Dormeur qui s'éveille pour mourir*, mais, en attendant, l'architecte qui porte le nom de Nénot pense à tout autre chose et formule des projets antithétiques.

Jugez-en : M. Nénot va fonder une ville ; mais non point un de ces Chicago qui poussent en Amérique avec la rapidité d'une moisson. Rien de moins nouveau-monde que son plan. C'est près d'Hyères que sa fantaisie le mène ; là exista, aux temps jadis, une jolie cité, une des nombreuses Héraclées qui embellirent l'Empire. M. Nénot refonde Héraclée. Qu'en veut-il faire ? Le rêve est joli, une ville de repos pour les artistes. Déjà M. Victorien Sardou possède là-bas sa colline ; d'autres viendront qui, après avoir ravi, secoué, amusé ou fait trembler Paris du frisson des premières et des vernissages, se fixeront dans Héraclée ranimée, rebâtie, et de leurs terrasses contempleront la mer bleue, tranquilles et doux comme Baptiste ou son précurseur, le sage Horace qui buvait le falerne dans l'or, dit-on, à la façon déjà des empereurs romains de la décadence, mais préférant, sans doute, le contenu au contenant, le sang de la vigne au métal perturbateur, honni et désiré qu'Hérédia aimait à mettre à la rime pour le rendre plus riche.

Pour compléter ce rêve païen d'une cité tranquille où deviseraient des philosophes, où des victorieux de la vie entendraient avec le petit bruit de la vague méditerranéenne mourir à leur oreilles des échos d'anciens triomphes, M. Nénot bâtirait sa ville, en haine de l'architecture compliquée et y ressusciterait ces petites villas campaniennes que Gusman nous a dessinées, si semblables à de petites maisons arabes. Chacun aurait sa cabane glorieuse; peut-être à l'instar des fauteuils académiques, finirait-on par donner ces maisons à l'élection ; on les briguerait; pour les avoir, on ferait des visites aux propriétaires voisins et à l'Académie d'Héraclée.

La cité que Wells esquisse dans ce roman « *Quand le Dormeur s'éveillera,* » que viennent de traduire Kozakiewicz et Davray est tout autre. Les rues roulantes et les aéroplanes y sont déjà des vieilleries; des acropiles, outils tous plus perfectionnés que le dirigeable, y sillonnent les airs ; les gens s'y habillent comme ils veulent, en se reportant surtout aux costumes de la renaissance italienne; en revanche, ils sont très malheureux et esclaves d'un trust énorme qui a trusté tous les trusts.

Ce ne sont pas de beaux jours que ceux que nous promet Wells en synthèse de la puissance capitaliste. Comme il est logique, il fait possible et même probable; seulement, les premiers peuvent changer; je pense qu'il n'y verrait point d'inconvénients; car ce n'est point l'âge d'or qu'il nous prédit pour ce Londres de trente-trois millions d'habitants, à qui il assigne deux siècles comme délai d'existence. Ni lui, ni nous ne pourrons contrôler; souhaitons plutôt à nos successeurs dans la vie des cités moins de perfectionnement scientifique et moins d'ennuis, et reportons-nous aux calmes fantaisies de M. Nénot et à son Héraclée sans téléphone et sans bureau de télégraphe, ou plutôt avec tout cela, car Héraclée ne sera pas plutôt fondée que tous ses habitants voudront être réunis à Paris par les fils les plus directs et exigeront le théâtrophone, en entrée de jeu.

Après Paul Meurice.

Qui va devenir le grand-prêtre de la religion de Victor-Hugo? On aura du mal à remplacer Paul Meurice. Il remplissait excellemment son pontificat; d'abord, il avait la tradition, et puis il y était habitué depuis longtemps. Il connaissait tous les dessins d'Hugo, ceux qui avaient été faits à la plume, au crayon ou avec des allumettes ; il avait classé tous les papiers d'Hugo, ce qui lui avait été, d'ailleurs, facilité par l'ordre prodigieux du grand poète; ce n'est pas Victor Hugo qui eût perdu en fiacre, comme jadis Maurice Barrès et plus récemment Gabriel Montoya, la documentation d'un roman ou une comédie en un ou deux actes. Hugo ne perdait rien et gardait tout; une ligne jetée sur un

chiffon de papier ne peut-elle, un jour, pendant le feuilletement paresseux d'anciennes notes, ranimer dans le cerveau de qui l'écrivit toute une atmosphère oubliée et devenir le thème d'un poème nouveau? Mille papiers étaient datés : autant de jalons, qui, parmi bien des milliers de paperasses semblables, de cahiers de notes, de pages interrompues, facilitaient la pieuse tâche de Paul Meurice, tâche qu'il laisse terminée après y avoir engouffré toute la fin de sa vie. Son successeur n'aura plus qu'à se laisser vivre; ce ne sera plus un apôtre : ce ne sera plus qu'un administrateur, ce qui sera encore une belle besogne. On parle, pour la fonction, de M. Gustave Simon; mais pourra-t-il avoir dans la voix, en parlant de Victor Hugo, ce timbre ému et obligeant qui venait si naturellement à Paul Meurice lorsqu'il répondait à une question sur Victor Hugo?

Les Pierres de Venise.

Voici deux ou trois ans qu'on se mit à traduire Ruskin en français; ses livres remontent environ à soixante ans; il ne faut point s'étonner qu'on se hâte à nous en apporter toute fraîche la transcription. Cela fera tomber la petite église ruskinienne, composée de quelques personnes sachant l'anglais à merveille, et procédant par de sobres révélations sur le maître, révélations prudemment graduées, de façon sans doute, à ne point éblouir le lecteur français par une manière de feu d'artifice. A être ainsi divulguée à petites doses, l'œuvre du grand critique anglais risquait de paraître assommante.

Il n'en est rien; cela demeure très beau, notamment ces *Pierres de Venise* que vient de traduire Madame Crémieux. Il est vrai que Venise continue à être à la mode; ceux qui se portent bien y vont chercher sans relâche d'élégantes neurasthénies; ceux qui sont neurasthéniques s'y viennent baigner dans un calme délicieux et jouir des opales changeantes, des saphirs atténués et des rubis sanguinolents qu'y prodigue une atmosphère changeante et féerique.

Les peintres seuls y vont un peu moins, depuis que par une accumulation de labeurs, il s'est produit que, sur deux appartements de grande ville, il y en a un qui contient sa vue de Venise, peinture, eau-forte en couleur, chromo; il y en a en tapisserie qui se font à Leipzig, à la machine.

Charles Cros.

Aux matinées de poésie de Trianon, très connues, très suivies (les beaux vers ont toujours un public), après que le conférencier a conté la vie de misère de Charles Cros, la belle voix de Jeane Hatto fait

sonner les mélodies de Busser, l'heureux musicien de la *Ronde des Saisons*.

La cantatrice, en sobre et presque sévère toilette d'harmonieuse couleur, obtient un succès énorme ; le musicien est comme timide ; il se penche sur son piano comme pour dissimuler de tout son possible sa personne et son rôle ; et puis Engel et Bathori chantent d'autres mélodies sur des poèmes de Charles Cros, de Gabriel Fabre, très belles. Les musiciens de talent se donnent rendez-vous dans *le Coffret de Santal*, ou plutôt ils y viennent sans se prévenir ; car voici deux fois qu'on entend chanter le Nocturne, une fois c'est Chausson ; l'autre fois, c'est Busser qui le musique ; tous deux très bien ; tant mieux d'ailleurs, si plus d'harmonie vient chanter en marge de ces belles pages poétiques.

De son vivant, Charles Cros n'eut d'autres musiciens que Cabanes dont la houppelande jaune, laineuse, profonde et criarde de ton, toison d'un être étrange et maigre, falot et drôlet, était la caractéristique principale. Cabanes était musicien, mais ne musiquait guère. Charles Cros eut aussi Charles de Sivry qui, lui, faisait beaucoup de musique, mais oubliait souvent de l'écrire. La gloire posthume de Charles Cros aura recommencé par la musique. Il ne s'en serait pas plaint s'il l'avait pu deviner, et l'on ne peut qu'applaudir à l'effort de l'organisation des matinées de Trianon, le poète J. Valmy-Baysse, qui présente des aînés glorieux et les grands morts avec le cortège d'harmonies qu'ils ont su mériter.

Les Idées de M. Poincaré.

Un bouquin jaune, le premier d'une série de trois ; dans ce bouquin, à côté de quelques discours politiques, beaucoup d'allocution littéraires. A quoi n'est pas amené un ministre de l'Instruction publique ? Voici une causerie sur La Fontaine, une autre sur Murger une autre sur Goncourt, souvenir de ce banquet, salle du Zodiaque, le dernier que présida Alphonse Daudet. Quand il fut terminé, tout le monde était si occupé à parler d'Edmond de Goncourt que c'est à peine si deux ou trois personnes le virent partir, tenant à la main une petite corbeille de fleurs qu'on venait de lui offrir et qu'il a oublié de léguer à l'Académie Goncourt, ce qui fait qu'elle ne peut en ajouter ni feuille ni fleur séchées au prix qu'elle vient de donner à M. Claude Farrère, en échange de ses deux bouquins dont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des Parisiens liseurs ne connaissaient point encore les titres.

Sylvanie.

Le Réveil, le beau drame de Paul Hervieu, se passe en Sylvanie, ce qui est sans doute tout près de la Transylvanie ; les pays aimés par

les dramaturges et les romanciers qui aiment à mettre en terre d'hypothèse leurs hypothèses tragiques se trouvent presque tous par là. Daudet, dans *Les Rois en Exil*, choisit la Dalmatie, où Bourges fait aussi se passer ses *Fleurs tombent et les oiseaux s'envolent*. Il y a par là une Carinthie dont se servit Abel Hermant, sans compter nombre de fantaisie de moindre importance. Pendant ce temps-là, les drames réels se passent en Serbie et en Bulgarie; ainsi la géographie romanesque du monde se rétrécit et gravite autour du Danube. Elle recule, car les romantiques les plaçaient en Allemagne, entre le Rhin et le Mein; si elle recule encore, elle atteindra la Grèce des classiques, ce qui prouve que tout est cyclique en ce monde, même la littérature romanesque.

Un nouveau Théâtre d'Art.

Ce théâtre d'art s'appelle le Théâtre des Arts; il expulse de sa façade le vieux titre : Théâtre des Batignolles, il renvoie en d'autre logis le mélo errant et le drame de cape et d'épée; c'était un des derniers théâtres où l'on pouvait voir encore du Ferdinand Dupin. Saint-Georges de Bouhélier entre en conquérant dans le nouveau théâtre et fera paraître *Le Christ*, où si longtemps passa *Rodin* ou *Roger la Honte*. Après beaucoup de pièces de poète passeront, si le public fait bon accueil. Rostand patronne très fort la tentative, ce qui est d'un bon augure et d'un bon confrère. C'est bien; mais assez rare. Par mesure de précaution, apres Bouhélier, on jouera tout de suite un autre jeune, Tolstoï, ainsi que dans les théâtres lyriques ou opéras-populaires, on commence à défendre les jeunes compositeurs en remontant Mozart ou Weber, *Freischütz* ou *Don Juan*. Tels sont les inélectables destins.

PIP.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La Lampe à Mercure

Une nouvelle lumière a fait son apparition. C'est d'Amérique qu'elle nous vient. On la doit à la vapeur de mercure rendue incandescente par le courant électrique.

On connaissait, depuis plusieurs années, les arcs au mercure. Ce sont de petits appareils formés par une cloche ou un tube de verre, dans lequel le vide est fait ; d'un côté un godet rempli de mercure et de l'autre un électrode en fer ; le mercure est en communication avec le fil négatif et l'électrode de fer avec le fil positif.

En faisant toucher par un procédé quelconque le mercure au fer, un arc s'établit qui remplit ensuite tout l'espace vide en produisant une lumière verdâtre un peu violacée.

Cet appareil est très apprécié dans les laboratoire de physique où l'on s'occupe de spectroscopie ; le spectre du mercure se compose d'un petit nombre de belles raies très lumineuses : une dans la région orange ; une autre verte ; une troisième dans le violet ; puis quelques autres dans l'ultra-violet que révèlent la photographie ; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'on ne voit aucune raie du côté des grandes longueurs d'onde, pas de jaune, ni de rouge ; cette particularité est unique dans les spectres des métaux, au moins les plus usuels : nous en verrons tout à l'heure les conséquences.

Ces petites lampes à mercure, d'un usage d'abord restreint, ont été de la part de l'ingénieur américain, M. Cooper Hewitt, l'objet de longues et minutieuses recherches destinées à en tirer des résultats pratiques.

Il a d'abord voulu se rendre compte du mécanisme du courant dans les gaz ou les vapeurs.

Lorsqu'on cherche à faire passer l'électricité à travers un gaz de plus en plus raréfié, on observe que, d'abord, la conductibilité augmente puis va en diminuant jusqu'à devenir pour ainsi dire nulle, mais cette diminution n'est qu'apparente, c'est seulement l'amorçage qui devient plus difficile. Celui-ci une fois opéré, le courant passe sans difficulté par suite de la désagrégation de l'électrode négative nommée cathode.

Pendant longtemps, ces phénomènes ont paru embrouillés et leur théorie en semblait obscure. Depuis quelques années, on a émis l'hypothèse des ions. On admet que les atomes des corps contiennent en eux de petits particules chargés d'électricité que l'on appelle ions, il y a les ions positifs et les ions négatifs. Dans chaque atome, ils se neutralisent les uns les autres. Les ions négatifs sont beaucoup plus petits que les positifs ; ils sont donc plus mobiles sous l'action d'une même force, dans un même champ électrique. Ces particules négatives circulent très facilement dans les conducteurs ; ce sont elles qui déterminent le courant. Pour traverser un gaz, il leur faut une force de tension considérable. Elles entraînent des molécules des électrodes et produisent les effets calorifiques et lumineux des décharges. Ces propriétés sont générales ; mais les applications que l'on peut en faire sont restreintes. M. Cooper Hewitt a essayé diverses substances : le graphite est d'une désagrégation facile ; mais il donne des poussières obscurcissantes ; le potassium et le sodium donnent des vapeurs très lumineuses mais qui corrodent le verre ; il en est de même d'un grand nombre de métaux dont les sels, à priori, semblent donner des courants assez lumineux. Bref le mercure, vers lequel on avait été dirigé par les premières expériences de laboratoire, a paru apte à donner les meilleurs résultats en vertu de sa facile désagrégation et des propriétés de sa vapeur. Quant au pôle positif, ou anode, qui ne se désagrège pas, il est constitué par une simple électrode en fer.

L'appareil se compose donc d'un tube en verre de 70 à 80 cent. jusqu'à 1 m. 20, dans lequel on a fait le vide. Au fond de ce tube se trouve un peu de mercure, à l'autre extrémité une tige de fer. Il s'agit pour amorcer de faire toucher un instant le mercure avec le fer ; cela peut se faire en inclinant le tube jusqu'au contact, un arc se produit et l'on remet le tube dans sa position ; on a inventé pour arriver au même résultat des petits dispositifs plus pratiques qui se comprennent facilement sans qu'il soit nécessaire d'insister. Aussitôt que le courant passe, le tube s'illumine ; la lumière tient le milieu entre le vert et le violet, c'est en effet un mélange de ces deux couleurs. Une lampe ainsi constituée est construite pour un courant de 3 ampères 1/2, elle ne consomme que 1/2 wolt par bougie, ce qui équivaut à peu près à la moitié de la consommation des lampes à filament. Cette faible dépense d'énergie tient justement à l'absence de rayons rouges et infra-rouges qui, physiologiquement, sont les moins utilisés. Mais, chaque médaille a son revers, cette pénurie de rouge a une conséquence désastreuse au point de vue esthétique : tout ce qui est rouge paraît noir ; tout ce qui contient du rouge change de ton dans un sens fâcheux ; le pigment rouge ou rosé de la peau ne s'éclaire plus ; le visage prend un aspect cadavérique, et si aucune lumière accessoire ne vient s'ajouter à celle du mercure, les personnages ont un aspect spectral. Pour l'éclairage domestique, ce serait un obstacle sérieux. On a cherché à y remédier de différentes manières. On a introduit dans le tube des gaz donnant

de la lumière rouge, par exemple de l'hydrogène ou bien en remplaçant le mercure par de l'amalgame de potassium ; mais on n'a pas réussi ; par un phénomène assez singulier, le courant choisit son chemin, au lieu d'avoir une superposition des deux spectres, on n'en a qu'une : celui du mercure ou celui de la substance corrective. Un autre moyen plus original et qui réussit mieux consiste à faire passer la lumière à travers une substance fluorescente telle que la rhodamine. En enveloppant les lampes d'une gaze imprégnée de ce produit, les physionomies reprennent un aspect naturel. Les radiations ultra-violettes sont transformées en rayons rouges. On peut mélanger cette rhodamine à de la poudre de riz : de deux personnes éclairées par une lampe à mercure, si l'une a cette poudre et l'autre en est privée, la première aura un éclat extraordinaire et l'autre aura l'air de sortir d'un tombeau.

Malgré les inconvénients de ce que l'on pourrait appeler le monochromatisme de la lumière du mercure, on espère, grâce à son bas prix, en réaliser de nombreuses applications. Des batteries de tubes, pouvant donner très économiquement de grandes quantités de lumière, conviennent bien pour l'éclairage de vastes ateliers. Ce n'est pas artistique ; mais cela suffit à voir clair. On peut y joindre des lampes à arc à flamme rouge, qui corrigent dans une large mesure leur défaut.

Les photographes les utilisent également à cause de leur grande intensité en rayons de courte longueur d'onde. Cette lumière étant presque monochromatique, on peut mettre au point sur les rayons bleus : on n'aura pas à se préoccuper de l'achromatisme des objectifs. On fait de très jolis portraits avec une batterie de quatre tubes distants de deux ou trois mètres du modèle ; la pose ne dépasse pas une seconde, l'absence de toute flamme extérieure rendrait ces appareils précieux dans les milieux inflammables, tels que les théâtres.

Le courant échauffe un peu le tube de verre ; mais la température ne dépasse pas cent degrés, ce qui est insignifiant. Si le tube vient à se rompre, l'incandescence cesse aussitôt. Il ne peut donc y avoir aucun danger d'incendie. Deux batteries, disposées à droite et à gauche d'une scène de moyenne dimension, permettraient de faire des photographies très rapides et peut-être des instantanés ; rien n'empêcherait alors de faire du cinématographe.

Actuellement, ces appareils sont assez encombrants, ils ont surtout l'inconvénient d'être chers ; mais tout se perfectionne et la sécurité absolue comme danger d'incendie, l'absence totale d'odeur et de fumée doivent attirer sur eux l'attention au point de vue de la photographie théâtrale.

On a cherché à remplacer le tube de verre par un tube de quartz qui laisse passer les rayons ultra-violets plus complètement que le verre.

Monsieur Heraeues a construit ainsi une lampe qui, avec un seul tube de petite dimension, permet de photographier en deux ou trois

secondes. Malgré tout, il ne semble pas qu'il y ait grand avantage à employer le quartz. Quoique d'une fabrication assez courante, ces tubes sont coûteux. Du reste, en photographie, il n'est pas nécessaire d'avoir une lumière à spectre trop étendu. Les foyers des diverses radiations ne sont pas assez rapprochés les uns des autres, et il devient impossible d'avoir de la netteté surtout dans l'ultra violet où l'indice augmente rapidement avec la diminution de la longueur d'onde. Les tubes en cristal ordinaire tels que les présente M. Cooper Hewitt rempliront donc parfaitement le but. L'appareil de M. Heraeues serait plutôt indiqué pour les recherches médicales dans le cas où l'on voudrait expérimenter la lumière ultra-violette pour la guérison de certaines maladies cutanées, méthode qui a déjà été expérimentée et semble donner de bons résultats avec l'arc électrique.

On s'est demandé si la lumière des tubes au mercure était favorable ou défavorable à la vision : les avis semblent partagés. On a dit quelquefois que la grande quantité de rayons violets dans une lumière pouvait produire de graves désordres sur les yeux. J'ai eu moi-même occasion de l'expérimenter, et, malgré des avis amicaux sur les dangers auxquels je m'exposais, je n'ai rien éprouvé de fâcheux ; mais il peut n'en pas être ainsi pour tout le monde. D'autre part, on a constaté que la lumière rouge portait sur les nerfs et rendait irascibles ; l'absence de rayons rouges doit donc produire un effet sédatif. En somme, il est probable que c'est surtout une affaire d'habitude. Une salle éclairée par des lampes à mercure a tout d'abord un aspect peu ordinaire, les yeux se portent inconsciemment sur ces tubes et sont froissés par leur éclat singulier ; mais on peut très bien admettre qu'avec une certaine accommodation on ne sente plus aucun gêne au milieu de cette lumière verdâtre et ne faisant presque pas ombre. C'est bien laid ; mais c'est très pratique.

Ainsi donc le mercure, à qui nous devons déjà d'importants services, va nous rendre encore celui, assez inattendu, de nous éclairer par sa vapeur.

Alfred LACOUR.

REVUE DRAMATIQUE

Le Réveil

En nous donnant l'*Enigme*, Paul Hervieu entrait dans un théâtre rapide, dramatisé fortement, prompt à créer des situations tragiques. Il devait aboutir au *Réveil.*

Cette pièce, robuste et sans adresses, violente nos habitudes et nous dépayse du Français. Ce n'est pas une raison pour l'accabler de dédains comme l'ont tenté les critiques de couloirs et les mauvaises digestions des pontifes. Il ne faut pas juger Paul Hervieu, dramaturge volontaire et averti, sous l'angle optique des esthètes et des invertébrés de lettres, dont les nerfs ne supportent plus que des tragédies scandinaves, conflits d'âmes scientifiques et de tourments immatériels. Le *Réveil* est une pièce à situations fortes ; elle emprunte à l'arsenal désuet du romantisme des procédés surannés ; mais elle les utilise avec une loyauté inhabile qui force l'estime, — avec, surtout, un style sans grossière réalité, où l'auteur de *Peints par Eux-mêmes* surgit, précieux et subtil, du mélodrame ambiant.

La trame, brusquée ici, du *Réveil,* féodalisée par un recul de l'action, donnerait un scénario lyrique à costumes d'une pathétique intensité. Elle peut s'esquisser en quelques lignes.

Fils du roi Grégoire de Sylvanie, chassé de son trône danubien par un usurpateur, le prince Jean refuse de se mettre à la tête d'une insurrection que son père a fomentée pour lui : il aime Thérèse de Mégée et elle va se donner à lui. Comment le vieux roi rompra-t-il l'intrigue et ramènera-t-il Jean en Sylvanie ?... En laissant croire à Thérèse que son fils a péri, poignardé par un sbire. Affolée, la malheureuse femme se traîne à son foyer pour y mourir ; ses devoirs de mère, d'épouse et de mondaine l'y attendent. Et quand Jean, échappé à la geôle après avoir brisé, à force d'outrages, la patience et les espoirs du roi, accourt pour lui crier qu'il vit encore, c'est une femme en toilette de soirée qu'il retrouve, où il redoutait de rencontrer une agonisante, incapable de lui survivre... Désespéré, il ira régner — ou se faire tuer — en Sylvanie.

Telle est l'ossature. Violente, on le voit, l'action, pourtant, s'enlumine d'épisodes ; mais aucun n'est un hors-d'œuvre : ils concourent tous à la tragédie, sans s'évertuer à être reliés avec soin ou développés selon

leur logique. Qu'importe !... C'est du théâtre. Trop de « littérature », jusqu'ici, anémiait les scènes modernes ; le livre, la conférence, l'article de journal ou de revue doivent suffire aux thèses sans action ; l'insupportable vide, la stagnation figée des âmes blettes, la joliesse malade du philosophisme ne sauraient être assez bannies de nos spectacles. Paul Hervieu, rallié à la cause de la vie et de la passion, fait se mouvoir devant nous des êtres de chair et de sang : un peu sèche, sa manière ne s'affadit point de lenteurs sentimentales. Dès l'acte premier, la scène du père enthousiaste et du fils révolté campe et situe l'action sur son terrain tragique. L'âme du prince Jean n'est pas belle, certes. Son vieux fauve de père a autrement de virilité, d'audace et de grandeur. A séduire la femme de son meilleur ami, à la détourner d'un foyer où il ne respecte ni la loyauté tendre de l'époux, ni l'innocence de la fille, ni la maternité indulgente de l'aïeule, le Danubien parisianisé nous apparaît comme un énervé moderne, coureur de guilledou et de cinq-à-sept, efféminé aussi, à l'égal des messieurs musqués et fatigués dont toute la vie se consume à frôler les jolies poupées de la mode ou à se vouer aux fonctions de sigisbées pour mondaines riches. Encore est-il supérieur à ces catégories par le furieux désir qu'il avoue de Thérèse, devant son père, pour qui, comme on voit, il a perdu tout respect. Cette velléité est fort intermittente chez ses pareils.

Thérèse de Mégée a un fonds de naïveté romantique qui l'asservit très vite aux terreurs imaginaires. Comment peut-elle se désintéresser complètement de sa fille, au premier acte, puisque, au second, un mot de Siméon Keff, — le faux sbire du roi, — va la dresser, anxieuse, prête à la fuite ?... Romanesque, avec même un excès de provincialisme qui passe et confond, Thérèse, en racontant son hallucination sanglante du début à celui qui va, dès le deuxième acte, en tirer parti contre elle, se révèle prête à subir toutes les invraisemblances, à accueillir tous les feuilletons, pourvu que le souffle tragique du meurtre les anime à ses yeux de quelque possibilité. On n'a pas tenu assez compte, à Paul Hervieu, de cette indication sobre et précise.

Les entrées, les sorties des personnages, leur présence fortuite ou utile, toujours au gré de l'auteur, affirment un beau mépris de la transition. Mais à quoi bon préparer les contingences secondaires ?... Il suffit qu'elles aient pu, dans la vie, se coordonner ainsi.

Froide, sèche, compliquée à dessein, — Hervieu dramaturge veut se souvenir qu'il excelle dans le livre — la langue de ces trois actes ne vise pas, une minute, à l'émotion. Tout l'artificiel des passions mondaines, que le prince Grégoire a le souci de rendre évident pour son fils, éclate précisément — et c'est certainement voulu ! — dans le souci d'analyse qui tourmente ses personnages. Aux plus poignants passages de leurs dialogues, les protagonistes détaillent des phrases ainsi faites : « Vous avez troublé en moi toutes les bourbes de l'instinct. — On a jeté du poison dans les sources de notre amour. » C'est pour mieux nous montrer combien peu profondes et peu sincères sont les

bases mêmes de leur attachement, pour nous préparer aussi au revirement du trois, qui, délicatement amenuisé, ne laisse pas de tourner court. Et c'est si vrai, que Thérèse n'oppose point à Jean le seul argument qui mettrait fin au siège dément de son adorateur : l'impérieuse nécessité d'assurer le bonheur de sa fille en assistant à son dîner de fiançailles, — faute de quoi tout serait rompu pour cette enfant, jetée dès lors aux pires désespoirs. — Une pudeur la retient, mais surtout le sentiment net de l'inutilité d'une telle défaite, après cette perte de « désillusions » qui a suffi pour anéantir tout amour.

On peut aisément prédire au *Réveil* un succès durable. Le public de la Comédie Française, pour qui, en définitive, a travaillé Paul Hervieu — et il ne saurait avoir trop raison ! — aimera cette intrigue robuste, mouvementée, pas ennuyeuse, malgré des imperfections volontaires qui font un éloge de plus à la probité de l'auteur. Ecrivain de race, dramaturge appliqué à l'égaler, Hervieu n'écrit jamais rien qu'il n'ait mûrement pesé, voulu, réalisé ; ses effets ne manquent pas le but qu'il leur asssigne ; peut-être pourrait-on lui reprocher de l'atteindre trop brusquement et avec une force où il semble qu'un peu d'excès soit parfois à regretter. Mais il est hors de doute que le public se passionne pour ses conceptions, qu'il les suit, haletant, bousculé et ravi, d'un regard juste assez effrayé pour marquer son intérêt, juste assez rassuré pour garder la notion qu'il se divertit plus qu'il ne tremble aux rebondissements tournants de l'action.

Et l'œuvre est défendue, mise en relief avec une perfection qui contribue beaucoup à son triomphe. C'est Madame Bartet qui joue Thérèse de Mégée, — Bartet, le charme, la beauté, l'émotion indicible et sans rivale, l'incarnation de tout ce qu'il y a, dans une femme d'élite, de passion décente, de sensibilité et d'amour, — et tout cela si mesuré, si impeccablement humain et surhumain tout à la fois que l'adoration du prince Jean resplendit, devant elle, d'une grandeur qu'Hervieu ne lui avait pas donnée.

Le prince Jean, c'est M. Le Bargy, très à l'aise dans cette triomphante et fébrile création d'un neurasthénique exacerbé, d'une sorte d'inconscient maladif, oriental ou moldo-valaque énervé par la vie parisienne des salons, plus dangereux pour sa race que les petits soupers à demoiselles où ses pareils ne laissent, du moins, que leur fortune et leurs illusions.

Les deux Mounet jouent le prince Grégoire et Siméon Keff. Du premier, rien à dire, sinon qu'il est excellent, farouche et noble à souhait. En jaquette, il a l'air vêtu d'un pourpoint, drapé d'une dalmatique, armé d'un glaive souverain. Il est grand, terrible, hors de notre temps et presque de son personnage, tant il fait passer de souffle légendaire dans le roi proscrit qu'une amourette arrête sur le seuil de son unique désir. Paul Mounet a tout d'un conspirateur, la voix, le geste, la robustesse, le courage, — et la conviction menaçante et l'ardente foi que rien n'émeut.

Il faut complimenter aussi Madame Pierson, M. Mayer et Mademoiselle Bergé; au second plan où ils jouent, ils ont du relief et du naturel; leur simplicité résiste aux bourrasques qui renversent tout autour d'eux. Ils symbolisent, parmi les agitations de la vie en marge, le calme du foyer, l'indulgence et la fidélité tranquille, et ils font aimer, en plein romantisme tragique, ces vertus familiales et bourgeoises qui méritent tous les sacrifices et sauvent les âmes en détresse des vertiges sans rémission.



Un mot encore, pour terminer ces notes hâtives. Paul Hervieu, s'il devait être troublé par certains critiques, qui ont l'action en haine et le vrai théâtre en mésestime, n'aura qu'à écouter son public, dans les couloirs normaux des soirs qui vont suivre. Il saura ainsi que sa pièce est hardie, mais morale; décousue, mais forte, et qu'il nombre une victoire de plus devant la seule opinion qui dure au théâtre : celle qui paie. Et qu'il se garde de revenir en arrière, d'idéaliser de trop de psychologies la pièce qui suivra celle-ci! Tout au plus pourra-t-il condenser moins ses épisodes, en ralentir un peu le tourbillon tragique, sacrifier plus discrètement au noble souci de concision qui l'étreint et rend parfois sèches les réparties de ses personnages, dès qu'ils côtoyent les abîmes passionnels. Avec très peu de chose, le *Réveil* aurait pu être un chef d'œuvre accompli; il n'en reste pas moins un des plus beaux drames de notre théâtre et qui fait honneur au maître écrivain de la *Course du Flambeau* et de l'*Armature*.

MONTAUDRAN.

Jeunesse

L'Odéon, à qui son rôle de second théâtre français laisse beaucoup de libertés, a donné *Jeunesse* de M. André Picard. Ces trois actes, grêles et quelque peu monotones, consacrent une vérité, ou tout au moins une opinion souvent émise en vers et en prose, à savoir que chaque âge a ses plaisirs, et que tout homme frappé de cinquantaine, fût-il Ruy Gomez de Silva ou un vulgaire vieux marcheur comme le sénateur Roger d'Autran de M. André Picard, ne doit pas jeter les yeux sur des fleurs printanières, ces dernières répondant aux noms de Dona Sol ou de Mauricette, l'espiègle lectrice de Madame d'Autran.

L'action de *Jeunesse*, la voici en quelques mots: le sénateur Roger

d'Autran serait un mari modèle ; car il est plein d'exquise urbanité vis-à-vis de sa légitime épouse qui l'adore ; lui-même la déclare incomparable ; ce qui ne l'empêche pas de passer son temps hors de chez lui et de mener avec une inlassable ardeur une vie d'homme à femmes des mieux remplies qu'on puisse imaginer. Madame d'Autran a usé de tous les moyens pour retenir au foyer conjugal son papillon d'époux ; elle tente une dernière manœuvre, aidée par la Providence qui lui envoie la jeune Mauricette, candidate au poste de lectrice qu'elle a décidé de créer pour soulager ses yeux, fatigués de pleurer sur les incartades de son époux. Mauricette est une jeune personne fort drôle, fille de rapin et pétrie de bonne terre montmartroise.

Le sénateur apparaît pendant cette entrevue ; il est en habit et va partir pour quelque « marche » déguisée en un banquet politique chez Durand. Mauricette le séduit en coup de foudre ; il envoie promener sa sortie, son banquet et ses aventures pour rester entre sa femme et la petite montmartroise.

Madame d'Autran a un éclair de génie : puisque son mari paraît se complaire en la compagnie de Mauricette, en gardant auprès d'elle cette dernière, elle gardera du même coup son mari.

Dès lors, le public a le droit de supposer que l'infortunée Madame d'Autran consent à ce que son mari se partage, en parties plus ou moins égales, entre elle-même et Mauricette. Au fond, elle eût gagné à l'opération : car, au-dehors, les aventures du juvénile sénateur sont nombreuses autant que simultanées.

Tel n'était pas le dessein de M. André Picard qui, de son côté, a le droit de faire penser et agir ses personnages à son gré. Il a voulu faire de Madame d'Autran une brave femme sans beaucoup de nez, c'est-à-dire que pas un instant elle ne se doute que le mari — elle le sait pourtant très inflammable ! — va prendre feu au contact des dix-huit ans de Mauricette.

Ce n'est qu'à la fin du deuxième acte que la malheureuse s'aperçoit de la vérité, à la suite d'une scène pénible entre son mari et un de ses invités qui s'est permis de serrer de trop près Mauricette.

Mauricette devenant un danger privé, il faut aviser, et heureusement qu'il se trouve là, fort à propos, un ami de Roger d'Autran, le docteur Charles Aubert qui, précisément, aime Mauricette. Mais le cœur de Mauricette a battu au contact élégant et plein d'expérience du vieux beau ; elle repousse tout d'abord Charles Aubert : il est jeune, mais dénué de l'extérieur qui fait les conquérants.

Plus par raison que pour tout autre motif, Mauricette consent à épouser Charles Aubert qui la confie à la garde de sa sœur avant le jour du mariage.

Plusieurs mois ont passé. Mauricette ne peut se décider à aimer son mari, ce qui navre fort celui-ci ; mais comme il sait que patience et longueur de temps font plus que force ni que rage, il attend patiemment que sonne l'heure où s'ouvrira pour lui le cœur de sa femme. Il

finit par être récompensé de sa persévérance : après une émouvante entrevue entre Mauricette et Roger d'Autran, vieilli par cet amour contrarié, Mauricette comprend que la jeunesse de son mari est bien préférable à la maturité de l'amant décrépit. La morale de la pièce de M. André Picard est donc d'une pureté très orthodoxe et il n'est pas douteux qu'elle ne soit du goût de la clientèle familiale de l'Odéon.

Madame Marthe Régnier tient gracieusement le rôle de Mauricette et Madame Dux est parfois touchante dans celui de Madame d'Autran. Madame Miramon, Madame Julien et Madame Félix complétaient la distribution dans les personnages de Madame Chavry, de la vieille bonne et dans celui de la sœur du docteur Aubert, qui n'est autre que M. Janvier, dont les attitudes tristes sont un peu exagérées. M. Tarride joue avec sûreté le rôle de Roger d'Autran avec, à ses côtés, M. Séverin, un excellent Chavry,

Un acte en vers : *Un Mari qui faillit tout gâter* de M. Sacha Guitry commence le spectacle. Les vers de cette pièce en sont très libres, on pourrait dire trop, si l'exagération, en matière fantaisiste et à l'âge de l'auteur, pouvait être un défaut grave. M. Sacha Guitry sera plus tard comme son père, M. Lucien Guitry : il aura beaucoup de talent.

H. A.

REVUE MUSICALE

La Ronde des Saisons à l'Opéra

Les lecteurs de la *Nouvelle Revue* n'ont certainement pas oublié une gracieuse légende du pays de Comminges que publia ici même, il y a quelques années, notre distingué collaborateur, M. Ch. Lomon. C'était l'histoire d'un sylphe aimé par un mortel, pris bientôt lui-même aux pièges de l'amour, jusqu'à en mourir. Avec infiniment d'adresse et de goût, MM. H. Büsser et Ch. Lomon ont bâti sur cette simple fable le scénario de la *Ronde des Saisons*.

Il y avait une fois, dans le comté de Comminges, un lutin qu'on nommait Oriel ; à l'époque des vendanges, lorsque la campagne pyrénéenne se teinte de l'or sanglant des vignes, Oriel, comme grisé par l'odeur des grappes pressées, se laissait emporter dans un souffle de brise, et s'amusait, ici à mystifier le grave et lourd intendant des vignes de Comminges, là à se moquer de la suffisance du chef des vendangeurs. Un jour qu'il avait pris l'apparence d'une jeune vendangeuse, et que, mêlé au chœur dansant de ces bacchantes rustiques, il s'en montrait la plus gracieuse et la plus légère, Tancrède, seigneur du pays, la vit. « Elle dansa et elle lui plut ; » mais se moquant de ses déclarations amoureuse, elle disparut soudain à ses yeux.

Dans sa demeure bizarre, la sorcière déchiffre le grimoire et prépare des incantations ; la porte s'ouvre, et, dans un rayon bleu de la lune, plus légère que les souffles légers de la nuit, Oriel apparaît en dansant. Elle mime à la sorcière sa rencontre avec Tancrède. « Méfie-toi de l'Amour ! » lui conseille la vieille.

Mais Oriel ne fait qu'en rire... Du bruit à la porte... C'est Tancrède ; vivement Oriel disparaît. Au jeune seigneur qui lui conte sa peine et lui demande de la guérir, la sorcière promet qu'il reverra la jolie vendangeuse, lorsque l'Automne viendra de nouveau avec son cortège de feuillages rouges, et de raisins mûris, et elle lui donne quatre fleurs. Qu'il apporte la première au Printemps, deux autres à l'Eté et à l'Automne : cette offrande lui rendra favorables et fera s'écouler rapides les saisons qui le séparent d'Oriel. Mais la quatrième fleur, la pâle fleur blême de l'hiver, qu'il la garde avec soin : tant qu'il la portera à

sa ceinture, l'hiver, le froid hiver qui tue les lutins et les sylphes, ne pourra rien contre sa bien-aimée. Et Tancrède, ivre de tenir son bonheur dans ses mains, se rue dans la vie.

Il appelle d'abord le Printemps. Insensible à ses séductions divines (oh! la jolie mêlée de fleurs et d'hirondelles, sous les branchages nouveaux!) il jette ardemment la deuxième fleur. Le Printemps passe comme un songe, et voici l'Eté; mais ses splendeurs non plus ne peuvent retenir Tancrède... Que la vie est longue loin d'Elle! Vite, la troisième fleur! et de nouveau l'Automne rougit les montagnes pyrénéennes; comme il y a un an — comme il y a cinq minutes! — les vendangeurs et les vendangeuses entrent en dansant; aujourd'hui comme alors la plus gracieuse et la plus légère, c'est Oriel; et Tancrède enfin l'a retrouvée! Le lutin n'a pas été insensible au don généreux que son seigneur a fait à sa vie; il se laisse aller dans les bras de Tancrède, et comme pour affirmer sa conquête, arrache de sa ceinture la dernière fleur. Hélas! c'est la fleur de l'Hiver! Aussitôt s'évanouit le radieux Automne; les frimas envahissent la vallée riante et fertile; et la froide saison entourée d'un vol sombre de corbeaux, pose son pied glacé sur les deux corps d'Oriel et de Tancrède que la neige lentement commence à recouvrir.

Ce poétique livret a très heureusement inspiré M. H. Büsser. Toutes les précieuses qualités qui distinguent le jeune auteur d'*Hercule au jardin des Hespérides*, de *Minerve*, d'*A la lumière* et de tant d'œuvres charmantes, s'y déploient avec une maîtrise suprême et une exquise liberté: la grâce légère, la musicalité ardente et fine, l'élégance et la souplesse du rythme, la distinction de la mélodie, la clarté. Je ne parle pas de la science, dont au reste, il est devenu banal de parler à propos de nos jeunes compositeurs; mais je veux insister sur une qualité point vulgaire par le temps qui court: la personnalité. Assurément, M. Büsser connaît aussi bien que personne toute notre musique moderne, et l'on sent, çà et là, dans la *Ronde des Saisons*, à telle succession de tons entiers, à telle descente chromatique de quintes, à telle modulation subtile, ou à telle inquiétante résolution, qu'il pourrait tout comme un autre, — comme tant d'autres! — pasticher Franck, d'Indy ou Debussy. Mais M. Büsser a un autre tempérament; il reste malgré tout parfaitement et sincèrement personnel; et ce n'est pas un mince éloge, au jour d'aujourd'hui.

L'ouverture est charmante, où paraissent le thème d'Oriel, voltigeant, souple, et si caressant dans sa tonalité de *mi-majeur*; puis des fragments de la *petite valse* du 1er acte que chante délicieusement le hautbois. Tout le premier acte, du reste, est un enchantement; l'entrée des vendangeurs, le pas des paniers sont d'un joli rythme et d'une couleur exquise, la petite valse d'une nonchalance et d'une grâce charmantes. Mais ce qui domine cette première partie, ce sont les ravissantes variations rythmiques sur un thème d'allure populaire, et dont l'origine est chère à la piété filiale de M. H. Büsser. Avec une

habileté infiniment spirituelle, le thème en *la majeur*, à 6/8, se désarticule, et devient tour à tour valse preste, légère, aérienne comme une ronde de libellules, lourde bourrée, frappée par de gros sabots montagnards, ou danse échevelée, folle, qu'un mélange de mesure à cinq temps rend exquisement savoureuse.

La scène de la *Sorcière* est une remarquable page d'orchestre ; la tonalité mystérieuse d'*ut mineur*, le dessin obstiné des basses, les longues tierces qui se déroulent au dessus, couronnées comme d'un feu sombre par l'éclat assourdi d'une tierce soudain majeure, tout concourt à la teinter d'une poésie fantômale et étrange. Puis viennent les danses vives et charmantes du Printemps ; celles plus colorées et plus chaudes de l'Eté (une de celles-ci joyeusement menée par la trompette aurait pu se montrer vulgaire, et « musique de foire » ; elle est, au contraire, d'une vie et d'un pittoresque éclatants) ; le grand *adagio* en *fa majeur ;* et enfin la délicieuse valse de l'Automne, en *mi majeur*, soupirée par les violoncelles à l'aigu, sur des pizzicati de cordes, amoureuse et langoureuse, terminée par une phrase exquise, malheureusement trop courte, où se respire comme un parfum de la musique de Fauré.

L'orchestration, extrêmement intéressante, est peut-être un peu trop discrète, et c'est le seul reproche que l'on puisse faire à cette très remarquable et très musicale partition. Il est certain que M. Büsser a été trahi par les vastes dimensions de la salle de l'Opéra, tandis que tout ce qui est doux, ténu, subtil, s'entend à merveille, et arrive avec sa vraie couleur jusqu'à nous, tout ce qui devrait être — et en réalité veut être — vigoureux et sonore, s'estompe et s'assourdit ; on souhaiterait parfois un peu plus de mordant et un peu plus d'éclat...

Oriel, c'est mademoiselle Zambelli, et je ne crois pas qu'il soit possible de jouer ce rôle avec plus de légèreté et de souplesse, avec plus de grâce et d'esprit ; chacun de ses gestes est un charme, chacun de ses sourires une joie. Mesdemoiselles L. Mante (Tancrède), Ricotti (le Printemps), Léa Piron (l'Eté), Sirède (l'Automne) et Nicloux (l'Hiver), méritent de partager avec elle les acclamations du public.

J. SAINT-JEAN.

LES LIVRES

Albert Cim : *Les Quatre Fils Hémon* (Hachette et Cie). — Sous ce titre, Albert Cim nous conte l'histoire, tantôt comique et amusante, tantôt des plus touchantes et des plus dramatiques, de quatre jeune gens à la recherche d'une position sociale. Par une plaisante bizarrerie du sort, c'est celui qui semblait le moins intelligent, le moins bien doué des quatre, qui réussit le mieux à trouver son chemin, puis qui se fait le guide et le protecteur de ses frères, et devient enfin le sauveur de la famille.

Edouard Zier a magnifiquement illustré ce livre, et fait, pour ainsi dire, vivre et parler, dans ses artistiques compositions, les personnages de ce très attachant récit.

Chez Sansot : Louis Bergerot : *Lucie.* — J. L. Vaudoyer : *Les Compagnes du Rêve.* — Alexandre Cormier : *Le Livre des Fées, des Fantômes et des Sages.* — Prosper Dor : *Sous les Sapins.* Poèmes.

F. T. Marinetti : *Le Roi Bombance* (Mercure). — Un pamphlet sociologique, virulent, bâti de ripailles et de galimafrées symboliques, à la poursuite du bonheur universel; procède de Rabelais et de Jarry, de *Pantagruel* et d'*Ubu Roi*. Curieux, lyrique, écrit avec un art redondant où le poète perce, à chaque page, la peau rude du satyrique.

Robert Duquesne : *M. Homais voyage* (Libr. Universelle). — Un pastiche du style de Flaubert, avec sa vision normande et ses aperçus narquois sur la vie des cuistres. A mettre dans le voisinage de *Madame Bovary*, pour l'anecdote, et de *Bouvard et Pécuchet*, pour le genre. Des illustrations de Mac-Orlan, souvent insuffisantes.

Raymond Poincaré : *Idées contemporaines* (Fasquelle). — En raccourci, la vie politique d'un grand lettré ou, si l'on veut, les idées littéraires et sociales d'un homme d'Etat. Le livre est digne du penseur élégant qui, si jeune encore, s'est haussé aux premiers rangs de la République.

Madame de Thèbes : *Almanach de 1906* (Juven). — Pour écrire, chaque année, une plaquette avec ce titre et, non seulement, n'être ni outrecuidant, ni hasardeux, il faut l'intelligence, le savoir hors de pair et la subtilité de notre sorcière nationale, — parisienne surtout, et qui a su intéresser toujours à ses idées les âmes d'élite et les contemporains célèbres. Philosophique, aimable, profond aussi, l'almanach de Madame de Thèbes justifie, par son bonheur permanent, depuis trois ans, la vogue de ses prédictions pour 1906 et la sûreté de ses presciences astrales. Et, par dessus tout cela, un fatalisme souriant, une sensibilité de femme, indulgente à toutes les responsabilités, puisque c'est aux astres qu'il faut, la plupart du temps, demander compte des événements humains.

Pilastre : *Abrégé du journal du Marquis de Dangeau* (Firmin-Didot). — Martial Martel : *Tourments* (Maison du Livre). — Paul Desbruyères : *Les Sépulcrales* (Messein). — Grandmaison : *La Compagnie de Jésus* (Bodin). — Albert Birot : *De la Mort à la Vie.* — Calypso : *Les petites Grues de Paris* (Messein). — Camille Flammarion : *Annuaire astronomique, 1906.*

Ernest Dupuy. *La Jeunesse des Romantiques* : Victor Hugo ; Alfred de Vigny (Lecène et Oudin). — Une étude très forte et très nouvelle, qui dépasse beaucoup l'habituelle portée de ces ressouvenirs. Et un livre pensé, écrit et équilibré avec art.

Ch Schmid : *L'Art du Théâtre.* — Le nouveau numéro de l'*Art du Théâtre*, publie avec un véritable éclectisme les comptes rendus illustrés de *la Grande Famille*, *les Oberlé*, *Bertrade*, œuvres d'ordres bien différents en effet.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Le Gérant : **Pierre LEMONNIER.** Auxerre. — Imp. A. Lanier.

La Nouvelle Revue

POLITIQUE, LITTERAIRE ET ARTISTIQUE

(Nouvelle série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P.-B. GHEUSI et Henri GAUTIER, Directeurs

Henri AUSTRUY, Secrétaire de la Rédaction

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :	12 Mois	6 Mois	3 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine. . .	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER

Prix : 2 fr. 50

N° 151 — Nouvelle Série. Tome XXXVIII. — 2e Livraison. 27e Année

La Nouvelle Revue

PARAIT CHAQUE MOIS, LE PREMIER ET LE QUINZE

15 JANVIER 1906

SOMMAIRE

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

—

1906

TÉLÉPHONE 801-46

LA MORT DE MADAME ATKYNS

PERSONNAGES :

Madame ATKYNS.
Victoire ILH.
Le MÉDECIN.
François BERGER.
Monsieur CHARLES.

Le 2 février 1836, au premier étage de la maison du baron Daru, 65, rue de Lille, à Paris — actuellement nº 79 — dans le petit appartement qu'elle habite depuis dix ans, s'éteint doucement Madame Atkyns (Charlotte Walpole, née en Angleterre vers 1758, artiste au théâtre royal de Drury-Lane, mariée, en 1779, à sir Edouard Atkyns de Ketteringham). L'ancienne amie de Marie-Antoinette, après avoir dépensé sa vie et sa fortune à préparer en vain l'évasion de Louis XVI et de la reine détenus au Temple (1792-1793), avait été l'âme même des conspirations royalistes qui, — selon les documents les plus récents, en dépit des obscurités fortuites ou voulues de l'histoire, — réussirent à faire évader le Dauphin (Louis XVII) de la fameuse prison d'État (1795).

Pauvre, abandonnée des princes auxquels, dans sa détresse, elle a vainement confié des suppliques et des documents trop précis et qu'on ne retrouvera jamais, Charlotte Atkyns se meurt, au cœur de Paris, oublieux déjà de sa légende. Elle a près de quatre-vingts ans. Dans sa physionomie, jadis si mobile et si jolie, ses grands yeux seuls ont gardé la flamme qui inspira tant d'héroïsme et d'amour à l'infortuné chevalier de Frotté, tragiquement fusillé par la police de Bonaparte, et à tous ceux qui, comme lui, exposèrent leur vie et leur liberté pour sauver le prince captif.

C'est un petit intérieur très simple, très intime, datant des dernières années du siècle passé. Un modeste mobilier d'acajou, recouvert de drap bleu, un canapé de soie azur tendre ; au mur, un portrait du Dauphin à Versailles, entouré des médaillons de tous les siens. Sur la cheminée, une

pendule de porcelaine, précieusement défendue sous un dais de verre ; en face, au dessus d'un guéridon massif, un cartel où sont ciselées les armes de Marie-Antoinette. Partout, les reliques humbles et touchantes du culte de la dame de Ketteringham pour les prisonniers du Temple. Dans la cheminée brûle doucement un feu de bois couvert de cendres.

Charlotte est étendue, inerte, endormie sans doute, dans une grande bergère Louis XVI ; si menue, si chétive, elle a déjà cette immatérialité des mourantes qui fait, à leur chevet, baisser les voix et se serrer les cœurs.

Le jour est sombre ; au dehors, une sorte de buée grise embrume la rue calme. Aucun bruit ne trouble l'heure solennelle : c'est à peine si le balancier de la pendule de porcelaine laisse distinctement battre le pouls étouffé des secondes.

Le Médecin s'est penché vers la mourante, l'a examinée longuement. Puis, sans un geste, il a rejoint Victoire Ilh, la servante dévouée, la confidente de la mourante qui, à l'écart, épie et attend son arrêt.

Le Médecin, à Victoire. — Elle respire mieux ; le remède agit. Dans un instant, elle s'éveillera.

Victoire. — Plus forte, selon sa recommandation ?

Le Médecin. — Plus forte, je l'espère. Mais que signifie ce vœu singulier ?... Pourquoi m'a-t-elle demandé une heure de répit avant de mourir ?... Son testament peut-être ?...

Victoire. — Elle l'a écrit en janvier ; il est chez le notaire.

Le Médecin. — Quelque recommandation suprême aux siens ?...

Victoire. — Milady n'a plus de famille. Tous ses amis sont morts.

Le Médecin. — Personne ne s'intéresse donc plus à elle ?... (Dénégation attristée de la Bavaroise). Vous êtes seule à son service ?

Victoire. — Il y a aussi Jean-Baptiste Erard, le Suisse qui est ici depuis cinq ans... Tout le voisinage honore Milady comme une sainte. Pourtant, elle ne reçoit personne, à part maître Tourin, le notaire, et monsieur Charles, l'horloger au fond de la cour. Les autres, ceux qui lui devraient tant, sont trop haut, trop fiers, — peut-être pires !

Le Médecin. — Les autres ?...

Victoire, prudente. — Je me comprends.

Le Médecin, à demi-voix. — Ah ! oui !... les Princes ?...

Victoire, avec amertume. — Sans doute... Ils doivent tout à celle qu'ils ont abandonnée, — tout, vous dis-je, leur trône, leur

tranquillité, et tant d'argent, celui que Madame a dépensé pour eux, sans obtenir un écu de remboursement, — deux millions et demi, — tout ce qu'elle avait, quoi !

Le Médecin, pensif. — Elle vous a dit ?...

Victoire. — Oui; elle m'appelait sa confidente, sa dernière amie.

Le Médecin, qu'une ardente, mais inquiète curiosité rapproche encore de l'Allemande. — Alors, ces rumeurs vagues, ce qu'on raconte dans le quartier ?... ce serait vrai ?... Madame Atkyns aurait, pendant la Révolution, fait évader le Dauphin, Louis XVII, de la prison du Temple ?...

Victoire, défiante. — Dame ! Je ne sais pas au juste, moi... Si c'était vrai, la famille royale l'aurait-elle laissée ainsi, presque dans le dénûment ? Ne lui aurait-elle pas rendu les millions qu'elle a perdus ? Comment expliquer cet abandon, et tant d'ingratitude ?

Le Médecin, pensif. — Hélas !... Vous êtes naïve, ma brave Victoire.

Madame Atkyns fait un mouvement. La servante se rapproche d'elle, attentive. Le médecin se dispose à partir.

Elle va s'éveiller. Vous pouvez prendre vos dispositions. Votre maîtresse aura une heure de lucidité, peut-être deux ; puis, ce sera la fin.

Victoire. — Restez, je vous en prie, monsieur le médecin.

Le Médecin. — A quoi bon ?

Victoire. — Milady m'a bien recommandé de vous retenir.

Le Médecin, comme alarmé d'une idée subite. — Mais je ne vois pas...

Victoire. — Tenez, je vais vous dire, puisque, aussi bien, vous êtes presque au courant ; Madame veut dicter une communication très importante ; c'est pour cela qu'elle a souhaité ce sommeil qui lui rendrait ses forces... Elle désire que vous soyez témoin.

Le Médecin, dont les regards embarrassés interrogent les portraits de la muraille, ceux du Dauphin et du duc de Berry, ceux des autres princes, disparus aussi. — Témoin ?... Mais... d'autres malades...

Il hésite, partagé entre sa curiosité et la terreur de se compromettre ; puis, un peu honteux d'avoir eu peur, il se rapproche résolument de la mourante, qui commence à s'agiter.

Je resterai, Victoire. Je crains, d'ailleurs, une syncope qu'il faudra surveiller.

VICTOIRE. — Alors, je vous laisse quelques minutes, le temps d'aller prévenir maître Tourin, monsieur Charles et François Berger qui doivent assister aussi.

LE MÉDECIN. — Allez, ma fille. Je veille sur madame Atkyns.

Victoire disparait; le médecin, assis auprès de la moribonde, laisse errer ses regards sur les reliques qui l'entourent. Une songerie profonde l'absorbe. Mais la malade s'éveille et passe sur son front sa main amaigrie.

CHARLOTTE, d'une voix calme. — Soyez remercié, docteur, d'avoir bien voulu rester.

LE MÉDECIN, empressé. — Madame...

CHARLOTTE. — Et, aussi, de vos soins bienfaisants : j'ai si bien dormi, depuis quatre heures, que je me sens forte. Si je ne me savais si proche de la mort, j'aurais, grâce à vous, l'illusion de revenir à la santé.

LE MÉDECIN, sans conviction, pourtant. — Pourquoi pas ?..

CHARLOTTE, souriante, résignée. — Je sais : mes instants sont comptés. Je pourrai, du moins, remplir ici le dernier devoir qui me reste. Je vous suis bien reconnaissante de me donner une heure ; vous ne le regretterez pas ; car on m'a dit que vous étiez curieux de révélations historiques, docteur; et celles que j'ai à vous faire vous intéresseront...

LE MÉDECIN, comme pour détourner l'attention de la malade. — Vous ne ressentez aucune fatigue ?..

Il lui tâte le pouls, affecte de la distraire de son idée fixe.

CHARLOTTE. — Je me sens très bien... Vous doutez un peu, avouez-le, de ma lucidité ?.. Vous craignez la fièvre, le délire... On a dû vous dire que j'étais un peu folle. Pourtant, docteur, il faut, j'ai besoin que vous attestiez le parfait équilibre de mon jugement.

Elle s'exprime avec un charme presque juvénile ; le léger accent anglais qu'elle a gardé de son origine singularise d'un attrait de plus ses paroles, déjà aggravées par l'inquiétude même qu'elles révèlent.

LE MÉDECIN, sincère. — J'attesterai, Madame, que jamais votre intelligence n'a brillé plus nette; aucune exaltation ne vous met hors de vous même. Je suis sûr de votre raison; je ne me défends même pas de subir le charme, l'ascendant de votre calme, la sagesse consciente de votre raison.

CHARLOTTE, sourit, rassurée. — Merci, mon cher docteur... je vous préviens que je vais vous parler de mon roi, Louis XVII...

LE MÉDECIN, appuyant à dessein. — Mort dans la prison du Temple, le 9 juin 1795.

CHARLOTTE, très calme. — Non... Louis XVII n'est pas mort au Temple.

LE MÉDECIN. — Vous êtes sûre ?..

CHARLOTTE, très simple. — Puisque c'est moi qui l'ai sauvé !

Elle regarde, souriante, le docteur qui l'examine avec anxiété.

Mais attendons les autres témoins, devant lesquels je dirai tout.

LE MÉDECIN. — Victoire est allée les chercher.

CHARLOTTE. — Et les voici.

La porte s'ouvre, en effet. La Bavaroise entre, introduit François Berger dans l'appartement et referme la porte. Madame Atkyns s'alarme.

Et maître Tourin ?.. et monsieur Charles ?...

VICTOIRE. — Maître Tourin a reçu votre billet d'hier ; il est désolé, Madame : il ne peut se déranger en ce moment.

CHARLOTTE, surprise. — Il sait, pourtant, qu'il s'agit...

LE MÉDECIN, réfléchissant. — Le notaire, maître Achille Tourin, est officier de l'état-civil du dixième arrondissement, c'est-à-dire fonctionnaire officiel...

CHARLOTTE. — Je comprends; je l'avertissais à demi-mot: il aura eu peur de se compromettre. Mais monsieur Charles ?...

VICTOIRE. — Absent depuis ce matin. On le préviendra dès qu'il sera rentré... Il doit venir, de toute façon, ce soir : c'est son jour, pour les pendules.

CHARLOTTE, expliquant au médecin, avec intention. — Mon horloger, un digne et honnête homme, d'une éducation supérieure à sa condition. Je sais qu'il prie aux mêmes anniversaires que moi : j'aurais voulu vous l'adjoindre ; il arrivera trop tard. Il ne nous reste plus que mon brave François Berger, mon ancien domestique, un fidèle cœur... Merci d'être venu, François.

FRANÇOIS, très ému. — Madame, bien votre serviteur !

CHARLOTTE. — Vous savez tenir une plume ?

FRANÇOIS. — Signer mon nom seulement.

CHARLOTTE. — Ça suffira : le docteur voudra bien écrire sous ma dictée.

Le Médecin, installé par Victoire Ilh devant la table, acquiesce du

geste, et se dispose à écrire. Tout était, d'ailleurs, préparé pour cette confession suprême, devant les deux hommes et la servante ; mais celle-ci ne manifeste aucun étonnement. L'amitié confiante de la vénérable Anglaise lui a depuis longtemps tout confié.

Etes-vous prêt, cher docteur ?

LE MÉDECIN. — Je suis prêt.

CHARLOTTE. — Mon récit sera lent ; je voudrais que pas un mot n'en fût omis... Victoire, mon enfant, donne-moi cette enveloppe, là, devant le coffret : ce sont les preuves et les dates. Nous les joindrons à ma confession.

Elle se recueille, ouvre la liasse de papiers jaunis que Victoire vient de lui donner ; puis, d'une voix très calme, avec une lenteur voulue, elle dicte sa déclaration. Le Médecin écrit ; on entend sa plume courir sur le papier sans interruption.

Moi, Charlotte Atkyns, prête à paraître devant Dieu, je déclare ce qui suit :

Deux de mes émissaires ont, la nuit du surlendemain de la Noël 1792, pénétré auprès du roi de France, détenu à la prison du Temple. Louis XVI a refusé de les suivre, mes deux fidèles lui ayant démontré l'impossibilité provisoire de sauver sa famille avec lui.

Charlotte Atkyns replie le document qu'elle a consulté, le baise pieusement et le remet dans l'enveloppe. Elle prend alors un feuillet double, consulte les dates et reprend, d'une voix tremblante :

Après une première tentative où je pus approcher — mais sans lui parler, — de mon auguste amie, la reine Marie-Antoinette, je fus admise à passer une heure avec elle, en son cachot de la Conciergerie. Elle refusa de changer de vêtements avec moi et de sortir à ma place ; mais elle me fit jurer, en pleurant, de donner mes soins au Dauphin, demeuré dans sa prison du Temple. Trente et un jours après, la reine martyre périssait sur l'échafaud.

Un silence oppressé. Charlotte, Victoire et François Berger se signent lentement. Le médecin cesse d'écrire, puis, pâle, reprend la plume.

J'ai, dès lors, consacré ma vie et mes biens au salut du Prince infortuné. Nos premières tentatives échouèrent ; la captivité de Louis XVII en fut aggravée. Le 19 janvier 1794, les époux Simon, geôliers du Roi, gagnés enfin à notre cause, sont brusquement remplacés par quatre commissaires qui murent l'enfant royal dans

son cachot. Le 11 mai, Robespierre, inquiet et soupçonneux, vient contrôler l'identité du prince et de son prisonnier. Après sa mort, le général Barras, investi du pouvoir selon le vœu et l'impulsion secrète des nôtres, visite le Temple, le 28 juillet. Le lendemain, notre émissaire, Laurent, est chargé seul de la garde du prisonnier...

L'émotion de tous est à son comble. Madame Atkyns a prononcé les dernières syllabes d'un ton saccadé, manifestement troublée, elle aussi, par les souvenirs de l'époque fatale. François Berger, haletant, joint les mains. Victoire pleure en silence. Le médecin, inquiet, s'est penché vers la malade qui reprend toute sa fermeté et lui fait signe d'écrire : c'est le moment des révélations les plus graves. Charlotte se redresse et parle, les yeux fixés sur les papiers qu'elle a réunis.

Le 1er novembre 1794, Laurent a réalisé tout notre plan : au légitime roi de France, enlevé durant la nuit et transporté sous les combles secrets de la Tour du Temple, un sourd-muet du même âge, apporté d'une province éloignée, est substitué à l'insu de tous. Gomin, qui nous l'a procuré, est adjoint à Laurent le 8 novembre. C'est ce muet que les commissaires du comité de sûreté générale, Harmand de la Meuse, Mathieu et Reverchon, visitent, le 19 décembre, sur une dénonciation anonyme, sans pouvoir, naturellement, tirer un mot de lui. Ils se retirent, troublés. Il ne s'agit plus que de faire évader le Roi, libéré de son cachot, prêt à déserter sa cachette.

Anxiété des assistants. La pendule de porcelaine, sonnant les heures, fait tressaillir les deux hommes. Victoire, à demi penchée vers sa maîtresse, semble prier. Charlotte poursuit son récit.

Le 5 février 1795, un péril soudain surgit devant nous : la surveillance autour de la prison redouble de vigilance soupçonneuse. Les trois commissaires ont fait partager leurs doutes au Comité : une enquête nouvelle peut, d'un instant à l'autre, faire découvrir la substitution, l'infirmité native du captif, son obscure identité. Il faut aviser.

En quelques jours, nos complices de la Tour ont paré aux dangers immédiats : un enfant malade est, à son tour, substitué au faux Dauphin; le muet rejoint le royal reclus sous les combles, dont notre Laurent a seul la clef. Les commissaires peuvent revenir : le mutisme du prisonnier, qui leur a donné tant de soupçons, a disparu. Le captif parlera, mais d'une voix si faible que le petit

malade ne vivra plus bien longtemps; seule, sa mort achèvera la délivrance de Louis XVII...

Le médecin jette sa plume, énervé, se dresse et fait trois ou quatre pas dans la chambre.

Le Médecin. — Je vous demande pardon, Milady... L'angoisse m'étreignait... Mais je suis à vous. Vous pouvez continuer.

Charlotte, avec calme. — Victoire, apportez au docteur le cordial que vous m'aviez préparé; moi, je n'en ai plus besoin et il nous reste encore une page à écrire, — la plus douloureuse.

Le Médecin, fiévreux, boit le cordial, essuie son front où perlait une sueur glacée, et, résolu, reprend sa plume. — J'ai hâte... Je vous en prie, Milady!

Charlotte, à Berger, immobile. — Et toi, mon bon François?... peux-tu m'entendre?...

François, avide, d'une voix faible, changée. — Oh!... Madame!

Il s'agenouille et lui baise la main avec vénération; puis, sans se relever, il écoute, blême de passion et d'effroi.

Charlotte, les yeux fermés. — On m'a dit — Gomin, qui les a vus, — ce que furent, dans la demi-obscurité de leur grenier, les jeux de ces deux enfants de dix ans, frères de captivité, de péril, de misère, — les récréations muettes, les dialogues par signes de ces innocents, égaux dans le martyre, et qui n'osaient bouger, de peur de se trahir. Deux spectres, deux larves humaines, au fond d'un tombeau mal scellé... C'était effrayant...

Un silence.

Le 29 mars, Laurent quitte ses fonctions; Lasne le remplace; tout est rentré dans le calme à la Tour... Le petit captif agonise. Paris attend, d'un jour à l'autre, la nouvelle que Louis XVII a vécu.

Elle joint les mains.

Mon Dieu ! pardonnez-nous !... Nous avons osé, tant de fois, implorer de vous le trépas libérateur qui devait mettre un terme à nos alarmes !... A travers les murs du Temple, transparents pour nous, nous n'avons pas eu pitié de la victime expiatoire; nous lui en avons presque voulu de tarder autant à mourir !... Nos yeux, voilés de pleurs, ne discernaient, là-haut, sous les toits, que les gestes gourds du captif auguste, enseveli dans le silence... Nous étions avides de lui rendre la lumière du ciel, l'air libre des bois et des landes... Et c'est de quoi, Seigneur, vous nous avez cruellement punis!

Victoire sanglote. Les deux hommes se regardent, consternés, pressentant une déception tragique.

Le 8 juin 1795, meurt le lamentable captif; la France annonce le trépas de son jeune Roi. La prison du Temple n'est plus suspecte; quelques jours ont passé. Je suis partie pour Paris, l'espoir au cœur, la joie dans l'âme... Mes trois navires croisent en vue des côtes françaises, deux dans la Manche, un vers la Loire. Ils attendent notre signal.

Sa voix se brise. Mais elle se ressaisit et, dans une hâte fébrile, maintenant, s'efforce de terminer le récit que le médecin aura peine à suivre.

Une nuit d'été, rue Basse-du-Rempart, section des Piques, dans la maison de madame Cormier de Bütler, nous attendons le dénouement, poursuivi depuis tant de mois... Tous les fidèles sont là, Gougenot et le docteur Vicq d'Azyr, le « petit baron » d'Auerweck de Scheltheim, mon vieil ami François Cormier, l'ancien procureur du roi au présidial de Rennes, et Peltier lui-même, accouru de Londres, risquant, comme les autres, l'échafaud s'il est reconnu.... Nous attendons Gomin; minuit a sonné; les rues sont désertes. Pourquoi tarde-t-il ?... Il doit nous amener les deux enfants, le Roi et le compagnon muet de ses tristes jeux... Pourquoi tarde-t-il ainsi ?... Nous prions.

Le silence retombe, lourd d'angoisse et de terreur. Soudain, Charlotte Atkyns se dresse avant que Victoire ait pu lui venir en aide.

— C'est lui !... On a frappé !... Ouvrez ! Gomin !... C'est Gomin, vous dis-je !....

Et c'est Gomin, en effet, Gomin qui nous raconte, en pleurant, le malheur qui nous a frappés.

Le Médecin, haletant. — Le malheur ?...

Charlotte, comme absente, hors du temps actuel, très loin dans le passé. — Le malheur... Gomin est sorti du Temple par une poterne basse. Sous son ample manteau, il emportait les deux enfants, si chétifs, si amaigris, qu'ils ne pesaient rien à ses bras robustes. Cent pas plus loin, il les a posés à terre; sa main droite soutenant le Roi, la gauche le muet, il s'est acheminé vers nous : ses deux enfants ! comme il les appelait... Ils allaient revoir leur ami Laurent qui les attendait près d'ici... Cette certitude leur rendait des forces et,

aussi, l'air vivifiant de la nuit, qui les arrachait peu à peu à l'engourdissement du sommeil...

Soudain...

Madame Atkyns s'arrête, parait écouter avec terreur.

VICTOIRE, suppliante. — Madame !... Qu'avez-vous ?... Que se passe-t-il ?...

CHARLOTTE, comme hallucinée, avec mystère. - N'entendez-vous pas, au détour de la ruelle, ce piétinement de souliers pesants, de sabots ferrés ?... Voyez, dans l'ombre de ce porche béant, une grosse berline de voyage, des postillons, des laquais, des armes...

Le Médecin écrit toujours, fébrile et blême. François et Victoire soutiennent la mourante qui *voit* vraiment la scène qu'elle décrit.

Deux ombres barrent le chemin à Gomin. Il va tenter de fuir, abandonnant l'infirme ; mais il reconnait un des guetteurs, se croit sauvé :

— Mon général ! dit-il, joyeux, rassuré.

— C'est toi, Gomin ?... et avec tes enfants ?... N'es-tu pas fou de sortir ainsi, la nuit, à pied, au risque de faire de mauvaises rencontres ?

— Paris est désert, à cette heure... Je vais... où vous savez.

— J'y vais aussi ; ces enfants y viendront avec nous, dans ces voitures. Allons ! vivement !

Les petits évadés sont hissés dans la berline, qui part au galop, — hélas ! dans une direction opposée à la nôtre. Avant de gagner la seconde voiture, qui va les emporter aussi, les deux hommes se sont retournés vers Gomin interdit.

— Mon général ?

— Va dire aux amis que le Roi est en sûreté.

— Oui !... en sûreté ! ricane l'*autre*, qui n'a encore rien dit, mais dont les yeux brillent sous un masque.

Et le ton de ces paroles glace le sang du bon geôlier.

— En route !... *Monseigneur !* conseille le général.

La seconde berline démarre au galop... Gomin ne peut plus en douter : le Roi est aux mains d'un ennemi implacable. Demain, il sera mort...

LE MÉDECIN, FRANÇOIS, VICTOIRE, dans le même cri. — Mort !...

CHARLOTTE, frissonnante, avec toute sa raison. Hélas !... Vous avez reconnu ces deux hommes ?... Le général...

Le Médecin. — Barras!... sans doute... Mais l'autre?...

Charlotte, solennelle. — Silence!... Tous sont morts autour de moi, les fidèles de madame Atkyns et les persécuteurs de mon Roi, de *mon* enfant!...

Le Médecin, achevant d'écrire, en hâte. — Ainsi, plus un indice, rien?... Et ce Barras?...

Charlotte. — Il a juré que Gomin était fou, qu'il ne savait rien de cet enlèvement... Toutes les fois qu'une trace fugitive, une imposture bruyante, un évènement ravivait en moi ce souvenir, j'accourais, je voulais me contraindre à espérer... Maintenant, c'est fini... Je mourrai sans l'avoir revu... Et pourtant...

Ses yeux fixent l'image enfantine du Dauphin.

Victoire, anxieuse. — Pourtant?...

Charlotte, abîmée dans ses songeries. — Une voyante m'a dit jadis, à plusieurs reprises: « Avant ta mort, tu verras ton Roi! »

Le Médecin, l'observant. — Le délire l'envahit... Victoire, donnez-lui l'infusion que vous avez préparée... Elle a besoin de recouvrer le calme, après cette confession tragique.

Victoire, obéissant. — Je suis contente, monsieur le médecin: vous, un homme si savant, vous ne doutez pas, — comme d'autres...

Le Médecin. — Intéressés à douter peut-être?

Charlotte, avec force. — Oui, intéressés!... vous l'avez compris... Je laisserai là ces preuves, et mon récit, que je veux signer avec vous... donnez! donnez!

Elle se dresse, impérieuse. On lui passe la plume, elle signe les feuillets du manuscrit du docteur, exige, du geste, que les autres fassent de même...

Demain, quand je serai morte, Victoire, tu accompliras ce qui est écrit dans mon testament... Tu n'as rien à craindre des méchancetés dont j'ai souffert, ma fille; j'ai assuré ton indépendance dans l'avenir... Et vous, docteur...

Elle lui serre longuement, affectueusement les mains.

Je voudrais vous laisser un souvenir de moi, une de mes reliques, — la pendule de la reine, tenez... Monsieur Charles vous dira quels soins... Eh quoi?... vous refuseriez?...

Le Médecin, ému, avec une sorte de ferveur mystique. — Vous êtes une sainte, Madame... Laissez-moi vous demander le seul bienfait qui peut rayonner sur mes enfants...

CHARLOTTE, étonnée. — Ah !... Je suis pauvre. Que me demandez-vous ?

LE MÉDECIN, à genoux devant elle. — Votre bénédiction.

Elle impose les mains sur le front penché du praticien ; puis, souriante, lui montre le portrait du Dauphin, étrangement éclairé par un rayon crépusculaire.

CHARLOTTE. — Il a l'air de me sourire, de me parler... La prédiction de la voyante... Je vais mourir.

Elle s'assoupit peu à peu. Victoire se dispose à ranger les feuillets... Le médecin l'en empêche.

LE MÉDECIN. — Pas de bruit !... Laissez là ces feuilles... Nous aviserons demain... Je reviendrai tantôt.

Après un long regard à la moribonde.

Oui, ce fut une sainte...

FRANÇOIS, encore bouleversé, avec un mélange d'incrédulité et de terreur. — Monsieur le médecin... Est-ce possible ?... Tant de crimes impunis, tant de dévouement sans récompense ?

LE MÉDECIN. — Sans récompense ?... Ne le croyez pas, François. Madame Atkyns a vécu un rêve si grand, sa mort est si belle... Et ceux qui l'ont trahie ont dû tant expier avant de la précéder dans le trépas !... C'est elle, François, qui a eu la plus belle part.

Les deux hommes se retirent sans bruit... Victoire dispose tout pour la veillée suprême. Prostrée, maintenant, madame Atkyns est profondément endormie.

Un visiteur familier entre doucement.

VICTOIRE. — Ah !... Monsieur Charles !... Enfin !

M. Charles est un artisan de cinquante ans. Malgré son embonpoint et l'allure un peu lourde de son personnage, il a un air de distinction naturelle, au-dessus de son obscure condition. Dans son visage replet, les lignes aristocratiques de sa physionomie rappellent ces ci-devant nobles, chassés, jadis, par la tourmente révolutionnaire dans les pays étrangers et qui furent contraints, pour y vivre, d'accepter des labeurs et des salaires inégaux à leur rang social.

M. CHARLES, avec sollicitude. — Eh bien, madame Victoire ?

VICTOIRE. — Elle s'est rendormie... Le médecin est venu ; dans quelques heures, tout sera terminé.

M. CHARLES, très ému. — Ah !... j'aurais voulu lui parler,... lui dire...

VICTOIRE. — Veillez avec moi ; au réveil, elle vous reconnaîtra

et sera contente de vous voir ; elle a déjà demandé deux fois si vous alliez venir.

M. CHARLES. — C'est mon jour, en effet.

Il jette un regard attendri sur les reliques familières. Victoire, accablée de fatigue, s'ensommeille auprès de la mourante, après avoir tiré les rideaux et allumé une lampe, car la nuit est venue.

Mais vous succombez, madame Victoire, à votre peine, à vos lassitudes... Allez vous reposer : je veillerai seul. Je vous préviendrai si elle appelle.

VICTOIRE, en larmes. — Comme vous êtes bon, monsieur Charles !... C'est vrai. Je suis brisée de fatigue, de douleur... Une heure de repos me fera tant de bien !

Elle se retire ; M. Charles la rassure d'un geste affectueux. Il est seul, maintenant, avec la mourante... Longuement, il la contemple, avec une sorte de vénération poignante qui donne à son visage résigné une inexprimable douceur. Puis, après un soupir, la sonnerie affaiblie de la pendule de porcelaine lui rappelle ses habituelles fonctions. Horloger de madame Atkyns, c'est à lui seul qu'est confié le soin de régler, de remonter le cartel et la fragile relique. Il procède à ces deux opérations avec une légèreté que l'on n'attendrait pas de sa corpulence. Puis, sûr de n'être point épié, il effleure de ses doigts, avec un respect religieux, les fleurdelys du cartel, les rocailles nuancées de la pendule et, près d'elle, le portrait de Marie-Antoinette, dans un médaillon ciselé. Puis il s'absorbe dans une songerie recueillie comme une prière...

Le bruit d'une voiture sur le pavé l'arrache à sa méditation. Il revient vers la moribonde, immobile mais calme, et s'assied devant le guéridon... Ses regards tombent sur le manuscrit du médecin, sur les pièces éparses qui prouvent la véracité du récit... Un trouble soudain l'agite ; son visage grave s'émeut ; ses yeux étincelants dévorent, ligne à ligne, les feuillets révélateurs... Son anxiété, son effroi sont si intenses qu'il arrive, haletant, raidi dans un émoi sans bornes, aux derniers mots, sans avoir remarqué le réveil de madame Atkyns, penchée, maintenant, vers lui avec une curiosité un peu hagarde... La dernière feuille échappe aux mains de M. Charles immobile, comme foudroyé.

CHARLOTTE, doucement. — Monsieur Charles !... mon ami !... Vous avez lu ?...

M. Charles, se détournant, lui montre un visage inondé de larmes, puis, agenouillé devant elle, lui baise les mains avec une ferveur, une piété presque idolâtres.

Vous pleurez... Vous signerez aussi mon récit... Je savais que vous demeuriez attaché au sombre passé ; Victoire vous a surpris aux mêmes cérémonies, aux mêmes anniversaires, dans les mêmes pèlerinages que moi... Pourtant, vous étiez bien jeune, alors. Peut-être votre père était-il au service des majestés martyres ?...

M. CHARLES, dominant enfin son bouleversement. — Ainsi, vous avez fait cela, vous ?... une femme !... une étrangère !

CHARLOTTE, simple. — Une amie de la Reine.

M. CHARLES, tremblant. — Vous l'avez vue dans son cachot ?... vous lui avez parlé ?... Et c'est vous qui avez sauvé le Dauphin,... Louis XVII !

CHARLOTTE, douloureuse. — Sauvé !... hélas !

M. CHARLES. — Sans doute, sauvé !... On est donc arrivé à vous faire douter de son évasion, de son salut ?

CHARLOTTE. — De son évasion, non pas... J'en suis sûre. Mais qu'en ont-ils fait, les maudits, de mon enfant, de mon Roi ?...

M. Charles, hors de lui, se lève, — peut-être pour soustraire à madame Atkyns l'expression violente de son visage, ou son émotion indignée. Il fait quelques pas en silence, puis revient s'asseoir au chevet de la mourante dont il prend les deux mains avec respect.

M. CHARLES. — Je sais, hélas !... je sais... Toutes vos tentatives devaient rester vaines : ils avaient pris tant de précautions !

CHARLOTTE, étonnée. — Vous savez ?... on vous a dit ?... Mais oui : vos regards, votre émotion, tout en vous atteste que vous connaissez... que vous avez surpris les secrets de mort.

Avide, maintenant, avec une croissante anxiété.

Mais, dites-moi... Vous savez des détails que j'ignore ?

M. CHARLES, grave. — Oui.

CHARLOTTE. — Sur le Roi... Louis XVII ?

M. Charles avoue d'un signe de tête. Mme Atkyns l'adjure de parler.

Alors, vite !... racontez-moi.

M. CHARLES, reconnaissant les marques de l'agonie sur le front de la vieille Anglaise. — Oui, je puis... maintenant. Vous saurez tout... Mais ne m'interrompez point et croyez-moi !

CHARLOTTE, avec élan. — Je vous crois... Moi, que la vie a meurtrie, que les évènements ont trompée, moi qui fus victime de tant de trahisons et d'impostures, je vous crois parce que je vais mourir : on ne ment pas aux mourants... Et je vois, je vois au fond de votre âme que vous allez enfin me révéler la vérité !

M. Charles, avec effort. — Eh bien !... Barras et... son compagnon...

Charlotte, presque haineuse. — Oh ! celui-là !...

M. Charles. — Paix aux morts ! Ils ont expié... Barras et... l'autre voulurent d'abord séparer les deux enfants. Mais, dans la soupente où Laurent les avait cachés, sous les combles de la Tour, le Prince, sevré d'affections, avait voué à son ami muet une tendresse où toute sa vie était réfugiée... Eloigner l'infirme, c'était tuer le roi.

Charlotte. — Dieu !

M. Charles. — Le général Barras s'y opposa ; l'autre... y dut consentir. On éleva les deux enfants hors des frontières de France, dans un domaine où nul ne pouvait pénétrer. Puis, quand ils eurent l'âge de comprendre, le Prince surtout, quand la fraternité des deux captifs fut devenue plus sacrée encore, on leur offrit de redevenir des hommes libres, presque libres, — vous, m'entendez bien : des hommes ! — s'ils prêtaient serment d'oublier à jamais que le roi disparu était fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette...

Charlotte. — Sacrilège !

M. Charles, gravement. — Non... Le Prince avait tant souffert que la royauté lui faisait horreur... On n'eut aucune peine à lui faire accepter un serment qui n'était point une lâcheté, mais la consécration d'une promesse secrète du dauphin au Roi martyr, à la minute suprême des derniers adieux...

Charlotte. — Que dites-vous ?... La Reine, pourtant... la Reine qui nous avait recommandé...

M. Charles. — Elle a, depuis longtemps, absous son fils. D'ailleurs, au premier oubli du prince, la mort devait fondre sur le muet ; la vie de cet enfant, — martyr aussi, et d'une cause qui rehaussait sa naissance au niveau royal, — répondait de la docilité du souverain déchu... Les deux frères ont vécu, humbles, satisfaits, sincèrement oublieux des années funestes ; dans la condition obscure qu'ils avaient choisie, ils ont été heureux... Le muet est mort le premier...

Charlotte. — Pourquoi, alors, le prince n'a-t-il point parlé ?

M. Charles, sévère. — Et ses deux serments ?... D'ailleurs, la mort avait soustrait à tout châtiment les artisans de sa déchéance, — les puissants et... les autres. Les preuves étaient anéanties. Barras, à son tour, le dernier, venait de disparaître.

CHARLOTTE, avidement. — Et le prince ?... Vit-il encore ? Vous n'osez pas me répondre !...

Et, soudain rembrunie, soupçonneuse, elle scrute d'un défiant regard le visage angoissé de l'horloger.

Comment pouvez-vous savoir tant de choses, vous qui faites à mon Dauphin une âme si résignée et si docile? Les vôtres étaient donc avec ces hommes, la nuit de l'enlèvement ?

M. CHARLES. — J'étais là !

CHARLOTTE, dans un cri. — Parmi les ravisseurs, les bourreaux ?... Ne seriez-vous pas un des geôliers de sa captivité hors de France ?... Et moi qui vous laissais toucher à mes reliques !... à ces feuillets !... à ces preuves vengeresses... Hélas ! il est donc mort, lui aussi, pour que vous osiez m'avouer tant de crimes !... Dites moi comment vous l'avez tué, mon enfant, mon petit Dauphin !...

Elle éclate en sanglots.

M. CHARLES, doucement. — Et vous prétendez lire dans mon cœur !...

Elle tressaille. L'évidence s'impose à elle : M. Charles est innocent des forfaits anciens, et des récents. Sa figure n'est plus empreinte de bonhomie : une réelle grandeur émane de cet homme dont les traits sans vulgarité attestent qu'il a souffert.

CHARLOTTE, interdite, épuisée. — Pardon !... oh !... Comment vous soupçonner, vous, mon dernier ami, témoin ignoré des heures tragiques et mystérieuses ?...

Elle saisit sa main, implore son pardon.

Mais vous me direz, vous allez me dire, puisque je vais mourir... Le Roi vit-il encore ?...

M. CHARLES. — Le Roi est mort il y a quarante ans; l'homme lui a survécu. Je ne puis soulever les voiles qu'il a amoncelés autour de lui. L'histoire a parlé, scellant à jamais cette tombe, dont la place même a disparu. Quelle âme, respectueuse de nos traditions les plus saintes, oserait toucher, pour l'éclabousser de boue et de sang, à la page douteuse ?... Dernier témoin d'un destin ignoré de tous, mais accepté avec résignation, j'emporterai, avec moi, dans l'oubli, où vous me précédez à peine, le secret interdit à tous.

C'est pour cela que vous allez brûler, vous aussi, cette confession, ces preuves inutiles...

Il a désigné les feuillets et les documents jaunis. Madame Atkyns,

avec épouvante, tente de les défendre contre lui; mais, solennel, il l'adjure d'obéir.

Charlotte Atkyns de Ketteringham, je vous en prie, au nom...

Il hésite. Elle, frappée de la majesté singulière de son geste, épie anxieusement le visage du vieil artisan, transfiguré par l'émotion.

CHARLOTTE, avide. — Au nom?...

M. CHARLES, la regardant fixement, comme pour lui imposer sa volonté. — Au nom du roi Louis XVII, mort après son évasion du Temple.

L'agonie métamorphose aussi le visage de Charlotte : une sorte de reflet de l'au-delà s'allume dans ses yeux. Elle voit, elle discerne des choses abolies, pénètre des ténèbres interdites aux regards humains. Elle tend les main vers l'artisan qui, après avoir jeté dans le feu les feuillets vengeurs, les regarde brûler et disparaître avec une sorte de soulagement. Alors seulement, il revient vers elle.

J'expliquerai, demain, de votre part, la destruction de ces papiers, votre dernière, votre inviolable volonté d'ensevelir tout cela dans le silence...

CHARLOTTE, comme illuminée enfin d'une révélation surnaturelle, les yeux rivés sur le visage austère de M. Charles. — De grâce... vous!... vous qui m'avez parlé en « son » nom, ne me direz-vous pas le vôtre ?

M. CHARLES, hésitant. — Louis Charles, horloger, ci-devant émigré.

CHARLOTTE, soulevée, hors d'elle. — Et ci-devant ?... Parlez, parlez encore !...

M. Charles, très ému, étreignant la mourante, la recouche avec précaution, puis murmure à son oreille un nom mystérieux... Madame Atkyns tressaille, pâlit encore, tremble de tout son corps... Ses regards éperdus dévisagent ardemment l'artisan, cherchent le portrait du Dauphin, duc de Normandie, éclairé en plein par les flammes du foyer et les rayons de la lampe... Une extase ineffable détend ses traits... Elle balbutie, les mains jointes :

Sire!... Sire!... mon enfant!... mon Roi!

Et elle retombe, morte, dans les bras de M. Charles, pieusement penché vers elle.

Il écoute son cœur, cherche à surprendre sa respiration... Elle est bien morte!... Alors, il croise les mains diaphanes de l'Anglaise sur sa poitrine et, longuement, avec une adoration filiale, met au front de la défunte un suprême baiser d'adieu.

Ensuite il se relève, essuie ses larmes, vient au portrait de Marie-Antoinette, regarde tour à tour le dessin et la morte, murmure des paroles indistinctes et prie en silence.

Il s'arrache à ses pensées, efface sur son visage la trace des émotions qui l'avaient si singulièrement grandi, reprend son allure de brave artisan et ferme doucement les yeux ouverts, qui ne le voient plus... Cette fois, ce sont les longues mains, croisées sur le cœur ardent, enfin immobile, qu'effleurent ses lèvres en tremblant.

M. CHARLES ouvre la porte et appelle. — Madame Victoire !... Madame Victoire !... Venez : tout est fini...

Un cri étouffé lui répond. La servante accourt et tous les deux, très humbles, simples et pauvres gens rapprochés encore par cette mort, s'agenouillent aux pieds du fauteuil funèbre de la dame de Ketteringham.

★★★ (*)

(*) Les documents authentiques qui servirent à cette étude dramatique figurent dans le récent et indiscutable volume de M. Frédéric Barbey, préfacié par Victorien Sardou.

L'ART ET L'AMOUR

Des affinités certaines expliquent l'attrait que les femmes exercent sur les écrivains, et réciproquement. Dans une société où toutes les énergies sont cataloguées, marquées par le sceau notoire du galon, du ruban, du titre, et qui repose sur un très petit nombre de préjugés traditionnels propres à assurer la conservation nécessaire des cadres, ils apparaissent les uns et les autres comme des déclassés, c'est-à-dire des individus dont la valeur, strictement personnelle, échappe à l'appréciation et demeure en dehors des règles prévues. La beauté et le talent représentent, à côté des rouages destinés à maintenir le fonctionnement régulier du monde, la part d'inconnu, de nouveau, prête à modifier profondément la destinée des êtres, partant à bouleverser l'économie si bien établie des rangs qui appartiennent au plus fort, au mieux doué. Leur action, en stimulant le goût de la lutte, est le meilleur facteur du progrès, sans cesse enrayé par les satisfaits confortablement installés.

Ces deux forces sont analogues. Elles ont une même origine : la perfection typique de la forme et de l'esprit. Mais avant de s'affirmer, de remplir la mission dont elles sentent confusément la noblesse et la fatalité, elles veulent vivre. Et pour vivre au milieu de la médiocrité, pour renverser les obstacles semés sous leurs pas par l'hostilité des béatitudes peureuses, elles ont besoin de s'unir. La conscience d'une supériorité quelconque, surtout si elle est éphémère et lente à se dégager, amène nécessairement, en même temps que la joie, la tristesse qui est la rançon, légitime d'ailleurs, de tous les efforts tentés en vue de s'affranchir. Les divergences de vues constatées en nous, et qui flattent d'abord notre orgueil, ne tardent pas à devenir un sujet de désenchantement et nous font goûter l'amertume de la solitude morale de plus en plus profonde où nous enfoncent chaque jour davantage l'exaspération de la culture intellectuelle, le dédain des succès convoités, le manque de contact avec la foule, réservoir des activités futures.

Et tant que nous n'avons pas su imposer nos idées à cette masse que nous rudoyons au lieu de la flatter; car vraiment nous la méprisons trop, tant que nous n'avons pas eu le courage de nous réfugier dans l'asile inviolable d'une pensée dont nous renonçons, par timidité ou par fierté, à extérioriser le reflet, nous cherchons le réconfort chez celles qui, arrêtées aussi dans leur développement logique, détiennent l'oubli des tourments à défaut du secret des impénétrables mystères.

La rencontre est fatale entre les deux forces animées des mêmes besoins, des mêmes désirs.

Tenues à l'écart des réalités magnifiques, si belles dans leur laideur parfois brutale, maintenues sans cesse dans un état de dépendance morale plus néfaste encore que l'asservissement physique, ne quittant le joug maternel que pour subir la tutelle conjugale, préparées uniquement en vue du mariage qui transformera d'un coup, brusquement, l'enfant en épouse et l'épouse en mère, cultivées dans le sens des préjugés de leur milieu contraires à l'épanouissement d'une personnalité sacrifiée d'avance, les femmes ne se développent normalement qu'à la condition de trouver l'être symétrique, conforme à l'idéal élaboré dans leur conscience obscure. Et comme les convenances sociales ne les autorisent pas à chercher cet idéal, d'ailleurs assez vague et faussé par les romances et les lectures, comme la fortune les éclaire sur leur destinée généralement trop tard pour leur permettre de détruire l'économie d'une existence acceptée par timidité, par ignorance ou par dépit, et d'ailleurs soumise au contrôle de la société, elles demeurent pour la plupart des enfants résignées à leur sort ou des révoltées en quête de chimériques compensations : de toutes façons, des incomprises.

Les plus heureuses même, celles dont le cœur et les sens furent éveillés par la tendresse virile la plus compréhensive et la mieux avertie, gardent toujours, en dépit des soins, un levain d'aspirations confuses, fruit sans doute des premiers rêves, qui échappe aux plus pénétrants regards, parce qu'il est inhérent à notre nature. Chaque personne est un monde, nul être ne peut complètement comprendre un autre être. Et l'amour est un décevant mirage qui accroît en nous, au lieu de l'anéantir, la certitude de notre irrémédiable isolement.

Les drames réels de la vie, les drames fictifs grossis par l'optique du théâtre et du roman, nous montrent qu'il suffit de circonstances souvent bien banales pour provoquer en nous le brusque réveil de certains instincts qui n'attendaient pour se

révéler qu'une occasion. Et si la tâche d'apprécier une œuvre d'art, c'est-à-dire une transposition voulue, pensée, écrite, composée d'après des règles certaines, paraît délicate aux esprits sagaces, combien redoutable est le devoir de juger, de sanctionner par le châtiment l'acte irréfléchi d'un individu qui obéit, dans une minute de folie, à des sentiments actuellement endormis en nous. La curiosité, à défaut de l'indulgence, devrait nous inspirer le désir de démêler, par analogie, quelle serait notre attitude en pareil cas. Mais l'entreprise répugne à notre paresse avide de solutions simples et fière de sa vertu. La plupart des gens, en effet, vivent et meurent sans se douter qu'une rencontre, moins encore, un mot, un geste survenus au moment opportun, auraient suffi pour modifier profondément, en bien ou en mal, l'état de leur situation matérielle et même la structure de leur pensée. L'habitude, l'âge, la peur de souffrir, le contentement d'une médiocrité enviable relativement, toute cette mentalité moyenne exprimée par des proverbes sages : « Il vaut mieux tenir que courir... Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras... » maintiennent, et fort heureusement, la foule dans cette résignation docile, faite de demi-concessions et de demi-plaisirs, et qui est peut-être la formule du bonheur.

***

Impuissantes, de par leur dépendance, à réagir directement contre ces obstacles, forcées de conserver par devers elles-mêmes les aspirations informulées de leur être intime qui échappent à la clairvoyance émoussée de leur entourage, les femmes, gardées de l'aventure par la pudeur, l'orgueil ou simplement la crainte des complications, se résignent assez facilement à un état, acceptable en somme, où l'absence des grandes douleurs équilibre l'absence des joies triomphantes. Mais leur résignation, même sincère, ne marque qu'une expectative prudente. Elle ne renonce pas définitivement aux droits imprescriptibles, nécessaires, du rêve, elle les réserve, sinon pour les utiliser, du moins pour en meubler un petit monde intérieur de plus en plus riche, qui n'appartient à personne et qui, du jour au lendemain peut fleurir.

C'est pourquoi l'artiste — c'est-à-dire l'homme sensible à la beauté des choses — trouve auprès d'elles, en même temps que le réconfort, l'aliment sans cesse renouvelé de son inspiration. Lui aussi est un isolé, en dehors des cadres sociaux, armé des

seules ressources d'un talent qui peut s'éteindre ou se fausser. Lui aussi sent bouillonner en sa conscience des forces qui s'ignorent et qui souffrent de ne pouvoir s'employer. Mais il possède la faculté de réagir. Il peut imaginer des combinaisons, être comme le Fantasio de Musset, « le Monsieur qui passe », s'installer dans toutes les existences qu'il effleure, assuré d'être aussi à l'aise à la table du riche que sous le chaume du pauvre. Il n'est pas seulement le « le miroir obscurci et plaintif » qui reflète le rayon d'en haut, il est aussi le rayon qui pénètre le monde et l'éclaire. Sa personnalité apparente importe peu. Il est, à vrai dire, une force, essentiellement variable suivant l'objet qu'elle étreint, et qui s'adapte étroitement, indistinctement, avec une sorte de plasticité spirituelle, à tous les visages, à tous les spectacles, à toutes les idées. Il n'est pas dupe des apparences ; il les tient pour des trompe-l'œil, agréables ou non, propres à voiler de grâce ou d'horreur l'être intime, le seul digne de le passionner, car il est le seul essentiel. Le mensonge, sauf quand il est splendide, l'irrite comme un piège trop facile à déjouer et destiné à leurrer perpétuellement la crédulité de la foule. Le présent ne vaut à ses yeux que par les indications qu'il donne sur le passé, par les perspectives qu'il ouvre sur l'avenir. Et toute son existence se passe à démolir et à reconstituer les choses, à les rectifier dans leur sens logique en les aiguillant vers la beauté originelle dont elles s'écartent.

Avant de comprendre, cependant, il veut être compris. La raison pure est un guide pour le philosophe préoccupé d'idées abstraites, elle n'est qu'une aide pour l'écrivain forcé de les démêler sous les images qui les cachent. Sans le secours de la sensibilité qui lui permet de prendre parti, d'aimer ou de haïr, il ne créera que des œuvres froides ou manquera l'émotion, source de la jouissance esthétique. Le besoin de tendresse qui éclate en ses paroles, en ses gestes, en ses attitudes, crée autour de lui une atmosphère subtile et dangereuse prompte à toucher le cœur irrésolu, inapaisé des femmes, et à transformer rapidement en une pitoyable sympathie la curiosité amusée du début. Le plus naturellement du monde, et guidé par son infaillible instinct, il sait frapper au bon endroit la note juste du grand registre mystérieux qui résonne d'autant mieux qu'elle ne fut jamais effleurée. Il parle de lui, de ses rêves, à celle qui l'écoute avec une attention distraite et finit peu à peu par croire qu'il parle d'elle-même et de ses propres rêves. Et de fait, réellement, c'est d'elle, de ses rêves qu'il s'agit. Car l'écouteuse indolente, intéressée maintenant,

a éprouvé jadis, il y a longtemps, les troubles délicieux qui marquent, chez tous les êtres non encore durcis par la vie, le premier éveil de la sensibilité. Les aspirations intimes, sans cesse étouffées de notre inconscient et sans cesse renaissantes, le potentiel de forces inemployées, d'énergies latentes, de désirs inassouvis dont les révoltes expliquent nos écarts d'humeur, nos résolutions subites, nos désespoirs et nos enthousiasmes sans cause, tout cela remonte du fond de notre passé, se précise, s'objective au contact du magicien passionné qui, en dévoilant la cause secrète du mal, en indique le remède que chacun de nous porte en soi.



Il ne s'agit pas ici d'attrait purement sensuel. Tous les hommes sensibles et bien nés à qui la fortune crée des loisirs ressentent vivement le délicieux malaise émané de la beauté des formes.

Le point de départ de la supériorité artistique réside dans la curiosité supérieure, inlassable celle-là qui survit à la possession physique et souvent même la remplace. Le phénomène esthétique, par définition, a pour effet de substituer à l'égoïsme, qui est la base de nos actes humains, le désintéressement qui caractérise la contemplation du Beau. La femme apparaît donc à l'écrivain non seulement comme un être dont il peut jouir par les sens ou par l'esprit, mais encore et surtout comme une œuvre d'art en puissance, une ébauche pleine de promesses à la veille de se réaliser. Les traits essentiels d'un paysage sont difficiles à saisir, à dégager. Il y faut un persévérant effort d'attention, une sérénité intellectuelle parfaite, un état de grâce très particulier et très rare. Les idées sont plus impénétrables encore, plus inconsistantes, plus fugaces. Une femme, c'est de la beauté toute faite, déjà circonscrite, spécialisée dans des attitudes visibles et qui se livre de soi-même, instinctivement, par des paroles, par des gestes. Sa présence produit en nous un ébranlement nerveux qui aide puissamment à la sympathie, premier degré vers la compréhension totale. Elle répond aux questions, les provoque, excitant ainsi l'activité de tout l'organisme, désir de plaire d'abord, de convaincre ensuite. Incertaine, capricieuse, décevante, attachée à des ruses petites qui déconcertent et agacent notre besoin de logique, elle apparaît du moins une réalité palpable, vivante, au milieu des apparences. Et même si elle demeure une poupée, elle est du moins une poupée qu'on peut étreindre et dont les larmes, même menteuses, sont de vraies larmes.

Il semble évident que les artistes sont incapables d'aimer, au sens banal et noble du mot. L'amour est fait d'anéantissement, de diffusion. Il n'exalte pas les personnalités rivales, il les fond en une seule. Il répond à notre besoin effréné, douloureux de nous refléter dans un être, de nous survivre par lui pour échapper à la peur de la solitude, de la mort. Il est un point d'appui contre l'inconstance, la caducité des choses, une sauvegarde contre la monotonie sans but de l'existence, un refuge contre l'indifférence hostile de la nature dont la jeunesse éternelle nous épouvante et nous humilie dès que nous cessons de partager son renouveau. L'amour, c'est d'être deux, de vivre moitié moins pour soi, moitié plus pour l'autre, c'est d'abdiquer sa part au profit de la communauté afin d'en assurer le fonctionnement régulier; — l'amour, c'est de se défendre.

L'art est le contraire. Il procède lui aussi de la peur, il veut lui aussi se refléter, se survivre. Il est aussi une réaction contre les forces mystérieuses qui nous entourent, qui nous gouvernent, contre la mort fatale dont la crainte donne seule du goût à la vie. Mais il ne demande pas à un être humain, périssable comme lui, de l'aider pour atteindre l'idéal négatif de la souffrance moindre. Il ne cherche pas la consolation dans l'anéantissement, il répugne à mettre devant ses yeux le bandeau qui lui cachera les laideurs du monde derrière quoi s'inscrit une beauté certaine. Loin de se dérober devant le péril, il le provoque. Sans cesse, avec une obstination douloureuse et fière, il fourbit des armes neuves pour le grand combat où il se sait vaincu d'avance, et il redoute, Hercule libéré d'Omphale, l'amour tendre et doux qui, par crainte de souffrir, voudrait absorber sa personnalité dont il redoute les éclats.



Entre l'amour égoïste et l'art désintéressé oscillent toutes les manifestations de notre conscience. Le premier, indispensable pour assurer la continuité de l'espèce et fournir un aliment à notre sensibilité, est commun à tous les êtres. Le second, greffé sur lui au point de l'anéantir parfois, n'est dévolu qu'à une élite chargée d'éclairer la masse, de la convaincre, de l'émouvoir; du conflit entre ces deux forces irréductibles naît la beauté passionnante des œuvres d'art.

Mais si l'écrivain répugne à l'amour véritable en qui d'instinct il devine l'ennemi prêt à ruiner une personnalité sacrifiée

d'avance à l'apostolat unique de la pensée, s'il redoute d'abdiquer complètement et pour toujours ses droits imprescriptibles au profit d'un être qui, d'ailleurs, considérera sa trahison comme une victoire personnelle propre à satisfaire sa vanité, en revanche il considère l'aventure amoureuse comme le moyen le plus efficace et le plus sûr de pénétrer dans le mystère des cœurs, partant dans le mystère du monde.

Celui qui ne possède pas en soi la puissance divinatoire irréductible, infaillible du génie et doit chercher sa nourriture intellectuelle au dehors, s'attachera tout d'abord à sentir avant de comprendre, car les sens sont les seuls intermédiaires entre notre conscience et le monde extérieur. Et son travail d'assimilation, de création exigera, pour porter des fruits, une série d'ébranlements nerveux de nature à le maintenir constamment en état de réceptivité, en état de grâce.

Cet ébranlement nécessaire, qui doit rester léger sous peine de fausser ou même de briser à jamais la balance, il le trouvera dans la poursuite, le contact, l'étude des manifestations infinies de l'idéal féminin. Il repoussera l'amour circonscrit, égoïste, jaloux, accapareur, d'une femme en vue de l'amour général, désintéressé, clairvoyant, significatif de la femme, incarnée, présentement dans telle ou telle personne rencontrée. Il l'interrogera, l'auscultera, en jouira même comme un amant vulgaire. Mais quand le prétendu sphinx lui aura donné ce qu'il est convenu d'appeler son secret, c'est-à-dire la part du fin régal qui suffit à son appétit actuel, il se détournera de l'être dépouillé de son prestige, et homme redevenu artiste, goûtera le plaisir supérieur, le plaisir esthétique de reconstituer en soi, de réfléchir autour de soi pour les autres, les traits nouveaux dont sa propre sensibilité vient de s'accroître.



La question de l'influence des femmes sur la conception et la réalisation des œuvres d'art mériterait d'être examinée froidement, sans basse flagornerie envers celles qui, sortant des attributions si nobles imposées par la nature prévoyante, prétendent le plus sincèrement du monde être les indispensables inspiratrices du talent. Il conviendrait de déterminer leur part de collaboration dans l'œuvre commune, d'estimer la qualité, la quantité de leur appoint. On cite des exemples, toujours les mêmes, de poètes soumis durant toute leur vie au rayonnement d'une créature

unique, prodigieusement belle et tendre, naturellement. Outre que ces artistes-là sont rares — et inférieurs, puisque purement émotionnels, — on peut se demander s'ils ne furent pas à leur insu victimes d'un mirage et si les vertus dont ils parèrent leurs amies lointaines ou proches ne leur furent pas inspirées par le regret douloureux de l'absence ou la lente suggestion de l'habitude. Il est banal d'affirmer encore que les femmes aimées furent plutôt des prétextes à excitation intellectuelle; et bien des écrivains, au lendemain d'une rupture qui leur ouvrit les yeux, n'ont pas hésité à saluer en elles le « banal instrument sous un archet vainqueur ». Aussi bien, c'est l'origine de l'œuvre qui est en question ici et non sa valeur, qui reste toute entière, devant notre appréciation, et survit aux circonstances dont elle est issue.

Tel qu'il est, le rôle des femmes a de merveilleux effets et mérite d'être tenu pour un facteur essentiel.

Mais elles acceptent malaisément cette tâche, si noble pourtant à cause de son effacement volontaire. En dehors des vraies amantes, des grandes amoureuses qui comprennent la gloire du dévouement obscur et se conforment avec une joie confiante à leur destin, lequel est de craindre l'homme, les autres répugnent à ce jeu de dupes qui, en les confinant dans la coulisse, leur interdit tout succès personnel. Elles veulent d'autant mieux dominer qu'elles se sentent faibles, elles veulent d'autant mieux savourer le triomphe immédiat qu'elles conçoivent mal les conséquences et les profits de la victoire lointaine. L'ambition, qui est pour nous le désir de nous survivre, de créer une œuvre capable de rayonner sur la foule longtemps après notre disparition, l'ambition, qui consacre et justifie la portée morale de nos efforts désintéressés vers la possession libératrice du Beau, n'est pour elles que la satisfaction immédiate du besoin de paraître, de surpasser, de jouir, de vivre un présent plus agréable, étranger aux nobles préoccupations du lendemain.

Elles tiennent à la terre plus que nous, elles sont plus près du type. La maternité, qui est l'aboutissant suprême de leur fonction, l'amour, qui en est le point de départ, leur imposent des soucis matériels constants dont la nécessité n'exclut pas la noblesse. Judicieusement, la nature leur refusa les grandes vues d'ensemble, les regards sur l'avenir et le passé incompatibles avec le devoir de conserver qu'elles assument; limitées à la conquête, à l'aménagement des biens actuels indispensables, vouées aux seuls écarts d'une sensibilité développée à l'excès par l'oisiveté chez les riches, les lectures et les romances chez les pauvres,

elles constituent dans l'humanité l'élément conservateur. Elles sont à la fois un levier pour soulever le monde, un frein pour le retenir.



Depuis longtemps les philosophes se sont élevés contre les néfastes effets de la littérature contemporaine qui achèvent de détourner les femmes de leur rôle en leur proposant le décevant mirage d'une aptitude certaine aux grandes tâches viriles. D'autres écrivains, des réactionnaires ceux-là, aussi dangereux sinon plus, s'acharnent à vanter en des livres de psychologie mondaine l'énigme, « singulièrement troublante », de leurs sourires et de leurs larmes. Le roman, le drame, l'opéra perpétuent en nous cette idée, consacrée déjà par une longue tradition de galanterie, que le cœur de la femme est un abîme insondable. La Parisienne surtout, c'est-à-dire le type féminin poussé au suprême degré de raffinement, nous apparaît comme un monstre mystérieux et charmant, capable d'inspirer et de justifier tous les héroïsmes et toutes les lâchetés. Et l'on ne s'explique pas qu'un homme puisse l'approcher sans tomber à genoux en baisant l'ourlet de sa jupe relevée sur la cambrure d'un pied strictement chaussé.

Rien de plus faux que cette conception. Elle est l'origine de malentendus sans nombre entretenus par la flagornerie des mauvais artistes qui flattent bassement leur clientèle crédule, des gazettes qui tendent à faire de l'art un dérivé de la mode.

On croit si volontiers ce qu'on désire ! Répéter constamment aux femmes qu'elles sont le pivot du monde, que la nature immense fleurit, palpite, vibre, murmure pour elles seules, que leurs faveurs ne sont pas assez chèrement payées par la ruine, le déshonneur et le crime, proposer un idéal d'élégance coûteuse à des pauvres filles sans dot et sans beauté dont l'unique diadème sera le chapeau confectionné dans la mansarde du sixième, transformer la Française, cet être si charmant, si tendre, si brave, en un minotaure cruel et méchant prompt à croquer les cœurs comme des pralines entre ses dents aiguës, c'est spéculer sur les petits côtés de vanité mesquine, de sot amour-propre, de prétention agressive dont l'âme féminine, dévoyée, conserve le germe ; c'est tuer le bon levain de générosité, de dévouement qui soulève leurs cœurs tumultueux.



Les conditions matérielles de la vie, si dures, devraient nous interdire de faire briller à leurs yeux des espoirs irréalisables et d'ailleurs inutiles. Il est convenable, il est sage, puisqu'elles ne peuvent secouer le joug de l'homme, assez léger du reste, qu'elles demeurent fidèles à une collaboration non dépourvue d'attraits. Le domaine qu'on les invite à dédaigner est assez vaste pour absorber complètement leurs facultés. En quoi leur rôle est-il inférieur ? N'est-il pas aussi noble de maintenir la famille que de la fonder, de conserver une fortune que de l'acquérir ? Il n'est point de hiérarchie entre les devoirs. Chacun comporte une égale part de beauté, et l'essentiel est de l'accomplir sans défaillance, avec simplicité, à son heure. Bien plus, les vertus mineures de sacrifice, d'effacement, d'humilité, possèdent un rayonnement moral qui efface en douceur, sinon en éclat, les vertus majeures de bravoure, d'intelligence, d'audace. Elles les complètent, les remplacent parfois et concourent au but commun qui est le bonheur.

Loin d'être diverses, personnelles, ondoyantes comme leur faiblesse rusée voudrait nous le faire accroire, les femmes étonnent et charment par leur ressemblance, leur conformité au type de l'espèce dont les individualités masculines, développées en tous sens par l'instruction, tendent à s'écarter de plus en plus. Même dans le conflit sentimental où elles doivent pourtant exceller, les moyens d'attaque et de défense se réduisent à un petit nombre de feintes que l'habile escrimeur pare sans difficulté. Perfide comme l'onde, certes, pour l'amant repoussé qu'on affecte de chérir. Limpide comme l'onde pour l'élu qui rit des pièges enfantins, pour l'observateur désintéressé qui note. A armes égales, l'homme équilibré sort généralement vainqueur du tournoi dont l'expérience, à défaut de l'instinct immuable, lui permet de deviner les surprises possibles.

Les apparences, évidemment, contredisent cette affirmation émise déjà par tant de philosophes. A première vue, la toilette, le geste, le langage, différencient les femmes. Alors que nous considérons la tenue comme une façon pratique de marquer notre rang social et nos habitudes, elles la tiennent, avec raison, pour un moyen efficace de nous séduire en sauvant leurs imperfections, en soulignant leurs qualités plastiques. Et elles s'ingénient par des savantes combinaisons fréquemment renouvelées de tissu, de couleur, de coupe, à produire cette diversité chatoyante qui nous

charme et nous trompe sur leur vraie nature. Mais observez les attitudes, écoutez les discours et vous verrez toujours apparaître sous la légèreté des paroles menteuses ou sincères, les mêmes désirs, les mêmes préoccupations, les mêmes regrets. Tout cela sera plus ou moins monté de ton suivant l'origine et le milieu, tout cela sera pareil, ou presque. Et les idées professées par la grande dame aimée d'un élégant clubman ne différeront pas sensiblement des opinions de sa camériste qui songe à son « pays » en déshabillant, le soir, sa jolie maîtresse un peu lasse.

L'amour du changement dont nous les croyons si friandes est plus apparent que réel. Le nouveau séduit leur âme mobile à la condition qu'il soit superficiel et n'intéresse que certains détails extérieurs propres à rajeunir l'aspect des formes. Les femmes sont les ennemies du progrès qui les déconcerte dans leurs combinaisons routinières et leur impose une tactique inconnue à quoi elles sont mal préparées par leurs goûts, leur éducation, leur atavisme. Elles s'attachent en revanche à la tradition qui affermit, qui consacre leur pouvoir. Elles n'ont pas été impunément esclaves pendant des siècles, confinées aux soins obscurs du foyer. Même libérées de la contrainte matérielle, émancipées selon la loi au point de prétendre égaler et même surpasser l'indispensable et sûr — quoique parfois indigne — compagnon, elles conservent encore le sceau de cette longue servitude que la faiblesse des Occidentaux a transformée trop vite en royauté.

Et c'est de là précisément que vient leur charme. Dans la fièvre qui nous pousse en avant vers les conquêtes d'une science dont les succès rapides exaspèrent notre orgueil, dans le trouble qui bouleverse nos idées sans cesse modifiées au contact des réalités changeantes, les femmes nous apparaissent comme l'élément fixe, certain, destiné à nous prévenir contre la griserie du vertige où tomberaient nos appétits déréglés. C'est à elles que nous revenons toujours, après les triomphes, après les déboires de la lutte, pour leur demander le repos ou l'oubli. Comment pourraient-elles nous réconforter si elles prenaient part au combat?

***

On comprendra facilement quel attrait puissant exerce sur les âmes artistes le tempérament féminin, si simple malgré ses complications apparentes, si caractéristique en raison de sa conformité au type. La sympathie des femmes pour les inutiles artisans de la beauté, parias vivant en dehors des cadres sociaux

et dont le rang dépend — ou devrait dépendre — du seul talent, s'explique de la même manière. Elles saluent en eux, avec une joie puérile et grave, les rêves incarnés de leur enfance, les aspirations confuses de leur jeunesse, les désirs inapaisés de leur âge mûr. Au milieu de gens qui travaillent ou qui s'amusent, dans une société de négociants ou de sportsmen, d'ingénieurs ou de fêtards qui les considèrent comme des moyens de parvenir ou de s'amuser elles sont naturellement portées à goûter, sinon à aimer, les indépendants qui méprisent les succès tant convoités et s'amusent encore aux jeux inutiles et exquis de la pensée. Et cet échange, qui satisfait les besoins de leur cœur, flatte les exigences de leur orgueil en même temps qu'il fournit une ample matière à leur soif de dévouement et de protection.

Mais la zone de leur influence, pour s'exercer avec profit, doit demeurer dans les limites restreintes d'une collaboration secondaire, effacée. A vouloir aspirer au premier rang elles risquent d'affadir et d'énerver le talent viril en l'inclinant aux lâches concessions, en faisant de lui l'instrument docile de la glorification féminine. La récompense de leur zèle doit être dans la production même de l'œuvre d'art et non dans la signification personnelle. Combien d'écrivains au talent libre et robuste ont payé par le sacrifice de leur personnalité les soins d'une maîtresse aux sentiments généreux sans doute mais étroits et jaloux ! Combien de défections engendra le désir de plaire à tout prix ! Et à quoi attribuer la bassesse du niveau littéraire actuel, sinon à l'envie de flatter, d'exalter dans ses petits côtés vilains les goûts les moins nobles de la seule clientèle qui ait le temps, aujourd'hui, de lire ? Qui, actuellement, même parmi les meilleurs, peut se vanter de n'avoir jamais écrit que pour soi, comme notre vieux Montaigne ? Qui peut se dire insensible à la « vaine fumée » de la gloire, ou de la renommée parisienne dispensée par les jolies mains des liseuses.

Si encore la littérature seule y perdait de sa sincérité et de sa profondeur, le mal serait réparable, car le passé nous a légué de beaux livres, et l'avenir nous promet, sous la conduite du génie qui naîtra demain, — car il nous faut un maître —, des œuvres capables de satisfaire l'appétit de l'impérissable beauté, aussi nécessaire à la vie que le pain quotidien. Le plus grave, c'est que la mentalité féminine, énervée par des hommages si contradictoires, dévie de son rôle primitif sagement tracé par la providence. Pour une créature de race qui mérite réellement cet encens et se trouve en état de le goûter sans perdre la tête, combien s'en grisent, s'en empoisonnent ! Et combien d'autres, s'imaginant de bonne foi que

le monde gravite autour d'elles, se consolent en lisant les livres trompeurs, de l'injuste abandon de leur mari que leur simple tendresse d'épouse suffirait peut-être à retenir au foyer !

***

Qu'elles tâchent de comprendre ; qu'elles ne se fassent d'illusion ni sur la valeur des œuvres qui célèbrent leurs séduisants défauts, ni sur le vrai caractère de l'appoint que le rayonnement peut apporter d'aventure aux écrivains. Si triste, si maussade que soit la réalité parfois, elle est préférable aux impossibles chimères. On s'habitue à tout, même à la souffrance, qu'on finit, à la longue, par chérir. A vivre obstinément dans un monde factice où les événements sont agencés dans un sens voulu, où les sentiments sont transposés, dramatisés, poétisés et pour tout dire altérés, on perd la notion équitable des choses, qui obéissent à notre volonté et non pas à nos désirs ; on perd aussi la joie intime, profonde, puisée dans l'accomplissement du devoir, qui, par cela même qu'il est le devoir, porte en soi son charme souverain de résignation et d'obéissance. Conformer sa vie à l'ordre divin qu'on adore, est, selon Ernest Renan, la suprême sagesse. Et c'est également, ajouterons-nous, la suprême habileté.

Le rôle si beau, si noble d'idéaliser nos rêves, devrait absorber toutes les forces souvent inemployées de leur tendresse inquiète. Qu'elles ne prétendent pas régner directement, effectivement, sur une pensée fugace qui souvent nous échappe à nous-mêmes et veut, pour s'épanouir, le calme ; qu'elles ne cherchent pas dans les livres la glorification de leurs vertus et de leurs faiblesses personnelles, mais au contraire les leçons et les avertissements qui leur montreront la rédemption spirituelle certaine, acquise au prix du retour à la tradition séculaire. Et méprisant toute influence limitée à une seule personne, donc étroite, elles comprendront qu'avant d'inspirer l'homme, il faut le craindre.

Henry SPONT.

LE TURCO KOUIDER

Récit Algérien

Quand on a dépassé Boghari, petite ville mi-arabe, mi-européenne, située à 180 kilomètres d'Alger, et que l'on continue d'avancer en droiture dans la direction du Sud, on débouche, vingt kilomètres plus loin, dans la plaine de Boudzoul, premier échelon des Hauts-Plateaux et vertibule, en quelque sorte, de la région désertique qu'il faut traverser pour aller à Laghouat. Rien d'autre, pour distraire vos regards à travers cet immense espace, que de rares touffes d'alfa et de ghetaf, avec, de loin en loin, un bouquet épineux d'aloès ou de cactus : au printemps seulement, quelques gracieux spécimens de la flore saharienne, le drine ou la zita, notamment, mettent une tache bleue ou vert tendre sur la teinte grise de cette lande sablonneuse et lui font l'aumône d'un sourire de fleur. Deux constructions de modeste apparence s'élèvent à l'entrée de la plaine, de chaque côté de la route — la route nationale nº 1 d'Alger à Laghouat — une auberge avoisinée d'un maigre jardinet, et un caravansérail, l'auberge relai à l'usage des rouliers de passage, le caravansérail, lieu d'étape pour les hommes de troupe et les convois militaires ; à une portée de fusil et en amont de ces deux constructions, quatre puits, deux à droite, deux à gauche, simples excavations non muraillées, ouvrent à plein ciel leur orifice circulaire entouré d'un talus en terre ; matin et soir, une outre en peau de chèvre sur l'épaule, les moukères des douars environnants viennent s'y approvisionner d'eau, l'oued Ouring-Nahr-Ouessel, affluent du Chélif, qui longe la plaine au couchant, ne roulant qu'une onde saturée de sulfate de magnésie impropre, par conséquent, à la boisson.

Il y a une dizaine d'années, cette steppe algérienne présentait une particularité qui, sans la rendre ni plus attrayante ni plus gaie, lui prêtait, du moins. un léger intérêt de curiosité. A peine en aviez-vous franchi le seuil, en effet, que vous perceviez, venu du côté droit de la route, un bruit dont l'éloignement amortissait

l'éclat, et, bientôt, lorsque vous aviez marché quelques pas plus avant, surgissait, derrière un amas de roches distant d'un kilomètre environ, un petit campement, — une quinzaine de tentes en toile bise, — qui n'était autre qu'un « atelier de travaux publics ». Des condamnés militaires cassaient là des fragments de roches, « faisaient de la caillasse », comme on dit en Algérie, pour charger les routes et chemins du pays : tout proche, la montagne, — un chaînon de la grande chaîne de l'Atlas, — de temps en temps, débitée par tranches à coups de mine, fournissait l'atelier, abondamment et sans frais, de matière première, cependant que sous le commandement d'un capitaine, assisté d'un adjudant, un détachement de tirailleurs indigènes, de turcos, pour les appeler de leur nom populaire, assurait l'ordre dans cette colonie nomade.

Lorsqu'on parle de militaires envoyés en Algérie pour y être soumis à un régime exceptionnel, on confond fréquemment, sous la dénomination de « disciplinaires », trois catégories d'hommes bien distinctes, les soldats appartenant aux bataillons d'infanterie légère ou *Zéphirs*, les « fusiliers de discipline » ou compagnons de *Biribi* et les condamnés aux travaux publics. En réalité, les premiers sont de jeunes soldats ayant subi de minimes condamnations avant leur incorporation dans l'armée, les seconds, de « fortes têtes », comme on les nomme au régiment, êtres raisonneurs, peu malléables, expédiés en Afrique par leur colonel après avoir subi un nombre excessif de punitions ; mais les uns et les autres, les premiers ainsi que les seconds, restent soldats, continuent de porter l'uniforme et ne sont pas tenus pour des malfaiteurs ; la discipline leur est appliquée plus sévèrement, plus rigoureusement qu'au régiment, sans toutefois que la répression excède jamais les prescriptions réglementaires.

Quant aux hommes de la troisième catégorie, considérés comme indignes d'être soldats, soit par suite de condamnations infamantes prononcées avant leur entrée au service, soit par suite de condamnations encourues pendant leur présence sous les drapeaux, ils sont retranchés de l'armée : versés dans un atelier de travaux publics, ils ont le visage rasé, portent un uniforme spécial, subissent le régime de tous les pénitenciers et demeurent soumis, en cas de révolte, aux peines corporelles en usage dans les bagnes.

C'était un de ces ateliers qui fonctionnait dans la plaine de Boudzoul, en juin 1895.

Or, un des derniers jours du mois, l'après-midi, le personnel pénitentiaire de l'atelier venait de reprendre le cours de ses tra-

vaux quotidiennement interrompus, de 11 à 2 heures, durant la période des chaleurs estivales ; assis de trois en trois mètres, à même le sol et de chaque côté du chemin expressément construit pour le service du camp, les condamnés besognaient à l'habitude, surveillés par les tirailleurs de garde, fusil chargé, sabre-baïonnette au canon, toujours prêts à réprimer par les armes toute tentative d'évasion.

Entre temps, sous le limpide azur d'un ciel dépouillé de nuages, une chaleur torride embrasait l'atmosphère : boisée et embroussaillée dans sa partie basse, nue et aride dans sa partie haute, la montagne, que chauffaient à blanc les rayons enflammés du soleil, miroitait, aveuglante, çà et là criblée d'écailles lumineuses, de plaques rutilantes, de larges écorchures couleur de sang, tandis qu'au lointain la plaine de Boudzoul flambait.

Tant bien que mal défendus contre cette averse de feu par la ramure hérissée de plusieurs arbres résineux et les tiges grêles de quelques massifs de bambous, les condamnés, mornes, silencieux, un bloc de rocher entre les jambes en guise d'enclume, maniaient leur maillet d'acier d'un bras alourdi et puisaient machinalement dans le tas de moellons placé devant eux : parfois, n'en pouvant plus de lassitude et de chaleur, ils s'arrêtaient court, cessaient de casser des pierres, redressaient leur échine enkylosée, essuyaient d'un revers de manche la sueur qui leur dégoulinait du front sur les joues, puis, après avoir exhalé un long soupir, reprenaient d'un air résigné leur grossière besogne.

A cinquante mètres de là, en tirant du côté de l'Ouring Nahr Ouessel, les tirailleurs que ne réclamaient point les exigences du service paressaient, causaient, fumaient, jouaient dans la maisonnette en toile, la plus vaste de toutes, qui leur servait de réfectoire et de salle de réunion ; par intervalles, on entendait fuser leurs rires, leurs cris, leurs jurons, leurs exclamations enjouées ou rageuses, et ces manifestations de vie libre et exubérante n'étaient pas sans jeter une légère note de gaîté sur ce campement d'un aspect si triste.

Un peu plus loin, mais toujours dans la même direction, était installée, en plein air, la cuisine, qui précédait à son tour, le qnartier des punitions.

Ce quartier comprenait simplement une tente à usage de prison et un emplacement en forme d'aire dépicatoire, soigneusement nivelé et battu, d'où saillaient de distance en distance de courts piquets en bois retenant attachés par un anneau des chaînes, des tringles, des entraves en fer.

En ce moment, deux condamnés subissaient, au centre de cet emplacement, les vingt-quatre heures de « tombeau » que, le matin même, leur avait infligé le commandant du camp, pour refus obstiné de travail.

Le « tombeau » est, par définition, une façon d'édicule prismatique en toile de 1 mètre 50 centimètres de long, sur 60 centimètres de large et 50 centimètres de haut: en fait, c'est presque toujours une moitié de tente ordinaire. L'homme puni doit se glisser « à quatre pattes » sous cet abri incommode, où il reste exposé à toutes les intempéries de l'atmosphère.

Les deux insoumis, Hippolyte Chaumard et Léon Potrel, étaient deux chenapans de la pire espèce, anciens affiliés d'une bande de voleurs et de cambrioleurs célèbre dans les fastes de la police parisienne, « Les compagnons, — en argot, les Frangins, — de Charonne ». Connus dans tous les bouges du XXe arrondissement sous les sobriquets caractéristiques, Chaumard, de « Gueule en bois », motif pris de son menton en forme de galoche, Potrel, de « Pipette » en raison de son habileté à soutirer sur le quai de Bercy, à l'aide d'un chalumeau, l'eau-de-vie contenue dans une « pipe » ou grosse futaille, ils avaient purgé plusieurs condamnations antérieurement à leur envoi en Afrique.

Depuis leur arrivée dans l'atelier, ils n'avaient point cessé de donner l'exemple d'une conduite déplorable : pas de peine qu'ils n'eussent encourue pour atteintes graves et répétées au réglement; aussi les tenait-on sévèrement sous l'œil, d'autant qu'on les savait doués d'une force physique en rapport avec leur audace peu commune et qu'ils passaient pour ruminer un projet d'évasion dont l'exécution, d'après certains indices significatifs, s'annonçait comme devant être prochaine.

S'enfuir ! idée fixe de tout homme privé de liberté qui hantait, naturellement, l'esprit de tous ces misérables casseurs de pierres de l'atelier de Boudzoul, mais aux invites séduisantes de laquelle bien peu d'entre eux s'abandonnaient, en présence des périls et des difficultés inhérents à une évasion en pays désertique.

En admettant, en effet, qu'un condamné aux travaux publics, pour résolu qu'il fut à se sauver coûte que coûte, réussit à gagner le large après avoir impunément essuyé le coup de feu d'une sentinelle, où pouvait-il espérer trouver un refuge ? pouvait-il même se flatter d'aller bien loin, dépourvu de ressources et vêtu d'une livrée d'infamie ? Et si, par aventure, il parvenait à se soustraire, un temps, aux recherches des agents de l'autorité lancés à ses trousses ne devait-il pas tomber infailliblement aux mains des

indigènes de la contrée lesquels, par prudence au moins autant que par haine du roumi, ne manqueraient pas de l'assommer à moitié avant de le reconduire au camp, où toucher la récompense de 50 francs allouée à tout arabe qui ramène un fugitif ? Sans oublier les cruels châtiments que lui réservait le chef du détachement dès qu'il aurait réintégré l'atelier : les fers, « la crapaudine », « le tombeau », l'enfouissement dans une fosse, debout, le corps nu, la tête seule hors de terre !

Sombre perspective, propre, en effet, à réprimer toute velléité de fuite chez la plupart des condamnés, mais peu susceptible malheureusement d'excercer la moindre influence sur les deux scélérats en train d'expier durement leur acte de désobéissance : c'est pourquoi les factionnaires qui, depuis le matin, se succédaient d'heure en heure au quartier des punitions redoublaient tous de surveillance à leur égard.

On peut dire, d'ailleurs, que les turcos, en tout état de cause, sont des surveillants hors ligne. S'ils ne brillent point par l'intelligence, ils sont, en revanche courageux, patients et d'un sang-froid qui ne se dément jamais ; très disciplinés, ils apportent dans l'exécution de leur consigne une rigueur inflexible et, comme il existe chez eux un fonds de cruauté dû à leur origine orientale, on imagine ce qu'on doit attendre de tels hommes quand ils sont chargés de réprimer une mutinerie par la force ; ce qui explique, du reste, la persistance de l'autorité militaire à leur confier généralement la garde des ateliers de travaux publics en Algérie.

Le tirailleur indigène qui venait de prendre en dernier lieu son tour de faction sur l'aire du quartier des punitions ne faisait pas exception à la règle. Soldat dans toute l'acception du mot, il était courageux, prudent, esclave de la discipline, expérimenté, par là-dessus, ainsi qu'en témoignaient les trois brisques en laine rouge barrant, près de l'épaule, la manche gauche de sa veste d'ordonnance. Il s'appelait Kouider et ce n'était certes pas à lui qu'on eût fait à bon droit le reproche de réaliser en sa personne le programme de cette existence fantaisiste du turco qu'un loustic du bataillon d'Afrique a résumée dans le tercet suivant :

Bibir la goutte,
Cassir la croûte,
Marchir la route.

Conscient de ses devoirs et s'en acquittant scrupuleusement, il appartenait à cette lignée de braves gens à face basanée qui se

firent héroïquement tuer, en 1870, sur le champ de bataille de Gravelotte, à la gueule des canons allemands.

Il était quatre heures de relevée : le soleil faisait toujours rage ; du haut du ciel ne cessait de tomber une vraie bruine de plomb fondu ; la montagne continuait de rougeoyer et la plaine de Boudzoul de flamber.

Ciré, astiqué, sanglé dans son uniforme, ni plus ni moins que s'il eût figuré à la parade, Kouider se tenait debout à l'entrée de la tente-prison.

Sa veste en drap bleu soutachée de jaune, sa ceinture, en laine de même couleur que la veste, pressée autour des reins, ses pantalons amples en toile grise serrant le haut de la guêtre, en toile, aussi, mais blanche, qui emprisonnait le brodequin de cuir, sa chéchia rouge dont l'énorme gland lui descendait en floche entre les deux épaules, cet ensemble sévère accentuait sa prestence militaire, seyait admirablement à son visage passé au brou de noix, sec, tanné, presque imberbe, troué de deux yeux pareils à des diamants noirs, à son buste, large et maigre à la fois, supportant un long cou dégagé, à sa taille moyenne bien cambrée et souple, d'une souplesse de panthère.

Sa tête droite, l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, tous les nerfs tendus vers un but unique, le chassepot maintenu au long de la hanche droite par la bretelle passée par dessus l'épaule, Kouider s'abstenait de faire les cent pas, s'étudiant seulement à ne pas franchir le cône d'ombre décrit, en aval, sur le sol, par le dispositif architectural de la tente qui se dressait derrière lui, ne perdant pas une minute de vue les logettes en toile qu'il avait mission de surveiller.

Parfaitement au courant, grâce à ses quarante ans d'âge et à ses vingt ans de présence sous les drapeaux, de toutes les ruses des condamnés aux travaux publics, Kouider n'avait en ce moment qu'une préoccupation : ne pas se laisser « rouler » par plus fort que lui. Il n'ignorait pas que la terre, quand on tient la bouche dessus, transmet fidèlement, même à une assez grande distance, les paroles prononcées à voix basse, et que les deux « Frangins de Charonne », pouvant, dès lors, communiquer entre eux et se concerter, il leur était facile de préparer un mauvais coup, d'autant que les tombeaux se touchaient presque ; il n'ignorait pas davantage que ces bandits ne reculeraient devant aucune extrémité pour recouvrer leur liberté, et, confiant dans son expérience comme dans son sang-froid, il attendait, patiemment, mais toujours sur le qui-vive, la fin de son heure de faction.

Si donc, Kouider, livré à de prudentes réflexions et confortablement enveloppé d'une capote d'ombre, gardait un telle immobilité qu'il semblait avoir été changé en statue de pierre, il s'en fallait que les deux tombeaux l'imitassent en ce point, secoués qu'ils étaient par leurs locataires respectifs en lutte contre l'ardeur d'un soleil dévorant : impossible, en effet, à ces derniers de trouver une position leur permettant de reposer à l'aise ! Impossible, même, d'en trouver une qu'il leur fût loisible de conserver longtemps ! De là, ces soubresauts désordonnés imprimés au léger édicule qui les emprisonnait étroitement et qui subissait le contre-coup des conversions à droite, des conversions à gauche, sur le flanc, sur le ventre, sur le dos, auxquelles les suppliciés se livraient frénétiquement. Par instants, ils s'efforçaient de ramener, sous le couvert, aussi bien que faire se pouvait, leurs jambes demi-nues qui dépassaient les limites de leur logis et demeuraient exposées aux brûlures de l'astre incandescent ; par instants, aussi, c'était un bras qu'on voyait se tendre au dehors et s'étirer, une tête, tondue ras, qui s'avançait, curieuse, investigatrice, mais pour, vite, rentrer sous la toile, l'épiderme roussi...

Pendant ce temps, les minutes coulaient, une à une, abrégeant la durée de la faction réglementaire : déjà elle touchait à son terme, cette redoutable corvée ; déjà le brave turco souriait à la pensée d'être bientôt déchargé de la lourde responsabilité qui pesait sur ses épaules, d'aller bientôt rejoindre ses camarades dans la grande tente où l'on jouait, où l'on buvait, au frais. Et, en attendant ce bienheureux moment, pour se désennuyer, il prêtait l'oreille... Oh ! une oreille seulement !... aux mélopées que psalmodiait d'une voix traînante le maître-queux de l'escouade, un « négro » plus noir que l'ébène, un peu « maboul », mettant à profit les loisirs que lui laissait une « popotte » cuisinée à la diable, pour dégoiser son répertoire exotique :

Travaja la moukère,
Travaja bezef.....

Mais, Kouider ne s'attardait pas lontemps à cette distraction monotone et, plus que jamais immobile, fermant l'oreille aux psalmodies du négro, il reportait, pour ainsi dire, son regard sur la partie de l'aire qui s'étendait devant lui, face aux deux tombeaux.

Un moment vint, néanmoins, où, le besoin le poussant de dégourdir ses jambes, il déserta l'entrebâillement de la tente-prison qui l'encadrait, et hasarda une dizaine de pas, à gauche,

promenade qu'il interrompit, d'ailleurs, presqu'aussitôt, car, se retournant d'un mouvement brusque et rétrogradant vivement, comme piqué par un aiguillon invisible, il revint occuper la place qu'il ne faisait que de quitter.

Un observateur attentif, qui se fût trouvé là, eût assisté à un curieux spectacle. Tout en paraissant garder une immobilité absolue, Kouider ébauchait, en réalité, une série de mouvements à peine perceptibles, convergeant tous vers le même but : tandis que son œil restait fixe, filtrant un regard aigu sous la paupière demi-close, sa main droite, qu'il laissait pendre depuis un instant le long du corps, remontait lentement, puis, arrivée à la hauteur de la hanche, décrivant une courbe oblique, se glissait sous la crosse du fusil, la saisissait, la soulevait et, du même coup, ramenait la bretelle à l'extrémité de l'épaule, de façon qu'une simple secousse dût maintenant suffire pour la décrocher.

Non, on n'aurait pas pu dire qu'il bougeât, tant il gardait une attitude rigide, et toute sa personne, néanmoins, des pieds à la tête, frémissait, en éveil !

Soudain, désertant violemment l'épaule, la bretelle glissa et, redressé de toute la hauteur de sa taille, Kouider, le fusil au poing, recula d'un pas... Des deux tombeaux, le plus rapproché de la tente, celui de Chaumard, venait de sauter, projeté au loin comme par une explosion souterraine, et Chaumard, bondissant, s'élançait dans la direction de la rivière.

Kouider ne broncha pas.

A son tour, le second tombeau sauta et Potrel, lui, au lieu de se sauver, courut sus au turco ; mais, celui-ci, que cette attaque ne prenait pas à l'improviste, épaula rapidement son arme et, avant qu'il eût bondi pour la seconde fois, jeta bas son agresseur ; ensuite, sans se presser, aussi calme que s'il eût tiré à la cible sur un champ de tir, enlevant la douille et repoussant le tiroir, où il avait prestement glissé une nouvelle cartouche, il visa Chaumard, déjà distant d'environ cinq cents mètres, et l'abattit comme un perdreau.

Au bruit de la double détonation, on accourut : Potrel, dit « Pipette » atteint d'une balle en plein front, était tombé mort sur place ; quant à Chaumard dit « Gueule en bois » il respirait encore, la colonne vertébrale cassée ; placé sur une civière, une demi-heure plus tard, à destination de Bogar, chef-lieu du Cercle de ce nom, il mourut pendant le trajet.

. . . .

. . . .

Le Code militaire est formel : y a-t-il eu mort d'homme ? quel qu'en soit le motif, le meurtrier doit passer en jugement. Écroué au préalable, Kouider, après une rapide instruction judiciaire, comparut devant le Conseil de guerre siègeant à Alger. Les débats, rondement menés par le colonel du 1er régiment de spahis en garnison à Blida, président du Conseil, démontrèrent clair comme le jour que l'accusé, agissant dans la plénitude de son droit de défense, avait exécuté une consigne dont il ne lui était permis, sous aucun prétexte, d'éluder les terribles exigences.

Le commissaire du gouvernement abandonna l'accusation et Kouider, acquitté, fut, sur-le-champ, mis en liberté, non, toutefois, sans que le président eût prononcé à son adresse quelques paroles bien senties.

Déjà le turco, dont l'impassibilité ne s'était pas un seul instant démentie, se retirait, lorsque le colonel le rappela.

— Kouider, lui dit-il, dès que le turco, qui s'était vivement approché, eut rectifié la position; un point, dans cette tragique affaire où votre nom a été si honorablement mêlé, reste encore obscur pour moi, et je désire obtenir de votre bouche une explication à ce sujet. Pourquoi avez-vous tiré tout d'abord sur le condamné Potrel, dont la tentative d'évasion a suivi et non précédé celle de son camarade le condamné Chaumard ?

— Parce que, ma colonel, repartit Kouider dans son jargon habituel, loui vouloir se jetir sour moi pour désarmer moi, ensouite se servir fousil de moi pour touer moi et touer tiraillours dou camp.

— Entendu ! Il n'en est pas moins vrai, cependant, qu'en agissant de la sorte vous donniez au condamné Chaumard le temps de se sauver.

— Se sauver ! se récria Kouider dont un large sourire fendit la bouche d'une oreille à l'autre, en découvrant une denture de jeune chacal : se sauver, loui ? Makach, ma colonel !... Pas se sauver... du tout sauver ! moi, certain descendre loui !

Et, tandis que de la main droite il faisait le salut militaire, élevant la main gauche à la hauteur de sa poitrine sur laquelle brillait, au milieu de plusièurs épinglettes en argent, une superbe épinglette en or, le turco ajouta fièrement :

— Ma colonel, Kouider, tirour di primié classe !

Antonin **MULÉ**.

LE MARIAGE DE BALZAC

Le théâtre du Vaudeville vient de jouer avec succès une remarquable adaptation de « *La Cousine Bette* », écrite avec une rare maîtrise dramatique par M. Pierre Decourcelle, admirablement mise en scène par M. Porel, très bien jouée dans son ensemble, et où une des interprètes, madame Roggers, qui joua la baronne Mulot, a obtenu un véritable triomphe des plus légitimes, car son jeu, à la fois pathétique, sobre et émouvant, atteint à la perfection.

Et, puisque les hasards de l'actualité parisienne attirent, une fois de plus, l'attention du public sur la haute personalité du célèbre écrivain, auquel la littérature française est redevable de ce monument impérissable qui s'appelle « La Comédie humaine », le moment nous semble opportun d'élucider enfin une question d'un intérêt psychologique indéniable et qui provoqua, de tout temps, les controverses les plus passionnées et les plus hasardeuses.

Nous voulons parler ici du mariage de Balzac et du rôle qu'a joué dans son existence, l'étrangère, la mystérieuse admiratrice à qui sont adressées certaines lettres d'amour, classiques aujourd'hui ; l'héroïne du roman sentimental dont les péripéties tumultueuses ont rempli et idéalisé la destinée entière du Maître. Balzac écrivit de merveilleux romans d'amour ; mais il n'en vécut qu'un seul en réalité, celui qui devait aboutir à son mariage avec Madame Eveline Hanska. Mariage tardif, dernière faveur du sort réalisant le rêve ancien d'un homme de génie presqu'au seuil de l'éternité ; puisque Balzac mourut quatre mois après avoir épousé ma tante. — L'auteur de ces lignes, on l'a dit assez souvent dans la presse parisienne, est en effet le neveu par alliance du célèbre écrivain —. Madame Hanska, dont le premier mari ne fut jamais comte, bien que nos critiques les plus autorisés s'obstinent à lui octroyer généreusement ce titre auquel il n'avait aucun droit, madame Hanska était la sœur aînée de mon père, le comte

Adam Rzewuski, lequel devait lui acheter, en 1850, presque aussitôt après le départ de Madame de Balzac pour la France, le château de Wierzchownïa dont il est si souvent question dans les lettres du Maître, et où l'illustre auteur de « *La Peau de chagrin* » vécut près de deux ans.

Je crois vraiment être libéré de tous préjugés de caste, d'orgueil nobiliaire ou de snobisme mondain. Les questions d'origine ou de parenté me laissent complètement indifférent, et l'idée saugrenue de défendre la mémoire de la femme passionnément aimée par le célèbre romancier, uniquement parce qu'elle fut ma tante et que son second mariage me vaut l'insigne honneur d'être le neveu par alliance d'un des plus grands génies littéraires des temps modernes, cette idée ne me viendrait même pas à l'esprit, soyez-en certains, chers lecteurs. Mais, vraiment, on commence à traiter avec une injustice un peu trop révoltante la mémoire de cette pauvre étrangère, dont la tendresse fidèle, l'admiration et le dévouement ont quand même embelli et consolé l'exil terrestre de cet homme de génie, de ce grand artiste méconnu et incompris de son vivant, et qui dut lutter jusqu'à la dernière heure, avec la sotise, la persécution et la haine. Malgré bien des déceptions et des malentendus, ce long roman d'amour, ébauché d'abord avec une admiratrice anonyme, dont Balzac ne devait connaître que très tardivement le rang social et le nom véritable, ce poème d'une grande et mystérieuse passion, idéalisée encore par l'éloignement et l'absence, fut sans aucun doute ce qu'il y eut de meilleur dans la destinée de Balzac, sa part de poésie et de bonheur en ce monde, puisqu'il lui octroya l'inappréciable bienfait de l'espérance et le réconfort d'un idéal invincible, planant au-dessus du doute, du découragement et des épreuves mesquines de la réalité. Or, depuis quelques années, une légende inique, — car elle ne repose sur aucune donnée sérieuse —, une légende perfide tend à s'accréditer de plus en plus, et cette calomnie habile, pour tout dire en un mot, tend à représenter madame de Balzac comme une très méchante femme n'ayant jamais aimé son mari, l'ayant même lâchement abandonné à l'heure de l'agonie.

En somme, et c'est à cette conclusion affligeante qu'aboutit la légende en question, Madame de Balzac récompensa le grand homme qui l'avait chérie d'un immense amour par la plus notoire ingratitude. Sa conduite à l'égard de l'illustre écrivain, qui devint son mari, est jugée de la façon la plus sévère par des gens qui ne connaissent pas, d'ailleurs, le premier mot de cette histoire ; ses intentions sont dénaturées et incriminées, son attitude pendant

les derniers jours du Maître — triste lune de miel, on l'avouera sans peine ! — est qualifiée nettement de criminelle.

Et sur quoi donc repose ce jugement sévère, presque implacable ? Sur de vagues présomptions, sur des hypothèses rétrospectives, si facilement réfutables après un examen quelque peu impartial des faits acquis et de la vérité historique. Mais je prévois l'objection, l'argument en apparence invincible qu'opposeront à mon plaidoyer les adversaires archarnés d'une femme dont le souvenir, si intimement lié à l'histoire d'un des plus admirables génies de la France contemporaine, mériterait pourtant un peu d'indulgence et de sympathie à défaut de gratitude et de respect, sentiments tout à fait démodés au vingtième siècle, je le sais mieux que personne.

Il y a contre Madame de Balzac le témoignage accablant de Victor Hugo, ce rapide, tragique et inoubliable épisode de « choses vues » où l'illustre poète raconte la visite suprême qu'il rendit au créateur de la *Comédie Humaine*, dans ce petit hôtel de la rue Balzac, si familier à mon enfance, et où il nous dépeint, avec une brièveté saisissante, l'agonie solitaire de l'auteur de tant de chefs-d'œuvres. (Balzac mourut le lendemain de cette visite ; il ne reconnut même pas son génial visiteur, l'ami des grandes luttes d'autrefois).

Victor Hugo ne passa que quelques instants dans la chambre de l'agonisant ; il y constata toutefois l'absence de Madame de Balzac. L'épisode est classique ; une morne tristesse s'en dégage ; mais que prouve-t-il ?

Notre malveillance, notre crédulité, notre merveilleux empressement à soupçonner le mal... rien de plus...

Je ne prétends certes pas suspecter sottement la sincérité ni amoindrir la gravité d'un pareil témoignage.

Il m'afflige d'autant plus que personne au monde n'admire le chef de l'école romantique française avec plus de ferveur que l'auteur de ces lignes. Quelque éclatante que soit la gloire de Victor Hugo, j'estime qu'elle ne rend pas encore pleine et entière justice à ce génie incomparable. L'auteur de *La Légende des Siècles* ne fut pas seulement un poète sublime, ce fut aussi un profond penseur, titre qu'on lui dispute jusqu'à présent, et que les récentes études de nos plus illustres philosophes, les livres de Renouvier, de Fouillée, de la plupart des maîtres de la pensée spéculative lui restituent ou plutôt lui attribuent enfin, malgré la vive opposition du vulgaire. Et comme écrivain, Victor Hugo m'a toujours produit l'impression d'un être exceptionnel, d'un génie

sans rival, car il excella dans tous les genres de création littéraire; il produisit dans le roman, le théâtre, la critique et l'histoire des chefs-d'œuvre aussi parfaits et aussi pathétiques que ses poèmes lyriques ou épiques, il fut, comme dramaturge, comme romancier et comme orateur, l'égal du poète inspiré qu'on admire en lui et, c'est là, je crois, un phénomène sans précédents dans l'histoire des lettres universelles. Certes, Lamartine est son égal comme poète lyrique; Balzac comme romancier; Shakespeare comme dramatiste; mais quel est l'écrivain dont l'œuvre totale peut s'enorgueillir à la fois de chefs-d'œuvre aussi essentiellement différents que *Les Rayons et les Ombres*, *Les Misérables*, *Ruy-Blas*, et les superbes discours de *Pendant l'Exil*. Et maintenant que les voix méprisables de la haine, de l'envie et de la médisance se sont tues à jamais, l'homme nous apparaît aussi grand, aussi loyal, aussi digne d'admiration que son œuvre immortelle.

Penseur et écrivain impeccable, philosophe et créateur d'âmes, poète et artiste parfait, Hugo fut un génie authentique, le plus grand littérateur du dix-neuvième siècle, sans aucun doute, et comme homme, comme proscrit, comme citoyen, ce fut un héros dont la gloire et la noblesse seront appréciées chaque jour davantage, tout cela est certain.

Et pourtant, je le répète, le témoignage de ce grand homme, à l'égard duquel on ne m'accusera pas de parti-pris hostile, son fameux chapitre de *Choses vues*, ne prouve rien, absolument rien. Certes, l'illustre poète, le défenseur futur et impitoyable du Droit méconnu et de la Justice outragée, le chef d'école si souvent calomnié lui-même n'obéissait à aucune arrière-pensée de vile médisance en signalant, dans ces notes au jour le jour, l'absence regrettable assurément de Madame de Balzac. Une impression navrante d'abandon se dégageait de cette agonie du romancier, entouré de soins mercenaires. Victor Hugo en fut affligé et choqué; il exprima son sentiment à ce sujet avec la force d'amertume et d'évocation saisissante qui caractérise ses moindres écrits. Mais les déductions que l'on s'empressa de formuler avec tant de joie hargneuse, résistent-elles à un examen sérieux? Pas le moins du monde.

Ah! si le poète des *Châtiments* avait passé la nuit suprême, la nuit de l'agonie et de la délivrance au chevet de Balzac mourant, s'il y avait constaté avec indignation l'absence systématique de la femme, de la compagne de l'illustre romancier — ce réquisitoire écrasant présenterait un tout autre caractère de gravité et d'authenticité! Mais non. — Victor Hugo vient dire adieu à Balzac, très

dangereusement malade, condamné par les médecins, épuisé par une existence d'épreuves et de luttes surhumaines, il passe un quart d'heure dans la chambre du mourant, puis s'en va, naturellement accablé de tristesse, Madame de Balzac n'est pas là pendant ces quelques instants passés par le grand poète dans le petit hôtel sur lequel la Mort plane déjà, inexorable et silencieuse, est-ce une raison de croire qu'elle fut absente pendant les heures douloureuses entre toutes de l'agonie véritable ! Rien ne le prouve, aucun témoignage ne l'atteste. Anéantie de douleur, d'inquiétude et de fatigue physique, la femme du grand écrivain était peut-être allée prendre quelques heures de sommeil et de repos, tout simplement. Ou bien peut-être encore et très vraisemblablement, elle n'avait pas voulu assister à la dernière entrevue de son mari et de Victor Hugo. Comprenant fort bien qu'on ne met pas à la porte un visiteur tel que celui-là, Madame de Balzac avait pu consentir à recevoir l'auteur de *Cromwell* et de tant de chefs-d'œuvre — mais sans désirer le voir elle-même. On avouera sans peine qu'un visiteur, eût-il le génie de Victor Hugo, n'était pas précisément le bienvenu à ce moment atroce, à cette heure d'angoisse et d'inquiétude tragique. Et la femme du créateur de *La Comédie Humaine* agonisant, attendait sans doute avec impatience dans une pièce voisine, que l'illustre poète terminât sa visite. Voilà encore une hypothèse assez plausible, et qui n'exige pas une dépense transcendante de forces intellectuelles ; mais elle a le grand défaut des solutions optimistes, elle cause une déception cruelle à notre amour du scandale et de la malveillance gratuite.

Et nous ne voulons ni l'admettre, ni la discuter... Fort heureusement, la critique digne de ce nom, l'histoire, même l'histoire anecdotique, ne tient pas compte des préventions, des légendes et de la médisance — et une vérité approximative est le seul but qu'elle prétend atteindre.

II

Mais admettons un instant la thèse des détracteurs de l'étrangère, à qui fut dédiée la mystérieuse et mystique Séraphita ; admettons qu'il y eut, pendant ces quatre mois d'existence conjugale, de regrettables malentendus entre les nouveaux mariés, même de violentes querelles dont les raisons nous demeurent inconnues ; ces petites misères sévissent dans tous les ménages, même quand le

mari est un homme de génie ; les mésaventures matrimoniales de tant d'artistes supérieurs le prouvent suffisamment, hélas !

Rien ne nous dit d'ailleurs que dans ces disputes infiniment pénibles une part de responsabilité ne revient pas de plein droit à Balzac lui-même. Accablé par la déchéance physique, l'âme déjà glacée par la mort, anéanti de lassitude intellectuelle et morale, après le dur labeur d'une existence aussi extraordinaire que celle de ses tumultueux héros, surtout après la création d'une œuvre gigantesque telle que *La Comédie humaine*, dont l'édification eût suffi à remplir plusieurs existences, le Maître n'était plus à cette époque que le fantôme de lui-même. Cet homme de génie fut aussi, on le sait maintenant, aux jours de lutte, d'espoir invincible et d'ardente jeunesse, l'homme le plus charmant, le plus loyal et le plus sympathique, une âme tendre et vaillante, un cœur généreux et fidèle, un esprit supérieur, d'une délicatesse et d'une sensibilité raffinées et exquises. La personnalité de Balzac n'a fait que grandir et s'imposer davantage à notre admiration et à notre respect à mesure que nous connaissions mieux les épreuves inouïes et la noblesse stoïcienne de sa vie privée, sa vaillance, sa douceur, sa bravoure chevaleresque sous les outrages du sort ; oui, le sublime et sentimental Balzac de la réalité historique nous semble aujourd'hui aussi grand par la force et la beauté morale de sa destinée individuelle que par l'impérissable splendeur de son œuvre. Mais qui sait si ce grand homme, pendant les derniers jours de l'exil terrestre, quand il sentait la vie lui échapper au moment même où se réalisait enfin son rêve ancien d'amour, de gloire et de fortune, qui sait si Balzac ne fut pas un malade grincheux et insupportable? Et certes, quelque amertume, quelque révolte était bien excusable de la part de ce lutteur infatigable, indigné par cette suprême injustice du destin : la mort brutale, apparaissant brusquement avec une sorte d'ironie tragique, presque au lendemain du jour où l'idéal de sa vie entière, la conquête définitive de la femme passionnément aimée, étaient devenus une réalité ! Tout ce qu'il avait tant rêvé, pareil à ses héros dont l'âme nous semble dévorée d'une flamme si intense d'ambition et de fièvre : l'amour, la fortune, la célébrité, la revanche obtenue enfin sur le sort, tout cela après vingt ans de combat, d'héroïsme et de patience exaltée, il l'avait conquis, et ses mains tremblantes n'avaient plus la force de s'en emparer ! Vit-on jamais fatalité plus atroce, supplice plus cruel ? Et quel psychologue génial pourrait évoquer l'effroyable et shakespearienne tragédie qui dévasta sans doute l'âme désespérée du grand écrivain durant ces der-

niers jours où, tout en refusant de croire à la fin imminente et à l'arrêt du destin, il sentit la mort s'approcher à pas lents de la demeure jadis amoureusement choisie pour une lune de miel et où l'éternelle intruse devait entrer si vite? Abîmes de détresses, de désespoir et de révolte ! Comment ne pas frissonner d'épouvante et de pitié en songeant aux profondeurs de souffrances morales où s'évanouissait la flamme de ce grand esprit et de ce noble génie, créateur lui-même d'un monde plus intense, plus pittoresque, plus passionné que le monde réel !

Mais encore une fois, il est permis de supposer qu'une agonie aussi déchirante ne fut pas exempte de quelque acrimonie. Il est certain aussi que ce fut là une triste lune de miel pour la jeune femme triomphalement ramenée par Balzac dans ce Paris qu'il avait tant aimé et où il revenait pour y mourir trop tôt.

Toutefois, je ne saurais trop insister sur ce point, même en admettant que madame de Balzac ait eu le grand tort de ne pas faire preuve d'une douceur exemplaire ou de la patience d'un philosophe la veille même de la mort de son illustre époux; mais qui donc pouvait prévoir que le lendemain si proche serait le jour de la séparation éternelle ? Ce lamentable malentendu, s'il s'est produit, ce dont nous ne savons rien, efface-t-il tous les souvenirs du passé ? nous permet-il de condamner dans son ensemble l'influence que Madame Hanska exerça sur la destinée du célèbre écrivain ? Non, mille fois non ! Même en admettant et en déplorant une incompatibilité d'humeur qui se manifesta, paraît-il, au lendemain du mariage, et qui, selon moi, ne fut que le choc de deux caractères très entiers, très irritables, énervés et rendus plus irascibles encore par l'atmosphère de fièvre et d'amertume se dégageant de certaines agonies — celles des natures intenses et ardentes, pour qui l'adieu éternel est un déchirement effroyable, qui regrettent la vie et craignent le néant ou le mystère de l'au-delà. Mais oublions ces tristesses tragiques des heures ultimes, reportons nos regards aux lointaines années — les portes du passé s'ouvriront devant nous ; les heures ensoleillées, les heures joyeuses ou mélancoliques d'autrefois surgiront de l'abîme des jours évanouis, et leur souvenir plaidera la défense de la noble étrangère que Balzac a aimée. Tout esprit impartial devra reconnaître que, loin d'avoir été une sorte de femme fatale, néfaste et malfaisante, Madame Hanska, au contraire, si l'on embrasse la totalité du roman d'amour dont elle fut l'héroïne, Madame de Balzac fut au contraire infiniment douce, aimante et secourable au grand homme que son cœur avait choisi d'abord pour conseiller et

pour guide, lorsqu'elle lisait, au fond de la Russie lointaine, les soirs d'été sur la terrasse du château de Wierzchownia, parmi les fleurs du beau parc seigneurial, ou bien, pendant les nuits d'hiver, dans le silence infini des veillées septentrionales, les premiers romans du Maître.

Certes, la perfection n'étant pas de ce monde, plus d'un nuage devait voiler un jour cette longue et touchante amitié féminine; Madame Hanska, inconsciemment sans doute, fit souffrir quelquefois son illustre amant, cela est certain. Visiblement, quoique très intelligente, infiniment plus lettrée et plus instruite que la plupart des femmes de son monde et de son pays, la belle admiratrice d'Ukraine n'était pas, au point de vue intellectuel, l'égale de Balzac. Les conseils littéraires qu'elle lui donne dans leur correspondance, les observations qu'elle lui prodigue ne sont pas toujours d'un goût très sûr ni d'un à-propos sympathique et certaines de ses lettres durent prodigieusement agacer le grand écrivain. Mais comment s'en étonner? Balzac était un homme de génie; Madame Hanska n'était qu'une femme du monde, et du meilleur monde, le plus élégant et le plus aristocratique; mais ni la fortune, ni la noblesse, ni le prestige du rang social ne remplacent les facultés de l'esprit et de la vocation littéraire. Très supérieure à la plupart des mondaines de son temps, Madame Hanska tout en admirant beaucoup les livres de son futur mari — cela est certain, puisqu'elle-même vint à lui en un élan spontané d'enthousiasme et de sympathie. — Madame de Balzac n'a jamais compris très nettement la haute portée et la signification sociale de cette œuvre gigantesque, vraiment géniale, presque surhumaine.

Elle ne se rendait pas compte non plus des épreuves subies par le sublime et infatigable créateur de *La Comédie humaine*, des angoisses de la lutte pour la vie, du labeur tragique, de la solitude morale, des douleurs infinies et des humiliations sans nombre auxquelles un destin fatal condamnait ce grand homme, avide de tendresse, de sympathie et contre lequel se coalisaient toutes les forces d'oppression, d'égoïsme et d'indifférence.

Car, vraiment, un Balzac peut-il être compris de son vivant par une société grossièrement matérialiste comme la nôtre, toujours hostile au génie et à la Beauté, puisqu'elle n'admire que l'argent, le succès et la force brutale.

Les fameuses *Lettres à l'étrangère* sont infiniment curieuses et caractéristiques à cet égard. Quand Balzac lui parle de la fièvre d'amertume, de révolte et d'ambition qui dévore son âme dévastée par l'orage, brûlée par toutes les passions, indignée par toutes les

injustices ; quand il lui raconte les années sans espoir, les jours sans pain, les nuits sans repos vouées tout entières à l'exaltation du travail surhumain qui édifiait son œuvre en détruisant les sources mêmes de sa vie et de sa santé ; quand le mépris des sots, la haine des méchants, l'effroyable égoïsme des heureux, la trahison des amitiés parisiennes ou la cruauté stupide et inflexible de créanciers barbares arrachent au grand écrivain quelque cri sublime et navrant à la fois, madame Hanska, on le sent bien à travers les sous-entendus de cette correspondance, madame Hanska ne comprend même pas de quoi il s'agit. Certes, elle répond à Balzac en amie dévouée et compatissante, avec beaucoup de tact, de dignité et de bonté ; mais comment ne pas deviner qu'elle ne se rend nullement compte de l'intensité, de l'atrocité tragique des épreuves dont lui parle l'auteur de *La Comédie humaine*. Pour tout dire, en un mot, l'étrangère, l'amante idéale du maître, juge toutes ces tristesses au point de vue des heureux de ce monde, des riches, des dominateurs de la terre, qui considèreront toujours les épreuves vulgaires de la pauvreté et les infamies du pacte social avec un peu de méprisante et dédaigneuse indifférence. Et plus d'une parole, infiniment cruelle dans sa sécheresse inconsciente, a dû blesser au cœur le pauvre grand homme désespéré, à bout de forces et de courage. Mais peut-on faire de ce malentendu initial et presque inévitable un grief sérieux contre madame de Balzac? Elle n'avait jamais connu la pauvreté ; sa meilleure, sa seule excuse est là, et il n'y eut jamais de sa part, bien au contraire, le désir ou l'intention de froisser celui qui avait subi lui-même, avant de les dépeindre avec tant de force et de génie, la férocité et les iniquités innombrables de la lutte pour la vie. Enfin, pourquoi ne pas l'avouer, puisque nous nous voyons obligés de faire ici le procès posthume de la belle étrangère : madame Hanska, à qui tous ceux qui l'ont connue personnellement reconnaissaient les plus rares qualités de l'esprit et de l'âme : loyauté, vaillance, probité sentimentale, qualités bien rares chez les slaves, très vive curiosité intellectuelle, aspirations très nobles et très élevées, — madame Hanska avait un défaut de caractère, assez fréquent chez les belles dames de tous les temps et de tous les pays. Elle était d'humeur agressive, hautaine, ombrageuse, un peu acariâtre. Tranchons le mot : cette femme, très supérieure au milieu mondain où elle avait vécu jusqu'à la rencontre imprévue qui décida de sa vie, cette femme si séduisante, vraiment digne d'être adorée, de devenir l'étoile, l'amante idéale d'un écrivain de génie, eut de tout temps un fort mauvais caractère. Elle n'eut peut-être que ce défaut, mais

elle pouvait le revendiquer dans toute sa plénitude, et c'est là un travers qui ne facilite pas précisément les relations familiales ou amicales, ni même les relations amoureuses. L'auteur de ces lignes était un enfant quand madame de Balzac, née Rzewuska, s'endormit enfin du suprême sommeil, bien des années après son illustre mari. Pourtant, je l'ai connue, aux jours lointains déjà de mon enfance, et l'image de ma tante demeure gravée dans mes souvenirs; il me semble revoir encore madame de Balzac dans le petit salon de l'hôtel, tout encombré d'objets d'art, de merveilles d'ameublement et de curiosités esthétiques, jadis construit pour sa fiancée par Balzac amoureux. Sa veuve y a vécu pendant un quart de siècle, sans jamais vouloir quitter cette mélancolique et curieuse demeure, disparue aujourd'hui, pour elle pleine de souvenirs, et qui serait devenue au vingtième siècle un musée balzacien d'un incomparable intérêt historique. J'y suis allé bien souvent, après 1870, avec mon père, le comte Adam Rzewuski, qui était resté dans les termes les plus affectueux avec ses deux sœurs, installées en France et qui devaient y mourir l'une et l'autre, aussi bien avec madame de Balzac qu'avec mon autre tante, madame Jules Lacroix.

Celle-ci avait épousé le dramaturge d'*Œdipe-Roi* et de *Valéria*, le meilleur et le plus charmant des hommes, et leur salon littéraire et mondain attirait, à cette époque, l'élite de la société aristocratique et artistique de Paris. Et pourtant, chose étrange, je préférais de beaucoup l'animation et la gaîté élégante de la rue d'Anjou, — mais le petit hôtel de la rue Balzac, fréquenté par quelques intimes, morose et silencieux, et où la lumière du jour elle-même ne pénétrait, semblait-il, qu'à regret, dans des pièces très basses de plafond, donnant sur une cour, et encombrées de collections trop nombreuses; les impressions que m'a laissées ce milieu obscur, bien que plus éloignée dans la nuit du passé, m'apparaissent plus précises. Je revois surtout, avec une netteté de vision rétrospective singulière, Madame de Balzac, toujours assise dans un salon du rez-de-chaussée, où Balzac, jadis, recevait ses amis des derniers jours. Son accueil est infiniment courtois, c'est une véritable grande dame, dans toute l'acception de ce mot dont on a fait un tel abus, qu'il semble suranné; mais comme elle est nerveuse, autoritaire, susceptible ! Ses colères sont toujours celles d'une femme appartenant à la haute société, — elles ne dépassent pas les limites de la bienséance mondaine, — mais un rien les provoque, et elles se déchaînent avec une violence inouie ! Même avec mon père, qu'elle aimait tendrement, et qui avait, lui, le caractère le plus

conciliant et le plus aimable, même avec sa fille unique, la comtesse de Mniszech, la belle-fille de Balzac, qui vit encore, et qui fut toujours le modèle accompli de la femme du monde idéale, aussi douce, séduisante et sympathique, que fine, élégante et lettrée, Madame de Balzac trouvait moyen de se disputer, bien que naturellement on lui cédât toujours, et dans toutes les discussions possibles. Seules, mes velléités littéraires ; car, dès cette époque, hélas ! je voulais « faire du théâtre » comme on dit aujourd'hui, et j'écrivais de fantastiques et réjouissants scénarios de pièces ; mes enfantillages avaient le don de la faire sourire, avec une indulgence toujours bienveillante et égale à elle-même. Et, très certainement, l'âge, les infirmités physiques, la morne tristesse du soir de la vie, exerçaient leur influence sur le caractère un peu aigri de Madame de Balzac ; mais il est certain que, même aux années lointaines de jeunesse, d'enthousiasme et de flamme, quand brillait encore à ses regards le mystérieux lendemain et la chimère de l'amour vainqueur, — ce caractère très loyal et très personnel, n'avait pas dû être facile ni sociable. Balzac a dû en souffrir ; nul doute n'est possible à ce sujet. Et pourtant, j'en suis certain, sa rencontre avec Madame Hanska, ce long roman d'amour qui devait aboutir à un mariage, après tant de péripéties diverses, aura été quand même l'événement le plus heureux d'une existence agitée et tragique dans ses angoisses mesquines. Il y eut dans ce sentiment durable et profond, de part et d'autre, malgré les malentendus et les déceptions inévitables de la réalité, une dépense extraordinaire de générosité, d'ardeur sentimentale, d'idéalisme et de tendresse ; ce grand amour, en somme, a illuminé la route morne et désolée que suivit l'illustre écrivain de son vivant ; elle aura été, malgré tout, sa part de bonheur et de joie, et loin de mériter notre blâme sévère, la mystérieuse admiratrice des pays du nord, la correspondante inconnue dont les premières lettres devaient intriguer si fort l'auteur des *Illusions perdues*, a droit à la gratitude, à l'estime un peu mélancolique de la postérité. C'est que, pour juger équitablement les pauvres morts, il convient d'embrasser la totalité de leur destin, l'accomplissement plus ou moins heureux de leur mission en ce monde où tout passe. Si l'on se place à ce point de vue pour apprécier les sentiments de madame de Balzac à l'égard de l'homme de génie dont elle porta dignement le nom illustre pendant de longues années de veuvage prématuré, mais après une si noble, une si ancienne et si tendre amitié, comment ne pas reconnaître qu'en somme la légendaire étrangère de *Séraphita* fut infiniment bienfaisante, douce et secourable au maître

accablé par le sort? Nous avons fait jusqu'ici la part des défauts et des faiblesses humaines; oublions maintenant ces mesquines défaillances de caractères, à jamais effacées, emportées par le souffle de l'éternité.

III

La belle châtelaine de Wierzchownia était pour Balzac le vivant symbole d'un avenir meilleur, la personnification charmante et un peu impérieuse de la revanche obtenue sur les destins ennemis après tant de misères, la fiancée idéale à laquelle songent en vain les poètes et les rêveurs meurtris par la réalité, et que quelques élus seuls rencontrent sur leur chemin; elle était, pour le grand idéaliste des *Illusions perdues*, l'amie lointaine dont l'affection admirable ranime, au cœur des combattants de la lutte sociale, quand tout les abandonne, l'espoir et le désir de vivre.

S'il ne l'avait point connue et aimée, si l'idée fixe de la conquérir un jour n'avait pas exalté son âme, qui sait si le grand homme de *La Comédie Humaine*, poursuivi dès sa jeunesse par une mauvaise étoile, qui sait si Balzac aurait eu seulement la force de continuer et d'achever son œuvre. Car, il faut avoir aussi le courage de le dire nettement et une fois pour toutes, cette question sentimentale nous permettant de comprendre enfin la psychologie d'un maître admirable; — tous les bienfaits d'ordre moral, intellectuel et passionnel dont un homme de génie peut être redevable à une femme adorée, madame Hanska les prodigua sans compter à son illustre amant.

Tout d'abord, elle fut la lectrice enthousiaste, l'admiratrice inconnue qui, éblouie par le talent d'un écrivain préféré, ne peut résister au désir de lui écrire personnellement, de lui exprimer sa gratitude, et dont les louanges, même lorsqu'elles s'adressent à un romancier ayant exercé une influence extraordinaire sur les esprits de son temps et qui reçoit souvent des missives de ce genre, lui font connaître quand même, sous une forme nouvelle, la joie si douce, même aux plus illustres et aux plus blasés, de se sentir compris et admiré, d'apprendre que des cœurs féminins, des âmes sensibles et généreuses, palpitent à l'unisson de son rêve et de son idéal.

Après une longue correspondance, au cours de laquelle Balzac a toutes les peines du monde d'obtenir la révélation du nom de

l'étrangère et quelques renseignements sur sa situation mondaine, l'auteur de *La Recherche de l'Absolu* finit enfin par connaître madame Hanska. Leur première rencontre eut lieu à Neufchâtel, en 1835. Aussitôt, il s'éprend de la belle Polonaise avec une intensité et une sincérité juvéniles vraiment touchantes. Madame Hanska, en plein épanouissement de sa beauté altière, lui inspire une passion absolue, aveugle, invincible, contre laquelle rien ne saurait prévaloir désormais, ni le temps qui efface si vite les plus beaux rêves, ni les difficultés humaines qui séparent trop souvent les amants les plus dignes d'être heureux : différences de fortune, de rang social, de nationalités, que sais-je? Et tous ces obstacles, on l'oublie malheureusement aujourd'hui, se dressaient entre Balzac et madame Hanska. L'auteur de *La Comédie Humaine* était un homme de génie, c'est entendu ; mais, tout d'abord, son génie fut longtemps incompris par les contemporains du maître — ne lui préférait-on pas l'ennuyeux et fadasse Charles de Bernard, si démodé, et avec raison, depuis longtemps déjà? Au jugement superficiel de l'entourage de madame Hanska, Balzac, malgré son talent et ses succès, très discutés, d'ailleurs, j'insiste sur ce point, n'était évidemment qu'un homme de lettres parisien besoigneux, un peu extravagant, peu séduisant de sa personne... D'ailleurs, madame Hanska appartient à cette aristocratie polonaise où la vertu féminine et le respect de la foi jurée ont toujours existé. Elle est mariée à un homme plus âgé qu'elle et qu'elle n'aima jamais, mais auquel elle prétend demeurer fidèle, et le rêve amoureux du grand homme se heurte aussitôt à tous les scrupules de sentiments, à toutes les croyances de celle qui fit connaître à Balzac le charme et l'angoisse d'un grand amour, ivresse dangereuse dont il dépeint la flamme avec tant de génie dans ses œuvres immortelles. Tout cela est indéniable et certain. Et pourtant — victoire extraordinaire, triomphe bien rare de l'amour véritable! — Madame Hanska, après un flirt prolongé, et assez naturel, avouons-le, car il s'agissait d'une très honnête femme, d'une grande dame authentique, et non pas d'une aventurière cosmopolite ou d'une héroïne de roman boulevardier, madame Hanska se donna à Balzac; elle se donna à lui loyalement, généreusement, en un élan spontané de passion victorieuse.

Balzac connut donc, grâce à elle, les espoirs et les aspirations infinis, puis la joie à nulle autre pareille de l'amour partagé et vainqueur. Et dussé-je provoquer le courroux et l'indignation des moralistes mondains et de certaines personnes bien pensantes, je trouve la conduite de Madame Hanska absolument admirable en

cette occurrence. Tant d'autres femmes du monde, tant d'autres belles dames de la société aristocratique se seraient fait un plaisir cruel, au nom d'une vertu souvent plus tapageuse que sincère, de résister à la flamme du grand écrivain. Pour une nature vulgaire, il y avait là une occasion tellement propice et exceptionnelle de se moquer d'un esprit supérieur, de le mystifier, de le railler, de jouer à son égard la comédie classique de la coquetterie féroce et puérile, aussi bien en usage de nos jours qu'au temps de Balzac, et qui consiste à tout promettre sans jamais rien accorder, puis à rénier le lendemain les serments de la veille. Le procédé est familier aux Célimènes banales, de tous les pays — nos charmantes parisiennes, elles-mêmes, en usent volontiers, — au vingtième siècle comme aux jours préhistoriques de Louis-Philippe. Si ma tante dédaigna d'y avoir recours, si aimée, adorée par un écrivain de génie et touchée par cet immense amour, elle n'y résista pas, si les voix de la passion parlèrent plus haut à son âme que les conseils perfides des préjugés et de l'orgueil mondain, il convient de l'admirer et d'en glorifier sa mémoire.

Tel sera sans doute le verdict de la postérité.

IV

Car les préjugés et les mensonges du monde, l'hypocrisie de l'opinion et la morale conventionnelle de notre temps ne peuvent rien contre l'amour sincère. Après plusieurs années de luttes et de scrupules, Madame Hanska dut se rendre à l'évidence, et reconnaître dans la passion tenace et fidèle de Balzac, un amour digne de ce nom, plus fort que l'absence, l'infortune et les obstacles du sort. Et si elle céda enfin à l'appel impérieux de la faute inévitable, loin de blâmer l'étrangère devenue la maîtresse du grand romancier, je l'approuve et je l'admire, les droits de la passion étant imprescriptibles et sacrés, quoi que prétendent certains moralistes.

Quand une passion pareille, et que la mort seule pourra anéantir, rapproche deux êtres humains, et les précipitent dans les bras l'un de l'autre, le mirage décevant des lois et du pacte social se dissipe au souffle de l'absolu, un instant entrevu à nos regards éblouis par sa flamme vengeresse. Les voix de l'égoïsme, de la lâche obéissance et du doute se taisent à son appel. Ah! si elle avait torturé et affolé Balzac, si elle s'était marchandée, si elle avait menti, comme tant d'autres natures timorées ou vul-

gaires l'eussent fait à sa place, c'est alors que Madame Hanska mériterait vraiment notre mépris, et presque notre haine! Qui donc aurait le triste courage d'affirmer que le devoir d'une femme supérieure par le don suprême de la beauté et par les plus rares qualités d'une âme indépendante l'obligeait à désespérer indéfiniment Honoré de Balzac, pour rester fidèle à un monsieur Hanski, hobereau vindicatif et antipathique, dont le nom détesté demeure jusqu'à présent, en Ukraine, synonyme de cruauté; car il paraît que ce bon M. Hanski, ainsi que tant d'autres au temps du servage, fut un tyran aussi féroce que mesquin.

Voilà une opinion qui, je le répète, provoquera l'indignation hypocrite de bien des gens ; mais j'estime qu'il est temps d'en finir avec les réticences et les sottes pudibonderies dont on entoure assez sottement des faits connus de tous les biographes du Maitre. Son éminent historiographe, le vicomte Spœlberch de Lovenjoul, pourrait citer à ce sujet des dates précises et certains détails infiniment curieux. Lorsqu'il épousa la veuve de M. Hanski en 1850, Balzac ne fit que régulariser une situation qui était de notoriété publique dans le pays, et qui ne fut ignoré sans doute que du premier mari de ma tante, les maris ne s'apercevant jamais de rien. Et, encore une fois, les bons slaves et les austères moralistes mondains de Kieff vont crier au scandale, ils m'accuseront de cynisme et d'impiété, mais toutes ces criailleries me laissent fort indifférent. Rien ne saurait prévaloir contre la vérité historique et tout cela est si loin de nous ! Aucune flamme ne jaillira désormais de ces cendres des jours évanouis, des passions éteintes depuis si longtemps !

Si Madame Hanska commit une faute, en se donnant à un homme de génie qui l'adorait, avant d'être libre, et du vivant d'un premier mari, l'éloignement dans le passé, l'oubli jette sur cette histoire ancienne et romanesque son voile d'apaisement. J'estime toutefois — dût-on m'accuser des sentiments les plus anarchiques — que cette faute n'en fut pas une, au jugement d'une morale philosophique et d'une conception du devoir quelque peu supérieur à la banalité bourgeoise. Si de très nobles et aristocratiques familles sont fières de compter parmi leurs aïeules des maîtresses de rois ou d'empereurs, il me semble qu'une grande dame ne déroge nullement en devenant la maîtresse d'un écrivain tel que Balzac, le génie étant la première et la plus indéniable des souverainetés. Plus soucieux de l'honneur du nom que je porte que bien des gens toujours acharnés à le défendre sans aucun titre pouvant légitimer leur intervention agaçante, je suis heureux et

fier de savoir qu'une femme de ma race a été l'amante idéale, la compagne passionnément aimée d'un Balzac, l'élue de son cœur et de sa destinée.

V

Oui, vraiment si le sieur Hanski fut trompé par un homme tel que Balzac, c'est que, même en ce monde, il y a une justice ! Et puis, encore une fois, tout cela est si loin de nous ! Mais l'illustre écrivain devait exiger bientôt de sa Béatrice polonaise une preuve nouvelle de dévouement et d'amour absolus.

Elle lui avait écrit sans révéler son origine et son nom ; intrigué, ému par ces lettres étranges et sincères, il avait voulu la connaître, et Madame Hanska y avait consenti ; séduit tout de suite par la beauté et le charme de l'étrangère, l'auteur des *Illusions perdues* sollicita la grâce que l'on implore la première : celle d'une amitié platonique et purement idéale ; cette grâce lui fut accordée ; mais bientôt, l'amitié, don inestimable et précieux entre tous quand une femme adorée nous l'accorde, ne lui suffit plus ; il demanda et obtint ce que les écrivains de l'époque, appelèrent si drôlement les suprêmes faveurs ; enfin, le premier mari meurt, Madame Hanska est libre, et Balzac, plus amoureux que jamais, ayant quitté la France, en pleine célébrité, pour aller vivre au fond de la Russie lointaine, auprès de son idole, — quelle preuve d'amour éclatante, même aujourd'hui, elle serait héroïque ! — Balzac supplie la belle Eveline de devenir sa femme, de lui appartenir tout entière, de proclamer devant tous leur union, leur tendresse, leur indissoluble affection. Il veut ramener en France sa chère conquête, sa femme, la compagne des jours de gloire et de revanche qui lui restent à vivre — et dont il ne soupçonne pas, hélas ! la brièveté tragique.

Et c'est ici que commencèrent sans doute les premiers malentendus, les ultimes tristesses de ce beau roman d'amour, romantique par son invraisemblance, sa flamme et sa véhémence, mais classique cependant, et presque traditionnel puisqu'il devait finir par un mariage.

Ce mariage de la châtelaine de Wierzchownia avec le génial romancier français provoqua d'ailleurs dans l'entourage et la famille de Madame Hanska, une opposition unanime et violente. Voilà certes un des épisodes de la biographie du Maître dont personne n'a jamais eu connaissance, dont personne n'a jamais

parlé, en France, pas même M. Spoelberch de Lovenjoul, et dont je garantis pourtant l'authenticité.

Cette union, qui nous semble toute naturelle aujourd'hui, apparut à la société slave du temps comme une mésalliance effroyable. Tout le monde, à l'exception peut-être de mon père, tout le monde en Ukraine blâmait et déconseillait ce mariage. Et, quand on y réfléchit, rien de plus naturel qu'une pareille résistance de l'opinion.

Elle était niaise et puérile, mais infiniment compréhensible. L'auteur de ces lignes est un philosophe et un écrivain ayant abjuré depuis longtemps tous préjugés de caste ou de vanité sociale, des années de méditation, de labeur philosophique et aussi de cruelles épreuves m'ont affranchi de ces lamentables niaiseries, je le dis en toute simplicité ; mais l'orgueil aristocratique fut toujours de tradition chez ceux de ma race. Cette famille des Rzewuski, à laquelle Madame de Balzac était si fière d'appartenir par la naissance, est une des plus anciennes de l'aristocratie polonaise ; l'orgueil nobiliaire y fut toujours ombrageux et intense. L'oncle de Madame Eveline Hanska, le fameux Séverin Rzewuski, était un des trois dictateurs qui gouvernèrent l'infortunée République de Pologne à la fin du XVIII[e] siècle et qui signèrent à Targovitza le néfaste traité consacrant à jamais le démembrement de la patrie — mon grand'père était encore un très grand seigneur, immensément riche, dernier ambassadeur nommé par la Diète, etc. Et le milieu dans lequel la future Madame de Balzac avait grandi et vécu partageait toutes les illusions d'une noblesse intraitable, tous les préjugés d'une oligarchie agonisante. Au jugement de la société élégante de l'époque, Madame Hanska, veuve d'un gentilhomme d'assez bonne noblesse, née comtesse Rzewuska, dérogeait absolument en épousant un roturier, un étranger, un homme de lettres. Je le répète, l'opposition de la famille et de l'entourage fut d'une violence inouïe. Avec l'inconscience et le cynisme du monde, on pardonnait à la belle châtelaine sa liaison avec Balzac, dont le séjour prolongé à Wierzchownia était vraiment par trop significatif — caprice de grande dame, faiblesse bien excusable ! d'autant plus que les apparences furent toujours sauvegardées — mais l'idée d'un second mariage avec un scribe exotique — c'est ainsi qu'une de nos parentes qualifiait Balzac, — cette idée révoltait et indignait les innombrables voisins, amis, parents, connaissances ou alliés de la famille, etc.

Absolument libre, au point de vue légal, de dédaigner ces récriminations stupides mais agaçantes, Madame Hanska ne pouvait pas cependant n'être point impressionnée dans une certaine

mesure par leur unanimité. D'autant plus que sa fille, la charmante comtesse Anna Mnisreck, ma cousine germaine, allait se marier. Sa tendresse maternelle put s'alarmer pour de bon et craindre un instant de compromettre l'avenir d'une enfant unique et tendrement aimée. Mais tout sentiment sincère nous rend clairvoyants, équitables et courageux; il dissipe tôt ou tard l'œuvre néfaste et perfide de la haine, de la lâche frayeur et de la médisance.

Envers et contre tous, après certaines hésitations assez naturelles, en somme, d'autant plus qu'il s'agissait aussi de liquider une grande fortune territoriale, entreprise difficile et périlleuse dans la Russie du servage, la triste Russie de ces temps lointains, Madame Hanska se décidait enfin à devenir la femme d'Honoré de Balzac, et leur mariage, célébré le 15 avril 1850, à l'église de Berditchef (chef-lieu de la préfecture où se trouvent le château et les vastes domaines de Wierzchownia) réalisait enfin, après tant d'émotions, de rivalités, d'aventures sentimentales et d'épreuves diverses le rêve qui enchanta et exalta l'existence entière du plus grand romancier de race latine.

Mais très sincèrement, jamais, même le jour où elle s'était donnée à lui, dans un grand élan de passion désintéressée et ardente, jamais l'amante idéale du maître ne lui accorda une preuve plus éclatante de tendresse infinie; car je ne saurais trop insister sur ce point, même après la mort de M. Hanska, tout s'opposait encore à ce mariage; pour s'y décider, il fallut vraiment à la noble étrangère de « *Séraphita* » et des « *Lettres d'amour* », il lui fallut une force de caractère, une loyauté, une fière indépendance, une probité sentimentale exceptionnelles.

VI

Ainsi donc, je crois l'avoir prouvé en évoquant brièvement les phases successives et l'évolution de cette singulière et touchante histoire si peu connue et si mal jugée, si mal comprise surtout, à tous les points de vue, comme admiratrice et plus tard comme inspiratrice de son génie, comme amante lointaine ou comme maîtresse bravant et oubliant tous les serments et tous les devoirs afin d'appartenir à celui qu'elle aime, enfin comme épouse, Madame Hanska fut pour Balzac une compagne admirable.

L'émotion du grand poète Canalis, parcourant les lettres brûlantes de ses lectrices inconnues, l'ineffable douceur de cette

amitié platonique et purement spirituelle qui enchaîna à jamais Félix de Vandenesse à la vallée ténébreuse où agonise lentement le beau lys symbolique, impérisssable image des amours sans espoir, l'indicible allégresse de la victoire suprême, la conquête qui résume toutes les autres, la fierté de la passion triomphante et partagée, toute la fièvre qui dévore l'âme ambitieuse, aux aspirations exaltées, aux rêves inassouvis des héros balzaciens, la volupté, l'orgueil, l'ivresse de domination d'un Daniel Darthez ou d'un Raphaël de Valentin — si Balzac avait connu tout cela — c'est à celle qui devait hériter de son nom, de sa gloire, aussi de la haine de ses détracteurs, qu'il en fut redevable, à elle seule. Redisons-le encore, puisque le monde l'oublie, elle a été vraiment sa Muse lointaine, pourtant toujours présente, par la magie du souvenir, son inspiratrice, son étoile, la compagne de son âme et de son triste destin.

Nul grief sérieux ne peut être formulé par les adversaires implacables de Madame Hanska et les véritables admirateurs du maître, s'ils lisent cettte étude, reconnaîtront que sans l'étrangère Balzac aurait succombé peut-être sous l'injustice du sort et la cruauté de la fortune; ils comprendront, je l'espère, que, sans elle, il serait mort de désespoir, d'abandon et de lassitude avant d'avoir achevé une œuvre impérissable.

Le penseur de *La Comédie Humaine*, le philosophe de *La Recherche de l'Absolu*, le poète inspiré du *Lys dans la vallée*, le savait bien, lui dont le regard pénétrait si profondément dans les mystères et les contradictions de notre âme captive. Même si la châtelaine d'Ukraine, devenue sa femme légitime, toujours adorée, mais déjà un peu assombrie et aigrie par l'automne prochain, même si l'héroïne du roman si ardemment vécu jadis à Neufchâtel, à Dresde et à Wierzchownia, ce beau et presque invraisemblable roman éclos et poursuivi en Suisse, en Allemagne et en Russie et dont le dénouement tragique ramenait l'illustre écrivain, trop tard, hélas! au pays natal, même si Madame de Balzac ne prévoyant certes pas l'arrêt du destin, si terriblement rapproché, fut quelque peu acariâtre, si elle eut le grand tort de ne pas agir en héroïne de roman, laquelle doit veiller jour et nuit au chevet du mari malade, sans s'accorder une heure de repos ou de sommeil — soyons certains que la grande âme du Maître, réconciliée et très calme à l'heure de l'adieu suprême, pardonna tout cela.

Balzac était de ceux dont la noblesse de caractère rivalise avec le génie, et qui ne renient aucune dette.

Celle dont les beaux jours d'autrefois, tant d'années de rêve et

d'espoirs communs, tant de dévouement et d'affection acceptée le rendait à jamais débiteur, n'a pu s'effacer de son cœur, tant que ce cœur a palpité en ce monde. S'il pouvait revivre, il prendrait fait et cause pour l'amie, si tendrement aimée malgré de légers défauts d'humeur ou de caractère, et dont le souvenir restera associé à travers les siècles à sa gloire impérissable.

L'auteur de *La Comédie Humaine* dirait aux juges sévères et incompétents, ennemis de l'étrangère, que le nom d'Eveline Hanska vivra éternellement, symbolique et presque sacré, pareil aux noms légendaires de ces grandes amoureuses, de ces amantes lointaines dont l'image enchanta, exalta ou inspira les poètes immortels des âges héroïques, les Laure, les Béatrice, les Eléonore d'Este. Avec cette différence toutefois que les belles dames italiennes en question ont rendu Pétrarque, le Tasse et Dante lui-même horriblement malheureux, d'une façon systématique, tandis que Balzac n'aurait pas obtenu un seul jour de bonheur véritable ici-bas, s'il n'avait pas eu la chance de rencontrer et d'aimer celle qu'on calomnie avec un zèle digne d'une cause meilleure.

Stanislas RZEWUSKI.

LE SECRET D'ÉLEUSIS

ET LA GNOSE

Une vaste baie, creusée en demi-cercle, avec, pour fond de décor, une ligne de hautes montagnes, s'enlevant en cimes harmonieuses sur le bleu profond du ciel. Comme corde de l'arc, les flancs fauve ardent de Salamine. Là-bas, dans la plaine, non loin du rivage, Éleusis, — ou plutôt ce qui reste d'Éleusis, — aujourd'hui maigre village habité par quelques familles d'insouciants Albanais glaucôpides.

Çà et là, épars sur le sol, de vagues fragments de chapiteaux, des tronçons de colonnes, des cippes rompus, des marbres informes, un émiettement de choses mortes, un éparpillement tragique de grandeurs effondrées, mais tout cela doré de soleil et jaspé de moires joyeuses.

Non loin de ces ruines, vient s'endormir la vague sur un lit de galets blancs et roses, évoquant le souvenir des pieds charmants qui, jadis, les ont foulés.

C'est sur ces bords que se sont accomplis les plus sublimes hiérurgies de l'ère antique, c'est là que la pensée humaine connut tout ce qu'on peut connaître ici-bas de l'éternelle vérité, et qu'elle entrevit, frissonnante, la solution du double problème de l'Ame immortelle et de l'existence divine.

Après tout ce qui a été écrit sur les Mystères d'Éleusis, après Creutzer mis au point par Guignaut, après de Sainte-Croix interpolé par de Villoison, après Meursius, après Warburton, après Meiners, Pluche, Court de Gébelin, Tiedemann et Stark, après surtout l'érudit M. Decharme, il semble que l'affaire soit définitivement classée et qu'il y ait fatuité à vouloir rouvrir les débats. Dieu nous garde d'une pareille entreprise ! Notre tâche se bornera simplement à tenter de soulever d'une main pieuse un des coins du voile épais qui, depuis tant de siècles, demeure inexorablement

clos sur le culte ésotérique de la Bonne Déesse. Et ce, non point en faisant montre d'une érudition facile dont nous trouverions les éléments dans les ouvrages précités; mais en nous éclairant purement de la lumière analogique et des enseignements de la Doctrine qui nous est chère et dont nous avons la haute mission de porter la connaissance à travers les Gentils. Nous parlerons en croyant, non point en savant. Les savants ont toujours fait tort aux choses du mystère. Leur méthode presque exclusivement analytique, leur tendance à se perdre dans le détail les empêche de voir l'ensemble, d'atteindre au domaine de l'idée pure, le ὂν ὄντως de Platon, la seule indiscutable vérité. Le prosecteur le plus habile ne sait pas voir l'âme, l'unique partie véritablement vivante de nous-mêmes, le substratum indispensable du moi!

Passons.

Les Petits Mystères, qui n'étaient qu'une sorte de noviciat, de parascève préparant le néophyte à la grande Initiation du mois de boédromion (septembre, — équinoxe d'automne), avaient lieu au mois d'anthestérion (février), en partie sur les bords de l'Ilissus. Ils consistaient surtout en lustrations, en apolytroses dont l'éloquent symbolisme enseignait aux candidats qu'on n'a d'accès dans le Temple qu'à la condition d'être pur de toute souillure. Admis ensuite dans les parvis, ils prêtaient par-devant le Mystagogue le serment du Secret, ainsi qu'on le fait au début de l'initiation gnostique, ainsi qu'on le pratique également au sein des loges maçonniques, avant même que le vote d'admission ait eu lieu.

Quant aux Grands Mystères, on ne pouvait y être initié qu'après au moins un an de grade dans les Petits Mystères.

A quelque auteur qu'on emprunte la nomenclature des phases diverses de l'ennéade initiatique, une chose très caractéristique ne peut manquer de frapper un lecteur tant soit peu attentif. C'est que le cinquième et le sixième jours seuls comportent une partie véritablement occulte. On dirait que le Pontife créateur, — qu'il s'appelle Eumolpe, Musée, Orphée ou Erechthée, — ait voulu envelopper d'un vaste et brillant stroma exotérique le noyau central très abscons et très auguste de sa création. Telle est cette réunion du premier jour, ἀγυρμός, où les initiés du 1er degré se groupent à Athènes en cortège solennel; telle cette descente vers la mer du second jour au cri du Mystagogue : ἅλαδε, Μύσται, « à la mer les Mystes! » tel ce jeûne du troisième jour que coupe un seul repas de miel et de gâteaux de sésame, vers le soir, et qu'accompagne un sacrifice à Cérès composé lui-même de poissons et d'orge; telle aussi cette magnifique procession du quatrième jour, où l'on

voit figurer le char qui porte le mystique Calathus, plein de pavots et de grenades, et qu'entoure le chœur gracieux des canéphores dont les corbeilles contiennent la laine, le serpent, les branches de lierre, les gâteaux sacrés; tel le début lui-même de la cérémonie du cinquième jour, où les mystes défilent, des torches à la main, sous la conduite du Dadouque ; telle également la pompe religieuse qui marque le sixième jour, où la statue d'Iacchos, ornée de guirlandes de myrte, est transportée par la Voie Sacrée, du Céramique à Éleusis, au milieu d'une foule immense qu'Hérodote n'évalue pas à moins de 30.000 personnes; tel le retour du septième jour au milieu des rires et des facéties de la foule, qui s'en donnait particulièrement à cœur-joie au moment où les Initiés arrivaient au pont voisin d'Athènes, si bien que du mot pont, ἐφυρα, naîtra le verbe γεφυρίζειν, pour dire railler, brocarder, assaillir de quolibets plus ou moins spirituels ; tel sans doute aussi le huitième jour, bien qu'il passe, sans preuve, pour être réservé à l'initiation des retardataires (1); tel, à coup sûr, le neuvième et dernier, où l'Hiérophante offrait une double libation à Cérès, au levant et au couchant, en prononçant une formule mystérieuse, peut-être le *Conx Om Pax*, sur lequel nous insisterons tout à l'heure.

Revenons aux cérémonies secrètes, qui suivaient les solennités publiques du cinquième et du sixième jours. Les Mystes demeuraient toute la nuit enfermés dans le temple de Cérès. Ils en sortaient au matin, les traits apâlis, les prunelles dilatées par l'impression persistante de surhumaines visions ; au demeurant rayonnants de sérénité, l'esprit agrandi, l'âme évoluée. Ils possédaient l'épopte complète. Ils étaient comme des dieux, dans le calme inébranlable de leur conscience et l'illumination de leur pensée. Et tout cela explique surabondamment l'accueil railleur que leur faisait la foule, au pont du Céphise. Elle n'aime pas, cette foule, toujours hylique et jalouse, — même lorsqu'elle est d'Athènes, — qu'on aille où elle ne peut aller; elle lançait des brocards à ceux qui descendaient du Ciel, comme plus tard celle de Ravenne lancera des pierres à celui qui remontait de l'Enfer !

Au cours de ces deux veillées solennelles, pendant les dernières surtout, l'Initié communiait avec le Trésor de la Lumière. Cette nature magnifiée dans les temples ouverts aux profanes, cette Maïa trompeuse chantée par les poëtes, tout s'évanouissait pour

(1) On ne s'explique guère, en effet, cette initiation *extra tempora*, où le récipiendaire aurait été dispensé, par ainsi, de toutes les cérémonies préparatoires.

eux dans une minute d'extase ineffable, où la grande Cybèle devenait la Force divine ramenant vers elle l'Ame humaine égarée, cette Sophia parcellaire, cette Cora infortunée involuée dans les profondeurs de l'Abyme d'en-bas !

Voilà, du moins, ce qui se déduit logiquement des cris d'admiration arrachés à tous les grands initiés d'Éleusis.

Écoutez Cicéron : « De tout ce qu'Athènes a répandu d'excellent et de divin, rien de plus excellent que ces mystères, qui nous élèvent d'une vie rude et sauvage à la véritable humanité et nous initient aux vrais principes de la vie! » (1)

Les détracteurs d'Éleusis insistent sur ce fait que Socrate refusa de se faire initier; mais Socrate était un autodidacte, un de ces prédestinés à qui s'applique un des axiômes fondamentaux de l'Église gnostique : « Le sacerdoce peut être conféré dans toute sa plénitude par simple influx divin, sans l'action d'aucune initiation ! » (2) Que pouvait-on lui enseigner qu'il ne tînt déjà de son propre démon? Platon, son divin disciple, fut initié, et ce merveilleux génie trouve d'enthousiastes formules pour dire la gloire des Éleusinies.

Quant aux Pères de l'Église, on a beau écouter toutes leurs cloches, c'est toujours le même son qu'on entend. Selon Tertullien, saint Justin, Arnobe et Athénagore, c'est le Diable en personne qui inventa les Mystères d'Éleusis et qui présidait aux cérémonies secrètes, comme d'ailleurs il siège encore à l'heure qu'il est, selon la Curie romaine, dans les tenues maçonniques et dans nos assemblées gnostiques.

Seul, Clément d'Alexandrie, qui fut peut-être un initié, parle avec un certain respect des Mystères d'Éleusis. Il dit même, quelque part, ce mot profond : « Ici finit l'enseignement : on *voit* ce qui est! »

La Gnose eut, elle aussi, et a, encore aujourd'hui, dans sa liturgie, son exotérisme cultuel rayonnant autour d'un foyer central, où s'élaborent les théurgies mystiques et où s'accomplissent les saintes théophanies. Aux associés, aux humbles quêteurs de vérité, il est permis d'entrer dans le vestibule du temple; mais le lumineux Sékos, le sanctuaire du milieu ne s'ouvre qu'aux Parfaits qu'une lente et patiente ascèse a préparés et qui se sentent assez forts pour aborder les Arcanes de l'Être et

(1) *De Leg.* II, 14.
(2) L'Arbre Gnostique, par Fabre des Essarts, page 4.

du Non-Être. Ici la similitude est complète avec les cinquième et sixième phases de l'initiation époptéenne. Et le même secret inviolable que gardaient les époptes d'Éleusis est gardé par les Initiés du Septénaire gnostique.

Et ce troublant Iacchos, ce dieu-enfant transporté au milieu des guirlandes et des parfums du Céramique au Temple d'Éleusis, n'est-il pas lui-même l'Ieschu (le nom est presque identique) de la Gnose, la fleur sacrée du Plérome, le divin Rédempteur commis par le Propator, pour rénover toutes choses?

Il serait intéressant de noter ici tous les emprunts faits à son tour par l'Église catholique aux Mystères d'Éleusis. On ne saurait, d'ailleurs, s'en étonner. Le Catholicisme ne procède-t-il pas des mêmes sources que la Gnose? Le malheur, c'est qu'il renie aujourd'hui si véhémentement ses saintes origines, bien que plusieurs éminents esprits aient essayé de les lui rappeler, notamment Léonce de Larmandie, de sa vibrante plume d'or, et le vénérable Hyacinthe Loyson, de son ardent verbe d'apôtre !

Remarquons qu'Iacchos est, dans le thème éleusinien, l'interprète, le médiateur de l'Initié auprès de Déméter, la divine Mère, comme Jésus est celui des gnostiques auprès du divin Plérome Les catholiques retourneront le mythe, et c'est Marie, la divine Mère, qui deviendra pour eux la médiatrice du fidèle auprès de l'Éternelle Justice.

Arrivons enfin au fameux *Conx Om Pax* que prononçait l'Hiérophante à l'issue de la cérémonie initiatique et que la Gnose a religieusement conservé.

Selon Wilford, ces mots seraient sanskrits. Ils auraient, emportés par le flot civilisateur, passé de l'Inde à l'Égypte et de l'Égypte à la Grèce, et leur forme originelle serait : *Kamska, Om, Pakscha,* c'est-à-dire : *Kamska,* sujet de nos vœux les plus ardents; *Om* ou plutôt *Oum,* le grand Tout, le Corps de Brahma, l'éternelle Vérité; *Pakscha,* travail et devoir. Et la formule signifierait : Que la Vérité soit l'objet de tous nos vœux et de tous nos travaux !

Le Clerc transforme cette très nette et très énergique incitation au développement de l'activité volontaire en la vague prescription que voici : Veillez et abstenez-vous de tout mal !

Court de Gébelin traduit : Peuples assemblés, prêtez l'oreille ! Glose insoutenable, puisque ces mots sont une clausule, une sorte d'*Ite missa est,* après quoi il ne reste plus aux auditeurs qu'à se retirer avec recueillement.

Pour nous et pour les gnostiques nos frères, nous croyons qu'il y a lieu de s'en tenir à l'origine sanskrite, relativement à la valeur

des deux premiers mots. Quant au mot *Pax*, c'est une simple invitation au silence, à la discrétion, sens que le mot latin *Pax* a lui-même parfois, comme aussi notre mot *paix*, qui en dérive. Selon Scaliger, il se prononçait un doigt sur la bouche. Et là très probablement est l'origine du *Pax tecum*, conservé dans la liturgie romaine, qui devait initialement être articulé dans un baiser de lèvre à lèvre, transformé par la suite en un simple effleurement de joues, mais qui, dans tous les cas, devrait s'appeler le baiser de silence, plutôt que le baiser de paix.

D'après Galien, au cours de l'initiation des Grands Mystères, l'Hiérophante mettait entre les mains de l'initié un livre qui contenait l'essence de la doctrine. Ce livre était soigneusement conservé entre deux pierres, dont personne, hormis l'Hiérophante, ne connaissait la cachette. Cet écrit devait être lu, la nuit, à la clarté des flambeaux sacrés.

Lorsque le vandale Théodose, celui-là même qui brûla la bibliothèque d'Alexandrie, décréta la destruction du sanctuaire d'Éleusis, on chercha avec acharnement ce fameux livre, mais on ne le trouva pas !

Et les derniers époptes entrèrent dans le silence du tombeau, sans qu'aucun d'eux ait trahi le secret d'Éleusis !

FABRE DES ESSARTS.

L'INVASION DE L'ALLEMAGNE (1)

Virtuellement, la guerre est déclarée, le 19 février 1799, à François II. L'empereur d'Allemagne a dénoncé le traité de Campo-Formio, d'abord en refusant de donner aux plénipotentiaires français accrédités à Rastatt les raisons ayant motivé la concentration d'une armée russe sur son territoire, puis en faisant franchir à ses troupes la ligne du Lech.

Le plan que devra exécuter Jourdan est déjà arrêté : Massena franchira sans tarder le haut Rhin ou plutôt la frontière des Grisons ; il occupera Coire, suivra les Autrichiens dans le Tyrol, descendra l'Inn à grands pas quand l'armée d'Italie, obéissant à Scherer, marchera au plus vite de l'Adige à la Brenta ; manœuvres devant occuper ou contrarier Bellegarde et Mélas ; tactique qui privera l'archiduc Charles de tous les secours qu'il voudrait tirer des armées agissant sur sa gauche, dans le temps même où Jourdan lui offrira la bataille au bord du Danube.

Bernadotte (2) échelonnera l'armée d'Observation le long du Rhin. Les troupes stationnées dans la cinquième division militaire et les garnisons des quatre nouveaux départements prendront des postes, de Huningue à Dusseldorf, tandis qu'un corps

(1) Extrait de l'ouvrage : *Jourdan en Allemagne* et *Brune en Hollande*, à paraître.

(2) Le 17 pluviôse an VII, dans la matinée, le Directoire nomme Bernadotte général en chef de l'armée d'Observation. A midi, ordre est donné au secrétaire général de le rayer. Le soir, il est définitivement accepté, grâce aux intrigues qui s'exercent en sa faveur. (Arch. Nat. A. F. III. 151. Dossier 708). Le 22 pluviôse, nouvelles nominations. Schauembourg dirigera l'armée d'Observation. Bernadotte remplace Joubert au commandement de l'armée d'Italie. (A. F. III. 576. Dossier 3739). Enfin, le 9 ventôse, Scherer reçoit le commandement de l'armée d'Italie et Bernadotte reste à l'armée d'Observation. (A. F. III. 581. Dossier 3826).

d'expédition porté à dix mille hommes au moins traversera Heidelberg, Mannheim et Philipsbourg, avant de remonter les deux rives du Mein pour atteindre Würtzbourg et de là, faire en Allemagne une diversion qui seconderait l'aile gauche de l'armée de Mayence durant sa marche vers Munich.

Avant de s'engager personnellement, Jourdan relisait les instructions que lui avait fait passer le Directoire, le 30 janvier 1799 :

« L'armée française, dans la République Batave, continuera jusqu'à nouvel ordre à être chargée de couvrir les frontières et le territoire de cette République, mais elle pourra être réduite de quinze à vingt mille hommes, tant en bataillons de campagne que de garnison et en troupes de toutes armes; le surplus de ses forces sera affecté à l'armée d'Observation.

Au moment de la reprise des hostilités, l'armée de Mayence, composée d'environ quarante-six mille hommes de toutes armes, est destinée à agir particulièrement en Souabe et en Bavière. Cette armée devra être pourvue immédiatement d'un parc d'artillerie et d'un parc de vivres, transports d'équipements et ambulances proportionnés à sa force et réglés sur sa destination qui sera constamment agissante dans un pays tantôt de plaines, tantôt de défilés et quelquefois coupés par de grandes rivières.

Elle se rassemblera dans le plus court délai possible entre Huningue et Landau, disposée de manière à pouvoir déboucher en Souabe par Kehl et Huningue au premier ordre du Directoire ou au premier acte d'hostilité de l'Autriche.

Elle se portera rapidement par plusieurs colonnes aux sources du Danube en traversant les montagnes noires; marchera de là entre ce fleuve et le lac de Constance, sa droite poussée en avant du lac et venant appuyer vers Brégentz.

Dans la supposition, ou par la position et les forces de l'ennemi, ou en gagnant de vitesse sur lui, l'armée de Mayence pourrait se porter de suite sur le haut Lech, elle fera ce mouvement qu'elle exécutera avec une grande rapidité afin d'empêcher les Autrichiens de passer cette rivière. La probabilité du succès dans cette expédition est surtout applicable à la supposition où les armées françaises commenceront les hostilités.

L'armée de Mayence, arrivant au Danube prendra le nom d'armée du Danube. La droite sera soutenue par la gauche de l'armée d'Helvétie; elle aura particulièrement en vue de faciliter à cette dernière sa marche dans les Grisons et le Tyrol. Les mouvements successifs qu'elle pourra faire sur le Lech, l'Eser et l'Inn se régle-

ront sur les dispositions de l'ennemi en ayant toujours pour objet de se rendre maîtres des débouchés du Tyrol par la Bavière... »

Dans le pays autrichien, les impôts de guerre qu'on exigerait devraient assurer la subsistance des troupes françaises (1).

Le 20 février, Jourdan espérait que son armée devancerait les Autrichiens à Stuttgard. Renonçant à l'ancien projet de faire passer le Rhin à son aile droite, ou devant Vieux-Brisach ou devant Huningue, il indique le pont de Bâle. Donc, la 1re division, placée sous les ordres de Ferino (2), remontera la rive droite du grand fleuve, et, de Waldshut à Stühlingen, cheminera d'abord le long du Rhin, puis dans le val où coule la Wutach pour rejoindre le gros de l'armée non loin de Hüfingen.

Des 2e corps, centre gauche, trois colonnes se présenteraient aux trois principaux débouchés de la Forêt Noire : Oberkirch, à gauche, Gengenbach au centre et Fribourg à droite. Le point de la grande concentration est d'abord indiqué à Villingen, sur la Kirnach.

Toutes les dispositions prises restent secrètes.

En huit jours, les régiments évoluent : marches d'entraînement, tirs, manœuvres, combats simulée entre l'infanterie et la cavalerie. L'Alsace leur sert de champ d'exercice. L'initiative du soldat satisfait l'officier.

Les membres du Directoire, informés le 20 février que l'Autriche renonçait à prolonger la trève signé à Campo-Formio, décidèrent qu'il fallait répondre tout de suite à l'agression allemande. Le bulletin contenant leur décision arrivait à Strasbourg le 24.

Alors Jourdan éprouvait un grand embarras. Après avoir annoncé à son gouvernement que les Autrichiens passaient le

(1) « Mémoires sur les subsistances en cas d'une nouvelle campagne, d'après un rapport adressé le 1er fructidor an V, au général Bonaparte, par le commissaire des guerres Lenoble. Communiqué le 8 pluviôse an VII aux généraux Jourdan, Massena, Joubert et Championnet. Il s'agissait de tirer, pour faire subsister les trois armées françaises, les mêmes contributions de guerre que les provinces payaient annuellement à l'Autriche : comté de Goriz, 41.502 florins ; la Carinthie, 637.695 ; la Carniole, 363 171 ; la Styrie, 1.182.545 ; le Tyrol, 80.000 ; le Trentin, 30.000 ; le littoral Autrichien, 800.000. Total : 3.134.913. (Arch. Nat. A. F. III. 152).

(2) Ferino (Pierre-Marie-Bartholomé) né à Craveggia (Italie), le 20 août 1747. Lieutenant-colonel du corps des chasseurs du Rhin formé par lui le 1er août 1792. — Général de brigade le 20 juillet 1793. De division le 23 octobre. Il allait se battre contre ses anciens frères d'armes, ayant servi en Autriche, comme premier lieutenant, au régiment de Binder, de 1766 à 1786. (*Archives Administratives. Guerre*).

Lech, un témoin irrécusable l'informait que la troupe allemande était toujours en expectative derrière la ligne de neutralité (1). Devait-il livrer au Directoire ses nouveaux renseignements ? Il les faisait télégraphier. Le 25 février, il recevait l'ordre d'agir quand même.

Secrètement, des proclamations étaient imprimées. L'une annoncerait bientôt à l'armée que la victoire était prête à suivre ses drapeaux. L'autre apprendrait aux Allemands que le gouvernement de la République se voyait enfin contraint de prendre contre l'Autriche des mesures de sécurité.

Une convention signée le 26 juillet 1796, par le représentant du margrave de Bade et par Moreau, autorisant le passage des troupes dans la Forêt Noire, Jourdan avait donc, ouvertes devant lui, les routes de la Souabe.

Ce pays était alors composé de plusieurs provinces qui avaient formé, longtemps, un Cercle de l'Empire germanique. Dans cette Confédération, on trouvait : le margraviat de Bade, la principauté de Fürstenberg, l'évêché de Constance, le duché de Wurtemberg, les villes d'Ulm, Augsbourg, etc. Son territoire était borné au sud et à l'ouest par le lac de Constance et le Rhin, au nord-est par une ligne conventionnelle tirée de sous Heidelberg au Lech, ligne la séparant du pays de Franconie ; enfin, à l'est et au sud-est par le Lech, affluent du Danube et les massifs alpestres qui s'étendent de Füssen à Lindau.

Les princes, les comtes, les abbés et les bourgmestres des grandes villes formaient un conseil de Régence que présidait le duc de Wurtemberg, Louis-Eugène, dont le prédécesseur avait accordé

(1) De Stuttgard, Trouvé écrivait à Jourdan, le 19 février : « Le chef de bataillon Blondel vous a porté hier une lettre par laquelle je vous annonçais que d'après les avis parvenus au collège dirigeant les affaires du Cercle de Souabe, il paraissait certain que l'aile gauche de l'armée autrichienne avait passé le Lech.

Voici maintenant les renseignements que je tiens officiellement de M. de Zeppelin, ministre des Affaires Etrangères du duc de Wurtemberg : Le Duc, très mécontent de ce que les Autrichiens avaient mis garnison dans la ville d'Ulm, sans le prévenir, en sa qualité de Directeur du Cercle, voulant d'ailleurs connaître les véritables dispositions de l'archiduc Charles, avait envoyé son aide de camp, M. de Seckendorf, non seulement à Ulm, mais au quartier-général de Friedberg. Il résulte du rapport de cet officier que la garnison d'Ulm se borne au seul bataillon du régiment de l'Empereur, 1096 hommes, que les troupes autrichiennes n'ont point passé le Lech, que l'archiduc ne songe à faire aucun mouvement hostile, que le 26 pluviôse au soir, il a reçu l'ordre de faire halte et de ne point franchir la ligne de démarcation. » (*Arch. Guerre*).

aux Français, le 14 juillet 1796, un libre passage sur son territoire (1).

Ce pays est très accidenté à l'ouest. Les murailles de la Forêt Noire qui s'étendent de Bâle à Heidelberg, parallèlement au Rhin, sont de hauts et larges remparts qui couvrent Fribourg, Kehl, Baden, Rastatt et Bruchsal. Mais derrière ce massif, dont l'épaisseur ne dépasse pas 60 kilomètres, de Lahr à Oberndorf, on trouve de grandes vallées, de larges plateaux qui sont bien cultivés, de vastes forêts bordant les plaines fertiles du Wurtemberg.

Au point de vue des opérations militaires, la Forêt Noire offrait, en 1799, cette bonne position dans laquelle une armée devant combattre les troupes autrichiennes pouvait organiser facilement l'offensive ou réussir dans la défensive. Partant des sources du Danube (2), l'armée doit arriver vite à Stuttgard, occuper Ulm et passer en Bavière. Est-elle forcée de se tenir sur la défensive ? De Wolfach à Stühlingen, ses positions retranchées seront inexpugnables si elle sait bien manœuvrer. Dépostée, elle se retire facilement sur les trois points de Kehl, Vieux-Brisach et Huningue et se met au besoin en mesure d'arrêter l'agresseur derrière le large fossé du Rhin. Tournée au nord, elle se refuge en Suisse, les ponts de Schaffouse et de Laufenbourg lui restant. Attaquée de front et débordée au sud, elle se place vite sous la protection du canon du Vieux-Brisach.

Dans l'invasion de la Forêt Noire, les Français allaient suivre des chemins devenus familiers à Moreau en 1796. Ils pourraient employer des guides alsaciens connaissant bien le pays. Les révolutionnaires de la Souabe les renseigneraient et les aideraient. Comme Vaillant, l'ordonnateur, ne pouvait réunir la quantité de denrées dont l'armée aurait besoin pendant quinze jours, des réquisitions seraient faites de Kehl à Stuttgard; et, au besoin l'on briserait brutalement toutes les résistances que pourraient

(1) Armistice signé à Baden le 17 juillet 1796 entre Moreau et le duc de Wurtemberg. Article 2 : Les troupes de l'armée française auront toujours le passage libre dans les Etats du duc. Celles qui par suite des opérations de la guerre devront marcher dans le duché de Wurtemberg y seront logées chez les habitants ou baraquées dans les champs, suivant les circonstances, mais sans que les propriétaires puissent exiger aucune indemnité de la République française. (Arch. Aff. Etr. Wurtemberg. Reg. 87. Pièce 216).

(2) Le cours du Danube n'est pas formé seulement par la source de Donaueschingen, comme l'indiquent quelques géographes, mais par quatre petites rivières sorties du massif de la Forêt Noire, près de Villingen.

opposer des baillis point assurés de toucher le prix de leurs fournitures aux caisses de la République (1).

Puisque le général Marescot est détaché à l'armée d'observation, le chef de brigade Lagastine doit achever le pont de bateaux qui, devant Kehl, va relier la rive française à la rive badoise. Ce passage, établi à 3 kilomètres de Strasbourg, fut achevé le 27 février.

Des deux bras du Rhin, le premier, de 80 mètres, en largeur, était déjà couvert d'un pont très solide; le second, de 400 mètres, dans lequel roulaient des flots pressés, était bordé de berges escarpées toutes couvertes d'osiers.

Au moment où l'armée de Mayence s'attendait à la prolongation d'une trêve, l'avant-garde recevait un ordre de mouvement. Elle prenait les armes le 1er mars à deux heures du matin; son premier groupe passait le Rhin entre quatre et cinq heures, dans l'obscurité et l'infanterie s'arrêtait devant Kehl, laissant au 10e chasseurs à cheval la tâche d'éclairer la route qu'allait suivre le centre, l'état-major, la 2e division commandée par Souham et des voitures d'ambulance.

La 3e division, entraînée par Saint-Cyr et la réserve d'Hautpoul, passant aussi le Rhin à Kehl, allaient prendre, la 1re, le chemin d'Oberkich, faire 45 kilomètres en deux étapes; la 2e, le chemin de Neustadt, lieu où elle devait arriver le 3 mars.

Tous ces corps franchiraient les défilés de la Forêt Noire en s'éclairant parfaitement. Parvenus aux sources du Danube, ils prendraient là de bonnes positions défensives, devant attendre l'effet que produiraient les opérations de Masséna.

Derrière eux les troupes stationnées dans la 5e division militaire commandée par Chateauneuf-Randon, devaient garder, entre Strasbourg et Seltz, les bords du Rhin tandis que Bernadotte s'avancerait contre Mannheim. A droite de Strasbourg, on échelonnait des bataillons de garnison. A Schaffouse, la brigade

(1) Les pertes subies de 1792 à 1796 par le margraviat de Bade s'élevaient sur la rive droite du Rhin : par le fait des armées françaises à 4.979.899 florins d'Empire et 11 kreutzers; par le fait des armées autrichiennes, à 11.623.127 fl. 4; sur la rive gauche en revenus, capitaux, pillage, à 2.289.321 fl. 62 3/4. Au total : 18 892.358 florins 17 3/4 ou 41.219.690 livres de France. (Arch. d'Etat de Bade. Dossier Guerres).

Dans la principauté de Fürstenberg les contributions levées par les Français s'élevaient au 31 décembre 1796 à 1.711.722 florins 59. (Archives de M. le prince de Fürstenberg. Volume 11. Fasc. III).

En Wurtemberg les réquisitions des républicains s'élevaient à 2 millions de livres (Aff. Etr. Wurtemberg. Reg. 37. Pièces 311).

Ruby, appartenant à l'armée d'Helvétie, couvrirait, contre toute agression, la 1re division qui cheminerait vers Stühlingen.

Jourdan, qui avait donné une fête dans la nuit du 28 février, montrant son désir de demeurer aux espions des Autrichiens, ne quittait Strasbourg que dans l'après-midi du 1er mars (1). Avec une escorte de vingt guides, il passait les ponts du Rhin ; il traversait Kehl et se dirigeait vers l'est ; il arrivait à cinq heures au carrefour où se séparent les deux routes de Rastatt et d'Offenburg ; il voyait, quand le froid était très vif, des soldats transis.

Le chemin d'Offenburg bifurquait à droite. Vers le sud, il s'allongeait, sans pentes d'abord, dans une vallée fertile. Il était tracé entre le Rhin et les premiers talus de la Forêt Noire ; bien empierré, et bordé d'arbres fruitiers, sa ligne était longue de 18 kilomètres.

Les soldats qui défilaient sur cette chaussée apercevaient à leur droite, très loin, les Vosges toutes grises, aux ballons énormes. A leur gauche, s'allongeait, en ressauts bizarrement découpés, le massif de la Forêt Noire que couvrait des pins, des vignes, des champs de culture. Bientôt, les deux flèches des églises en pierres rouges d'Offenburg apparaissaient au troupier, dans le creux d'une vallée immense. La ville, aux grandes maisons bâties sur les deux rives de la Kinzig, servit de gîte, le 1er mars, au grand quartier général et à l'avant-garde.

Quand l'adjudant-général Debilly, un sabreur intrépide, éclairait au loin la marche du premier échelon de l'armée, les troupes, quittant leurs cantonnements, descendaient le 2, au sortir d'Offenburg, une pente assez raide ; et, la route obliquant à gauche, elles entraient, sous Ortenberg, dans un couloir du Schwarzwald, comme la neige tombait.

Aucun incident ne marqua l'entrée des chasseurs français dans le défilé. Les soldats aperçurent de loin en loin les ruines de châteaux qui rappellent l'époque féodale. Ils trouvèrent partout les paysans plus étonnés qu'effrayés en entendant le roulement du tambour. Ils prirent leurs logements à Gengenbach, à Hausach, à Hornberg, se tassant pour coucher et ne subsistant qu'avec peine dans un pays assez pauvre.

De Schonberg à Steinach, sur un parcours de 8 kilomètres, dans une vallée très large et bordée de collines peu élevées, la Kinzig serpente ; rivière paisible, coulant à travers les prairies.

(1) *Strasburger Weltbote* du 11 ventôse.

Et durant 18 kilomètres, distance qui sépare Biberach de Hornberg, le voyageur ne trouve pas une montée rapide.

En franchissant à l'est les frontières du margraviat de Bade, les Français envahissent la Principauté de Fürstenberg (1). Mathieu Faviers et Vaillant prennent des mesures propres à sauvegarder du pillage un pays neutre en confiant l'administration des réquisitions à un conseiller de la Régence (2). Mais partout Jourdan se plaît à faire persécuter les prêtres, à loger la troupe dans les couvents et dans les églises.

A Hornberg, la vallée de la Gutach, petite rivière et affluent de la Kinzig, devient un long défilé. Un vieux castel en surveille le débouché. En rude pente, le val forme déclivité entre les escarpements de roc, la route longeant le plus souvent la rive droite

(1) Dès le XIII[e] siècle, les Fürstenberg étaient comtes d'Empire. Élevés en 1664 à la dignité de princes, la 1[re] branche de cette famille : Fürstenberg-Heiligenberg, s'éteint en 1716 ; la 2[e] branche : Fürstenberg-Messkirch, s'éteint en 1744 ; la 3[e] : Fürstenberg-Stülbingen, gouverne sagement la Principauté.

Ces princes avaient toujours été les protégés de la cour de France ; ils avaient possédé sur Strasbourg des droits considérables ; leurs titres étaient : princes du Saint-Empire, landgraves de Baar et Stühlingen, comtes de Heiligenberg et Verdenberg, barons de Gundelfingen, seigneurs de Hausen dans la vallée de Kinzig, Messkirch, Hohenhœ, Wen, Wildenstein, Waldberg, Weetra, Pürgliz, etc.

Le 11 janvier 1792, Joseph-Benoît, prince né en 1756, mort en 1796, avait interdit l'entrée de son pays aux émigrés. Le 16 février 1798, le prince Charles-Joachim, qui avait envoyé au Congrès de Rastatt son conseiller Joseph Kleiser, écrivait au gouvernement français : « Après que Sa Majesté l'empereur avait conclu à Campo-Formio la paix avec la République Française, je voulais demander la protection de celle-ci en motivant ma demande par ma conduite. Si j'en avais obtenu l'assurance, elle m'aurait tenu lieu de tout traité dont je n'avais aucune raison de craindre les conditions dures, puisque je l'aurais demandé à une nation généreuse que j'avais plutôt obligée qu'offensée. Mais croyant que les affaires de l'empire et de ses États seraient toutes traitées au Congrès de Rastadt, je me suis adressé aux ministres éclairés que le Gouvernement français y a envoyé pour donner la paix et la tranquillité à l'Allemagne »

Une ligne subsidiale des Fürstenberg était établie en Autriche Son chef avait le titre de général-major du cercle de Souabe. En 1799, le titulaire était Charles-Joseph Aloys, prince né en 1760. Cet officier de grand mérite devait périr à Stockach. (*Arch. Aff. étr.* et *Arch. du Prince de Fürstenberg*, à Donaueschingen).

(2) Schwab, chancelier de la Régence, avait chargé Schanz, conseiller, et Auffenberg, d'ordonner les réquisitions qui s'élevèrent pour la principauté et ses baillages de Hussingen, Mœringen, Blomberg, Zœfingen, Neustadt Wohrinbach, Stühlingen, Engen, Wolfach, Hasslach, d'après les 2001 bons présentés à l'administration centrale, à 23.252 rations de viande, 43.330 de pain, 48.872 d'avoine, 57.085 de foin, 10.201 mille kilos de paille, 270 quintaux de blé, 2.268 sacs d'avoine, 2.933 quintaux de foin, 1.687 de paille. Et à l'hôpital, en argent, 742 livres 10. *Arch. Prince Fürstenberg*. Dossier Militaria 1799). La ration était établie : pain, 28 onces ; viande, une demi livre ; fourrage, 13 livres de foin, 10 de paille et 2 tiers de boisseau d'avoine.

d'un torrent qui est profondément encaissé. Dans ces lieux, la hauteur des pins raréfie la lumière du jour et le bruit des sources, filets d'eau tombant d'énormes plate-formes, remplit les oreilles et confond souvent son tapage avec le bruit des cataractes.

Ce boyau se déroule, en sinuosités, jusqu'à Saint-Georgen, en passant par Triberg, bourgade couvrant une arête. Long de vingt kilomètres et demi, il forme, comme la gorge du Val d'Enfer, comme le défilé du Kniebis, comme la passe de Stühlingen, un passage dont l'accès est facile à défendre ; et son extrémité touche à la ligne de partage des eaux.

De Saint-Georgen à Villingen s'étendent quatorze kilomètres de plateaux ombragés de bois, sillonnés de vallons ou de petits ravins ; terrains sur lesquels peuvent manœuvrer les troupes de toutes armes. D'une lisière de pins couvrant l'arête d'un monticule, les églises de Villingen et une tour grise coiffée d'un toit en tuiles apparaissent sur un fond de collines qui barrent nettement l'horizon.

Par ces voies, Jourdan chemine sans hâte. Laissant filer l'avant-garde, dont Lefebvre a pris le commandement le 5 mars, et une partie de la division Souham, il couchait le 2 mars à Gengenbach. Les 3, 4, 5 et 6, il se tenait à Hornberg ou Percy, chef du service de santé établissait, dans le vieux château gardé par les vétérans de Fürstenberg, un hôpital (1). Le 7, il arrivait à Villingen, lieu que la soixante-septième demi-brigade avait couvert de postes dans la soirée du 4.

Villingen, une vieille ville, dont les quatre rues principales, formant croix, aboutissent à quatre portes bastionnées, était indiqué comme point de concentration aux divisions qui marchaient isolément. Réellement, la cité couvre à l'est le plus grand débouché des Montagnes Noires.

Jourdan, à peine installé, faisait établir l'administration centrale de l'armée dans l'église Sainte-Marie et l'hôpital militaire dans le couvent des Cordeliers.

Le 7 mars, la neige tombait encore. Intempérie qui éprouvait les troupes vivant au bivouac, retardait la marche des charois. En effet, le grand parc, ayant passé à Neustadt (2), s'avançait lente-

(1) *Journal du baron Percy*, page 6

(2) « Voici la marche-route qu'on a fait jusqu'à présent de Fribourg à Neustatd, Donaueschingen, Hissingen, Engen,.. Pour l'artillerie, munitions, grand équipage, de Fribourg à Neustadt, Pfora, Ach et Stockach... » (*Arch. Prince Fürstenberg*).

ment vers le nord et l'artillerie ne pouvait monter d'Hornberg à Triberg sans qu'on eût préalablement fait doubler les attelages.

Jourdan s'occupait trop de la situation politique du pays. Ecoutant les révolutionnaires, il recevait de Jagerschmidt le projet d'une République à établir en Souabe(1). Sans les traités qui engageaient la France envers le margrave de Bade et le duc de Wurtemberg, ces princes auraient été dépossédés et chassés de leurs pays.

Le 6, l'armée de Mayence prend le nom d'armée du Danube. Plus tard, lorsque le temps est redevenu beau, tout en restant froid, les corps s'acheminent vers l'est. Sans peine, l'avant-garde et la 3e division, celle-ci ayant passé le défilé d'Oppenau, s'établissent d'Engen à Rottweil, faisant ainsi face à Ulm. La 1re division, se portant de Stühlingen à la hauteur de Schaffouse était prête à s'avancer sur Stockach. La 2e division et la réserve se tenaient en seconde ligne. Une partie de la cavalerie occupait Geisingen, lieu où le Danube n'est large que de 14 mètres ; de là, elle pouvait se porter rapidement à Engen, par un bon chemin peu déclive et long de 14 kilomètres.

A Villingen, Jourdan étudiait le plan d'un camp retranché à établir devant la ville (1) quand lui parvint la nouvelle des succès

(1) Le Directoire recevait cette communication de Jagerschmidt qui habitait Niderschœnthal : « La Forêt Noire est dans les meilleures dispositions. Les moines et les seigneurs ont mal fait leurs affaires en 1796, car après que les Français furent sortis du pays, à l'aide des paysans, ces moines et seigneurs dans la ferme persuasion que les Français ne reviendraient plus, firent revivre d'anciens droits et prétentions et tourmentèrent tellement les habitants que des bourgeois médiocres furent obligés de payer 400 florins, ce qui fit dire aux habitants de ce pays : — Ah! si les Français revenaient seulement, nous ne tirerions pas un seul coup de fusil ; ils n'ont pas besoin d'amener des canons avec eux pour détruire ces repaires de brigands. Nous savons déjà ce que nous avons à faire. (*Archives Nat.* A. F. III. 152 *a.*).

A Villingen, Jagerschmidt demandait à Jourdan de publier ce décret : « Le peuple du margraviat de Bade, faisant usage de sa souveraineté, déclare déchu de son usurpation le soi-disant margrave de Bade. Il s'établit en peuple souverain et entre en négociations avec d'autres peuples de l'Allemagne prêts à secouer le joug de leurs usurpateurs. Dès ce moment, il plante des arbres de la liberté, choisit dans des assemblées communales ses préposés et par trois communes un membre pour former un comité central, dont il y en aura un par dix à douze lieues... » (*Arch Guerre*).

1. Gerbet, commandant le bataillon du génie à l'avant-garde, avait écrit, sur la position de Villingen : « C'est une position particulière correspondant à celle de Neustatt qui est le débouché du Val d'Enfer à sa droite et celle du débouché de la Kintzig à sa gauche. Cette position doit être prise en arrière de Villingen, faisant face au Necker. La droite appuyées aux Montagnes Noires est naturellement défendue par un marais formé par les alluvions du Brichflus et les sources du Danube. La gauche appuyée à Burgberg est même

remportés par l'armée d'Helvétie le 5 à Luciensteig et le 6 devant Coire.

Comme la bravoure de Massena pouvait le porter rapidement au cœur même du Tyrol, il fallait suivre ses mouvement, coopérer si possible à ses attaques, le devancer sous les murs d'Ulm ; enfin, ne pas lui laisser recueilir tous les bénéfices d'une brillante entrée en campagne.

Le 11, Jourdan quittait Villingen. Arrivé à Donaueschingen, le général républicain allait rendre visite au prince de Fürstenberg qu'il plaçait, dès le lendemain, sous sa protection (1).

Dans la journée du 13 mars, l'armée du Danube manœuvre. Sa gauche occupe Tuttlingen, sur la rive droite du Danube. Son centre s'établit à Engen. Sa droite se place entre Hohenhöwen et Hilzingen. Un de ses partis d'éclaireurs rencontre, près d'Urach, deux hussards autrichiens qui se retirent à la première sommation qu'on leur fait.

Jourdan organise un corps de flanqueurs. Entraînée par Vandamme, cette troupe doit balayer la rive gauche du Danube et chercher à se relier aux échelons de l'armée d'Observation. Et le général en chef écrit au ministre de la guerre : « Je continuerai à marcher jusqu'à la hauteur de l'armée d'Helvétie, à moins que l'archiduc ne m'oppose des forces trop supérieures. »

Aux avant-postes, des nouvelles alarmantes sont répandues. Le 14, on dit que l'armée du prince Charles est forte de 149.000 hommes ; que, partagée en deux masses, elle allait écraser les régiments de Massena et ceux de Jourdan ; que ces troupes avaient déjà franchi la frontière de Wurtemberg. Pour éviter une

en sûreté et demande d'être plus soignée. Il existe une avant position entrecoupée de petits bouquets de bois qui peuvent concourir à la fortifier. Les extrêmes avant-postes seraient au Necker d'où on pousserait les reconnaissances. Dans tous les cas, le petit plateau en avant de Villingen, défendu par un marais, doit être tenu, en jetant quelques pont en arrière. Il est possible de le soutenir par les hauteurs qui sont à sa gauche, de l'autre côté du ruisseau. Cette position demande d'être bien reconnue par le détail. » (*Arch. Guerre*).

1. « Jourdan, général en chef des armées du Danube, d'Helvétie et d'Observation. Considérant l'état de neutralité où se trouve maintenant le prince régnant de Fürstenberg avec la République française. Considérant en outre les témoignages de dévouement que ce prince a donné à l'armée française lors de son dernier passage sur son territoire. Ordonne à tout militaire ou employé de l'armée de respecter la personne du prince de Fürstenberg, celles de sa famille et celles des personnes qui tiennent à son service, de même que ses propriétés. Il sera laissé en sauvegarde chez le prince de Fürstenberg deux guides de l'armée qui y demeureront jusqu'à nouvel ordre. Ce prince pourra dans le besoin demander l'appui des commandants militaires sur les lieux et il leur est adjoint d'employer la force armée pour assurer l'exécution du présent ordre. » (*Arch. Prince de Fürstenberg*).

panique, Jourdan écrit le 15, aux chefs de corps, que ces nouvelles sont absurdes et qu'il faut punir sévèrement quiconque les publie.

Debilly continuait à jouer son rôle d'éclaireur. Il y excellait. Ses chasseurs, entraînés par de hardis capitaines, exploraient bois et défilés, ne voulant pas laisser un seul Autrichien derrière eux. Ces hommes vivaient sur le pays, sans jamais molester les habitants, car les soixante fours établis à Villigen ne pouvaient fournir du pain à toute l'armée (1). La rencontre des patrouilles françaises et autrichiennes, cavaleries envoyées à la découverte, n'amenait pas de conflits (2).

Des sources du Danube, les divisions républicaines manœuvrent pour se placer, si l'archiduc Charles restait immobile, entre Ulm et la frontière du Tyrol. A gauche, Vandamme fait garder le Val Primm, vers Rottweil; à droite, Ruby borde le lac de Constance; et, entre ces deux brigades le centre de l'armée défile lentement, en observant toujours un ordre admirable.

L'état-major avait cheminé sans peine de Donaueschingen à Engen. Une partie avait suivi la 2e division qui traversait Gutmadingen et Zimmerholz, faisant 29 kilomètres au travers des vallons et des collines aux pentes assez raides.

L'autre partie allait à Geisingen ; elle y passait le Danube, traversait une grande forêt, faisait 25 kilomètres d'une traite.

D'Engen à Stockach, la route était reconnue le 14 mars. Ernouf en faisait un dessin et la description suivante :

« En partant d'Engen j'ai pris une traverse qui va rejoindre la grande route de Stockach à un quart de lieue à peu près de la ville. Cette traverse passe sur un plateau à la porte d'Engen et forme une espèce de cavalier qui domine les vallons du côté de Geisengen, de Stockach et d'Hohen-Tweil ; un peu plus loin que la jonction de ces deux routes commence un bois de chênes. Le chemin est dans le penchant de la montagne et à droite règne

(1). « Belin, commissaire des guerres, au citoyen bourgmestre de Donaueschingen. — 18 ventôse an VII. Je vous invite, citoyen, d'après l'ordre du commissaire général de l'armée à faire transporter pour demain 10 heures du matin au plus tard au couvent des franciscains de Villingen la quantité de 1.000 briques necessaires à la construction des fours pour le service de l'armée. » (*Arch. Fürstenberg*).

(2). Debilly à Walther. De Reutlingen le 24 ventôse an VII. « Le lieutenant Francesky a poussé hier jusqu'à Bottingen, à 6 ou 7 lieues de Ulm : il a déjeuné avec un officier de Kaiser-Hussards qui commandait une patrouille de 20 hommes. » Le même écrit d'Urach: « J'ai fait présenter à une patrouille de 14 hussards autrichiens quelques bouteilles de vin elles ont été bues avec les chasseurs du 10e » (*Arch. Guerre*).

un vallon assez prolongé ; à une très petite distance de Aach, on trouve un autre vallon qui traverse la route ; aucun ruisseau n'y coule ; mais ces torrents qui descendent des montagnes l'inondent souvent pendant l'hiver. Au milieu du vallon règne un chemin praticable dans la bonne saison qui conduit d'un côté à Eggartsbronn et de l'autre à Schaffouse par Eckingue et Welschengen.

J'ai oublié de dire qu'en sortant d'Engen, on aperçoit à main droite deux chemins, l'un qui passe dans le fond d'un vallon et qui conduit à Haldingen ; le second serpente sur le penchant de la montagne et va à Bitteldorff dont on distingue les premières maisons.

Après avoir dépassé le vallon dont j'ai parlé plus haut, on découvre bientôt la petite ville d'Aach située sur une montagne isolée et très escarpée ; au bas de la montagne, sous quelques maisons qui en forment le faubourg et qui portent le même nom, on traverse l'Aach sur un pont de bois. A la sortie du pont et auprès d'une chapelle est un petit chemin qui monte et qui conduit à Langenstein. La grande route est à droite et suit l'Aach jusqu'à sa source. Après avoir dépassé cette source, le chemin s'encaisse entre deux montagnes garnies de bois ; il conduit ainsi en serpentant jusqu'à Aigeldingen ; un peu plus loin que ce village on aperçoit à droite le château de Langenstein entre deux rochers et un peu plus haut est un chemin de traverse, mais praticable, qui conduit à Orsingen où passe une route qui va de Schaffouse à Stockach.

On traverse encore quelques bouquets de bois avant d'arriver à Lentzing. De l'autre côté de ce village, le pays est extrêmement découvert, quoique montueux. On aperçoit encore, mais à quelque distance, des bouquets de bois. A un quart de lieue de Stockach à peu près, la route fait un coude ; à ce point se joint le chemin de Constance qui est indiqué par un poteau. Après avoir passé un pont sur un petit ruisseau, on monte à Stockach, en passant près d'une chapelle, à droite. L'entrée de la ville, de ce côté, est extrêmement rapide, mais on m'assure que de l'autre côté ce n'est qu'un plateau. Toute cette route est large, belle et solide, mais en général très montueuse.

Le plateau, sur le penchant duquel est bâti Stockach, domine toute la partie du côté d'Engen et devient une position très avantageuse pour l'ennemi. Stockach est un point important à occuper à cause des routes qui y aboutissent et qui fournissent des débouchés sur tous les points.

A une lieue environ de Stockach, j'ai rencontré nos dernières vedettes qui m'ont assuré que celles de l'ennemi étaient en avant de la ville. Je m'y suis transporté et j'ai fait dire à l'officier qui devait commander le poste que je désirais entrer à Stockach, ce qui m'a été accordé sans difficulté.

J'ai appris du maréchal des logis autrichien que ce poste était composé de 12 hommes placé sur le plateau de Stockach. Il fournissait deux vedettes un peu en avant, à la réunion des routes de Constance et d'Engen. Ce poste n'était destiné qu'à servir d'éclaireur, le grand poste se trouvant à Pfullendorf. Le maréchal des logis détaché à Stockach a l'ordre de se conduire avec les Français avec beaucoup de prudence et d'honnêteté et doit même se retirer de la ville aussitôt que les Français lui auront fait connaître leur désir de l'occuper. Il m'a, de plus, proposé de se retirer sur-le-champ, au cas que je voudrais rester dans la ville. Les Autrichiens s'attendent à recevoir quelque nouvelle importante sous deux ou trois jours et ils espèrent que la guerre n'aura pas lieu... »

Stockach qui avait, en 1799, 1.600 habitants, couvre, au milieu des petites montagnes de la Souabe, un large éperon et domine, comme l'indiquait Ernouf, à l'est, la vallée sinueuse dans laquelle roule le Stockach ; rivière qui offre le tribut de ses eaux au lac de Constance. Il y a cent ans, cette rivière mouillait des marécages qui entouraient la ville au sud-ouest et ne lui laissaient de bon abord que par la haute chaussée d'Engen.

Aujourd'hui, le voyageur venu d'Engen, traverse, après avoir laissé à droite la grande route de Lindau, un carrefour planté d'arbres, emplacement d'une ancienne chapelle. C'est là qu'aboutissent plusieurs chemins. (1)

De ce carrefour, on découvre le front sud de Stockach, faubourg anciennement bastionné, que domine un large clocher terminé en coupole turque. Le regard plonge aisément dans la grande rue qui, séparant la ville en deux quartiers, monte vers le nord, dans la direction de Liptingen.

C'est à droite, dans Stockach même, que s'amorce le grand chemin de Pfullendorf, sur lequel les Français s'engagèrent (2). Il est long de 27 kilomètres. Tombé d'un mamelon portant la ville, au

(1). Stockach à Engen, 20 kil. 5. A Donaueschingen, 48 kilomètres. A Tuttlingen, 25 kilomètres. A Pfullendorf, 27 kilomètres. A Schaffouse, 48 kilomètres.

(2). Une autre route suivait la chaussée de Messkirch, bifurquait à droite, à la hauteur d'Ursault, et joignait, dans Schernegg, le premier chemin.

creux d'une petite vallée large de 300 mètres et bordée de collines peu élevées, il traverse Winterspühren et Frickenweiler. A 8 kilomètres de Stockach, ce chemin tourne à gauche, devant une grande ferme, et descend la pente d'un vallon profond. Il faut escalader un mamelon qui ferme le vallon, s'élever par des zigzags jusqu'au sommet de la colline portant le village de Schernegg, pour dominer tous les plateaux du centre de la Souabe. A Schernegg, la route incline à droite, décrit des lacets et descend, en pente assez douce, vers une vallée très large que coupent çà et là des bois de pins. Au fond de la vallée, qui est longue, Pfullendorf apparaît, couvrant la pente méridionale et la croupe d'un coteau haut de 60 mètres.

Dans cette position militaire pouvant couvrir, contre une agression wurtembourgeoise, Stockach et Messkirch, du sommet d'une vieille tour carrée, on domine la vallée d'Andels qui est, au nord, large seulement de 3 kilomètres, sans ondulations et bordée de la grande forêt où perce le chemin d'Ostrach ; voie qui, presque droite, ayant 8 kilomètres, pavée de racines d'arbres, tapissée d'aiguilles sèches, ne débouche des pins qu'à 1.100 mètres d'Ostrach. De la lisière, elle traverse des terres bien cultivées et descend, en pente assez raide, au village. Mais du point culminant du plateau, la vue s'étend très loin, à droite, dans la direction du lac de Constance, et à gauche, dans la direction de Hausen.

Ostrach se formait, en 1799, de soixante-huit maisons échelonnées sur la rive gauche du ruisseau. Les bâtisses déployaient, de l'est à l'ouest, un front de 450 mètres. Au milieu du secteur de droite s'élevait le clocher, une tour carrée. Les maisons, en granit, étaient de bons abris contre le canon. Dans le secteur de gauche, le pont qui couvrait la rivière était en pierres, bordé de parapets et ombragé par six grands ormes.

Cinq chemins, sans compter celui de Pfullendorf, aboutissaient au carrefour d'Ostrach, établissant des communications avec Krauchenwies, Saulgau, Altshausen, Riedhausen et Wilhelmdorf.

La place formant un cul-de-sac, le terrain s'élevait, au nord, en pente assez déclive, vers une forêt de sapins, ne laissant, entre le village et la forêt, qu'un champ large de 600 mètres.

Jourdan avait poussé l'avant-garde et la 2e division d'Engen à Pfullendorf.

Le 15 mars, toute l'armée du Danube avait dépassé Engen. Le 16, les troupes se ravitaillaient en gardant les camps établis la veille, sauf un corps de cavalerie qui allait prendre position

devant Stockach. Le 17, Jourdan traversait cette ville pour aller à Pfullendorf, où s'était logé le corps de Lefebvre.

Bacher, que les Autrichiens avaient fait expulser de Ratisbonne, envoyait à Jourdan des renseignements très importants(1). Alquier, congédié par l'Électeur de Bavière, envoyait aussi des indications. Les espions faisaient leurs rapports et tous indiquaient que l'armée allemande de première ligne était forte de 50.000 hommes. Plusieurs disaient que le duc de Wurtemberg, resté à Stuttgard, cédant aux menaces de l'archiduc Charles, se préparait à rompre sa neutralité; que le landgrave de Hesse-Cassel, chargé d'or par l'Angleterre, rassemblait des bataillons de guerre. Deux autres rapportaient : que Bernadotte manœuvrait lentement vers l'embouchure du Necker, tandis que Massena dirigeait plusieurs régiments sur Lindau.

Un épais brouillard empêchait Jourdan d'inspecter, le 17, les échelons d'avant-garde qui formaient de grands rideaux devant Pfullendorf. Le soir, un courrier du Directoire lui apportait la nouvelle que la guerre était déclarée à François II. Il fallait donc occuper toute la Souabe.

Mais l'archiduc Charles couvrait déjà Stuttgard, Ulm, Ravensbourg et Lindau. En ordre parfait, ses corps devaient arriver à

(1) « La garnison de Würtzbourg, qui est de 2.500 hommes, sera portée à 8.000. Celle de Bamberg, où il n'y a que 600 hommes, sera portée jusqu'à 6.000. On attend, à cet effet, un corps de 15.000 hommes qui doit venir des frontières de la Bohême, de même qu'un train d'artillerie pour garnir la citadelle de Würtzbourg.

« Depuis deux jours, il est arrivé de nouvelles troupes dans le haut Palatinat, venant de la Bohême. Le général Kerpen commande le corps des troupes autrichiennes, qui est rassemblé dans les environs d'Ulm. On croit que le corps de troupes russe cantonné entre Lintz et Vienne se dirigera par la Styrie vers l'Italie. Il est passé, à Nuremberg, 500 hussards Szehklers; 4 compagnies du régiment Bender sont entrées dans Lindau, où l'on a conduit du canon et établi des barques canonnières sous les ordres du major Williams, pour couper la communication avec la Suisse par le lac de Constance. On vient de faire partir des pièces de gros calibre et des caissons qui se rendront d'Augsbourg à Ulm. Les généraux Kerpen, Petrasch et Neu sont à la droite de l'archiduc Charles. Le général Nauendorf commande l'avant-garde, ayant sous ses ordres les généraux Merfeld, Giulay. L'ordre est donné de couper tous les ponts du Danube, depuis Ulm à Ingolstad, à l'exception de celui de Neubourg, qui ne doit l'être qu'au dernier moment. Les Autrichiens croient cette mesure nécessaire pour couvrir le flanc droit de l'armée de l'archiduc Charles, qui a fait publier un jour de jeûne et faire des prières publiques avant de mettre son armée en mouvement. Pour engager les Suisses à déserter, Pagel, ministre d'Angleterre, a fait déposer des fonds au quartier général, au moyen desquels on donne trente kreutzers par jour à chaque déserteur suisse. Le général Froon, du corps du génie, est arrivé à Ingolstadt pour prendre le commandement de cette place, mise en état de siège. » (*Arch. Guerre.*)

Saulgau et manœuvrer pour arrêter la course des soldats républicains.

Comme si la diplomatie pouvait encore conjurer tout conflit, Jourdan écrivit, le 19, au prince allemand, qu'ayant reçu l'ordre d'occuper le Wurtemberg, il le priait, pour éviter un engagement, de lui laisser les champs ouverts. A cette lettre, le destinataire n'accordait point l'attention qu'elle méritait. Seulement, après le départ du messager, il aurait dit ce que Frédéric II écrivait en juillet 1778 à son frère Henry : « Le droit canon décidera de tout. »

Le 20, Jourdan envoie un second parlementaire aux avant-postes autrichiens. Il s'adresse, cette fois, au prince de Schwarzenberg ; il lui demande si, à Vienne, l'on est disposé à prolonger la paix en éloignant au plus vite les Russes du territoire impérial ? Proposition déjà faite à Rastatt au comte de Lehrbach, ministre de l'empereur. Schwarzenberg répondit aussitôt que les questions diplomatiques n'étaient point de son ressort.

Pendant que ces tentatives de paix avortaient, l'armée du Danube manœuvrait. En deux jours, le centre se déplaçait lentement quand la gauche piétinait et lorsque la droite marchait rapidement vers l'est. Les trois corps formant, dans la soirée du 19, un demi arc de cercle, d'Ueberlingen à Mengen, se croyaient prêts à affronter les périls d'une grande bataille.

Les préoccupations qu'éprouvait Jourdan, à la veille de commencer les hostillités, augmentèrent à la nouvelle qu'une troupe autrichienne, débouchant du val d'Oberkirch, menaçait Strasbourg (1) où Châteauneufrandon, perdant la tête, ne se croyait

(1) Fuchs, commandant la place de Kehl, écrivait à 1 heure du matin, le 26 ventôse, au général Châteauneufrandon : « Vers minuit, j'ai été prévenu que l'ennemi devait me surprendre sur les 3 à 4 heures ce matin. J'ai cru de mon devoir de tout employer pour conserver la place de Kehl. La troupe que j'ai sous mes ordre était bien disposée ; l'artillerie était à son poste ; les munitions étaient distribuées, de manière que je pouvais soutenir longtemps, surtout contre la cavalerie, car j'étais sûr que l'infanterie ne pouvait pas arriver pour aujourd'hui, vu que j'ai des certitudes qu'elle était avant-hier au soir à 15 myriamètres d'ici... »

Trois hommes avaient fait de faux rapports à Fuchs : Tridant, maître de poste à Offenburg et un nommé Hurdot, domicilié au même lieu, puis le chef de bataillon Derycke, qui arrivait chez Fuchs le 26 à minuit et demi. Arrivé tout essoufflé, Derycke disait que l'ennemi, marchant sur Kehl, n'était plus qu'à 2 myriamètres de la place.

Derycke était parti le 25 pour Villingen. Il avait pris à Kehl la voiture d'Offenburg. Au bourg d'Agens, il demandait au bourguemestre une autre voiture pour continuer sa route. Celui ci, n'en pouvant pas fournir, déclarait que la chose était impossible vu que les Autrichiens se trouvaient à peu de distance d'Agens et que le peuple les attendait sans retard. Derycke courait prévenir Fuchs.

pas en mesure de résister. Pour arrêter les Allemands. Jourdan ordonnait à Vandamme de garnir le terrain jusqu'à Tubingue, de harceler la queue du corps autrichien qui avait pu tourner notre gauche.

L'avant-garde, entraînée par Lefebvre, sortait le 20, à 6 heures du matin, de la forêt de Pfullendorf et descendait à Ostrach, village que l'ennemi avait évacué depuis vingt-quatre heures.

Le 20 mars, avant midi, les corps français du centre et de la gauche se trouvaient à peu de distance de l'armée autrichienne. A l'extrême droite, la 1re division, que renforçait la brigade Ruby, était postée derrière le Schussen, un torrent qui tombe, près de Langenargen, dans le lac de Constance. La 2e division était devant Pfullendorf, échelonnée à droite et à gauche du chemin d'Ostrach. La réserve de cavalerie bivouaquant derrière Pfullendorf se tenait à cheval sur la route de Stockach. L'avant-garde, trouvant un large champ ouvert devant elle, manœuvrait pour donner de l'air à ses grand'gardes, de Lembach à Mengen. Faisant face au nord-est, la 3e division occupait la rive droite du Danube, entre Scheer et Sigmaringen. Quant aux flanqueurs de Vandamme, ils s'employaient à observer la trouée de Vœhringen.

Mais les hostilités avaient commencé le 19. A 2 heures du soir, Saint-Cyr faisait charger à Hohentengen, par les chasseurs du 10e régiment, les hussards de l'Empereur. Pourtant, le divisionnaire ignorait que la guerre fût déclarée à François II ; il ne voulait, en chassant l'ennemi d'une position où celui-ci s'obstinait, après deux sommations, à demeurer, que déblayer le chemin d'Ulm.

Aux ennemis, cette première action ou escarmouche coûtait 23 hommes : 12 tués ou blessés et 11 prisonniers dont un capitaine, Les Français n'avaient eu que 3 cavaliers blessés et 2 chevaux tués.

Informé de cet événement, l'archiduc Charles ordonnait de concentrer l'armée d'Allemagne derrière Saulgau. Là, il allait se mettre en mesure de livrer bataille, le 21, au plus tard.

Édouard GACHOT.

L'ARSENAL D'INNSBRUCK [1]

Dans un cirque de monts, au fond d'une vallée,
on découvrit Innsbruck, la ville crénelée,
et l'on en occupa les riches arsenaux.
On y trouva de vieux canons, des fauconneaux,
des milliers de fusils, des soutes colossales;
et, tout à coup, Lenud, en parcourant les salles,
s'écria, les yeux ronds : « Lozivy, mes drapeaux ! »
En effet, sur le mur, parmi des oripeaux,
des armes, des pavois et tout ce qu'on arbore,
s'étalaient deux drapeaux à flamme tricolore
dans les replis desquels semblaient se marier
un faisceau de licteur, des branches de laurier,
dans les angles le chiffre d'or « soixante-seize »
et ces mots rayonnants : « RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. »
Immobiles, muets, blêmes, tremblants, joyeux,
Lenud et Lozivy n'en croyaient pas leurs yeux ;
ils regardaient sans fin les cravates, les pointes,
les hampes, et pleuraient et restaient les mains jointes :
« Nos drapeaux ! »
Et Lenud se revoyait encor,
en l'an sept, protégeant le flanc de Molitor
contre ce même Jallachich en Helvétie,
quand, soudain, les renforts d'Autriche et de Russie
débouchant des vallons, des pics et des glaciers,
sous un scintillement formidable d'aciers,
avec son bataillon le cernaient dans la gorge
et le dévalisaient comme en un coupe-gorge.
Maintenant, ces drapeaux que l'ennemi vola,
ces drapeaux profanés, ces drapeaux étaient là !

(1) Extrait d'un volume qui paraitra prochainement à la Librairie Flammarion, sous le titre « Le Poème de la Grande Armée ».

Oh! comme ils rayonnaient de leurs couleurs superbes !
Ils avaient abrité tant de soldats imberbes
dont ils avaient formé d'un coup des vétérans,
ils avaient tant flotté sur la houle des rangs,
gravi tant de coteaux dans le choc des armées,
plané sur tant d'éclairs et sur tant de fumées,
et tellement drapé de mornes tombereaux
qu'ils contenaient encor des âmes de héros.

Aussi, quand sur le front de toute la brigade,
devant les régiments en habit de parade,
Ney vint en grand gala remettre à Chateauvieux
ces drapeaux tant pleurés des jeunes et des vieux,
quand il eût dit : « Voici l'emblême symbolique
que vous avait jadis donné la République,
que vous aviez perdu malgré votre valeur ;

soldats, je vous le rends au nom de l'Empereur
pour que vous conserviez l'étoffe tricolore
qui vit votre vaillance et votre gloire éclore ; »
quand tambours et clairons eurent fermé le ban,
les larmes des soldats, sur leurs fusils tombant,
firent une autre aubade, obscure, atténuée,
qu'entendirent les morts passant dans la nuée.

Gaston ARMELIN.

LA DOT DE GAUDETTE

DISTRIBUTION

TIBINOBIS, marchand, époux de dame Simone.
MAUDUIT, marchand, époux de dame Mondine.
JEAN FARINEL, clerc, amant de dame Simone, et son valet sous le nom de Mahuel Coquinas.
FROUSSAC, capitaine des archers du guet, amant de dame Mondine (40 à 45 ans).
MAITRE BICHAMBIS, avocat (30 à 35 ans).
DAME SIMONE, femme de Tibinobis (25 à 28 ans).
DAME MONDINE, femme de Mauduit (20 à 22 ans).
GAUDETTE, chambrière de dame Mondine (20 ans).
DAME GRIPPELINE, tante de maître Bichambis (50 à 55 ans).

La scène se passe au commencement du 17e siècle.

PREMIER ACTE

DÉCOR

Une place, ouverte à gauche ; au fond, une maison, rez-de-chaussée et premier.

Du rez-de-chaussée, de gauche à droite, une petite porte ; puis, enfoncée sous une baie ogivale, une boutique, au milieu de laquelle est une porte : de chaque côté, le long de la boutique, un rebord en pierre formant banc et étal à la fois sur lequel sont exposées des étoffes, soieries et draps.

Au dessus de la boutique : cette enseigne :

A l'or franc de Montpeslier

MAUDUIT ET TIBINOBIS

MARCHANDS DRAPIERS

Au premier étage : deux fenêtres ; une troisième à gauche et masquée par l'angle d'une maison qui occupe tout le côté droit du théâtre et n'est séparée de la maison du fond que par une étroite ruelle. A travers cette ruelle, une chaîne qui part de la troisième fenêtre et à laquelle est suspendue une lanterne.

On ne voit qu'une partie de la façade de la maison de droite, une porte donnant accès dans la rue ; une pancarte qui s'avance au dessus avec cette inscription : Ici : Maître Bichambis, avocat, et au dessus, une fenêtre.

SCÈNE I

DAME GRIPPELINE, GAUDETTE, puis MAUDUIT.

(*Il fait jour à peine : dame Grippeline entre avec précaution, observe un instant la maison du fond dont les portes et fenêtres sont encore fermées, et faisant signe à Gaudette qui la suit, traverse vivement la place vers la maison de droite.*)

DAME GRIPPELINE. — Vite, par ici ! Personne n'est encore éveillé. (*Elle ouvre la porte de la maison de droite, fait entrer Gaudette et reste en dehors.*)

Vous me paraissez fille trop délurée pour avoir besoin de conseil. M'est avis que vous êtes disposée à beaucoup recevoir et à peu donner, n'est-il pas vrai (*Gaudette rit*), vous ne manquerez pas de faire votre butin en cette maison? (*elle montre la maison du fond*).

C'est plaisir de se moquer des hommes, surtout des vieux qui se mêlent d'avoir des passions, qui ne sont plus de leur âge. Ne mettez pas de discrétion, je vous prie, à employer mon aide chaque fois qu'elle vous semblera nécessaire, c'est ma joie de servir les personnes avisées, prudentes et reconnaissantes.

(*En ce moment la porte de la boutique s'ouvre tout doucement : Mauduit en sort épiant avec inquiétude s'il n'est pas vu des fenêtres du premier : dès qu'il aperçoit dame Grippeline, il se dirige hâtivement vers elle.*)

DAME GRIPPELINE. — Mais le voici. Il a hâte de savoir de vos nouvelles. Rentrez. Il n'est pas temps de se montrer. Ah ! n'oubliez pas que vous êtes une mienne cousine, arrivant toute neuve de sa province (*Elle ferme la porte et remonte la scène à la rencontre de Mauduit.*)

MAUDUIT, *bas*. — C'est elle?

DAME GRIPPELINE, *bas*. — Qui serait-ce ?

MAUDUIT, *bas*. — Elle a consenti à cette ruse et à ce déguisement ?

DAME GRIPPELINE, *bas*. — Il y a apparence, puisque je l'amène.

(*Ils sont côte à côte et descendant la scène : la dame Grippeline se croise les deux mains sur la poitrine et en avance une*

toute grande ouverte devant Mauduit qui feint quelque temps de ne pas s'en apercevoir.)

MAUDUIT, *bas.* — Tout est bien convenu, tel que nous l'avions préparé ?

DAME GRIPPELINE, *bas, toujours la main tendue.* — Oui : mais vous concevez que ce n'a pas été sans parlementer, j'ai failli y perdre mes paroles et mes peines !

MAUDUIT. — La pauvre Bichette ! Ah ! ma bonne dame Grippeline (*riant*), ce bon commencement me fait présager une suite meilleure !

DAME GRIPPELINE. — La suite ne regarde plus que vous. Je m'étais engagée à vous l'amener ; vous l'avez. (*Agitant la main qu'elle tient tendue*). Mais dépêchez, monsieur : il me semble que j'entends remuer en votre maison.

(*Depuis quelques instants, les deux fenêtres se sont ouvertes tout doucement, et, à chacune, dans l'intérieur, apparaît un visage de femme qui épie curieusement les deux interlocuteurs. Mauduit s'exécute : il laisse tomber dans la main tendue de celle-ci quelque monnaie blanche qu'elle considère un instant avec désapointement et dépit. Au moment où il met cet argent dans la main de dame Grippeline, les deux femmes, d'un mouvement simultané, allongent leurs têtes hors des fenêtres, s'aperçoivent et se font des signes d'intelligence en se désignant Mauduit et dame Grippeline.*

MAUDUIT, *haut et comme s'il venait seulement de rencontrer dame Grippeline.* — Eh ! bonjour, dame Grippeline ! La nuit vous fut bonne ?

DAME GRIPPELINE, *haut, même jeu.* — C'est une question qu'il est inutile de vous faire à vous, Monsieur Mauduit. Vous êtes si frais, si éveillé et si dispos, que bien des jeunes hommes enviraient votre mine. (*Elle regagne la droite vers sa maison : à ce moment elle aperçoit les deux femmes qui ont retiré leurs têtes à l'intérieur de leurs chambres ; chacune, sans être vue de sa voisine, adresse un geste interrogatif confidentiel à Dame Grippeline, qui répond aux deux à la fois par le même signe de tête affirmatif ; puis chacune, en remerciement, envoie en même temps un baiser à Dame Grippeline. Ce manège terminé ; celle-ci revient à Mauduit qui, cependant, s'est tenu sur le devant de la scène*).

MAUDUIT, *avec un peu d'ironie.* — Et notre excellent voisin, votre neveu, monsieur l'avocat Bichambis, est-il content ? La clientèle donne-t-elle bien, dame Grippeline ?

DAME GRIPPELINE. — Ah ! ne m'en parlez pas, Monsieur Mauduit ! Le monde empire chaque jour : le goût se perd de ces beaux procès d'autrefois qui duraient toute une vie, et du train dont vont les choses, voici venir le moment où il y aura plus de profit à concilier les gens qu'à soutenir leurs querelles. Pourtant, (*elle se détourne un peu dans la direction de Mondine à laquelle elle fait un signe confidentiel et qui l'écoute attentivement*) pourtant, nous espérons une bonne affaire. Vous connaissez bien, voisin, messire Froussac (*elle appuie sur ce nom, en se tenant toujours un peu détournée vers Mondine*) le beau Froussac, capitaine des archers du guet ?

Mauduit. — Oui, et je l'estime même un fort extravagant personnage, avec ses contorsions à la matamore et ses allures de tranche-montagne.

Dame Grippeline, *regardant Mondine.* — Oui, oui... sans doute; vous autres paisibles marchands, vous vous effarouchez, non sans une secrète jalousie, de la superbe de tous ces glorieux; mais, nous, les femmes, nous les comprenons et nous faisons aisément, de ces conquérants, nos vainqueurs.

Mauduit. — Si votre âge n'écartait naturellement les soupçons, dame Grippeline, vous m'alarmeriez sur l'état de votre vertu; mais je vous serai obligé de ne jamais témoigner, devant ma femme, de votre admiration pour ce porte-rapière.

Dame Grippeline. — Comment, vilain que vous êtes, douteriez-vous de votre femme, et ne la supposez-vous pas au-dessus de toutes les tentations ?

Mauduit. — Si fait! Si fait! Mais où voulez-vous en venir avec votre capitaine Froussac ?

Dame Grippeline, *même jeu avec Mondine.* — Ah! nous l'attendons, là, ce matin. Il nous a fait prévenir de sa visite, et (*soulignant chaque mot à l'intention de Mondine*) il ne peut venir nous trouver que pour quelque grand dessein, où je lui promets d'avance de le servir de bon cœur. (*Sourire de Mondine : à part, en se moquant de Mauduit*) : ris, Jean, on te frit des œufs.

(*On entend chanter et remuer dans la maison du fond : les deux têtes de femmes se retirent précipitamment*).

Mauduit, *avec quelque dépit.* — Ah! voilà mon compère qui s'éveille. Singulier ménage où la femme toujours crie et l'homme toujours chante !

(*Simone reparaît à la fenêtre : elle fait un geste de menace à Mauduit, qui naturellement ne le voit pas*).

Dame Grippeline, *riant et bas.* — Il est de fait que vos deux ménages sont assez mal assortis, vous devriez avoir pour épouse dame Simone, qui vous donnerait vertement la réplique; et pensez comme votre compère, toujours satisfait, content et joyeux, serait bien apparié avec votre femme, si avenante, tranquille et douce!... Mais le voici. (*La porte du fond s'ouvre et Tibinobis apparaît. Dame Grippeline se dirige vivement vers sa maison*). Je rentre vite achever de faire sa leçon à la fillette. (*Elle entre*).

SCÈNE II.

TIBINOBIS, MAUDUIT. — SIMONE et MONDINE aux fenêtres

Tibinobis, *chante* :

Je hais le bruit de la tempête :
J'aime la paix à la maison
Qu'on me fasse une femme sans tête,
J'en paierai la façon.

Mauduit, *goguenard.* — Bonjour! Dommage que vous n'ayiez

fait votre commande avant de vous marier, compère. Vous eussiez été mieux servi.

Pendant toute cette scène, les deux femmes restent à la fenêtre, se cachant ou se montrant, selon les mouvements des acteurs en scène, et échangeant des gestes ou des sourires, en se désignant).

TIBINOBIS. — J'avoue que si j'étais autorisé à refaire ma femme, j'y corrigerais quelque chose. Elle est un peu plus grondante et tracassière qu'il ne convient à ce sexe, fait, dit-on pour charmer.

MAUDUIT, *même jeu*. — Je comprends qu'en la compagnie de dame Simone, vous doutiez un peu de cette destination du sexe.

TIBINOBIS. — Bah ! qui sait si les qualités que je regrette et que je n'eusse manqué de lui donner, n'auraient pas précisément pour revers des défauts qui me rendraient chagrin et tourmenté, comme vous l'êtes, parfois, cher compère.

MAUDUIT. — Oui, sans doute, vous ayez bien sujet à toujours rire, flaconner et chanter : Madame Simone est une tigresse de vertu, d'un abord si farouche qu'elle épouvanterait la témérité des galants les plus déterminés !

TIBINOBIS. — Une livre de mélancolie n'acquitte pas une once de dettes, dit le proverbe. Madame Mondine vous cajole, dorlotte et poupine plus qu'il n'est coutume à une jeune femme de le faire envers un mari de votre âge, j'en conviens ; et mari trop choyé à lieu d'être inquiet, c'est vrai. Mais quoi ! les fâcheuses humeurs et les tristesses ont-elles jamais empêché les accidents qu'elles redoutent, et n'est-il pas plus sage de se laisser vivre en se résignant à ce qu'on ne peut éviter — comme je fais ?

MAUDUIT. — Sans doute ; et je confesse préférer mon mal au vôtre. Quand j'entends madame Simone faire ses cris et ses vacarmes, il m'arrive, parfois, de me supposer à votre place, et d'admirer votre patience.

TIBINOBIS. — Oh ! je n'y arriverai pas de suite ; et même je ne suis pas encore sans tentations. Mais voulez-vous que je fasse tapage comme elle ou que j'oublie ce proverbe : qu'à battre un chien hargneux, on l'empire ! Maintenant, quand elle crie, je chante ; si elle continue, je vais retrouver les compères à la taverne. N'est-ce pas mieux ? *(Il chante)* :

Le grand diable me mena bien
Quand il me mit en ménage !

MAUDUIT. — Et moi-même, compère, ne méritai-je pas à ce propos quelque éloge pareil à celui que vous vous décernez ? Suis-je de ces soupçonneux qui laissent voir leurs craintes ? Au contraire ! Autant je suis choyé de ma femme, autant je tâche de la choyer : non seulement je lui passe tous ses caprices, mais encore je m'évertue à les deviner et à les prévenir. Ainsi (*ici les deux femmes écoutent très attentivement*) je me suis aperçu que le train de notre maison lui donnait trop de tracas, et qu'il lui fallait un aide pour la décharger de tant de fatigues.

TIBINOBIS. — Ah ! un aide ?

MAUDUIT. — Et je me suis entendu avec dame Grippeline, qui, precisément, a une parente qui lui vient de province et voudrait se placer comme chambrière.

TIBINOBIS. — Vous allez donner une chambrière à votre femme?

MAUDUIT. — Dame Grippeline va l'amener tout à l'heure ; et, si cette jeune personne convient, j'en fais cadeau à ma femme, qui ne pourra manquer de m'être reconnaissante de la surprise.

TIBINOBIS (*observant Mauduit*). — Compère! compère! Ne faites pas comme la perdrix qui, au dire de certains, se croit bien cachée quand on ne voit pas sa tête. Vous fûtes et vous êtes encore un franc luron, à qui d'autres cotillons que celui de dame Mondine ne font pas peur ; et c'est même d'où vient votre jalousie, car on ne craint rien tant des autres que ce qu'on est capable de faire soi-même. Est-elle brune ou blonde, la chambrière ?

MAUDUIT. — Mais je ne l'ai pas encore vue!

TIBINOBIS. — Vous n'avez pas dû la prendre de la même teinte que votre femme... elle est donc brune. Mais, tout de même, vous faites là acte de mauvais compère! Ne savez-vous pas que Madame Simone ne peut tolérer d'être dépassée par votre femme? Elle va vouloir aussi sa chambrière, si même elle n'en veut deux, et soyez sûr qu'elle ne me laissera pas le plaisir de la choisir.

(*Simone, après avoir fait signe à Mondine, rentre et tout à coup, on entend un bousculement de meubles, des bruits de vaisselles brisées et des heurts violents de portes*). Ah! ah! ah! ah!

MAUDUIT, *riant*. — C'est Madame Simone qui est prise d'une attaque de vertu!

(*Mauduit et Tibinobis se retournent juste au moment où Madame Simone fait irruption à la fenêtre, un balai d'une main et menaçant de l'autre à poing fermé son mari. Madame Mondine se montre aussi à sa fenêtre; et, elle et son mari échangent des sourires et des envois de baisers*).

SIMONE. — Regardez ce vaurien, ce fainéant, ce lâche!...

TIBINOBIS, *saluant*. — Eh bonjour, dame Simone. Etes-vous déjà éveillée?

SIMONE. — Voilà une heure qu'il baguenaude et bavarde, en se balançant sur ses jambes, les bras ballants, tandis que je m'extermine à tout ranger à la maison. Mais, je vous préviens, j'en ai assez de ce métier de servante, je n'en veux plus!

TIBINOBIS. — Vous avez la belle humeur matinière, aujourd'hui, dame Simone ; cela présage une belle journée.

MAUDUIT *à Mondine qui affecte de ne pas le regarder*. — Eh bien! ma mignonne... eh! bien, m'amour!... ne dites-vous rien à votre mari?

MONDINE. — Je ne vous écoute pas; vous êtes un vilain. Être parti ce matin, sans m'embrasser? Quoi de si pressant vous appelait donc au dehors, je vous prie?

MAUDUIT. — Ah! c'est un grand mystère et il faut être bien gentille pour mériter de le savoir.

SIMONE. — Pas besoin de considérer longtemps son air hébété et ses yeux bouffis de vague pour connaître d'où il revient déjà, l'ivrogne.

Tibinobis, *chantant, en faisant le geste de s'accompagner d'une guitare.*

Cette nuit, j'ai fait un rêve :
Deux nègres m'assassinaient
C'étaient vos yeux noirs, ma chère,
Vos yeux qui me poignardaient.

Simone. — Allez chanter vos chansons à la Taverne, en compagnie de vos ribaudes, et ne raillez pas davantage.

Mauduit. — Eh bien! vous ne descendez pas, ma petite poulette adorée ; vous n'êtes donc pas intriguée de le savoir, ce grand mystère ?

Mondine. — Si je descends, ce n'est pas pour vous, au moins. — C'est la curieuse et non l'amoureuse qui va vous trouver. (*Elle quitte la fenêtre.*)

Simone. — Nous allons voir si vous continuerez à faire le fanfaron quand vous aurez ma figure devant la vôtre. — Attendez! (*Elle quitte la fenêtre.*)

Mauduit *à Tibinobis.* — Suis-je absurde avec mes soupçons, hein! compère ?... Cette femme-là n'a pas une pensée qui ne soit pour moi.

Tibinobis. — Et la mienne, croyez-vous qu'elle m'oublie ? Elle n'en a pas une qui ne soit contre moi. (*Mondine apparaît*).

Mauduit, *allant vers elle les bras ouverts.* — La voici, ma petite tourterelle bleue.

Mondine, *se jetant dans ses bras.* — Oh ! qu'on est bien dans les bras de son cher homme ! (*apparaît Simone qui se précipite menaçante vers Tibinobis et se plante devant lui ; les bras croisés.*)

Simone, *après un silence, les bras croisés.* — Je vous ferai remarquer que je suis là, M. Tibinobis.

Tibinobis. — C'est une remarque qu'il m'est agréable de faire, Madame Simone. (*Elle reste les bras croisés regardant avec défi son mari qui affecte de regarder distraitement ailleurs. Cependant Mondine se dorlote, en minaudant, entre les bras de son mari.*)

Simone. — Eh bien ! osez donc encore, osez m'injurier, espèce de lâche!

Tibinobis. — Voyons, dame Simone : voyons ! c'est un contresens de conseiller d'oser à un lâche.

Simone. — Vous aimeriez peut-être mieux me battre, sacripant ! — Essayez de lever la main, seulement : je crie à l'assassin et j'ameute tous les voisins.

Tibinobis. — Croyez-vous que les voisins se dérangeraient pour cela ?

Mauduit et Mondine, enlacés, remontent au fond de la scène, se parlant à voix basse et vont lentement s'asseoir, l'un à côté de l'autre, à l'étal de la boutique.

Simone. — Oui, je les ameuterai : je leur dirai tout ce que vous êtes. Fiez-vous à moi pour vous faire connaître ! Ils sauront, oui, je leur apprendrai que, tandis que vous buvez tout notre argent au fond des tavernes, avec des gueuses, vous traitez votre femme

en servante, pis que les Turcs ne traitent leurs esclaves, et que vous lui plaignez l'étoffe et jusqu'aux chemises pour la vêtir !

TIBINOBIS, *avec un empressement ironique*. — Voyons ! que je vous regarde bien, Madame Simone ! quoi ! vraiment ! n'auriez-vous ni robe ni chemise ? Seriez-vous toute nue ?

SIMONE. — Vous faites le railleur, je crois ! (*Elle marche sur lui qui recule vers la droite avec des démonstrations comiques de frayeur*). Prétendez-vous dire que, si je suis restée honnête femme, c'est faute d'avoir été conviée par l'occasion à mal faire ?

TIBINOBIS, *reculant*. — Dame Simone ! j'ai toujours comparé votre beauté à un jardin défendu par une haie d'épines si hérissée que jamais nul malfaiteur n'a eu la tentation de l'escalader.

SIMONE. — Et voulez-vous que je vous les cite et les nomme, tous les galants qui m'ont sollicitée et sollicitent encore et que mes refus n'ont pas réussi à décourager ? Vous seriez peut-être bien étonné, d'y voir tels que vos amis, de ceux en qui vous avez le plus de confiance, imbécile !

TIBINOBIS. — Nommez-les, Madame ; nommez-les !

SIMONE. — Mais si je suis restée irréprochable, ce n'est point par respect pour vous, qui êtes le plus méprisable des hommes. Ah ! le proverbe a bien raison ; à femme de bien, homme fou.

TIBINOBIS. — Voici un proverbe plus vrai encore, dame Simone : A bon homme, méchante femme.

SIMONE. — Méchante femme ! méchante femme !... moi ?... Alors je suis une méchante femme moi, moi, moi !... ah ! sans doute, si je supportais vos injures et vos mauvais traitements ; si je me consolais, avec d'autres, de votre avarice à m'entretenir, je serais une bonne femme !... Oh ! mon père ! Oh ! ma mère ! Sans doute, c'est une façonnière comme celle-là qu'il vous faudrait ! Ça vous plairait d'être cajolé, câliné, qu'on vous dise des petits mots doux, qu'on fasse des yeux de chèvre morte en vous regardant, qu'on ait toujours des soupirs dans la voix, et qu'on vous tende toujours des baisers au bout des lèvres ! Quand on a intérêt à endormir un vieux sot de mari, ces artifices, sans doute, sont habiles ; la vertu ne les connaît pas.

MONDINE, *haut et se levant*. – Oh ! non ! non ! je ne veux pas. Songez comme ce serait gênant entre nous, un tiers qui troublerait constamment de ses allées et venues nos plus chères intimités !

SIMONE. — L'entendez-vous, la sucrée ? M'y prendre ainsi, moi, ah ! certes non ! n'y comptez pas ! Et je viens précisément vous faire part d'une décision que j'ai prise.

TIBINOBIS. — Une décision ?

SIMONE. — Irrévocable ! Je ne veux plus être votre domestique. Je suis lasse et dégoûtée de toujours torchonner à la maison, de réparer vos défroques, coudre vos boutons, dresser la table, laver la vaisselle, faire les commissions, toujours remettre l'ordre et refaire la propreté derrière vous.

Ayant pour toute paye d'aller en guenilles comme une mendiante... Je veux avoir un peu de bon temps comme mes voisines ; me promener, quand j'en ai envie ; vivre enfin comme vivent et doivent vivre celles de mon rang.

TIBINOBIS. — Ah! oui?

SIMONE. — Oui, monsieur! oui! Regardez dans tout le quartier. Il n'y a pas si mince bourgeoise, ni si petite marchande qui n'ait son valet et sa chambrière. Vous dépenserez moins d'argent au cabaret, et vous me paierez un valet, s'il vous plaît.

TIBINOBIS. — Un valet?

SIMONE. — Oui! un seulement. Nous verrons plus tard s'il faut lui joindre une chambrière.

TIBINOBIS, *à mi-voix*. — J'en étais sûr! C'est le compère qui me vaut cela avec sa chambrière. Dame Grippeline aura jasé!

SIMONE. — Quoi? Quoi? que parlez-vous de dame Grippeline? Voudriez-vous dire que c'est elle qui m'ait mis en idée d'avoir un valet?

TIBINOBIS. — Oh! je sais que vous êtes une femme de tête. Vous n'avez pas besoin des conseils des autres.

SIMONE. — Voulez-vous que je l'appelle, dame Grippeline? Vous allez lui répéter vos calomnies à elle-même; et elle vous fera expliquer devant son neveu, monsieur l'avocat Bichambis. Il se chargera, lui, de vous faire payer vos paroles le prix qu'elles valent. — Ah! ah! vous n'osez plus rien dire, maintenant. — Vous n'avez donc de courage que contre les femmes?

TIBINOBIS. — Ce courage-là, dame Simone, s'appelle la patience, et croyez le, il n'y en a pas de plus héroïque.

SIMONE. — Continuez de m'insulter. Je resterai calme. Vous cherchez une querelle, pour éviter de me répondre. Temps et ruse perdus, Monsieur. Je veux un valet! je veux un valet! je veux un valet!

MONDINE (*descendant de la scène, suivie de Mauduit qui la supplie*). — Non! c'est une chose contre laquelle je vous tiendrai tête jusqu'au bout.

MAUDUIT. — Mais penses-y, mignonne. Tu n'en auras que plus de loisir pour m'aimer...

MONDINE. — Oh! hypocrite! Comme vous savez bien me prendre par mon faible. Allons! vous ordonnez: je ne résiste plus. Montrez-la moi, cette chambrière.

SIMONE. — Vous hésiterez à m'accorder ce que votre compère a donné de son plein mouvement à sa femme?

TIBINOBIS. — Au fait, avec un valet, elle aura qui gronder et malmener. Je serai déchargé d'autant.

SIMONE. — Que ruminez-vous tant là, au lieu de répondre?

TIBINOBIS. — Eh bien! va pour le valet. Prenez un valet. Mais, vous vous donnerez, s'il vous plaît, la peine de le chercher vous même. Je m'en lave les mains, et je baise les vôtres.

(*Il la laisse et va sur le devant de la scène où Mauduit vient le retrouver. Les deux femmes restent derrière eux, au second plan. Dame Grippeline sort de la maison de droite, et, sans être vue d'abord des maris, se dirige vivement d'abord vers Mondine qui est à droite.*)

MONDINE, *bas à dame Grippeline qui vient de lui parler à l'oreille ; montrant son ami.* — Vieux paillard !

(*Dame Grippeline quittant Mondine, va vers Simone et profite d'un moment où l'attention de Mondine est distraite du côté de son mari, pour parler vivement à l'oreille de Simone*).

DAME GRIPPELINE, *bas à Simone.* — Il ne peut plus tarder, maintenant.

MAUDUIT, *abordant Tibinobis, goguenard.* — Eh bien! compère?

TIBINOBIS, *un peu dépité.* — Compère, eh bien?

MAUDUIT. — Il me semble que les rôles sont renversés. C'est vous, qui à cette heure, semblez préoccupé. Moi, je chanterais de l'aise où je suis, quelque chanson, si j'en connaissais une.

TIBINOBIS. — N'est-ce plus que cela qui manque à votre joie, compère? Retenez ce couplet. Je n'en sache pas qui vous convienne mieux ! (*Il chante*):

Quand Guillot vient de matine,
Oh ! le bon mari, ma voisine !
Il balaye la cuisine,
Et va me quérir de l'eau.
Oh ! le bon mari, ma voisine!
Il en faudra garder la peau.

DAME GRIPPELINE, *se récriant, très haut.* — Voilà ce qu'on peut appeler un chef-d'œuvre de mari! Mais, dame Simone, il m'a semblé un moment vous entendre quereller quelque peu? Me trompé-je?

SIMONE, *désignant son mari.* — Vous savez, dame Grippeline, comme il est toujours injuste, volontaire et brutal. Il ne voulait pas absolument me donner un valet!

TIBINOBIS, *se retournant.*—Eh! prenez-en donc, un valet ! prenez en deux. Combien de fois faut-il vous le dire? Dois-je maintenant vous supplier d'en prendre un?

DAME GRIPPELINE. — Vous entendez, dame Simone? Il est aussi très raisonnable et très gentil, le vôtre. — Allons! il faut faire la paix et le remercier.

SIMONE. — Hélas ! je ne demande pas mieux. Quels sont mes plus chers désirs, Dame Grippeline? la concorde et la tranquilité (*elle va vers son mari et l'embrasse*): Méchant de me faire toujours enrager. Serais-je donc contrainte sans cesse à vous pardonner?

TIBINOBIS, *ironique.* — Votre indulgence me confond vraiment; et je ne sais comment vous exprimer mon repentir. (*il lui effleure le front d'un baiser; elle se suspend à son cou. Cependant, Mondine, de son côté, fait le même jeu; elle enlace de ses bras son mari, qu'elle contemple avec amour*).

MONDINE. — Mais voyez comme vous faites de moi tout ce que vous voulez. Y-a-t-il un second mari au monde adoré comme vous l'êtes ? du moins, votre cousine n'est pas trop jolie, dame Grippeline ? c'est que, si elle le regardait trop, je serais femme à lui arracher les yeux.

DAME GRIPPELINE. — Je vais l'appeler... (*Elle se dirige vers sa maison, ouvre la porte et appelle*) : Gaudette ! Gaudette !

GAUDETTE, *de l'intérieur.* — Me voilà, cousine. (*Gaudette apparaît sur la porte et entre en scène, curieusement observée par tous les acteurs excepté par Mauduit qui affecte de ne pas regarder de son côté.*)

MONDINE, *à dame Grippeline.* — Ah ! c'est bien ce que je redoutais ; et, si ce n'était risquer de trop vous déplaire, je serais tentée presque de retirer ma parole.

SIMONE, *à son mari.* — La commère est folle de prendre cette fille. Observez votre compère. Il n'est pas adroit, au moins !

TIBINOBIS. — Pourquoi ?

SIMONE, *haussant les épaules.* — En feignant ne pas vouloir connaître cette fille, il montre trop qu'il la connaît ; et si Mondine ne s'en aperçoit pas, c'est qu'elle a intérêt à simuler aussi d'être dupe.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, DAME GRIPPELINE, GAUDETTE

MONDINE, *à son mari.* — Eh ! eh ! mon ami ! Voici la chambrière..... Regardez-la, au moins ; ne la trouvez-vous pas fort jolie ?

MAUDUIT, *jetant un coup d'œil.* — Heu !... heu !... heu !... heu !...

MONDINE. — Mais je veux que vous la regardiez mieux que cela.

MAUDUIT, *la regardant.* — Ah !... oui ! oui... pas mal, vraiment (*bas*) mais... elle est brune !

MONDINE. — Et vous ne pouvez tolérer cette couleur, c'est vrai !...

MAUDUIT. — Si vrai que, si vous n'eussiez été blonde, il m'eût été impossible de vous aimer vous-même.

MONDINE. — Oui, mais... pourtant, ne vous laisserez-vous pas émoustiller par le piquant du contraste !

(*Les personnages sont ainsi disposés, à gauche : Dame Simone et son mari : au milieu : Mauduit seul ; à droite : Mondine, dame Grippeline et Gaudette.*)

DAME GRIPPELINE, *après un moment de silence, pendant lequel, elle, Gaudette et Mondine ont échangé des sourires d'intelligence.* — Eh bien ! sincèrement, dame Mondine, la cousine vous agrée-t-elle ?

MONDINE. — Mon Dieu, dame Grippeline, j'éprouve décidément quelque hésitation à la retenir, elle a si peu l'aspect d'une chambrière, que je me sentirais gênée à la commander.

DAME GRIPPELINE. — Il est vrai, dame Mondine, que ma cousine n'a jamais servi...

SIMONE, *bas à son mari.* — Le croyez-vous, vous ?

DAME GRIPPELINE. — Mais une cruelle nécessité l'obligeant de se mettre en condition, je puis vous assurer de toute sa bonne volonté et de son zèle à vous satisfaire. N'est-ce pas, cousine ?

Gaudette. — Je me faisais, je l'avoue, quelque épouvante à entrer chez les autres ; mais Madame me paraît si avenante et douce que l'apprentissage du service ne peut qu'être agréable sous ses ordres ; et je serais une ingrate de ne pas tâcher de lui complaire en tout ce qu'elle attend de moi.

Mondine. — Rien que sa façon de s'exprimer, ne trouvez-vous pas, mon ami ? révèle que son éducation ne la destinait pas à cet office pour lequel elle se présente. (*A dame Grippeline*). Si j'observe en elle, les qualités que vous m'y annoncez, elle trouvera en moi, moins une maîtresse qu'une amie. Vous y consentiriez bien, n'est-ce pas, mon ami ?

Mauduit. — Puis-je jamais contrevenir en rien à ce que vous décidez ?

Mondine. — Vous entendez ? C'est lui, d'ailleurs, qui, en complot avec dame Grippeline, m'a fait la surprise de vous donner à moi. Nous nous aimons d'un amour également jeune, tous deux, car, chez les exceptionnels comme lui, le cœur ne veillit jamais.

Mauduit. — Et quand le cœur est jeune, tout le reste l'est aussi.

Mondine. — Aussi, vous l'avouerai-je, si quelque chose suspend encore ma décision, c'est ce charme de grâce et de gentillesse que je remarque en vous et qui n'est pas sans m'inquiéter un peu.

Mauduit (*bas*). — Elle est brune !

Mondine. — Promettez-moi donc, devant mon mari lui-même, que si, par un hasard que je me refuse pourtant à prévoir, il oubliait ce qu'il vous doit, vous le rappelleriez vous-même, sans scandale.

Gaudette. — Votre accueil, Madame, autant que ma propre dignité, me pénètrent du sentiment de mes devoirs vis-à-vis de vous ; et vous pouvez être certaine que je n'y faillirai en aucune occasion.

Mondine. — Je ne vous en demande pas plus. Il suffit que vous soyiez présentée par Madame Grippeline. Cela vous suffit aussi, pas vrai, mon ami ?

Mauduit. — Je suis peu autorisé à me montrer plus difficile que vous.

Mondine, *à Gaudette*. — Votre nom ?

Gaudette. — Gaudette, Madame !

Mondine. — Ce nom me sourit. Il ne présage pas la mélancolie. Il y a de la joie, dedans. Ne trouvez-vous pas, mon ami ?

Mauduit. — En effet. Mais ça ne vaut pas Mondine !

Mondine, *à Gaudette*. — Voyez, Gaudette, comme il rapporte toujours tout à moi. (*A son mari.*) C'est une folie de prendre cette chambrière. Enfin, vous le voulez ! C'est pour vous faire plaisir, au moins.

Tibinobis (*à part*). — Sait-elle si bien dire ?

Simone, *à Mondine*. — Je n'ai point d'observation à faire, commère. Cela ne regarde que vous. Mais je vais surveiller mon

mari, et, voulez-vous un conseil ? vous ferez bien d'agir de même à l'égard du vôtre.

(*Mondine s'éloigne et remonte auprès de dame Grippeline et de Gaudette. Cependant, après quelques mots échangés, dame Grippeline s'éloigne et se rapproche de Simone qui vient de quitter son mari. Petit à petit, les deux maris se rejoignent.*)

TIBINOBIS (*bas*). — Eh bien ! compère, vous l'avez, votre chambrière ?

MAUDUIT. — Et la dame Simone va avoir son valet, compère !

TIBINOBIS. — Je vous le disais bien, qu'elle ne pourrait supporter d'être dépassée par dame Mondine.

(*Ils remontent le théâtre vers la gauche au fond ; pendant la suite de la scène, ils se promènent au fond, devant la boutique, disparaissant dans la coulisse de gauche et en ressortant.*)

(*Mondine et Gaudette redescendent à droite sur le devant de la scène.*)

MONDINE. — Dame Grippeline m'a dit vous avoir mise très franchement au courant de tout.

GAUDETTE. — Oui, Madame !

MONDINE. — Vous êtes bien la fille intelligente qu'il me faut. Puis-je compter sur une aide discrète à l'épreuve de tout ?

GAUDETTE. — Vous pouvez y compter, Madame.

MONDINE. — La récompense sera égale au service (*soupirant*). Ce que je fais, sans doute, est digne de blâme, mais j'y ai double excuse ; la disproportion de l'âge entre mon mari et moi, et les mérites de celui qui a su ravir mon cœur.

GAUDETTE. — Dame Grippeline m'a dit qu'en vérité, ces mérites étaient incomparables.

MONDINE. — C'est une bonne personne que dame Grippeline, et de sage et prudent conseil. Mon mari ne manquera pas de tourner autour de vous ; il est peu redoutable. Aussi, ferez-vous bien de ne pas trop le décourager pour qu'il ne soit occupé à toute autre chose qu'à me surveiller. Je vous recommanderai aussi de vous défier de ma commère. Voyez ! elle a pris à part dame Grippeline et je suis sûre qu'elle essaie à lui tirer les vers du nez, mais si fine qu'elle se croie, dame Grippeline l'est au moins autant qu'elle.

(*Mondine et Gaudette remontent en scène, parallèlement à dame Grippeline et à Simone qui, au contraire, la redescendent*).

SIMONE. — Au dernier moment, il n'aura pas osé. Vous pouvez lui dire que jamais je ne lui pardonnerai cette lâcheté. Tout est fini entre nous.

DAME GRIPPELINE. — Vous êtes trop impatiente, vraiment, dame Simone. C'est à peine l'heure fixée, et il pouvait tout compromettre en arrivant avant que les choses ne fussent décidées.

SIMONE. — Vous êtes habile à trouver des excuses, dame Grippeline. Enfin, je consens à attendre encore. Je ne vous demande pas ce qui se passe chez mes voisins : il y a un curieux mystère sous cette idée qui a pris tout à coup au compère Mauduit de donner une chambrière à sa femme et sous l'empressement de

dame Mauduit à l'accepter. Vous avez eu tôt fait de vous découvrir cette cousine. En tout cas, elle vient à-propos ; c'est une éveillée avec laquelle on doit pouvoir s'entendre.

DAME GRIPPELINE. — De cela, je vous en réponds ; et je m'engage à la mettre toute à votre service.

SIMONE. — Si mon mari pouvait se compromettre avec elle, songez, dame Grippeline, quelle barre cela me donnerait contre lui !

DAME GRIPPELINE. — C'est la chose la plus facile du monde. Je la tâterai à ce sujet et nous en reparlerons.

(*Tibinobis et Mauduit arrêtés devant leur boutique, regardent vers la coulisse de gauche.*)

TIBINOBIS. — Quel est ce rustre qui flâne le nez au vent, regardant toutes les enseignes? De ma vie, je n'ai vu un personnage si ridicule.

MAUDUIT. — Ne serait-ce pas quelque fou qui se serait échappé de sa geôle ? Reculons-nous. Il n'a pas l'air rassurant. Ces gens-là ont, parfois, de dangereux caprices.

(*Entre Jean Farinel par la gauche.*)

SIMONE. — Oh ! dame Grippeline, c'est lui !

DAME GRIPPELINE. — Ah ! ma foi, il s'est rendu si méconnaissable qu'à peine puis-je moi-même, quoique prévenue, le retrouver sous ce déguisement.

GAUDETTE, *qui allait rentrer dans la boutique avec Mondine.* — Oh ! Madame ! regardez ce carnaval qui s'avance.

(*Gaudette et Mondine redescendent en scène. Apparaît Farinel au fond à gauche, en carmagnole, chapeau de feutre, un panier passé dans le bras gauche, un mouchoir formant paquet à la main gauche et un gourdin à la main droite.*)

SCENE IV

LES PRÉCÉDENTS. — JEAN FARINEL

JEAN FARINEL, *entrant avec méfiance et regardant tout autour de lui.* — Ouais ! Où suis-je ici ? Ces gens ont une mine mal avenante et farouche. Qu'ont-ils à me retourner et à me regarder comme des ébahis ? Paraît, dites, que vous n'avez jamais vu de monde de chez nous ?

TIBINOBIS. — Nous l'avouons, et l'échantillon que nous en avons, nous fait vivement désirer de connaître le pays qui l'a produit.

JEAN FARINEL, *saluant.* — A vous voir, je ne vous aurais pas cru si grand clerc. Mais c'est au ramage qu'on juge l'oiseau. Eh bé ! je vais vous contenter... Je suis né natif de mon endroit. Et vous?

TIBINOBIS. — Oh ! moi, je suis né dans la propre maison où ma mère m'a mis au monde.

JEAN FARINEL. — Il a fallu une maison pour ça, à madame votre mère ?... La mienne n'a pas fait tant de façons. Elle m'a déposé le long d'un chemin sur la lisière d'un champ où tout juste

neuf mois avant, dit-on, elle avait été rencontrée par mon père, à l'époque où les seigles en fleurs rendent les chiens fous.

GAUDETTE. — Et peut-être n'avez-vous jamais eu le bonheur de le connaître, monsieur votre père ?

JEAN FARINEL, *se reculant comme effrayé.* — C'est-y que vous êtes devineresse ? Alors, contez-moi si les gens ont raison de dire ce qu'ils disent.

GAUDETTE. — Il faudrait d'abord savoir ce qu'ils disent !

JEAN FARINEL. — Ils prétendent comme ça que, par l'air, l'allure, la taille et la physionomie, je retrace, tout craché, un grand amiral chamarré de dorures qui, tout juste à ce moment-là, a passé dans le pays à la tête de son armée, qui allait en guerre.

TIBINOBIS. — Madame votre mère, elle vit encore ?

JEAN FARINEL. — A preuve que c'est elle qui m'envoie...

DAME GRIPPELINE. — Elle vous envoie ici ?

JEAN FARINEL. — Ici ou ailleurs. — V'là... Hier matin, dès l'aube, elle vint à moi, avec ce panier, et ce mouchoir, en lequel elle avait plié mes bagages, et, me remettant ce bâton, elle m'a dit comme ça : Mon fils, tu es trop espérité et éveillé pour rester au village, il faut partir et courir le monde pour chercher fortune, comme a fait ton père qui, dit-on, a acquis renom et gloire par tout l'univers. Tu as en ce panier un fromage, une miche de pain, et une demi-douzaine d'œufs, tout frais pondus ; passe-le à ton bras gauche ; tiens ton mouchoir à la main gauche, prends ton bâton de la main droite, entre tes pieds dans tes sabots, tourne-toi vers la grand'route, et marche. Puis elle me donna une poussée dans le dos, et j'ai marché.

TIBINOBIS, *fredonnant :*

C'est un bon garçon que Blaize.
S'il n'avait pas de sabots.

JEAN FARINEL. — Vous, vous êtes un mauvais devineur. Je suis un bon garçon, j'ai des sabots, c'est vrai. Mais je ne m'appelle pas Blaise. Ça, c'est une menterie. Je m'appelle Mahuel Coquibus.

GAUDETTE, *riant.* — Coquibus ! Avec un nom si précieux, mariez-vous vite, vous ne pouvez manquer d'être heureux au jeu.

JEAN FARINEL. — Et, pendant que je m'en allais, ma mère sur le pas de not'porte, me criait : marche ! mon fieu ! marche ! marche, marche toujours !

TIBINOBIS. — Il ne vous manquait que cinq sous pour ressembler au Juif-Errant.

JEAN FARINEL, *continuant.* — Marche jusqu'à ce que tu aies retrouvé ton père. Quand tu l'auras rencontré, tu le reconnaîtras aisément : il a sur la poitrine un beau dessin bleu qui figure un oiseau perché sur une palme, et à l'entour, cette devise : Je ponds dans les nids des autres (*s'interrompant*). Vous connaissez de ces oiseaux là, par ici ?

GAUDETTE, *riant.* — Il n'y a guère de maison qui n'ait le sien.

Jean Farinel. — Et d'ailleurs, ajouta ma mère, tu as dans la poche de ta culotte un charme, qui, si tu es sage et avisé, te fera retrouver ton père. — Un charme ? que je dis en me retournant un brin, mais je n'y sens qu'un tout petit caillou. — Juste, mon fieu, qu'elle me répondit, c'est un puissant talisman. Ce caillou a été rapporté de Palestine par un saint ermite, qui l'a détaché lui-même des murs du Paradis, pendant que saint Pierre était distrait à regarder comment un riche s'y prenait pour tâcher d'entrer au Paradis par le trou d'une aiguille ! Mais garde-toi que ce talisman soit jamais touché par une femme : il perdrait toute sa vertu ! Et voilà ! et me voilà ! Et maintenant, dites-moi : y a-t-il un amiral bien loin d'ici ? J'ai regardé toutes les enseignes et je n'en ai point vu.

Dame Grippeline. — Oui ! vous avez encore un bon bout de chemin à faire.

Jean Farinel. — Autant que de chez moi ici ?

Tibinobis. — Ah ! mon pauvre garçon.

Jean Farinel. — Alors, elle ne peut pas se faire d'une traite, cette route-là. Diable ! c'est que je n'ai plus rien dans mon panier, Et ma mère m'a dit encore : quand tu auras vidé ton panier, tâche de trouver une place. Tu t'y reposeras, puis tu te remettras à la recherche de ton père. Or, v'là bien une place, mais c'est-y en celle-là que je dois me reposer ?

Dame Grippeline, *à Tibinobis*. — Il me vient une idée, monsieur Tibinobis. Voilà votre valet tout trouvé. Offrez-lui de rester auprès de vous.

Tibinobis. — Ce serait assez plaisant, en effet : et on ne s'ennuierait pas avec lui.

Simone. — Y pensez-vous, dame Grippeline? M'embarrasser d'un tel sot ?

Tibinobis. — Voyons : Mahuel Coquibus, cela vous irait-il d'être logé, nourri, blanchi, etc., et de gagner dix écus par mois ?

Jean Farinel. — Dix écus, par mois ! Vous voulez me badiner, vous ?

Tibinobis. — Dix écus par mois.

Jean Farinel. — Et pour vivre dans cette maison avec vous ?

Tibinobis. — Dans cette maison, avec nous.

Jean Farinel, *regardant Tibinobis et Mauduit*. — C'est vrai, que tous les deux, vous n'avez pas des figures trop engageantes. Mais, (*il regarde les femmes et se met à rire*) par exemple, j'aimerais bien, comme l'empereur mon père, me rencontrer dans les seigles avec une de celles-là.

Gaudette, *avec une révérence*. — Comment donc, Monseigneur ! faites votre choix !

Jean Farinel, *à Tibinobis*. — C'est ben vrai que je puis faire mon choix ?

Tibinobis. — Mais, allez-y donc. Ne vous gênez pas.

(Jean Farinel reste quelque temps comme indécis. Mauduit s'est aussitôt rapproché de sa femme et il roule de gros yeux à Farinel chaque fois que celui-ci arrête ses yeux sur Mondine ;

enfin Farinel s'avance résolument vers elle, mais Mauduit le repousse.)

JEAN FARINEL. — Oh ! la ! la ! (*A Gaudette*). Dites : c'est-y-là un de ces vilains oiseaux comme y en a dans chaque maison d'ici... (*A Mauduit*). Coucou ! coucou ! coucou ! (*Mauduit fait un geste de colère*), (*Farinel s'éloigne*). Dommage, l'oiselle est gentille comme une bergeronette. (*Il lui envoie un baiser. A Mondine qui rit : nouveau geste de Mauduit*). Coucou ! coucou ! (*Farinel arrive alors devant dame Grippeline, et, la voyant, il fait un bond en arrière comme épouvanté.*)

DAME GRIPPELINE, *riant.* — Insolent !

(*Farinel, se retournant par moments, avec des airs effarouchés vers dame Grippeline et Mauduit, arrive devant Gaudette, il la regarde et se met à rire d'aise : elle rit à son tour.*)

FARINEL, *allongeant le bras pour saisir Gaudette.* — La v'là, celle que je veux.

GAUDETTE, *s'esquivant.* — Serre la main, Robin, et dis que tu ne tiens rien.

(*Farinel reste un moment désapointé, et s'avance vers Simone. Il reste quelque temps en suspens, regardant tour à tour Simone et Gaudette.*)

DAME GRIPPELINE. — Par cas, lui faudrait-il les deux à la fois.

JEAN FARINEL — Deux fêtes valent mieux qu'un jeûne !

GAUDETTE. — Ecoutez-le, ce déluré.

TIBINOBIS. — Ici, on ne chôme pas deux saintes le même jour.

FARINEL. — Vous me semblez un bonhomme tout de même. Je veux pas vous contrarier. Je me décide pour celle-ci. (*Il va pour empoigner et embrasser Simone.* (*Simone simulant la colère et lui souriant sans être vue*) : Allons ! rustaud !

FARINEL. — J'aime ça, moi, les femmes qui se rebiffent. A s'encapricer l'un contre l'autre, on ne s'ennuie pas, pas vrai ?

TIBINOBIS. — Alors, vous ne risquez pas de vous ennuyer chez nous. Donc, c'est entendu, maître Coquibus. Je vous retiens, voici un écu d'arrhes, dès ce moment, vous êtes nôtre, et voilà notre maîtresse.

FARINEL, *riant bruyamment.* — Ma maîtresse !... Alors, c'était donc pour de bon !

SIMONE, *à son mari.* — Finissez cette plaisanterie, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas louer sérieusement cet imbécile pour valet ?

TIBINOBIS. — Pourquoi non ? Nous n'avons pas besoin d'un serviteur si raffiné. Il saura toujours vous aider au plus gros de l'ouvrage et faire vos commissions.

SIMONE. Je n'en veux pas.

GAUDETTE. — M'est avis, Madame, à le bien considérer qu'il n'est pas si Jeannot au fond que dans la forme, et que votre service réussira à le dégrossir vite.

SIMONE, *à son mari.* — Enfin, est-ce pour vous ou pour moi que vous prenez un valet ?

TIBINOBIS. — Pour vous, certes !

Simone. — Doit-il être à votre service, ou au mien, exclusivement au mien ?

Tibinobis. — Au vôtre, exclusivement.

Simone. — Prouvez-le moi en n'insistant pas davantage.

Tibinobis. — Allons ! (*Il va vers Farinel*). Eh bien ! mon pauvre garçon, il faut partir.

Simone, *tendant à Farinel son panier et son mouchoir*. — Voici votre panier et vos bagages.

Farinel. — Bien grand merci, c'est là not'maison ?
(*Il se dirige vers la boutique.*)

Tibinobis, *l'arrêtant*. — Où allez-vous ?

Farinel. — Chez nous, donc. Je serais pas fâché de me reposer un peu : avant, je vas prendre une miche de pain, quelque petit morceau de salé dessus le pain, et une bonne rasade de vin par dessus le salé. Venez me montrer où que tout ça se trouve.

Tibinobis. — A la prochaine auberge, mon ami. Par là.

Mauduit. — A la prochaine auberge, on vous servira monsieur Coquibus. Par là !

Simone. — En vous pressant, monsieur Coquibus, vous pouvez encore arriver avant le soleil couché, au château de Monseigneur votre père ; et les routes sont dangereuses, pour les innocents comme vous. Adieu, monsieur Coquibus.

Tous. — Adieu, monsieur Coquibus !

Farinel. — Qué qu'ça signifie, qué qu'ça signifie, tout ce verbiage-là ?

Gaudette. — Cela signifie, mon pauvre monsieur Coquibus, que celle que vous avez choisie ne veut pas de vous.

Farinel. — Hein ? (*courant à Simone*) c'est-i-vrai, ça, que vous ne voulez plus de moi ?

Simone. — C'est vrai, ça ?

Farinel. — Oui-dà, mais moi, je ne me dédis pas, et ce qu'est promis est promis, ma belle dame. Je reste, regardez bien si ma figure est de celles dont on s'amuse, vous m'avez retenu : à preuve (*il montre son écu*) cet écu que le brave homme m'a mis dans la main. On n'est pas des filous, chez les Coquibus. De père en fils, nous y sommes vertueuses, les femelles et les mâles honnêtes de mère en fille. Je suis payé pour rester : je reste.

Gaudette. — Mais c'est qu'il crie à ameuter tout le quartier, Madame.

Mauduit. — Compère, faites donc taire ce forcené.

Farinel. — Vous, il fait grand jour, ce n'est plus l'heure où chantent les oiseaux de votre plumage... Coucou ! Coucou !... (*Venant à Tibinobis*). Vous m'avez dit t'ta l'heure : v'la votre maison... c'est bien la même : elle n'a pas bougé. Eh bien ! je vous dis que trétous et trétoutes réunis, vous ne m'empêcherez pas d'entrer dans ma maison.

Tibinobis. — Allons, mon ami, ne faites pas tant de bruit.

Farinel, *criant à tue-tête.* — Pas tant de bruit ? ah ! ah ! ça

vous fait peur à vous que je fasse du bruit? Eh! bien! nous allons voir ça... Hó! holà! ho! holà!... Secours et justice!

(*En même temps qu'arrive par la gauche, le capitaine Froussac, une main sur l'épée, se frisant la moustache de l'autre; apparaît a la fenêtre de la maison de droite, M. Bichambis, en toge en bonnet carré.*)

Le capitaine Froussac. — Qui demande du secours?

M. Bichambis. — Qui demande justice?

(*Mauduit se précipite les mains tendues vers le capitaine Froussac. Tibinobis salue d'abord M. Bichambis : les femmes au second plan forment deux groupes; à droite, Simone et Gaudette, à gauche, Mondine et dame Grippeline, Farinel, seul sur le devant de la scène, joue l'ahuri; regardant tantôt le capitaine Froussac, tantôt l'avocat Bichambis*).

Mondine, *se laissant presque défaillir dans les bras de dame Grippeline, qui la soutient.* — Il m'a regardée. Oh! dame Grippeline, qu'il est beau!

Dame Grippeline, *lui mettant la main sur le cœur.* — Mais, il va se rompre, ce pauvre petit cœur!

Mauduit, *au capitaine Froussac,* — Illustre capitaine Froussac, salut!

Tibinobis, *au Docteur Bichambis.* — Salut à monsieur le docteur Bichambis.

Farinel. — Oh! oh! entre les deux, je ne sais pas à qui m'adresser, premier.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE FROUSSAC,
LE DOCTEUR BICHAMBIS

Le capitaine Froussac, *tenant la main de Mauduit et regardant Mondine en prenant des poses et faisant le beau.* — Eh! Monsieur Mauduit, bonjour! Vous avez vraiment un air radieux qui fait plaisir à voir et dont on serait tenté de vous féliciter, si on ne se souvenait que, pareil à la lune qui empreinte son éclat au foyer du soleil, vous devez le vôtre au rayonnement d'un astre auprès duquel ce grand flambeau du jour n'est lui-même qu'un feu de la Saint-Jean!

Farinel, *s'approchant.* — Monseigneur, c'est moi, qui...

Le Capitaine Froussac, *l'écartant.* — Circulez, imbécile, circulez!

(*Il va vers Mondine.*)

Mondine, *à dame Grippeline.* — Dame Grippeline, je ne respire plus... j'étouffe!...

Le Docteur Bichambis. — Bonjour, bonjour, cher monsieur Tibinobis, il semble y avoir du brouillamini chez vous. Je vous l'ai conseillé plusieurs fois, voisin, et vous n'aurez de tranquillité que lorsque vous vous serez résolu à un bon procès, pour lequel vous savez que je suis tout à votre service.

Simone. — Merci bien, monsieur l'avocat. Mais vous n'avez jamais tant perdu vos paroles qu'en lui donnant ce conseil-là. Il tient trop à ses yeux pour le suivre.

Farinel. — Eh! eh! monsieur l'avocat, c'est moi qui...

Le Docteur Bichambis. — Taisez-vous, faquin! Votre cause n'est pas appelée.

(Le capitaine Froussac a passé devant Mondine; mais elle lui a fait signe que son mari le suivait, il a continué son chemin non sans regards inquiets derrière lui.)

Simone, *à son mari.* — Ce garçon est capable de faire du scandale. Gardez-le! mais je vous en prie de constater que c'est contre mon gré.

Tibinobis. — C'est constaté. *(Il s'approche de Farinel; cependant le capitaine Froussac est arrivé sous la fenêtre du docteur Bichambis.)*

Le Capitaine Froussac. — Votre serviteur, Monsieur l'avocat.

Le Docteur Bichambis. — Le vôtre, monsieur le capitaine!

Farinel, *feignant de se débattre.* — Oh! oui, vous dites ça maintenant parce que vous avez peur.

Le Capitaine Froussac. — Je me rendais chez vous, maître Bichambis *(il jette un regard de côté à Mondine)*, pour une affaire dont dame Grippeline vous a dû entretenir.

Le Docteur Bichambis. — En effet, capitaine, et je vous attendais.

Farinel, *à Tibinobis.* — C'est elle qui me reveut, alors?

Tibinobis. — C'est-elle.

Farinel. — Et vous me jurez que c'est pour de bon, cette fois?

Tibinobis. — C'est pour de bon.

Farinel. — Eh bien! je ne suis pas rancuneux. Je veux bien, moi!

Le Capitaine Froussac. — Mais, n'est-ce pas cet individu qui, tout à l'heure, criait au secours.

Le Docteur Bichambis. — Et demandait justice.

Froussac et Bichambis, *ensemble.* — Expliquez-vous!

Farinel. — C'est tout expliqué.

Le Capitaine Froussac. — Comment?

Le Docteur Bichambis. — Que dit-il?

Farinel. — J'dis, j'dis nous nous sommes entendus, moi et ce brave homme. Fallait venir quand nous tondions, vous auriez eu de la laine. Maintenant, trop tard!... bernique!

Le Docteur Bichambis. — Capitaine, cet homme se moque de la maréchaussée.

Le Capitaine Froussac. — Il me semble, en effet, surprendre en ses propos, une intention irrévérencieuse, je dirais même attentatoire!... *(A Farinel)* Tu m'as l'air d'un effronté maraud, et ton impertinence mériterait une leçon.

LE DOCTEUR BICHAMBIS. — Oui, c'est un homme dangereux, capitaine et vous feriez sagement de l'arrêter.

(*Le capitaine Froussac s'avance d'un air menaçant sur Farinel; mais celui-ci, sans rien dire, se met en position de se défendre. Le capitaine s'arrête et prend tout à coup un air langoureux en détournant les regards vers Mondine.*)

LE CAPITAINE FROUSSAC. — Tu es un heureux coquin que je me trouve aujourd'hui en une disposition extraordinaire de clémence. Sinon !

TIBINOBIS, *va à Froussac, affectant un grand effroi et faisant le geste de retenir le capitaine.* — Je vous en prie, capitaine ! Réservez votre vaillance pour des occasions plus dignes d'elle. (*Bas*) Ne voyez-vous pas que c'est un innocent ? Quelque discussion s'était élevée entre lui et moi à propos de ses gages : car je viens de le louer pour valet.

LE CAPITAINE FROUSSAC. — A la bonne heure ! Puisque vous suppliez, je consens à l'épargner.

(*Pendant que le Capitaine a échangé ces quelques paroles avec Tibinobis, Mauduit doucement a passé entre lui et sa femme, de sorte que, lorsque le capitaine se détourne à nouveau, son regard en coulisse et son sourire rencontrent la figure de Mauduit qui le regarde avec colère.*)

(*Ce jeu n'a pas échappé à Tibinobis qui prend le Capitaine sous le bras et l'amène devant la scène.*)

TIBINOBIS, *il chante* :

Ils sont la terreur des filous,
Des coquillards et des poilous
Les gen, les gen, les gen,
Les gendarmes de chez nous.

(*A mi-voix en désignant Mauduit*).

Mais plus encore des vieux jaloux
Qui redoutent, comme des loups,
Les gen, les gen, les gen,
Les gendarmes de chez nous !

DAME GRIPPELINE, *quittant Mondine et allant à droite vers sa maison.* — A revoir, voisin : à revoir dame Mondine (*un signe à celle-ci*). Ma présence est nécessaire à l'entretien que vont avoir ensemble le capitaine Froussac et maître Bichambis. (*Au capitaine*) Vous venez, Capitaine ?

LE CAPITAINE FROUSSAC. — Il y a deux appels auxquels je me fais gloire d'obéir également ; l'appel du clairon et l'appel d'une femme ! (*Il entre dans la maison à droite avec dame Grippeline.*)

(*Farinel a remonté la scène à gauche entre Gaudette et Simone ; à côté sur le devant de la boutique, Mondine et Mauduit*).

MAUDUIT, *à Simone.* — Alors, vous gardez ce croquant ? Vous serez bien servis.

SIMONE. — Je n'en voulais pas. Vous l'avez vu. Mais empêchez donc Monsieur mon mari de s'entêter dans des sottises.

MAUDUIT, *à Tibinobis qui remonte vers eux.* — Le mot est dur,

compère. Mais je suis obligé de donner raison cette fois à Madame Simone. Et maintenant, il serait temps de déjeuner, n'est-ce pas?

(Il entre dans la boutique et, en entrant, lance à Gaudette un coup d'œil qui est surpris au passage par Simone et par Mondine. Les deux maris entrent; les femmes s'arrangent pour rester derrière pendant qu'à gauche Farinel et Gaudette causent tous deux.)

SIMONE, *regardant avec dépit Gaudette qui rit avec Farinel.* — C'est décidément un dangereux cadeau, que M. Mauduit vous a fait, avec cette fille, commère!

MONDINE. — Qui sait, commère? Quelquefois, du mal qu'on redoute, sort le bien qu'on n'espérait pas.

MONDINE *entre dans la boutique, Simone entre après, elle se détourne pour jeter un nouveau regard sur Farinel et Gaudette.*

SIMONE, *avec un dépit qu'elle cherche à dominer.* — Eh bien!... Vous n'entrez pas en votre maison, Monsieur Coquibus?

FARINEL ET GAUDETTE, *remontent à leur tour vers la boutique.*

FARINEL. — Oh! oh! c'est bien la mienne, donc, à c't'heure? *(Gaudette au moment d'entrer, arrête Farinel, lui met les deux mains sur les deux épaules et l'observe bien attentivement dans les yeux; un petit silence.)*

GAUDETTE. — Monsieur Coquibus, laissez un peu qu'on vous examine à loisir. — Vos yeux sont bien vifs et malins, Monsieur Coquibus, pour un visage qui cherche à paraître si niais; et il me semble qu'il y ait plus d'étude que de naturel en votre bêtise.

(Farinel rit bêtement et passe vite, le premier sans répondre. Gaudette exprime derrière, par un geste, qu'elle va l'observer.)

RIDEAU

(A suivre).

L.-Xavier de RICARD.

L'ITALIE ET SES ALLIANCES

La retraite de M. Tittoni, ministre des affaires étrangères d'Italie, qui a pour cause le rejet par le Parlement italien du *modus vivendi* commercial conclu avec l'Espagne, a été vivement regrettée à Berlin et à Vienne. A l'annonce qu'un *modus vivendi* venait d'être conclu avec l'Espagne, réduisant le droit douanier sur les vins de coupage de 20 à 12 francs l'hectolitre, toute l'Italie vinicole se souleva, demandant la tête des ministres qui l'avaient négocié, MM. Tittoni et Rava, ministre du commerce. Des troubles faillirent éclater dans les Pouilles où le gouvernement dut envoyer des troupes.

Le *modus vivendi* qui a provoqué la récente crise ministérielle fut plutôt l'œuvre de M. Silvestrelli, ministre d'Italie à Madrid, neveu de M. Tittoni. En vain, MM. Tittoni et Rava s'efforcèrent-ils de démontrer à la Chambre que le *modus vivendi* n'était nullement préjudiciable aux intérêts des viticulteurs italiens, car les vins espagnols, par leur qualité, ne peuvent pas faire concurrence aux vins italiens.

Les députés méridionaux, sous la menace de leurs électeurs, sommèrent M. Fortis de jeter à la mer MM. Tittoni et Rava; mais le président du Conseil ne le voulut pas, et préféra tomber avec eux.

Comme la majorité de la Chambre, tout en rejetant le *modus vivendi* avec l'Espagne, avait approuvé la politique générale du ministère, le Roi dut charger M. Fortis de constituer le nouveau ministère qui ne ressemble pas tout à fait au premier. Les éléments de gauche dominent dans le second cabinet Fortis, à qui ses adversaires ne donnent pas deux mois de vie ; nous verrons s'ils auront été bons prophètes. D'aucuns croient que la crise ministérielle n'a été provoquée que pour se débarrasser de M. Tittoni à qui les radicaux et les irrédentistes ne pouvaient pardonner son « attitude humiliante pour l'Italie » à l'égard de l'Autriche. On se souvient de l'incident Marcora, président de la Chambre, qui, en faisant l'éloge du regretté député Socci, dit qu'il avait combattu avec Garibaldi dans le *Trentino nostro*. A Vienne, on se fâcha, on demanda des explications à M. Tittoni, et celui-ci obligea M. Marcora à s'excuser et à déclarer qu'il n'avait commis qu'un *lapsus linguæ*.

M. Marcora, pour cet incident qui lui causa beaucoup d'ennuis, faillit perdre son fauteuil présidentiel. M. Tittoni, par sa politique à l'égard des alliés, était tombé dans la plus grande impopularité.

La tâche du ministre des Affaires étrangères en Italie n'est pas aisée. Placé entre l'amitié française, qui est populaire, et les alliances contractées, qui ne le sont pas du tout, le ministre des Affaires étrangères, quel qu'il soit, se trouvera toujours dans une situation des plus difficiles. M. Tittoni, quoi qu'il ne soit pas un diplomate de carrière, a su habilement suivre la politique de ses prédécesseurs. MM. Visconti-Venosta et Prinetti, la politique de bascule et d'équilibre, comme le dit justement un de nos grands confrères parisiens, qui consiste à ménager la chèvre et le chou et satistaire tout le monde.

Lorsque l'ancien préfet de Naples prit le pouvoir, il trouva la politique italienne orientée vers l'amitié française, qui pour la diplomatie italienne n'est pas incompatible avec les alliances que l'Italie a contractées dans l'intérêt de la paix.

M. Tittoni ne s'est pas éloigné de la voie que lui avait tracée surtout M. Prinetti ; il a su inspirer confiance aux alliés de l'Italie qui s'étaient inquiétés du rapprochement franco-italien. M. Tittoni s'est toujours efforcé de donner des gages de fidélité à la Triple alliance, qui, jusqu'à l'échéance des traités, doit rester dans la pensée des hommes d'Etat italiens le pivot de la politique italienne. Il est vrai que la Triple alliance d'aujourd'hui n'a aucun rapport avec la Triplice d'autrefois. Dans la grande majorité des Italiens, elle n'existe plus que sur le papier, et on le sent bien à Berlin et à Vienne.

Etant donné l'état d'esprit nouveau, le grand courant de sympathies qui existe de l'autre côté des Alpes en faveur de la France, il ne serait pas facile à entraîner l'Italie à prendre part à une guerre contre une nation amie.

Il est aisé de comprendre que le départ de M. Tittoni ait causé de vifs regrets à Berlin et à Vienne, car sa politique rassurait les alliés de l'Italie et ne déplaisait pas même à la France. Le prince de Bülow, le chancelier allemand, et le comte Goluchowski ont exprimé à M. Tittoni le regret que leur causait sa retraite et le remerciant du concours qu'il leur avait prêté.

C'est le marquis de San Giuliano qui a succédé à M. Tittoni. Le marquis de San Giuliano est né, en 1852, à Catane.

C'est un bon conservateur aux idées cependant larges et libérales qui descend d'une ancienne famille normande. Il siège à la Chambre, comme député de Catane, depuis 1882. Il a fait partie

de plusieurs commissions parlementaires et, en 1891, il fut rapporteur de la commission d'enquête sur la colonie d'Erythrée. L'année suivante, il entra dans le cabinet de M. Giolitti comme sous-secrétaire d'état au ministère de l'Agriculture et du Commerce. Sous le ministère du général Pelloux il prit le portefeuille des Postes et Télégraphes. A la Chambre, le marquis de San Giuliano a prononcé un grand nombre de discours importants sur la politique étrangère. Il a publié une série d'articles remarquables sur la péninsule balkanique et la question de l'Adriatique, qui n'eurent pas le don de plaire à Vienne. Le marquis de San Giuliano, dont la compétence dans les questions internationales est incontestable, a toujours préconisé l'indépendance de l'Albanie. On dit que le marquis de San Giuliano se contente pour le moment du maintien du *statu quo* en Albanie en attendant la création d'un État indépendant comprenant tous les districts de population albanaise.

Il est donc aisé de comprendre que le choix du marquis de San Giuliano comme successeur de M. Tittoni n'ait pas été accueilli avec un grand enthousiasme à Vienne.

Le nouveau ministre des Affaires étrangères d'Italie, qui est d'ailleurs partisan de la Triplice, fera tout ce qu'il peut pour dissiper les méfiances des alliés de l'Italie.

La politique internationale de l'Italie ne subira au moins pour le moment aucune modification. Le marquis de San Giuliano saisira la première occasion pour déclarer que c'est une question de loyauté pour l'Italie de rester fidèle aux engagements qu'elle a contractés.

La diplomatie italienne, étant donnée la situation actuelle, ne saurait tenir un langage différent.

Un des premiers actes du marquis de San Giuliano a été celui de la nomination du marquis Visconti-Venosta, le principal artisan du rapprochement franco-italien, comme délégué de l'Italie à la conférence d'Algésiras, en annulant celle de M. Silvestrelli, ce qui a donné satisfaction à la fois à l'opinion italienne et à l'opinion française. Cet heureux choix n'a pas eu l'heur de plaire à Berlin.

En France on y a vu avec juste raison la confirmation des sentiments dont est animé le marquis de San Giuliano qui, il y a quelques mois, écrivait daus la *National Reviewe*, que l'Italie doit soutenir loyalement les légitimes droits de la France au Maroc.

Le rapprochement anglo-français, œuvre de M. Delcassé, a porté un coup terrible à la Triple alliance. Ses sympathies pour l'Angleterre ont toujours été très vives en Italie, car on se souvient

que lorsque la péninsule n'était que la terre des morts, tous les proscrits italiens, entre autres Mazzini, ont trouvé en Angleterre la plus large et généreuse hospitalité.

Tous les hommes politiques italiens considèrent l'amitié de l'Angleterre bien plus précieuse que la Triple alliance, laquelle, quoi qu'en pense M. de Bülow, n'a plus aucune raison d'être pour l'Italie.

Un homme d'État italien de passage à Paris me déclarait, il n'y a guère longtemps, que, dans aucun cas, l'Italie ne prendrait part à un conflit entre l'Angleterre et l'Allemagne, et même entre la France et l'Allemagne, malgré la Triplice, parce que ce n'est pas, d'ailleurs, une question de sentiment, mais une question de vie ou de mort pour les intérêts italiens dans la Méditerranée, intérêts que la Triplice n'a jamais sauvegardés.

Il Corriere della Sera, un des organes les plus autorisés de la presse italienne, publiait, il n'y a pas longtemps, un article des plus remarquables sur les alliances de l'Italie, qui causa une vive impression dans les sphères officielles, car il admettait que la Triplice, dont il avait été l'un des plus chauds partisans, avait fait son temps, citant le fameux aphorisme de M. de Bismarck : « Les alliances ne sont pas éternelles ».

La Triplice, c'est entendu, existe toujours, et l'Italie ne songe nullement à dénoncer le traité qu'elle a signé dans un moment d'affollement, se croyant menacée si elle ne se jetait pas dans les bras de l'Allemagne et de l'Autriche.

C'est avec juste raison que le regretté Cavallotti appela la Triplice « l'alliance de la peur ».

Aujourd'hui, la situation est complètement changée. La Triplice se modifie et se transforme de jour en jour et mourra de sa belle mort comme la Sainte-Alliance de 1815. L'Italie, tout en restant l'alliée de l'Allemagne, demeurera fidèle à l'amitié traditionnelle de l'Angleterre et à l'amitié française qu'elle a heureusement reconquise.

Les récents discours belliqueux de l'empereur Guillaume ont agacé l'opinion italienne, ce qui prouve qu'il y a vraiment aujourd'hui dans la péninsule un état d'esprit nouveau, que les hommes qui sont au pouvoir en Italie ne peuvent négliger.

Il n'est pas douteux que le marquis de San Giuliano, tout en se déclarant partisan du maintien de la Triple alliance, s'attachera, sous la pression de l'opinion italienne, à considérer l'amitié italo-française qui peut être considérée comme la plus sûre garantie de la paix de l'Europe.

RAQUENI.

VISITES D'ART

Je voudrais connaître un signe, qui me permît de ne pas démembrer la trilogie de ces forces enhardissantes : Rodin, Carrière, Jean Dolent, qui prophétise à notre temps le sens que lui donnera l'avenir.

Même élan de foi, de lyrisme, de conception, de style. Le même espace bordé d'abîmes sépare leur affirmation tragique de l'adresse ingénieuse ou savante de leur France la plus artiste.

A nos heures d'angoisse, où toutes les formules d'art souffrent en nous d'être également légitimes, la place est à ceux qui, par respect pour la tradition même, auront su parler plus fort qu'elle, l'honorant jusqu'à nous : en apporter le fruit ; la variante victorieuse qui vient grossir le domaine commun, celle qui, demain, sera traditionnelle. A moins quelle ne l'ait été dès l'aube, puisque les écoles adverses mêmes s'influencent des grands premiers, le danger qu'on leur croit d'abord étant la preuve de leur gloire et le plus sûr agent de leur consécration.

Rodin, Carrière, Jean Dolent disent l'insigne énergie de notre heure, où la beauté stimule la vie par son intensité sensible, où tant d'amour s'émeut qu'il en devient pensée, harmonie et sagesse ardente où le mystère est serré de plus près, où la poursuite à l'absolu a cessé d'être vaine.

Et qui dira l'aisance, et comme la félicité de leur grâce ? Je me souviens d'avoir vu chez Rodin, une Sapho paresseuse, sous les bras de laquelle sont nées deux petites déesses, « afin, dit Rodin, qu'elle ne se fatigue pas ». Cette faiblesse osée qui se carre, tendre et touchante, fût tombée, folle d'abandon, sans le surgissement doux

qui ne la surprend pas. Certes, il fallait cette grandeur pour inventer un tel charme si frêle, si tendrement vaniteux d'être faible.

Quant à ces Ephémères, l'homme, la femme emmêlés dans la main de Dieu, que la force de leur destin s'y fait douce, que la main se fait bienveillante, où s'agitent les tourmentés, déjà rendus à demi à l'espace !

La fatigue exprimée de toute ardeur se répand comme une bonté, un apaisement, comme un *lyrisme naturel* aux faces de puissance comme aux autres. Nul n'aura dit plus avant que Rodin les tortures de la fatigue, cet accompagnement de la mort à nos crises, cette provocation qu'est toute angoisse.

Et cet Orphée, aussi, qui voletait en arrière de l'homme et l'aidait, mais d'un secours si léger qu'il en put être inaperçu ; par une incidence qui n'est pas un hasard, je me pris à songer à la mesure dans laquelle il faut faire sentir un bienfait pour qu'il agisse : trop doucement donné avec trop d'art, est-il même senti, joui ? Une certaine beauté délicieuse peut mener sans déchoir aux leçons de sentir.

Dans la ville de vies qu'est le hall de Meudon, je passais au travers des effluves de pierre, honteuse de si peu vivre.

Ivre de déférence une autre fois, je dînais ces temps-ci près de Carrière, chez Dolent. Et Carrière a bien voulu, sans me voir, me donner ce prix de parler pour moi.

Par d'innombrables « n'est-ce pas ? », il interroge sans demander de réponse, voilant ainsi de courtoisie sa hautaine affirmation.

Il ne parle pas d'« art », et n'isole rien. Il parle humanité, il enrichit, il agite, il enhardit. Il ne peut dérouter : il détermine.

Nul artiste en qui la création, lorsqu'il parle, apparaisse à la fois plus normale et soudaine. Et il la communique en telle sorte, qu'il nous entraîne en l'écoutant jusqu'à l'avoir nécessitée. Nul mot de lui qui ne s'enchaîne, aussi prodigieux soit-il isolé. Mais il s'enchaîne, ainsi que dit Dolent, avec le lendemain, car il ne put prévoir le *fruit de l'heure* que provoquera l'aujourd'hui ; si l'éclair de beauté n'y fait pas accident, il n'est certes pas non plus seulement résultat ; mais assaut constant de lui par lui, mais conquête.

J'avais vu l'œuvre et je la revoyais en l'écoutant. J'attendais tout ; je ne pouvais être surprise. Mais l'atmosphère éperdue qu'il recrée, où se foulent, se pressent d'innombrables autres velléités en germe, exhausse par la profusion le trouble, et le maintient parallèle à la paix conquise ; car s'il nous habitue, c'est au miracle à

celui du sang fait âme ; c'est que, grand poète entre tous, il légitime le miracle.

Et c'est dans l'œuvre, l'échange solennel de la même âme parcourant une race, une angoisse à différents âges, une ferveur.

Ce sont les pauvres jeunes bouches gonflées d'envies, ce sont les bouquets de bras tendres, les blottissements éperdus, la compassion immense de cet art, la menace du temps dans l'enveloppement des fonds, et le secours qu'est l'harmonie, le pardon qu'est le rythme, dans l'élancement général, et la palpitante prière, la conjuration qu'est l'amour, dans les beaux doux jeunes êtres en gerbe, jetés serrés de la terre à l'espace.

Et je songe à ces paysages de Carrière, puissants remous de conscience, flammes de domination où tourbillonnent, assagis vers l'avenir, l'oubli, le temps, vaincus, où l'enthousiasme déroute la mort, s'en sert.

Et comme il faut songer au portrait de Verlaine, à sa puissance de détresse !

Par Jean Dolent, j'aimai le beau métier d'écrire ; Dolent éveille, agite et veut son adversaire égal ; il ne nous laisse pas en repos et l'on est pas venu à lui tant qu'on se dit seulement : j'ai compris. Lui pour qui les mots appellent, attirent, soutiennent, cambrent le cœur, lui chez qui l'on n'est pas allé si l'on n'a pas pris la soif d'y rester ; dont la phrase est une grappe gorgée, sans y perdre sa lueur d'allégresse, d'un vin si généreux qu'il sustente plus que souvent de bons écrivains qui n'en ont pas de rancune. Lui, si délicieusement grand et d'un goût tel qu'il supprime la distance de nous à lui au profit des joies de la promenade ensemble.

Il donne à prendre dans la même coupe offerte, à chacun ce qu'il lui faut de cordial.

Qui dirait bien après tant d'autres, l'autorité, l'effervescence de sa grâce. Comment en redire la qualité, la mesure, le ton, le caractère ? la fraîcheur émouvante à la fois verte et si douce ? Source d'ardeur toujours plus vive qui va sur un lit remué de paillons d'or, source touchée du ciel non sans être passée « sur les boues de la terre. ».

Et la prudence du langage, la violence contenue qui saisit sans jamais développer et nous mène au-delà des voiles qu'il soulève.

Les phrases sonnent mat comme les urnes pleines. De la plus impertinente façon, il touche de sa lame, au point sensible, l'œuvre à la platitude vénérée, l'iniquité courante, et passe insoucieux d'abattre ce qu'il ébranle ; de son ironie forcenée, il a fait un mode d'affirmation, et en tout, prend parti. Il aime à viser les

usurpateurs de gloire, à l'instant où ils s'inquiètent. Mais plus profondément il aime encourager les fronts penchés (non les fronts bas), et dire gaiement à chacun par le regard, oh ! sans le dire : tiens-toi fier.

Puis, ne s'est-il pas avisé d'inventer tout. Dans une langue « battant neuve » n'offre-t il pas pour la meilleure fois dans l'« Insoumis dans « Monstres » un type sans doute éternel d'artiste, puisqu'il est uniquement beau, de Colonnis, de Chantonnelle.

Fervent de l'ordonnance, fou de composition, Dolent néanmoins en rénove aussi le temple. Il en cache l'armature sous les fleurs et les colonnes de soutien, par les enroulements de jeunes torses, de beaux bras liés élancés.

Par sympathie pour le lecteur, il décrit peu, ayant noté cette habitude générale de passer aux livres attachants les beaux paysages décrits.

Il dénie au cadre le droit d'empiéter sur le personnage. Il préfère au moulin, le meunier, la meunière.

Il est « pour la raison, pour la raison qui chante ». Les forts ? dit-il, ceux qui sont ivres sans avoir bu. — Il a des mots doux qui enseignent : Le style c'est l'état innocent de l'esprit, d'une innocence conquise. — J'ai changé bien des fois de certitude. — Dire les choses en second : la gloire. — Aimer, c'est la forme supérieure de savoir ».

Et ces avertissements : « j'ai pris le dédain des choses circonscrites. — La vérité toute nue, ce n'est pas la vérité toute. — La pudeur est une vertu esthétique. — Etre indécis absolument.

L'artiste ? celui qui m'enmène plus loin que là où il semble s'être arrêté. »

Les mots qui osent désoler, où le courage mâte la peine : « Toutes les défaites sont légitimes. »

Comment l'écrire, disait-il : « Les douleurs sont réelles et les joies sont toutes imaginées. » Et je songeais : Comment le faire taire ? — « Vivre sans bruit console de vivre sans gloire ».

« Etre un martyr, c'est avoir la vue basse et l'haleine courte ».

« Rire mène à démolir » ; ah ! de ce rire, oui. — « On ne lave que les mains propres ». J'en ai peur.

« J'ai perdu beaucoup de temps, je ne sais pas exactement lequel ». Le goût vengeur des mots qui exécutent l'apaisement qu'ils donnent : « La plate outrance — la laideur durable du marbre. »

Et la fraîcheur de ce désir : « avoir eu vingt ans à la même heure qu'elle.

Et ces façons de dire: Elle ne voit rien à regarder dans une chambre sans miroir ».

Mots d'indulgence: « Il a eu de la pauvreté et ce qui s'ensuit ». Et voilà dressée la légion de ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir une conscience.

« Quand on est mort, fait-il dire à un ouvrier, c'est tous les jours dimanche ». Sa pitié gronde, une pitié de foudre.

Là où d'autres penseurs constatent, il griffe le fléau des laideurs menaçantes, de celles qui étouffent. Il montre où regarder pour les oublier.

Il croit, il aime. Il ne voit pas seulement couler l'eau, il se baigne. Il a foi dans un geste ardent qui veut. Ses titres: « Maître de sa joie » — « Tu es fort ».

Aurel CYRILLE-BESSET.

FLEURS TARDIVES

La brise encore endormie,
douce amie,
embaume sous les pins verts;
des fleurs s'ouvrent, et la gorge
en regorge ;
je vagabonde à travers.

C'est l'Été ; l'été torride
qui les ride
si vite, ces pauvres fleurs.
Les saisons sont abolies
des jolies
et des fragiles couleurs.

Nous en sommes aux journées
couronnées
d'un soleil qui chauffe à blanc ;
temps des fruits, des moissons mûres ;
les ramures
s'endorment dans l'air brûlant.

Je songe à toi ; ma pensée
balancée
est pleine de nos amours.
Sans volonté directrice,
son caprice
me ramène aux premiers jours ;

Aux premiers jours qui, si vite,
sont en fuite...
Comme un espoir de retour,
comme un pas cher sur la mousse,
me fut douce
cette fleur de notre amour.

Enfant, petite Marie,
ma chérie,
ces souvenirs je les ai,
en grimpant dans la montagne,
sans compagne,
par un sentier malaisé.

M'étant, au bas de la côte,
rude et haute,
assis sur les talus verts,
une petite fleur rose,
fraîche éclose,
doucement m'a dit ces vers :

— « Toi qui cherches dans un songe
le mensonge
d'anciens avrils défleuris,
dont l'âme reconnaissante,
pour l'absente,
s'emplit de vœux attendris !

« Vois ! je suis poussée à l'ombre
du bois sombre.
Quelques-unes de mes sœurs,
fragiles et parfumées
sont semées
dans l'herbe aux tièdes douceurs.

« Nous sommes des passagères,
étrangères
à ces saisons sans fraîcheur ;
fleurs d'avril, vite fanées,
trop tard nées
au vent d'été déssécheur,

« Notre parfum et nos teintes
presque éteintes,
t'en plaisent mieux, bon rêveur ;
ils ont d'une ancienne époque
qu'on évoque
le mystère et la saveur.

« Chétives, pâles et douces,
sous les mousses,
souvenirs d'autre soleil,
nous avons des odeurs chères
très légères...
toi, ton amour est pareil.

« Cette intime et chère rose
s'est déclose,
dans l'été de tes trente ans ;
rose délicate et vive
qui ravive
l'âme des anciens printemps !

Sa grâce fine est la même
que l'on aime
chez ses sœurs du mois d'avril ;
mais une mélancolie
multiplie
son charme rare et subtil !

« ... Nous durons peu, fleurs tardives,
maladives ;
mais plus que nous persistants,
nos parfums — trace de rêve
qui s'achève, —
nous survivent très longtemps. »

Alfred BOUCHINET.

LA FIN DE LA CORSE [1]

A propos de deux Lettres

Dans un dernier article de la *Nouvelle Revue*, j'apportais quelque lumière sur le sac des châtaigneraies de la Corse. Après avoir montré comment les quatre Usines qui fonctionnent, en pleine Châtaigneraie, pour l'extraction de l'acide gallique, nécessitent l'abattage de plus de 30.000 châtaigniers par an, j'ai prouvé que la fortune de la Corse diminue annuellement de 3.000.000. Ces chiffres, tout le monde les a lus, personne ne s'est risqué à en contester l'authenticité. Deux lettres, cependant, nous ont été communiquées, deux lettres de protestation que nous ne pouvons laisser sans réponse. La première émane de M. Zuani, propriétaire de châtaigneraie; la voici in-extenso :

Monsieur le Directeur de la *Nouvelle Revue*,

Monsieur le Directeur,

Un journaliste-conférencier bien connu en Corse, M. Pierre Guitet-Vauquelin, dévoile à la France entière des faits, paraît-il monstrueux. D'après lui, la Corse serait à la veille de mourir de faim. C'est une excessive exagération. Il n'est pas vrai que le châtaignier soit « *la seule culture possible* », et les usiniers font du bien en donnant de l'argent aux cultivateurs qui n'en ont pas. Il prétend que les sources tarissent et que les fleuves débordent. Les sources n'ont jamais diminué, et les fleuves n'ont jamais débordé. Je lui en donne le démenti le plus formel. On ne cherche pas à discréditer une industrie prospère par des calomnies. M. Vauquelin serait bien embarrassé si on lui demandait en quel endroit un fleuve a débordé et une source a disparu. M. Jean Lorrain qui voit la Corse en passant, en poète, peut s'abuser. Mais un journaliste connu comme M. Vauquelin ne doit rien avancer qu'il ne soit à même de prouver. Il dit avoir été en minorité au Conseil général. Si les conseillers généraux n'avait pas réalisé les

(1) Dans le numéro de la *Nouvelle Revue* du 1er décembre 1905, dans notre article, le « Déboisement de la Corse », lire aux exportations d'acide gallique pour l'année 1901, non pas 3.947.326, mais 5.947.326.

vœux des populations, ils auraient ruiné leur politique. S'ils lui ont donné tort, c'est qu'il avait tort. Et puis, je serais tout le premier à mettre à la porte l'agent qui m'empêcherait de couper mes arbres. Charbonnier est maître chez soi. Le cultivateur aussi. On est propriétaire ou on ne l'est pas. Il ne manquerait plus que ça ! Voir mettre la main sur la propriété. Et je voudrais voir M. Vauquelin à la tête des agents forestiers. Pour ma part je démens formellement toutes ses allégations et je le défie de donner plus de force à ses argumentations. Je ne dis mot de ses attaques contre les usiniers. Je suis pour eux et je le défie de me traiter comme il le fait. Il encaissera mes démentis et se taira, à moins que vous n'exigiez qu'il revienne sur ses assertions.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sentiments dévoués.

Pierre Zuani,
propriétaire de châtaigneraies.

P. S. Cette lettre paraîtra dans les journaux de l'île où l'on reproduit l'article de M. Guitet-Vauquelin.

Adresse : Pierre Zuani, poste restante, Ghisonaccia (Corse).

La seconde, fort correcte, émane de M. Léon Duquesne, ingénieur civil en villégiature en Corse.

La voici également.

Aleria, le 5 Décembre 1905.

Monsieur le Directeur,

Nous venons de lire l'article paru dans votre estimée Revue sous la signature Pierre Guitet-Vauquelin. L'auteur a été et tient à demeurer le don Quichotte des revendications insulaires, des lamentations injustifiées des Corses en général. Je viens d'effectuer un voyage à travers la plaine orientale de l'île et j'ai été stupéfié de voir une terre si belle quasiment inculte. Pourquoi réclamer toujours du gouvernement ce que l'on peut faire soi-même ? La plaine offre au colon les instruments indispensables aux vastes exploitations agricoles : le télégraphe et le chemin de fer. Sots sont ceux qui n'en savent pas profiter. L'éloquence de M. Guitet-Vauquelin conférencier, la plume du même Guitet-Vauquelin journaliste et poète n'ont pu secouer la torpeur des populations paresseuses.

Toutes les exploitations agricoles de la côte orientale sont en parfaite décadence. Voilà ce que nous avons vu. Si votre collaborateur à des faits précis à reprocher aux gouvernants qu'il les précise. Nous ne demandons qu'à être convaincus et il est de votre devoir d'exiger qu'il nous les soumette. Il parle des châtaigniers avec érudition. Nous ignorons la question et nous applaudissons à sa campagne; mais je serais curieux de le voir légitimer l'inertie de ses compatriotes. Les gens de lettres et les économistes ne sauraient trop réclamer ce plaidoyer, qui,

j'en ai peur, frisera le paradoxe. Des faits encore, nous les souhaitons, nous les exigeons.

Dans l'attente des explications désirées, veuillez croire à ma parfaite considération.

Léon DUQUESNE.
Ingénieur civil.

P. S. Cette lettre paraîtra dans les journaux de l'île qui ont reproduit l'article. Envoyer les lettres au domicile de M. Giacobbi Mathieu, chasseur, au domaine de Sainte-Juliette d'Arena, par Aleria (Corse) pour M. Léon Duquesne; je suis chez lui encore pour une quinzaine de jours. Le gibier corse est unique au monde, je l'avoue.

M. Léon Duquesne, qui a l'air de me connaître, mais que je ne connais nullement, m'appelle, avec une nuance d'ironie, « le Don Quichotte des revendications insulaires, des lamentations injustifiées des Corses en général. » Don Quichotte? Peut-être, en ceci que, dans la tâche que je me suis assignée, on est souvent contraint de s'attaquer à des politiciens qui tournent à tout vent, avec une aisance de beaucoup supérieure à celle des moulins de Cervantès. Donc, Don Quichotte suis, et resterai. Partons en guerre. Aussi bien, Dulcinée fut-elle de beauté moins ensorcelante que cette Corse que nous défendons.

I

Permettez-moi de répondre d'abord à M. Zuani, qui doit être aussi impatient qu'excessif, et peut-être aussi parce que, à mes yeux partiaux, M. Zuani a cette incontestable supériorité sur M. Duquesne d'être Corse et propriétaire de châtaigneraies. Propriétaire de châtaigneraies, gloire éphémère, puisque M. Zuani revendique férocement le droit de se ruiner, de charrier ses arbres aux fours crématoires de Folelli, de Barchetta et de Casamozza.

M. Zuani conteste que la Corse soit « à la veille de mourir de faim ». Mourir de faim.... Un autre plaiderait une figure de rhétorique et conviendrait que les mots ont amplifié sa pensée. Je n'ai même pas cette ressource. J'ai dit qu'en 1902 la Corse avait essuyé une fière alerte, et que la grève des inscrits maritimes l'avait privée de farines. Je ne puis qu'affirmer, — à moins que M. Félix Cassagneau, préfet de la Corse, ne m'ait communiqué un document apocryphe, et que le rapport qu'il m'a dit avoir été transmis par lui et le général Michel, alors gouverneur de l'île, soit une pièce spécialement imprimée pour égarer mes travaux. Or, M. Cassagneau m'a donné de fréquentes preuves de sa probité

politique et administrative, et je suis persuadé qu'il ne dédaignera pas de contribuer à ce débat, si le besoin s'en précise.

Non, malheureusement non, je n'ai pas exagéré et je n'exagère pas. Tous les esprits distingués et indépendants de la verte Cyrnos se sont associés à nos démarches. Me Félix Decori, l'éminent avocat parisien, nous écrivit une lettre trop louangeuse pour que nous la reproduisions en entier; néanmoins, nous n'hésitons pas à la citer à la barre :

« Vous aimez votre pays, — m'écrivait-il, — je le sens à l'ardeur avec laquelle vous vous attaquez à une question d'intérêt si général qu'elle est, pour nos cantons, une question de vie ou de mort. Une source de revenus momentanés, suivie de la gêne et de la misère, voilà ce qui attend, avec la destruction des châtaigniers, nos malheureux paysans. Tous les hommes prévoyants et intelligents sentent le mal. Seuls, des audacieux comme vous se sont, jusqu'à présent, occupés de le guérir. Est-il besoin de vous dire que je suis de tout cœur avec vous et que mon concours ne vous fera pas défaut, s'il peut vous être de quelque utilité? Je sens, comme vous, l'importance capitale de cette question des châtaigniers, et, comme vous, au lieu d'attendre, sans agir, du Ciel ou de l'État, des miracles, j'ai confiance en la volonté humaine et crois à l'effort et à l'union. Je vous félicite de votre noble idée, de votre intelligente initiative..., et je suis d'idée et de fait avec vous... »

Voici, ou je me trompe fort, une lettre dépourvue de toute équivoque. Que M. Zuani n'oublie pas que Me Decori était déjà, à cette époque, conseiller général d'Alesani, de ce canton d'Alesani dont le territoire est couvert de châtaigniers (la si fameuse Castagniccia), et que, par conséquent, tout autant que MM. Ramelli, Vittini, Cagninacci, sénateur Giacobbi, et *tutti quanti*, qui me combattirent, il exprimait les volontés des électeurs (1). Mais si ceux-ci exprimaient

(1) M. Farinole, sénateur, interpella aussi le ministère au sujet du déboisement. (Interpellation Farinole. Sénat. *Séance du 23 janvier 1901.*)

« Il existe, pour notre malheur, une industrie qui est la ruine de notre pays.

« Deux usines pour la fabrication de l'acide gallique, extrait du châtaignier, ont été fondées il y a quelques années. On annonce que bientôt il y en aura une troisième. (Cette troisième, messieurs, fonctionne depuis un an; elle dévore. et je vous annonce, à regret, la fondation d'une quatrième usine dans la région de Fiumalto, à proximité des plus belles châtaigneraies de la Corse). Il est à redouter que l'on arrive avant peu à la douzaine. Ces usines dévorent journellement des quantités énormes de bois, et, profitant de la détresse générale, elles dictent elles-mêmes les prix. Nos malheureux propriétaires, contraints par la nécessité, sont forcés de vendre des châtaigniers centenaires en pleine récolte pour très peu de chose.

« Plus de deux cents de nos communes, représentant une superficie de 80.000 hectares, sont couvertes de châtaigneraies splendides qui constituent le pain de la Corse », disait le général Paoli. Mais bientôt elles n'offriront plus aux regards, au lieu de sites superbes et grandioses, que des flancs abruptes et dénudés Les grandes mangeuses, ainsi qu'on appelle ces usines en Corse, en auront bientôt fini avec nos châtaigneraies si la fabrication de l'acide gallique continue, si surtout elle augmente.

« Il est donc certain qu'une protection agricole s'impose.

les volontés des exploiteurs, Me Decori traduisait éloquemment celles des exploités assez prévoyants pour songer à préserver de la hache les arbres nourriciers. Les petits propriétaires ne cessaient, d'ailleurs, de m'encourager. J'ai sous les yeux la lettre de l'un d'eux, M. Hyacinthe Falconetti, de Bustanico, et j'ai reçu également cette lettre du directeur du *Réveil du Beaujolais*, M. D. Giuliani :

Bravo ! Je viens de lire votre article paru dans *Corte-Journal*. C'est une bonne action que vous faites. Si vous pouvez sauver notre bien aimée petite patrie de la *famine qui la guette*, vous aurez droit à la reconnaissance de tous les Corses. Luttez pour les châtaigniers et luttez jusqu'à la victoire, avec cette généreuse ardeur que je suis heureux de trouver dans votre article et de saluer en vous.

Signé : D. Giuliani.

M. Frédien Donati, professeur d'agriculture de Bastia, nous écrivait aussi :

Si la Presse parisienne voulait bien jeter les yeux sur nous, les autorités locales se préoccuperaient un peu plus de ce qui se passe autour d'elles.

La presse algérienne reproduisait et commentait nos articles, notamment l'*Echo d'Oran*. La question est donc habituée à la traversée. Plus heureuse que la flottille lilliputienne du *Matin*, elle a su gagner la côte d'Afrique. Espérons qu'elle finira par joindre la terre de France.

M. Zuani peut donc se convaincre qu'il aura peu de chance de faire des prosélytes parmi les gens de cœur et d'esprit sincères, et qu'il fit fausse route en s'inscrivant en faux contre notre thèse. Il nous trouve en bonne et nombreuse compagnie. J'ai peur

« Y a-t-il lieu, à cet égard, d'accepter la proposition qui a été faite au meeting tenu à Paris, et qui consiste à *imposer l'acide gallique à la sortie des usines ou à la sortie de l'île?* Je crois qu'il *n'y aurait aucun inconvénient à le faire. Mais il faudrait une loi.*

« *M. Denoix.* — Cette industrie existe en France partout où il y a des châtaigniers.

« *M. Farinole.* — Je ne le conteste pas. Je signale le danger que cette industrie présente pour la Corse, et j'insiste pour étudier la situation qui nous est faite. Si le mal est sans remède, on ne fera rien, c'est bien entendu. Mais si, par hasard, il existe un remède capable d'empêcher notre malheureux pays de mourir, — car, en définitive, privée de ses châtaigniers merveilleux, la Corse est condamnée à mort, — la commission le trouvera, et nous ne verrons plus des spéculateurs couverts par la loi détruire en quelques instants, par le fer et par le feu, l'œuvre que la nature a mis des siècles à créer.

« Encore une fois, il faut que la question soit étudiée sur les lieux. Le *Conseil général* s'en est occupé ; je regrette de ne pas avoir sous la main les termes de sa délibération. Le *Congrès pour l'avancement des Sciences*, réuni à Ajaccio au mois de juillet dernier, s'est également préoccupé de la destruction des châtaigniers... (V. note spéciale.)

« Je n'ignore pas que le remède est difficile à trouver ; mais, encore une fois, je demande qu'une commission le recherche, avant qu'on se décide à ne rien faire, s'il est réellement impossible de nous sauver. On a parlé, au *Conseil général*, de soumettre la Corse au régime forestier. Je reconnais que le remède serait inexécutable. »

qu'il se décourage. Et pourtant, il menace de devenir intéressant avec ses allures de fier-à-bras.

Mais mon irritable contradicteur (1) m'a bien dit que le déboisement n'avait occasionné aucune inondation. M. F. Donati, déjà nommé, a cité dans son rapport au *Congrès de l'Association Française pour l'avancement des Sciences*, « les inondations des 16 et 18 octobre 1902, produites non par le débordement des fleuves, mais par des torrents provenant de terrains récemment déboisés. » Outre les dégâts qu'ont déjà occasionné et qu'occasionneront malheureusement les inondations, il faut tenir compte de l'influence néfaste exercée par la déforestation sur le climat de l'Ile, sa dernière richesse. On sait, en effet, l'influence régulatrice des forêts sur le climat d'une région. Or, le climat de la Corse a déjà souffert, depuis longtemps, de la mutilation des forêts.

Dès 1821, — dit Robiquet, qui écrivait vers 1832 son gros volume de *Recherches sur la Corse*, — les vieillards de la vallée de Cruzzini assuraient que, dans leur jeunesse, l'on faisait une bonne récolte de châtaignes tous les ans et que, depuis 28 ans environ, l'on n'obtenait qu'une

(1) M. Zuani a nié aussi que le châtaignier soit la seule culture possible dans la montagne. Cela ne fait aucun doute, cependant, pour celui qui a quelque souci de l'orographie et de la géologie d'un pays. Citons des témoignages.

« Le châtaignier est la principale ressource, la providence de l'île. »

(M. Ch Raymond).

« Jusqu'à ce jour, les Corses avaient pour leurs châtaigniers une tendre sollicitude, et ils avaient raison. En effet, il n'est pas toujours facile, en Corse, de tirer profit du sol généralement pierreux et aride. Le châtaignier était tout indiqué pour ces terrains ingrats et caillouteux. »

(« Les châtaigniers ». — Théa. — *Echo d'Oran*. 13 décembre 1902).

« La pluspart des auteurs qui ont écrit sur la Corse ont fait la guerre aux châtaigniers qui permettent aux paysans de cette île de vivre avec peu de travail Suivant M. de Beaumont. un ouragan qui les détruirait tous produirait par la suite un très grand bien. M. de Beaumont a fait abstraction des malheurs par lesquels i faudrait acheter cet avenir, qui ne serait peut-être pas aussi beau qu'il le suppose. La perte serait énorme, et elle ne pourrait être réparée que fort lentement. *Une partie des terrains occupés par les châtaigniers, dans les montagnes élevées et à pentes rapides ne serait pas susceptible de cultures plus productives.* Celles de l'olivier, de la vigne et du mûrier, exigent des avances considérables, et ne donnent un revenu qu'après un certain nombre d'années. Une foule de petits propriétaires, forcés de vendre leurs terrains à vil prix, passeraient dans la classe pauvre, dont la misère augmente à mesure qu'elle devient plus considérable. Ils travailleraient davantage, mais ce ne serait plus pour eux. Le maire de Valle d'Alesani écrivait, en 1829, au sous-préfet de Corte : « Le tiers des habitants de cette commune, les plus pauvres, se rendent sur divers points de la plage, dans les mois de novembre, décembre et janvier, pour cultiver les terres des autres, afin de se procurer ce qui est nécessaire pour leur subsistance. Dans les mois de juillet et d'août, ils y retournent pour la moisson, et en rapportent des maladies qui se développent à leur retour au village ; et, souvent, ceux qui ne sont pas habitués à y aller, tous les ans, y perdent la vie. » Tel serait le sort des petits propriétaires ruinés par l'ouragan qui détruirait tous les châtaigniers. La masse des richesses s'accroîtrait, mais elles seraient concentrées dans les mains de quelques familles. Ce n'est pas là le but que doit se proposer la véritable civilisation . .

« Un arrêt du 22 juin 1771, avait défendu de planter des châtaigniers dans aucun terrain de l'île susceptible d'être ensemencé de blé ou d'autres grains, ou d'être converti en prairies naturelles ou artificielles, ou plantes de vignes, d'oliviers et de mûriers. *Deux ans après, cet arrêt fut revoqué par un autre, où l'on reconnaissait que les châtaigniers étaient, pour les habitants de certains cantons, un moyen d'existence nécessaire dans les temps de disette, et dans tous les temps, un objet de commerce avantageux. Ce dernier arrêt fut rendu sur le Rapport du célèbre économiste Turgot.* »

(Robiquet. *Recherches sur la Corse*. IVe *partie, page* 495),

faible récolte tous les cinq ou six ans. On attribue ce changement à la destruction presque totale d'une antique forêt qui occupait les flancs des montagnes au-dessus des châtaigniers, et qui leur servait d'abri... A la même époque, les vieillards des cantons de Bocognano et de Sari s'étonnaient de ce qu'on ne pouvait plus trouver, pour les premiers jours du mois de Mai, des feuilles de châtaigniers, qui étaient fort communes autrefois dans cette saison.

Depuis lors, on a continué de déboiser en Corse avec la même immodération que dans tous le pays de France. Il est évident que le climat continuera de s'altérer en raison directe des progrès de la déforestation. Si l'on renonce à vouloir développer, en Corse, l'Agriculture et les Industries (logiques), que l'on veille, au moins, à la conservation de son admirable climat. Quelqu'un a émis ce paradoxe : la Corse ne sera heureuse que du jour où elle sera complètement ruinée : tout le monde, alors, affluera vers elle, par curiosité, et s'y arrêtera, séduit par l'harmonie des teintes, la douceur des brises, et la limpidité des ciels. Ce n'est qu'un paradoxe, très quelconque, mais, à le prendre au pied de la lettre, encore faudrait-il, pour ménager cette douceur méditerranéenne auprès de laquelle la douceur angevine de Du Bellay n'est qu'une able, ménager les arbres.

N'en déplaise à M. Pierre Zuani, nous allons réclamer une fois encore du législateur des mesures de protection énergiques.

Hélas ! *De minimis non curat prœtor !*

II

M. Léon Duquesne, lui, se réserve sur la question des châtaigniers. Peut-être est-il en train de la creuser, et nous arrivera-t-il, un de ces jours, avec des révélations sensationnelles. Je me méfie de cet ingénieur civil qui *canarde* les faisans de la plaine orientale ; qui gîte chez un chasseur, ce qui ne l'empêche pas de nous écrire de longues critiques à la machine (?). Ne cherchons pas à nous expliquer ces contradictions et répondons comme si de rien n'était.

Ce qui indigne surtout M. Duquesne, c'est cette manie que nous avons de réclamer toujours du Gouvernement ce que l'on peut faire soi-même.

Je viens d'effectuer, dit-il, un voyage à travers la plaine orientale de la Corse, et j'ai été stupéfié de voir une terre si belle quasiment inculte. Pourquoi toujours réclamer du Gouvernement ce que l'on peut faire soi-même ? La plaine offre au colon les instruments indispensables aux vastes exploitations agricoles, le télégraphe, le chemin de fer... etc.

Enfin, il serait curieux de me voir légitimer l'inertie de mes compatriotes. Voyons.

Je ne parlerai pas de la redoutable question des Services Maritimes Postaux ; je passerai sous silence la question de l'achèvement du réseau ferré estropié dont nous... jouissons (la langue a de ces bizarreries d'expression), pour ne m'occuper que de cette plaine orientale que M. Duquesne vient de traverser. Vous allez voir que je vais trouver le moyen de récriminer contre les pouvoirs publics.

La côte orientale de la Corse est bordée par une immense plaine alluviale d'une rare fertilité, qu'on n'a jamais trouvé le temps d'assainir. Il y a des millions à éclore de ce vieil humus que la charrue n'a jamais éventré. Il y a là aussi, le moyen sûr de prier au travail des populations éloignées du travail des champs par la difficulté de faire produire la montagne. La malaria sévit dans cette plaine encombrée d'étangs, et, néanmoins, de louables initiatives se sont fait jour. Des hommes courageux ont créé de superbes domaines. Je dis que si ces entreprises étaient un peu secondées par l'administration, nul doute que l'initiative individuelle opérerait à la longue cette œuvre d'assainissement à laquelle se refuse le Gouvernement. Malheureusement, il semble qu'on s'efforce de décourager ces pionniers. On accroît les difficultés qu'ils ont à vaincre. On neutralise leurs moyens d'action.

M. Léon Duquesne me parle du télégraphe, des communications postales que nous devons à la munificence des services publics. Une petite enquête à laquelle nous venons de nous livrer auprès du Syndicat agricole d'Aleria, vient de nous édifier sur la régularité du service postal de la plaine orientale. Ainsi, du 1er juillet au 1er novembre, on interrompt, ou presque, les services postaux, sous prétexte qu'on est en pleine période d'émigration à cause des sévices du paludisme.

Période d'émigration ! la période qui comprend les grandes récoltes, fourrages, céréales, fruits, légumes, vignes, — quelle ironie ! Période douloureuse, oui, mais active et féconde. Période au cours de laquelle on doit admirer, encourager, aider ceux qui méprisent le mal et triomphent solennellement en ceci qu'ils font triompher non seulement l'individu, mais le Département, mais la Nation toute entière. Eh ! bien, comme si l'on en était encore à l'âge, chaque jour plus lointain, où, seuls, les bergers descendaient vers la plaine, en hiver, la quittant, l'été, pour les gras pâturages de la montagne, les communes d'Aleria, les anciennes

colonies romaines que les « pères conscrits » avaient baptisé le grenier de Rome, sont privées de communications postales. Du 1er juillet au 1er novembre, la receveuse du Bureau d'Aléria est envoyée en congé avec traitement intégral.

Ainsi, les grands agriculteurs, les petits lutteurs aussi, sont isolés, privés de courrier. Privés de courrier, j'exagère, car un facteur doit assurer tout le service.

Que ne l'assure-t-il régulièrement ?

Nous touchons au douloureux de l'histoire. Pour éviter quelques crises de céphalalgie à la receveuse, on contrarie les agriculteurs, on condamne aussi à mort de pauvres diables de facteurs. On a beaucoup parlé de l'Enfer des Postes, ces temps derniers. En voici un étrange chapitre. Le facteur, qui doit assurer le service du ressort du Bureau d'Aleria, part de Bastia par le premier train (7 heures) pour arriver en gare d'Aléria à midi. Dès ce moment, il *doit parcourir 74 kilomètres, à pied*, je dis bien soixante-quatorze kilomètres, et, tout en sueur, par ces chaleurs torrides du littoral oriental, traverser, à gué, un fleuve, le Tavignano, pour se représenter le lendemain matin à 8 heures à Bastia, au moment où son collègue vient de partir pour décrire le même circuit infernal. Quelquefois, éreinté, il tombe épuisé au soixantième kilomètre. Les agriculteurs, alors, n'ont point de lettres. Ces derniers ne réclament pas contre le facteur, voyant en lui une victime de l'illogisme administratif. Mais, les ordres de commerce différés périment; les marchandises expédiées demeurent en souffrance dans les gares, s'y éternisent, comme il advint récemment au Président du Syndicat Agricole d'Aleria, notre excellent ami, M. P. Stefani, qui ne reçut la lettre d'avis de la gare lui annonçant l'arrivée des machines agricoles dont il avait un besoin très pressant, que cinq jours après son expédition. Lorsque le matériel agricole fut rendu chez le destinataire, la récolte qu'il devait faciliter était en partie terminée. Passons sur la question d'humanité qui nous empêche de comprendre comment une administration peut imposer à ses employés un service aussi irrationnel, et convenons que les agriculteurs courageux qui travaillent à améliorer la situation économique et le climat de la Corse sont empêchés dans leur rude labeur. Une fois encore, qu'on ne nous dise pas que nous exagérons. Quand nous parlons de l'activité productive des mois de Juillet, Août, Septembre et Octobre, nous nous basons sur la statistique qui nous a été transmise par la Compagnie des Chemins de Fer Départementaux, et dans laquelle nous relevons le chiffre des exportations de l'année 1903. (La pro-

duction a considérablement augmenté depuis). (1) Les gares de Tallone et d'Aleria ont expédié en 1903, pendant ces quatre mois, 2.488 tonnes de marchandises, entre céréales, légumes, fruits, etc... S'il y a expéditions, il y a production. S'il y a production, il y a main d'œuvre. S'il y a main d'œuvre, que devient la prétendue émigration ? Enfin, s'il n'y a pas émigration, pourquoi modifier, altérer le régime postal ?

Peut-être, faudrait-il chercher là-dessous des intrigues de politique locale, des conséquences de ce favoritisme qui sacrifie la pluralité à l'individu.

Je pourrais ainsi, pendant longtemps, me justifier et justifier la Corse aux yeux et à l'entendement de M. Léon Duquesne, multiplier les exemples, et montrer combien peu *l'Ile de Beauté*, jouit de la sollicitude gouvernementale. Je pourrais incriminer, *en précisant plus que jamais*, l'inertie de ses représentants criminellement égoïstes, ou déplorablement incapables. Mais, cela nous entraînerait beaucoup trop loin, trop loin surtout de la déforestation, notre thèse initiale. Je m'en suis éloigné trop délibérément. J'en rejette toute la responsabilité sur mon honorable contradicteur. Et, pour finir, je signale particulièrement ces questions à MM. Ruau, Ministre de l'Agriculture ; Etienne, Ministre de la Guerre ; Bérard, Sous-Secrétaire d'Etat aux Postes et Télégraphes. Espérons qu'ils se décideront enfin à combler ces lacunes, depuis longtemps béantes, et qui sont une éternelle menace, une perpétuelle entrave à l'évolution économique de la Corse.

Pierre GUITET-VAUQUELIN.

(1) Nous venons de recevoir le chiffre des expéditions, en petite vitesse, des produits de la plaine expédiés pendant les mois dits d'émigration, au cours des années 1904 et 1905. Il ne faut pas oublier qu'*ici nous ne mentionnons pas les envois en grande vitesse, assez considérables quand il s'agit de primeurs et de végétaux frais*.

Transports effectués par la gare de Tallone pendant les années :

1904			1905		
Juillet. . . .	28	tonnes.	Juillet. . . .	298	tonnes
Août	16	—	Août	210	—
Septembre . .	319	—	Septembre . .	615	—
Octobre . . .	98	—	Octobre . . .	302	—
Total . .	461	—	Total . .	1425	—

Transports effectués par la gare d'Aleria pendant les années :

1904			1905		
Juillet. . . .	217	tonnes.	Juillet. . . .	144	tonnes
Août	240	—	Août	453	—
Septembre . .	432	—	Septembre . .	264	—
Octobre . . .	409	—	Octobre . . .	124	—
Total .	1.298	—	Total . .	985	—

Total des Expéditions en Petites Vitesses des expéditions effectuées par les deux gares tributaires du Bureau d'Aleria :

1904 — 1.759 Tonnes

1905 — 2.410 —

Ces chiffres sont dus à l'obligeance de M. le Directeur de la Compagnie des Chemins de Fers Départementaux. Qu'il reçoive tous nos remerciements.

TROIS TENDANCES
DU ROMAN MODERNE

Sera-t-il encore désormais possible, de faire tranquillement se passer un roman, dans le Paris moderne ou la province circonvoisine, avec de bons bourgeois dialoguant parmi des décors familiers. Evidemment, on ne décrit parfaitement que ce que l'on connaît tout à fait bien, et c'est pourquoi il y aura encore des services de presse et de belles couvertures jaunes ou blanches, typographiées ou lithographiées pour de touchantes histoires d'amour ou de terribles et savoureuses histoires d'adultère. Mais tout de même, ces genres calmes ne suffisent guère à notre temps ; et voici l'imagination qui se livre, chez pas mal d'écrivains, à un gros effort pour finir de déraciner ce réalisme qui fut libérateur, jadis, de tant de sentimentalités romantiques ; mais qui, après, s'enlise dans une formule un peu étroite et qu'il faut élargir de toute façon.

Pour procéder à cet agrandissement du réalisme et pour préconiser cette renaissance de la fiction, les écrivains ne manquent pas et trois tendances principales les requièrent ; disons principales, car il en est beaucoup et très-variées et heureusement, il n'est que très-vaguement question dans tout cela d'art monotone et classique ; l'art classique se restreint à nous ramener en harmonieux langage la tragédie et la bucolique : il ne touche pas au roman, ou d'ailleurs sauf la *Princesse de Clèves* et *Manon Lescaut* et la *Marianne*, de Marivaux, les modèles manquent un peu (Diderot étant hors de cause et spécial. En attendant que se présente un roman classique il y a pour le modifier et le régénérer trois groupes, trois séries d'individualités si l'on préfère, et la preuve, une des preuves de la valeur de leurs efforts, c'est que dans chaque essain d'individualités, les écrivains ne s'imitent pas. Il y a ceux qui demandent le renouvellement du roman au paradoxe, à l'hypothèse, à la fantaisie scientifique, il y a ceux qui songent à l'exotisme et prétendent que, contrairement au propos romantique, repris par Charles Baudelaire, l'homme change sous les diverses latitudes et qu'il n'est pas partout le même animal gai ou le même animal triste, selon les occurences. Il y a aussi ceux qui regardent à nou-

veau vers le passé, et avec des moyens nouveaux et des théories nouvelles écrivent des romans antiques et des chroniques médiévales. Le hasard de la publication met sur la table du critique trois beaux spécimens de chacune de ces tendances : *Quand le Dormeur s'éveillera*, de Wells (dans la belle traduction Kozakiewicz et Davray), les *Civilisés*, de Claude Farrère, à qui le prix Goncourt confère une seconde jeunesse, distante de sept à huit semaines de la première, et le *Roman de Ganelon*, de Philéas Lebesgue, trois bons livres, de valeur inégale, tous de valeur, dont le trait commun est que pour les trois volumes, les trois auteurs ont tenté d'échapper à la monotonie, au convenu, au déjà dit, au déjà vu, en abandonnant soit leur pays soit leur époque.

Sans doute, celui de Wells est très particulièrement curieux. L'hypothèse scientifique a de grands charmes pour la rêverie. D'abord, elle a une base solide; c'est un tremplin merveilleux. Dans l'hypothèse scientifique on met un peu et même beaucoup de soi-même. Ces chimères de vie lointaine, de vie future, de cité future, de politique future, on les vit, on s'y intéresse, on y est particulièrement personnel, à cause de la couleur de son rêve et des opinions qu'on professe. Les premiers livres qui renouvelèrent l'utopie sociale, après Campanella, Kircher, Casanova, Grainville, d'autres encore qu'une moindre beauté de la forme ou qu'un moindre intérêt a laissé oublier, les premières tentatives de reprise romanesque d'un rêve social furent l'œuvre de socialistes. On y tenta la peinture de l'Eldorado, mais tous n'y mirent pas la fantaisie qu'éparpille sur cette terre promise Voltaire dans son *Candide*, lequel est beaucoup plus un constat qu'autre chose et n'a point caractère d'utopie. Bellamy, le fondateur, le remetteur en œuvre plutôt de l'utopie sociale en son An 2000, ne semble point avoir fait une prodigieuse débauche d'imagination. Les *Nouvelles de nulle part*, de William Morris, offrent tout le charme qu'on peut attendre d'un poète très distingué, très esthétique, très averti du mouvement d'art, mais encore ! Il est entendu que les grandes villes sont supprimées, que tout le monde a son jardin, que tout le monde s'habille magnifiquement comme au temps de Léon X et de Raphaël, que lorsqu'on a soif, on n'a qu'à entrer n'importe où, et que n'importe où, on vous offre un vin paille exquis dans une verrerie adorable, que si vous voulez fumer on vous tend une pipe enrichie de rubis avec du divin tabac d'Orient, que la pauvreté est devenue si inconnue que le mot « pauvre » veut dire « malade » et rien d'autre... Tout cela est charmant, reposant et bien plus séduisant pour alimenter une rêverie d'une heure à la manière des *Mille et une Nuits* que les hypothèses de Bellamy, avec son armée industrielle où tout le monde est enrégimenté (ce qui indispose les rentiers et pas mal d'intellectuels), son théatrophone général dont l'agrément est tout à fait subordonné à l'intérêt qu'offrira alors le théâtre, ses magasins généraux avec bons de pain, de plaisir et de luxe, ce qui est un rêve de Gamache. Les fresques de *Travail*, participent de ce caractère féérique et même Paul Adam, dans ses *Lettres*

de Malaisie, n'est point sans nous faire entrevoir le bonheur universel; cette félicité que nous promet Paul Adam repose sur l'assujettissement toujours plus souple des forces naturelles à la jouissance de l'homme et aussi pour une grande part, sur l'abolition de pas mal d'hypocrisie morale et d'une ample facilité dans les échanges de l'amour. Un romancier anglais ou allemand n'eut pas eu cette attention délicate pour nos petits neveux en ses fantaisies prophétiques.

Mais est-ce parce que la douleur est plus famillière à l'homme que la joie et qu'il s'y reconnaît davantage, ce qui fait que les adorateurs de Dante mettent l'« Enfer » si au-dessus du Purgatoire et plus encore, au Zénith, par-dessus le Paradis ? ce rêve de bonheur si artistement déduit a-t-il la vigueur du sombre rêve de tristesse que Wells reprend impartialement (il l'avait effleuré dans son *Histoire des Temps à venir*), dans son *Quand le Dormeur s'éveillera!*

Evidemment le titre rappelle un des plus jolies contes des *Mille et une Nuits*. Heureux Hassan! à qui le calife Haroun donne la fête superbe d'une journée de puissance impériale. Hassan n'a pas de grandes exigences ; il lui suffit de cueillir le bonheur présent aux jolies lèvres de Zoleïde, de faire donner mille dinars à l'un et cent coups de bâton à l'autre, selon qu'il lui semble en avoir gardé un bon ou un mauvais souvenir. Le bonheur était simple au temps des Abbassides ; l'homme s'endormait content de peu et, quand il se réveillait calife, ses désirs demeuraient bornés. Le Dormeur de Wells est tout autre ; je suppose que Wells n'a pas évité le parallélisme avec les *Mille et une Nuits* et qu'il lui a plu d'indiquer par le moyen de son titre la fantaisie de sa thèse. Le Dormeur de Wells s'est endormi socialiste; il se relève tyran; il s'est endormi sur ses rêves d'humanitarisme, de victoire sur l'iniquité sociale, de vérité scientifique. Quand il se réveille, il est sous verre. Et qu'a-t-il fait sous verre ? Il est devenu une idole. Le peuple ne dit plus « quand viendra l'âge d'or » ou bien « quand viendra la cité future ». Il dit « Quand le Dormeur s'éveillera » c'est quand ce chétif léthargique reprendra ses sens que l'ère de la liberté et du bonheur renaîtront pour une foule ilotisée. Wells, en bon anglais est parti de bases positives; l'accumulation des intérêts d'une énorme fortune a fait du Dormeur le possesseur de la moitié du monde, de celle qui vaut le mieux la peine d'être possédée par un rentier, l'Europe, l'Amérique, un peu d'Asie, passablement d'Afrique. Le Dormeur dont les intérêts sont gérés par un puissant conseil d'administration est plus que le symbole de l'or, il en est le maître ; le monde qui s'est débarrassé des rois, aboutit à appartenir à un propriétaire, dont les grands pouvoirs de la terre sont des gérants, gérants habiles qui, sans bruit, ont centuplé la fortune du dormeur ; et comment? en développant les trusts, les grandes compagnies : le Work house et l'Armée du Salut ont discipliné la misère ; les jours de faim, point de salut hors de l'Armée du salut, et toutes ces organisations de puissance ont pris un plein développement, calculé d'après les bases actuelles, mais vertigineux.

Les victimes de ces trusts et de ces compagnies portent une livrée bleuâtre, et selon la doctrine familière à Wells ont été refoulées au fond des immenses sous-sols de la ville. Les villes sont des immensités, peuplées de trente millions d'habitants, couvertes de verrières gigantesques. Il y a dans le livre, une évasion par les toits singulièrement plus mouvementée que celle qui pourrait avoir lieu sur nos toits modernes. Mais le Dormeur s'est endormi socialiste, et il conçoit l'amour à la façon d'un de nos contemporains. C'est pourquoi il écoute une jeune nihiliste (on en retrouve à ces périodes reculées de l'histoire hypothétique), il se met au courant pour venir en aide à son peuple, des dernières trouvailles de l'aérostations, que l'élite se réservait, car la caste des gérants des riches trusteurs domine le monde au moyen de l'empire de l'air, comme jadis on l'a dominé par la maîtrise de la mer. A vouloir émanciper son peuple il succombe ; les gérants de ses biens succombent aussi malgré qu'ils aient jeté sur les villes leur police noire et leurs aérostats de guerre, mais le peuple fait tout sauter. Est-ce la barbarie qui recommence ; est-ce la fraternité qui va régner après que la puissance de l'or aura fourni son maximum, comme celui de l'idée, de la guerre, de la religion auront été fournis avant elle ? La dramatique conclusion de ce beau livre ne le dit pas.



Quittons ce lointain des temps (le roman de Wells se passe au XXIIIe siècle et à Londres), allons en contemporains aux confins des terres civilisées avec M. Claude Farrère. On a tout de suite le plaisir d'y rencontrer une figure très actuelle ; en dépeignant la vie d'Indo-Chine, M. Farrère n'a point oublié de silhouetter, en passant, M. Paul Doumer en train de donner une fête dans son palais d'Hanoï. Il passe, précédé de lanciers tonkinois portant des torches, il est entouré de soldats annamites, le sabre nu, et l'auteur constate que c'était d'une mise en scène habile et de goût. Les invités de M. Doumer sont presque tous des *civilisés*. Qu'entend par là M. Farrère ? Des hommes qui se sont débarrassés de tout préjugé d'Europe, ce qui consiste surtout à user librement de la congaï, de l'opium, du boy, sans compter d'autres menues distractions. La plupart entretiennent des dames de la société et tout le monde le sait, ce qui serait pour M. Farrère, un point notable de différence d'avec l'Europe. Mais il y a quelques exceptions ; il y a tout du moins dans la colonie de vraies femmes honnêtes et de vraies jeunes filles. Qu'arrive-t-il, c'est que, par contraste, ces *civilisés* à outrance, aimeront justement à en mourir, les femmes difficiles et les vraies jeunes filles, si rares, que leur offre le pays. Idée juste, car la loi des contrastes mène le monde ; ils en mourront d'une façon toute moderne ; un des héros, se jettera de sa bicyclette sous les chevaux qui traînent à la promenade la femme qu'il admire ; l'autre, qui est officier de marine, trouvera la mort en allant torpiller un vaisseau anglais, car

M. Claude Farrère, à la fin de son roman, a déclaré la guerre a l'Angleterre (roman conçu avant la visite de Tanger et les péripéties subséquentes).

D'ailleurs, un marin pense toujours un peu à l'Angleterre, et quand il est homme de lettres, et homme de lettres moderniste, il peut aussi penser à Rudyard Kipling, ce qui ne veut pas dire que M. Farrère imite Kipling, ni même Loti ; son livre a l'originalité d'un très bon reportage satirique sur des pays peu connus et, certainement, il constitue un argument pour ceux qui songent à renouveler le roman par le décor, car tout cela, sans être extrêmement neuf d'invention, fourmille d'ingénieux détails, de psychologies pittoresques, et on le lit comme on assisterait à un cinématographe de la vie d'Extrême-Orient, dont les images seraient accompagnées d'une conférence quelque peu acerbe et très alerte.

⁂

M. Philéas Lebesgue nous offre au contraire vers le lointain passé une curieuse et intéressante promenade. Ce jeune écrivain, dont on connaît surtout un beau livre de technique idéologique, *Au delà des Grammaires*, est un érudit et un poète de grande valeur. Il est persuadé, lui, que l'homme ne change pas beaucoup, que les mêmes climats continuent à former des hommes de morale semblable, et que nous pouvons encore très bien figurer, avec exactitude, presque scientifiquement, l'état d'âme des héros de la légende, pourvu que nous tenions absolument compte de leurs théories, de leurs superstitions et de l'ensemble de leurs croyances. Sans doute, ne s'agit-il point, dans le *Roman de Ganelon* qu'il nous offre, de suivre comme un travail scientifique et documenté, la psychologie du traître Ganelon, et de connaître à fond la vie et la pensée d'un homme dont l'existence réelle est sujette à caution. Mais en tenant pour vraie la légende de la personnalité de Ganelon et celle de Roland et le désastre de Roncevaux, on est tenté tout de même de se demander pourquoi Ganelon fut traître ; et Philéas Lebesgue nous répond : c'est qu'il aimait Aude, sa belle-fille, la fiancée de Roland. Soit, ne chicanons point sur cette hypothèse, le tout est que l'auteur qui l'a choisie s'en serve de façon intéressante, ce qui est le cas.

Et voici encore une voie nouvelle ouverte ou plutôt réouverte au roman. Si la tentative de Philéas Lebesgue réussit, et rien n'empêche de croire qu'elle réussira, nous verrons repasser au kaléidoscope du roman, les personnages de la légende épique, de l'histoire fabuleuse, du roman de chevalerie. Seulement, dans les textes d'antan, ils obéissent uniquement à quatre mobiles : l'amour, la cupidité, la religion, le désir de montrer leur force.

Dans les œuvres romantiques qui les font surgir, il sont parties de décor, et prétexte de lyrisme ; chez les poètes comme Hugo, le Cid

vaticine; chez les conteurs comme Dumas, les cavaliers du XVIᵉ siècle gesticulent. La nouvelle technique s'emparerait de l'anecdote légendaire et reconstruirait les éléments de leur intérêt, en les dotant d'une psychologie plausible et même probable. C'est une voie.



Est-ce à dire qu'il n'y en ait point d'autres, et que le roman ne pourra pas trouver encore de nouvelles filières qui lui permettraient de donner au lecteur une sensation de pleine nouveauté. On connait l'histoire que raconte Goncourt dans *Charles Demailly*; c'est un dialogue entre Mickiewicz et Michelet. Michelet dit à Mickiewicz qu'il est fort embarrassé; il va faire une conférence le jour même, et il n'a pas de sujet. Mickiewicz ne répond pas directement; mais, poussant un caillou de sa canne, il commence à parler géologie; de propos en propos Michelet s'emballe, se jette en savoureuses hypothèses sur le système du monde, et Mickiewicz l'arrête: « Vous voyez bien que vous avez là un magnifique sujet de conférence ».

De même pour le roman, le premier parti venu est le bon. Banville disait : « Vous n'avez pas de sujet de pièce; prenez simplement *Michel et Christine* et récrivez-le à votre manière ». Seulement il y faut la manière. Après des débauches de peinture historique, on admire un simple portrait, après les idéologies on savoure une petite idylle. Il est essentiel que de roman se renouvelle, mais le chef-d'œuvre peut obéir aux préceptes des réalistes comme à ceux des imaginatifs.

Gustave KAHN.

CARNET DE PARIS

La Question du Maroc.

Ni le Livre Blanc, ni le Livre Jaune, ni le Livre multicolore de la presse quotidienne, n'ont songé, à propos des polémiques et des compétitions dont le nouvel homme malade est l'objet à l'empereur du Sahara, et c'est sans doute cela qui a indisposé ce potentat pour Mohammed Shami, chétif sujet de son empire et chambellan honoraire de Sa Hautesse, au titre musulman. Les fonctions principales de Mohammed Shami étaient de raccoler des sheiks marocains pour les amener faire le *Salam-Aleikoum* à l'Hôtel Savoy, lequel est, on le sait, le Frohsdorf ou le Chislehurst de celui des jeunes Empereurs dont la visite à Tanger est celle qui ferait le moins de bruit dans le monde. Les protocoles et les délibérations des Parlements ayant fait outrageusement le silence sur Jacques Ier, c'est par la voix autorisée de la *Gazette des Tribunaux* qu'il fait éclater ses revendications. « Je plaide, donc j'existe », aurait pu dire d'après Descartes, à Perrin-Dandin, l'Intimé ou Petit-Jean. Il semble, d'après les discussions, que Mohammed Shami ne s'était pas, comme on dit, foulé pour amener aux pieds du souverain des cheiks énamourés. Hélas ! la fantaisie règne aussi bien dans le Moghreb-el-Aksa que ses souverains légitimes, Abdul Aziz ou Jacques Ier y règnent peu. En pensant au nombre majestueux de nougatiers et de vendeurs de tapis qui ornent les parages de Piccadilly et aussi ceux de White Chapel, comme ils encombrent nos boulevards intérieurs et extérieurs, on pense bien que le chambellan n'a eu aucune peine à amener vers le fumoir de son auguste maître quelques douzaines d'Orientaux, de Négritos ou de Maugrabins parfaitement basanés. L'étendue même du domaine de son maître, car le Sahara s'étend presque de l'Atlantique à la mer Rouge, et toucherait à la mer Rouge sans cette malencontreuse Nubie que l'empereur Jacques abandonne si munificieusement à l'Angleterre, cette vastitude même rendait plus facile le recrutement des sheiks et pouvait rendre plus coulant sur l'origine de ces vassaux de couleur sombre. Et pourtant l'hommage était très cher, et l'empereur, qui ne rêve que d'obtenir de ses braves sujets une affection pleinement désintéressée, n'a pas voulu payer la note.

Précédent fâcheux. Jacques Ier ne sait-il pas comment se fondent les empires ? Il veut commander un désert et il lésine ! Est-ce donc parce qu'il l'a cru moins cher à obtenir qu'une terre fertile et peuplée d'une dense population ? Il est venu trop tard dans ce monde trop vieux. Il est passé le temps où on achetait un empire nègre, son souverain compris, pour une bouteille de rhum et une paire d'épaulettes de pompier. Il n'arrivera pas à finir plein de jours et de puissance, tel Charlemagne.

Le Triomphe du Roman-feuilleton.

O Eugène Sue, O Frédéric Soulié et vous, Jules Mary, leur fils, vos fictions, qui causent des accidents de personnes et des écrasements, parce que le cocher de la voiture du laitier, vous lit en tenant d'une main distraite les rênes de ses chevaux d'aurore, vos fictions qui clouent sur la porte de l'atelier, distraites et laissant se refroidir dans leur cornet les frites négligées, les jeunes apprenties, vos fictions font de la réalité, et parce que vous avez voulu que la Bretagne fût un pays mystérieux et terrible, elle le devient.

Comme dans le lointain passé que vous contez à faire trembler, des hommes masqués enlèvent des sages-femmes tremblantes, et ces tremblantes servantes de Lucine trouvent dans les chambres hautes des manoirs où on les entraîne, des femmes masquées et en mal d'enfant ; elles les délivrent et aussitôt des autos rapides les entraînent parmi la nuit, épaissie en leur faveur d'un opaque bandeau, vers leur domicile. Pendant ce temps, dans l'humble cabane du péager (pardon, du cantonnier, n'oublions pas le progrès), des angelets nouveau-nés pleuvent parmi des averses de pièces d'or (de billets de banque aussi pour le progrès), et c'est à la fois très romanesque, très romantique et très moderniste.

Les grandes maisons industrielles, soucieuses d'utiliser toute l'actualité se sont émues de cet état de choses, et l'on imprime déjà des langes pour enfants abandonnés, sur lesquels s'imprime en lettres pourpres, autrement dit en coton rouge, ces mots : Plus tard, ne lui donnez que du quinquina Dubonnet !

O Puissance du roman d'imagination ! O Eugène Sue ! O Soulié ! O Souvestre ! O Dubonnet ! O Jules Mary !

Néo-Impressionnisme.

Rue de Lile, chez Prath et Maynier, à côté de la sévère école des langues orientales, parmi les vieux livres, c'est, au mur, tout un éclat joyeux de couleurs claires. Fenêtre ouverte sur des paysages de soleil

de Matisse, natures mortes de René Prath où, dans l'or des cuivres bien fourbis, étincellent les chardons bleus dont les fonds sombres augmentent les clartés harmonieuses et les poussent au relief.

Portraits harmonieux et ensoleillés de Van Dongen, paysages larges de Milcendeau, de Derain, de Vlaminck, tels sont les éléments principaux de cette exposition où se sont réunis auprès de Charles Guérin déjà glorieux, des débutants doués comme Braque, les coloristes les plus ardents du Salon d'automne et des Indépendants.

Art de demain disent les uns, et pourquoi pas art d'aujourd'hui ? disent les autres.

Bébé.

Qu'est-ce que Bébé, d'où vient-il ? où va-t-il ? que dit-il ?

Il adore la toilette, il se coiffe volontiers d'un casque ; il salue trois fois son public après qu'on l'a applaudi, comme tous les bons artistes en chair et en os. Mais voilà Bébé, n'est pas en chair et en os ! Alors, c'est une marionnette ? si l'on veut ! En bois ? non ! En carton pâte ? non ! Bébé est un fantôme, un joyeux fantôme ; il aime ses aises et pour sa meilleure commodité l'hiver, il habite l'Algérie, et en particulier Alger, qu'il préfère à Nice, eomme moins snob. Le docteur Richet l'a vu, le connaît, en a parlé, et par sympathie, car on ne peut penser qu'un fantôme soit sensible aux bruits qu'il peut faire dans la presse, par pure faveur de bonne amitié, Bébé se déplace à chaque appel du docteur Richet, il écarte un rideau, fait trois petits saluts et s'en va.

D'où vient-il ? de l'infini, dit le Docteur.

D'Algèr, où il fait la concurrence à Lemice-Terrieux disent les contradicteurs.

Qui a raison ? Question grave ! Mais comme il serait aimable à Bébé, pour faire cesser tout équivoque à son sujet, de venir de temps en temps se promener autour de la musique militaire, au square ou place du Gouvernement, puisqu'il est un algérois décidé. Tout le monde pourrait le voir, l'admirer, le tâter, le palper, et ainsi Bébé ferait cesser cette fâcheuse tradition des fantômes de ne jamais apparaître que très indistinctement et à des gens persuadés d'avance que le fantômatisme, plus il est aigu, est davantage une preuve de réalité.

Le Cinquantenaire de David d'Angers.

Les fêtes pour le cinquantenaire de David d'Angers devraient provoquer un mouvement vers l'anecdote romantique comparable à celui qui s'est fait vers l'anecdote et le petit art XVIIIe siècle.

C'est une curieuse figure que David d'Angers et s'il compte parmi les meilleurs artisans du monument de l'école française, il a surtout à son actif cette merveilleuse série de médaillons où revit toute l'époque romantique, on pourrait presque dire l'épopée romantique. Peu de bustes de grandes dimensions, peu de statues sont aussi révélatrices que ces menues plaquettes de bronze où David inscrit tantôt la beauté à la fois fine et fière, menue et aquiline de Mademoiselle Mars, où le fin profil de Mademoiselle Deveria ; plus encore peut-être que le beau portrait de Chassériau, sa Delphine Gay évoque la Muse de 1830, la beauté de camée qui au jour de la première d'*Hernani*, suspendait la lutte dans la salle, interrompait l'attention donnée au drame et réconciliait classiques et romantiques dans le même élan d'admiration.

La vie de théâtre des temps romantiques, elle revit toute entière, dans une des plus belles œuvres de David d'Angers, une frise en terre cuite qu'il fit pour le théâtre de Béziers; c'est là que se trouve enclavée, dans un bas-relief, la plus belle statue de Rachel qui soit, et elle y semble vraiment dans l'ampleur de l'art du statuaire, la merveilleuse interprète des génies.

Pour ceux qui ne peuvent aller si loin, le Louvre avec des planches ou adhèrent, drues, par vingtaines les beaux médaillons de David est un renseignement sur lui, partiel mais suffisant.

Le Tri-Centenaire de Corneille.

Chacun cherche une façon ingénieuse de célébrer le tri-centenaire de Corneille; les uns proposent pour *le Cid* une interprétation de Corneille. M. Claretie veut que des cendres soient transportées au Panthéon, ce qui serait extrêmement facile si l'on savait où elles sont ; le Souvenir Normand jouerait volontiers Polyeucte dans la petite maison de Petit-Couronne ou vécut Corneille, ce qui serait vraiment mettre Corneille un peu à l'étroit. Il y aurait un moyen d'honorer la mémoire du grand tragique ! Ce serait de jouer en son honneur et sous son patronage posthume quelque belle œuvre dramatique nouvelle, de jeune, une ou plusieurs, sans que ce soit forcément une tragédie en cinq actes et en vers.

A cela, personne n'a songé.

Et pourtant ne serait-ce pas la meilleure manière d'honorer Corneille que de le ressusciter un jour pour un bienfait ?

PIP.

CHRONIQUE MUSICALE

Les Pêcheurs de Saint-Jean, de M. Ch.-M. Widor,
et *la Coupe Enchantée*, de M. Pierné, à l'Opéra-Comique

A Saint-Jean-de-Luz, sur la côte basque, Jacques, le pilote dévoué du maître-pêcheur Jean-Pierre, aime Marie-Anne, la fille de son patron, et Marie-Anne l'aime aussi. Justement les deux amoureux sont parrain et marraine de la nouvelle barque de Jean-Pierre, et Madeleine, la mère de Jacques, trouvant joli le couple que forment les deux jeunes gens pendant la cérémonie, avoue ingénuement au terrible Jean-Pierre son rêve maternel. « Tu es folle! s'écrie le vieux loup de mer; donner ma fille qui sera riche à un sans-le-sou! Jamais! » Et il chasse brutalement Jacques de son équipage.

Cependant les deux jeunes gens s'aiment: malgré leur découragement et leurs luttes, ils nourrissent vaguement l'espoir que tout s'arrangera. En effet, par une nuit de tempête, la barque de Jean-Pierre est sortie pour la pêche; la barque est démontée; l'équipage va périr. Mais Jacques est là, sous la jetée, sous le grand Calvaire autour duquel se sont groupées les femmes affolées; rapidement il arme une barque et arrache les pêcheurs à la mort; Jean-Pierre, sauvé par Jacques, ne lui refuse plus sa fille, car « les amoureux sont les plus forts. »

M. Henri Cain, le librettiste, en donnant à son ouvrage le sous-titre de *Scènes de la Vie Maritime*, l'a diversifié d'une série de hors-d'œuvre, tels que le baptême d'une barque, danse de sardinières, rentrée de matelots au port, scène d'ivresse, duos d'amours, où l'on retrouve le peintre épisodique de la *Navarraise* et de *Cendrillon*. Ce sont justement ces hors-d'œuvre, ce sont les scènes les moins dramatiques qui ont le mieux inspiré la composition.

M. Widor n'est point fait pour la musique de théâtre : son grand talent et ses hautes conceptions artistiques sont plus à leur aise dans la symphonie et dans la musique de chambre; c'est là que ses rares qualités musicales s'épanouissent le plus naturellement et le plus librement. Dans les *Pêcheurs de Saint-Jean*, toutes les fois que le symphoniste, contraint par l'action plus vivante ou plus tragique, veut faire

place au musicien dramatique, on sent vivement l'inexpérience de celui-ci. Leur union, leur fusion intime ne se produisent jamais complètement. Ces deux faces inégales du talent de M. Widor se juxtaposent sans se mêler, et dans les passages où la symphonie essaie d'apporter ses plus pathétiques ressources au développement de la vie dramatique, elles se paralysent l'une l'autre. C'est ainsi que dans la scène finale, — la tempête et le sauvetage de la barque ballottée par la mer, — la furie des éléments, l'orage, la terreur et l'angoisse des femmes qui composent un tableau symphonique si plein d'émotion, de puissance et de vérité, s'apaisent brusquement, et s'interrompent à plusieurs reprises pour permettre des monologues tels que celui de Jacques, ou pour laisser entendre des rappels de motifs exposés par un instrument solo ou par l'orchestre en sourdine. Ailleurs, le symphoniste, conscient de sa supériorité, a peur, semble-t-il, de ne pas laisser au musicien dramatique une part assez belle, et s'arrête complètement, pendant que les personnages précipitent l'action : c'est alors une déclamation toute nue, mais torturée, antimusicale, sentant l'effort et la convention.

Cette dualité est infiniment regrettable : si les deux aspects du talent de M. Widor étaient d'aussi haute valeur, quelle œuvre vraiment remarquable eussent été les *Pêcheurs de Saint-Jean !* Il suffit pour s'en convaincre d'écouter la belle ouverture, ardente et tumultueuse ; la page admirable où est si délicieusement peint le calme de l'océan ; les jolies chansons populaires ; la suave prière à la Vierge ; et les deux duos d'amour, le second surtout, si enfiévré de passion brûlante, si ardent, si ému. Tout cela est traité avec une sûreté de touche, un éclat, une véhémence, une sensibilité extraordinaires. C'est de la belle et bonne musique, virile, noblement rude, lorsqu'elle s'exalte, élégante sans mièvrerie, lorsqu'elle s'apaise, vivement et surabondamment plastique.

Cette dernière qualité me paraît primer les autres. M. Widor n'est nullement un musicien concentré ; il n'enfermera jamais tout un monde dans une note, dans la facette de bague d'un accord mystérieux et beau. Il est au contraire un diffus et un bouillonnant de lumière, répandant autour de lui la couleur et le son. La richesse de sa palette et l'exubérance de son dessin sont admirables.

Toutes ces qualités sont d'essence rare, surtout lorsqu'elles sont servies par une probité artistique aussi haute, et une personnalité aussi franche que celles de M. Widor. Il y a une douzaine d'années, paraît-il, que les *Pêcheurs* sont écrits, et prêts à affronter la scène ; nous avons assisté ces derniers temps aux premières représentations d'œuvres exécutées dans les mêmes conditions : presque toutes « dataient » déjà, et portaient la trace de la formidable emprise de Wagner qui était encore si forte, il y a dix ans, et dont nous commençons aujourd'hui à nous débarrasser. Les *Pêcheurs* ne datent point, et l'on pourrait les croire écrits d'hier.



En même temps que les *Pêcheurs de Saint-Jean*, l'Opéra-Comique donnait un acte de M. Gabriel Pierné, la *Coupe Enchantée*. On en connaît le sujet, tiré de la Fontaine, qui lui-même l'avait pris à Boccace; il est aussi peu musical que possible, et, arrangé à l'usage de familles, manque totalement d'intérêt. M. Pierné, dont de beaux et nobles ouvrages, tels que la *Croisade des enfants*, ont montré les hautes tendances, a sans doute écrit cette petite partition pour se distraire et se délasser. Nous n'y avons point trouvé le même agrément. Plusieurs pages en sont pourtant vives, pimpantes et spirituelles; d'autres sont un pastiche amusant et très réussi de la musique du XVIIIe siècle, l'ouverture notamment. Mais c'est beaucoup trop longuement traiter un sujet aussi mince, et la scène principale, celle où Lélie, l'adolescent élevé dans l'ignorance du sexe charmant jusqu'à n'en soupçonner même pas l'existence, sent de vagues aspirations troubler son âme ingénue, et s'interroge et hésite, a le tort de faire penser et de rester infiniment inférieure à une scène analogue, la scène exquise et divine où Mozart fit rêver Chérubin. Il est dangereux de recommencer les chefs-d'œuvre.

L'interprétation de ces deux ouvrages est excellente. Dans les *Pêcheurs de Saint-Jean*, Mademoiselle Claire Friché est une délicieuse et jolie et tendre Marie-Anne; M. Vieuille (Jean-Pierre) qui fut un si remarquable Walter, et Salignac (Jacques) sont parfaits d'attitude et de voix. Dans la *Coupe enchantée*, tous rivalisent d'esprit et de verve, et tout spécialement M. Cazeneuve et Madame Rachel Launay.

Il est devenu tout à fait banal de louer la mise en scène et les décors de l'Opéra-Comique; dans tous les ouvrages que représente ce théâtre, une large part du succès revient incontestablement au merveilleux talent de M. Carré. On n'a pas oublié les fériques splendeurs de *Miarka*. Le jardin à la française de la *Coupe enchantée* est un lieu de délices, et la tempête du dernier acte des *Pêcheurs*, avec ses gigantesques lames qui viennent s'écrouler sur la digue, sous un ciel embrasé d'éclairs, est d'un réalisme magique et terrifiant.

J. SAINT-JEAN.

LES LIVRES

Fernand Sarnette : *Aventures d'un Français au Maroc* (Librairie Molière). — Au milieu des événements d'une exceptionnelle gravité qui ont surgi de question marocaine, la publication par l'auteur de deux pièces diplomatiques secrètes a ému à juste titre la presse européenne, car elle jette une lumière nouvelle sur cette affaire et la font prévoir grosse d'événements.

Passionnant par les aventures dramatiques qu'il décrit, instructif par les mille détails pittoresques qu'il dévoile sur la vie et les mœurs des peuples du Maroc, le nouveau volume de Fernand Sarnette, écrit dans une langue forte et colorée, s'affirme comme un des grands événements littéraires de l'année.

Camille Flammarion : *Annuaire Astrologique et Météorologique*, pour l'année 1906 (Ernest Flammarion). — C'est la 42e année de cette publication qui a reçu chaque année des perfectionnements lui donnant une valeur incomparable, et qui rend tant de services aux amateurs de sciences et aux observateurs.

On y trouve :

Les articles généraux du calendrier, levers et couchers du soleil, de la lune et des planètes, ainsi que leurs passages au méridien, phases de la lune, levers et couchers du soleil pour tous les pays, etc. ;

Les observations à faire au Ciel tous les jours de l'année ;

Les cartes des positions des étoiles pour chaque mois et de la marche des planètes ;

Les détails et figures des éclipses de soleil et de lune ; les principales occultations de planètes et d'étoiles par la lune, avec les figures ;

Les positions des étoiles fondamentales ; les dessins des planètes ; les étoiles doubles ; les mouvements propres ; les tableaux et données numériques de l'Astronomie planétaire et sidérale et de la cosmographie terrestre ; les douze mouvements de la Terre ; le magnétisme terrestre depuis l'an 1541 ; les méthodes pour s'orienter ; les positions géographiques ; une instruction sur les instruments ; les observations météorologiques, températures annuelles et mensuelles, hauteurs de pluie, etc., depuis deux cents ans ; un calendrier perpétuel ; en un mot toutes les données d'un Annuaire scientifique aussi complet que possible.

Jean de Bonnefon : *Lourdes* (Louis Michaud). — M Jean de Bonnefon est un des hommes les plus au courant des choses ecclésiastiques et, en un style vigoureux, il écrit sur les gens d'Eglise des pages qui resteront. Ce n'est point que M. Jean de Bonnefon soit un ennemi de la religion ; au contraire : il affirme bien haut sa foi catholique ; ce qui ne l'empêche point (et c'est grandement à son honneur) de dévoiler parfois avec une certaine rudesse, les combinaisons commerciales des vendeurs du Temple. Son livre, *Lourdes*, est l'historique, d'une implacable documentation, du miracle de Bernadette. On peut suivre pas à pas la genèse de cette gigantesque entreprise et son développement. C'est un livre attrayant en même temps qu'instructif et il est à souhaiter qu'il se répande partout.

Emma **Milton** : *Eugénie Croizier* (Flammarion). — La vérité douloureuse de l'aventure, des scènes de vie provinciale amusantes ou cruelles, des types de fonctionnaires, une âme de femme infiniment délicate, feront le succès de ce roman d'amour tragique. Victime de la famille, du mariage et de la méchanceté d'une petite ville orgueilleuse d'être une préfecture, *Eugénie Croizier* ne peut survivre à la douleur suprême : le départ de l'être aimé.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Le Gérant : **Pierre LEMONNIER.** AUXERRE. — IMP. A. LANIER.

La Nouvelle Revue

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(Nouvelle série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P.-B. GHEUSI et Henri GAUTIER, Directeurs

Henri AUSTRUY, Secrétaire de la Rédaction

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :	12 Mois	6 Mois	3 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine. . .	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER

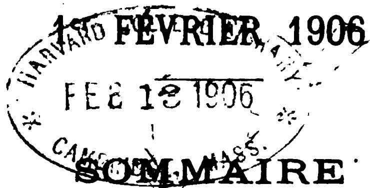
Prix : 2 fr. 50

N° 152 — Nouvelle Série. Tome XXXVIII. — 3e Livraison. 27e Année

La Nouvelle Revue

PARAIT CHAQUE MOIS, LE PREMIER ET LE QUINZE

1er FÉVRIER 1906



SOMMAIRE

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

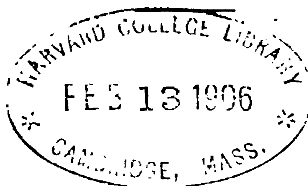
26, RUE RACINE (VIe)

1906

TÉLÉPHONE 801-46

LETTRES DE BAUDELAIRE

A POULET-MALASSIS (1)



17 mars 57.

Je viens, mon cher ami, de porter à la poste la première feuille (2) avec un bon à tirer, sauf l'arrangement de la dédicace (3). Mais une idée soudaine me fait vous écrire ce petit mot.

Est-ce qu'une dédicace ne doit pas tout précéder, même le texte? J'ai le souvenir, je crois, d'avoir vu un faux titre après la dédicace. Vous comprenez que toutes ces petites questions vous sont abandonnées.

J'espérais pouvoir trouver aujourd'hui le temps de vous écrire une longue lettre, je ne l'ai pas pu, et cependant j'ai raté, pour la première fois, mon feuilleton (4).

D'Aurevilly fait un grand article (qui devait paraître aujourd'hui) sur les *Odes* (5), article qui sera évidemment bien singulier, car il m'a dit qu'il vous avait accablé de ses plus jolies flatteries, et en même temps je sais que le livre l'a exaspéré jusqu'à la fureur.

(1) Deux paquets de lettres du poëte à son éditeur, ami et intime confident ont déjà été publiés, le premier dans *Charles Baudelaire, souvenirs, correspondances* (Paris-Pincebourde, 1872), le second dans *Charles Baudelaire, Œuvres Posthumes et Correspondances inédites* précédées d'une étude biographique par Eugène Crépet (Paris, Quantin, 1887). Cette troisième liasse relie les deux publications précédentes et les complète. — Rappelons pour l'explication des chiffres nombreux qu'on rencontre dans cette correspondance, que le poëte et son éditeur, dont la gêne était égale, se prêtaient volontiers leur signature aux heures difficiles.

(2) La première feuille des *Fleurs du Mal.*

(3) La dédicace à Théophile Gautier.

(4) Il s'agit évidemment des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* dont Baudelaire avait commencé la publication au rez-de-chaussée du *Moniteur*, dès le 25 février 1857.

(5) Les *Odes Funambulesques* de Théodore de Banville, que Poulet-Malassis venait d'éditer.

9 décembre 1858, 6 h. 1/2 du soir.

Mon cher ami, j'attendais un mot de vous ce matin ; — et puis ce soir, — or, pour mes affaires littéraires, je suis obligé de voir Calonne (1). Demain, que vais-je lui dire, sans réponse de vous ? La teneur de votre réponse devait évidemment diriger une conversation avec lui. Écrivez-moi donc un magnifique *non*; non, pas de billets de moi, pas de billets de vous, pas de billets Calonne, alors je serai content. Positivement, je n'irai pas demain chez lui, si je n'ai pas reçu une lettre de vous.

Tout à vous.

1er décembre 1858.

Je vous remercie, mon cher ami, car, positivement, j'étais malade de tristesse et d'inquiétude. Penser qu'un charmant logement m'attend chez moi, et que ce Chanaan (2) m'est interdit à cause de quelques misérables dettes !

J'ai bien fait de ne pas aller chez Calonne aujourd'hui. Avec votre lettre, je peux y aller, et j'ai l'espoir de lui faire faire tout ce que je voudrai. Mon traité est dans mon pupitre, à l'hôtel ; j'irai le chercher demain. Seulement, la journée devait être occupée par un déménagement de papiers ; il est certain que vous ne recevrez après demain que le traité, l'exposé de vos comptes, que vous me demandez, ne pouvant être fait que dans l'entrevue avec Calonne. Il est présumable que le prêteur, si prêteur il y a, hélas! désire être nanti du traité pour m'empêcher d'emprunter deux fois la même valeur. Cette défiance est naturelle, mais peu honnête.

En attendant, voici mes comptes selon moi :

J'ai reçu (argent prêté par Calonne, il y a un an) : 350 francs.

J'ai livré *Le Haschisch*, 400 et quelques francs.

(1) Le directeur de la *Revue Contemporaine Le Haschisch*, avait paru dans ce périodique en septembre 1858. En 1859, M. de Calonne donna encore du poète des *Fleurs*, *La Danse Macabre* (mars), *Les Sept Vieillards* et *Les Petites Vieilles* (septembre), *Sonnet d'automne*, *Chant d'automne*, *Le Masque* (decembre). Mais le traité auquel Baudelaire fait allusion dans cette lettre et dont il sera plus explicitement question dans la lettre suivante, est certainement relatif à la livraison et à la publication des *Enchantements et tortures d'un mangeur d'opium*, dont les premiers chapitres parurent à la *Revue Contemporaine*, en janvier 1860.

Ajoutons que les relations du collaborateur et du directeur n'étaient point, elles non plus, que « littéraires ». Plus d'une fois, M. de Calonne, comme tant d'autres, aida Baudelaire de son crédit.

(2) La villa que Mme Aupick habitait à Honfleur.

Restent 50 et quelques francs actuellement en caisse.

12 octobre a lieu le traité.

J'ai reçu 500 francs (le billet).

L'Opium (3 feuillets) est livré.

Le traité implique 15 feuilles au 12 avril.

Il n'y en a plus que 12 à livrer. De ces 13 feuilles, les unes (au nombre de 6) à 200 francs ; les autres à 250 francs.

$$6\times200=1.200$$
$$9\times250=2.250$$
$$3.450$$

d'où il faut défalquer le billet à compte 500

Restent...... 2.950

Raisonnablement, je ne peux pas faire plus de quatre feuilles par mois, surtout avec mes habitudes de concoction spirituelle. Calonne n'en publiera jamais moins de deux (400 ou 500 fr.).

Serai-je obligé de faire, en outre, une lettre ainsi conçue : Je prie madame Aupick, ma mère et mon héritière naturelle, au cas que je meure, de rembourser la somme de —— prêtée par ——, sur tel traité ?

Bonne précaution, mais humiliante.

Je n'ai pas vu votre journal. Je m'en f... comme de l'autre, et de tous ces petits torche-c... qui me sont d'autant plus odieux que je suis occupé de choses plus tristes ou plus sérieuses.

Il est probable que je vais faire une petite feuille sur les emplettes espagnoles (1)...

30 décembre 58.

Mon cher Malassis,

Tout est pour le mieux. Faites faire, pour diminuer tout délai (mes bibelots personnels seront vendus le 4) les deux délégations à Chaussepied, l'une portant sur la *Revue Contemporaine*, l'autre sur les *Fleurs* et *Edgar Poë* (3 vol.).

Je ne vous écris pas de détails. Vous lirez la lettre de Tenré : elle a 4 lignes.

Je pars ce soir ou demain. Ne m'en veuillez pas si je n'apporte pas le bouquet de votre sœur cette fois ; ce sera pour dans deux ou trois jours.

Calonne vient de payer 10.000 francs le roman nouveau de

(1) Il s'agit sans doute de tableaux acquis par quelque musée. Nous n'avons pas trouvé trace de ce travail dans les *Œuvres Complètes* ni dans les manuscrits inédits de Baudelaire.

Feydeau (1) : 15 feuilles. J'ai fait une explosion ; mais il paraît que c'est une *spéculation !*

Tout à vous. Aucun renouvellement ne sera nécessaire.

Pas de caisse d'épargne. C'est votre Lauzun qui est cause, ou plutôt votre Lacour (2), que Tenré ne fait pas tout d'un seul coup.

(NEUF MOIS)

Vous me ferez penser à vous raconter l'entrevue Sasonoff (3).

28 février 59.

Ah! vous aviez deviné l'affaire Sainte-Beuve-Babou (4). J'ai reçu il y a quelques jours une lettre épouvantable de Sainte-Beuve. Il paraît que le coup l'avait frappé vivement. Je dois lui rendre cette justice qu'il n'a pas cru que j'eusse jamais insinué une pareille chose à Babou. Je lui ait dit que les compliments et les conseils qu'il m'avait adressés lors de mon procès étaient chez vous (5) et que nous avions eu l'idée d'en faire la matière (à développer) d'une préface pour la seconde édition.

Ou Babou a voulu m'être utile (ce qui implique un certain degré de stupidité), ou il a voulu me faire une niche; ou il a voulu, sans s'inquiéter de mes intérêts, poursuivre une rancune mystérieuse. J'ai fait part de mon mécontentement à Asselineau, qui m'a répondu que je n'avais pas à me plaindre, puisque cela m'avait valu une longue lettre de l'oncle Beuve.

Je n'ai pas encore eu de nouvelles de vos 1.035 francs. Je voudrais bien ne pas aller à Paris avant d'avoir payé cela moi-même.

Voyez donc comme cette affaire Babou peut m'être désagréable, surtout si on la rapproche de cet ignoble article du *Figaro*, où il était dit *que je passais ma vie à me moquer des chefs du romantisme* à qui je devais tout d'ailleurs (6).

(1) *Daniel*, sans doute.

(2) Louis de Lacour de la Pijardière (1832-1891) a publié chez Malassis et de Broise un certain nombre de *Memoires*, dont ceux de Lauzun. Tenré devait être un imprimeur.

(3) Russe lettré qui habita Paris plusieurs années et que Baudelaire consulta souvent pour ses travaux.

(4) Babou, dans un article de février 1859, intitulé : *De l'Amitié littéraire*, avait violemlemment reproché à Sainte-Beuve de n'avoir pas défendu ouvertement Baudelaire, lors du procès des *Fleurs du Mal*.

(5) M. Eugène Crepet dans les *Œuvres Posthumes*, a donné le texte de cette note de Sainte-Beuve.

(6) Dans un article daté du 18 juin 1858 intitulé les *Hommes de demain*, Jean Rousseau, rédacteur au *Figaro*, avait accusé Baudelaire d'avoir tenu, en plein divan Lepelletier, cet étrange propos : « Hugo? qui ça Hugo? » Baudelaire avait répondu à cette absurde imputation par une lettre pleine de bon sens et de dignité.

N'y a-t-il pas deux planches de Debucourt se faisant pendant réciproquement? Quel en est généralement le prix?

Vignères (1) a déménagé? Ce n'était pas rue de la Pommeraye que nous étions allés ensemble.

Et l'*Artiste?* Plus d'Edouard Houssaye; maintenant c'est Arsène. Et les uns veulent communiquer les épreuves à Gautier (2), et les autres veulent attendre son retour fin avril. Lui, avant de partir, m'a dit *qu'il se reposait de tout sur moi.*

Et enfin, personne n'a pensé à m'envoyer le prix de mon article (100 francs pour 25 colonnes à peu près). Le monde est bien méchant.

Tout à vous.

Et votre gorge?

Cela est d'autant plus ennuyeux que mademoiselle Ernesta m'a dit que Gautier, pour maintes raisons, serait bien aise de recevoir l'article à Pétersbourg.

26 mars 1859.

Mon cher, vous avez dû recevoir le billet, *hier, 25,* mais à six heures du soir. Cependant votre lettre de ce matin m'inquiète. Il faut m'écrire un petit mot *tout de suite*. Je ne pars que *mercredi.*

J'ai rencontré De Broise (3) qui m'a reproché de l'avoir fait priver de ses droits politiques (4), et qui m'a dit vous avoir écrit pour vous prier de ne faire du Gautier qu'un tirage minime, attendu que c'est un ouvrage d'une nature toute *parisienne*. Je ne sais pas au juste ce qu'il entend par là, si ce n'est que Gautier est inconnu au delà de Paris et que l'article est inintelligible ailleurs.

Je n'ai jamais eu de prétention à un tirage exorbitant; mais je ne veux pas d'un tirage ridiculement petit et je ne veux pas que vous ayez l'air d'imprimer quoi que ce soit de moi par complaisance.

(1) Un des principaux marchands de gravures à cette date.

(2) Il s'agit de la notice sur Théophile Gautier.

(3) L'associé de Malassis.

(4) Allusion à la condamnation obtenue par le ministère public contre l'auteur et les éditeurs des *Fleurs du Mal*. — Dans une lettre, en date du 13 février 1859, que nous avons supprimée parce qu'elle n'offrait qu'un intérêt chirographaire, on trouve cette phrase en *post-scriptum* : « Quant à de Broise, chargez vos deux poings de fluide magnétique poétique et frappez-le alternativement de toute votre force dans le dos et dans le plexus solaire. Cela pourra être considéré comme une espèce d'envoûtement, et selon le rituel de la haute magie, tous les envoûtements secondés par une puissante volonté doivent réussir. Mais que cette opération douloureuse et bienfaisante ne vous empêche pas de lui présenter mes amitiés, — après. »

L'article continue son tintamarre. Il paraît que c'est une monstruosité. Chez Téchener ç'a été un scandale. Dites-m'en votre avis.

Vendredi 29 avril 1859 (1).

Mon cher Ami,

Le Théophile Gautier? — Voici une nouvelle épigraphe à ajouter.

Vous avez l'article; il est donc inutile que je vous l'envoie.

Faites bien mousser le texte afin que ça ait l'air d'une brochure respectable.

Et le portrait?

Enfin *l'Opium* est fini; cela va paraître. Il est indispensable que nous fassions aussi une brochure: *l'Opium et le Haschisch*; en sous-titre: *l'Idéal artificiel*; brochure composée de cinq feuilles de la *Revue Contemporaine*, presque un livre. Nous sommes *sûrs de la vente d'une pareille brochure*, et de plus nous déchargeons d'autant les malheureuses *Curiosités*, qui se trouveront ainsi composées généralement d'articles ayant trait aux *beaux-arts* et qui n'attendent plus pour être réimprimés que l'apparition du *Salon de 1859* (fini et que je livre ce soir ou demain), des *Peintres espagnols* et des *Peintres idéalistes* que je ferai en Mai.

Je serai heureux d'avoir votre opinion sur le Gautier. Rappelez-vous qu'il y a dix fautes dans *l'Artiste*, et qu'il faut que je lise les épreuves, *une seule fois*, à Honfleur; si vous faisiez cela tout de suite, je vous les corrigerais en une heure; je vais avoir un peu de loisir.

J'ai lu à Paris des lettres de vous où il y avait du découragement. Si vous vous découragez, alors vous courrez de vrais dangers. Je ne veux pas que vous perdiez la tête pour si peu, et rappelez-vous que ce n'est pas seulement l'égoïsme qui parle, mais l'amitié. Il y a eu quelques instants où votre situation était très belle. Cela peut se retrouver, et facilement.

J'ignore quand j'aurai le plaisir d'aller à Alençon. J'ai cependant de grandes nouvelles et de grands projets à vous expliquer; mais c'est long. Présentez mes amitiés à toute votre famille.

Un mot, je vous prie, dans votre réponse, relativement au Lamothe-Valois (2).

(1) Des fragments de cette lettre ont paru dans Charles Baudelaire, *Souvenir, Correspondance*, chez René Pincebourde, Paris 1872 et dans Charles Baudelaire, *Œuvres Posthumes* publiées par Eugène Crépet, Paris, Quantin, 1887.

(2) Mémoires qu'il était question de publier chez Malassis.

Maintenant, chose grave comme un post-scriptum : je suis revenu ici pour travailler avec rapidité et compenser le temps que m'a fait perdre à Paris un gros accident.

Vous recevrez cette lettre et ce billet samedi 30. Il faut que je verse le 3 mai 120 francs à la maison de santé, plus 30 francs pour la garde-malade. Je ne puis pas aller à Paris. Profitez du samedi (demain) pour escompter ce papier payable ici, chez ma mère (où aucun protêt n'aura jamais lieu), et, *dès dimanche*, envoyez 150 francs (un billet de 100 et un de 50) à M. le Directeur de la maison municipale de santé, 200, Faubourg-Saint-Denis. Vous direz dans votre lettre que vous envoyez cela de la part de M. Baudelaire pour la pension de mademoiselle Jeanne Duval, qu'il y a 120 francs pour la pension, et que les 30 francs doivent être remis à la malade elle-même pour sa garde. Le reçu sera remis à mademoiselle Duval.

Quand même tout cela vous ennuierait beaucoup, je compte sur votre amitié. Je ne veux pas qu'on mette ma paralytique à la porte. Elle, peut-être, en serait contente ; mais moi, je veux qu'on la garde jusqu'à épuisement de tous les moyens de guérison.

Il est bien entendu que vous faites une lettre chargée. La lettre partant dimanche arrive à Paris le 2, la veille du jour où il [est] nécessaire de faire inscrire la pension de nouveau.

Le billet (que j'avais d'abord fait à un mois, et que j'ai renvoyé à deux après avoir consulté mes recettes) est de 160 fr. Il restera donc 10 fr. sur lesquels portera l'escompte. De ce qui restera vous ferez faire un petit mandat que vous m'enverrez à Honfleur.

A propos, ma mère a payé plus de 1.035 fr. pour la traite, mais je ne me rappelle plus la différence. Merci pour vos costumes.

Tout à vous.

J'ai encore bien d'autres choses à vous dire ; mais j'ai vingt lettres à écrire aujourd'hui. *Répondez-moi demain.*

Croyez-vous que cet imbécile de Calonne a jeté les hauts cris en lisant le *Voyage?*

Depuis qu'il est sûr de marcher, il est redevenu tâtillon et *ultra rédacteur en chef.* Et il a l'effronterie de me tourmenter pour avoir de nouveaux vers. *Il n'en aura pas.* Il va avoir son *Opium,* et je lui ai donné ma parole qu'en *Juin,* je lui ferais deux nouvelles *assez longues,* qu'il paierait *comptant* (soit en billets, soit en argent) *à vous bien entendu.*

Nouvelles *Fleurs du Mal* faites. A tout casser comme une explo-

sion de gaz chez un vitrier. Mais quoi que me dise la dame de Calonne, elles iront ailleurs que chez *elle !*

Réponse tout de suite. — Plaignez-moi et aimez-moi, car je suis furieux de tout ce qui m'arrive et de tout ce que je lis, — et mécontent de tout ce que je fais.

Puisque je vous cause du tintouin, il faut que je vous fasse rire un peu. Sachez que, pour remettre mon cerveau à l'endroit, je viens de relire (pour la première fois depuis vingt-cinq ans peut être) la *Grandeur et Décadence des Romains*, *Le Discours sur l'Histoire universelle*, et les *Natchez !* Je deviens tellement l'ennemi de mon siècle, que tout, sans en excepter une ligne, m'a paru sublime.

Toutes les fois que vous serez trop abattu, faites comme moi.

Il faut ajouter à ce que je vous disais tout à l'heure à propos des *Curiosités*, que si nous faisions deux volumes, nous risquerions de faire un four et d'être *dédaignés* et *oubliés* ; tandis qu'un seul volume de dissertations est facilement digestible.

Avez-vous lu l'éloge insensé de *Mireio* par le *vieux mauvais sujet?* A propos de M. Mistral, il a eu soin de ne pas rater l'inévitable calembour.

Un nom beau comme un surnom ! Un poète plein de souffle !

13 juin 59.

(1) ... Enfin, j'ai fait une *nouvelle* basée sur l'hypothèse, découverte d'une conspiration par un oisif qui la suit jusqu'à la veille de l'explosion, et qui alors tire à pile ou face pour savoir s'il la déclarera à la police.

Mon drame (2) va bien, et il faut même à cause de cela, que j'aille à Paris,

Je pense sans cesse à vos trois mille francs. Je crois pouvoir espérer (et je vous expliquerai cela quand je vous verrai) que je vous les remettrai en septembre !

Puis-je aller à Paris sans crainte ? sans inquiétude ? Je fais allusion au billet de 430 (430 ?) pour le 19, et à la promesse de renouvellement que vous m'avez faite à Paris. Si j'avais du papier timbré, je vous l'enverrais, mais je présume que vous préférerez

(1) Nous ne donnons de cette lettre que le fragment inédit, et parce qu'il nous semble marquer d'une façon particulièrement intéressante l'influence de Poë combiné avec le satanisme paradoxal où se complaisait souvent Baudelaire.

(2) L'*Ivrogne*, sans doute.

la signature d'un de nos amis communs. Le plus raisonnable serait que vous fissiez simplement une traite sur moi pour la somme que vous voudrez, et puis vous expédieriez à ma mère la somme, mais la somme juste, cette fois. Cette niaiserie est importante.

23 décembre 59.

Cher ami, je dîne ce soir chez M. Guys (1), qui est venu me trouver pour me dire (très gentiment, ma foi) que pour demain soir Noël il serait heureux de porter des babioles chez des amis.

Donc je lui paierai sa Noël avec une soixantaine de francs que je puiserai dans votre signature, et que je vous remettrai au jour de l'an ou bien que vous reprendrez en janvier sur un billet Calonne. Je serai, demain 24, chez vous à neuf heures.

Bien à vous.

Je ferai en sorte de vous apporter en même temps le paquet de notices.

1859 ?

Ouf ! voilà vos vers terminés (?)

Renvoyez-moi, ou plutôt rapportez-moi *Eurêka*.

Il n'est pas urgent d'escompter ce billet, je ne l'ai fait faire que par *précaution*, pour parer à l'imprévu qui se met en toutes choses. Le copiste est en train de recopier un grand morceau de quatre feuilles pour Calonne. Demain, je lui livrerai ; j'en ai déjà une partie.

J'ai la parole formelle de Calonne.

Mais puisque vous devez rester à Paris du 3 au 10, venez me voir le 5 ou le 6 ; *je serai content d'être appuyé par votre présence pour nous faire donner le plus possible*, vous pouvez toujours escompter du 10 au 15.

S'il y a lieu d'escompter le Duranty (2), que ce soit seulement pour nos affaires communes.

Le 8 (il sera temps) j'écrirai à de Rode (3) (qui m'a offert 200 fr. dont je n'ai pas voulu) que je demande *tout* le salaire d'*Eurêka ;* qu'il m'envoie en *argent* tout ce qu'il pourra avec une lettre qui autorise M. Malassis à *tirer* sur lui à Genève pour le reste.

Je viens d'écrire à Delacroix pour savoir si votre tableau était prêt. Pas de réponse. Il est toujours par monts et par vaux.

(1) « *Le peintre de la vie moderne* ».

(2) Baudelaire était en rapport d'amitié et d'affaires avec l'homme des *Marionnettes*.

(3) Le directeur de la *Revue Internationale*.

Gautier et du Camp réclament toujours leur exemplaire de la brochure.

Rien de neuf pour Calonne relativement à la subvention à reconquérir. Il paraît qu'il fait des abonnés. *La Revue Européenne* passe chez Dentu avec l'approbation du ministre qui ne donne plus que 60.000 au lieu de 120.000 fr.

Quant au moral, triste, triste, je m'ennuie et je me dégoûte de tout et de tout le monde avec une rapidité étonnante. Je pensais dernièrement que je n'ai plus d'amis que ma mère et vous. A propos du mot *pontife*, vous me ferez penser à vous raconter une histoire qui a failli me brouiller avec Calonne et conséquemment anéantir votre nantissement.

Tout à vous.

16 février 1860 (1).

... Je suis en froid avec Calonne (2). Je lui dois, tout compte fait, deux ou trois cents francs; mais il a un paquet de vers à publier. De plus je lui ai déclaré, très tranquillement, que les nouveaux promis paraîtraient à la *Presse*, que je ne pouvais plus, à mon âge et avec mon nom, supporter une pédagogie fatigante et inutile, et qu'après tout, le directeur d'un recueil littéraire n'avait le droit d'intervenir que dans le cas où on le pouvait compromettre par une maxime religieuse ou politique...

Un tas d'affaires désagréables !

Voilà Guys qui est bien un personnage fantastique, qui s'avise

(1) Nous avons supprimé, dans cette lettre, les fragments donnés dans les *Œuvres posthumes*, et qui n'avaient d'ailleurs aucun rapport avec les passages cités.

(2) Dans une lettre du 4 février 1860, et que nous ne donnons pas parce qu'elle a déjà paru dans les *Œuvres posthumes* presque in-extenso, on lit, fragment inédit : « Je me suis brouillé 4 fois avec Calonne, il m'a écrit deux lettres d'excuses et une cinquième fois il est retombé dans ses rages d'autorité et de direction littéraire. Cette vie-là m'est intolérable... »

Nous avons entre les mains plusieurs lettres adressées par le directeur de la *Revue Contemporaine* au poète des *Fleurs*, et l'impartialité nous oblige à dire que ces billets fort dignes, et même parfois d'une allure un peu raide ne ressemblent pas du tout à des lettres d'excuses. Mais Baudelaire n'avait point tort à coup sûr quand il reprochait à son directeur de mutiler ses textes et de défigurer ses vers. M. de Calonne ne s'était-il pas avisé par exemple, pour la *Danse macabre*, de substituer de sa propre autorité, à :

Bayadère sans nez, irrésistible gouge

. . . .

« Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge...

cette variante... correcte :

Bayadère sans nez, *aux yeux pleins d'épouvantes*,

. . . .

« Fiers mignons : *malgré l'art des pommades savantes*.

de vouloir faire un travail sur la *Vénus de Milo !* et qui m'écrit de Londres de lui envoyer une notice de tous les travaux et hypothèses faits sur la statue. J'ai présenté à Guys, Champfleury et Duranty ; mais ils ont déclaré que c'était un vieillard insupportable. Décidément les *réalistes* ne sont pas des *observateurs* ; ils ne savent pas s'amuser. Ils n'ont pas la patience philosophique nécessaire.

... Riez un peu, mais gardez-moi le secret : notre bon, notre admirable Asselineau m'a dit, comme je lui reprochais, à lui qui sait la musique, de n'être pas allé aux concerts Wagner : 1° *que c'était si loin, si loin de chez lui* (salle des Italiens) ; 2° *qu'on lui avait dit d'ailleurs que Wagner était républicain !*

Je lui ai répondu que j'y serais allé, quand même c'eût été un royaliste, que cela n'empêchait ni la sottise ni le génie. Je n'ose plus parler de Wagner ; on s'est trop f... de moi. Ç'a été, cette musique, une des grandes jouissances de ma vie ; il y a bien quinze ans que je n'ai senti pareil enlèvement...

Tout à vous.

9 mars 1860.

Mon cher ami,

M. de Calonne me prie de faire renouveler le billet de 360, qui incombe uniquement sur lui, et n'était pas comme celui de 500 fr. porté dans les frais à supporter par la caisse. Il y avait une nuance entre les deux billets. Il désire que je ne me serve pas de la maison Didot, et ceci, pour une raison que j'ai deviné être une petite raison d'orgueil.

Peut-il, appuyé par une prière, compter sur cette complaisance de votre part ?

Ce nouveau billet serait, comme celui de 500 (qui tombait le 5) revêtu des sacrements de l'administration, et il serait naturellement représenté par un manuscrit de moi. (Entre nous, je crois que ce sera le dernier.)

Et le *Paradis ?* nous n'avons plus que 9 mois et demi pour 4 volumes.

Tout à vous.

Vous me ferez sérieusement plaisir parce que vous m'épargnerez ainsi des courses.

Je tourne ma lettre pour vous demander très sérieusement s'il ne vous conviendrait pas d'être l'éditeur de l'album Méryon

(qui sera augmenté) et dont je dois faire le texte. Vous savez que malheureusement ce texte ne sort pas selon mon cœur (1).

Je vous préviens que j'ai fait une ouverture à la maison Gide.

Ce Méryon ne sait pas se conduire, il ne sait rien de la vie. Il ne sait pas vendre, il ne sait pas trouver un éditeur (2). Son œuvre est très facilement vendable.

13 mars 1860.

(3)... Je continue de douter que nous puissions faire deux volumes (4) en six semaines. Il faudra que nous pensions, surtout pour les *Fleurs*, à des affiches, des annonces et des réclames. La nature tout à fait impopulaire de mon talent me défend de négliger les moyens grossiers. (Citations quelques jours avant la mise en vente, affiches, annonces et réclames pendant la vente.)

J'ai donné hier soir le sonnet à N. (5). Il m'a dit qu'il n'y comprenait rien du tout, mais que cela tenait sans doute à l'écriture et que des caractères d'imprimerie le rendraient plus clair.

(1) On sait la haute opinion que Baudelaire avait du talent de Méryon. Dans ses *Peintres et aquafortistes*, notamment, il lui a décerné de longs éloges. Ce passage fait allusion au dissentiment qui sépara les collaborateurs quand il s'agit, la nécessité d'un texte reconnue, de spécifier la nature de ce texte. « Bon ! voilà une occasion d'écrire des rêveries de dix lignes, de vingt ou trente lignes avec de belles gravures, les rêveries philosophiques d'un flâneur parisien. Mais M. Méryon intervient, qui n'entend pas les choses ainsi. Il faut dire : à droite, on voit ceci ; à gauche, on voit cela... »

(2) Méryon donnait déjà des signes indéniables du dérangement cérébral qui devait le faire mourir à Charenton. Les *Œuvres posthumes* (p. 194-195) rapportent une bien curieuse ...conversation qu'eurent ensemble l'auteur de *Paris* et celui des *Fleurs*.

(3) Le complément du texte de cette lettre a été cité dans CHARLES BAUDELAIRE, *Souvenirs*.

(4) La seconde édition des *Fleurs* et les *Paradis Artificiels*.

(5) *Le Rêve d'un curieux*, pièce CL des *Fleurs*. Le texte qu'en donne Baudelaire, dans cette lettre, n'est pas tout à fait celui de l'édition définitive.

Nous donnons les variantes pour les baudelairiens curieux :

2e vers de la première strophe :

De toi, *dit-on souvent* : quel homme singulier !

1er vers du premier tercet :

J'étais comme l'*enfance* avide du spectacle.

3e vers du même tercet :

Mais voilà qu'une idée étrange me glaça.

Enfin 2e vers du deuxième tercet :

Avait lui « Quoi, me dis-je alors, ce n'est que ça ?

Quant à la deuxième pièce, celle dédiée à Guys (1) elle n'a pas avec lui d'autre rapport positif et matériel que celui-ci : c'est que, comme le poète de la pièce, il se lève généralement à midi.

... Relativement à Méryon, entendez-vous par : *acheter des planches*, acheter des planches de métal, ou bien le droit d'en vendre indéfiniment des épreuves. Je conçois que vous craigniez les conversations avec Méryon. Vous devriez traiter l'affaire par lettres (20, rue Duperré). Je vous préviens que la grande peur de Méryon, c'est qu'un éditeur ne change le format et le papier.

Quand recevrai-je des épreuves ? Quand viendrez-vous à Paris ?

Tout à vous.

Je présume que les ornements et le frontispice de M. Bracquemond sont finis. Etes-vous content, et dois-je l'être ? Duranty vient de m'apporter votre livre. Il me semble que... j'aimerais volontiers toutes ces femmes-là. J'en suis très attendri. Ce que vous me dites de Méryon ne change pas ce que je vous en écris.

Mars 60.

Vous avez raison. Strictement, la volonté n'est pas un *organe* et, cependant, j'avais voulu, par cette violation du langage, faire comprendre quelque chose. Si je disais que c'est un *fluide*, vous le supporteriez. Pourtant je me range à votre avis : il ne faut pas taquiner les habitudes de l'esprit public. De même et pour la même raison, je me range à votre avis relativement à : Ce *sont*... au lieu de *c'est des*... qui, quoique vous en disiez, est d'une langue plus pure (Pascal, Bossuet, Labruyère, Balzac, Honoré de Balzac, etc.).

Nous avons aussi des habitudes idyosin-chrâsiques (*sic*), comme dit Champfleury, qui vous poussent à parler autrement que ceux de notre siècle... (2).

18 avril 1860.

Je maintiens ce que je vous ai dit. Si le 1er mai je n'ai pas fini la *préface* et les *trois morceaux* dont je vous ai parlé, je les sacrifie.

(1) *Le Rêve Parisien.* La première strophe a été refaite. En voici le texte primitif :

De ce fastueux paysage
Tel que jamais mortel n'en vit
De pareil, ce matin l'image
Vague et lointaine me ravit.

(2) La suite de cette lettre a paru dans le CHARLES BAUDELAIRE, *Souvenirs*.

Mais il faut, même au cas où je les sacrifierais dès aujourd'hui, aller à *Honfleur*, car il me manque aussi — sans compter *Danse Macabre, Sonnet d'Automne, Chant d'Automne, Paysage parisien d'après Mortimer* et *Duellum;* tous ces papiers sont si bien cachés que ma mère ne pourrait pas les trouver. Ensuite je ne me soucie pas beaucoup d'ajouter à mes nombreux tourments actuels la correction des épreuves des *Fleurs*.

Pour tous les billets, c'est entendu. Je ne partirai pas sans avoir pourvu, par Christophe et Duranty, aux 2.400 du 10 mai. Je vous répète qu'on peut se fier au maître de cet hôtel, et la preuve c'est que plusieurs personnes du Havre ou de Dieppe, qui ont demeuré chez lui, font des billets payables chez lui. Rappelez, vous qu'il s'appelle Rousset. Il est évident que le plus raisonnable est de ne lui envoyer l'argent que la veille, mais nous oublions tous les deux que je passerai trois jours à Honfleur, que je serai ici, à Paris, le 4, et que très probablement je ne retournerai à Honfleur que le 11.

Tout à vous.

Je vous jure que tous vos *sermons* étaient bien inutiles. Je sens tous vos ennemis, non seulement par *idyosin-chràsie* (1), mais aussi par corrélation d'intérêts.

Avril 1860.

Voici une lettre navrante. La *Revue Internationale* elle-même m'a moins humilié par *ses* sottises que vous par les *miennes*. Je reprends votre lettre, article par article.

1° Du *monde* féminin, *mundi muliebri* (2). Comment osez-vous m'attribuer ce bizarre génitif? Souvenez-vous du *Sultan*, servant à exprimer l'admiration pour une femme *adorablement mince* et d'un genre de beauté *florentine*. Comment n'avez-vous pas deviné que de Calonne, *qui est un pédànt*, a dû se dire (après le bon à tirer) : Faut-il que ce Baudelaire soit ignorant ! il prend la terminaison de l'ablatif pluriel (*bonis*) pour celle du génitif singulier, qui est toujours un *i*. Quant au reste de votre critique, je réponds par le travail d'imagination que j'ai fait, et que le lecteur *intelligent* doit faire : Qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aînée ? Est-ce simplement

(1) Voir *Notre Sir Gérard*, par Champfleury.

(2) On trouvera le texte dont il s'agit ici p. 319 du tome IV des *Œuvres Complètes*.

l'être qui le nourrit, le peigne. le lave et le berce ? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. Pour l'enfant, cette caresse s'exprime à l'insu de la femme, par toutes les grâces de la femme. Il aime donc sa mère, sa sœur, sa nourrice, pour le chatouillement agréable du satin et de la fourrure, pour le parfum de la gorge et des cheveux, pour le cliquetis des bijoux, pour le jeu des rubans, etc., pour tout ce *mundus muliebris* commençant à la chemise et s'exprimant même par le mobilier où la femme met l'empreinte de ses sens. *Donc*, j'ai raison. *Donc*, je n'ai pas fait une faute de latin. « Mais, dites-vous, vous faites une faute de français avec votre *monde* féminin. » C'est vrai, et pour montrer que je la fais consciencieusement et sciemment, je souligne le *monde*. Comme, en réalité, il y a quelque chose de juste dans votre critique, j'essaie de vous contenter par un remaniement, et je vous prie de me dire *si vous êtes content*.

(Je demande une 2e épreuve pour me donner le temps de vérifier, avec Sasonoff, Fowler ou tout autre, la vérité de ma note nécrologique sur de Quincey. Demain, je ferai la note pharmaceutique (1), et je pourrai vous dire carrément si est résolue la question des exemplaires à prendre.)

Pour en revenir à cette prétendue faute, elle ne porte pas sur *mundi*, très bien traduit dans les lignes précédentes, par *atmosphère*, *odeur*, *sein*, *genoux*, *chevelure*, *vêtements*, *balneum onguentatum ;* elle porte, dis-je, non pas sur *mundus* traduisant *monde*, mais sur *monde* interprétant *mundus*.

2° Quant au reste, c'est vraiment grave. Il m'est bien dur d'avoir dit qu'une pâture pouvait éteindre une *soif* et que *Je suis un Dieu qui a* (2)... Il me semble que tout le monde verra ça, que le *Figaro* en fera sa *pâture*, et que je ne pourrai jamais ouvrir le livre sans tomber juste sur ces énormités.

M'aimez-vous assez pour faire deux cartons ? Et si vous y consentez, ayez bien soin que de nouvelles fautes ne se glissent pas dans les feuilles composant les cartons.

Voici la couverture.

J'écris à Guys pour lui demander la note des journaux anglais qui parlent de la littérature française.

Un mot de réponse. Bien à vous,

Donc... *Dieu qui ai*... et *implacable appétit* si cela s'adapte au reste de la phrase.

(1) La lettre suivante donne l'explication de ce passage.

(2) « Je suis un Dieu qui *ai* mal diné ? » p. 217, tome IV des *Œuvres Complètes*.

Au dos de la couverture : *Charles* ou au moins *Ch.*

Vous comprenez bien que ces deux cartons, si vous y consentez, et cette 2e épreuve, ne retardent pas notre apparition. — C'est « teinture » et non pas « teinte ».

27 avril 1860.

Mon cher ami (1),

Il est inutile que je vous renvoie votre épreuve aujourd'hui. Je suis en train de piocher sur la note biographique relative à De Quincey. J'ai les documents sous les yeux, et ils ne me viennent pas de Sasonoff.

Guys ne m'a pas répondu ; mais j'ai fait la liste des journaux avec un libraire anglais. Mon pharmacien ne m'a pas envoyé sa note, je lui ai envoyé des notes, le priant de fondre ses idées avec les miennes. S'il ne répond pas demain, je me passe de lui, ou je ne mets rien.

Envoyez-moi toujours la 12e et la 13e. Dussé-je donner les *trois bons à tirer ensemble.*

Je penserai aux billets, et j'irai à Honfleur remuer mes paperasses.

1er mai 1860.

Vous êtes content : voilà trois feuilles dont les deux notes et la couverture. Je donne le bon à tirer de la 11e malgré l'augmentation de la note. Le pharmacien désire relire la note finale avec moi, dans la crainte de quelque étourderie de ma part.

De quand et à quand dater les billets ? Duranty vient ici après-demain à 8 heures. Je crains quelque sotte résistance de Christophe (2); cependant je n'ai aucune raison positive pour y croire.

Un mot s'il vous plaît :

Et les cartons ?

(1) Nous donnons ces lettres parce qu'elles font allusion à une tribulation assez peu connue qu'eut à subir le poète des *Fleurs*. La réclame faisait déjà des siennes en 1860 et Poulet Malassis ne demandait rien moins à son auteur que de consentir à ce que certaine recette de haschisch, fabriqué par un pharmacien bruxellois, figurât au bas d'une page des *Paradis Artificiels*. Cette publicité était payée à l'éditeur par une souscription à deux cents exemplaires. Après bien des hésitations, la note fut enfin supprimée.

(2) Il s'agissait certainement d'un billet à endosser. — Christophe, l'illustre statuaire, à qui sont dédiées plusieurs pièces des *Fleurs*.

Mai 1860.

(1)... J'ai un petit trafic à vous proposer, qui vous ira peut-être. En échange de l'exemplaire de Feydeau, chargé de notes, et que je viens de lui chipper, en lui en promettant un exemplaire neuf, pouvez-vous m'offrir des exemplaires vulgaires? Vous fixerez vous-même le chiffre. Vous voyez que je bats monnaie par tous les moyens.

Les corrections et réflexions de Feydeau sont horriblement nombreuses et très amusantes. Je dois avouer qu'il y en a quelques-unes utiles, et je vais les transcrire sur mon exemplaire.

Je travaille aux *Fleurs du Mal.* Dans très peu de jours, vous aurez votre paquet, et le dernier morceau, ou épilogue, adressè à la Ville de Paris, vous étonnera vous-même, si toutefois je le mène à bonne fin (en tercets ronflants) (2).

Bien à vous.

... J'ai, à moi seul, fait faire une annonce dans près de 300 journaux. Toutes ont-elles passé? Je n'en sais rien. Je sais qu'elles sont parties du Ministère.

M. de Lescure se dit émerveillé du livre (3). Je crois que d'Aurevilly est content, mais il a écrit tant de bêtises à propos de Pommier et d'Aubryet qu'on s'est moqué de lui, il n'ose plus parler de la *jeune école*. Le terme n'est pas de moi.

Après le 20, je serai très affligé ou très joyeux. Je sens que cette année je force mon va-tout.

Tout à vous.

Nous conviendrons donc prochainement de toutes nos affaires.

L'affaire Poë (4) se fera, avec grand luxe, mais que les griffes de Michel sont tenaces!

Le *Wagner* s'augmente tant que je serai obligé de le détacher du volume des *Contemporains*.

(1) Nous avons dû faire une coupure dans cette lettre parce qu'elle mettait en cause, sans présenter grand intérêt pour le lecteur, un tiers encore vivant.

(2) M. Eugène Crépet a donné cette pièce dans son CHARLES BAUDELAIRE, *Œuvres posthumes*.

(3) Les *Paradis Artificiels* parurent dans la seconde quinzaine de mai 1860.

(4) Baudelaire compta longtemps faire une édition de grand luxe avec ses traductions de Poë.

Octave de l'Ascension, 20 mai 1860.

Mon cher, j'ai reçu les 400 francs.

Je vous remercie beaucoup pour les exemplaires sur fil (1). Je n'y comprends rien, mais cela m'est égal. Cependant je vous dirai que je ne suis pas sans inquiétude, et qu'il me semble qu'il va m'arriver encore des malheurs, malgré vos ordres, je vais avertir Asselineau.

Nous aurons à parler d'une très grosse affaire. J'ai pensé à une association possible entre vous, Bourdilliat, et Boujou, pour une édition d'Edgar Poë, à 80 francs l'exemplaire. J'ai, une fois, arraché à Michel L***, la promesse (*malheureusement verbale*), de me laisser faire, chez n'importe qui, une édition d'Edgar Poë, plus chère que la sienne, à la condition de l'abandon de la moitié de mes droits d'auteur. Sous le joug, j'accepterais cette étrange condition, uniquement pour sauver mon livre de l'oubli.

Mais nous avons largement le temps d'y penser. — Le jour où j'irai voir ma mère, je vous avertirai.

Il faut que je vous dise que M. Pincebourde (2) manque totalement d'intelligence pour la distribution et le lançage d'un livre. Croyez que je suis tout à fait sans mauvaise humeur ; mais j'ai une idée fixe ; c'est, que toute librairie qui ne fait pas vendre plusieurs milliers d'un *mauvais* livre est coupable (3).

Vous lancez un livre contre Calonne. Est-ce que vous n'avez pas peur pour moi ? *J'ai failli avoir, avec lui, un duel* (sans blague) pour mes derniers vers ; jugez de sa rancune. Or, de plus, s'il y a 18 mois écoulés depuis le *Haschich*, il n'y en a que 5 depuis *l'Opium*... Et je ne suis plus *son ami*... (4).

(1) Exemplaires des *Paradis Artificiels*.

(2) Commis de Poulet-Malassis qui lui succéda.

(3) Dans une lettre du 12 juillet 1860, que nous ne donnons pas parce que le texte s'en trouve presque complet dans les *Œuvres Posthumes*, Baudelaire se plaint de n'avoir pas vu les *Paradis* à l'éventaire des principaux libraires et il ajoute, — ce passage est inédit : « En revanche, l'infâme *Revue Internationale Cosmopolite, fondée à Genève, le 1er août 1859*, est partout, partout, partout. Je ne serais pas étonné qu'elle finit par avoir du succès, surtout quand elle dit : à cela que répond Bossuet ? *des bêtises ! des bêtises ! des bêtises !* ou bien : *De Quincey fut un homme universel... en somme pas grand chose ! s'il avait voulu profiter de ses relations de famille, il aurait pu se faire une position honorable dans le commerce !* »

(4) Dans une autre lettre, Baudelaire écrit encore : « J'ai eu une affaire effroyable avec Calonne, j'ai cru à une querelle positive. Me croyez-vous obligé de me battre pour mes vers ?... Je crois que cela s'endormira. »

14 juillet 1860.
10 h. du matin.

Mon cher ami, j'irai lundi chez Didot Gélis et j'écris à Duranty, bien que je ne comprenne pas votre nouveau plan. De plus, je remarque que vous désirez que je subvienne à tous les escomptes, ce qui me paraît difficile, ayant tant de petites choses à payer avant de partir (définitivement le 21).

1.120	(Malassis).	Escompte à peu près.	25
1.500	(Baudelaire).		
1.000	—	—	55
1.640	(Duranty).	—	40
5.260			120

120 francs d'escompte (à peu près).

Ces 4 billets font 5.260 fr., et nous n'avons à payer que : 1.600

1.500

1.120

4.220

4.220 francs.

Remarquez bien que j'ai 3 volumes (1) à vous livrer, dont le premier vous sera très prochainement livré, et que j'ai bien le droit de me décharger des escomptes sur un avenir très prochain.

J'ai tâché de trouver la raison de ce changement dans un ancien billet de moi, escompté au Mans par un de mes amis. Renseignez-moi sur le chiffre exact et sur l'échéance. Songez quel malheur si cela m'arrivait à l'hôtel, pendant mon absence et la vôtre, le maître de l'hôtel n'ayant pas de fonds à moi, et le billet retournant chez de Broise.

Je veux bien accepter vos compliments (qui d'ailleurs ne me consolent pas) sur le caractère aristocratique de mes œuvres ; mais je veux que la foule me paie ; il m'importe peu qu'elle comprenne.

Rendez-moi un grand service. Ma mère est grande liseuse de morale. Je lui ai promis les lettres et les pensées de Joubert, et je ne peux pas les trouver à Paris, ni chez Lodrange, ni chez Didier, vous m'avez dit que vous les aviez.

J'espère que nous arrangerons ensemble les *Fleurs* dans les deux derniers jours du mois, à moins que je ne commence mes voyages par vous. En tout cas, si je manque d'exactitude, je veux votre adresse à Granville. De votre côté, souvenez-vous que toute

(1) *Les Paradis Artificiels ; les Fleurs du Mal* (2e édition) ; *Curiosités.*

lettre adressée à Madame Aupick, ou rue d'Amsterdam, m'arrivera.

Pourquoi diable m'envoyer à *moi* les 1.500 francs de Christophe ? Peut-être craignez-vous qu'il ne soit pas à Paris, auquel cas je voudrais bien que son concierge ne les reçût que *la veille*. Ce concierge est bête.

J'ai fait trois essais de préface (1). Nous verrons cela ensemble.

Mon *Squelette* m'inquiète, et même les *Fleurs* (2). Je veux que *tout* le squelette soit clairement visible. Ecrivez-moi vite. — Vous vous trompez en me croyant gai. Je suis en colère, mais *j'espère.*

Samedi, 21 juillet 1860.

Mon cher ami, je serai chez vous *Dimanche 29*. Je lis dans une de vos lettres que vous partirez peut-être *Dimanche 29*. Quant à moi, je ne puis pas vous aller voir plus tôt. Il me semble que puisque nous nous voyons si rarement, vous pouvez bien, pour me plaire, remettre votre départ au 31. Nous causerons des *Fleurs* et *de tout le reste*, et je répondrai à toutes vos inquiétudes. J'ai parmi mes convictions l'idée que tout finira bien cet hiver, par une explosion d'habilité de ma part.

Je me chargerai en même temps de rapporter à Duranty ses 1.500 francs puisque je serai à Paris le *31*.

Son livre est très remarquable (3). J'ai été stupéfié. Quel besoin avait-il du patron Champfleury dans ses affaires ?

Tout à vous.

Dimanche, 12 Août 1860.

Mon cher ami, faites en sorte que j'aie votre réponse le 14 au matin.

Voici un article d'Armand Fraisse (4) qui vous intéressera. Il en a paru un au *Moniteur* de Gustave Claudin. Pincebourde pré-

(1) M. Eugène Crépet, dans les *Œuvres Posthumes*, a donné les textes de ces trois préfaces, à l'impression desquelles le poète renonça, sur le conseil de son éditeur.

(2) Baudelaire et Poulet-Malassis avaient chargé le graveur Bracquemond de copier une planche de Langlois, où l'on voyait notamment un squelette et des fleurs ; ce dessin aurait constitué le frontispice de la deuxième édition des *Fleurs du Mal*. Il est plusieurs fois question de ce projet, qu'ils finirent par abandonner dans les lettres qui suivent.

(3) *Le malheur d'Henriette Gérard* sans doute, qui parut en 1860.

(4) Le Critique du *Salut Public* de Lyon.

tend que le livre va très bien. Qu'est-ce que le *très bien* de Pincebourde ?

Avez-vous perdu ou conservé la *Préface des Fleurs* ? Je n'en ai pas le double. Nous serons obligés de renoncer à la publication des païens inachevés.

J'ai hâte de paraître. Total des morceaux inédits : 32, dont nous avons la liste.

Je vais chez ma mère le 15. Vous recevrez par la poste toutes les indications nécessaires pour commencer. Puis j'irai à Alençon. Mais pour que je puisse aller à Honfleur immédiatement, il me faut de l'argent. Voici ma situation au *Constitutionnel* : J'ai reçu de l'argent et je ne dois plus rien. *Guys* (3 articles qui sont livrés), a tout remboursé.

On m'avait dit que pourvu que je remboursasse au fur et à mesure les avances, je pouvais toujours compter sur une nouvelle avance. Il suit de là que strictement, je suis en droit de demander de l'argent. Mais je n'ose pas m'y fier. M. Grandguillot (1) est un homme charmant, mais un petit fou qui oublie les rendez-vous. La dernière fois, j'ai perdu 4 jours pour avoir un entretien avec lui, et je n'ai que deux jours pour préparer mon départ. Enfin, j'ai poussé la précaution, pour parer à son étourderie, jusqu'à faire mon manuscrit en *doublè*.

Il m'a dit, quand j'ai accepté son argent, actuellement remboursé, et que je lui ai demandé comment nous compterions plus tard, que je n'avais pas à m'inquiéter de céla, et *qu'on me traiterait comme avait été traité Sainte-Beuve*. Je suis allé voir celui-ci. Réponse : Sainte-Beuve a reçu pendant un an 150 francs par article long ou court, soit 600 francs par mois ; et pendant 4 ans, 200 francs par article, soit 800 francs par mois. Mais c'est trop beau, et je ne crois guère à la loyauté des journaux. En mettant les choses au plus bas prix, Grandguillot est remboursé.

Je voudrais 500 francs pour le 15, un billet *à un mois*, si toutefois vous le voulez bien... pas de délégation. Personne ne sait encore que je travaille pour le *Constitutionnel*. Et d'ailleurs nous prendrons l'argent d'avance.

Avant de quitter Paris, je dirai simplement à Grandguillot : « Monsieur, l'argent du deuxième article appartient à M. Malassis ; j'ai voulu éviter de vous emprunter de nouveau. J'étais pressé ».

J'aurais bien accepté un traité régulier, mais comme j'ai l'idée

(1) Rédacteur en chef du *Constitutionnel*.

fixe, après les *Variétés* qui compléteront vos deux volumes de critique, de tourner mon esprit vers un autre genre, je ne voulais pas m'engager pour une éternité de *Variétés*.

Je recevrai peut-être un refus de vous, et, franchement, je dois m'y attendre. Ne prenez pas de mitaines. Vous savez que rien n'altérera jamais mon amitié pour vous.

Pour le 15 octobre, je ferai un grand effort. Jusqu'à présent, mon *intention* est de vous donner à cette époque la moitié de la somme que je suis *sûr* de tirer par *Hostein*. Cette somme ne peut-être que considérable. Enfin, j'ai lieu de croire que vers la fin de l'hiver, ma mère et moi, nous paierons *toutes* nos dettes. Du moins je lui ai ouvert un moyen, et, sans la tourmenter, je pousserai activement son esprit vers cette idée.

Détournez vos yeux de votre idée fixe de De Calonne. J'ai d'autres moyens. D'ailleurs vous savez bien que je désire le quitter.

Comment vous portez-vous ? Je viens, quant à moi, de traverser une période d'atonie ; *plus d'appétit, plus de sommeil, plus de travail.* Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je suis guéri et je travaille très vivement. Pourquoi ? je n'en sais rien.

Pincebourde dit qu'il va mettre 200 *Paradis* dans les gares de chemins de fer. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Souvenez-vous donc que quand je vous demande un conseil littéraire, c'est très sérieux, et non pas par gentillesse de modestie.

Tout à vous... à bientôt.

(*A suivre*). Charles BAUDELAIRE.

AU BORD DU RUISSEAU

Au bord du ruisseau clair, aux doux flots murmurants,
j'aime venir, le soir, seul avec mes pensées.
Ils vont les fiancés par les prés odorants,
souples et gracieux, les deux mains enlacées.

J'aime venir, le soir, seul avec mes pensées :
un ramier se blottit dans les saules tremblants.
Souples et gracieux, les deux mains enlacées,
ils sont très beaux et purs ainsi que les lis blancs.

Un ramier se blottit dans les saules tremblants,
Car l'épervier vorace est là, tout près, qui rôde.
Ils sont très beaux et purs ainsi que les lys blancs
qui se dressent hautains, engaînés d'émeraude.

Car l'épervier vorace est là, tout près, qui rôde,
aussi prompt que la foudre, il prendra son essor.
Qui se dressent hautains, engaînés d'émeraude,
encensoirs frémissants, calices au cœur d'or.

Aussi prompt que la foudre, il prendra son essor
quand l'oiseau viendra boire à la coupe limpide.
Encensoirs frémissants, calices au cœur d'or,
de leur parfum d'amour ensemençant l'air fluide.

Quand l'oiseau viendra boire à la coupe limpide...
et pour toujours est clos cet avenir joyeux !
De leur parfum d'amour ensemençant l'air fluide,
le ciel immense et bleu se reflète en leurs yeux.

Et pour toujours est clos cet avenir joyeux !
Le moissonneur a lié la dernière javelle.
Le ciel immense et bleu se reflète en leurs yeux,
l'univers tout entier réside en leur prunelle.

Le moissonneur a lié la dernière javelle,
montant à l'occident, l'ombre assombrit l'azur.
L'univers tout entier réside en leur prunelle
leur front n'a pas rougi sous le penser obscur.

Montant à l'occident, l'ombre assombrit l'azur,
le soleil disparaît derrière la feuillée.
Leur front n'a pas rougi sous le penser obscur.
Lumière — ils sont penchés sur la fleur effeuillée.

Le soleil disparaît derrière la feuillée
dardant les flèches d'or de ses rayons mourants.
Lumière — ils sont penchés sur la fleur effeuillée,
au bord du ruisseau clair aux doux flots murmurants.

M. GERVAIS.

FAIBLES CŒURS

« Une absinthe ! » commanda Henri de Lunel en s'asseyant à la terrasse du *Café Glacier* à Marseille.

Par cette tiède soirée de septembre d'une douceur presque voluptueuse, l'heure verte se prolongeait sur tout le parcours de la Cannebière en une interminable flânerie. La foule allait nonchalante selon l'habitude de ce midi doré, où l'on est dehors pour le seul plaisir de vaguer dans l'air alangui avec un rayon de soleil dans l'œil.

Les femmes, les « petites », comme on dit là-bas, en quête d'aventures, jetaient au passage l'œillade attisante. Le « décorez-vous, Mesdames » si pimpant de nos marchandes de fleurs sur le Boulevard était remplacé par des formules naïves :

« Assetez mon bouquet, dites? »... « Votre dame veut pas des fleurs ?...

Au loin la sirène d'un Transatlantique en partance jetait par intervalles son cri d'appel. Coups de sifflets des bateaux, bruit des voitures, cri des camelots : *Petit Provençal ! Petit Marseillais ! Soleil du Midi !...* refrain nasillard d'une romance pleureuse, se fondaient en un indescriptible brouhaha.

Maintenant les gibus noirs, les turbans des Arabes, les fez rouges des Egyptiens, les petits chapeaux canotiers, les nattes chinoises mêlaient dans la lumière du soir la bigarrure mouvante de leur costume. Des Hindous débitaient les merveilles de leurs bibeloteries en bois de santal, et des parfums de fleurs, d'anis et de cigares se mêlaient aux relents nauséabonds des bassins du radoub que la brise du soir apportait par bouffées.

Pour toile de fond à cette si vivante Cannebière, un coucher de soleil or et opale s'irradiait au large cependant que dans l'eau croupissante du vieux port, les bateaux entassés semblaient mari-

ner dans leur jus. Sur le quai, des matelots, en bordée passaient en chantant...

— Garçon, je vous ai demandé une absinthe...

Où diable irai-je dîner? s'interrogea Lunel, en inondant d'eau glacée la liqueur amère qui devint laiteuse... et, tout de suite, l'idée lui vint d'un petit restaurant snr le cours Belzunce, où il avait festoyé jadis, avec les camarades quand il était sous-off... Des souvenirs précis se détachèrent, déjà vieux de dix ans.

Dix ans!... Déjà dix ans! Les années si longues parce que si lourdes à vivre, comme elles paraissent courtes après quand on les additionne... Engagé volontaire au 1er hussards, le lendemain du bachot, libéré comme marchef, il n'avait pas voulu rengager, bien qu'il eût pu aisément arriver à l'épaulette, mais l'indépendance un peu farouche de son caractère s'accommodait ni de la servitude militaire ni d'aucune servitude.

Aujourd'hui, il regrettait. Beaucoup de ses camarades étaient lieutenants, quelques-uns déjà capitaines ; pour ceux-là, du moins, c'était la vie facilement honorable, le pain assuré jusqu'à la fin ; tandis que lui? Journaliste! — A quoi eût-il été bon d'ailleurs? — Après certains succès de province, il était accouru à Paris comme tant d'autres, rêvant aussi sa petite part de gloire, et... il avait vécu, mais si mal! il se remémorait tant de déboires successifs! ses attentes fièvreuses dans les bureaux de rédaction, les difficultés démoralisantes pour arriver à caser quelques lignes de copie. Enfin, son premier roman et, aussitôt déchaînées encore qu'hypocrites, les jalousies des camarades lorsqu'il eut obtenu, non pas le succès, mais cette demi-notoriété qui finit par s'étendre un jour, alors qu'à force de persévérance, le nom enfin connu chez les éditeurs est devenu chose commerciale!

Paris ne l'attirait plus ; non certes!

Encore une fois il allait être pris dans le terrible engrenage qui broie tout... cœur, cerveau, conscience même! Comme il eût aimé revivre au grand soleil, dans une de ces îles d'or du littoral. Las du même paysage, il serait parti pour les pays féeriques... il aurait visité les Indes, tout l'Orient... Un projet plus facile et qu'il caressait déjà, était d'aller s'installer dans un petit village sur les bords de la mer. Folie! peut-on combattre loin du champ de bataille. Il prenait demain l'express pour Paris.

Tout à coup :

— Té! Bonjour!

— Marius Tessier.

Et ce fut aussitôt une avalanche de reproches à l'adresse de

Lunel pour n'être pas descendu chez lui, des protestations d'amitié, des évocations de souvenirs d'une exubérance méridionale.

Lunel, employé comme sous-officier au peloton des conditionnels, avait eu maintes fois l'occasion d'être utile à Marius Tessier. De là leur liaison.

Tessier, fils d'un riche armateur et fils unique, n'avait eu qu'à se laisser vivre. C'était un garçon très brun, très rond, et qui aimait trop la vie pour ne pas être gâté par elle ; d'ailleurs, juste assez intelligent pour ne pas être un sot, et pour profiter largement de tous les avantages d'une grosse santé et d'une fortune énorme.

Lunel, qui, au fond, le dédaignait affectueusement, s'était cependant laissé entraîner à la terrasse d'un autre café tandis que Tessier écrivait deux mots à sa femme pour la prévenir qu'elle aurait, ce soir, à dîner un excellent ami, le comte de Lunel.

Puis, Tessier raconta son mariage, une jeune fille charmante, une dot superbe et orpheline, mon cher, et il bavardait, bavardait.

Quel raseur, pensait Lunel tout étourdi par ce verbe intarissable.

Tessier habitait une maison cossue, cours du Chapitre. La jeune femme les attendait au salon.

— Ma Jeanne, je te présente mon excellent ami, le comte de Lunel, mon marchef au 1er houzards.

Madame Tessier tendit tout de suite les deux mains. Elle n'avait pas l'air d'une femme, mais d'une jeune fille très douce, fort bien élevée ; elle plut tout de suite à Lunel.

Le dîner fut gai et bon ; il régnait dans l'intérieur de ce jeune ménage un tel confort, c'était une paix si heureuse que les meubles mêmes semblaient rayonner du bonheur. Et comme Lunel annonçait ses projets de départ pour le lendemain. Tessier, résolu, s'écria :

— Je ne veux absolument point que tu nous quittes avant huit jours, et puisque maintenant tu gagnes ta vie en noircissant du papier, je vais t'offrir le régal d'une battue aux macreuses sur l'étang de Berre... fameux sujet pour une chronique ! tu verras là tous les Tartarins de Marseille : auprès de ceux-là, mon cher, le grand homme de Tarascon n'est qu'une mazette.

Madame Tessier ajouta :

— Demain, nous attendons ma tante, Madame Derville, qui revient d'Algérie, je serai ravie de vous présenter ; elle habite Paris une partie de l'année et ses relations sont fort brillantes.

Lunel n'avait pas pour habitude de se laisser influencer dans ses résolutions quand il n'y voyait pas un intérêt bien défini, mais

cette fois il résista un peu d'abord par politesse, puis gentiment promit de rester.

Il était tard et comme Tessier l'accompagnait jusqu'à sa chambre :

— Tu sais, mon vieux, ma femme a eu une riche idée d'insister pour te faire rester près de nous. Tu vas faire demain la connaissance d'une veuve ravissante, ra-vis-sante.... Si je n'étais pas le mari de ma femme, je ne te dis que ça : Bonsoir !

Les deux amis se serrèrent la main, et Lunel, fatigué, se coucha, dormit tôt et longuement.

II

Le *Kléber* filait treize nœuds. C'était une de ces traversées délicieuses des beaux mois d'août et de septembre. Il n'y avait point de vagues, quelques flots seulement moutonnaient.

Quelle heure était-il ? Minuit ou une heure du matin. On entendait le ronflement monotone de l'hélice et la voix de quelques joueurs enragés qui, dans le salon, poursuivaient une interminable partie de baccarat.

Sur la passerelle se découpait la silhouette de l'officier de quart ; sur le pont, le capitaine, le père Langrais, faisait les cent pas en fumant sa pipe ; à l'arrière, près du gouvernail, une jeune femme assise enveloppée d'un plaid.

Le vieux marin s'était arrêté en la regardant avec tristesse : puis, au bout d'un instant :

— Un conseil, chère Madame. Allez dormir, ça vaudra mieux.

Elle secoua la tête, une tête fine et mélancolique où sur le front, au milieu d'une boucle de cheveux châtains, une mèche s'argentait. Elle agita une seconde fois la tête pour dire non, et de la main elle invita le capitaine à s'asseoir à côté d'elle.

Il murmura :

— Pauvre Madame Derville !... et Mademoiselle Micheline ? allez-vous enfin la retirer du couvent ? Gardez-là près de vous, cette chère enfant, jusqu'au jour où vous aurez trouvé pour elle un bon mari, ce qui n'est pas chose facile. Mais vous, croyez-moi, ne restez pas seule. Si la solitude est dure pour un homme, pour une femme jeune elle est effroyable !.....

Au bout d'un instant il reprit :

— Ce bon Derville était mon ami, je puis dire mon seul ami, et

lorsque vous avez été veuve, j'avais perdu l'être que j'aimais le plus au monde.

Mais à quoi bon prendre tout au sérieux, fit-il avec un sourire navré. Nous ne sommes rien... rien... Et, d'un geste large, il montrait la mer.

— La douleur est vraie, pourtant.

Alors le capitaine grommela :

— Je n'ai plus ni famille, ni enfant, bientôt je n'aurai même plus mon bateau puisque la Compagnie me fendra l'oreille pour mes étrennes, et ça n'est pas drôle, allez, pour un vieux mathurin comme moi, de renoncer à la mer. Je sue déjà d'ennui rien que d'y penser... Tenez! Je vais me coucher, bonsoir! Vous devriez en faire autant.

Elle lui tendit la main, une main longue et pâle de praticienne, et de nouveau s'enlisa dans sa tristesse.

Jamais Madame Derville n'avait tant souffert. Il est des heures d'une navrance infinie et c'est surtout quand on songe combien elles auraient été charmantes ces heures vécues avec celui qui n'est plus, qui ne sera plus, jamais, que la solitude se creuse davantage, que le vide se fait profond jusqu'à donner le vertige...

N'avoir rien à aimer! n'être pas aimée. Alors pourquoi vivre? Et tout son être souffrait, se révoltait en un désir inapaisé de tendresses et d'étreintes.

. . . .

La nuit était pleine d'astres. Sur les flancs et dans le sillage du bateau, la mer secouait ses perles phosphorescentes.

La passion du souvenir envahissait l'âme de Madame Derville : passion douloureuse entre toutes parce que l'effort y est impuissant, parce qu'on ne peut arriver à combler les trous si vite et si lamentablement creusés en la mémoire. Bientôt l'image évoquée s'émousse, se déforme sous la pression de la volonté trop tendue; la lunette n'est plus au point, et c'est une torture ajoutée à tant d'autres, la torture suprême!

Cependant la voix du bien-aimé était restée si nette en son oreille qu'elle croyait parfois l'entendre encore. Elle avait des câlineries exquises, cette voix grave au timbre sonore et musical, et, Marielle, ce nom d'origine italienne qu'on lui avait donné, elle ne savait pourquoi, avait un charme presque sensuel prononcé par Lui. Un instant, elle eut l'illusion d'un de ces voluptueux appels d'autrefois, elle se retourna. Mais non, c'était seulement le clapotis d'une petite vague, un frisson de l'eau dans la nuit.

Certes elle adorait sa fille, mais elle se reconnaissait franchement plus amante que mère. D'ailleurs, cette fille était son portrait à elle au physique et au moral; elle ne lui rappelait rien de lui.

Tout à coup elle s'aperçut qu'elle était seule sur le pont, alors sa pauvre petite âme perdue entre les deux infinis du ciel et de la mer fut traversée par le sentiment aigu et navrant des effroyables fragilités humaines..... Qu'importent les joies et la douleur? Qu'importe ceci ou cela, puisque rien ne persiste... Tout finit et recommence...

Elle pensa à l'oubli dont on parlait sans cesse comme d'une chose naturelle et bonne ; elle se souvint aussi du mot : résignation, que son confesseur avait murmuré et se révolta : Est-il donc vrai qu'on oublie? est-il possible que l'on puisse se résigner et que rien ne résiste à la vie.

Pourtant... rien ne se perd!... non seulement toute action, mais aussi toute pensée est ineffaçable, irrévocable. Et dans telles circonstances, dans telles excitations violentes ou morbides, dans les rêves parfois, l'immense et compliqué palimpseste de la mémoire se déroule d'un seul coup avec ses couches superposées de sentiment défunts, d'images noircies ou disparues.

Le passé que l'on croyait mort ressuscite d'un jet.

Non, non, fit-elle avec un tremblement de joie, il n'y a pas d'oubli : tout ce qui a été comme tout ce qui sera possède bien un caractère indestructible.

La pensée de sa fille lui traversa de nouveau l'esprit. Mais c'est sa mère qu'elle aurait voulu près d'elle pour la consoler, sa mère qui aurait bercé sa douleur avec les mots câlins d'autrefois... Las! sa mère aussi était morte... Alors, elle ferma les yeux comme pour mieux voir en son cœur les êtres chéris qui dormaient là pour toujours.....

Elle songea : « J'ai trente-six ans aujourd'hui et serai vieille bientôt ».

Comme elle eût souhaité cette foi ardente qui soulève les montagnes, mais devant les horribles cruautés de la vie, devant le silence des morts, qui sont des faits, que peuvent les promesses des philosophes et des prêtres?

Elle leva les yeux, ses grands yeux de fièvre dévastés. Les mondes étincelants roulaient dans l'infini avec une clarté et une intensité qui apportaient la sensation d'une vie lointaine, cachée et pleine peut-être d'accablantes passions.

Elle admira cette harmonie physique des choses et la jugea bru-

tale : n'était-ce pas toujours, partout le triomphe du mal et de la douleur ?

Une étoile filante traversa le ciel, une autre étoile là-bas, au milieu d'une grosse tache sombre était si abandonnée qu'elle paraissait la plus triste de toutes. Bientôt le vent frissonna plus fort : un léger grain s'éleva. Alors elle s'aperçut qu'elle pleurait ; des larmes, encore des larmes coulèrent silencieuses et brûlantes. L'une s'écrasa comme une goutte de pluie sur la bague à l'intérieur de laquelle Derville avait fait graver cette devise du roi Charles IX : « Hors cet annel n'ai d'amour ».

Elle rougit, se rappelant... Alors, comme une pauvre petite fille, elle joignit les mains sous son manteau et ne sachant à qui confier sa détresse, elle pria la Vierge des Sept Douleurs.

. . . .

Le vent s'était levé tout à fait, il faisait presque froid.

Chancelante, elle regagna sa cabine, et s'endormit à la pointe du jour.

III

Quand Madame Derville s'éveilla, de blonds rayons traversant le hublot éclairaient sa couchette ; bientôt toute sa cabine en fut inondée.

Elle prit son bain, s'habilla lentement : « Bientôt, songea-t-elle, il va falloir parler, j'entendrai parler et rire, je rirai moi-même, je me mêlerai au bruit de la vie. »

Une heure plus tard le *Kléber* stoppait au port de la Joliette.

Jeanne sautait au cou de sa tante chérie.

— Bonjour ! Quelle joie !

Tessier l'embrassait bruyamment.

Après les fastidieuses formalités de la douane, le temps de chercher les bagages, hop ! on filait déjà en voiture découverte, le long de la Cannebière ensoleillée.

Au milieu des effusions, comme on arrivait, Tessier dit :

— Ma tante, je vais vous présenter, le comte de Lunel. Il est à la maison.

— Henri de Lunel ? le romancier.

— Vous connaissez mon ami ?

Oh ! ses livres seulement, *le Caprice de Marthe* est fort bien.

Elle se méfiait. Des auteurs dont elle avait lu les livres avec enthousiasme, beaucoup s'étaient trouvés à ses yeux lourds,

communs ou même mal élevés, tous d'une prétention exaspérante. Elle fut donc agréablement surprise de juger Lunel, un parfait gentilhomme, et, fait digne de remarque, l'homme lui parut supérieur à l'écrivain.

Ils causèrent de Paris, en dirent beaucoup de mal et beaucoup de bien. Madame Derville soulignait ses observations de mots justes, souvent drôles.

— Quand vous verrez des gens parler tout seuls dans la rue, n'en doutez pas, vous êtes à Paris.

— Et cette observation de La Bruyère, Madame, combien est-elle applicable à la Parisienne : « Elle ne nous rend peut-être pas toujours heureux, mais elle empêche que nous le soyons avec d'autres. »

Ce compliment indirect la fit sourire. Et comme elle avait senti là une pointe d'ironie à l'adresse de Tessier, elle reprit :

— Ce témoignage flatteur est exagéré. Pour ma part, j'ai toujours été heureuse avec mes vrais amis, qu'ils soient de Paris où d'ailleurs.

Lunel riposta :

— Seule la Parisienne sait être bonne. Elle a plus de bonté que toutes les autres femmes du monde, c'est la seule qui estime justement la vie, ni trop ni peu ; capable des pires folies, elle est aussi susceptible de tous les dévouements, c'est en tout cas la seule qui ait la sensualité intelligente et distinguée dans la manière de se chausser et de se ganter.

— Singulier criterium, s'exclama Tessier. Et les Marseillaises donc ? C'est au pays du soleil que mûrissent les plus beaux fruits.

— Oui, mais elles ont *l'assent,* ajouta Jeanne qui était aussi Parisienne,

Et Lunel répéta le mot de Banville.

« La femme est un article de Paris. »

Lunel, en exaltant la Parisienne, pensait à leur indifférence pour tout ce qui ne comportait pas pour elle-même une satisfaction directe, à leur égoïsme féroce, à leur fol amour du plaisir et au mépris souverain qu'il professait pour la plupart d'entre elles. Madame Derville songeait surtout à sa fille, et Tessier se disait tout bas qu'au fond il ne serait pas fâché de connaître autrement que par sa femme ces capiteuses créatures dont on parlait de façon si apéritive.

Après le dîner, tour réglementaire du Prado et de la Corniche.

Madame Derville se souvenait, s'évadait en une molle rêverie : son mari avait aimé passionnément ce merveilleux décor pro-

vençal. A l'époque de leur mariage à chacun des congés passés en France, avec arrêt à Marseille, ils avaient fait ensemble cette promenade classique... Aujourd'hui elle était seule.

Pourtant elle se reprit, se mêla de nouveau à la conversation, raconta des choses intéressantes sur l'Algérie, fit causer Lunel sur ses romans, flatta Tessier en lui parlant de sa fortune et de sa santé ; caresse du geste, sourire du cœur, Madame Derville avait tout cela ; elle était bonne encore plus que gracieuse.

— Si demain nous allions aux Martigues? proposa Tessier.

L'idée fut acceptée.

En arrivant à la station du Pas-des-Lanciers, où l'on change de train, ils profitèrent du long arrêt pour flâner à travers champs au milieu de la campagne poudreuse. Çà et là de maigres oliviers, des pins maritimes, des pins parasols tordaient leurs branches brûlées sur l'aridité des collines, et dans l'air flottait cette odeur de thym et de lavande dont la Provence est toute imprégnée. Après avoir dépassé Marignianne, où, sur la place, se dresse le château de la Riquetti, qui vit naître Mirabeau, la ligne suit pour le longer jusqu'au Martigues, l'étang de Berre, véritable mer intérieure dont l'immense nappe bleue s'étale au milieu d'un décor éblouissant d'arbres et de rochers aux couleurs violentes.

Toujours un air de fête les Martigues, où chaque maison se dentelle entre les transparences des deux azurs : l'eau et le ciel. Aussi cette petite Venise provençale qui se mire comme une coquette dans l'étang et les eaux mortes des canaux de Port-de-Bouc a-t-elle été justement dénommée le « Paradis des Peintres ».

Le long des quais, les pêcheurs amarraient leur tartanes, et comme midi allait bientôt sonner à l'horloge de la ville, les pensonnaires habituels de l'hôtel du Cours, du « Coursse » comme on dit là-bas, paraissaient en attendant l'heure du déjeuner ; Appian, coiffé d'un chapeau à larges bords, fumait sa pipe, et Gagliardini, avec de grands gestes, expliquait des jeux de lumière à un jeune paysagiste, et se plaignait tout haut de l'impuissance des couleurs, de leur manque de solidité.

— Mais, c'est égal, concluait-il, avec un bon rire, si les artistes du nord peignent avec de la boue, moi je trempe mon pinceau dans du soleil.

Maître Bernard, le patron de l'hôtel, s'était mis en frais, et de la cuisine arrivait une bonne et substantielle odeur de bouillabaisse. A toutes les tables de la salle à manger, des artistes et leurs femmes, dans un débordement de gaîté chaude mastiquaient avec un appétit superbe.

Lunel, critique d'art à ses heures, fut entouré, ce qui flatta Tessier, superlativement bourgeois.

Après le déjeuner, la chaleur devint accablante ; impossible de songer à une partie de bateau. L'air brûlant s'immobilisait, l'étang s'étendait comme une immense tache indigo et, sur la place, on n'entendait que le bruit assourdissant des cigales qui crécellaient.

Dans ces pays aimés du soleil, le farniente est d'un charme intense. Il fallait aviser, chercher un peu de fraîcheur.

Après avoir traversé le quartier des Ferrières sous la conduite de Madame Derville qui connaissait bien le pays, ils s'enfoncèrent dans un sentier en bordure d'un champ d'immortelles. Puis, presque aussitôt la nuit verte des pins maritimes les enveloppa. Assis à l'ombre d'un rocher, les femmes jasaient à mi-voix. Les deux amis, qui avaient allumé un cigare, évoquaient de plaisantes histoires de régiment Une lumière torride tombait d'aplomb sur l'étang qui luisait comme du métal en fusion, et sous les oliviers argentés et les arbres résineux fleurant l'encens, la sensation d'isolement devenait si profonde que le silence n'était plus l'absence de bruit. mais quelque chose, au contraire, d'extraordinairement vivant.

— Hein ! il fait bon ici, dit Tessier. Quelle chose idéale : ne rien faire. Les Napolitains qui passent leur temps la tête à l'ombre et le ventre au soleil, lestés de deux sous de macaroni, me paraissent fort bien comprendre l'existence.

— En effet, quand on a comme toi cent mille livres de rentes.

— Soit juste ; la vie est gentille pour tout le monde quand on sait s'y prendre.

— Vous dites, fit Madame Derville qui avait surpris la dernière phrase de Tessier.

— Que la vie est une bonne chose, simplement.

— Ah !

— Mais oui ! Voyons ne suis-je pas un homme parfaitement heureux, moi ?

Et il partit d'un gros rire.

Et d'ailleurs comme de cette joie Madame Derville avait paru attristée, Tessier eut cette phrase égoïste, cruelle et stupide :

— On ne vit pas avec les morts !

— C'est vrai, dit Madame Derville, on ne vit pas avec les morts... malheureusement.

Elle regarda Tessier en face, puis se cacha la tête dans les mains.

La journée était gâtée.

Tessier, voulant alors racheter sa maladresse, eut des mots malheureux. Lunel, observateur aigu, songeait:

Elle a le regret chevillé... une douleur de cet acabit doit être lourde à porter pour une femme seule.

Il se montra alors plus empressé pour la jeune veuve, et, le soir, il trouva moyen de lui glisser :

— Moi aussi, je connais des désespoirs que la bêtise humaine n'a jamais consolés.

IV

Madame Derville, retenue à Marseille par la liquidation de quelques affaires, y prolongea son séjour.

Ainsi qu'il l'avait appréhendé, Lunel, en rentrant à Paris eut à subir une crise de spleen. Cependant il avait retrouvé ses amis, agités autour du même cercle d'idées qui les préoccupaient six mois auparavant. Chaque jour, à la même heure, on continuait au « Napolitain » à éreinter les camarades, et c'étaient encore les mille petits potins sur les éditeurs, l'insuccès du dernier livre, les jalousies féroces qui sont comme la nourriture quotidienne des gens de lettres.

Très décidé au travail et sentant d'ailleurs l'inutilité de certaines relations presque toujours à la veille d'être hostiles, il s'enferma chez lui et abattit de la besogne.

Trop nerveux et se croyant en veine d'inspiration, il ne sut régler l'emploi de son temps. Ne quittant pas sa chambre, faisant apporter ses repas d'un restaurant voisin, il écrivait tout le jour et une partie de la nuit, la pensée toujours abondante.

En cinq semaines, Lunel avait achevé, livré, vendu son roman. Ce furent cinq semaines fébriles qui lui firent perdre jusqu'à la notion de la vie extérieure. La première heure passée à sa table était ordinairement nulle au point de vue du résultat effectif. C'était une heure d'entraînement préparatoire durant laquelle il travaillait à blanc. Puis peu à peu les idées brûlantes se pressaient, débordaient ; on aurait dit que sous sa plume l'épithète exacte, le mot juste, faisaient crever le papier.

Les épreuves de son manuscrit corrigées, il eut le tort de s'atteler tout de suite à une œuvre nouvelle. La détente se produisit. Alors il s'imagina n'avoir plus rien dans la tête, plus l'ombre

d'imagination. De bonne foi, il se crut vidé et il eut des heures de vrai désespoir.

Non, c'était trop bête, décidément, avec son nom déjà quelque peu en vedette, ses qualités auxquelles si peu de femmes sérieusement attaquées résistaient, de n'avoir déjà point assuré sa vie car, enfin, une maladie un peu longue, un embargo, quoi! et c'était la bohême, la misère, l'hôpital.

Or, voici qu'un matin il reçut une lettre de Madame Derville. Elle annonçait son retour, et gracieusement l'invitait à l'aller voir. Tout de suite, la physionomie fine et dolente de la jolie veuve emplit sa pensée. Il jugeait d'ailleurs Madame Derville très séduisante, femme de race ; et oublieux par hasard des gros capitaux dont il la savait ornée, il l'idéalisait. Il constata tout en procédant à sa toilette d'une simplicité très étudiée, qu'un coin de son cœur ou de son imagination toujours prêt à l'emballement, était resté extraordinairement potache, mais il se savait aussi très sceptique, et tandis que, devant une glace, il relevait avec un petit peigne d'écaille les extrêmités de sa moustache mousseuse, il ne put s'empêcher d'adresser un sourire satisfait à l'image de sa flambante jeunesse.

Lunel, qui s'attendait à rencontrer beaucoup de monde, au moins des parents ou des intimes chez Madame Derville, la trouva seule, et en fut agréablement surpris. Très gracieusement, cordialement même, elle lui donna la main

Comme Madame Derville était bien là, dans son cadre en ce discret salon Louis XV, où la lueur de la lampe tamisée par un abat-jour rose épandait une lumière très tendre! Un rayon de lumière dorait la grappe châtaine de ses cheveux, glissait le long de sa joue, baisant au passage son oreille si jolie, puis tombait sur sa main délicate et noble, fleur de chair transparente dans l'ombre. La tête était petite, et Lunel admirait surtout les yeux troussés assez haut vers la tempe : en vérité, des yeux étranges, d'une expression presque trop franche, à la fois candide et aristocratique.

On était en hiver, dans la cheminée en marbre blanc où des amours dansaient une farandole, les flammes léchaient les bûches, allumaient l'or des boiseries, rajeunissaient les tons passés des tapisseries anciennes.

Et partout des fleurs : sur un angle du grand *Pleyel*, se mourait une gerbe de lilas blanc. Par intervalles, des pétales se détachaient, glissaient comme des larmes.

Lunel regarda la pâleur de Madame Derville.

— Vous aimez les fleurs ? Madame.

— A la folie. Elles sont ce que nous sommes, elles symbolisent la vie qui se fane, nos pensées fugitives. Elles s'épanouissent un jour et meurent.

Ce sont des amies charmantes, et sans méchanceté.

Il y eut un coup de sonnette.

— Ma fille ! fit Madame Derville, rose de plaisir ; tous les samedis soirs, elle arrive à cette heure.

Alors en coup de vent, une grande fille de dix-sept ans se précipita au cou de sa mère. Très fine, adorablement jolie, bien prise dans une robe gris-perle ceinturée de moire blanche, soulignant la minceur de sa taille, elle apparut ressemblant étrangement à sa mère. Elle avait aussi le coin de l'œil troussé haut vers la tempe, le nez mince, les narines fort ouvertes, la bouche humide et sensuelle, une petite raie à la lèvre inférieure, et déjà un duvet presque imperceptible aux commissures. Sa beauté païenne de femme-enfant avait une âcreté de fruit vert.

Micheline jetait à la volée des baisers sur le front, sur les joues, sur les yeux de sa mère, sans souci apparent du visiteur. Elle salua enfin d'une inclination de tête rapide et un peu gauche, quand Madame Derville fit la présentation sommaire :

— Un ami de ta cousine Jeanne, un ami à nous. Elle répéta son salut, mais le fit plus cérémonieux, et, curieuse, s'assit.

— Tu as l'air de bien belle humeur, mignonne ?

— Pense donc ! une grande soirée et tout un dimanche à passer avec toi !

Madame Derville la regarda avec une immense tendresse.

— Aux vacances prochaines, nous ne nous quitterons plus, on vivra toutes deux au Zardezas. Tu monteras encore à cheval, n'est-ce pas petite mère ?

— Ne dis pas de folies, mon enfant, je n'ai plus l'âge de ces exercices ; toi, c'est différent.

— Vous aimez le cheval, Mademoiselle ? fit Lunel avec intérêt. Tous mes compliments.

— Si je l'aime ! Encore plus que ma bicyclette. Et vous. Monsieur ? en quels termes êtes-vous avec la plus noble conquête de l'homme ?

— Mon Dieu, Mademoiselle, comme peut l'être un ex-sous-officier instructeur à Saumur.

Une nuance d'admiration éclaira le visage de Micheline.

Lunel avait conquis les sympathies de la jeune fille passionnée pour les sports.

Il se leva, prit congé, ne voulant pas prolonger sa visite et gêner peut-être des confidences.

En s'inclinant, il enveloppa d'un regard respectueux et admiratif Madame Derville qui lui fit promettre de venir dîner chez elle le mardi suivant.

Quand il fut parti :

— C'est un monsieur très bien, n'est-ce pas maman ?

Lunel, une fois dehors, se sentit tout joyeux. Il se mit à siffloter un petit air, alluma un cigare, et lançant une première bouffée odorante, pensa : Cette femme est charmante. Nous n'avons échangé que des banalités cependant je suis certain de ne pas lui être indifférent. Pourquoi ? Serait-il vrai qu'il existe des lois mystérieuses d'affinités ? des rayonnements inconnus, des sympathies inexplicables ?..

Enfin, voilà une maison où je serai toujours le bien venu. Il y fait bon, il y fait chaud, la cuisine doit y être excellente.

V

Il tombait une petite pluie fine, serrée, presque invisible, une pluie d'arrière saison.

Lunel descendait le boulevard Haussmann mal éclairé et vide ; mais en arrivant place de la Madeleine, il lui sembla pénétrer dans un bain de clarté. Fiacres, omnibus, roulaient rapides et sourds sur le pavé de bois ; les femmes marchaient d'un pas nerveux, les jupes relevées d'un geste savant.

Lunel allait droit devant lui, au hasard, l'esprit grisé. Il revoyait Madame Derville et sa fille toutes deux enveloppées comme d'un nimbe d'honnêteté discrète et de distinction suprême ; Micheline y ajoutait une pointe d'espièglerie gentille.

En passant devant un grand restaurant du Boulevard, il eut l'idée de s'offrir un dîner fin, et de rêver à son aise, en se traitant comme le meilleur de ses amis. Il commanda le filet de sole classique, un perdreau truffé et une respectable bouteille de *Saint-Estèphe*. Dans la salle du rez-de-chaussée, ruisselante de lumière, la fine fleur de la province noceuse et les rastaquouères des deux sexes semblaient, ce jour-là s'être donné rendez-vous. Des demi et des quarts de mondaines aux cheveux outrageusement oxygénés, déjà chevronnées pour la plupart, mangeaient, caquetaient, prenaient des poses. Elles avaient des toilettes tapageuses éclairées de bijoux

effrontés : c'était la vie fausse, toute extérieure en ruolz ; mais la vue des filles amusait étonnamment Lunel.

A peine installé, on lui frappa sur l'épaule, il se retourna, reconnut son ami Pontal.

— Je t'ai vu entrer là, mon cher, et si je ne suis pas de trop, je veux dire si tu n'attends personne, je m'asseois en face de toi, et je m'invite. On s'ennuie moins à deux, et quand je suis seul, moi, je suis, il me semble, assez triste en compagnie... Peste ! du *Saint-Estèphe !* tu te soignes !

Le docteur Pontal était un pays, un ami d'enfance et de collège de Lunel. Jamais ils ne s'étaient perdus de vue.

Le docteur n'exerçait pas. Ses parents discrètement morts l'année même où il avait passé sa thèse, lui laissèrent quelques bonnes mille livres de rentes. Dès lors, il résolut de vivre à sa guise et de s'occuper de peinture ; la vérité, c'est qu'il ne s'occupait de rien. Au demeurant, excellent garçon, fort intelligent, mais ayant une invincible horreur de la lutte quelle qu'elle fût, non sans doute par manque d'énergie, mais parce qu'il trouvait que la vie était une chose à user simplement avec un minimum d'efforts. En vertu de la loi des contrastes, il professait une réelle admiration pour son ami, lequel arrivé à Paris sans un sou, sans recommandation, avait su se tirer d'affaire en très peu de temps. Ils étaient aussi liés par la multitude des souvenirs communs, et bien que leurs façons de sentir et de juger fussent différentes, Lunel avait une grande estime pour ce garçon si bon, si loyal, un peu mystérieux, toujours triste et qui ne laissait jamais échapper une occasion de lui prouver son dévouement.

— Eh bien ? Tes romans ?

— Ça va...

— Très bien ! les journaux ont donné hier un compte rendu de ton dernier bouquin, très flatteur. Te voilà lancé, il faut saisir la balle au bond, marie-toi !

Et comme Lunel le regardait en riant, il reprit :

— Oh ! moi, je ne compte pas, c'est entendu. Si l'humanité pensait à ma façon, on ne ferait plus d'enfants, du moins on ne ferait plus exprès d'en faire. Je parle donc pour toi, uniquement. Tu as trente-deux ans, tu commences à être connu, tu plais aux femmes, c'est le moment, mon vieux, marie-toi ?

Lunel ne riposta par aucune plaisanterie. Il répondit avec l'accent sérieux.

— Je ne me marierai que si je suis amoureux pour tout de bon. Or, pour le moment, j'ai le cœur très calme. Toutes les semaines,

je m'offre un petit mariage d'inclination, de préférence le vendredi (*Dies Veneris*, jour de Vénus), mais je te prie de croire que j'ai l'inclination courte ; je dîne à table d'hôte, comme le dernier commis-voyageur, et je ne reviens jamais au même plat. L'addition réglée, bonsoir les voisins, je n'y pense plus... Mais, voyons, que dirais-tu si j'épousais une veuve ? une veuve de mon âge... un peu plus âgée peut-être, mais très désirable encore ?

— N'épouse jamais une veuve. Si quelque chose doit être neuf, c'est la femme que l'on prend. Epouse aussi jeune que tu pourras.

— C'est ton avis ?

— Tout à fait.

Au sortir du restaurant, ils revinrent vaguer sur le Boulevard. La pluie avait subitement cessé.

Les deux amis se taisaient, chacun suivant le cours intérieur de sa pensée. La pensée de Lunel, celle d'un nerveux sanguin, était heureuse. Pontal, bilieux, s'ennuyait à force.

— Demain, dit Lunel, je ne sors pas de chez moi. Dès le réveil, je me mets à la besogne.

— Comment te réveilles-tu toi ?

— Comme tout le monde, je présume. J'aime à me lever de bonne heure, je suis du matin, et quand il fait soleil, me voilà content pour toute la journée. Je chante toujours en mettant mes chaussettes

— Tu as de la chance, toi ! oh ! tu as de la chance ! Tu ne t'es donc jamais réveillé avec cette idée que ce que tu as fait la veille, tu vas le recommencer aujourd'hui, et que ce sera toujours la même chose jusqu'à l'heure de la décrépitude et du gâtisme final ?

— Non, je ne songe jamais à tout cela. L'existence n'est pas toujours follement gaie, j'en conviens, mais si je ne crois pas au bonheur, je sais du moins que presque chaque jour nous tient en réserve une multitude de petites joies que je déguste en gourmet, voilà.

Pontal répéta :

— Tu as de la chance. Il est vrai que moi, je souffre de l'estomac et c'est tout dire. C'est égal, ils sont loin mes réveils gais ?... Peut-être les meilleurs sont-ils ceux de ma petite enfance, alors que l'on me permettait, quand j'avais été bien sage, de faire dodo dans le grand lit de maman... Puis, mes réveils au collège dans le dortoir fétide : souvenir morose, pas gais non plus mes réveils à la chambrée, au régiment. Ensuite, étudiant, j'ai eu une petite

amie, je me réveillais dans ses bras, sa tête sur mon épaule, son front presque sous mes lèvres, elle était douce et gentille, mais menteuse comme un démon. Maintenant, je me réveille seul, toujours seul ; d'ailleurs, on est toujours seul. Les pensées sont sans confident, les tristesses ne se partagent pas. Il faut même par générosité les cacher. On rêve seul, on souffre seul, on meurt seul ; on habite seul la chambrette aux six planches. Dis, tu n'as pas peur d'être seul, toi ? Tu n'as pas senti l'inutilité de ce que tu faisais, as-tu jamais mesuré l'ignorance profonde où nous sommes, tu ne t'es donc jamais révolté devant le mystère de ton être de tout cet inconnu qui pèse sur nous. As-tu compris que tu n'étais rien... qu'un peu de pensée de chair souffrantes ? N'as-tu donc jamais désiré le néant !

— Fichtre, mon cher, il n'est pas pas précisément gai le défilé de tes pensées !... Mais dis-moi bien franchement : toutes ces choses-là t'inquiètent ? Moi, je m'en moque.

— Tu y viendras, mon vieux. Tôt ou tard, on est pincé !

Ils se promenèrent encore quelques minutes sur le Boulevard, mais Lunel, distrait et du reste fort indifférent aux opinions pessimistes exprimées par Pontal fumait avec une jouissance délicate un cigare fin. Il faisait chaud dans la fourrure de sa pelisse. Oui, la vie était bonne.

Lunel demeurait rue de Richelieu, quand ils furent devant sa porte, les deux amis se séparèrent.

— Ouf ! Bon garçon, Pontal, mais Dieu qu'il est rasant, ce que je m'en fiche, moi, du mystère de la destinée.

Et toi, Paulette, est-ce que tu t'en fiches du mystère de la destinée ? demanda Lunel, en entrant dans sa chambre souriante et gaie.

Une petite femme, dont les frisons blonds s'ébouriffaient sur l'oreiller de dentelle (c'était un vendredi), s'étira longuement et dit d'une voix engourdie.

— Tu es un peu paf, mon petit homme. Allons, viens m'embrasser.

Lunel, se déshabillant, songea combien il lui était agréable de n'être pas seul en rentrant chez lui. Et une fois coulé sous les draps tièdes, quand il eut senti son corps emprisonné dans les bras de Paulette qui fleurait bon la bruyère, il eut une pointe de mépris pour ce brave Pontal qui, décidément, n'entendait rien aux douces choses d'ici-bas.

VI

Lunel était maintenant un des familiers de madame Derville. Il éprouvait un plaisir rare à se sentir entouré de cette tendre sympathie que les femmes accordent si volontiers à quiconque sait les chérir. Il avait d'ailleurs cette qualité de plaire très spéciale, possédée de ceux-là seuls qui furent élevés longtemps sur les genoux deleur mère, un peu dans les jupons...

Depuis un mois, madame Derville habitait Sèvres où, à mi-hauteur de la colline près de Meudon, sa villa s'étageait.

C'était le lundi de Pâques, Avril s'ensoleillait. Lunel, pour échapper au spleen de ces jours de fêtes parisiens, résolut d'aller voir la jeune femme.

La matinée avait été claire, une vraie matinée de printemps, mais, l'après-midi, le vent ayant sauté brusquement, il commençait à bruiner lorsque Lunel sonna à la grille du petit jardin servant d'enclos à la villa.

Assise dans la serre, madame Derville lisait :

— Ah! c'est gentil de venir me tenir compagnie, dit-elle, l'air heureux en posant son livre; ma fille passe la journée chez une de ses amies de Paris; vous voyez, je suis en pénitence.

— Et pour vous distraire, vous lisiez ?

— Un roman de vous, justement.

La vanité de Lunel s'ébroua.

— Je crois que la pluie cesse, fit madame Derville, sortons un peu, voulez-vous ?

Dans le jardin, des gouttes d'eau tremblaient aux bourgeons des branches. Dans l'air lavé une bonne odeur de fleurs et terre mouillée s'exhalait.

— Savez-vous, dit madame Derville, qu'il m'est venue une idée de très vieille femme. Voilà que je me prends pour vous de si bonne et si charmante affection que..... j'ai envie de vous marier !

— Je pensais, répliqua Lunel, que cette idée m'eût été donnée par tout, autre que par vous.

— Pourquoi ? Ennemie du mariage, moi, parce que j'ai la douleur d'être veuve ! Mais alors, il faudrait renier toutes mes joies, car c'est d'avoir été heureuse que j'ai tant souffert. Oh! soyez tranquille, je ne vous rééditerai point les banalités qui ont été dites en faveur des épousailles.

Il allait parler, elle ajouta, souriante :

— Dispensez-vous de me répondre par les arguments connus, et demeurez calme. Je n'ai encore jeté mon dévolu sur personne, mais, si je découvrais l'oiseau rare, vous trouverais-je disposé à ne pas dire non, du moins en principe?

Lunel, méfiant, suspecta madame Derville d'avoir l'arrière pensée de lui tendre un piège; très prudent, il répliqua :

— C'est moi qui craindrais de ne pas être digne de la jeune fille que vous auriez choisie pour moi.

Madame Derville, les bras en l'air, cassait les branches des lilas en fleurs; sa tête fine un peu rejetée en arrière avait une grâce charmante, troublante aussi par le mystère des mélancolies qu'elle recélait. Pourtant elle était rose de vie. Lunel lui trouva l'air plus jeune que jamais. La cueillette finie, elle répéta :

— Oui ! mariez-vous.

Cette fois Lunel baissa la tête sans rien dire, les yeux fixés sur les bottines élégantes, qui moulaient les pieds nerveux de la jeune femme.

— Vous êtes triste ! dit-elle en se retournant.

— Je n'aime pas parler du bonheur à venir. N'est-ce point assez de jouir de l'heure présente?

— Espérer ce bonheur quand ce bonheur est réalisable, c'est être heureux déjà... Si nous marchions? J'ai un peu froid. Ce soleil est pâle, on dirait un soleil d'automne.

Elle courut à la maison, prit son chapeau, s'entoura le cou d'un boa.

— En route, dit-elle, prenant le bras de Lunel.

Il venait jusqu'à eux des airs d'orgue de Barbarie, essouflés et pleurnichards. Au loin des cloches bourdonnaient, l'air était mou, le ciel morne; même à la campagne on dirait qu'en ces jours de repos dominical la nature a envie de bâiller.

Tout à coup, ils croisèrent une bande folâtre d'amoureux : des étudiants sans doute, venus là avec leurs petites amies, courir et se vautrer dans l'herbe neuve, et ces couples qui passaient avaient une telle gaieté, une si belle insouciance que tout le paysage en fut comme égayé. Alors Lunel se mit à fouiller les massifs, à chercher des violettes, des anémones, des muguets, cependant que madame Derville munie d'un petit album crayonnait un coin de forêt.

— Vous dessinez, fit Lunel ravi. Ah ! mais je dessine aussi, parfaitement mal, du reste, vous allez voir. N'importe, j'ai pour moi-même des indulgences infinies et c'est si amusant de mettre une date au bas d'un croquis, de fixer un souvenir...

Il s'éloigna de quelques pas, et tirant un calepin, se mit à croquer Madame Derville.

Ce fut enlevé en un rien de temps. Puis ils continuèrent à marcher le long d'un chemin qui dévalait sous les hêtres.

— Je ne connais rien de meilleur au monde que votre amitié dit Lunel. Nous courons la campagne comme deux écoliers. Nous sommes encore jeunes tous deux et nous voilà seuls au milieu des bois. Si nous nous perdions.

Elle eut un sourire voilé, énigmatique, et, d'un geste prompt, lui tendit sa main dégantée, un peu moite, que Lunel serra.

— Si cette femme a du cœur, pensa-t-il, elle a aussi des sens.

Elle ajouta : Je sais que vous êtes un galant homme et que je pourrais m'égarer sans crainte sous votre égide ; mais, voyez, dit-elle, en montrant d'un geste coquet la mèche si originale de sa chevelure, j'ai des fils blancs ; avant peu, je l'espère, je serai grand-maman, une douairière vénérable qui mettra quelque jour des lunettes pour lire vos romans.

Lunel savait le pouvoir du geste. Lentement, savamment, il prit dans ses mains les mains de madame Derville. Il la tint un instant sous son regard respectueux, tendre, profond, puis sans abandonner les mains devenues frémissantes :

— Grand'mère ? Vous ?... Allons donc...

Le silence, la paix, l'air du soir étaient tout harmonie. Des nuages cotonneux flottaient à l'horizon, le ciel semblait de rose fanée, on aurait dit une de ces soirées d'octobre désenchantées et déjà frileuses.

Lunel, les nerfs solides et vibrants se sentait vivre une de ces heures où la pensée comme décuplée possède une acuité extraordinaire et il goûtait au surplus un plaisir rare à regarder et à entendre. Il percevait l'harmonie secrète des couleurs et leur rythme, le dessin des choses par masses fuyantes jusqu'à la ligne d'horizon. Il aurait pu noter le frémissement de la brise. L'air avait un goût exquis. Ces sensations aiguisées le rendaient heureux, magnétique ; sa confiance en lui était sans bornes. Alors, doucement, très bas, cajoleur, et comme se parlant à lui-même, il dit :

— Je devine que la grande, la vraie douleur est un mal assez meurtrier pour étreindre la vie toute entière, mais encore cette douleur est immense quand elle arrive au moment précis où toutes les forces sont jeûnes. L'avenir est-il donc irrévocablement condamné ?...

Madame Derville leva la tête, ses yeux couleur du temps

étaient striés d'angoisse. Lunel lui ressaisit la main et avec une émotion presque sincère :

— Permettez-moi d'être votre ami, votre ami tout à fait. Je n'attends rien moi non plus, et si j'hésitais tout à l'heure devant une pensée de mariage.... Qui sème l'amour récolte la douleur n'est-ce pas ? Et cependant... projeter son âme dans une autre âme, entendre ensuite ses pensées répétées comme par un écho et renforcées par tout l'orchestre de la passion, c'est là, je n'en doute point, la plus parfaite, la seule de nos jouissances.

Arrivés devant la grille du jardin, leurs yeux se prirent avec une puissance d'étreinte ; subitement madame Deville s'empourpra, Micheline revenue de Paris et qui guettait le retour de sa mère, se jetait à son cou.

VII

« Madame Marielle Derville,
« Villa Marielle (Sèvres.)

Paris, 30 Avril.

« Chère amie,

« Avant de commencer ou plutôt de recommencer cette lettre, je me suis juré d'écrire tout d'un trait, sans raturer un mot, et surtout sans relire. Si je n'avais pris enfin cette résolution, cette page qui est la troisième que je griffonne depuis ce soir, subirait le sort des précédentes, un peu nerveusement déchirées.

« Je ne débuterai point par des excuses ; je vous dirai cependant qu'il en est de ces lignes de mon écriture comme de certaines autres actions : nous les subissons. Aux heures de crises, je crois que nous sommes plus ou moins des pantins dont une main invisible, mais toute puissante, fait manœuvrer les fils. Combien d'actes commis en dehors de nous-mêmes ! La raison prévoyante nous regarde agir en pleurant, la conscience gronde et notre volonté, notre pauvre volonté, faiblit et cède... Soyez tranquille, amie, ma raison ne pleure point, et ma conscience ne saurait être mise en cause. Mais il faut que je vous dise ce qu'il m'est impossible de vous cacher plus longtemps : je vous aime. Oh ! je serai très sobre de phrases, c'est ce que je puis faire de mieux, ou de moins mal. Les mots ne sont-ils pas mesquins, déflorants quelquefois ?

« Je me suis pris à mon propre piège. Au début de nos relations, je confesse avoir rêvé un adorable flirt avec vous : une de ces gentilles sentimentalités à la mode, très élégantes, certes, confortable aussi, dans un joli décor, celui de votre serre précisément, sous les thuyas, comme aux Français? C'eût été faux, malsain, mais amusant. Nous aurions joué notre petite comédie deux ou trois mois, et puis nous nous serions quittés bons amis, naturellement.

« Mais sans être aussi fin psychologue que Pontal, je savais que vous n'étiez pas femme à donner un jour votre main à baiser, le lendemain, votre bras jusqu'au coude exclusivement; après vos lèvres, quand j'aurais été bien sage, avec un peu de votre cœur, comme vous donnez un morceau de sucre à votre lévrier. L'amour, c'est justement le contraire de tout cela, et puisque nous sommes libres l'un et l'autre, je viens vous demander simplement, et de tout mon cœur, de vouloir bien être ma femme devant Dieu, devant tout le monde.

« De connaître vos souffrances, de savoir le reliquaire qu'est votre cœur, je vous aimerai infiniment. J'aurais pu tout vous avouer l'autre jour; mais, près de vous, je suis d'une timidité puérile, je balbutie comme un collégien. Aussi, voyez, j'en suis réduit à employer le procédé banal : écrire, et ce qui prouve bien que je suis complètement potache, c'est que je glisse cette lettre dans le livre que vous m'avez demandé et que je remets chez vous bien et dûment cacheté.

« Pardonnez-moi si je me suis expliqué maladroitement, amie chère, je suis trop marchand d'écritures pour me résoudre à faire passer dans le cliché des phrases impuissantes, mon adoration pour vous.

« Je quitte Paris demain, je vais aller mâter mon impatience sur les bords de la Méditerranée, au cap Martin, où votre lettre viendra me rejoindre si...

« Henri de Lunel. »

« Monsieur Henri de Lunel,

« Grand Hôtel,

« *Cap Martin.* »

« Vos aveux, mon ami, ne m'ont pas offensée, j'en avais peur et je les attendais. Mais votre amour devant me faire souffrir

plus que tout, je vous aurais été reconnaissante, entre les deux douleurs que vous me réserviez, d'avoir choisi l'abandon.

« — Vous me l'avez dit un jour : la vie pour moi est irrévocablement jugée ! Les faits accomplis sont là, oui, bien irrévocables. J'ai éte heureuse, vous le savez, presque trop heureuse, et n'est-ce point tenter Dieu que de faire un nouveau rêve ? Mais la douleur ou l'amour, ces deux mots pour moi synonymes, c'est comme une piste que je suis à mon insu sans pouvoir m'en détacher. Je crois que vous avez raison : nous ne sommes pas libres. Je souffre déjà tant loin de vous, que je me demande si la résistance n'est pas inutile, et même quelque peu ridicule.

« Il faudrait pourtant que je sois raisonnable pour deux, soucieuse de ma lamentable tranquillité et de la part de bonheur que Dieu vous doit. Je vieillirai vite, mon ami. L'automne va venir. M'aimerez-vous encore quand viendra l'hiver ?

« Mon cœur est un enfant qui tremble devant la solitude. Vous l'avouerai-je ? Ma fille, qui, dans les heures de profonde détresse, m'a aidée à supporter la vie, ne m'a jamais suffi. Et le jour n'est pas éloigné, sans doute, où elle me quittera. Ce sera alors autour de moi, et en moi l'épouvantable vide.

« Je devrais pourtant me résigner ; n'est-ce point folie d'aimer encore. J'ai songé à mille choses pour nous séparer. Je voulais partir, quitter la France, vous oublier. Je ne pouvais pas. Je n'ai pas pu. J'ai prié, j'ai beaucoup pleuré, j'aurais voulu mourir, je suis vaincue.

« L'amour est plus fort que tout, je laisse mon cœur voguer à la dérive, pour qu'il aille se briser vers vous. Non, non, vous ne ferez point de mal à ce pauvre cœur, vous en aurez pitié, n'est-ce pas ? Aimez-le bien.

« Je pleure, mais mon âme est en fête, et je suis à vous, toute.

« Marielle DERVILLE. »

Henry FRICHET.

(*A suivre*).

A L'AN NEUF

Depuis que j'ai lancé mon cri vers la lumière,
pour saluer la vie et la douleur première,
le temps a sur mon cœur scandé le rythme lent
de sa rude harmonie et de son cours dolent.

Tout a passé sur moi sans marquer son empreinte,
mon âme ivre d'orgueil a méprisé l'étreinte.
Que font à ma fierté vos naissances, vos morts?
Ans, j'aime ma douleur! Que m'importent vos sorts?

Et toi qui nais, an Neuf, si tu veux que ton ombre,
forçant mon souvenir, palpite plus qu'une ombre,
accomplis un exploit qui m'émerveillera,
ou crée encor un mal que mon cœur raillera.

Apaise mon désir que ne peut satisfaire
toute l'humanité, ce gouffre de mystère;
et s'il n'existe plus de frisson inconnu
éteins en moi ma force et son essor chenu...

Mais devant toi, je suis sans joie et sans attente,
sans soupir, sans sourire, et sans peur hésitante
et j'accueille ta gloire ou ta stérilité
dans un grand spasme de douleur : ma volupté.

Valentine de SAINT-POINT

LES MAMANS

Essai sur trois cœurs de Femmes

M. René Doumic venait de publier les Lettres d'Elvire à Lamartine, *et l'on en causait. Une jeune femme dit : « Il y a une chose qui me déplaît : c'est qu'elle l'appelle sans cesse « mon enfant », qu'elle répète « je suis ta mère », « aime-moi comme une mère ». « Moi je trouve cela choquant. » Cette jeune femme était charmante, et pourtant je ne fus pas de son avis. Au premier abord, je l'avoue, ces appellations m'avaient troublé aussi, mais ensuite, c'est avec un sourire attendri que j'avais pensé à ce subterfuge naïf pour transformer en une affection permise un penchant défendu. Et, en même temps, deux autres figures de femmes s'étaient imposées à mon souvenir, qui, toutes deux aussi, avaient voulu comme teinter de maternité leurs amours pour un être plus jeune : George Sand et surtout madame de Warens. Et, quoique je me fisse scrupule de rapprocher ces trois noms, je n'ai point résisté au désir de me pencher sur ces trois âmes féminines pour tâcher d'y lire un secret que le génie avait rendu célèbre.*

I

Seule, madame de Warens joua vraiment le rôle d'une « maman ». Cette femme assez frivole, mais charmante, sans grande profondeur d'esprit ni de cœur, assez dépourvue de volonté, et qui ne fut même pas une amoureuse, adorait le monde, les affaires, les entreprises ; elle sollicitait beaucoup et elle obtenait parce qu'on ne résistait pas à la douceur de ses yeux et de son sourire ; et puis elle se laissait dépouiller par le premier venu : une tête de linotte intrigante. Elle possédait un naturel affectueux, mais paraît avoir ignoré la passion ; elle prit des amants, mais sans y attacher d'importance, ne connaissant le scrupule ni de la morale, ni de la fidélité amoureuse. Elle était bonne, elle était faible parce qu'elle était bonne, et elle ne savait

refuser. Rousseau a dit : « Elle était douce » et l'a peinte toute entière par cette « épithète vraiment féminine », selon le mot de M. Jules Claretie.

Au physique, je me l'imagine un peu petite, grassouillette, très appétissante avant qu'elle ne s'alourdît, avec de jolies mains, de beaux bras, un opulent décolletage, une figure charmante, à la bouche mignonne et aux yeux caressants qui souriaient en même temps que les lèvres, et surtout d'admirables cheveux cendrés, négligemment tordus et qui s'ébouriffaient.

Cette petite femme désirable s'est enfuie, on ne sait trop pourquoi, de chez son mari ; elle a été se jeter aux pieds du roi de Sardaigne, qui n'a su lui refuser une pension ; et elle vit à Annecy, convertie nouvellement au catholicisme, assez jalousée, assez surveillée, forcée de jouer un personnage austère qui lui convient fort peu. Elle s'ennuie visiblement et, sans se l'avouer, son cœur tendre cherche quelqu'un à chérir doucement, maternellement...

Or, un jour qu'elle se rend à l'église, un jour des Rameaux tout riant d'un beau soleil de printemps, tout frais de verdure nouvelle, une voix jeune, timide, l'appelle, si tremblante qu'à peine on l'entend :

— Madame !

Elle s'est retournée, elle voit un jeune homme gauche, embarrassé, qui lui tend une lettre en essayant de balbutier. Elle lit, et sa pitié facile s'émeut, à songer qu'un enfant se trouve seul, loin des siens, perdu, ne gardant espoir qu'en elle; son sourire est plus fait de pitié que d'ironie quand elle déchiffre les grandes phrases naïves qu'il a eu tant de peine à composer ; elle sent en elle quelque chose de doucement maternel qui s'attendrit, d'autant plus qu'en le regardant à la dérobée, elle le trouve joli, cet enfant : attendrissement pitoyable dont elle goûte si volontiers le charme que son laquais lui doit rappeler l'heure.

— Eh bien ! mon enfant, dit-elle, de toute la douceur de sa voix douce et de ses doux yeux, vous voilà courant le pays bien jeune; c'est dommage en vérité...

Et, comme une caresse, cette voix et ce regard ont fait frissonner Jean-Jacques jusque dans l'intime de sa chair, ont remué tout ce besoin de tendresse féminine, amoureuse et maternelle, que sa timidité refoule tout au fond de son cœur, et qui l'étouffe.

Il voudrait répondre... mais ses yeux seuls ont parlé, et, sans doute, ceux de Madame de Warens ont dû comprendre un peu.

— Allez chez moi m'attendre, poursuit-elle ; dites qu'on vous

donne à déjeuner; après la messe, j'irai causer avec vous.

Et, pour tous deux, « maman » était née, dès cette première entrevue.

Chez Rousseau, c'est le coup de foudre : il voudrait consacrer sa vie entière à la servir, à la voir... Madame de Warens va moins vite que l'enfant naïf, mobile et passionné. Elle connaît la vie. Ce garçon l'intéresse, lui plaît même; volontiers elle le garderait près d'elle, elle goûterait la saveur de cette innocence. Mais elle ne veut pas s'abandonner à ces rêveries; elle doit être prudente; elle se sent observée, jalousée, à la merci d'un mauvais rapport qui lui supprimerait sa pension, la jetterait à la misère. Folie, pour une nouvelle convertie, que de retenir près d'elle ce jeune homme, et protestant encore! Cependant, elle ne saurait l'abandonner : à la pensée de le revoir errant et seul, sa tendresse inconsciente s'alarme; il faut au moins qu'il lui doive son avenir, qu'il se souvienne d'elle comme d'une fée bienfaisante, qu'il lui garde de la reconnaissance, même un peu d'affection, ce petit orphelin si joli...

Aussi accueille-t-elle avec joie le projet de l'envoyer à Turin : il se convertira, on lui trouvera une situation. Elle se charge de lui obtenir de l'évêque des recommandations et un peu d'argent. Elle le verra partir, le cœur moins gros, puisqu'il lui devra son pain, et aussi le salut de son âme. Il ne l'oubliera pas tout à fait... Qui sait même s'il ne reviendra pas ? Ah ! si tout pouvait un jour s'arranger !

Il revient, des mois, plus de deux ans après,... il revient, le petit qu'elle croyait perdu, et qui restait comme une apparition agréable et un peu triste dans son souvenir. Il revient, il se jette à ses pieds, elle sent sur sa main la chaleur de sa bouche. Surprise, à vrai dire, elle ne l'est pas : quelque chose, ce quelque chose mystérieux qui se cache dans les profondeurs obscures de notre être inconscient, là où nous sentons, sans les pouvoir comprendre, les grandes forces d'amour, de joie et de douleur, quelque chose lui a dit sans doute tout bas qu'il reviendrait, l'enfant aux yeux ardents, qu'il était créé pour qu'elle lui donnât beaucoup d'elle, toute sa tendresse de mère sans enfant, d'amante qui n'avait point aimé...

— Pauvre petit, lui dit-elle simplement, avec un peu de mélancolie heureuse dans ses jolis yeux, pauvre petit, te revoilà donc! Je savais bien que tu étais trop jeune pour ce voyage; je suis bien aise au moins qu'il n'ait pas aussi mal tourné que j'avais craint. Conte-moi ton histoire.

Qu'elle est douce, la confession de Jean-Jacques, douce à faire, douce à recevoir !...

Elle sentit très bien qu'elle ne pourrait plus le quitter. Elle avait besoin de posséder quelqu'un à chérir, à protéger, à guider, à caresser. Il y avait en elle, qui n'avait point eu d'enfant, toute une maternité à dépenser; il lui fallait, près d'elle, un être jeune, qui l'égayât de son rire, de leurs rires à tous deux, qui la taquinât et qu'elle taquinât, comme une mère très jeune et un grand fils câlin. C'était un désir inconscient de caresses voluptueusement chastes, de dorloter une tête jeune et tendre en pensant à des choses imprécises et douces, de la cacher dans ses genoux, de la bercer sans arrière-pensée dans la chaleur de son sein.

Il lui fallait enfin ce que ne pouvait lui donner Claude Anet, ce serviteur discret et sévère, dont elle avait fait son amant, personnage austère, de cette race de passionnés qui meurent parfois de leur amour, mais ne le disent point même à leur amante, de ces passionnés douloureux et peut-être les plus sincères, mais qui ne sont point des passionnés aimables.

Et Madame de Warens devait lui préférer Jean-Jacques, parce qu'il était jeune, et que ses yeux caressants imploraient les caresses avec une ardeur d'affamé.

« Dès le premier jour, a dit Rousseau, la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le sien ; et toujours nous demeurâmes Petit et Maman... »

Et si elle était beaucoup une « maman », lui était tout à fait un « petit », un petit malheureux privé d'affection, avec, plein la tête, des souvenirs de coups, de rudesses, des regrets d'une enfance courte, point triste, mais sevrée de caresses, enfance d'un orphelin sans mère et presque sans père. Dans ce cerveau tout rempli de rêve, où la vie n'a point encore pris un relief de réalité, dans ce cœur d'adolescent précoce que de bonne heure a déjà troublé l'éveil des sens, la femme tient toute la place. Mais, pour lui, elle reste quelque chose d'imprécis, qu'il devine délicieux, puisque tout son être y tend, inconscient et éperdu, mais quelque chose qu'il ignore et dont il a peur.

Car il est timide, et toujours il le restera : « tout l'effarouche, tout le rebute ; la crainte et la honte le subjuguent à tel point qu'il voudrait s'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir, il ne sait que faire ; s'il faut parler, il ne sait que dire ; si on le regarde, il est décontenancé. » Auprès des femmes, ce devient

une sorte de terreur paralysante, une crainte indéterminée et envahissante, une sorte d'épouvante physique. Pauvre timide, que ses sens déchaînés travaillent, entraînent à des dépravations, poussent à des insanités de maniaque! Pauvre timide, pour qui la femme est tout et à qui la femme demeure inaccessible!

« Jamais, a écrit Jean-Jacques, ni dans ce temps-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une proposition lascive, que celle à qui je la faisais ne m'y ait en quelque sorte contraint par ses avances. » Du reste, à l'époque où il rencontre Madame de Warens, sait-il ce que peut signifier au juste cette « proposition lascive » ? La femme, pour lui, est-ce autre chose qu'un être tendre, dont le cœur comprendrait son cœur, aux baisers très doux et très troublants, ou encore une maman très câline avec quelque chose en elle qui vous remue très profondément, dans votre chair et dans votre âme ?

Et la belle dame qui lui tend les bras, comme en un conte de fées réalisé, la charmante « maman » d'Annecy et des Charmettes, n'est-ce point précisément ce rêve réalisé, cette affection exaltée, d'une chasteté équivoque et délicieuse ?

« Elle fut pour moi, dit Rousseau avec émotion, la plus tendre des mères, qui jamais ne chercha son plaisir, mais toujours mon bien; et si les sens entrèrent dans mon attachement pour elle, ce n'était pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une maman jeune et jolie qu'il m'était délicieux de caresser; je dis caresser au pied de la lettre, car jamais elle n'imagina de m'épargner les baisers ni les plus tendres caresses maternelles, et jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuser. ... Je n'avais ni transports ni désirs auprès d'elle; j'étais dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi... Elle tombait souvent dans la rêverie. Eh bien! je la laissais rêver; je me taisais, je la contemplais, et j'étais le plus heureux des hommes. »

Ces relations, d'une douceur presque pure chez Jean-Jacques, d'une sensualité peu consciente et presqu'innocente chez « maman », dégénérèrent pourtant. Mais ce fut elle qui le voulut, plus par raison encore que par désir sensuel, et la crainte de perdre cette intimité si délicieuse, au cas où une autre femme, en devenant la maîtresse de son « petit », lui disputerait son cœur par les sens, resta sans doute son motif déterminant.

Au reste, la façon dont cette transformation s'accomplit écarte assez toute idée de passion. Elle l'y prépara, comme à l'accomplissement d'un austère devoir, par « des entretiens pleins de

sentiment et de raison », et d'ailleurs « froids et tristes », et finit par lui donner huit jours « pour y penser ». Ce qui prouve qu'elle était bien une « maman » pour Jean-Jacques, c'est que celui-ci se montra plus épouvanté que transporté de la décision de Madame de Warens. Il se trouvait d'abord repris de sa malheureuse timidité qui le remplissait « d'un certain effroi mêlé d'impatience », lui faisant « redouter ce qu'il désirait jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans sa tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. » Et puis, réellement, il ne la désirait pas, ou plutôt, s'il la désirait vaguement, impersonnellement, c'était affaire « d'imagination, de besoin, de vanité, de curiosité », mais il ne l'aimait point d'amour. Il craignait ce changement à leurs habitudes si douces : à quoi bon chercher plus ? Un tel acte lui paraissait exhaler comme un parfum d'inceste, et, de fait, il en resta dans son cœur comme une tristesse qui gâta un peu son bonheur, sans qu'il connût vraiment, en compensation, toute l'âpreté exquise du plaisir.

Maman, pour Jean-Jacques, ne fut plus, de ce jour, tout-à-fait maman. Pour elle, au contraire, il demeurait aussi bien son « petit », et cet événement, qui le bouleversait, ne prenait chez elle que la plus minime importance. Sur ce chapitre, ses scrupules étaient parfaitement nuls, son inconscience absolue, et Rousseau rend responsable de cette *amoralité* son premier amant, un M. de Tavel, qui aurait systématiquement détruit chez elle tous les principes moraux à ce sujet. En tous cas, « elle était intimement persuadée que tout cela n'était qu'une maxime de police sociale dont toute personne sensée pouvait faire l'interprétation, l'application, l'exception, selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. »

Cette excessive largeur de vues devint même la cause de la rupture entre elle et son « petit ». Elle ne conçut aucun scrupule, pendant un long voyage qu'elle fit, de lui donner un « substitut. » Jean-Jacques, à son retour, après avoir refusé le partage, essaya, avec son habituelle faiblesse, de reprendre l'intimité à trois du temps de Claude Anet,... et il traita de « frère » le nouveau venu, puisqu'ils avaient tous deux la même « maman. » Triste et vilaine histoire, qui dura peu, car Jean-Jacques dut vite se rendre compte que les temps étaient changés et qu'un autre « petit » accaparait les confidences et les caresses. Il eût pardonné à Madame de Warens de devenir, pour un autre, la maîtresse, mais il ne put partager la maman et il préféra partir.

Il s'en fut, et elle pouvait le laisser aller, car son rôle maternel

se trouvait terminé. Du petit, tout pauvre, tout ignorant, tout dénué qu'elle avait recueilli, nous dirions à la tombée du nid, s'il avait jamais connu un vrai nid, du petit qui se perdait tout seul sur la grand'route de la vie, elle avait fait un homme.

Elle le tira de la misère qui le guettait, de la misère crapuleuse dont les vices germaient déjà, et elle l'arma pour qu'il pût conquérir sa place, sa large place au soleil. Elle ne lui trouva pas seulement des protecteurs et des amis, elle lui fit prendre conscience de son intelligence; petite cervelle légère elle-même, elle n'en dégrossit pas moins cette tête puissante et brute, elle n'en défricha pas moins cet esprit inculte et fécond; près d'elle, dans la tiédeur de son affection, et délivré de la hantise du besoin, il put comprendre l'amour du travail et désirer s'instruire. Elle lui donna plus enfin, elle donna quelques années de bonheur à ce cœur qui en était affamé : « Ici, dit Rousseau en parlant des Charmettes, ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. »

Et plus loin : « Le bonheur me suivait partout. »

Il pourra partir, pauvre maman, le petit que vous avez fait homme, jamais il n'oubliera ces années de sa jeunesse. Laissez-le marcher la tête haute vers sa gloire empoisonnée : rien ne vaudra jamais pour lui les instants de bonheur que vous lui avez fait goûter!

Ils se quittèrent donc, lui pour gravir l'âpre chemin de la célébrité, vers la souffrance et le dégoût, elle pour descendre vers une vieillesse qui toujours devenait plus sombre. Longtemps, longtemps après, Rousseau reparle d'elle, dans ses *Confessions*, et c'est pour marquer d'un mot juste et cruel ses dernières années : « Elle vieillissait et s'avilissait. » Pauvre « maman », pauvre être frivole, brillant et fragile, qui ne voulut connaître de la vie que les fleurs de la jeunessse : pour elle, vieillir, c'était déjà une déchéance. Elle vieillissait et s'avilissait! Pauvre femme, si seule, si faible et si douce, qui n'eut même pas de vertus pour la soutenir dans ses malheurs.

II

Au début de l'hiver de 1833, Alfred de Musset, qui venait de projeter avec George Sand un amoureux voyage en Italie, se décida, un beau soir, à avouer ses projets à sa mère. « Sa demande, raconte son frère Paul, fut accueillie comme la nouvelle d'un véritable malheur ». Madame de Musset refusa son consentement

et l'insistance de son fils ne réussit qu'à provoquer une scène de larmes. Aussitôt Alfred, ne pouvant la supporter, s'écria, en embrassant sa mère : « Rassure-toi, je ne partirai point ; s'il faut absolument que quelqu'un pleure, ce ne sera pas toi ! »

« Il sortit en effet, continue Paul, pour donner contre-ordre aux préparatifs de départ. Ce soir-là, vers neuf heures, notre mère était seule avec sa fille au coin du feu, lorsqu'on vint lui dire qu'une dame l'attendait à la porte dans une voiture de place et demandait instamment à lui parler. Elle descendit, accompagnée d'un domestique. La dame inconnue se nomma ; elle supplia cette mère désolée de lui confier son fils, disant qu'elle aurait pour lui une affection et des soins maternels. Les promesses ne suffisant pas, elle alla jusqu'aux serments. Elle y employa toute son éloquence, et il fallait qu'elle en eût beaucoup, puisqu'elle vint à bout d'une telle entreprise. Dans un moment d'émotion, le consentement fut arraché, et, quoi qu'en eût dit Alfred, ce fut sa mère qui pleura ».

Ces promesses, ces serments, sans doute George Sand y mit un accent sincère. Dans son amour pour Musset entrait un instinct de protection auquel n'était pas tout à fait étranger un sentiment maternel. Il y avait loin d'elle à une jeune amante, heureuse de se sentir à la merci et sous la garde d'un être fort. George aimait à dominer, et non point à l'être ; sa nature puissante, saine et virile recherchait instinctivement les caractères plus tendres que mâles, un peu faibles et souples à ses volontés, des nerveux efféminés et géniaux. A la passion souvent violente d'une amoureuse elle prétendait unir un peu de l'autorité d'une mère.

— « Mon enfant » : ainsi commencent, ainsi finissent toutes ses lettres d'amour. Et il faut avouer qu'à Musset ces termes ne s'appliquaient pas mal, malgré son adolescence tapageuse. Il avait beaucoup dansé, beaucoup soupé, beaucoup fréquenté de mauvais lieux et de femmes faciles ; il montrait une forfanterie de vice aimable, une prétention au blasé ; pour avoir beaucoup « fait la noce », il croyait avoir vécu, et pour avoir pris des baisers à des lèvres peu farouches, il croyait avoir aimé. Il ignorait quelle fraîcheur de sentiments exquise et inviolée se cachait sous cette écorce artificielle de rêveur frivole et fatigué. Il ne connaissait point encore, croyant tout savoir, les grandes joies, les grandes douleurs, les grandes passions. Loin d'émousser ses facultés, il avait seulement affiné son intelligence, comme pour augmenter des joies de l'esprit celles du cœur, comme pour prendre mieux conscience de ses douleurs et les mieux crier ; il avait seulement

épuisé son corps et comme rendu plus sensibles et plus vibrants ses nerfs, afin de mieux sentir... de mieux souffrir.

Il apportait à son amour un cœur neuf, à peine usé à la surface et plein de trésors inconnus ; il allait, plein d'insouciance et de gaieté, au mystère qu'il croyait connaître et qu'il allait découvrir. George ne lui offrait qu'un cœur mûri déjà, vieilli même, qui croyait avoir atteint la satiété, qui regrettait déjà sans plus trop espérer.

Elle avait voulu vivre pleinement sa vie, et elle l'avait vécue. Elle avait cherché plus que le calme du foyer et que la tendresse maternelle ; elle s'était lassée d'un amour pur et chaste comme elle s'était lassée de la monotonie conjugale ; elle avait voulu goûter de l'excentricité et de la bohême, elle avait même connu la notoriété littéraire ; elle avait enfin trouvé la passion, s'y était plongée toute entière ; et puis elle n'était parvenue qu'au sentiment affreux du vide devant la vanité des plaisirs, au désenchantement atroce, au goût de cendres, des fins d'amours. Elle avait « pleuré de souffrance, de dégoût et de découragement », elle avait connu « les jours de froid et de fièvre », et elle s'était crue trop vieille pour aimer désormais.

Elle avait refusé d'abord de connaître Musset ; elle croyait trouver en lui un blasé qui ne l'intéressait guère, un cœur desséché et brûlé comme le sien, et dont elle ne pouvait rien espérer. Vaguement, elle aspirait à rencontrer un être jeune et confiant qu'elle dirigerait de son expérience et qu'il lui serait exquis de chérir avec une douceur attendrie. Elle était parvenue à l'âge où les femmes, n'ayant plus rien à apprendre et le regrettant, deviennent instinctivement des éducatrices, et, à leur tour, créent des hommes, de leur amour souvent très passionné, mais en même temps protecteur, et par là même inconsciemment et imperceptiblement maternel.

George Sand, qui désespérait d'aimer jamais plus et qui, de son désenchantement blasé, sentait pourtant sourdre un fougueux besoin d'amour, George Sand, surprise de découvrir Musset tel qu'il était vraiment, se plongea avec délices dans « cet amour de jeune homme et cette amitié de camarade ». Les gamineries de ce « bon enfant » la rajeunissaient en quelque sorte. Comme l'écrit le vicomte de Lovenjoul, « Musset devait être extrêmement gai quand il n'était pas tourmenté par la débauche ou la maladie. Il était infiniment plus jeune de caractère que sa compagne ; elle le traitait en enfant gâté et le dominait par son lyrisme sentimental qu'il avait peut-être le tort de prendre trop au sérieux. » Lui, au

contraire, se plaisait au sentiment nouveau et élevé qu'il découvrait enfin : « il bénissait sa chère maîtresse de lui avoir fait connaître enfin l'amour vrai, chaste et noble qu'il avait tant rêvé. »

Rien qu'à les voir, dans cette Italie qu'ils couraient moins comme deux amoureux que comme deux camarades, à remarquer leur contraste, elle brune, énergique de traits et d'allures, virile, même quand elle n'échangeait pas sa jupe contre le pantalon de l'étudiant; lui, blond, bouclé, frêle, joli, d'une élégance un peu efféminée, on devinait en elle l'aînée et le chef.

Nous avons quelque peine à nous imaginer, d'après les portraits qui nous furent laissés de George Sand, comment cette femme aux traits presque masculins, au profil si dénué de grâce féminine, put inspirer des passions comme celles dont saignèrent Sandeau, Musset et Chopin. Ses contemporains, en la décrivant, parlent surtout de deux choses : sa chevelure très brune, tranchant sur son teint pâle, et surtout ses yeux, ses yeux admirables, noirs, prenants, dominateurs, à la fascination desquels on n'échappait plus, et qui vous poursuivaient jusque dans le souvenir. A son lit de mort, Musset gardait la hantise de ces regards sombres, impérieux et doux :

« Ote-moi, mémoire importune,
Ote-moi ces yeux que je vois toujours! »

« Ma maîtresse était brune; elle avait de grands yeux; je l'aimais, » dit-il quelque part. Et il ajoute : « Elle m'avait quitté... »

C'est à Venise que s'accomplit ce drame, tandis qu'il délirait encore d'une longue maladie où sa raison avait failli se perdre. Elle l'avait soigné avec tendresse, avec dévouement, comme une vraie mère; elle avait pâli à son chevet; elle l'avait sauvé peut-être,... et puis, un soir de printemps précoce et pervers, de printemps vénitien, elle céda, que dis-je? elle s'offrit à un beau médecin blond et fort dont elle devina l'âme d'enfant, qu'elle dominerait, en même temps que toute sa chair de femme s'élançait vers une étreinte robuste... O fièvre étrange de Venise!

Ils s'aimèrent, devant ce lit où le pauvre enfant agonisait encore, et les veilles maternelles devinrent des veillées d'amour : scène d'une tragique horreur dans son cadre intime, et d'autant plus tragique et d'autant plus horrible que le mourant ressuscita pour la surprendre :

« Je vis, a raconté Musset, je suis certain d'avoir aperçu le

tableau suivant, que j'aurais pris pour une vision de malade si d'autres preuves et des aveux complets ne m'eussent appris que je ne m'étais pas trompé. En face de moi, je voyais une femme assise sur les genoux d'un homme. Elle avait la tête renversée en arrière. Je n'avais pas la force de soulever ma paupière pour voir le haut de ce groupe, où la tête de l'homme devait se trouver. Le rideau du lit me dérobait aussi une partie du groupe ; mais cette tête que je cherchais vint d'elle-même se poser dans mon rayon visuel. Je vis les deux personnes s'embrasser. Dans le premier moment, ce tableau ne me fit pas une vive impression. Il me fallut une minute pour comprendre cette révélation ; mais je compris tout-à-coup et je poussai un léger cri...

« C'est, je crois, le même soir, ou le lendemain peut-être, que Pagello s'apprêtait à sortir, lorsque George Sand lui dit de rester et lui offrit de prendre le thé avec elle. Pagello accepta la proposition. Il s'assit et causa gaiement. Ils se parlèrent ensuite à voix basse et j'entendis qu'ils projetaient d'aller dîner ensemble en gondole à Murano : — Quand donc, pensai-je, iront-ils dîner ensemble en gondole à Murano ? Apparemment, quand je serai enterré. » Mais je songeais que les dîneurs comptaient sans leur hôte. En les regardant prendre leur thé, je m'aperçus qu'ils buvaient l'un après l'autre dans la même tasse. Lorsque ce fut fini, Pagello voulut sortir. George Sand le reconduisit. Ils passèrent derrière un paravent et je soupçonnai qu'ils s'y embrassaient. George Sand prit ensuite une lumière pour éclairer Pagello. Ils restèrent quelque temps ensemble sur l'escalier. Pendant ce temps-là, je réussis à soulever mon corps sur mes mains tremblantes. Je me mis à quatre pattes sur le lit. Je regardai la table de toute la force de mes yeux. Il n'y avait qu'une tasse ! Je ne m'étais pas trompé. Ils étaient amants ! »

Des heures troubles suivirent ; puis George prit son parti, avec une décision froide ; ce fut comme une opération chirurgicale nécessaire, où sa main ne trembla pas : « Mon Dieu, devait-elle s'écrier plus tard, rendez-moi ma féroce vigueur de Venise, rendez-moi cet âpre amour de la vie, qui m'a pris comme un accès de rage, au milieu du plus affreux désespoir ! »

— Cher Alfred, dit-elle un soir au malheureux, je parlerai franchement. Je ne suis plus votre maîtresse; je serai seulement votre amie. J'aime le docteur Pagello.

Musset chancela-t-il ? Sanglota-t-il éperdûment devant sa vie effondrée, devant son amour mutilé et toujours vivant ? Voulut-il chercher un refuge quand même en cette femme qui l'avait

emmené seul, loin des siens, en promettant à sa mère de la remplacer auprès de lui ? Non ! Musset avait senti le froid de la mort effleurer son front, il avait touché le fond de la douleur humaine : il était homme. Cette fois, ce fut lui qui se montra grand, protecteur, magnanime, paternel. Son amour exalté jusqu'à l'ultime sacrifice, il la voulut heureuse, même par un autre. Tout le bonheur qu'il avait désiré pour lui-même de tout l'effort de son âme éperdue, il le voulut pour elle, et pour elle seule, parce qu'elle lui était plus précieuse que lui-même, parce qu'il l'aimait... Tout tremblant encore de fièvre et d'angoisse vaincue, il unit leurs mains, bénissant cette union qui le crucifiait, la sanctifiant de toute la splendeur de son renoncement.

Pendant que George Sand s'installait assez bourgeoisement avec Pagello, Musset regagnait lugubrement Paris. Du jour où, par son effacement sublime il avait cessé d'être gênant, George, se sentant redevenir aimante et pitoyable, s'était efforcée d'entourer sa détresse d'une affection aussi chaude, aussi maternelle, aussi apaisante que possible.

Puis, inconsciemment, quand il fut loin, elle se remit doucement à l'aimer. Pagello était certes affectueux et soumis ; mais ce gros garçon prosaïque et plein de santé lui laissait le regret de l'autre, l'enfant génial, nerveux, maladif, dont les lettres débordant de passion volontairement contenue, qu'elle sentait palpiter sous les phrases où il l'appelait son « frère George », « son camarade », ou sa « sœur chérie ». Certes, cet amour qui renaissait en elle ne ressemblait en rien à la passion éperdûment douloureuse qui déchirait Musset : c'était un sentiment de pitié qui s'exaltait parfois en des accès de tendresse auxquels se mêlaient des remords, en un besoin d'affection épurée, d'amoureuse communion des cœurs par dessus les égarements des sens.

A relire, en effet, leurs lettres, les unes à côté des autres, cette différence saisit aussitôt : lui aimait, au sens véritable, complet et terrible du mot ; elle, non. Il envoyait les plus beaux et les plus déchirants cris d'amour qu'on ait jamais entendus (il faut relire ses lettres datées de Bade) ; elle répondait par des pages raisonnables et attendries, où la virtuosité de l'écrivain se mêle à de l'émotion sincère et où l'on découvre enfin un regret des sensations violentes qu'elle ne sait plus retrouver : « J'ai besoin, lui écrit-elle, j'ai besoin de souffrir pour quelqu'un, j'ai besoin d'employer ce trop d'énergie et de sensibilité qui sont en moi. J'ai besoin de nourrir cette maternelle sollicitude qui est habituée à veiller sur un être souffrant et fatigué. Oh ! pourquoi ne pouvais-je vivre

entre vous deux, et vous rendre heureux sans ap artenir ni à l'un ni à l'autre ? J'aurais bien vécu dix ans ainsi! Il est bien vrai que j'avais besoin d'un frère : pourquoi n'ai-je pu conserver mon enfant près de moi ? »

Cri d'égoïsme, admirable d'inconscience! Et qu'elle adresse à qui ? A celui qui, par elle, souffre à espérer mourir, qui la désire de toute son âme et de toute sa chair !

— « Pourquoi n'ai-je pu conserver mon enfant ? » s'écrie-t-elle. Elle se trompe : l'enfant n'existe plus ; il est comme elle, et plus qu'elle-même mûri par l'amour et par la souffrance. Sa blessure, plus que ses baisers, l'a transformé et il ne se reconnaît plus lui-même, et il ne reconnaît plus le monde parce que ses yeux se sont ouverts. A son tour, il peut, avec une douceur triste, l'appeler : « Mon enfant ! ».

— « Au premier livre qui me tomba sous la main, lui écrit-il, je m'aperçus que tout avait changé. Rien du passé n'existait plus, ou du moins rien ne se ressemblait. Un vieux tableau, une tragédie que je savais par cœur, une romance cent fois rebattue, un entretien avec un ami me surprenaient ; je n'y retrouvais plus le sens accoutumé. Je compris alors ce que c'est que l'expérience et je vis que la douleur nous apprend la vérité. Cela est doux et étrange, n'est-ce pas ? de se promener tout jeune dans une vieille vie... Sois fière, mon grand et brave George : tu as fait un homme d'un enfant ! »

Oui, d'un enfant elle avait fait un homme, et plus qu'un homme ; mais à quel prix ? Et dut-elle s'en montrer fière ? Elle suivit ses penchants, inconsciente, implacable et aimante à la fois. Oserons-nous la condamner d'avoir âprement cherché l'amour, où elle avait vu la vraie et sublime raison de vivre ? Respectons plutôt les fluctuations puissantes, désordonnées et souvent douloureuses de cette grande âme. Tâchons d'oublier, parce qu'elle a souffert aussi, les victimes de cette femme dont Sandeau a pu dire : « Son cœur est comme un cimetière : on n'y rencontre que les croix de ceux qu'elle a aimés ! ». Mais s'il faut la plaindre aussi, de quelle pieuse pitié n'entourerons-nous donc pas Musset, le Musset des *Nuits* et du *Souvenir*, notre frère en l'amour souffrant ?

III

Au moment de parler ici d'amoureux si différents des deux couples dont nous venons d'effleurer l'histoire, un scrupule me

reprend, à l'idée de rapprocher des troubles délices des Charmettes et des voluptés douloureuses de Venise l'idylle si pure et en même temps si passionnée qu'encadra le lac du Bourget. Cette aventure, banale et touchante, semblable à tant d'autres qui dorment au fond des mémoires, au milieu des rêves de jeunesse, n'eût-elle point dû rester toujours jalousement cachée? Je ne puis m'empêcher de trouver qu'à dérouler une intimité qui ne vous appartient pas à vous seul, on commet en quelque sorte une mauvaise action; mais j'avoue être heureux de ce manque de pudeur chez un homme comme Lamartine, puisque nous lui devons un chef-d'œuvre.

Raphaël raconte, en la poétisant, mais en voilant à peine les noms, cette aventure de ville d'eau, célèbre parce qu'elle eut pour héros un de nos plus grands poètes. Lamartine a vingt-six ans; assez désœuvré, sans position fixe, d'une santé un peu précaire, il se sent très las du vide de sa vie et du vide de son cœur. Réservé, un peu froid peut-être, retenu par un très profond et très candide sentiment du devoir, il a rencontré une seule fois, en Italie, une amourette qui a seulement flatté sa vanité, séduit son esprit et amusé un peu son cœur. Maintenant, il souffre de son aridité; il a besoin de dépenser un trop-plein de tendresses et de dévouement qu'il sent au fond de lui, et qui le trouble. « Il est, a écrit Fernand Gregh,

« Il est d'étranges nuits où je souffre de vivre,
Où je ne trouve plus de plaisir qu'à pleurer,
Où l'infini n'emplierait pas mon âme avide,
Où pourtant je ne sais quoi même désirer.

Ces nuits-là, je mourrais d'une étrange douceur,
Si dans l'ombre, à pas doux, quelque femme inconnue
Venait, et me fermait les yeux de sa main nue,
Et mettait sur ma bouche un long baiser, un seul... »

C'est par des nuits semblables qu'Alphonse de Lamartine « s'accoudait pendant des heures entières à sa fenêtre », et, longuement, contemplait le ciel en rêvant :

... « Et l'on se sent comblé de joie, et sans espoir,
Et longtemps, dans la nuit, on pleure, sans savoir
Si c'est de trop de peine ou de trop de bonheur... »

Elle rêvait aussi, en sentant quelque chose d'inconnu et de tristement doux qui lui gonflait le cœur, la petite créole qu'avait épousée un vieillard, et qui n'avait connu de la vie que l'intimité paisible et monotone des gens âgés. Il lui semblait qu'il devait

y avoir autre chose, quelque chose de chaud, de puissant, qui valait la peine qu'on vécût; et il lui venait une inconsciente détresse d'ignorer s'il existait un bonheur, un regret âcre qu'elle emporterait avec elle dans la mort, toute proche peut-être.

Lamartine et Julie habitaient côte à côte; une porte les séparait. Pourtant ils ne s'étaient point parlé; parfois, ils se rencontraient; mais plus ils se sentaient, sans trop savoir comment, attirés l'un vers l'autre, plus une sorte de réserve timide et pudique les retenait à distance.

Cependant ils se plaisaient : d'une part, l'adolescent un peu austère, un peu hautain, en qui l'on sentait la race, grand, élancé, avec une belle tête noble et d'admirables cheveux blonds, qui bouclaient légèrement autour de son visage; de l'autre, la fine créole, aux yeux très doux, très caressants, bleutés, rendus plus profonds et plus attendrissants par le cerne mauve qui les meurtrissait, la créole faite de grâce jolie et d'abandon, et dont la maladie alanguissait encore la nonchalance naturelle.

Ils se plaisaient, et peu à peu s'aimaient. « L'amour, dit Lamartine par la bouche de Raphaël, était comme ces miasmes invisibles répandus dans l'atmosphère qui m'environnait, dans l'air, dans la lumière, dans la saison mourante, dans l'isolement de mon existence, dans le rapprochement mystérieux de cette autre existence qui paraissait isolée aussi, dans ces longues courses qui ne m'éloignaient d'elle que pour mieux me faire sentir l'attrait irréfléchi qni m'y ramenait, dans sa robe blanche aperçue de loin à travers les sapins de la montagne, dans ses cheveux noirs que le vent du lac dénouait sur le bord de son bateau, dans ses pas sur l'escalier, dans la lumière de sa fenêtre, dans le léger craquement du parquet de sapin sous ses pas dans sa chambre, dans le froissement de sa plume sur le papier quand elle écrivait, dans le silence même de ces longues soirées d'automne qu'elle passait seule à lire, à écrire ou à rêver, à quelques pas de moi, dans la fascination enfin de cette beauté fantastique que j'avais trop vue sans la regarder, et que je revoyais en fermant les yeux, à travers le mur, comme s'il eût été transparent pour moi ! »

Puis, un jour, c'est la rencontre romanesque, un soir de tempête, Julie évanouie soignée par Raphaël, une immédiate et instinctive communion des cœurs qui n'ont pas besoin de s'avouer qu'ils s'aiment et se connaissent depuis longtemps avant que les lèvres se soient parlées, l'immédiate,. et douce, et naturelle intimité, enfin ce retour extasié à travers le lac :

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux...

. . . .

O temps! suspends ton vol!...

Nuit inoubliable d'exaltation, de bonheur, de trouble, d'ivresse, où, dans l'extase des cœurs, les âmes s'élèvent au sublime et consacrent à jamais la pureté de cet amour !

Quelques jours de rêve s'écoulent ainsi; ils errent ensemble dans les bois, dans les montagnes; le soir, longuement, ils demeurent ensemble, à goûter exquisement le sentiment nouveau et inoubliable qui les envahit ... et puis ils se quittent chastement.

Enfin vient la séparation, si rapide, comme pour clore cette félicité si parfaite qu'elle ne semble point durable, comme pour leur laisser l'impression surhumaine d'un bonheur inouï et à peine entrevu. Ils s'écrivent pourtant. Puis Lamartine vient à Paris, il revoit Julie; ils retrouvent de longs, intimes, exquis tête-à-tête, le soir, lui attendant, sur le Pont des Arts, roulé dans son manteau, qu'un signal lui apprenne qu'elle est enfin seule : d'ailleurs rien de bien coupable, seulement la joie d'être ensemble et d'oublier qu'il existe d'autres êtres humains.

Ils se voyaient chaque jour, et, chaque jour, pourtant, ils s'écrivaient. Des amoureux ont tant de choses à se raconter; dès qu'ils se trouvent séparés, mille pensées touchantes ou charmantes s'amassent dans leur tête, qu'ils se promettent de se dire; ils se voient, et tous ces beaux discours préparés s'envolent : leurs yeux se parlent et c'est assez. Alors ils s'écrivent, ils laissent tout leur besoin d'expansion passionnée s'épancher dans leurs lettres.

De ces lettres quelques-unes viennent d'être publiées, celles que Lamartine avait le plus relues, celles qu'il n'avait point trouvé le cœur de brûler avec les autres. Et cette exhumation a quelque chose vraiment d'une profanation. Car tous ne montrent pas de piété, de respect au moins devant ces reliques d'un sentiment sincère et ardent. Combien ont pris cette occasion pour déclarer, en esprits forts, qu'ils ne croyaient point à la pureté de telles relations, ont raillé, d'une plaisanterie facile, un amour « platonique » ?

Lamartine lui-même semble avoir craint un peu ce ridicule ; il a, en quelque sorte, excusé cette chasteté voulue, en prêtant à Julie une maladie de cœur qui la leur imposait sous peine de

mort. Mais, réellement, je ne puis voir là qu'une invention du poète, et, à relire les lettres de la pauvre femme, il me semble y trouver à la fois une passion fougueuse jusqu'au délire et une volonté exaltée de résister à ce qu'elle pourrait entraîner de coupable, simplement par devoir.

Je n'en veux pour preuve, que ce terme de fils dont elle s'efforce de s'armer contre elle-même, chaque fois qu'elle sent que sa tendresse va déborder en un cri d'amour : comédie odieuse si leurs relations n'étaient pas au-dessus de tout soupçon, comédie inutile et incompréhensible en même temps dans une correspondance qu'eux seuls devaient lire.

En réalité, Julie s'abandonnait à cette passion, parce qu'elle se sentait incapable de lui résister : elle était sa vie même, et elle n'eût pu désormais concevoir son existence sans elle. Mais, en même temps, elle la voulait pure ; elle ne pouvait s'imaginer qu'un sentiment qui exaltait à tel point tout ce qu'elle sentait en elle de noble, d'élevé, de sublime, qui faisait d'elle un être de dévouement et de renoncement, qui la transfigurait, qui la sanctifiait, qu'un tel sentiment pût être coupable. Alors, comprenant qu'aimer un homme d'amour lui était interdit, elle voulut se persuader, parce qu'Alphonse de Lamartine se trouvait un peu plus jeune qu'elle-même, qu'elle l'aimait d'une pure affection de mère. Mais rien ne fut jamais plus loin d'une vraie tendresse maternelle que cette maternité de la pudeur dont elle enveloppait un amour qu'elle ne voulait pas s'avouer.

— « Dieu me permet de vous aimer, Alphonse ! j'en suis sûre. S'il le défendait, augmenterait-il à chaque instant, l'ardent amour qui me consume ? aurait-il permis que nous nous vissions ? voudrait-il verser à pleines mains sur nous les trésors de sa bonté et nous les enlever ensuite avec barbarie ? Oh ! non, le ciel est juste ! il nous a rapprochés, il ne nous arrachera pas subitement l'un à l'autre. Ne vous aimerai-je pas comme il le voudra, comme fils, comme ange et comme frère ? et vous, vous, mon cher enfant ! ne lui avez-vous pas depuis longtemps promis de ne voir en moi que votre mère ? »

Et chaque fois qu'un cri de passion lui échappe, elle invoque aussitôt ce nom de fils : — « Ah ! mon enfant, que je vous aime ! que je vous aime !... Je vous adore, mais je n'ai plus la force de vous le dire !... » Et cette phrase admirable dans sa plénitude de passion : — « N'avez-vous pas dit, ne suis-je pas sûre que vous avez pour moi une passion filiale ? Cher Alphonse, je tâcherai qu'elle me suffise. L'ardeur de mon âme et de mes sentiments

voudrait encore une autre passion avec celle-là, ou que du moins il me fût permis, à moi, de vous aimer d'amour, et de tous les amours !... »

A peine dix-huit mois plus tard, Julie s'éteignait, à trente-deux ans, transfigurée par sa chaste passion, et sa dernière lettre, admirable de résignation simple et religieuse, d'affection profonde et épurée par l'approche de la mort, se terminait par ces mots :

— « Adieu, mon ami. Je vous aime comme une bonne et tendre mère toujours. »

* * *

Quand, plus tard, Lamartine trouva le triste courage de faire de cette idylle un livre, on eût pu croire qu'on ne lui reprocherait guère que sa pureté et sa naïveté même. Or, elle mérita pourtant une accusation d'immoralité ; l'auteur en est Proudhon, et ce passage peu connu de son ouvrage sur *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, vaut la peine d'être cité :

« De quelque style, écrit-il, qu'ait su la couvrir l'auteur, la situation passe toute licence.

« Raphaël et Julie se rencontrent aux eaux d'Aix, le premier poitrinaire, la seconde attaquée d'une maladie de cœur qui lui interdit tout rapport physique d'amour. Ils s'aiment néanmoins, et, comme bien on pense, d'autant plus qu'ils n'ont rien à espérer. Le jeune homme suit la femme à Paris, est agréé par le mari, vieillard octogénaire, qui approuve cette liaison platonique. On se voit, on s'écrit, on s'adore pendant six mois, au bout desquels, forcés de se séparer, on se donne rendez-vous à Aix, et la femme meurt...

« ... Si peu qu'on voudra, Julie est épouse ; elle doit respecter en sa personne et dans la personne de son époux, même non usager, la sainteté du mariage. Or, ce respect ne consiste pas seulement à s'abstenir de *ces viles satisfactions des sens* que lui interdit son anévrisme, mais à se défendre de tout amour, si épuré et si désintéressé qu'il soit. M. de Lamartine, si raffiné dans son platonisme, n'ignore pas que le mariage est chose toute morale, dans laquelle le commerce des sens n'arrive que comme accessoire. Ce devait être l'honneur de Julie, sa gloire, comme c'était son devoir, de conserver l'inviolabilité de son mariage aussi bien de cœur que de corps...

«... Mais Julie est *créole* ; elle n'entend pas de cette oreille... depuis six ans, sous prétexte de santé, elle vagabonde, cherchant

un amant selon son cœur ; et comme elle va vite quand il est trouvé ! Et *Je vous aime*, et *Je vous appartiens*, et ce soir même nous coucherions ensemble sans ce maudit anévrisme. Connaissez-vous rien de plus obscène que ce tableau où M. de Lamartine peint les deux amants, logés porte à porte, et qui, après avoir rétabli la communication, se donnent tout ce qu'ils peuvent, moins ce que vous savez, parce que la mort est au bout ? Lélia n'eût pas hésité ; elle aurait dit : Mourons !... J'aime mieux Lélia, j'aime mieux Messaline.

« Pendant six semaines, M. de Lamartine nous représente ce Raphaël, que la maladie de cœur tient à distance, en adoration devant le lit de Julie, et s'écriant :

— « O amour ! que les lâches te craignent et que les méchants « te proscrivent ! Tu es le grand prêtre de ce monde, la révélation « de l'immortalité, le feu de l'autel ! Sans ta lueur, l'homme ne « soupçonnerait pas l'infini !... »

« A quoi, Julie, en proie aux palpitations, réplique par cette antienne :

« — Il y a un Dieu, c'est l'amour... Je l'ai vu, je l'ai senti. Ce « n'est plus vous que j'aime, c'est Dieu. — Dieu ! Dieu ! Dieu ! « — Dieu, c'est toi ; Dieu, c'est moi pour toi ! Raphaël, tu es mon « culte de Dieu ».

Et Proudhon, après avoir rappelé que Raphaël vit des sacrifices de sa famille, et néglige de la soulager en cherchant une carrière, conclut ainsi :

« Si Raphaël avait eu le moindre sentiment du devoir, après s'être réjoui ou désolé, je laisse la chose à la discrétion du romancier, pendant quinze jours, de cette aventure d'auberge, il serait retourné à ses affaires, comme eût fait le plus humble commis-voyageur ; mais nous n'eussions pas eu de roman, et il existerait de M. de Lamartine un chef-d'œuvre de moins... L'étudiant et la petite pensionnaire qui liront cette nouvelle ne manqueront pas de dire : L'amour est trois fois saint, Raphaël un grand cœur, et M. de Lamartine un grand génie ».

Il me semble le voir, ce terrible destructeur de Proudhon, avec ses petits yeux pétillants de malice satisfaite derrière ses grosses lunettes et son sourire méchant dans sa barbe broussailleuse. Il est cruel, très cruel, non seulement pour l'auteur, mais pour l'homme. Comme il sait discerner le point sensible et y frapper à coup sûr ! Comme il désarticule les sentiments, comme il crève les illusions et les enthousiasmes ! Comme il fait retomber sur la terre ceux qui croyaient s'élever au ciel !

Cependant il reste injuste, parce qu'il n'a point tout compris, parce qu'il n'a point tout voulu comprendre. Pouvait-elle en effet, le pauvre Julie solitaire, chez qui tout aspirait à l'amour qu'elle n'avait point connu, cette créole dont les désirs de bonheur prenaient l'acuité désespérée qu'on rencontre chez les êtres jeunes condamnés à mourir, pouvait-elle ne pas sentir le charme de cet adolescent mélancolique et beau ? N'était-ce point une force d'autant plus irrésistible qu'inconsciente qui les attira l'un vers l'autre, et dont la vraie nature ne se révéla que lorsqu'il fut trop tard ? Faut-il exiger l'héroïsme ? Et n'en est-ce point un assez grand que ce double sacrifice de deux êtres qui s'exaltaient mutuellement pour pouvoir se résister ? (Car j'ai dit le cas qu'il fallait faire de « ce maudit anévrisme » dont Proudhon usa avec une cruauté si spirituelle).

Chaque fois qu'un être humain domptera sa chair frémissante et souffrante, pour une idée, n'a-t-il pas droit au respect, et la plus sublime preuve d'amour, n'est-ce pas d'aimer assez pour dominer son désir ? Allez en paix, pauvres âmes douloureuses, que la mort a auréolées ! Il vous sera toujours pardonné, pécheurs et pécheresses d'amour, quand vraiment vous aurez lutté, vous aurez souffert, vous aurez aimé !

Pierre QUENTIN-BAUCHART.

SUZIE

.... La dahabiyeh marchait doucement. Debout à l'arrière, je regardais, dans la tombée du jour, les ruines colossales de Thèbes qui s'effaçaient peu à peu. Un dernier coup de soleil s'écrasait sur les colosses de Memnon, lointains déjà, semblant vouloir créer un dernier lien entre nous et l'âme des pierres défuntes. Car elles dominent de partout et de loin ces figures gigantesques, éternels témoins de la puissance du roi Aménothès III. Tandis que s'étaient noyés dans la brume les pylônes des plus grands temples, au pied de la montagne des Morts, apparaissaient toujours les statues géantes, gardant sur leur face énigmatique le secret des siècles.

Une volonté me retenait parmi ces ruines au milieu desquelles je venais de passer un grand mois, oubliant tout de mon temps, de moi-même, brusquement transporté à trente siècles en arrière. Je voyais encore la ville aux cent portes, immense, grouillante de cette foule innombrable des représentants de tous les peuples, de tous les pays, venant les uns par curiosité, les autres pour y apporter leurs richesses, mais tous rendant hommage à sa beauté: fastueuses nécropoles, temples magnifiques, jardins d'ombre et de plaisirs, palais mystérieux, quais bruyants, fleuve souverain portant orgueilleusement les nombreux bateaux aux voiles de pourpre, tout cela revivait en mon cerveau halluciné par la contemplation des ruines. J'entendais dans cette fin de soirée les chants des matelots, le pas cadencé des soldats ramenant des édifices en construction la masse des esclaves, les cris joyeux de la foule venant respirer l'air frais du soir sur les bords du Nil-dieu, après une chaude journée... Mon rêve dura ainsi jusqu'à l'instant où le soleil cessant de baiser les colosses de granit, s'enfonça, d'un bond, dans le fleuve. La masse de feu fit rougeoyer une minute, à peine, l'horizon liquide qui reprit aussitôt sa couleur bleuâtre. La nuit vint rapidement, blanche sous la lune qui se leva presque tout de suite, et qui changea la teinte de l'eau en une infinité de paillettes argentées. Notre dahabiyeh continuait à

glisser lentement et sans bruit et la fraîcheur du soir acheva de m'arracher tout à fait à cette songerie rétrospective.

Immobile, silencieuse, Miss Suzie s'était accoudée près de moi et je venais seulement de l'apercevoir. Ses yeux, comme les miens, semblaient vouloir chercher dans la nuit les mystères des époques lointaines. Pour moi, sa présence avait rompu le charme. Je l'admirais, grande et souple dans sa robe de flanelle blanche, toute pâle et blonde sous les rayons de la lune. Mes pensées se précisèrent et oubliant tout des antiques splendeurs de l'Egypte, je me rappelais mon arrivée au Caire, trois mois auparavant, et dès le premier soir à l'hôtel, mon éblouissement à la vue de cette admirable femme. Elle prit place pour dîner à sa table que le hasard avait mise tout proche de la mienne et je pus ainsi la contempler à loisir. Dans le grand salon où tout le monde se réunissait après le repas, je m'empressai de me faire présenter à elle. Ses grands yeux bleus me sourirent et tout de suite s'éloignèrent de moi, indifférents, semblant chercher parmi les groupes des causeurs, ses adorateurs ordinaires. Elle fut rapidement entourée et furieux, je m'éloignai, jaloux déjà. Puis je me renseignai : on la disait veuve, riche et charitable parfois à ses flirts. Propos de mauvaises langues sans doute, mais qui m'encouragèrent à lui faire la cour. Et tout de suite, malgré son accueil froid du premier soir, nous fûmes liés, intimement. A moi seul, elle réserva la caresse câline de son regard, le charme des longues causeries que sa voix douce et si prenante rendait exquises. J'en devins parfaitement amoureux, mais ne pus rien obtenir d'elle que des mots d'amitié sincère, et, par hasard, comme involontairement donnés et sitôt repris un geste tendre, un frôlement, un baiser rapide et sans suite. Plus elle se refusait, plus ma passion grandissait. Elle paraissait ne pas s'en apercevoir, toujours calme, souriante et par cela, peut-être, encore plus désirable. Elle ne repoussait pas, parfois semblait presque encourager, se laisser prendre aussi à la douceur d'aimer, puis tout à coup, maîtresse d'elle-même, se reprenait avec un geste fait de crainte, de lassitude ou d'ennui.

Un jour, elle m'annonça son départ et celui de quelques amis pour Assouan et la première cataracte, avec séjour prolongé à Thèbes, et me demanda si je voulais la suivre. Je n'hésitai pas, et quelques jours après nous étions à Thèbes. Là, elle parut m'oublier et un mois durant, nous vécûmes éloignés l'un de l'autre par l'immensité des souvenirs que les ruines superbes évoquaient subitement devant nous. Je ne savais pas si je l'aimais encore, car il me semblait que nous étions séparés en ce dédoublement de

nos êtres, parmi ces splendeurs dernières, ces vestiges encore merveilleux des civilisations disparues...

Et ce soir, tout à coup, après ce mois d'éloignement, je la retrouvais près de moi, plus délicieusement exquise, sous la nuit claire, immense force d'amour, éternelle image de la vie, du renouveau en face de la poussière des siècles. Doucement, chaudement la passion me reprenait : je la regardai sans lui parler, sans vouloir troubler sa méditation. Mais ses cils battirent et elle parut revivre à son tour sous la caresse de mon regard. Elle me sourit, heureuse de retrouver un ami, autrefois perdu et se rapprochant de moi :

— Eh bien ! vous êtes réveillé ?

— Mais oui, Suzie, et depuis plus longtemps que vous ; car il y a quelques minutes déjà que je vous admire.

— Oh ! oui, fit-elle songeuse. Je suis longue à me détacher de l'autrefois. J'aime cette terre d'Egypte, où se rencontrent à chaque pas les marques si admirables de l'hommage, toujours rendu par les hommes à la puissance et à la beauté. Je l'aime et je la connais merveilleusement. Pas une pyramide que je n'aie explorée, pas un temple que je n'aie visité longuement, pas un tombeau dans lequel je ne sois descendue. J'ai interrogé avec passion presque chaque pierre, et toutes me sont familières. Mais Thèbes est le coin que je préfère à cause du grand nombre de reliques qui y sont amassées. Mon imagination sait peupler ces ruines et reconstruire les temples et les palais. Souvent j'ai vécu les heures des anciens Thébains. Reine ou favorite, passant au milieu de la foule prosternée, j'ai été offrir des présents au dieu Amon ou à la déesse Naut ; et entourée d'esclaves, que de fois me suis-je promenée orgueilleusement parmi les allées sombres des jardins, ou à travers les salles immenses des palais. Tout à l'heure encore je rêvais que, prêtresse au vêtement de lin, je venais avec mes compagnes sur les bords du Nil, pendant la nuit sacrée, implorer le Dieu d'envoyer la goutte fécondante, promesse des richesses futures. Et chaque fois que je reviens dans ces parages, s'affirme chez moi la force de ces souvenirs qui me prennent et m'absorbent toute.

— Alors vous oubliez même ceux qui vous aiment, dis-je tristement ?

— Oui, même ceux-là, répondit-elle.

— Cependant, repris-je, ce pays que vous aimez tant chante aussi la passion. Son ciel est clément aux couples enlacés, son soleil sait rendre dévorantes les étreintes, et par delà la puissance

et la divinité, c'est à l'amour que ses anciens habitants ont le plus obéi. Vous les revoyez guerriers courageux, conquérants superbes ou adorateurs fervents, sans songer qu'ils furent aussi des êtres d'amour et de plaisir. Et si vous évoquez la figure cruelle et forte des Ramsès, vous oubliez le délicieux visage de Bérénice, et de la grande amoureuse que fut Cléopâtre. Puis à quoi sert de s'hypnotiser ainsi sur ce qui n'est plus, vivez un peu, Suzie ; à votre tour si vous n'aimez pas, du moins essayez d'aimer... Et croyez-vous que leurs nuits furent plus belles, plus troublantes que celle-ci, croyez-vous que le fleuve caressait plus doucement la carène de leurs bateaux, que leurs fleurs eurent des senteurs plus fortes que celles qui nous embaument ? Ou plutôt si vous le préférez, mon amie jolie, que votre imagination vous fasse revêtir les robes somptueuses de Cléopâtre, étendez-vous sur de riches coussins, entourez-vous d'esclaves respectueux, et moi je serai le guerrier vainqueur, le romain orgueilleux que votre beauté a soumis et j'implorerai de vous le sourire qui acquiesce, le baiser qui promet... Et vous ne me les refuserez point parce que, comme votre aînée, vous êtes trop tendre pour ne pas aimer, trop belle pour ne pas être aimée.

Je l'avais prise entre mes bras, tremblante et un peu émue, et follement je baisais les mèches blondes de sa nuque. Puis, je repris.

— Voyez, Suzie, comme cette heure est propice aux amants. Tout dort ici, sauf le matelot attentif à la manœuvre du gouvernail. Le silence est partout. Au ciel, là-haut, de fins nuages montent qui voileront la clarté des étoiles. Bientôt la dahabiyeh s'arrêtera et jusqu'au matin, dans mes bras, je pourrai vous bercer de mots tendres et doux, vous chanter le cantique éternel du désir et de la passion.

Elle ne répondit pas, s'écartant un peu de moi. Dans son regard une curiosité s'alluma, puis un regret et doucement elle me dit :

— Non, mon ami, ce n'est pas possible..., et elle glissa entre mes bras qui voulaient la retenir. Légèrement, elle descendit l'escalier conduisant à l'intérieur du bateau et disparut dans l'obscurité.

Je demeurai anéanti, le cœur serré de la voir s'éloigner à l'heure même où je la croyais enfin mienne, où je pouvais espérer que mon amour aurait attendri son indifférence. Je ne me sentais plus le courage de continuer ce voyage. Dès le lendemain je rejoindrais la voie ferrée et retournerais au Caire. Et je descendis à mon tour, fort de ma résolution, comptant sur une nuit calme pour adoucir ma tristesse.

Lorsque je me réveillai, la dahabiyeh avait repris sa marche lente. Mes désirs de séparation immédiate d'avec Miss Suzie s'étaient considérablement apaisés pendant la nuit et je montai sur le pont, déjà hésitant, attendant le moindre sourire d'elle qui excuserait ma faiblesse et me déciderait à rester. Je l'aperçus étendue sur une chaise longue, à la même place exactement que celle qu'elle avait la veille. Etait-ce volontaire de sa part? Cette idée seule suffit à ranimer mes espérances et son accueil plus qu'aimable donna une force nouvelle à mon amour. Certainement je devais rester.

Elle me donna sa main à baiser et doucement, presque tendrement, me dit :

— Vous ne m'en voulez pas, mon ami, de mon départ brusque d'hier soir ?

Il me sembla qu'elle implorait un peu son pardon. Aussi lui répondis-je du fond du cœur, que je l'aimais trop pour lui en vouloir et pour qu'elle n'eut pas sur moi tous les droits, même celui de me faire souffrir.

— Tant mieux et merci, reprit-elle. — Puis brusquement... — Vous savez, nous marchons toute la journée, sans descendre nulle part, jusqu'à Edfou. Nous y arriverons dans la soirée. Dans ce merveilleux pays, il faudrait s'arrêter à chaque pas. Nous ne visitons que les points les plus intéressants et Edfou est de ceux-là. Vous verrez un temple magnifique et admirablement bien conservé. Puis le lendemain nous repartirons pour Assouan sans aucun arrêt. Voilà le programme.

— Il me convient parfaitement, chère Suzie, puisque c'est le vôtre. Mais promettez-moi de ne pas me quitter pendant cette visite au temple d'Edfou. Ne m'abandonnez pas comme vous l'avez fait trop longtemps à Thèbes. Faites mieux ; vous qui possédez si parfaitement la connaissance de ces souvenirs, servez-moi de guide. Nous serons seuls pendant tout un jour, loin de nos compagnons de voyage, et je suis convaincu que nous profiterons mieux l'un et l'autre de notre excursion,

— J'allais vous le proposer, me répondit-elle, et vous verrez que je ferai un guide parfait.

— Je le sais, car vous êtes une savante égyptologue.

— Allons, ne raillez pas, fit-elle gaiement, pour vous punir je vous condamne à rester avec moi toute la journée et à écouter les détails que je vous donnerai sur les monuments que nous apercevons d'ici.

En effet, avec une grande érudition, miss Suzie me décrivit les nombreux points intéressants des deux rives du Nil. Esneh

d'abord et son temple de l'époque romaine caché aux regards par suite des amas de terre qui ont progressivement exhaussé autour de lui le sol de la ville. Plus bas, à l'est du fleuve, El-Kab, son temple dédié à la déesse Nekhabit, et ses nombreux tombeaux, et vis-à-vis d'El-Kab, Kôm-el-Ahmar, « la Butte Rouge » qui marque l'emplacement d'une ancienne ville. Mon gracieux guide m'apprit que ce fut près de ces ruines que les savants découvrirent il y a quelques années, des objets d'art et d'orfèvrerie qui sont des documents du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art égyptien. Enfin, Edfou. Là s'arrêta la verve de miss Suzie et cette fin de journée se passa en propos aimables de sa part, tendres de la mienne, sans qu'il me fût possible cependant de reprendre mes déclarations de la veille.

La visite au si curieux temple d'Edfou me parut moins intéressante que celles que j'avais faites aux ruines de Thèbes. J'avais espéré que miss Suzie se laisserait reprendre peut-être à la poésie du souvenir et que, seuls dans une des chambres nues et vides, elle aurait voulu un peu oublier le passé, si lointain, pour écouter la voix si persuasive du présent. Il n'en fut rien et cette préoccupation de mon cœur priva mon esprit de toutes les joies qu'il eût du ressentir.

Aussi le lendemain, maussade et triste, je goûtai fort peu le charme du paysage qui se déroulait sous nos yeux. D'abord les masses granitiques qui se rapprochent peu à peu du fleuve, abruptes et arides, jusqu'à la « montagne de la chaîne » où elles semblent vouloir le barrer entièrement, puis l'horizon qui s'élargit et s'égaie sous la verdure des hauts palmiers jusqu'à Assouan. Et en vue de cette ville, le plus beau spectacle qui se puisse imaginer.

— N'est ce pas féérique, me dit miss Suzie tout à coup. Voyez la nappe immense du fleuve, semblable à celle d'un lac, coupée par la ligne ondoyante de l'île Eléphantine, ces collines qui barrent l'horizon et à leur pied s'étageant en amphithéâtre, Assouan, blanche sous le soleil, entourée de la verte couronne de ses bois de palmiers. Que c'est beau ! que c'est beau ! ajouta-t-elle admirativement.

— C'est splendide, en effet ! répondis-je.

— Comme vous êtes calme et froid devant cette nature superbe, reprit-elle vivement. Moi qui vous croyais un peu poète et qui comptais sur ce spectacle pour vous enthousiasmer !

— Vous vous moquez, Suzie, vous avez tort. Vous savez bien que, hormis vous, rien ne peut m'enthousiasmer. Et cela m'attriste

profondément, car je sens bien que si vous m'aviez appartenu, ce voyage eût été la joie de mon cœur et de mon esprit, le rêve le plus exquis qu'un homme eût pu réaliser.

— Comme je souffre, me dit-elle, de vous entendre parler ainsi. Je vous aime, moi, d'une si bonne et si franche amitié, et j'aurais tellement désiré qu'il en fût ainsi de vous. Je n'ai rien fait pour vous encourager cependant, au contraire. Croyez-vous que si j'avais dû vous appartenir, je vous aurais fait attendre si longtemps ? Croyez-vous que vous n'êtes pas celui que j'aurais choisi entre tous ?

— Mais pourquoi, pourquoi ne voulez-vous pas, fis-je, désespérément?

— Pourquoi? Parce que je suis un être bizarre et compliqué, parce que si mon cœur pouvait encore parler, mes sens ne lui répondraient point; parce que je ne peux plus aimer d'amour, enfin, que cela est fini, bien fini pour moi, et depuis longtemps déjà.

— Vous? dis-je, étonné?

— Oui, moi. D'ailleurs, dès demain, je vous raconterai ma vie franchement, loyalement, et peut-être après, ajouta-t-elle un peu émue, resterez-vous seulement mon ami, un bon ami bien cher et bien fidèle, comme je suis une amie pour vous.

La « dahabiyeh » accostait, et les préparatifs du débarquement mirent fin à notre conversation.

***

Ma promenade du matin à travers Assouan ne m'intéressa nullement. Le bazar avec la foule bigarrée des indigènes, les produits du Soudan, les tentes qui ne laissent filtrer que quelques raies de lumière donnant si bien l'illusion d'un marché de l'Afrique équatoriale, ne pût m'enlever l'impression de tristesse qui s'était ancrée dans mon cœur aux derniers mots de miss Suzie. L'aspect sombre et mystérieux de la ville m'attira davantage parce qu'il répondait exactement à l'état de mon esprit. Une crainte vague m'étreignait qui me faisait à la fois redouter et désirer la confession annoncée la veille. Toute la journée, j'attendis mélancoliquement que mon amie vint à moi; et ce ne fut qu'à l'heure où le soleil commence à descendre à l'horizon que je la vis apparaître, grave, triste. Elle me demanda simplement de la suivre, et, silencieux l'un et l'autre, nous traversâmes la ville, nous dirigeant vers le nord, vers les palmiers. Nous entrâmes dans une clairière, et miss Suzie s'assit sur un banc, à côté de moi.

Elle semblait hésiter; affectueusement, tendrement même, je l'encourageai.

— Oui! il le faut, dit-elle; j'ai trop d'estime et trop d'amitié pour vous; vous comprendrez ensuite pourquoi tout sentiment, toute sensation sont éteints en moi... Je n'ai jamais été mariée, quoi qu'on ait pu vous en dire. Seulement, dès l'enfance, j'avais été fiancée à un jeune homme que j'adorais. Orpheline de bonne heure, sans aucun parent, je m'attachai à lui violemment. Sa passion pour moi était immense. Libres tous deux, nous partîmes un jour pour l'Égypte, où nous désirions nous marier; sa santé, un peu délicate, avait nécessité ce voyage.

Mais au lieu de l'amélioration sur laquelle nous pouvions compter d'après les promesses des médecins, son état empira rapidement. Au bout de quelque temps je ne pouvais plus avoir aucun doute, aucun espoir : il était condamné, la tuberculose me le prenait. Mon chagrin fut très grand, d'autant plus que lui-même ne se faisait aucune illusion... Alors entre nous deux se livra une lutte épouvantable. Lui, qui se voyait perdu me poursuivait de ses désirs et voulait m'avoir, me posséder, mourir dans mes bras, sous la douceur de mes caresses. Je l'aimais assez, disait-il, pour ne lui point refuser, et son amour pour moi était assez grand pour mériter avant de mourir cette consolation dernière. J'étais trop jeune pour comprendre la charité de l'amour et énergiquement, avec toute la tendresse que je pus y mettre, je lui refusai. Mon attachement pour lui était si grand que je ne pouvais concevoir la nécessité de mêler les plaisirs des sens à nos pures caresses, d'ailleurs ma tristesse me l'interdisait. A mesure que s'approchait pour lui la minute suprême, sa volonté se précisait et ses supplications se faisaient plus pressantes. Un jour que je m'étais approchée de lui pour redresser ses oreillers il me prit violemment à bras le corps et je fus obligée de lutter pour m'arracher à ses étreintes. Il réussit à joindre sa bouche à la mienne cependant, et vaincu par cet effort violent, il mourut en hurlant son désir et ensanglantant presque mes lèvres de son dernier hoquet. Ce fut un moment atroce et dont le souvenir me restera toujours. Ma douleur de l'avoir perdu se doubla du regret de ne pas lui avoir accordé ce qu'il m'avait demandé... si justement oserais-je dire. En effet, n'étais-je pas toute à lui et ne lui devais-je pas l'ultime sacrifice de mon corps. Peut-être lui aurais-je insufflé une vie nouvelle et l'aurais-je conservé à mon amour. En ces heures de détresse, il me semblait que mon cœur était mort en même temps que mon ami. Longtemps, longtemps, je restai seule avec ma

douleur. Puis la jeunesse eût enfin le dessus, et je me repris à vivre...

Je m'attachai ardemment à cette terre d'Egypte : Je l'étudiai avec joie, la creusant, la fouillant fougueusement, ne reculant devant aucune peine, aucun travail qui pût me permettre de la connaître davantage. Ce fut le soulagement apporté à ma tristesse et sinon l'oubli, du moins le repos. le calme. Et si je me jugeais incapable d'avoir un amour aussi grand que le premier, du moins me semblait-il qu'il me serait possible, un jour, de rencontrer celui à qui sans trop de regrets, je pourrais me donner toute... Ah ! si alors, je vous avais connu ! Mais il m'advint, il y a deux ans, une aventure qui jeta en moi un tel trouble que toutes les fibres de mon être en ont été brisées ; une aventure d'amour sauvage et féroce, où ma volonté ne fût peut-être pas tout à fait agissante, mais trop cependant pour n'en point porter le perpétuel remords. Cela se passa à Assouan, et l'endroit même où nous sommes, ce petit bois paisible et isolé fut le témoin mystérieux des scènes essentielles du drame.

Il y avait à l'hôtel, cette année là en qualité d'interprète et de guide, un Arabe superbe. Vous n'ignorez pas que, fréquemment dans les hôtels en Egypte, ces hommes servent de passe-temps à certaines voyageuses isolées qu'attirent le charme de ces amours anonymes et un peu brutales. Celui-ci particulièrement beau, avait une certaine réputation dans ce milieu spécial, aussi je remarquai dès mon arrivée le désir qui s'allumait dans les yeux de quelques-unes de mes compagnes de route. J'étais presque la seule à ne point m'intéresser à lui. De son côté, et peut-être à cause de cela, il paraissait ne voir que moi, de sorte qu'une jalousie bientôt sournoisement m'enveloppa. Fut-ce coquetterie de femme, ou simplement orgueil inconscient de ma part, je ne saurais le dire, mais je m'amusai à encourager la passion de cet homme splendide. Une inexplicable sympathie m'attirait d'ailleurs vers lui et je l'admirais, très grand dans son burnous immaculé, le regard fier, la figure régulière, à peine bronzée, prenant sous la couronne du turban une puissance d'étonnante beauté. Comme un chien fidèle, il s'attachait silencieux à mes pas, triste si je n'avais pas l'air de l'apercevoir, sa face s'illuminant de joie, au moindre sourire, à la moindre attention que je lui accordais. Il m'accompagnait dans mes excursions et là, plus qu'ailleurs je pouvais me rendre compte de la passion que je lui avais inspirée. Chaque fois qu'il me frôlait ou que je m'appuyais sur lui pour franchir un obstacle, son regard tournait, ses dents se serraient et longtemps un tremblement

l'agitait. Peu à peu, son sentiment paraissait se préciser, et lui-même essayait d'abandonner son attitude très respectueuse. Un après-midi que j'étais allé avec lui en barque pour descendre la cataracte, pendant cette traversée un peu périlleuse, une secousse plus violente faillit me précipiter dans le fleuve. Je vis sa figure se contracter et pâlir affreusement; il porta la main à son cœur pour en comprimer les battements. Durant toute la traversée, son regard s'attacha sur moi, attentif et préoccupée, et je le sentais prêt à tout risquer si un accident m'était arrivé. Une fois le danger passé : « Tu as eu peur tout à l'heure », lui dis-je, dans sa langue que je parle parfaitement. « Oh ! oui, d'abord bien peur, me répondit-il, mais ensuite j'aurais voulu te voir tomber pour avoir la joie de te sauver, de te tenir dans mes bras, bien près de moi ». Ce langage m'effraya un peu.

Le lendemain, seule, je viens vers la tombée du jour, m'asseoir sur ce même banc où nous sommes assis aujourd'hui. J'y étais depuis quelques minutes à peine lorsque l'Arabe vint m'y rejoindre. Son visage était empreint d'une telle résolution, exprimait un tel amour, un tel désir que je me pris à redouter les conséquences de ma coquetterie.

— Que viens-tu faire ici, que veux-tu, lui dis-je ?

— Je viens te dire que tu es la plus belle d'entre toutes les belles. Tes yeux sont plus bleus que le bleu de notre ciel, ta chevelure est aussi blonde que les blés à l'heure de la moisson, ta peau est plus blanche que l'aile des colombes qui peuplent les bords du Nil, ton corps est plus souple et plus onduleux que la tige des palmiers agités par le souffle du désert. J'ai possédé bien des femmes de ton pays, aucune n'a fait comme toi chanter mon cœur, Je viens te dire que je t'aime et que je veux mourir de ta caresse !... » Il s'était agenouillé à mes pieds et baisait le bas de ma robe pendant que je restais silencieuse, étonnée et aussi l'avouerais-je un peu charmée d'avoir vaincu par ma beauté, ce fils des sables sauvages, ce mâle superbe.

Il crut peut-être que mon silence était une sorte d'acquiescement et se redressant soudain, il m'enlaça furieusement. Saisie par ce geste inattendu, j'essayai tout d'abord de résister, puis dans une minute d'ivresse inconsciente, les sens affolés sous la brutalité de ses baisers je m'abandonnai... Par deux fois, transfiguré, rayonnant de joie et d'allégresse, puissamment il me posséda... Après une dernière et folle étreinte il s'échappa, me laissant seule, anéantie, douloureuse. Je pus me reprendre enfin et rentrer brisée à l'hôtel. Pendant plusieurs jours, je demeurai inerte, me reprochant amè-

rement cet instant d'oubli, mais n'ayant pas encore le courage de maudire celui qui venait de me donner une seconde d'immense volupté. Mais lorsque, remise un peu, après ces heures de fièvre sortant de ma chambre, je l'aperçus, un flot de haine me monta au cœur. Tandis que son regard se faisait anxieux et suppliant, le mien devint méchant, dur, implacable. Je m'arrangeai toujours pour qu'il ne put pas s'approcher de moi, qu'il ne me parlât pas. J'éprouvai une joie très grande à l'humilier, à le faire souffrir. Et j'y réussis, car, après quelque temps de cette lutte silencieuse, mon vainqueur était à son tour le vaincu. Sur son visage ravagé maintenant, amaigri et pâle, un désespoir très grand se lisait. Enfin un soir il disparut : Je le crus malade et j'éprouvai un véritable soulagement à ne plus sentir près de moi cet homme, perpétuel reproche de ma faute. Alors je me décidai à quitter Assouan. Mais auparavant, poussée par je ne sais quel morbide désir, j'allai une dernière fois revoir le petit bois de palmiers. Je venais à peine d'y entrer que de nouveau l'Arabe apparut. Je poussai un cri et voulus fuir. Mais lui, tristement :

— Ne t'éloigne pas, va, ne crains rien. Je ne suis plus le fier conquérant qui veut prendre, je suis l'humble esclave qui vient supplier. Si tu ne veux pas encore me donner les joies de ta chair, je me tuerai ici, à tes pieds, parce que celui qui a possédé ta beauté n'a plus droit à aucun autre bonheur sur terre.

Je ne répondais rien, craintive et me reculant un peu. « Tu ne me réponds pas, reprit-il. Alors je vais mourir, mais je ne blasphèmerai pas ton nom, au contraire. J'emporte avec moi l'infinie reconnaissance du don que tu m'as fait un jour. »

Devant la passivité de cet homme, son attitude humiliée, d'obscurs instincts grondèrent en moi, instincts de vengeance féroce et aussi d'orgueil satisfait, et, froide, méchante, je lui criai : « Oui, oui, tue-toi ! ». — Sois tranquille, fit-il, je saurai mourir, mais laisse-moi t'approcher, te toucher une dernière fois pour que j'emporte en moi la griserie de ton parfum. « Non, non, frappe-toi, insistai-je violemment. » Alors s'agenouillant à mes pieds comme la première fois, il sortit un poignard de dessous son burnous, et calme, souriant, il se frappa en pleine poitrine. Les dents serrées, frémissante, je demeurai immobile, mes yeux rivés aux siens, secouée par une sensation atroce de plaisir et d'horreur. Mais lorsque je vis le sang tacher la laine blanche de ses vêtements et la pâleur de la mort envahir son visage, un nouveau sentiment m'étreignit, fait de remords et de charité ; et prenant entre mes mains sa tête qui se penchait déjà, je lui donnai mes lèvres à bai-

ser. Un sourire de divine extase illumina ses traits et son dernier soupir fut presque un cri de bonheur. »

Miss Suzie s'arrêta émue et troublée au souvenir de ces heures violentes. Elle essayait de deviner les sentiments qui m'agitaient : je restai silencieux. Alors, avec une très grande tristesse, elle ajouta : « Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne puis plus appartenir à personne ? J'ai cependant essayé d'avoir pour vous de l'amour. Mais des sensations trop fortes ont brisé les fibres de mon cœur, ont tari en moi les sources du désir. Aurez-vous le courage de rester mon ami, seulement mon ami ? »

Longuement je la regardai : elle était trop belle ! Des pleurs de regret m'étouffèrent et je m'enfuis, désespéré, sans rien lui répondre. Le soir même je quittai Assouan. Je ne revis plus miss Suzie, mais jamais je n'ai pu l'oublier.....

Henri de **PESQUIDOUX**

LE MIROIR DES LETTRES

Parti d'un pied que la curiosité rend allègre, si vous suivez la piste de nos interviewers en tournée chez les mandarins des lettres françaises, vous pourrez recueillir, chemin faisant, de capitales révélations.

Rendant leurs horoscopes et précisant avec autorité les signes du temps, beaucoup de nos glorieux maîtres vous diront : « *La littérature de « tout à l'heure » va de plus en plus se préoccuper du bonheur et du malheur des troupeaux humains ; mieux que jamais elle fixe le reflet de la société qui passe.* »

Cette opinion sera peut-être contestable pour quelques génies audacieux qui savent coudre à leur robe de chambre les ailes d'Icare ; quelques rêveurs épris de « flâneries inactuelles » verront peut-être d'autres destinées pour les lettres, dans un avenir très lointain. Mais tout compte fait, il faut croire avec Mirbeau, Renard, Hervieu, Boylesve et d'autres... à la littérature sociale et lire dans le miroir des lettres les énigmes de notre époque.

D'un regard, il est possible d'embrasser le monde quand son immensité est emprisonnée dans l'atlas. De même plus clairement nous apparaissent les mouvements sociaux réduits aux proportions des livres.

I

Si nous considérons les milieux et la production littéraires de ce temps, un fait nous frappe : l'absence... non pas d'écrivains, ils abondent ; non pas de journaux, ils foisonnent ; non pas de bouquins, ils déferlent en flots jaunes aux devantures des libraires... Ce qu'il faut constater parmi les œuvres et chez les hommes, c'est l'absence de cette ivresse précieuse et féconde qui se nomme l'enthousiasme.

Il y a quelques années, deux poètes en vinrent aux armes, faute de s'entendre sur le point de savoir si Hamlet était gras ou maigre. Maintenant, il n'est peut-être plus, en France, un fou assez

admirable pour mettre l'épée à la main si l'on conteste devant lui les cheveux blonds d'Aphrodite.

Parcourez les tavernes de la Butte, revenez aux tabagies du quartier latin, battez si vous voulez tous les sous-sols où la bohême mûrit dans les âcres relents : vous n'entendrez pas les jeunes hommes discuter de la divinité de Moréas ou de la magie péladane. Les gens qui veillent et fument peuvent vivre sans s'inquiéter de l'avenir de « l'humanisme » du « naturisme » et du « néo-classicisme ». Nul n'agite plus de paradoxes sonores autour des symboles de Villiers de l'Isle-Adam ; le dandysme des lettres lui-même est démodé ; le fashionable du jour ne met plus cette plume à son chapeau. La génération qui entre dans la carrière n'a pas hérité de la belle frénésie qui animait naguère encore les intrépides champions de la beauté. Les boutiques dites cabarets artistiques sont tombées dans la limonade, et la muse falote des nouveaux venus s'évertue à ressusciter la défunte romance ou a rythmer de la chronique en calembredaines. Le reportage, il est vrai, devient épique et l'interview offre à tous les purs « gens de lettres » de fructueux travaux.

Seule, peut-être, l'époque révolutionnaire sut aussi parfaitement étouffer le goût de la pure littérature. Les œuvres d'imagination disparurent, les poètes sombrèrent dans une emphatique médiocrité. Le génie de la Révolution entraînait irrésistiblement le génie des lettres, arraché aux jeux splendides de la beauté.

Eugène Maron, étudiant le mouvement littéraire sous la Convention, avoue que « la littérature proprement dite n'avait pas eu le temps de se développer, car les écrivains avaient alors d'autres manières de manifester leurs sentiments. »

La pensée française tout entière était requise par l'action ; elle se développait librement dans les joûtes oratoires, elle s'abandonnait à la folie du journalisme sorti, selon l'expression de Goncourt, « tout armé du cerveau de la Révolution. »

Les uns faisaient des Constitutions, d'autres réformaient les mœurs et plusieurs dogues déchaînés veillaient sur la République naissante. Tous, philosophes, savants, divisés sur les doctrines, athées, néo-chrétiens, catholiques constitutionnels, mystiques et déistes s'accordaient sur un point : « la croyance à une rénovation du monde par la Révolution ». Cette foi les entraînait tous et les animait d'un enthousiasme puissant.

N'est-il pas permis de dire que la Révolution dévia les destinées des hommes en accaparant toutes les énergies pour l'action ? Peut-être, sans elle, Camille Desmoulins eût fait des romans,

Saint-Just de fades grivoiseries, Robespierre d'amphigouriques rapports à l'académie d'Arras, et Marat des dissertations sur l'art de tuer les hommes, selon les règles de la Médecine.

Mais il fallait agir. Les hommes qui eussent aimé la beauté s'arrachaient à leur joie d'esthètes pour courir avec le peuple au devant de la Liberté. Desmoulins faisait la *Révolution de Paris et de Brabant*, puis lançait le *Vieux Cordelier*; Marat, d'une plume trempée de vitriol écrivait l'*Ami du Peuple*; Hébert vociférait ses anathèmes dans le *Père Duchêne*; Louvet rédigeait la *Sentinelle* et Condorcet inspirait la *Chronique de Paris*. Les feuilles naissaient et mouraient au jour le jour; le penseur savourait la volupté nouvelle de jeter quotidiennement à la foule un mot d'ordre, un blasphème, une idée... sur un chiffon de papier. Passionné le jour par les débats des assemblées législatives, pris le soir par les tumultueuses controverses des clubs et les parlotes des salles de rédaction, l'écrivain révolutionnaire n'avait pas un instant pour la rêverie spéculative et les œuvres de pure imagination. Seul, le *Mercure* publiait des charades et... des vers de Marmontel.

La critique perdait ses droits contre l'auteur « sans culotte ». Volney, quand parut le *Timoléon* de Joseph-Marie Chénier, s'avisa de faire au poète italien Alfieri, des observations qu'il n'osait point adresser à l'adaptateur français, dramatiste sans génie mais démocrate fougueux.

Le théâtre ? c'était *le Jugement dernier des rois*, de Sylvain Maréchal, *l'Ami des Lois* de Laya, *l'Ami du Peuple* dont l'auteur reconnaissant écrivait à l'acteur Molé :

« Ressuscitant Marat, tu me rends à la vie ! »

Si l'on excepte André Chénier, au doux génie hellène, la Révolution n'eut pas de poètes, bien que l'histoire cite Lebrun qui jusqu'à sept fois célébra la Liberté dans ses odes. Les romanciers furent si rares que les éditeurs durent réimprimer les œuvres de Lacalprenède et de Mademoiselle de Scudéry.

La Harpe lui même, tout en maugréant contre le langage révolutionnaire écrivait des odes tyrannicides. Il en déclama une, après le dix août, devant le peuple : Ayant placé sur sa tête la coiffure des patriotes, il s'écriait hardiment : « *Ce bonnet me pénétre et m'enflamme.* »

Sans doute, ce cuistre était né pour jouer à la porte du temple des muses le rôle de l'eunuque vigilant et impitoyable, mais il lui fallut sacrifier aux ménades révolutionnaires.

Pourquoi s'attarder à prouver plus copieusement la crise littéaire qui correspondit, vers la fin du XVIIIe, à la convulsion sociale

dans laquelle sombra tout un régime ? Le peuple, corps et âme, était mû par le désir de réaliser immédiatement ses rêves, il culbutait la royauté, il arrachait à la noblesse ses droits abusifs, il instaurait imprudemment la puissance de la société bourgeoise. Avait-il le temps de lire autre chose que les pamphlets qui chantaient sa gloire et annonçaient ses triomphes ?

Les époques de bouleversement et de transition ajoutent rarement au trésor littéraire des peuples, mais elles contribuent à ouvrir à l'esprit humain des perspectives nouvelles et de plus vastes horizons.

Dans le courant du XIXe siècle, nous voyons encore par intervalles, les poètes céder la place aux faiseurs de systèmes, les lettres s'effacer devant les sciences sociales, et tel rimeur de chansons politiques l'emporter sur des maîtres de génie. Vers 1830, la gloire de Béranger éclipsait Lamartine et Hugo. Elle tenait, à elle seule, en échec le prodigieux mouvement du romantisme.

En 1848, l'auteur de *Jocelyn* fait des discours au peuple et les héros de la République nouvelle s'attendrissent sur les rêves humanitaires de Proudhon et de Fourier. Puis, quand « le lion populaire, » lassé de son effort se repose et se tait, la poésie parnassienne fleurit avec Leconte de Lisle, Théophile Gautier, Banville.

Et toujours, dans le cours de l'histoire française du dernier siècle, les lettres sont le miroir fidèle où l'on peut suivre les convulsions sociales ; toujours la politique s'imposa aux penseurs et aux artistes, quand elle en vint à modifier notablement la vie des peuples.

Cela était vrai sous la Révolution, à l'heure où seule une minorité de citoyens saisissait les idées éparses dans les livres et dans les feuilles. Comment ne pas admettre qu'à l'aube du XXe siècle, dans une démocratie arrachée à l'ignorance, l'œuvre des écrivains ne reflète pas, mieux que jamais, les désirs du peuple, les tendances et même les destinées de notre groupement social ?

Ne suffira-t-il pas de jeter sur la pensée écrite un regard clairvoyant pour saisir toute la portée des événements actuels et quelques uns des secrets de l'avenir ?

II

Quand la pensée se détourne complètement du rêve si doux, si attirant, c'est que la vie la requiert tyranniquement. On peut admettre que l'âme « que les lettres ont nourrie » prend plaisir à se promener loin de nos laideurs terraquées, vers les splendides féeries que l'imagination crée en se jouant.

C'est le propre du poète d'être naturellement porté vers une songerie pleine de rythmes et d'images. Il faut assurément que la raison soit puissante qui peut l'arracher aux prestiges de la beauté surhumaine. Pour faire d'un rêveur un homme d'action, un tribun, un polémiste, il faut sans doute une irrésistible nécessité.

Est-ce à dire que d'une époque à l'autre il y ait déperdition de la puissance poètique d'une race ? Peut-on raisonnablement supposer qu'une maladie de langueur paralyse l'inspiration et qu'une crise rhumatismale tienne les muses invalides ? Bien que nulle formule algébrique ne nous renseigne avec l'exactitude mathématique, il est permis de croire que la somme des facultés d'un peuple reste sensiblement la même dans un cycle restreint de temps, les œuvres diffèrent en réalité parce que l'utilisation du fond commun de génie a varié. Dès lors, il est strictement possible de conclure, de la nature des œuvres à la marche des événements, et de regarder les signes du temps dans le miroir des lettres.

Où sommes-nous donc ? Que disent les princes des poètes, si les poètes sont encore d'essence divine et détiennent les oracles ? L'été dernier, d'intrépides reporters sont allés au domicile de nos bardes inspirés, quérir des révélations.

Et les réponses furent douloureuses, toutes constatèrent l'irrémédiable crise. Il n'y a plus d'écoles ! Les poètes ne s'en vont plus par bandes, ils ne s'en vont même plus deux par deux, ils sont épars de-ci de-là, perdus dans le troupeau vulgaire.

D'aucuns disent pour se consoler du mal d'être seuls : « Il n'y eut jamais d'écoles ! » Au moins y eut-il naguère des rimeurs en assez grand nombre pour qu'on les pût classer selon leurs affinités, sinon selon le caractère de leurs œuvres. On compta les romantiques, on étiqueta les parnassiens, des symbolistes passèrent au café Voltaire et des décadents prirent naguère un peu de joie à étonner les critiques par des clowneries verbales.

Aujourd'hui, ce ne sont plus des chœurs qui clament des manifestes littéraires et informent le monde étonné des productions de leur génie. Une voix nous signale le *naturisme*, une autre nous révèle l'*humanisme*, une troisième proclame le *néo-classicisme*. Il y a, sauf erreur ou omission, un naturiste : M. Saint-Georges de Bouhélier ; un humaniste, M. Fernand Gregh ; un néo-classique, M. Louis Bertrand.

Il ne se trouve pas même cinq messieurs, à l'instar de ceux des *Soirées de Médan* pour imposer à l'indifférence des « philistins » une doctrine et cinq chefs-d'œuvre.

Sans doute, il y a encore du talent, de l'originalité, de l'esprit, mais il n'y a pas le mouvement qui atteste la vie. Si le mouvement existait, s'il partait d'un sous-sol ou d'un grenier, l'enthousiasme éclaterait quelque part. Jules Laforgue insultait un de ses amis silencieux dans le feu d'une controverse en lui criant : « Tu ne hurles pas, tu n'as donc pas de génie ? » Un poète qu'agite la frénésie de l'art, va trouver son frère ou son voisin et lui chante ses strophes. Ceux qui savent imaginer les images flamboyantes en éblouissent, coûte que coûte, les yeux de leurs contemporains. Il y eut naguère, à Montmartre, des « goguettes » où des jeunes hommes étaient ivres de sons et saoûls de couleurs ; mais les goguettes se sont tues : on ne se donne plus rendez-vous pour se griser de paradoxes et d'harmonies.

Les poètes « arrivés », ployant sous le faix de leurs lauriers, ont remisé leurs lyres : munis de béquilles, ils semblent se traîner sur de vieux distiques encore fameux.

Comme si le grand effort du dernier siècle avait tari la source vive des harmonies poétiques, le Parnasse déserté n'existe plus guère que dans le souvenir. Vers la chapelle du symbolisme, quelques braves desservants du rêve s'agitent encore et proclament désespérément la gloire prochaine du verbe rythmé.

M. Vielé-Griffin, de sa voix toujours ardente, annonce le renouveau de la poésie et cite « trois » héros aptes « à nouer leurs rythmes au gré de leur idée chantante ». Mais pour tout le reste l'art des vers est devenu, paraît-il, une récréation puérile : le jeu des beaux-esprits de quelques salonnets bourgeois, suppléant le tennis durant les jours de pluie. Collégiens énamourés, femmes en mal de rêve, s'y adonnent encore, cependant que le poète officiel vient gravement au pied des statues pousser son ode d'une voix chevrotante.

Optimiste quand même, Jean Moréas, tout en préférant le génie qui n'écoute que les muses, affirme que les « frénésies de la secte » inspirent de beaux poèmes. L'artiste zélateur du socialisme ne désarme pas son espérance. L'auteur du *Pélerin passionné* se plaît à croire que la poésie ne sombrera pas dans la mêlée sociale, mais il voit le danger et se réconforte en distinguant les poètes parmi les combattants.

Parti du *Jardin des Rèves*, Laurent Tailhade, après avoir transpercé le mufle de ses invectives acérées, devient le tourmenteur infatigable de Tartuffe et de Basile. Le Poète des *Vitraux* est maintenant le pamphlétaire de l'*Internationale*.

Naguère, Pierre Quillard chantait la *Gloire du Verbe* et se plai-

sait à explorer l'*Antre des Nymphes*. Le citoyen Quillard de la *Ligue des Droits de l'Homme* est aujourd'hui l'ennemi personnel du Sultan rouge. Le poète va maintenant dans la vie, il suit jusqu'au poste les victimes de la police, il redresse les torts quand il peut, il guerroie contre l'iniquité sociale.

En 1891, Gustave Kahn, l'auteur de *Palais nomades*, représentait l'action devant le Parnasse fatigué ; depuis, M. Kahn a cherché l'action hors du symbolisme et lâché le vers libre pour la prose du polémiste.

Mais, voici le théoricien de l'esthétique symboliste, après une évolution étrangement caractéristique : Charles Maurras, le critique informé de la littérature symboliste, s'est embarqué sur le bateau fleurdelisé de la vieille *Gazette de France*. Celui que Moréas tenait pour le jeune connétable des lettres a mis sa plume au service du trône et de l'autel. Et l'ancien esthète est devenu le doctrinaire monarchiste et le contempteur de notre démocratie. De la critique des œuvres, Charles Maurras est passé à celle des gouvernements.

Faut-il citer encore d'autres jeunes hommes épris de la sonorité des mots et de la splendeur des images qui passèrent un beau matin au service de l'idée vivante et qui descendirent de leur tour d'ivoire dans la rue où le peuple s'agite ?

Ainsi, des légions de poètes partirent vers l'action, ils choisirent des chemins divers, selon leur tempérament, leur éducation, leur atavisme, parfois aussi selon les ambitions et les intérêts du moment. Et les voilà maintenant s'efforçant presque tous de participer au grand mouvement qui précipite notre société vers ses destins.

III

Bien que l'Institut ait récemment encore vibré à des accents patriotiques il est permis de dire que la Muse, enveloppée de bandelettes, sommeille au fond de quelque temple avec le symbole, les lyres, les luths et tous les accessoires du divin langage.

Mais parmi tous les bons faiseurs en prose, ceux qui pâturaient dans le bleu, ceux qui coupaient des cheveux en quatre, ceux qui épinglaient avec art des riens dans des reliquaires, ceux-là, un à un, ont découverts, ces temps-ci, la politique.

A part quelques rares écrivains, chercheurs obstinés, dont rien ne peut troubler la préoccupation presque maniaque — bien que magnifique — tous ont tourné leurs regards vers le passionnant spectacle de la mêlée sociale. Ils se rendirent compte que nulle imagination ne vaudrait la vie devenue enfin digne d'eux. Plus

ou moins vite, ils comprirent qu'un rôle leur était dévolu dans la grande pièce tragi-comique; tel des soldats qui marchent au canon, les retardataires vinrent en hâte, prendre leur place et contribuer pour leur part à préparer l'avenir selon leur cœur.

Les poètes se sont tus, mais les romanciers sont devenus des sociologues et des bâtisseurs de systèmes.

Longtemps les hommes qui se vouèrent aux lettres, par vocation, par dilettantisme ou par coquetterie, s'efforcèrent au mépris de tout ce qui n'était pas les lettres et firent surtout profession de mépriser l'inélégante agitation de la politique.

La plupart des esthètes s'éloignaient systématiquement de la foule sans art, du tribun sans bretelles, de l'électeur aviné, du contribuable gémissant, du justiciable grincheux. A peine quelques romanciers prompts à fixer les ridicules et à tracer des silhouettes, furent-ils parfois tentés par la singularité d'un *Rabagas* ou la fortune d'un *Roumestan.* Mais seul le premier rôle de grande stature intéressait l'artiste dont le regard ne s'abaissait guère vers la rue. Parfois il s'écriait seulement, en s'amusant de de la bande populaire en marche: « Voilà du suffrage universel qui passe. »

Peut-être, parce qu'il écrivait pour le « monde », l'homme de lettres ignorait le peuple. Même s'il était de basse extraction, il s'attachait à voir selon l'optique du bourgeois réactionnaire, inconsciemment, pour s'adapter au goût de la clientèle quand il n'était le jouet d'un snobisme ridicule et fâcheux.

Le *Fils de Giboyer* alimenta le dégoût des âmes distinguées; *Monsieur Homais* excita le rire méprisant des fanatiques et des sceptiques. Les gens de lettres vécurent à l'écart, feignant d'ignorer même les crises les plus tumultueuses de la vie sociale. Ils se transportaient sur la planète Syrius pour contempler sans émoi des agitations qui leur semblaient vaines. Les décadents, très renseignés sur les couleurs et les nuances, n'entendirent point passer le boulangisme ; les symbolistes, informés à merveille des occupations des faunes, ne connurent jamais les jeux tragiques des politiciens et des perceurs d'isthmes.

Parfois, un transfuge évadé du clan des psychologues venait faire dans les coulisses des Folies-Bourbon un sensationnel reportage, mais quoique fort cité, la cas de Maurice Barrès est exceptionnel.

Les paradoxes anarchistes amusèrent cependant la virtuosité des satiristes. En jonglant d'abord avec la formule de la fameuse vindicte sociale » des écrivains prirent quelque plaisir amer; puis le dégoût des polémistes sagittaires s'exerça contre la guerre, contre

la morale bourgeoise et les plus flagrantes iniquités. Attaquant violemment le principe d'autorité, les libertaires s'armèrent de quelques grandes idées philosophiques et triomphèrent aisément. L'anarchisme fit d'abord de la critique négative et rallia un certain nombre de littérateurs qui en vinrent peu à peu à combattre pour les réalisations immédiates et les démolitions urgentes. Une sorte de nihilisme conduisit droit à la politique quelques hommes généreux, révoltés par la lâcheté des « profiteurs » et la misère des « exploités ».

Les philosophes Büchner, Darwin, Stirner, Guyau, les doctrinaires Proudhon, Bakounine, Kropotkine, Jean Grave inspirèrent et suscitèrent toute une littérature anarchiste dont le caractère politique s'affirma.

Quand de récents événements mirent aux prises le principe d'autorité et le principe de libre examen, le droit de l'individu contre une prétendue raison d'état les forcenés individualistes de l'anarchie durent prendre parti : ils entrèrent en lutte, suivis bientôt par le gros des littérateurs. La néessité de l'action s'imposa pour tous; ce fut l'aube d'une Révolution dans laquelle chacun chercha sa place et prit un rôle.

Les faits dont nous parlons ne créèrent pas le mouvement, mais ils déterminèrent le moment d'agir; les rêveurs descendirent du promontoire où ils « contemplaient », sentant tous la nécessité pressante de se défendre ou d'attaquer. Tous les penseurs trouvèrent enfin le champ clos « où l'action pouvait être la sœur du rêve. »

En 1891, interrogé par Jules Huret sur les lettres françaises, Anatole France constate la mort du naturalisme; il exécute Zola, discute les mérites de M. Bourget, s'inquiète minutieusement des variations de la prosodie, se félicite de ce que le poète moderne puisse aussi bien dire « tu aimes » que « au haut de l'escalier »... Il y a quatorze ans, M. France tenait les psychologues et les symbolistes pour les champions d'une réaction nécessaire contre un naturalisme déplorable... En 1904, répondant à un autre enquêteur, le grand homme de lettres confesse sa foi dans le peuple avec une vraie passion :

« L'instinct du peuple, dit-il, a des lumières qui dépassent celle des savants. Il m'est arrivé de discuter Jeanne d'Are avec un compagnon charpentier qui en raisonnait mieux qu'un Quicherat. Le peuple pense peu de choses, autant dire rien, mais ce rien est tout. C'est lui, le peuple, qui élabore la foi de l'avenir; il esquisse confusément le signe de la religion nouvelle. La foule ignorante

crée le divin avec une patience auguste, avec la lenteur des forces naturelles. » (1)

Nous voilà loin des abstracteurs de quintessence! L'exquis romancier proclame aujourd'hui la redoutable incompréhension de la classe moyenne: « elle est inintelligente et sa culture est au-dessous de tout ». M. Anatole France dédaigne même les honneurs dont il fut comblé par un monde de philistins huppés; l'Académie n'est plus pour lui que le « bureau des vanités attaché à la sauvegarde de l'ordre bourgeois... », il ne retournera jamais « dans cet édifice lézardé dont les pierres, quelque jour, tomberont sur les crânes chenus des derniers vieillards impénitents ».

Fier d'être résolument entré dans la lutte sociale, M. Anatole France vint à Tréguier parler au peuple de la gloire de Renan, et il orna de quelques pages d'un anticléricalisme décisif la *campagne laïque* de M. Émile Combes.

M. Octave Mirbeau, lui, fit une préface à *La société mourante et l'anarchie;* le souci purement littéraire n'absorba jamais chez lui les préoccupations sociales : elles se manifestaient déjà dans le *Calvaire;* cependant, en 1891, il récitait au reporter les vers qui charmaient son esprit et son oreille : (2)

« Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu. »

Depuis, M. Octave Mirbeau s'est affirmé le plus redoutable des polémistes; ses dialogues outranciers sont des pamphlets, et il prouve aujourd'hui l'exactitude d'une prédiction qu'il faisait naguère : « Le roman deviendra socialiste. » Selon ce hardi caricaturiste, il suffit de prendre « l'être humain dans ses rapports avec la nature, les mœurs, les lois... » pour faire une œuvre d'une haute portée sociale. Et, prêchant d'exemple, il donne au public ces merveilleuses et énormes *Farces et moralités* où la vérité apparaît à travers le tempérament de l'un des maîtres les plus originaux de ce temps.

M. Octave Mirbeau eut toujours ces superbes révoltes de l'artiste pour qui le laid et le mal sont également exécrables. M. Jules Renard écornifla longtemps la belle nature sans grand souci des « naturels »; puis, lassé de contempler les verrues du *Vieux dans sa vigne* et de contempler la chute des crottes, l'ironiste déclara sentencieusement : « La politique repose. » Fallait-il que ses premiers travaux fussent écrasants! (3)

Aujourd'hui, le naturaliste au regard aigu, le psychologue

(1) Enquête du *Matin* (1904).
(2) Enquête de M. Jules Huret (1891).
(3) Enquête du *Matin* (1904).

informé des passionnettes et des passions, semble parti d'un bel élan dans la lutte sociale. Le maire de Chitry-les-Mines crie au bataillon des esthètes : « Poètes, tous aux urnes ! Écrasons le laid ; je déteste le modéré libéral, parce que ce genre-là ne me paraît pas beau ! » Et voici que l'esthétique surgit en politique : nous aurons des arrêtés pris en beauté par l'écrivain des *Sourires pincés*.

Après avoir triomphé dans les livres, vaincu au théâtre et s'être acquis, à force de talent, l'estime des gens de goût, M. Renard fait du socialisme dans un petit hameau de la Nièvre.

Oh ! sans doute il en est peu qui assument, comme Jules Renard, la tâche d'amener à la grande cause de la démocratie le renfort de leur commune. Mais beaucoup, en regardant couler autour d'eux la vie, distinguent les tendances de la littérature de demain.

Il y a quinze ans, les frères Margueritte proclamaient la gloire de Jean Lombard, évocateur des prodigieux écroulements de Byzance et de Rome, ils faisaient le procès du symbolisme, ils manifestaient contre les « ordures » de *la Terre ;* avec Bonnetain, Descaves, Guiches et Rosny, ils se battaient contre des littératures et pour des formules esthétiques. En 1904, ces mêmes écrivains songent que la société nouvelle convie les écrivains à faire des œuvres dans « le sens de la science et de la liberté ». Ils regardent mourir les religions et ils affirment que « la seule qui se lève pour ne mourir qu'avec le dernier homme, c'est l'idéal de bonté, de solidarité et d'équité ». (1) Les Margueritte font des livres pour l'affranchissement de la femme.

M. Paul Hervieu, qui disséqua avec tant d'art les pantins articulés du high-life, s'aperçoit, lui aussi, que l'éternel conflit amoureux le cèdera bientôt, si ce n'est déjà fait, au grand problème sociologique, et il constate que les dissensions ardentes de la politique détournent les hommes de lettres des œuvres de pure imagination. Et l'auteur de *La leçon d'amour dans un parc*, M. René Boylesve déplore mélancoliquement la confusion de l'époque littéraire et que l'on mêle « la politique avec le sentiment, la raison avec la passion, la philosophie avec la sociologie ».

Encore faut-il distinguer entre les écrivains engagés dans la grande mêlée politique ceux qui sont épris d'altruisme, d'harmonie sociale et de progrès, avec ceux qui mettent leur énergie et leur talent au service des forces de contre-révolution.

Partis tous de l'art pour l'art, il en est qui font route à gauche,

(1). Enquête du *Matin* (1904).

tandis que d'autres vont délibérément vers la droite au nom de la Patrie et du Peuple dont ils se disent les amis.

Maurice Barrès, égotiste et psychologue, discutait naguère avec un peu de chaleur les mérites du *Pèlerin passionné* de Jean Moréas. Il excellait dans le demi-sourire et proclamait, en tête des *Contes pour les assassins* de Maurice Beaubourg, le droit à l'ironie. Aujourd'hui, c'en est fait du sourire, mais on ne sait si Barrès ne se joue pas en d'outrancières ironies lorsqu'il prophétise la course à l'abîme et prêche le « traditionnalisme » sauveur. Peut-on vraiment, sans se méfier, entendre dire à M. Barrès qu'il attend « d'une belle contrainte reconnue et consentie, le meilleur rendement social et la plus grande intensité des individus ? » (1). Le jeune maître oscille désespérément du dilettantisme littéraire à la fantaisie politique, mais tout s'éclaire, paraît-il, dans ses obscurités, pour qui cherche le secret de l'énigme dans « *L'eau de mer, milieu organique* » de M. René Quinton... Fasse qui voudra ce plongeon dans l'amer élément !

On ne peut pas dire que M. Maurice Barrès, qui fut boulangiste, ait été conduit vers la politique par les événements récents, le désir de voir de près les hommes, jeta dans le reportage magistral l'écrivain de *Leurs figures*. Mais à côté de cette vocation exceptionnelle, combien d'autres se décidèrent sur le tard, à la faveur des conflits actuels de doctrines et de méthodes.

Confiant sa pensée à l'interviewer de 1891, M. Jules Lemaître, alors gonfalonnier de la critique, disait : « En art, tout n'est qu'action et réaction ». Il tenait alors M. Barrès pour un mystificateur et dénonçait en lui « la dernière effervescence délicate et légère du renanisme ». (2) Depuis M. Lemaître est devenu le gonfalonnier des ligues et le frère d'armes de M. Barrès. Tous deux au nom du « traditionalisme nationaliste » ont tenté malheureusement de soulever un pays décidément sourd aux exhortations des esthètes « enracinés ».

Derrière M. Lemaître, tard venu dans une lutte pour laquelle il n'était point fait, suit tout le lourd bataillon de la coupole, les catholiques de la *Revue des Deux Mondes* et les libéraux de la *Gazette de France* : MM. Brunetière et Faguet, Bourget et de Mun, défenseurs héroïques mais malchanceux des principes fossiles et des régimes déchus.

Et près de ces chefs, troupe admirative mais impuissante,

(1) Enquête de *Gil Blas* (1904).
(2) Enquête de Jules Huret (1891).

quelques jeunes vieux se hâtent, piaffant d'impatience ou de désespoir en contemplant le crépuscule des dieux et des rois.

Il n'est pas jusqu'à M. Marcel Prévost, familier des *Vierges fortes*, confesseur des *Vierges faibles* et de plusieurs autres *Demi-Vierges* qui ne reconnaisse la puérilité des guérillas littéraires et ne constate les préoccupations sociales et morales du moment. Et le féministe fameux prend la peine de rassurer les populations apeurées contre les dangers du collectivisme : « Le collectivisme effrayant dit-il, c'est celui où personne n'aurait plus rien à soi, pas même son porte-plume ! C'est la limite mathématique, la limite asymptote, celle qui est à l'infini, inatteignable. On évolue vers elle avec une sûre lenteur... » (1).

Seul ou presque seul, M. Pierre Louys, réfugié sans doute dans une thébaïde où ne parviennent guère les bruits du monde, croit pouvoir augurer que, dans le roman de demain, on verra évoluer des nymphes avec des satyres et des hamadryades ; heureux, l'obstiné rêveur qui croit à sa jolie vision païenne !

Mais ce qu'il faut enregistrer avec les confidences pleines d'espoir ou de regret, c'est la faillite de la littérature qui puisa durant des siècles, ses images, ses contes, ses drames dans le fond commun de l'Amour. Maintenant, après avoir fourni une longue carrière et beaucoup d'or à tant de virtuoses, l'adultère est *vidé*. Finis, les orages du cœur, les complications machiavéliques du sentiment, les conflits de la passion, les cas de conscience des amoureux. Tous les cheveux d'Eros ont été coupés en quatre...

Les grandes batailles politiques et sociales ont mis en marche le ban et l'arrière-ban des penseurs ; ils ont choisi leur drapeau et marchent chacun pour leur idée. Ils n'ont plus guère de temps pour l'idylle, la rêverie bleue et la spéculation sans but immédiat... L'action a tué l'imagination, tel est l'aveu.

IV

Et quelles seront les « fins » de l'action ?

Plongés dans la lutte, entraînés tous par le tourbillon, il nous est difficile de juger vers quel point précis la société se meut. Un soldat qui marche dans la mêlée ne peut guère conter les phases de la bataille ; or, nous sommes tous, bon gré mal gré, les soldats de nos idées.

Mais puisque l'humanité va dans le temps, suivant des cycles comparables, si les mêmes causes donnent presque mathématique-

(1) Enquête du *Matin* (1904).

ment les mêmes effets dans le cours de l'histoire, c'est de la comparaison des manifestations de la pensée dans les époques, qu'il nous est permis de tirer argument pour mesurer la portée probable du mouvement politique et social dont l'heure présente retentit.

Nous avons vu qu'une indéniable analogie était à signaler entre la littérature de la fin du XVIIIe et celle que nous constatons à l'aurore du XXe siècle. Les mêmes caractéristiques s'imposent à la sagacité de l'observateur.

Il n'y avait pas de poètes, il y en a sans doute aujourd'hui, mais leurs chants sont la confidence de quelques pieux fidèles. Il n'y avait plus de roman, nous en avons encore, mais le seul qui *marque* est celui dont la tendance est sociale, celui qui porte le reflet des grandes luttes politiques encore indécises. Il y avait naguère des romanciers polémistes, il y a maintenant des littérateurs en nombre, dans toutes les salles de rédaction.

Les conditions économiques réagissent sur les œuvres, forcent les auteurs des livres qu'on lit peu à chercher dans le journal de combat des ressources plus certaines — le pain sec, mais quotidien. Le conte, dont la prospérité semblait durable se maintient avec peine et dispute mal un bout de colonne au fait-divers triomphant.

Durant la grande révolution, comme à toutes les époques où la poussée du peuple a pris toutes les énergies, nous voyons les abstracteurs de quintessence descendre dans la rue et s'exposer aux coups. Nous voyons maintenant la plupart des penseurs se montrer dans l'arène politique ; la force qui les attire est puissante et les évènements qu'ils s'efforcent de diriger au gré de leur raison, sont d'une exceptionnelle gravité.

Le travail de la pensée précède et prépare les convulsions révolutionnaires, mais la révolution en marche, à son tour, entraîne la pensée hésitante et détermine les vocations. Les poètes et les écrivains ont pris leur place, les précurseurs ont accompli leur tâche. Ils ont jeté la semence de leurs idées, ces prophètes révoltés dont Louis Bouilhet pouvait écrire :

> Ils allaient, réveillant les âmes assoupies,
> Ils montraient de la main l'horizion souhaité.
> Et sous le manteau d'or des saintes utopies
> Le monde à son déclin couvrait sa nudité.

Mais combien d'utopies sont des vérités mal écloses et dont l'heure n'est pas encore venue ? Combien de transformations sociales réputées chimériques il y a peu d'années, sont maintenant accomplies ? Tous les grands projets, enfantés aventureusement par l'esprit humain, se réalisent un peu !

Pour user d'une locution familière aux physiciens qui emploient la méthode inductive, il est permis de dire : Tout se passe comme si une Révolution s'accomplissait sans troubles, sans violences, sans éclats sanglants ni convulsions douloureuses.

Oui, pour pacifique qu'elle soit, la Révolution se produit. Elle coïncide en France avec l'indéniable progrès scientifique qui chasse victorieusement toutes les chimères surannées. Le monde se dégage, après deux mille ans, de l'envoûtement chrétien ; le rationalisme triomphe et rallie sur tous les points de l'univers les penseurs de génie : Un même congrès de la pensée-libre s'honore de l'adhésion de Hæckel, de Lombroso, de Büchner, de Bjornsterne-Bjornson, de Marcellin Berthelot.

La révolution sociale, maintenant comme toujours, procède de l'évolution, elle ne devient la Révolution sanglante que lorsqu'elle se heurte aux institutions périmées mais encore debout ; c'est le travail d'endiguement et de réaction qui seul motive les catastrophes.

Mais si nous n'avions pas l'aveu des littérateurs, les œuvres parleraient pour les hommes. L'édifice social, fané, vermoulu, disloqué, s'est jusqu'ici maintenu malgré d'apparentes lézardes, mais il semble céder aujourd'hui sous les coups de bélier des révoltés. On regarde enfin les choses dites sacrées, devant lesquelles un fétichisme grossier prosternait les hommes... On discute des préjugés vieux comme les Pyramides, on conteste les postulats séculaires, il se trouve quelqu'un pour offrir au monde l'essai d'une morale sans obligation ni sanction. Les novateurs se lèvent de toutes parts ; socialistes, communistes, anarchistes, nihilistes... On ose conspirer contre la vieille société chancelante et prophétiser une débâcle prochaine.

Les théories, naguère encore réprouvées et tenues pour abominables, ont à présent droit de cité ; elles s'acclimatent dans tous les milieux ; on les soutient par la parole et par la plume sans risque de passer pour ennemi du genre humain.

Les lettres, après avoir préparé lentement la société future, sèment aujourd'hui, de manière indiscutable, l'action décisive. Il est certain que l'intérêt sexuel a lassé nos curiosités ; il se maintient encore au théâtre, grâce à l'attrait de la fille-artiste et au snobisme vainqueur, mais il fléchit dans le roman. Les poètes sont écartés parce qu'ils ne répondent pas au besoin social et Nietzsche expliquait d'avance leur actuel abandon lorsqu'il écrivait, dans *Humain trop humain* : « Ils corrigent et guérissent seulement en passant, seulement pour le moment ; ils empêchent même l'homme

de travailler à l'amélioration véritable de son état, en supprimant et en déchargeant par des palliatifs la passion des inquiets qui poussent à l'action. »

L'amour et la poésie qui suffirent longtemps à la rêverie des hommes, le cèdent aujourd'hui à des préoccupations d'un autre ordre, et l'art reflète la grande lutte des forces sociales antagonistes.

Si nous reconnaissons devant l'évidence la force de l'inspiration révolutionnaire, il est permis de se demander quels sont ses résultats dans les œuvres modernes et surtout quelle sera son influence dans l'art de l'avenir.

Platon a dit en des phrases dont pourraient s'emparer quelques esthètes « conservateurs » : « Il n'y aurait peut-être pas d'art s'il n'y avait pas de beaux éphèbes à Athènes ». On nous dira peut-être que c'est abandonner l'art que s'éloigner un moment de l'amour, et les littérateurs des ruelles triompheront, en affirmant, sur la foi des théoriciens antiques du beau, que la Révolution doit s'accomplir en laideur.

Devant de telles objections et de telles autorités, il resterait encore aux écrivains modernes à faire le procès de l'art pour l'art « ce fameux serpent qui se mord la queue. » Il conviendrait de s'inquiéter, de connaître si le beau doit être irrémédiablement l'ennemi de l'utile et si le bonheur social est incompatible avec toute beauté.

Mais en acceptant pour vraie la doctrine du génie hellène, en donnant partie gagnée aux penseurs qu'enivre le « bleu » ; s'il faut opter fatalement entre les hommes qui nous éloignent de l'action en nous ravissant vers le rêve et ceux qui se penchent sur les tristesses profondes de l'humanité, comme autant de médecins pitoyables aux maux de tous : serait-il permis d'hésiter à un seul homme solidaire de sa race ?

Ne vaudrait-il pas mieux, après tout, lutter pour une formule de vie que pour une formule de beauté ? Qu'importe, vraiment, l'égoïsme splendide de quelques passionnés de chimères, si le bonheur de tous doit être réalisé contre eux.

Mais il apparaît que l'artiste demeure, même lorsqu'il a délaissé les vieux rêves pour servir avec l'ardeur du désespoir la cause de l'humanité. L'art est autre, sans doute, mais il persiste.

L'idéal se modifie. Il est des artistes, de vrais artistes, qui ne consument plus leur vie à produire seulement la sereine mais stérile beauté ; il en est qui vont, éclairant du flambeau de leur talent, tantôt la vérité, tantôt la justice, tantôt le progrès social en marche parmi les ruines.

J.-M. GROS.

PAGE D'ALBUM

Comme vous chantiez, l'autre soir,
j'effleurais, presque sans savoir,
vos boucles blondes et cendrées.
Des fleurs de lilas blanc fanées
achevaient de mourir près de vous,
exhalant un parfum triste et doux.

La douceur de la nuit qui venait en silence
mêlait son harmonie au chant de la romance.
Dans le soir incertain, les airs du piano
me semblaient de très loin répétés par l'écho.
Dans l'ombre grise et bleue, ainsi que dans un rêve,
je cherchais à fixer l'impression trop brève
qu'éprouvait mon esprit ; c'est ainsi que mes doigts,
dans un geste enfantin de petits maladroits,
ont voulu, de trop près, toucher vos boucles blondes.
Mon esprit de poète amoureux d'autres mondes,
comme vous chantiez, fit ce rêve l'autre soir.

J'effleurais, presque sans savoir,
vos boucles blondes et cendrées.
Des fleurs de lilas blanc fanées
achevaient de mourir près de vous,
exhalant un parfum triste et doux.....

Un peu de musique erre encore
sur vos boucles qu'un reflet dore.

A UNE FIANCÉE

J'ai mis dans un coffret des reliques d'amour.
Sur ce pauvre passé qui ne doit plus revivre,
j'ai scellé sans trembler le lourd fermoir de cuivre ;
vous seule aurez le droit de le briser un jour.

Puisqu'un autre vous aime, et l'aimez en retour,
j'ai plié mon amour comme on referme un livre,
attendez pour l'ouvrir que la mort me délivre,
et vous lirez alors sans crainte ni détour.

Je voudrais simplement vous garder pour amie ;
mais quand on a vingt ans et l'âme un peu meurtrie,
l'amitié peut faillir, et l'honneur est en jeu.

J'ai cloîtré mon amour dans ce vieux reliquaire...
Qu'il y dorme à jamais et devienne poussière,
pour qu'un jour nous soyons sans remords devant Dieu.

Marc LOMON.

LA DOT DE GAUDETTE

(2)

DEUXIÈME ACTE

DÉCOR

La scène est divisée en deux pièces : l'une à droite, formant boutique, avec une baie et une porte vitrée donnant sur le fond; pour ameublement, des tables et rayons couverts de coupons de drap et d'étoffes ; à gauche, une autre pièce ; l'arrière boutique, communiquant avec la première par une ouverture sans porte ; avec une porte à gauche, au fond un sofa.

***Ou bien*, une seule pièce, avec porte vitrée au fond et coupée en deux par des rayons pleins, également, de coupons d'étoffes; porte extérieure à gauche, au fond un sofa.**

SCÈNE I

MAUDUIT, GAUDETTE, TIBINOBIS

(qui passe dans la cour au fond)

MAUDUIT, *dans l'arrière boutique, poursuit Gaudette pour l'embrasser.* — Oh !... je t'embrasserai.

GAUDETTE, *fuyant.* — J'en doute.

MAUDUIT, *la poursuivant.* — Que si !

GAUDETTE, *même jeu.* — Que non !

MAUDUIT, *croyant la tenir.* — Ah !

GAUDETTE, *lui échappant à nouveau, moqueuse.* — Allons, reposez-vous ! Vous voilà tout essoufflé. *(On entend la voix de Tibinobis qui chante).* Et puis voici votre compère !

(Mauduit tout essoufflé, s'éponge la figure et fait un geste d'impatience.)

TIBINOBIS, *il passe devant la boutique sans s'arrêter ; il chante :*

Si la beauté qui me touche
Tient mes esprits enchaînés,
C'est à cause que sa bouche
Est au dessous de son nez
Je n'eus jamais de tourment
Quand j'eus du contentement

(Il s'éloigne.)

MAUDUIT. — Me trompé-je ? le compère ne t'en conte-t'il pas un peu ?

GAUDETTE. — Il aime à badiner, rien de plus.

MAUDUIT. – Oui, mais ces badinages sont dangereux. Tiens-toi donc plus que réservée vis-à-vis du compère.

GAUDETTE. — Tranquillisez-vous. (*Mauduit pourtant s'est rapproché d'elle et tente de l'embrasser : elle s'esquive encore).* Oh ! pas de trahison !

MAUDUIT. — Eh bien ! un armistice, veux-tu ? et négocions.

GAUDETTE. — Soit. Négocions, de loin, s'il vous plait.

(*Mauduit manœuvre pour lui empêcher toute retraite dans la boutique ; elle s'y élance, il parvient à l'arrêter au passage et à l'embrasser.*

MAUDUIT. — Oh !... je te tiens.

GAUDETTE, *se réfugiant dans la boutique.* — Vous voilà bien avancé.

(*Au moment où elle entre dans la boutique, Maître Bichambis, qui vient d'apparaître ; y entre aussi, Mauduit qui poursuivait Gaudette n'a que le temps de se cacher derrière une pile de drap*).

SCÈNE II

GAUDETTE, MAUDUIT, MAÎTRE BICHAMBIS

GAUDETTE, *faisant signe à Mauduit.* — Ah !... maître Bichambis !

MAÎTRE BICHAMBIS, *très solennel.* — Bonjour, la fille ! N'est-il pas là, votre patron ? Ah ! le voici ! Salut voisin !

MAUDUIT. — Bien l'honneur, maître Bichambis.

MAÎTRE BICHAMBIS. — Vous semblez ému, voisin, que vous est-il arrrivé ? Confiez-moi votre affaire. Je consens à m'arrêter un instant pour vous entendre.

MAUDUIT. — Mille grâces de votre sollicitude, maître Bichambis, mais...

MAÎTRE BICHAMBIS, *avec une très grande volubilité.* — De même que tout bon catholique (*omnis bonus catholicus*), doit commencer sa journée (*incipere diem*), par l'examen de sa conscience, et, s'il ressent la moindre appréhension d'avoir péché, s'en référer à son confesseur, *ad confessorem suum* ; de même tout bon citoyen, marchand ou simple particulier, *mercator sive simplex particularis*, doit inaugurer la sienne par l'inventaire méticuleux de tous les cas qui exigent le secours et l'assistance d'un avocat, avoué ou huissier, ou séparément ou de tous trois réunis ; car nous sommes, *sumus*, les intermédiaires naturels, légitimes et obligatoires d'un chacun auprès de la justice, comme les prêtres le sont auprès de Dieu.

Donc, voisin, n'hésitez pas à vous confier à moi. Auriez-vous remarqué qu'il vous manquât quelque coupon de drap, et avez-vous quelque soupçon sur votre voleur ? Le supposez-vous étranger ou de votre domesticité ? (*A chaque question, Mauduit répond par un signe de tête négatif*). Non ! Ce n'est pas cela ? Alors, s'agit-il de poursuivre quelque débiteur, *débitarem aliquem*, récalcitrant et mal intentionné. Livrez-le-moi et je vais le mena-

cer, réclamer, harceler, poursuivre et, si vous n'êtes payé, du moins sera-t-il ruiné et déshonoré. Ce n'est pas cela non plus? Alors, c'est le contraire? Vous êtes tracassé par quelque créancier hargneux et mal avisé? Livrez-le-moi; et je m'en vais le dépister et fourvoyer à travers les sentiers, sentes et détours de la chicane, et finalement le perdre, et égarer en un fourré de lois au milieu duquel je veux qu'il meure de male rage! Ce n'est pas encore cela? Alors, expliquez-vous..... Eh! Eh! auriez-vous quelque plainte à élever contre un voisin ou passant, qui vous aurait molesté d'injures ou voies de fait?.... Quoi? serait-ce pire encore, *péjus adhuc?* Votre autorité de maître de maison et de père de famille, *domini et patris familiœs*, aurait-elle été irrespectueusement méconnue? Diable! encore pire! Votre dignité d'époux aurait-elle été gravement offensée, et aurait-elle souffert, de la part de Madame Mondine, quelque préjudice nocif et attentatoire?... Mais parlez! parlez-donc! car je ne comprends rien à votre affaire!

MAUDUIT. — Mais je n'ai aucune affaire!

MAITRE BICHAMBIS. — Aucune! Que ne le disiez-vous plustôt, et pourquoi m'arrêter et retenir indûment, en cette consultation sans issue? Je pourrais vous en faire repentir, si je n'étais bon voisin, et vous rendre responsable de toutes les causes que vous m'avez fait perdre, en m'attardant à vous écouter, tandis qu'une foule de clients *turba clientum*, se presse aux portes du Palais, pour m'attendre! Adieu!

(*Il s'en va solennellement comme il est venu.*)

SCÈNE III

MAUDUIT, GAUDETTE

MAUDUIT. — Je tremblais qu'il ne démarrât pas.

GAUDETTE. — Ma foi! je lui sais gré d'être venu et de l'avoir fait à temps. — Voyez l'imprudence aussi: un peu plus nous étions surpris... Et j'étais obligée de plier bagage. Qu'y eussiez-vous gagné?

MAUDUIT. — Enfin! je ne comprends point vos résistances, quand vous avez accepté de venir, comme chambrière, auprès de ma femme, vous saviez bien mes intentions. En consentant à cela, vous avez consenti au reste.

GAUDETTE. — Entendons-nous sur le reste; je vous en prie. Je serai franche: soyez sincère..... Je ne vous ai rien promis.....

MAUDUIT. — Positivement, non. Mais.....

GAUDETTE. — J'ai consenti simplement à me mettre en situation de vous connaître et de vous apprécier. Ma promesse n'a jamais été au delà de cet essai; est-ce vrai?

MAUDUIT. — Sans doute, mais.....

GAUDETTE. — J'avoue que la perspective d'une vie de servitude et de misère sous des patronnes quinteuses, avares et jalouses, m'épouvante; je ne puis m'y résigner. En cela, ma décision est bien prise; mais elle n'est prise qu'en cela. Je suis encore incertaine sur les moyens de l'exécuter. Je vous confesse que j'aurais

été heureuse de trouver un garçon, qui me fut à peu près apparié d'âge et de condition, et avec lequel j'aurais levé, moi aussi, un petit commerce. Mais c'est là une occasion si rare et presque si miraculeuse qu'il est téméraire de l'espérer et peu raisonnable de l'attendre. Si je ne puis être une tout à fait honnête femme, au moins veux-je être une fille sensée, et ne pas m'exposer étourdiment à des regrets ou à des remords.

Mauduit. — J'entends. Tu ne veux pas te rendre sans conditions ? fais-les donc, toi-même, tes conditions.

Gaudette. — Non ! vous n'entendez pas tout à fait bien. La première de ces conditions c'est que je ressente au moins un peu d'amitié pour celui de qui j'accepterai ma délivrance. J'ai besoin de cette excuse, vis-à-vis de moi-même.

Mauduit. — Et tu n'en as pas du tout pour moi d'amitié ? (*Il s'approche d'elle, coquettant ; elle l'arrête et l'écarte doucement : Cependant apparaissent sur la place. Dame Grippeline et le capitaine Froussac, qui la suit.*)

SCÈNE IV

MAUDUIT, GAUDETTE, Le Capitaine FROUSSAC et Dame GRIPPELINE

Dame Grippeline, *bas à Froussac*. — Entrez et attendez-là ; je vais prévenir dame Mondine.

Gaudette, *après un peu de réflexion*. — Je ne dis pas qu'elle ne commence pas, mais elle n'est pas encore au point où je la voudrais. (*Malgré toutes ses précautions pour entrer doucement, le capitaine Froussac heurte un meuble de son épée : Au bruit, Gaudette s'esquive par la porte de gauche.*) Encore quelqu'un, je me sauve ! (*Le capitaine Froussac, tout apeuré du bruit qu'il a fait, se cache derrière une pile de draps. Mauduit, après avoir hésité à poursuivre Gaudette, fait irruption dans la boutique, avec colère.*)

SCÈNE V

MAUDUIT, Le Capitaine FROUSSAC

Mauduit, *entrant dans la boutique*. — Par la sangbleu !... qui encore ? Comment, personne ! (*Il aperçoit le capitaine Froussac*). Quoi ! c'est vous, capitaine Froussac ? Et que diable faites-vous là ?

Le Capitaine Froussac. — Ma foi, maître Mauduit, j'étais tout captivé à admirer vos draps ; et je ne pense pas qu'il y ait un second marchand dans la ville pour tenir des étoffes si merveilleuses.

Mauduit. — A votre disposition, capitaine... choisissez.

Le Capitaine Froussac. — Précisément, voilà ce qui m'embarrasse, monsieur Mauduit. Le choix est impossible.

Mauduit. — Vous hésitez ? Je conçois... Eh ! Eh ! capitaine, cha-

cun son métier. Vous vous entendez plus à découdre les pourpoints avec votre rapière qu'à discerner l'étoffe dont ils sont faits...

Le Capitaine Froussac. — Et, j'ajouterai même que, si vous étiez chargé de remplacer tous ceux que j'ai découpés, tailladés et mis en pièces, il vous faudrait munir de telles provisions d'étoffes que votre boutique serait encore trop étroite, la multipliassiez-vous dix fois par elle-même.

Mauduit. — Ce n'est sans doute pas une commande si importante que vous venez me faire aujourd'hui; et je suppose qu'il n'est question que de renouveler votre équipage, qui en a quelque besoin.

Le Capitaine Froussac. — C'est-à-dire que.....

Mauduit. — Fiez-vous à moi, capitaine! Je vais vous choisir cela, en ami.

Le Capitaine Froussac. — Non. Merci. Je reviendrai. Vous me semblez un peu pressé aujourd'hui... (*Il veut s'en aller.*)

Mauduit, *le retenant.* — Pressé de vous servir; rien de plus. (*Il va vers la pile de drap et y choisit un gros coupon qu'il en retire; cependant le capitaine s'est dirigé vers la porte, épiant et visiblement tenté de fuir.*)

Le Capitaine Froussac, *à part.* — Diable d'homme... Si elle vient sans être prévenue?...

Mauduit, *le rappelant.* — Capitaine. Voilà tout juste ce qu'il vous faut. (*Pendant qu'il montre l'étoffe au capitaine, celui-ci, toujours à demi détourné vers la porte, fait des gestes et prend des attitudes que Mauduit interprète comme des réponses aux paroles qu'il adresse au capitaine.*).
Le prix? Qu'importe? Nous serons toujours d'accord. Qui vous demande de l'argent tout de suite?..... Nos métiers diffèrent en ceci, capitaine, qu'il nous convient de faire crédit à nos clients, tandis qu'il ne vous sied, à vous, les braves, de ne le faire, ni aux ennemis, ni aux belles.

Le Capitaine Froussac. — Il est vrai, monsieur Mauduit; et le crédit dans les choses des armes...

Mauduit, *empaquetant le drap.* — Et de l'amour, capitaine!

Le Capitaine Froussac. — Et de l'amour — serait interprété, chez nous, comme une faillite de l'honneur.

Mauduit. — Ce n'est pas que notre crédit ne risque aussi, parfois, de se solder par la faillite... mais, c'est moins grave!... Ce paquet est un peu lourd et encombrant, capitaine, peut-être? (*le lui mettant sur les bras*) Bah! vous êtes accoutumé à porter, sans fléchir, des faix de lauriers plus pesants que cela.

Le Capitaine Froussac, *prenant le paquet.* — Sans doute : mais ce n'est point sur les bras que nous les portons... (*relevant la tête*), c'est sur le front : adieu, maître Mauduit : et à bientôt.

Mauduit. — A bientôt, brave capitaine! (*ils se serrent la main : le capitaine Froussac disparaît à droite, regardant si Mauduit ne vient pas : Mauduit, après l'avoir regardé s'éloigner du seuil de sa porte, rentre.*)

SCÈNE VI

MAUDUIT, PUIS DAME GRIPPELINE ET MONDINE

MAUDUIT. — Je puis bien être tranquille. Ce ne sera jamais cet ahuri qui fera tourner la tête à dame Mondine. Ah! je puis maintenant rappeler Gaudette...

(*Dame Grippeline et Mondine apparaissent devant la boutique causant à voix basse.*)

DAME GRIPPELINE. — Pour vous donner quelque loisir d'entretenir le capitaine, je vais aller à la recherche de votre mari et le retenir un moment.

(*Elle va pour sortir.*)

MONDINE, *qui est entré dans la boutique, ne trouvant pas le capitaine, ressort*). — Mais dame Grippeline... il n'est pas là !

MAUDUIT, *au moment de sortir a aperçu sa femme.* — Diable !... ma femme ! (*il se cache.*)

DAME GRIPPELINE. — Comment, il n'est pas là?

MONDINE, *avec désespoir.* — Eh! non, dame Grippeline, il n'y est pas.

MAUDUIT. — La pauvrette... comme elle s'inquiète à me chercher ! (*tout à coup il sort de sa cachette et se glissant à pas de loup derrière Mondine, il se met à crier*) : Coucou ! le voilà !

MONDINE, *poussant un cri.* — Ah ! (*Elle se retourne et, voyant son mari, pousse un autre cri de désappointement et de dépit*), ah!

MAUDUIT. — Le voilà, ce petit mari que l'on cherche..... il n'est pas perdu.

MONDINE. — Ah ! que vous êtes sot de faire de ces surprises... Ne savez-vous pas qu'on peut en mourir?

DAME GRIPPELINE, *soutenant Mondine.* — Ce sont des jeux dangereux, monsieur Mauduit, que ces jeux-là, avec une femme d'une sensibilité comme est la vôtre...

MAUDUIT, *s'empressant auprès de Mondine.* — C'est vrai... j'ai eu tort... je suis un grand niais...

MONDINE. — Oh ! oui !...

MAUDUIT. — Tu me pardonnes? Je ne le ferai plus !...

MONDINE. — Le moyen de ne pas toujours vous pardonner à vous ?... Vous étiez là depuis longtemps ?... Vous étiez seul ?...

MAUDUIT. — Oui... depuis longtemps...

MONDINE. — Et seul ? Gaudette n'était pas avec vous ?

MAUDUIT. — Gaudette?... Avec moi?... Non ! non! j'étais avec le capitaine Froussac...

DAME GRIPPELINE. — Justement, je le cherche... Est-il donc parti ?

MAUDUIT. *riant.* — Oui.

DAME GRIPPELINE. — Doit-il revenir ?

MAUDUIT, *riant.* — Pas de sitôt.

MONDINE et DAME GRIPPELINE, *ensemble.* — Pourquoi ?...

MAUDUIT. — Il est parti, chargé comme un mulet !

MONDINE. — Le capitaine, chargé comme un mulet...

MAUDUIT. — Oh ! écoute le bon tour... je l'ai trouvé qui flânait ici à regarder mes étoffes : alors, j'ai eu une idée et je lui ai collé ce coupon de drap de Flandre.

DAME GRIPPELINE. — Et combien le lui avez-vous fait payer ?

MAUDUIT. — Bah ! je lui ferai payer ce que je voudrai : je lui ai vendu à crédit.

MONDINE, *haut*. — Reconnaissez, dame Grippeline, que j'ai un homme d'un modèle sur lequel on en fait peu. (*Simone entre*.) Ah ! voici dame Simone ! Du fait, c'est l'heure où les Tibinobis doivent nous relayer en la garde de la boutique.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, SIMONE

SIMONE. — Où est mon mari ? Vous n'avez pas vu mon mari ?

MAUDUIT. — Si. Tout à l'heure, il a passé devant la boutique : il chantait.

SIMONE. — Il est au cabaret, sans doute ! (*A Mondine.*) Ah ! commère, ce n'est point pour flatter M. Mauduit, mais que n'ai-je un homme comme lui plutôt que le fainéant, dont je suis affligée.

MONDINE. — Où est-il le mari qu'on peut comparer au mien ! (*Elle se suspend au cou de son mari qui sourit béatement. Simone hausse les épaules et s'approche de Dame Grippeline, à laquelle elle parle bas.*)

DAME GRIPPELINE, *bas à Simone*. — Encore une fois, assurez-vous en ma vigilance.

SIMONE, *revenant*. — Et monsieur Coquibus, non plus, n'est pas là ? Parfait ! ni mari, ni valet... Ah ! il n'y a pas au monde une seconde femme aussi mal secondée que je suis.

MAUDUIT. — Mais aussi, pourquoi avoir pris un valet si stupide ! Vous n'en ferez jamais rien !

SIMONE, *hypocritement*. — Ne m'en parlez pas. D'ailleurs, mes pauvres voisins, vous n'êtes guère mieux lotis que moi : pour être d'un excès contraire, les défauts de votre chambrière, qui m'a tout l'air d'une friponne, ne sont pas plus supportables. Je les estime pires même, et de beaucoup.

MONDINE. — Je n'ai pas remarqué que j'eusse encore à me plaindre d'elle.

SIMONE. — Oh ! vous êtes maîtresse chez vous, commère ; et Dieu me garde de m'intriguer de vos affaires. Mais je vous ai prévenue et vous préviens encore. — Si je surprends votre Gaudette à coqueter avec M. Tibinobis, il vous faudra choisir... ou elle sortira, ou nous nous séparerons.

MAUDUIT. — Avez-vous observé, ma poulette, que Gaudette eût des velléités à se familiariser avec mon compère ?

MONDINE, *observant son mari et souriant à la dérobée à dame Grippeline*. — Moi !... point du tout, par exemple ! (*A Simone*) :

Tranquillisez-vous, commère. Ni moi, ni mon mari, ne supporterons de nous brouiller avec vous pour une servante : n'est-ce pas mon ami ?

MAUDUIT. — Sans doute, sans doute... Pourtant... ne faudrait-il pas, sur de simples idées...

SIMONE, *elle regarde depuis un moment, en dehors de la boutique. Interrompant Mauduit, qu'elle n'écoute pas.* — Mais n'est-ce pas mon imbécile que je vois baguenauder, là-bas, au lieu de venir. (*Elle sort en tempête.*) Je vais le chercher.

MONDINE, *faisant toujours signe à Dame Grippeline.* — Je n'ai pas voulu dire comme elle ; mais elle a raison.

MAUDUIT. — En quoi, raison ?

MONDINE. — Il est sûr, pour moi, que Gaudette et votre compère se font déjà des agaceries.

MAUDUIT, *troublé.* — Des agaceries... Ce serait d'une inconvenance !... Notre bonne, dans la maison commune ?... près de toi !... Oh ! je ne le supporterai pas et je vais, tout à l'heure, en dire deux mots à monsieur Tibinobis !

MONDINE. — Vous n'en ferez rien, je vous en prie. Vous ne voulez pas me donner le tourment d'une esclandre !... Observez-les tous deux et racontez-moi tout. Nous nous en amuserons ensemble.

MAUDUIT. — M'amie !... m'amie.... vous m'étonnez !

MONDINE. — A vrai dire, je souhaiterais que ce fût vrai.

MAUDUIT. — Oh ! Oh ! Oh !

MONDINE. — Et, tenez, je serais presque femme à y aider, si je le pouvais. Ce serait une indignité de trahir une femme comme je le suis, toute à son mari... Mais, elle, cette chipie : en vérité, son mari ne lui doit aucun égard, et, en échange de ses mauvais traitements, il se consolerait auprès de Gaudette, que je m'en sentirais toute réjouie... Et vous, dame Grippeline ?

DAME GRIPPELINE. — Moi ?... j'irais brûler un cierge si je savais quel est le saint que regardent ces affaires-là.

MONDINE. — Et puis, Gaudette la vaut bien. (*Bas, en riant, à dame Grippeline*) : Pendant que sa jalousie sera occupée de ce côté, elle nous laissera tranquille de notre côté.

(*Arrivent Farinel, reculant en faisant le niais, devant Simone qui le pousse devant elle.*)

SCENE VIII

LES PRÉCÉDENTS, SIMONE, FARINEL.

FARINEL, *entrant dans la boutique, à reculons.* — Pourquoi que vous me criez ? Je n'comprends point.

SIMONE. — Croyez-vous que je paie, loge, nourrisse et entretienne un valet pour qu'il aille muser dans les rues, devant les boutiques et non pour être à mes ordres. D'où venez-vous ?

FARINEL. — Eh ! pardi ! d'où j'étais.

SIMONE. — O Sainte-Patience !... Et vous étiez ?...

FARINEL. — Debout sur mes deux pieds, comme les oies de chez nous.

MAUDUIT, *riant.* — La comparaison est irréprochable.

SIMONE. — Ça, vraiment, n'est-il pas à souffleter? Entrez-vous, enfin? Là! et n'en bougez plus! (*Farinel entre, se met à la place indiquée et se tient immobile en riant.*)

MONDINE, *riant.* — Il n'est presque pas naturel d'être si bête que cela. Pourquoi tant vous fâcher, commère?.. Moi, il m'amuserait.

MAUDUIT. — Dame Simone! A revoir et apaisez-vous.

MONDINE. — Apaisez-vous!

SIMONE. — Mais c'est qu'avec cet imbécile, je suis vraiment plus esclave encore que je ne l'étais auparavant. Voyez-vous que je le laisse seul ici pour recevoir les clients et leur répondre... Il nous ferait de la belle besogne!

MAUDUIT. — Si je rencontre le compère, je vous l'envoie.

SIMONE. — N'est-ce pas assez de celui-ci pour me faire enrager?

MAUDUIT. — Oh! mignonne!... vraiment, mignonne!

MONDINE, *bas à son mari.* — Et moi je lui enverrai Gaudette, à votre compère.

MAUDUIT, *bas.* — Si! si! si! Ce que ça va m'amuser!

(*Ils sortent. Simone les accompagne et reste sur le seuil de la porte jusqu'à ce qu'ils aient disparu : elle échange un signe d'intelligence avec dame Grippeline. Puis, aussitôt, elle rentre dans la boutique, pousse la porte, prend Farinel par la main, l'entraîne dans l'arrière-boutique; puis ferme la porte à clef, revient vers lui; et après avoir choisi un endroit d'où elle ne peut être vue de la rue; enlève la coiffure et la perruque de Farinel, qui se redresse et apparaît avec une figure jeune et ouverte.*)

SCÈNE IX

SIMONE, FARINEL

SIMONE. — Et maintenant, débarrassez-vous de cet attirail! Qu'on vous voie jeune, beau, charmant! tel que vous êtes... (*elle le contemple un moment avec ravissement*). Je vous aime davantage encore d'avoir consenti à ce travesti pour m'approcher..... (*Farinel semble mécontent, presque ennuyé.*) Mais quoi? Vous ne dites rien? Dis-je quelque chose qui vous déplaise?

FARINEL. — C'est qu'en vérité, madame, à être franc, je doute d'avoir la patience de continuer ce jeu-là. Si préparé que j'y sois, vos mauvais traitements parfois m'étonnent : ils passent la mesure.

SIMONE, *se dirigeant vers le sofa.* — Mais, enfant que vous êtes, il le faut bien, pour donner l'apparence de la vérité à notre comédie... (*câline*) Allons! ne faites plus cet air ennuyé qui me chagrine toute et venez çà vous asseoir près de moi! (*Elle attire Farinel, qui se laisse tomber sur le sofa plutôt qu'il ne s'y assied.*)

FARINEL. — Excusez-moi. Je suis tout inquiet encore : j'ai peur qu'on ne découvre notre supercherie et que quelque fatigue ou

quelque distraction ne me trahisse sous le personnage que vous me faites jouer.

SIMONE, *riant.* — Enfantillage que cette peur.

FARINEL. — C'est déjà une récompense pour moi, madame, que la justice que vous rendez à mon ardeur à vous plaire.

SIMONE, *avec élan.* — Oh! ne m'appelez plus madame!... je veux que tu m'appelles Simone... ta Simone... Dis un peu : « ma Simone »...,.

FARINEL. — Ma Simone!...

SIMONE, *souriant.* — Mais de quel air contraint encore et embarrassé il dit cela..... Vous étiez plus pressant, et j'étais plus réservée, quand vous me priiez d'amour, naguère. Vous souvenez-vous du jour où, pour la dixième fois peut-être, allant en l'étude du notaire, votre patron, pour ce procès, dont mon insouciant de mari me laisse, selon son habitude, tout le tracas; vous trouvant seul, vous eûtes la hardiesse de fermer la porte et de vouloir m'embrasser malgré moi? Je n'obtins que vous me laissiez tranquille, ce jour-là, qu'en consentant à des rendez-vous à l'église!

Et j'eus la faiblesse de m'y rendre! Vous rappellerai-je mes terreurs et mes tremblements d'être découverte et comment nous en arrivâmes, sur les conseils de dame Grippeline, à vous déguiser en rustaud pour vous donner accès, comme valet, auprès de moi? Ne vous ai-je pas prodigué, par mes adhésions successives à tous vos projets, les preuves de mon affection? et allez-vous, maintenant que j'ai fait, à peu près tout ce que vous désiriez, me ménager les preuves de la vôtre? Votre réserve augmentera-t-elle à mesure que diminueront les difficultés qui nous éloignaient l'un de l'autre?

FARINEL. — Cette réserve me vient uniquement de l'effroi où je suis d'une imprudence qui m'écarterait de vous, et le supplice, madame, serait pire encore après le bonheur presque atteint.

SIMONE. — Encore madame... Voulez-vous bien dire : Simone... je te l'ordonne. Eh bien?

FARINEL. — Eh bien!... je vous le dis. L'excès de mon bonheur m'intimide... il est tel que je ne puis me décider à y croire... Dans ma joie présente, je tremble à l'appréhension de tout ce qui pourrait l'interrompre.

SIMONE. — Et qu'est-ce qui pourrait l'interrompre maintenant, puisque je t'aime et que je me résous à te le dire?

FARINEL. — Que sais-je?... Encore une fois, notre ruse peut être découverte... Votre mari peut nous surprendre.

SIMONE. — Je ne me dissimule pas qu'à prolonger longtemps cette ruse, elle deviendrait périlleuse. Ma commère et cette Gaudette, dont je me méfie, pourraient concevoir l'idée de nous espionner. Mais nous ne nous sommes arrêtés à ce stratagème que pour pouvoir nous concerter; et, dès que nous aurons organisé notre belle vie d'amour, le prétexte sera facile à trouver pour ton départ qui n'étonnera personne (*elle se lève*). Mon mari est l'homme le moins redoutable qui existe. Je l'ai si bien mis au pas qu'il n'osera pas voir ce qu'il ne doit pas savoir (*revenant vers Farinel qui s'est levé aussi et qu'elle enlace*). Et j'ose croire, mon ami, que,

si avant de le connaître, vous étiez tenté de me soupçonner de légèreté et d'inconséquence à vous écouter favorablement, vous me plaignez et m'excusez maintenant que vous le connaissez. Vous pouvez juger par vous-même si cet indigne époux est capable de satisfaire aux aspirations d'un cœur comme le mien! (*avec passion*) Oh! si tu pouvais voir l'intérieur de mon âme, comparer l'une à l'autre l'image que je m'y forme de toi et celie qui s'y reflète de lui, tu comprendrais pourquoi, comment et combien je t'aime! Et tu n'hésiterais plus à m'appeler Simone, ta Simone : et tu serais peut-être fier, ô mon beau victorieux, de cette défaite à laquelle ma vertu s'est résignée, presque joyeusement, pour toi.

Farinel. — Ce que vous croyez de l'hésitation n'est que la dernière lutte du respect contre la passion.

Simone, *minaudant.* — Il y a des moments, enfant, où c'est la passion qui est respectueuse et le respect qui est offensant... O le timide et novice amoureux qui n'ose s'habituer à des familiarités où on le convie et dont on lui donne soi-même l'exemple! (*Elle l'entraîne vers le sofa*).

Farinel. — Votre amour me serait un si grand bien que j'ai peur de le perdre, en me hâtant trop de le prendre. (*Elle le fait asseoir à côté d'elle*).

Simone. — Oh! va! je ne t'en aime que plus pour tes craintes et tes scrupules, mais, résisteront-ils quand tu sauras que mon mari, non content de m'insulter de ses railleries perpétuelles et par l'oubli qu'il fait de moi, dans des tavernes et avec des filles, est tombé à cette infamie de courtiser la chambrière que vient de se donner ma commère Mondine.

Farinel, *inquiet.* — Gaudette... quoi, vraiment, il serait l'amant de Gaudette?

Simone. — Cela te semble révoltant, n'est-ce pas? Eh bien! j'en suis sûre : je n'attends que des preuves et je les aurai. Ne serait-ce pas duperie d'épargner l'époux qui ne m'épargne pas aucune honte, et de sacrifier la joie de nous aimer à un ingrat qui n'a jamais consenti à aucun sacrifice pour moi? (*S'adoucissant et redevenant câline*). Eh bien !... quel est ce voile de songerie qui tombe tout à coup sur votre charmant visage. Monsieur? Je veux qu'il se dissipe et tout de suite (*se rapprochant de lui*) viens... près de moi, là... ainsi... O mon ami! mets ta main dans la mienne comme ceci... Plonge tes regards dans mes yeux, au fond, tout au fond de mes yeux jusqu'à ce qu'ils rencontrent mon âme, qui se soulève toute au devant de la tienne... Oh! mon ami! mon ami! Si tu ne me soutiens, je vais défaillir. (*Elle prend le bras de Farinel et se le passe autour de la taille*). Et maintenant, dis-moi : Je t'aime!

Farinel. — Je t'aime!

Simone. — Un baiser... Un baiser pour sceller nos fiançailles.

Farinel. — Votre mari!

(*En effet, Tibinobis apparaît et entre dans la boutique.*)

Simone. — Mon mari!... mon mari!... (*se levant d'un bond*). Laissez-moi faire et ne vous étonnez de rien. (*Elle remet à la hâte sa perruque et son feutre à Farinel qui s'est levé aussi; et, au moment où entre Tibinobis, elle envoie un soufflet à Farinel.*

Farinel, *criant et reprenant son rôle de niais.* — Aïe! aïe!

SIMONE. — Voilà votre récompense, insolent! (*Bas à Farinel pendant que Tibinobis, qui vient d'entrer s'arrête stupéfait à les regarder*), Oh! pardon, mon ami, pardon! (*haut*) Vous croyiez avoir affaire à mademoiselle Gaudette, sans doute!

SCÈNE X

FARINEL, SIMONE, TIBINOBIS

TIBINOBIS. — Diable! ça a sonné mat.

SIMONE. — Ah! vous voilà, vous? Cet imbécile ne s'est-il pas avisé de m'embrasser pendant que je reposais sur ce sofa.

TIBINOBIS, *réprimant une envie de rire.* — J'avais cru voir en effet quelque chose comme ça... Pauvre innocent, va! Le compère m'a dit que vous me demandiez; et, vos désirs étant des ordres pour moi! me voici, (*éclatant de rire*). J'arrive à temps!

SIMONE, *lui allongeant un soufflet.* — Impertinent!

TIBINOBIS. — Aïe! (*en riant à Farinel qui rit en le regardant*). Eh bien! mon garçon, comment les trouvez-vous, les caresses de ma femme?

SIMONE. — Vous plaisantez encore avec ce rustre?. Faut-il donc que vous bouffonniez sur tout et à propos de tout?

TIBINOBIS. — Vous prenez les choses trop au tragique... Parce qu'il vous a embrassée! mon Dieu. Mais, moi-même, dame Simone, je serais souvent tenté de le faire, si je n'étais votre époux!

SIMONE. — Je sais, monsieur, tous les mépris que vous faites de moi, et je regrette que ce garçon n'ait pas tout son bons sens pour vous juger comme vous le méritez. Mais prenez garde, monsieur! La vertu de la plus honnête femme a sa dose de patience, et quand ils l'ont poussée à bout, les maris tels que vous n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes des vengeances qu'on cherche contre eux.

TIBINOBIS, *éclatant de rire.* — Un vengeur!... Eh bien! dame Simone, en voilà un tout trouvé. Il a déjà posé sa candidature. (*riant*) hi! hi! hi! hi!

SIMONE. — Pourquoi ces hi! hi! hi!, espèce d'abêti!

TIBINOBIS. — Hé! hé! hé!

SIMONE. — Que veulent dire vos hé! hé! hé! grand benêt?

TIBINOBIS. — Oh! oh! oh! oh!

SIMONE. — Mais écoutez cet idiot, avec ses ho! ho! ho! ho!

TIBINOBIS. — Hu! hu! hu! hu!

SIMONE, *le contrefaisant.* — Hu! hu! hu!... et allez donc, coque cigrue! (*Elle s'en va furieuse par la droite et ferme d'une volée, violemment, la porte derrière elle. Tibinobis et Farinel, après avoir regardé un instant vers la porte par où vient de sortir Simone, se retournent l'un vers l'autre et éclatent de rire en se regardant mutuellement*).

TIBINOBIS. — Il n'a pas l'air trop dégourdi, le vengeur de ma femme!

SCÈNE XI

LES DEUX PRÉCÉDENTS, GAUDETTE

(*Cependant, Gaudette entre par la porte extérieure sans être vue, et, les voyant rire, éclate de rire aussi. Tous trois rient en se regardant.*)

TIBINOBIS. — Ah !... demoiselle Gaudette... Vous ne pouviez venir plus à propos.

GAUDETTE. — Madame Mondine, monsieur, m'a dit tout à l'heure que vous me demandiez. Je vous ai cherché partout, jusqu'au cabaret du Pot d'Etain, et me suis enfin rabattue ici, où je vous trouve en une attitude à ne pas supposer que vous vouliez m'envoyer chez l'apothicaire, pour lui prendre un remède contre la mélancolie.

TIBINOBIS. — Je n'ai pas vu dame Mondine, et, partant, ne l'ai priée d'aucune commission. Mais elle ne s'est pas trompée, en disant que je vous désirais, et je lui suis reconnaissant de votre venue, ma joliette ! (*Il s'approche de Gaudette, faisant mine de vouloir la lutiner. Farinel les observe l'un et l'autre passionément, refaisant le niais sitôt qu'il appréhende d'être regardé.*)

GAUDETTE (*s'écartant*). — Vous êtes trop galant pour une servante, monsieur Mais... excusez. Je suis fort curieuse. J'ai ri tout à l'heure à vous voir rire et je voudrais bien savoir pourquoi.

(*Tout en parlant à Tibinobis, dont elle ne se défend pas trop, elle épie Farinel curieusement et malicieusement de coups d'œil rapides et furtifs.*)

TIBINOBIS. — Vous voyez, Gaudette, ce beau jeune homme, si déluré, et qui est aussi dégagé d'allures que d'esprit ?... Tout à l'heure, je l'ai surpris qui embrassait madame Tibinobis ; oui, elle-même, et la pressait d'une façon très significative...

GAUDETTE (*riant, en observant Farinel de plus en plus attentivement*).— Ah ! ah !... Monsieur Coquibus !... Vous ferez une grande maladie, durant laquelle les médecins se porteront mieux que vous.

TIBINOBIS. — A vrai dire, il a obtenu le bonheur d'un soufflet dont j'ai joui par contre-coup, j'en ai la joue encore toute chaude... (*il prend la main de Gaudette qui se laisse faire et la porte à sa joue*). Tâtez... oh ! que c'est doux ! oh ! que c'est bon ! oh ! que cela fleure les essences des fleurs les plus exquises (*caressant la main de Gaudette*), mais comment se fait-il que cette main. si fraîche à ma joue, me fasse, par contre, couler dans les veines un feu qui fait une lave de tout mon sang !

GAUDETTE (*tâchant faiblement de retirer sa main, et regardant toujours Farinel qui commence à donner des marques d'impatience*). Ne vous raillez pas de moi, monsieur, et lâchez ma main, s'il vous plaît.

TIBINOBIS. — Me railler? Oh! que non ! je ne raille pas... (*il lui baise la main*), et cette main, je veux la baiser, la baiser sans cesse, en reconnaissance du doux émoi qu'elle me cause, en se glissant dans ma poitrine pour m'en arracher le cœur.

GAUDETTE. — Vous êtes vraiment extravagant !

TIBINOBIS, *attirant Gaudette qui se laisse faire avec une faible résistance.* — Et puis, vois-tu, en tenant bien la main on a quelque chance d'attirer le reste...

GAUDETTE, *désignant Farinel.* — Prenez garde et ne vous fiez pas aux innocents.

TIBINOBIS, *la berçant dans ses bras.* — Lui ? Quel cas y a-t-il à en faire ? (*Il chante*) :

En revenant du moulin
La tire, tire lire,
En revenant du moulin
L'autre matin.

(*Riant en montrant Farinel*).
J'ai laissé mon âne à la porte...

(*Cependant Farinel passe lentement derrière eux, si bien qu'ils ne peuvent plus le voir. Tibinobis retenant entre ses bras Gaudette qui fait de vains efforts pour suivre des yeux Farinel.*)

GAUDETTE. — Allons, monsieur, laissez-moi ! D'ailleurs, en vérité, cela vous ferait peu de changement. Je suis brune, et votre femme l'est aussi.

TIBINOBIS. — Brune ? oui. Comme elle ? non ! Ne sais-tu pas, ma gentille Gaudette, que votre charme à vous autres brunes, c'est, en étant toutes également savoureuses et captivantes, de l'être chacune diversement. (*Il chante*).

Non, ne te plains pas d'être brune,
divine amaryllis !
Ton teint, brun comme il est, fait honte à
tous les lys !

GAUDETTE. — Le compliment est galant ; et il offre cet avantage que, pour être accommodé aux blondes, il n'y a qu'un mot à changer.

TIBINOBIS. — Ha ! quelle exquise mutine et qu'on ne doit pas s'ennuyer avec toi ! (*Il l'embrasse*).

GAUDETTE. — Et maintenant, de vrai, monsieur, finissons ce badinage.

(*Cependant Farinel a tout doucement ouvert la porte, au moment ou Tibinobis embrasse Gaudette, il fait mine de se précipiter hors dela porte*).

FARINEL. — Restez comme ça... Restez comme ça... que je vous dis... je vas chercher madame.

TIBINOBIS. — Que lui prend-il ?

GAUDETTE, *courant après Farinel.* — Mais il serait capable de le faire comme il le dit. (*Elle le ramène, se débattant un peu*). Que lui veux-tu dire à Madame ?

FARINEL. — Elle m'a dit de vous surveiller tous les deux, puis de lui conter tous les parlements et manigances que vous auriez entre vous. Tout à l'heure, j'ai été gifflé ; Monsieur aussi... C'est votre tour : je vas la chercher, que je vous dis... Mais, pour que ça marche bien, faut vous remettre en position, comme j'étais tout à l'heure avec celle-là... (*Il rit*).

Gaudette, *à Tibinobis.* — Que vous disais-je? vous voyez... (*à Coquibus*) : ah ! tu as été chargé de nous espionner, toi... Laissez-moi confesser ce badin-là, Monsieur, j'ai quelque chose dans l'idée que je veux éclaircir.

Tibinobis. — Soit, mais à bientôt : et confesse-le bien.

Gaudette. — Fiez-vous à moi !

(*Farinel ne bouge plus : il reste immobile au milieu de la scène suivant des yeux Gaudette qui va refermer la porte et revient vers lui. Pendant ce temps. Tibinobis s'en va par la porte de la boutique, en chantant*) :

Tibinobis, *chantant* :

Un jour la dame Périnotte
Me mena dans son jardin :
Me donna par amourette,
Un bouquet de Romarin :
Et toute chose et tout.
Que vous entendez, Madame,
Et toute chose et tout
Que vous entendez bien tous,

SCÈNE XII

FARINEL, GAUDETTE

Gaudette, *menaçant Farinel sur le devant de la scène.* — Venez ça, Monsieur Coquibus... qu'on vous considère de près... Tudieu ! monsieur le valet, vous avez de hautes visées. Il vous faut une patrone, et laquelle choisissez-vous ? La vertueuse, la farouche, l'intraitable dame Simone. Ce qui m'étonne, ce n'est pas que vous ayiez reçu un soufflet : c'est qu'elle ne vous ait pas arraché les deux yeux.

Farinel, *la regardant en riant puis, haussant les épaules.* — Vous me semblez une brave personne, hein ? Mademoiselle, pas vrai ?... (*s'approchant d'elle confidentiellement, bas*). Et bien ! tout ça...

Gaudette, *curieuse.* — Tout ça, monsieur Coquibus ?

Farinel. — Mais vous ne ferez pas la bavarde et la rapporteuse au moins !

Gaudette. — Non, monsieur Coquibus.

Farinel. — Vous me jurez de ne pas répéter ce que je vas vous dire ?...

Gaudette. — Oui, oui... je le jure.

Farinel. — Jurez-le... sur ma tête !

Gaudette, *éclatant de rire.* — Volontiers, monsieur Coquibus ! (*elle lève la main au dessus de la tête de Farinel*).

Farinel. — C'est qu'il ne faudrait pas rire, mademoiselle Gaudette, en faisant ce grand serment là ! Pensez... Un sacrilège sur ma tête ! Ça me porterait malheur pour tout le restant de mes jours. Attendez (*il voûte le dos, baisse la tête et prend un air solennel*). Me v'la prêt... Jurez maintenant !

Gaudette, *étendant la main sur la tête de Coquibus, avec des envies de rire qu'elle comprime.* — Je jure de ne rien dire. Cela va ainsi ?

FARINEL. — Ça va, oui, ça va... Eh! bien! je vous disais donc que tout ça... c'est de la frime.

GAUDETTE. — De la frime! Vous n'avez pas reçu un soufflet de dame Simone?

FARINEL. — Ah! si! si! je l'ai même bien reçu...

GAUDETTE. — Pour vous être permis de l'embrasser?

FARINEL. — Juste!... v'la ce qui est de la frime.

GAUDETTE. — Alors, vous n'avez pas embrassé dame Simone?

FARINEL. — Oui et non! C'est à dire que nous nous embrassions tous les deux, mais c'est elle qui avait commencé.

GAUDETTE, *pendant un moment de stupéfaction et de doute pendant lequel elle observe attentivement Farinel, éclate de rire.* — Ah! ah! ah! ah! de vrai, monsieur Coquibus?

FARINEL. — Si vous le voulez, je vas le jurer sur votre tête!

GAUDETTE. — Merci! (*Riant*). Ah! ah! ah! ah! Voyez cette vertu à laquelle il faut des innocents comme celui-là... Ah! ah! ah! ah! mais, alors, pourquoi ce soufflet?...

FARINEL. — Cette bêtise!... Parce que le mari est venu... (*riant*) à temps!

GAUDETTE. — Ah! ah! je comprends, elle a voulu lui faire croire!... ah! ah! Alors, monsieur Coquibus, il est venu à temps, le mari... c'est rare!

FARINEL. — Oh! tout juste, à temps.

GAUDETTE. — Contez-moi tout, monsieur Coquibus, contez-moi donc tout.

FARINEL. — Conter! dame c'est difficile... Tenez, je vais recommencer avec vous, j'aime mieux cela.

GAUDETTE. — Plaît-il, monsieur Coquibus?

FARINEL. — Et puis vous comprendrez mieux comme ça.

GAUDETTE. — Vous êtes un peu sot, sans vous flatter, monsieur Coquibus; et je craindrais quelque défaut de mémoire. Je ne me sens pas capable de vous inspirer autant que dame Simone.

FARINEL. — Me semble, à moi, que je serais plutôt tenté d'en ajouter, que d'en passer, avec vous.

GAUDETTE. — Comment! de la galanterie, maître Coquibus! Eh bien! soit, je consens... Mais vous n'ajouterez rien!

FARINEL. — Mais... je ne passerai rien non plus.

GAUDETTE. — Entendu! (*A part.*) Toi, je te tiens!

FARINEL. (*Il lui indique le sofa.*) — Alors, puisque vous êtes madame Simone, pour l'instant, faut vous mettre là, d'abord.

GAUDETTE. — M'asseoir?

FARINEL. (*Il la place sur le sofa comme y était Simone.*) — Comme ça.

GAUDETTE. — Mais, vous savez, de peur d'être surpris à notre tour, dépêchons, monsieur Coquibus. Passons les paroles. La pantomime seulement, n'est-ce pas?

Farinel. — Eh! je préfère ça aussi, moi. Et bien voilà... J'étais ici, moi (*Il s'assied tout près d'elle. Elle fait mine de se reculer.*) Ah! madame Simone ne se reculait pas. Il faut faire comme je dis. Sans quoi, ce n'est plus le vrai jeu! Encore plus près, au contraire. Encore. Bien! Alors, elle m'a dit ceci, cela et encore d'autres choses...

Gaudette. — Passons! passons!

Farinel. — Puis elle m'a ordonné de l'appeler : Simone, ma Simone... et m'a encore dit ceci, et cela et d'autres choses.

Gaudette. — Passons, monsieur Coquibus, passons!

Farinel. — Et puis, elle m'a pris la main... Ah! si vous ne me prenez pas la main!... Oui, c'est ça... mais plus fort, puis elle a poussé de grands soupirs et m'a dit de la regarder dans les yeux, jusqu'au fond... et elle aussi me regardait... mieux que ça : oh! bien mieux que ça!... puis elle m'a pris le bras, comme ça et se l'est passé à la taille... comme ça...

Gaudette. — Eh! mais! Eh! mais, monsieur Coquibus!... Auriez-vous été boucher? Vous semblez aimer à tâter la chair. Défaites votre main de là, s'il vous plaît.

Farinel, *avec inspiration.* — C'est-il une menterie que nous faisons, ou jouons-nous les choses comme elles se sont passées?

Gaudette, *comme résignée.* — Allez, monsieur Coquibus! Mais je me fie à votre honneur pour ne rien ajouter!

Farinel. — Et puis, alors, elle m'a attiré tout à elle; m'a pris comme ça et pressé sur elle...

Gaudette. — Mais, monsieur Coquibus!

Farinel. — Mais, mams'elle Gaudette, faut n'en passer non plus et puis, alors, elle m'a embrassé... mieux que ça mam'selle Gaudette, oh! bien mieux que ça...

Gaudette, *se dégageant.* — Oui, mais, alors, le mari est entre, et (*simulant de donner un soufflet à Farinel*) et la vertu de madame Simone a été sauvée. Pour le moment (*elle se lève : un moment de silence*). Ah! monsieur Coquibus!... Eh bien! je sais ce que je voulais savoir; je vous ai bien observé, et j'ai l'honneur de vous dire que j'avais bien deviné. Vous n'êtes pas celui que vous voulez paraître.

Farinel. — Hé?

Gaudette. — Oh! j'en suis sûre! Et je le jurerais sur votre tête.

Farinel, *enlevant d'un geste sa perruque et son feutre.* — Là, voilà! Jugez!

Gaudette, *reste un moment interdite à le regarder et part de rire.* — Eh bien! j'avais encore mieux deviné que je ne pensais. Et c'est pour madame Simone que vous avez pris ce déguisement?

Farinel. — Pour elle! C'est toute une histoire. Je vous la conterai.

Gaudette, *riant.* — Je l'espère bien. Et le nom de Coquibus est naturellement un travestissement aussi? (*Faisant la révérence*). A qui, monsieur, ai-je l'honneur de parler?

Farinel. — A monsieur Jean Farinel, clerc de notaire, pour vous servir, mademoiselle.

Gaudette. — Il faut, de vrai, que vous aimiez bien passionnément madame Simone pour vous être résolu à jouer ce rôle de niais !

Farinel. — Ah ! mademoiselle Gaudette, vous me plaindriez, j'en suis sûr, si vous saviez l'aventure qui m'arrive.

Gaudette. — Vraiment, pauvre jeune homme ! Racontez-moi cela, mais sans pantomine, cette fois, s'il vous plaît.

Farinel. — Je me suis aperçu que je n'aime plus madame Simone.

Gaudette. — Ah ! bah ! Tout d'un coup ?

Farinel. — Oui, tout d'un coup !

Gaudette. — Et c'est après le soufflet que vous vous êtes aperçu de cela ?

Farinel. — Non ! avant ! Tout à l'heure, j'avais toutes les peines du monde à faire bonne contenance vis-à-vis d'elle. Heureusement elle a mis ma crainte sur le compte de ma timidité. Mais c'est surtout pour moi que son mari est venu à temps. Il m'a tiré d'embarras.

Gaudette, *riant*. — Voilà un usage à quoi les maris n'avaient guère servi jusqu'à aujourd'hui !

Farinel. — Comment vous expliquerais-je cela, Gaudette ? Tout le temps que j'étais là, près d'elle, l'image d'une autre femme s'opposait, entre elle et moi, obstinément. Dame Simone avait beau se faire aimable et passionnée, je ne voyais que l'autre et n'étais préoccupé que d'elle.

Gaudette. — Ah ! ah ! je comprends. Décidément, pas de chance, pauvre, pauvre jeune homme ! car elle est conquise et prise, l'autre, et par un vaillant parmi les plus vaillants qui ne vous la lâchera pas comme ça ? Vous voilà à votre affaire, si vous êtes d'humeur héroïque.

Farinel. — De qui parles-tu ?

Gaudette. — De qui parlerais-je ? Cette autre ne saurait être qu'une personne que vous avez rencontrée, depuis votre déguisement, c'est-à-dire depuis que vous êtes ici ? (*Farinel fait presque signe que oui*). Elle est donc de la maison (*même signe*). Qui serait-ce donc, sinon dame Mondine ?

Farinel. — Eh bien ! bonne devineresse jusqu'ici, tu ne l'es guère en ce moment ! (*il la regarde et soupire*). Et ça me fait peine que tu ne devines pas.

Gaudette. — Vrai ? ce n'est pas dame Mondine ? (*Moqueuse et feignant par espièglerie, de ne pas comprendre les regards de Farinel*). Sotte ! comment n'ai-je pas deviné du premier coup ! Ce sera dame Grippeline ! (*ils se regardent et pouffent de rire. Farinel s'approche d'elle, et la prend par la taille sans qu'elle résiste*).

Farinel. — Puisqu'elle est de la maison, et que ce n'est ni dame Grippeline, ni dame Mondine, c'est donc!..... conclus ! (*Il n'achève pas et l'interroge des yeux*).

Gaudette, *souriant*. — Dame ! oui, il y a apparence.

Farinel. — Eh bien ! qu'en dis-tu ?

Gaudette, *le regardant.* — Eh ! eh !

Farinel. — Réponds nettement.

Gaudette. — Eh ! eh ! certes, à première vue, vous n'êtes point déplaisant (*il veut l'embrasser, elle se dégage*), oh ! pas si vite, et je ne suis plus madame Simone ! Mais il faut d'abord que nous sachions qui nous sommes l'un et l'autre. Nous devons nous confesser mutuellement, en toute loyauté !

Farinel. — Je le veux ! Tout de suite.

Gaudette. — Non ; ce n'est point ici le lieu. On ne nous en laisserait pas le loisir ; et si nous nous convenons et que nos intentions s'accordent, eh ! bien... nous verrons.

Farinel. — Il me semble que tout sera vu, alors ?

Gaudette. — Ne vous méprenez pas sur moi, monsieur Farinel. J'ai l'ambition de m'établir et de me tenir sagement auprès d'un homme pour qui j'aurai du goût et de l'amitié, et qui serait, tout bourgeoisement, mon mari. Cela vous effraye ?

Farinel. — Ce n'est pas la seconde partie du programme qui m'effraie. C'est la première qui me rend perplexe.

Gaudette, *riant.* — Je comprends. Mais ne vous mettez pas en peine pour l'établissement, j'aurai ce qu'il me faut. Les gens d'ici me fourniront la dot.

Farinel. — Mais honnêtement, Gaudette !

Gaudette, *sérieuse.* — Je vous en donne ma parole ! J'entends parler. Redevenez vite monsieur Coquibus.

(*Elle s'avance vers la porte de la boutique, à laquelle apparaît d'abord dame Grippeline. Farinel qui a remis sa perruque et son chapeau, a repris son air et son attitude de niais.*)

SCÈNE XIII

FARINEL, GAUDETTE, Dame GRIPPELINE, Le capitaine FROUSSAC, Maitre BICHAMBIS

Dame Grippeline, *sur la porte du fond à Gaudette, en regardant à la cantonade.* — Ah ! c'est toi, Gaudette !... Monsieur Mauduit est-il sorti ?

Gaudette. — Madame lui a donné une commission pour la rue la plus éloignée du plus lointain quartier de la ville. Il ne risque pas de rentrer de sitôt.

Dame Grippeline. — C'est bien. (*Faisant signe et parlant à la cantonade.*) Venez, capitaine... il n'est pas là.

Le capitaine Froussac, *la main sur la garde de l'épée.* — Palsambleu ! Si l'amour de dame Mondine ne m'eût retenu, tantôt, on en aurait vu de belles en cette boutique, et je n'en sortais qu'avec une oreille de ce faquin de Mauduit, en chaque main.

Dame Grippeline, *bas.* — La vengeance que vous allez en prendre, capitaine, sera plus douce pour vous, et plus terrible encore pour lui !

(*Le capitaine Froussac sourit glorieusement et s'avance : au moment d'entrer dans la boutique, il aperçoit Farinel et recule effaré, vers dame Grippeline qui est restée derrière lui.*)

LE CAPITAINE FROUSSAC. — Dame Grippeline, quel est cet homme ?

GAUDETTE. — Ne vous inquiétez pas, capitaine. C'est le valet de dame Simone, un innocent qui n'entend presque rien de ce que l'on dit et qui serait incapable de discerner ce qu'il voit.

LE CAPITAINE FROUSSAC, *revenant résolument.* — Palsambleu ! (*il s'avance vers Farinel qui feint de prendre peur*). Bien lui prend d'être innocent !... Sinon ! (*il met la main à sa rapière qu'il sort à demi du fourreau ; Farinel se cache derrière Gaudette. Le capitaine rentre, en riant dédaigneusement, son épée au fourreau.*)

DAME GRIPPELINE, *à Gaudette.* — Gaudette, guidez le capitaine à dame Mondine, qui l'attend !

(*Gaudette passe devant le capitaine et ouvrant la porte de gauche, lui fait signe de passer : le capitaine se retourne encore avec un geste de menace à Farinel, et sort suivi de Gaudette, qui, au moment de disparaître, échange un signe d'intelligence avec Farinel.*)

(*Cependant, maître Bichambis apparaît au fond, tel qu'il était au début de l'acte. Dame Grippeline court après lui.*)

DAME GRIPPELINE, *à la porte.* — Eh bien ! mon neveu... rien ?

MAITRE BICHAMBIS, *très abattu.* — Rien ! je n'ai pu lever la moindre petite cause.

DAME GRIPPELINE. — Du courage, mon neveu ! Nous aurons notre revanche ici !

(*Elle sort lui parlant bas ; Farinel reste seul et s'assied sur le sofa.*)

RIDEAU.

(*A suivre*) L.-Xavier de RICARD.

PARSIFAL ET LE MOYEN-AGE

Ne sont que trois matières à nul homme entendant
De France, de Bretagne et de Rome la grant.

Cette division des chansons de geste, par Jean Bodel, mériterait d'être augmentée d'une quatrième matière, celle de Provence. Mais nous ne possédons pas les textes relatifs au San Grazaü (au saint vase). Gautier Map, Robert de Boron et Chrestien de Troyes ont accompli la figure du héros chrétien que Wagner devait dégager du fouillis médiéval pour en faire le type du chevalier mystique, réunissant le prestige du saint à celui du guerrier.

Wolfram d'Eschenbach, vers 1215, écrivit son Parzival d'après Chrestien de Troyes ; mais il faut tenir compte que le fameux minnésinger de la Wartburg déclare avoir pris pour modèle *Kiat le Provençal* (?)

Dans Chrestien de Troyes, Parceval commence par mériter de s'asseoir à la table ronde d'Artus. Il la quitte pour la queste du Graal, et obtient la garde du précieux vase pendant sept ans, ensuite il se fait ermite et enfin prêtre.

Chez Wolfram d'Eschenbach, le prologue tient beaucoup de place. Gamuret, fils du roi d'Anjou, épouse Bélicane, fille du roi des Maures, mais il abandonne sa femme et ses Etats pour aller en Espagne où, dans un tournoi, il conquiert le royaume de Vallis (Valence), et la main de la reine Herzeleide. Il quitte encore cette nouvelle épouse pour guerroyer à Babylone où il périt.

Herzeleide s'enfuit au désert avec son fils Parsifal afin que l'enfant ne suive pas le destin de son père ; mais le futur héros rencontre dans la forêt des chevaliers du roi Artus qui l'emmènent à la cour de Bretagne et lui révèlent son origine.

Le voilà courant les aventures, obtenant la belle reine Conduirramur. En allant à la recherche de sa mère Herzeleide, il rencontre le merveilleux château du Graal où gémit, sous le poids d'un charme fatal, son oncle Amfortas. A peine sorti de Monsalvat, il

n'a d'autre désir que d'y rentrer; et devant les épreuves renaissantes, il désespère jusqu'à blasphémer.

Mais un ermite l'initie aux mystères du Graal, il retrouve le chemin de Monsalvat, délivre son oncle Amfortas et règne avec la belle Conduirramur tandis que son frère païen, une fois baptisé, va évangéliser l'Inde.

J'ai donné le sommaire des deux versions, quoiqu'elles soient moins favorables à ma thèse, que le drame de Wagner.

Le Shakespeare allemand — chose prodigieuse — en cédant à son génie a réalisé la pensée du mythe bien autrement que les premiers proférateurs. Il a écrit le drame le plus ésotérique qui soit sous des aspects exclusivement passionnels.

Quel abime entre cette Conduirramur et la synthétique Koundry; entre l'ermite et Gurnemanz, entre Amfortas ensorcelé, et le pontife coupable.

Nous allons d'abord essayer de faire rendre aux noms la plupart composés, leur sens caché.

Dans le roman de Renart, il y a un certain *Percehaie*, fils cadet du seigneur de *Maupertuis* (mauvais trou), représentant le frère quêteur qui semble un pendant antithétique de *Perceval*?

L'épithète de gallois, doit-elle être lu gaël, du pays des Gals, ou plutôt du symbole déjà employé par la maçonnerie du xe siècle et qui brillait et brille encore au-dessus de la croix terminale des clochers? Dans le roman de Renart où l'intention se montre à découvert, le coq Chantecler figura le troubadour sans cesse en éveil pour déjouer les trames de Renart et avertir le peuple.

La Table Ronde est une figure parfaite et qui empêche qu'il ait premier, ni dernier. Il s'agit en effet de perfection et de fraternité.

Mais une perfection prouvée par des hauts faits, trempée dans les épreuves et d'une fraternité basée sur le secret le plus absolu.

Le cycle étant breton, peut-on voir dans la conception de cette Massénie un avatar de l'esprit druidique?

L'idée initiatique du Saint Graal a-t-elle été rapportée de Palestine par des croisés?

La règle du Temple, dont le plus ancien manuscrit est du XIIIe siècle, fut annexée au procès-verbal du concile de Troyes (1128), où Hugues de Payns se présenta avec plusieurs compagnons.

Cette règle, rédigée sous l'inspiration de saint Bernard, permet à l'ordre de chercher des recrues parmi les chevaliers excommuniés. *Règle française*, C. 12.

« Là où vous saurez assemblée de chevaliers escoméniés, là vous

commandons d'aller; et se nul y a que se veulle rendre et ajoustier à l'ordre de chevalerie des parties d'outremer, n'en devez tant seulement attendre le profit temporel comme le salut éternel de l'arme d'eux. Nous le commandons par tel condition à ressoivre qu'il vienne devant l'évêque de la province et lui fasse assavoir son proposement. Et quand l'évêque l'aura entendu et absous, si le mande au Maître et aux frères du Temple et si la vie de celui-ci est honnête et digne de la compagnie d'eux, s'il semble bien au Maître et aux frères, qu'il soit reçu miséricordieusement; et si il meurt entretemps, par l'angoisse et le travail qu'il aura souffert, lui soit donné tout le bénéfice de la fraternité d'un des povres chevaliers du Temple. » La Règle du Temple, publiée par Henri de Curzon, p. 24).

N'était-ce pas là un refuge offert aux Albigeois, aux Cathares, aux Parfaits, à tous ces mystiques dissidents qui s'étaient séparés de l'Eglise pour chercher l'Evangile.

Nous ne possédons que les calomnies et les exécrations ecclésiastiques sur les Vaudois.

Les réquisitoires du moine de Citeaux, Alonus, et de Pierre, moine de Vaux-Cernay, prétendent que le mauvais principe, selon les manichéens, avait inspiré la loi judaïque, ce qui traduit en langage actuel veut dire qu'ils rejetaient la Thora comme incompatible avec l'Évangile, et en cela, ils étaient d'accord avec beaucoup de bons chrétiens d'aujourd'hui.

En 1176, le concile d'Albi condamne les *bonshommes*.

On les appelait aussi cathares (purs), pifres, patarins, poplicains, passagers.

En 1147, Saint Bernard alla en Languedoc pour convertir les hérétiques; on peut en induire que l'hérésie existait déjà au commencement du onzième siècle.

Cependant, les pauvres de Lyon s'estimaient si peu des dissidents qu'ils demandèrent au Pape la permission de prêcher.

La confession des Vaudois, 1120, porte : *Fermament tenen tot quant se conten en li doze articles del symbalo.*

Saint Bernard déclare : « Il n'y avait pas en apparence de discours plus chrétiens que les leurs, et leurs mœurs étaient aussi éloignees que possible de toute espèce de souillure. »

L'hérésie médiévale fut, avant tout, un mouvement anti-clérical : beaucoup de fidèles, les plus ardents, scandalisés par le césarisme romain, rêvèrent un catholicisme évangélique et créèrent un clergé secret.

Les mœurs préconisées par les hérétiques étaient la condamnation de celles pratiquées par le clergé orthodoxe. Un saint incom-

parable, nous montre sous le nimbe de la canonisation, le type idéal du bonhomme, ou parfait ou cathare; et ce saint qui fut un troubadour d'abord, ce saint qui ne ressemble à aucun autre, paraît presque une incarnation du Povre de Lyon.

Le povre d'Assise accomplit le miracle de la vie évangélique, parce qu'il rejeta tout esprit de discussion et de controverse, et ne se manifesta que par l'exemple, sans accuser ni vitupérer les clercs.

« La règle des Frères Mineurs consiste à observer l'Évangile, à vivre sous la loi de l'obéissance sans posséder rien en propre, et en gardant la chasteté. »

Ce que contenait de légitime et d'idéal, l'hérésie se trouve proclamé en ce peu de mots. Pauvreté et Chasteté devaient passer sous la condition de l'obéissance. Aussi l'église s'enrichissait de vertus et de beaux exemples, au lieu que hors d'elles, ces vertus et ces exemples devenaient des censures vivantes, des hostilités formidables, des attentats à sa suprématie.

« Hors de l'église, pas de salut », il faut entendre par l'église, l'hégémonie vaticane : or, de la fin du dixième siècle jusqu'à la Renaissance, beaucoup cherchèrent le salut hors de l'église.

On peut être fort honnête homme et parfois chrétien, en blâmant le Pie IX de Castelfidardo, le Léon XIII des concessions, et le Pie X de l'inertie.

C'est même d'une conception trop parfaite de la religion que sort souvent l'hérésie.

Aujourd'hui les partis groupent des intérêts; jadis l'enthousiasme fomentait des mouvements mystiques, et on mourait pour la vérité entrevue.

L'Église a brûlé et massacré plus de saints que le calendrier n'en énumère, au nom de l'unité, conception grandiose mais aussi politique que religieuse et plus césarienne qu'évangélique.

Il ne faut pas faire grand état des doctrines dissidentes. Saint Thomas mérite l'admiration qu'on lui dédie et les formules hérétiques ne valent pas l'enseignement orthodoxe ni pour la profondeur, ni pour la clarté. Mais l'anti-cléricalisme des vaudois fut légitime ; ils protestaient contre la féodalité sacerdotale, aussi abusive, onéreuse et injuste que la tyrannie du *noble homme*. L'implacabilité des clercs n'égalait que leur indignité. Le Christianisme impose aux prêtres un devoir très difficile parce qu'il engage la sentimentalité et que, ni la science, ni l'étroite observance ne tiennent la place de la divine charité.

Or, le nom de Renart (*re*, roi, *art*. artifice) fut forgé pour dési-

gner le clergé. Il y a tellement loin de ce roi du mensonge à l'esprit de l'Évangile que la révolte des consciences s'explique. Savonarole était un saint et il appelait Alexandre VI un antéchrist : les chrétiens exterminés en Aquitaine pensaient simplement comme Savonarole.

A la violence sanguinaire de la répression, au zèle de l'inquisition, à son instauration même à l'extermination, sans pitié que commanda l'Église, au nombre des échafauds, à la prodigieuse tuerie, mesurons l'importance de l'hérésie. L'orthodoxie n'eut pas traité les Occitaniens comme des Turcs, ordonnant une croisade contre eux si elle n'eût estimé qu'un péril immense la menaçait.

Pour pénétrer l'ombre épaisse du XIe siècle, il faut séparer d'abord la chevalerie de la féodalité.

Un Raoul de Cambrai est un sauvage : « plantez ma tente au milieu de l'église, faites mon lit sur l'autel, posez mes faucons sur le crucifix. » Aubri le Bourguignon assassine, un jour, ses quatre cousins et souille la couche de deux de ses hôtes. Ogier est un monstre aussi. Le preux commence avec Roland (1095).

M. Léon Gautier attribue à l'église la métamorphose d'Ogier en Roland. Outre qu'on rencontre des athées dans les chansons de geste, tel Gaumadras dans « Garin », il faut distinguer entre les chansons à prétention historique et le roman d'aventures qui fut créé pour servir d'expression à l'hérésie. Dans ses noms comme dans ses péripéties, il recèle ce qu'on peut appeler le secret des troubadours, qui est aussi celui des chevaliers.

Pour le critique romain, la Table Ronde représente la décadence de la chevalerie, malgré la délicatesse des amours, la noblesse des sentiments, en un mot la civilisation qui s'y affirme.

Deux courants ont continué pendant des siècles à opposer idéal contre idéal ; *Perceval* et le *Couronnement Looys*. Au XIIIe siècle, le roman d'aventures avait déjà détrôné la chanson de geste brutale mais orthodoxe.

Pierre de Blois, au XIIe, constate l'anti-cléricalisme des ordres militaires. « A peine ont-ils reçu le baudrier chevaleresque qu'ils s'élèvent tout aussitôt contre les oints du Seigneur, s'en prennent au patrimoine du Crucifié... »

L'Eglise essaya de mettre la main sur la chevalerie, l'office *Benedictio novi militis* en fait foi, il itualise l'adoubement et le cléricalise.

Guerre, chasse et tournoi formaient la trilogie féodale, et les barons seraient restés longtemps de courageuses brutes, si la chevalerie n'eût été une institution ouverte ou tout chevalier a le

droit de faire des chevaliers sans aucune sanction d'ordre collectif. De là, les chevaliers errants comme Renaud de Montauban, et les chevaliers sauvages comme Guidon.

« Il est indubitable, dit Fauriel, « que dans tous les pays d'Europe, il y eut une classe particulière qu'on désigna sous le nom de chevaliers errants ».

Je choisirai comme preuve de l'ésotérisme des romans d'aventure *Aucassin et Nicolette*, écrit à la fin du XIIIe, et dont Gaston Paris a remarquablement commenté la valeur littéraire sans en pénétrer la signification sectaire.

Cette *chante-fable* se recommande d'abord par les noms des personnages à notre attention.

Garin (guérir), comte de Beaucaire, a pour ennemi le Seigneur de Valence (*Valore* et *Vilta* du Dante) et s'appelle Bougars (bulgare). Le chevalier de *Flore* et *Blonchefor* s'intitule roi de Hongrie et de *Bougrie*.

Or, l'expression court encore dans le peuple « un bougre, un bon bougre » pour signifier le compagnon fier et loyal, vaillant et serviable.

Le fils de Garin se nomme Aucassin (*auca*, oison, *ase*, âne). C'est un ingénu, un pur fol qui ne veut pas entrer dans la chevalerie féodale et ne songe qu'à sa mie Nicolette.

Celle-ci est originaire d'Orient, et Garin ne veut pas d'elle pour bru ; il charge son vicomte ou vidame d'enfermer la pauvrette. « D'elle n'avez que faire ? Votre âme irait en enfer et vous n'entreriez jamais au Paradis ? — « Au Paradis » répond Aucassin « sont vieux prêtres, vieux boiteux, vieux manchots, vieux moines en guenilles ». Il veut bien aller en enfer pour y trouver com pagnie de bons clercs, de bons chevaliers, des joueurs de harpes et des jongleurs. « Si vous lui parlez seulement » répond le vicomte, « Votre père nous ferait brûler *elle et moi* ».

Est-il besoin de souligner l'invraisemblance d'un mariage mal assorti qui mène en enfer.

L'évocation du bûcher ne correspond-elle pas à l'idée d'hérésie?

Aucassin est identique au Pérédur des Mabinogions, le pur sachant par pitié, c'est un croyant, un mystique et non pas un amoureux.

Si on étudiait le sens caché de la littérature médiévale, la Renaissance cesserait de paraître une subite résurrection de l'antiquité (1).

(1) La longue et lente incubation de l'humanisme pendant le Moyen Age se trouve exposée dans *La Réfutation esthétique de Taine*. « Mercure de France », in-18°, 1906.

Le néo-platonisme pénètre déjà profondément nos romans d'aventure, et lorsqu'il se montre ouvertement sous les *Médius*, c'est que ceux-ci lui assurent une protection efficace contre l'inquisition romaine.

Gemisthe Plethon et Marsile Ficin sont les docteurs officiels de l'antique Albigéisme, comme Dante en est le prodigieux Homère.

La fiction et l'histoire, en ce sujet, se répondent avec un parallélisme singulier : l'ordre du Temple ne réalise-t-il pas l'ordre du Graal, et Monsalvat n'a-t-il pas un nom réel, Monségur ?

Le seul poète qui ait touché à ce grand sujet est Gheusi : il a su, dans son beau drame sur les cathares qu'il appelle Monsalvat mais qui se passe à Monségur, ressusciter l'âme albigeoise, — et l'âme albigeoise, quel que soit le sens un peu flottant de ce nom, est l'âme de Parsifal et manifeste cet ésotérisme du moyen-âge d'où la Renaissance est sortie.

PÉLADAN.

SENTIMENTS FRAGILES

I

A Bruges. Près du « Lac d'Amour » . Le jour faiblit.
Sept heures. Un ciel bleu. Des robes attardées
de prêtres en bréviaire ou de vieilles ridées
dont les soucis dévots font le regard contrit.
Un remous d'ouvriers au sortir d'une usine...
Des cris d'enfants au seuil des maisons de béguines
faisant dans ce silence un tumulte infernal.
Un cygne effarouché s'en va sur le canal...

Je souffre de ces bruits. Je m'écarte et médite.
Je sens en ce moment ce que, jadis, avait
de factice l'émoi que mon cœur éprouvait
et ce qu'une âme éprise a toujours d'hypocrite
quand elle n'atteint pas aux crises d'un Werther.
Troublé par la douceur du rose crépuscule,
je m'incline au rempart sur le « minnewater »
où, par bribes, la mousse indolemment circule...

II

L'argentin carillon savamment emmêlé
des cloches du Beffroi et de la Cathédrale,
saccageant la cité d'un rythme écervelé,
tinte dans le lointain, tinte sans intervalle...
Plus près, sur un talus, unique et désœuvré,
se dresse à contre-jour un moulin mordoré :
des ailes de bois roux dont s'exhausse son cadre
et qu'à perte de vue un brouillard lourd encadre,
il épingle une croix à l'écharpe du ciel...

Au parapet de fer je m'accoude et la brise,
semblant un frôlement gris sur la ville grise
où mon esprit s'accorde au gris universel,
comme un soufflet léger — si petite secousse ! —
promène sa fraîcheur sur ma gorge qui tousse...

Lucien BAUZIN.

DU DILETTANTISME EN MORALE

Voilà, il semble, deux mots, qui hurlent d'être rapprochés l'un de l'autre, tant les idées qu'ils expriment sont, au premier regard, opposées et inconciliables ! Cependant, on ne saurait le contester, il existe, à cette heure, une école très remuante, très agissante, qui recommande et pratique le dilettantisme en morale. Qu'est-ce au juste ? Ce n'est pas, à proprement parler, une doctrine, c'est plutôt, pour employer un mot du jour, une sorte d'état d'âme, une disposition de l'esprit, qui permet de regarder très haut, de voir très loin et qui dispense de l'accomplissement du devoir le plus proche et le plus urgent. La richesse de notre langue demeure impuissante à traduire cette chose nouvelle, qui reste suspendue dans l'air, à l'état d'ambiance : c'est plus en effet et c'est moins que le scepticisme. Le sceptique niait, le dilettante doute, et ces deux termes soulignent et expliquent la différence profonde, qui les sépare l'un de l'autre. Pour le premier, la question morale n'existe pas, il n'en a cure ; le second au contraire s'en préoccupe, de la façon la plus désintéressée, non pour satisfaire un besoin de sa conscience, — son sens critique l'a depuis longtemps dégagé de cette obligation vulgaire, — mais comme d'un simple jeu de la pensée : il recherche les antinomies, s'y complaît, hésite et finalement se réfugie dans la morale du boulevard : à la fois élégante et facile, elle satisfait ses exigences distinguées, et si, d'aventure, quelqu'un passe, et se permet de le troubler dans sa jouissance intellectuelle, il a vite fait de se venger par un mot cruel, qui résume tous ses dédains : il ne met rien au-dessous de la morale de Joseph Prudhomme, estimant sans doute qu'il n'est rien de plus ridicule que de s'en tenir dans la vie à l'accomplissement étroit du devoir, tel qu'on l'a jusqu'à ce jour communément entendu.

C'était pourtant, il est bon de le rappeler à ces douteurs, l'opinion d'un homme qui ne saurait leur être suspect et qu'ils seraient peut-être tentés de prendre pour un de leurs ancêtres.

« Il est une base indubitable, a écrit Renan, que nul scepticisme n'ébranlera et où l'homme trouvera jusqu'à la fin de ses jours le point fixe de ses incertitudes : le bien, c'est le bien, le mal, c'est le mal ! (1) » Sur ce roc solide, on peut en effet en toute sécurité se fixer, les plus savantes ironies viennent s'y briser comme des vagues épuisées. Je ne sais pas de constatation à la fois plus grave et meilleure que celle-là, tous ces détraqueurs d'âmes y devraient réfléchir, elle atteste qu'en dépit de leurs hautaines critiques, l'humanité peut, sans crainte d'errer, continuer de cheminer dans les chemins battus par les ancêtres, puisque ce sont toujours les mêmes règles qui ne cessent de dominer le monde et qui, devant les inévitables énigmes de la vie, guettent les plus audacieux d'entre nous.

Nous avons beaucoup appris depuis seize siècles, nous n'avons rien encore découvert en morale, qui atteigne à leur hauteur et à leur vérité, elles constituent un patrimoine qui doit rester intangible. Il y a des choses qui ne meurent pas, l'idée du devoir est de celles-là, et je sais gré, pour ma part, à M. Paul Doumer, de l'avoir rappelé dans des pages très simples, où, sans prétention, il vient de tracer à la jeunesse une méthode de vie. Il est ainsi allé bravement au devant de l'objection. A entendre certains, il ne serait plus permis de prendre la plume, que pour signaler une découverte ou bâtir un système, qui seront sans doute démentis demain, et si, par malheur, un ouvrage se borne à reproduire des aphorismes, dont se contente le vulgaire, il faut dédaigneusement le rejeter, car il ne nous apprend rien. J'ai ouvert avec un intérêt qui, je l'avoue, ne s'est pas évanoui à la lecture, *le Livre de mes fils* : il m'a du moins fait connaître l'étiage de ces forces qui montent et permis, dans une certaine mesure, de pressentir leur direction, d'où dépend notre avenir. L'auteur est, à cet égard, représentatif de notre temps et de notre démocratie : il est mêlé aux luttes ardentes des partis, il discute et est discuté, avant tout, il s'est fait lui-même, il est, quoi qu'on pense de ses opinions, dans la noble acception du terme, un parvenu, et il m'inquiétait de savoir à quelle conclusion morale il allait aboutir, puisqu'aussi bien c'est là, suivant la remarque profonde d'Auguste Comte, l'équation fondamentale, à laquelle il faut toujours revenir. M. Paul Doumer, je le dis tout de suite, adopte une opinion, qui n'est pas nouvelle, que ses adversaires qualifieront

(1) Origines du Christianisme t. VII p. 261.

probablement de bourgeoise, et qui nous paraît à nous, au seul point de vue spéculatif, très rassurante. Les quintessences modernes n'ont pas ses préférences, il a, sans effort, comme tant d'autres, rencontré le devoir, il s'est incliné devant lui, il en a fait son maître, il lui est reconnaissant des jouissances infinies qu'il lui a procurées, il rêve maintenant de les faire partager à ceux qui le suivront. Il promet ainsi le vrai bonheur, celui qui ne dépend que de nous et qu'il n'est au pouvoir de personne de nous enlever. Pour l'acquérir, il suffit avant tout de développer sa volonté, la sincérité et la modération, la tolérance et la bonté, la fraternité et le courage viendront ensuite orner l'enfant de qualités inestimables, qui feront de lui un citoyen utile à sa famille et à sa patrie. Nous avons déjà entendu ce langage ! C'était celui que Xénophon tenait aux jeunes athéniens de son temps, quand il leur recommandait de rester maîtres de leur fortune. Il ne nous déplaît pas, pour notre part, de l'entendre encore, et cependant que les railleries de quelques uns accueillaient ces vérités, qui leur semblaient vieillies et quelque peu falotes, il nous revenait à l'esprit que jadis Descartes lui-même s'en était contenté. Il y a là une rencontre, qui mérite d'être notée, car elle nous fixe sur leur valeur. Reportez-vous à la troisième partie du *Discours de la Méthode*, aux lettres sur le souverain bien, vous retrouverez les mêmes préceptes. La sagesse antique les avait déjà promulgués dans des formules définitives, les générations se les transmettent sans les modifier. En s'y conformant, on est sûr après tout, et c'est ce qui importe, de ne pas se tromper.

Il y a là toute une tradition vénérable de postulats moraux, sur qui l'on peut dire que, depuis les temps historiques, ont vécu tous les hommes de bien, car ceux mêmes d'entre eux qui n'y croyaient pas ont agi comme s'ils y croyaient et ceux qui croyaient à quelque chose de plus croyaient à cela aussi. Envisagé à ce point de vue, le livre d'hier échappe, il semble, au reproche de banalité qui lui a été adressé : il montre du moins aux âmes inquiètes qu'entre les croyances confessionnelles et le doute ou la négation, il existe pour la conscience des refuges et tout un ensemble de principes indiscutés, qui ne vieillissent pas et qui ne cessent de s'imposer à elle. L'amour du travail, la domination sur soi, le dévouement à la famille, à la patrie, à l'humanité, sont des devoirs dont la base est assez éprouvée, pour que nous y donnions notre vie, et pour que nos scepticismes et nos ironies ne soient plus qu'exercices de luxe et d'agrément passager. Voilà ce qu'il n'est jamais banal de redire et ce qu'il est parfois opportun de rappeler

aux jeunes hommes d'aujourd'hui, dans la crise de conscience que nous traversons. Ce n'est pas faire œuvre de savant, mais c'est, à coup sûr, faire œuvre utile. Les générations qui montent ne manqueront pas de lumière, elles semblent plutôt chercher un guide ; il faut leur persuader qu'elles n'en trouveront pas de plus sûr que cette voix intérieure, qui doit continuer d'être impérieusement obéie, comme le pensait Kant. « L'idée du devoir, répète à son tour, sur un ton familier et convaincu, M. Paul Doumer, est innée chez l'homme : elle est aussi naturelle, ancrée en lui au plus profond de son être, que le sentiment de l'amour. Ce qu'il faut accroître chez nos enfants, ajoute-t-il un peu plus loin, c'est la moralité, le sentiment du devoir, l'énergie virile, c'est aussi la confiance en soi-même, la foi dans les destinées glorieuses du pays ! »

Cette pensée résume tout le livre. Je ne sais si elle satisfait les dilettante dont j'ai parlé, elle est, en tout cas, assez haute pour servir d'idéal à la jeunesse. Cette morale en définitive, qui doit assurer à nos fils le bonheur et l'équilibre, nous apprend à exceller dans notre condition d'homme : elle n'est après tout que la morale du Portique et, comme elle, elle ne peut encourir qu'un seul reproche, c'est d'être une morale aristocratique, demandant un effort puissant et supposant une nature d'élite. M. Paul Doumer a-t-il suffisamment réfléchi qu'il s'adressait à la démocratie? C'est la seule objection que nous lui ferons : elle nous paraît plus sérieuse que celles qui, jusqu'à ce jour, lui ont été adressées.

Georges TOUCHARD.

CARNET DE PARIS

Monsieur Fallières.

Élu Président de la République par 449 voix, au premier tour, Monsieur Armand Fallières est, lui aussi, un des 363 de la République gambettiste. Très simple, affable, avec une nuance de malice et de gaîté qui met à l'aise l'interlocuteur, impressionné d'abord par la robuste prestance du nouvel élu de Versailles, M. Fallières est appelé à figurer parmi les plus populaires de nos chefs d'État. C'est à la fois « un brave homme », dans toute l'acception émue que l'on peut donner à ce terme familier, et un homme d'État. On ne lui connaît pas un ennemi; les larmes de joie de ses amis, au soir du 17 janvier dernier, font le plus bel éloge de son cœur. Vigneron, avocat, ministre, M. Fallières a déjà donné la mesure de son amour ardent pour la terre et pour le pays. Dans sept ans, quand il descendra volontairement du pouvoir, la France entière n'aura qu'un regret unanime, manifesté dans un souhait spontané : puisse son successeur être digne de lui!



Danseuse moderne.

Le roman moderne change tout et modifie tout. Si vous y cherchez le roman d'une danseuse, soyez sûr que vous n'entendrez plus parler de Madame Cardinal bien qu'elle vive encore en de nombreux exemplaires; il est vieux jeu. Déjà Mathilde Serano avait écrit la plus humaine de ses œuvres, en décrivant la vie d'un pauvre petit danseur de San Carlo de Naples, qui ne gaspillait point l'or, puisque personne ne lui

en donnait, que les bijoux ne constellaient que de la façon la plus insuffisante, pas même des bijoux de faux corail sertis de cuivre doré. Voici Albert Boissière, un excellent romancier, un de ceux qui savent le mieux graduer l'imprévu et la surprise, qui nous dessine un petit danseur, dont tout le rêve est de ne plus danser, d'abandonner ces décors de l'Opéra, ces arborescences pour lumière électrique dont Degas a fait des jardins de fêtes galantes autour du sourire blanc de diamant des ballerines, pour la vraie nature, pour la campagne normande. Et c'est la vertu même que cette petite danseuse, pupille d'un honnête et vieux sénateur, et que trois soupirants entourent de respect et de vœux pour le bon motif. Un de ces soupirants lui vole ses diamants, toute sa fortune, espérant bien que la fortune de la petite danseuse envolée, les soupirants la suivront ; et, de fait, il se délivre du plus dangereux de ses rivaux. Il fait mieux ; ce soupirant dangereux, il le fait élire député ; il acquiert son concours et il triomphe. Et voici une petite danseuse qui sera mariée et vivra dans le calme familial, après avoir exploré seulement les planches en quelques gracieuses pirouettes. Et ce n'est pas du tout du Berquin, car c'est fort bien fait et les caractères sont joliment déduits.

Le silence d'El-Mokri.

L'Oriental parle fort peu en Orient ; l'Oriental de l'Occident, car ainsi on peut dénommer ces bons Mangratiens qui sont l'objet principal des idées actuelles de Guillaume II, de M. Delcassé, de M. Rouvier, de M. Jaurès, de M. Clémenceau, sans compter les millions d'autres personnes qui leur portent un vif intérêt, l'Oriental d'Occident, comme celui d'Orient est taciturne. Sauf aux jours de frairie sainte et de fêtes populaires, où il se tortille, se démène, gesticule, crie, danse comme un forcené, se perce les joues, s'entaille la tête, se convulsionne et si l'on peut dire *s'aissaouaise*, l'homme au burnous est avare de paroles. Surtout dès qu'une affaire se présente et qu'il s'agit de la discuter, le silence devient d'or ; le mutisme sage, les interjections rares, les reprises indirectes de la conversation, les écarts, les battues de campagne calculées d'un paysan normand, c'est du petit cidre, c'est de la gravité coupée de subite colère, du calme qui s'ensuit, de la majesté de *debaters*, des allures de khalife qui signalent la conclusion d'un marché dans un soukh des pays mauritains. A plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'une conférence où les grands intérêts de l'indépendance et de la religion sont en jeu. El Mokri ou El Torrès seraient subitement frappés de surdité, de cécité, se trouveraient brusquement hors d'état de comprendre les interprètes, que cela n'aurait rien de particulier, rien d'imprévu, et ce serait simplement une courtoisie de politiciens maures, une ruse de bons Marocains.

Sans doute, ils étaient graves comme eux ces Marocains que Louis

XIV reçut en ambassade et qu'il trouva, ou qu'on trouva pour lui, moyen de dérider ou du moins d'animer. Il suffit pour cela de donner une représentation à la cour. Un tableau de Coypel, que M. de Nolhac a placé dans les anciens appartements de Madame de Maintenon à à Versailles, nous les montrait tendres, hypnotisés, exorbités, les yeux fulgurants dardés sur la beauté des femmes que les Roumis ont l'inconvenance d'admettre, les épaules visibles et la face dévoilée dans leurs fêtes. C'en fut fait, ce jour-là, du hiératisme oriental, et tout en se trouvant, vraiment, en mauvaise compagnie, comme les grands-ducs en tournée, les ambassadeurs marocains s'intéressèrent très vivement au spectacle qui leur était montré.

Il serait bon que le livre de Louis XIV ne fût pas perdu ; l'ancien régime ne nous a pas laissé, en dehors de M. Baudry d'Asson, tant de vestiges utiles et récréatifs. Si El Mokri et El Torrès font à la conférence de l'obstruction silencieuse, il n'est qu'une chose à faire, envoyer un corps de ballet à Algésiras, ou les emmener faire dans la ville la tournée des grands émirs. Et leurs langues se délieront amplement, et le calme oriental se lézardera de haut en bas complètement.

Mademoiselle Dosne.

Quelques jours avant la mort de Mademoiselle Dosne, on me montrait les manuscrits posthumes de M. Barthélémy Saint-Hilaire, qui fut, avec elle, le conseil intime de M. Thiers. Il n'y a pas, là-dedans, le plus petit mot pour rire : les caractères orientaux s'y poussent en bousculade comme M. Fossey et le père Scheil et M. Thureau-Dangin a la porte d'un cours d'assyriologie : la pompe et la majesté de la phrase française y défend la pensée de Barthélémy Saint-Hilaire comme le plus sûr des écrits : c'est infrangible ; c'est difficile à saisir. Rien d'étonnant qu'entre Barthélémy Saint-Hilaire peu folâtre et M. Thiers, que la fantaisie comique ne distingua jamais qu'à son insu et contre sa volonté, Mademoiselle Dosne soit demeurée une personne sans gaîté. Les avis de la postérité sont perplexes à son égard ; les uns pensant à tant de veuves célèbres d'hommes qui furent illustres, lui sont sincèrement reconnaissants de ne leur avoir point fait avaler sa prose, sous le prétexte et la forme de souvenirs sur le mort glorieux dont elle fut la sœur de veuve. D'autres, des ingrats, le lui reprochent, et mesurent l'intérêt de sa vie, à leur « à quoi bon » ? Alors, pas le plus petit caquet, pas le plus petit ragot pour la postérité, gourmande de petits scandales ; pas de papiers où, sous le voile léger d'une initiale, une dame nous serait désignée qui se fut jadis désignée à l'attention de M. Thiers.

D'autres enfin, devant l'effacement de cette vie, son absorption totale dans la pénombre de l'illustre homme d'État, soupçonnent une idylle. Lorsqu'un platonique miroir de Philémon et de Baucis, un

secret gardé longtemps, une admiration féminine pour l'homme d'État allant à l'adoration par la passion contenue ; c'est d'une imagination jolie ; ça a ses possibilités ; ça a été vrai peut-être une minute. Et, au fait, ne vaut-il pas mieux que tout cela demeure indéfini, et qu'on se félicite surtout de ce que Mademoiselle Dosne n'ait pas utilisé sa vieillesse à donner des consultations politiques au nom de M. Thiers et de ses ultimes et secrètes confidences !

Cuivres de Rembrandt.

On trouve parfois, sur le pavé de Paris, dans des coins de collection, quelque rareté inédite, et en somme on peut encore croire qu'on dénichera un Rembrandt peint. Encore que quelque élève vînt pratiquer assez bien la manière du maître pour que les musées faits un peu vite, comme celui de Berlin ou celui de Chicago, soient exposés à exposer des Rembrandt posthumes, il y a peut-être des coins de châteaux en Espagne, de vieilles demeures seigneuriales allemandes où on pourait espérer trouver une réplique à la Saskia ou à l'Hendrikje. Mais quatre-vingt dix-huit cuivres de Rembrandt d'un seul coup, c'est un peu volumineux. Pourtant, des critiques parisiens se flattent de les avoir en main, et loin de les garder, ils les offrent d'un beau geste, non point à la France, mais à la Hollande. Auparavant, ils vendront quelques exemplaires d'un album renfermant des tirages de ces quatre vingt dix-huit eaux-fortes, la modeste somme de mille francs, c'est pour rien, si l'on pense que le Rembrandt-Dutuit vaut dans les douze cents francs.

Mais les bons esprits se demandent pourquoi cet enthousiasme des donateurs pour la Hollande, et s'il n'y a point, dans le désir de l'offrir si loin, une velléité d'éviter l'examen sérieux que ne manqueraient point de faire subir à ces cuivres, avant de les authentiquer, les vigilants gardiens de notre cabinet des Estampes. Quant aux graveurs qui connaissent leur Paris du truquage, ils ne sont nullement embarrassés pour attribuer à ces cuivres de Rembrandt des origines toutes modernes et ils disent des choses tout à fait typiques sur les rapports possibles de l'eau-forte et de l'héliogravure. Mais, enfin, on verra bien, le jour où l'on verra les cuivres.

Les Caprices de Marianne.

Il n'est pas mauvais que la Comédie française reprenne quelquefois une des comédies de Musset qui ne sont pas les plus célèbres, mais qui sont les plus typiques ; les *Caprices de Marianne*, à ce point de vue, nous donnent sous l'âme de Musset le plus de clarté, ne le cèdent qu'à Fantasio, où toute la fantaisie de Musset est enclose. Les *Capri-*

ces de Marianne, ce n'est que l'illustration de cet adage dont Heine fit la jolie chanson.

Un jeune homme aimant une jeune fille, qui aimait un autre jeune homme, et c'est tout de même de la douleur ; il n'y a pas de douleur qui soit plus en costume du temps que celle-là.

Elle est romantique, elle est byronienne, elle se met un masque de carnaval, elle est ironique, variée, savoureuse.

C'est du meilleur Musset.

Petite Exposition.

Il y a les artistes américains, il y a le groupe de la miniature et des arts précieux, il y a Flandrin qui montre chez Druet des images violentes et schématiques ; il y a les cercles qui font des avant-salons, et où l'on va voir le portrait de Mademoiselle Sorel — on fait très souvent le portrait de Mademoiselle Sorel — il y a des bretonneries amusantes, et cela ne fait que recommencer ; maintenant les expositions vont se suivre et se presser jusqu'aux indépendants, au Salon, jusqu'à fin mai.

René Binet, chez Durand-Ruel, a une exposition sérieuse, d'abord de peu de talent, et ensuite parce que c'est une série de vue d'Assise. Cathédrale aux beaux vitraux, aux colonnes trapues, coins de ville imprévus à sensation d'Orient, ciel bleu, lointains d'émeraude et de lapis, leur mélange bleu et or de lumière et d'atmosphère, cela donnerait envie d'aller tout de suite à Assise. Pour ceux qui en pourraient faire le voyage. René Binet a une attention charmante : il a orné son catalogue d'une eau-forte, qui lui permettra de rêver sur la beauté de la petite ville d'onde et de soleil.

PIP.

REVUE DRAMATIQUE

THÉATRE ANTOINE. — Le *Coup d'aile*, pièce en trois actes de M. FRANÇOIS DE CUREL. — L'*Employé du Gaz ou la Bonne Conduite*, comédie en deux actes de M. ROBERT DIEUDONNÉ.

THÉATRE DE L'ODÉON. — La *Ballade à Bérengère*, comédie en un acte, en vers, de M. MAURICE OLIVAINT.

Toute œuvre de M. de Curel mérite le respect et force l'admiration; le respect, parce que M. de Curel est un artiste d'une exemplaire probité ; l'admiration parce qu'il se refuse, héroïquement, à marcher dans un sentier déjà battu :

« Vieux bonheurs, vieux malheurs, comme une file d'oies
« Sur la route en poussière où tous les pas ont lui ».

n'intéressent pas plus Paul Verlaine que M. François de Curel.

M. de Curel préfère aller à l'aventure, dans l'inconnu qu'il rêve superbe et palpitant de vie.

Certes, les contrées ignorées, les paysages inédits, les pensées vierges ont des attraits auxquels seuls les esprits inférieurs restent indifférents. Il y a des cîmes qui apparaissent aux yeux humains parées de blanc comme de virginales épousées ; il y a des pics mystérieux qu'on ne peut escalader sans péril ; ce sont ces cîmes et ces pics qui tentent l'esprit hardi de M. de Curel.

On le suit avec enthousiasme dans chacun de ses efforts et s'il se trouve des obstacles infranchissables sur la route, on ne lui en veut pas de s'arrêter à mi-chemin. Est-ce le but qui est trop haut ou est-ce la méthode pour l'atteindre qui manque à M. de Curel ? Il semble toujours qu'un rien eût fait un chef-d'œuvre d'une pièce dont certaines parties sont admirables. Peut-être que la raison en est toute simple et qu'elle consiste en ce que M. de Curel méprise toutes les « ficelles » employées par les dramaturges habiles et prudents. On ne saurait trop louer un artiste de l'excès de sa probité, même lorsque, comme en ce qui concerne M. de Curel, cet excès devient un défaut. Mais le théâtre a des exigences auxquelles il faut savoir se plier et les idées les plus fortes et les plus belles perdent une grande partie de leur expression lorsqu'elles ne sont pas portées par une action véritablement drama-

tique. C'est le « drame » qui manque dans *Le Coup d'aile*. L'âme est admirable, mais le corps qui la revêt est débile, tourmenté, hésitant ; on dirait que, fourreau fragile, il a été brisé par une poussée intérieure et que ce sont des morceaux voisinant au hasard que nous apercevons. De là, un manque d'unité dans la signification de la pièce, un désordre romantique plein de grandeur et de puissance, mais qui « éveille » trop de choses pour arriver sur un fait précis au maximum d'émotion et à la plénitude de l'effet tragique.

Il y a un vertige spécial qui s'empare des civilisés ou soi-disant tels, transportés en pays africains ; on l'a appelé quelquefois « soudanite. » Ce vertige est causé tant par l'excessive violence du soleil que par le développement exagéré de l'individualité dans ces régions où le droit n'existe pas, où la force brutale et le pouvoir des armes sont les souverains maîtres. Il y a quelques années, un drame douloureux se déroula au Soudan ; deux officiers français massacrèrent le chef d'une mission envoyée vers eux ; la mort les prit aussi et l'oubli se fit sur leur crime. C'est là le point de départ du *Coup d'Aile* : Michel Prinson, officier colonial des plus distingués, après de périlleuses explorations, qui lui ont valu les consécrations officielles les plus hautes : une fête presque nationale a été organisée en son honneur au Trocadéro ; en cette journée triomphale, il a senti le frôler le « coup d'aile » de la gloire ; l'orgueil lui naît de faire à la France le cadeau royal d'une colonie riche et prospère. Il est reparti pour l'Afrique et s'est installé dans la capitale d'une peuplade nègre qu'il a soumise et sur laquelle il règne en maître absolu ; un de ses chefs, un colonel, se présente, un beau jour, devant lui à la tête d'une escorte, dans les plis du drapeau tricolore ; Michel Prinson croit qu'on vient lui prendre le pouvoir ; il voit détruits ses rêves de gloire : il tire sur le drapeau français.

En France, on croit qu'il a été massacré par les nègres révoltés, tandis qu'échappé par miracle, il a réussi à gagner l'Angleterre et à y vivre sous le nom de Renaud. Son frère, le député Bernard Prinson, lui a fait parvenir une somme très rondelette, la part de l'héritage d'un parent. C'est un peu par justice qu'il a agi ainsi, mais aussi pour se débarrasser à tout jamais de ce frère compromettant. Cependant, Michel revient en France et son premier soin est d'aller retrouver son frère ; celui-ci, affolé, se demande à quelles raisons il obéit. Il a amené de Paris la fille naturelle de Michel pour faire jouer, s'il y a lieu, la fibre paternelle chez le révolté dont il a une peur terrible. Mais ce n'est point pour menacer que Michel est venu. Il veut racheter son crime sur lequel la prescription et l'oubli ont jeté leur voile ; il a rêvé de repartir pour l'Afrique et de conquérir un pays que, comme autrefois, il rêve de donner à la France. Il a soif de dévouement et d'expiation.

Michel se heurte à Bernard qui, craignant de se compromettre, refuse de s'employer à obtenir certaines facilités officielles. Michel n'aurait donc qu'à repartir si la présence de sa fille ne le retenait en-

core; celle qui vit sous le nom d'Hélène Froment ne sait pas que Michel est son père. Elle hait, de toutes ses forces, l'homme qui a fait mourir sa mère de chagrin et qu'elle n'a jamais vu. Son âme de révoltée s'est prise d'admiration pour ce maudit qui est Michel Renaud et lorsque celui-ci fait la confession de sa détresse et de sa solitude, elle lui offre de partir avec lui, d'être comme sa fille. Michel repousse l'offre: il n'a pas le droit de prendre une jeune fille à qui la vie n'a pas encore souri pour en faire la compagne d'un paria tel que lui. Ce serait criminel que d'accepter la honte pour une créature honnête et pure. Alors, Hélène n'a qu'une idée : commettre un forfait assez épouvantable pour devenir aussi une révoltée, une hors la loi, digne de Michel.

Justement, les grandes manœuvres ont amené dans la demeure du député Prinson le colonel et avec lui, naturellement, le drapeau du régiment. Hélène sait que le drapeau est une chose sacrée; elle a assisté à l'émouvante scène qui s'est déroulée entre le colonel Hérouard, le député Bernard Prinson et le faux Renaud. Bernard Prinson se défend de sentiments antimilaristes auxquels fait allusion le colonel :

« BERNARD. — C'est très vilain de nous prêter des sentiments pareils .. Nous vous regretterons beaucoup. Sachez-le, colonel, votre séjour dans cette maison marquera une date dans ma vie... Jusqu'à ce jour, je me figurais que les vieilles formules du patriotisme ne conviennent plus qu'aux esprits peu cultivés. Ce matin, lorsque je suis sorti pour saluer le drapeau, je faisais une concession aux préjugés de mes électeurs, mais je n'étais pas aussi rempli de respect que mon attitude l'indiquait. Eh bien ! au moment où le drapeau s'est avancé, j'ai eu l'impression que l'officier, en saluant de l'épée, offrait sa vie et celle de ses soldats, et que le drapeau acceptait !... Mieux encore !. . Quand le drapeau a passé devant moi pour franchir cette porte je me suis incliné, oh! cette fois, très sincèrement ému. C'était un prince pénétrant sous mon toit. Jamais manant n'a reçu avec plus de soumission la visite de son seigneur. Je vous parle comme à un ami auquel on ne craint point de dévoiler ses petits travers.

HÉROUARD. — Ah ! monsieur Prinson, j'envie votre éloquence : elle me servirait à vous remercier... Notre métier n'est pas en hausse par le temps qui court. On trouve tout simple que nous allions nous faire casser les os à Madagascar, au Tonkin, au Soudan, pourvu que nous nous laissions traiter d'imbéciles et de propres-à-rien. C'est donné !... Mais bah !... des crétins comme nous, il en faut !... J'éprouve tout de même un soulagement à rencontrer quelqu'un devant lequel on n'a pas à rougir d'être un de ces crétins-là ! .. Il existe donc encore un homme de bon sens qui admet qu'un peuple est f... dès qu'il n'honore plus le courage militaire !... Lorsqu'on m'a prévenu que je logerais chez le député Prinson, ma foi, je l'avoue, cela ne m'allait qu'à moitié... Vos discours, arrangés par les journaux, ressemblent si peu à ce que j'entends !... En lisant les comptes rendus de la Chambre, on se demande parfois : « Comment reste-t-il une France ? » Et puis on voit que la France reste pourtant debout, et alors on se dit qu'il doit y avoir un correctif. Eh bien ! à présent, je sais qu'il y en a un. Vous êtes de meilleurs bougres que vous n'en avez l'air... Vous aimez la France !... Vous aimez son drapeau !... Vous ne les séparez pas l'un de l'autre... Le drapeau ! Pour comprendre ce qu'il est, il faut avoir entendu siffler les balles !... Le prêtre a son Dieu vivant incarné dans l'hostie... Le drapeau, lui aussi, nous apporte une

présence réelle. Lorsqu'il flotte pendant la bataille, c'est la Patrie elle-même qui étend les bras sur le pioupiou qui tombe... Quand vous vous êtes mis à parler du drapeau comme s'il s'agissait d'une personne, j'ai frémi de la tête aux pieds... C'est une personne !

MICHEL. — Je suis ancien soldat et j'ai fait plus qu'entendre siffler les balles... Regardez... (*Il porte la main à sa figure*) Oui, vous avez raison : le drapeau est une personne !.. Mais cette personne n'est pas la Patrie !... J'ai observé sous le feu de l'ennemi des soldats de la légion étrangère, ou bien des gens qui vendent leur sang : des nègres, des forbans... Autour de la personne en question, leur courage s'exaspérait follement... Ils se faisaient hacher pour elle. Ce n'était cependant pas leur Patrie !

HÉROUARD. — Alors qui?

MICHEL. — La gloire !...

HÉROUARD. — En quoi peut-elle toucher des nègres qui n'ont même pas de mot pour la désigner ou des désespérés qui ont perdu jusqu'à leur nom ?

MICHEL. — Vous aussi, mon colonel, vous avez conduit au feu ces deux espèces de gens. Oui ou non, est-il vrai que le drapeau exalte leur courage ?

HÉROUARD. — Oui, c'est vrai !

MICHEL — Comment l'expliquez-vous ?

HÉROUARD. — Pour eux, le drapeau incarne le régiment. L'esprit de corps, qui est un petit patriotisme, les enflamme. Ils protègent contre l'ennemi l'emblème du régiment, avec une passion analogue à celle que développent certains jeux. Lorsque des enfants se disputent un ballon, il y a souvent des bras et des jambes cassés.

MICHEL — J'ai connu des révoltés qui avaient pour le régiment une haine effroyable et qui ne pouvaient pas regarder le drapeau sans pâlir. L'un ne représentait donc pas l'autre... Savez-vous ce qui rend le drapeau sacré aux nègres et aux gens de sac et de corde ?... C'est qu'ils ont appris que tout un peuple attache à la conservation de ce morceau d'étoffe une importance extrême... Que la colère et le mépris attendent ceux qui le laissent prendre... l'admiration et la louange ceux qui le sauvent... Ah ! ils ne se font pas d'illusions, ces malchanceux !... Ils n'espèrent ni honneurs ni triomphe... Mais ils éprouvent confusément que l'élan d'un peuple entier vers un objet, homme ou chose, constitue la vision la plus émouvante qu'il soit donnée de contempler... Les objets finissent par s'imprégner du sentiment qu'ils inspirent... J'ai vu, au fond de sanctuaires où se pressaient des milliers de pélerins, des vierges de bois devenues vraiment divines à force d'avoir entendu les ardentes prières et les supplications des foules... Elles guérissaient les infirmes et convertissaient les pécheurs... Le drapeau, lui, est tissé d'héroïsmes, d'enthousiasmes et de fiertés... Il flotte tout gonflé d'émotions humaines... Devant lui, les fronts les plus humiliés rayonnent... Il est une beauté... C'est la gloire !...

HÉROUARD. — Une beauté, c'est certain... On se bat devant lui, comme, sur le terrain, on se battrait devant une femme très belle...

MICHEL. — Et si un révolté en arrive à tirer sur lui... Eh bien ! on tue la femme qu'on trouve dans les bras d'un autre... on tue et on adore !

HÉROUARD — Monsieur Renaud, vous ne ferez pas entrer dans ma caboche de vieille baderne qu'un soldat peut aimer son drapeau et tirer dessus. En outre, cette même caboche confondra toujours la Patrie et la gloire... Malgré cela, vous venez de dire des choses qui m'ont plu... Où avez-vous servi ?

MICHEL, *farouche*. — Cela n'a pas d'intérêt... je suis de ceux qui ont perdu jusqu'à leur nom...

HÉROUARD — Je n'insiste pas... (*Il lui tend la main*). Une poignée de main tout de même...

MICHEL. — Pas cela non plus.

La honte douloureuse du faux Renaud qui n'ose pas accepter la poignée de main du colonel a suggéré à Hélène l'acte qu'elle se prépare à commettre. Elle vole le drapeau. Grand remue-ménage dans la maison ; le colonel Hérouard se prépare à accuser Renaud du sacrilège. Dans la dernière scène, très dramatique, Hélène Froment confesse à Michel que c'est elle qui a pris le drapeau parce qu'elle a voulu commettre le plus épouvantable des crimes et se mettre ainsi à son niveau. C'est alors que Michel apprend à Hélène qu'il est son père. Celle-ci refuse alors de suivre l'homme dont elle exècre le souvenir et elle ne cède qu'à la violence, il l'entraîne de force « comme les ailes brisées de sa chimère. »

Il paraît que la fin de la pièce a subi, au dernier moment, d'importants changements. Ce vol de drapeau, à la vraisemblance duquel il est inutile de penser, n'a qu'une valeur dramatique bien médiocre. Quelle était la version primitive de M. de Curel ? Hélène déchirait-elle le drapeau sur le théâtre et Michel la surprenait-il dans sa sacrilège opération ? Ou bien emportaient-ils tous les deux le « glorieux haillon », elle poussée par le désir du crime qui la hante ; lui rêvant d'aller planter au loin cet authentique drapeau pour expier aux yeux de la France et du monde son ancienne folie ? On ne sait ; mais la fin que nous connaissons nous fait souhaiter autre chose. Donc, elle n'est point en parfaite harmonie avec le reste du drame.

Néanmoins, *Le Coup d'Aile* est une œuvre qui fait honneur à M. de Curel et à M. Antoine qui l'a montée, se réservant de jouer le principal rôle, celui de Michel Prinson ; il l'a fait avec les moyens simples que nous avons l'habitude d'applaudir chez ce consciencieux artiste qui s'est fait du naturel dramatique une inéluctable loi. Près de lui, M. Signoret tenait le rôle de Bernard Prinson, le politicien « trembleur » à plusieurs faces ; M. Mosnier est un colonel digne de figurer dans l'Annuaire de l'armée. Mademoiselle Van Doren, avec son étrange et sombre beauté, excelle dans les rôles de « Vierges fortes » et de révoltées. Elle est excellente en Hélène Froment. — Mesdames Grumbach, Gabrielle Fleury, de Villers et Martineau tenaient les autres rôles.

⁂

Une pièce gaie, en deux actes, complète le spectacle. M. Dieudonné croit ou feint de croire au proverbe « Malheureux au jeu, heureux en amour » et inversement. C'est ainsi que son héroïne, la jeune Perrette, lasse de voir son amant perdre continuellement au jeu, le trompe avec l'employé du gaz venu pour fermer la conduite faute de payement par les locataires de leur consommation de gaz. Une explication a lieu :

Perrette a trompé en vain son amant, car celui-ci, au lieu d'aller jouer, est allé à un rendez-vous avec une amie de Perrette, Gervaise, avec qui il passe de très heureux moments ; ce doit être pour cela qu'il perd au jeu puisqu'il est aimé. Ces deux actes assez bouffons, sont amusants. M. Bernard est un employé du gaz très nature ; M. Desfontaines un amoureux suffisamment nerveux. Mesdames Lion et Péri sont charmantes et ont fait applaudir l'*Employé du gaz ou la Bonne conduite.*

***

L'Odéon donna la première représentation d'un acte en vers de M. Maurice Olivaint, que *La Nouvelle Revue* offrira à ses lecteurs dans une de ses prochaines livraisons. Cette publication nous fait un devoir de ne pas déflorer la *Ballade à Bérengère* pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu le plaisir de l'applaudir à l'Odéon. Disons seulement que le public fit un accueil des plus chaleureux à cette pièce qui classe M. Maurice Olivaint parmi nos bons poètes. Mademoiselle Cécile Didier fut une exquise Bérengère et partagea les applaudissements avec Madame Lunéville et MM. Violet, Raoul Terrier et Rezal. M. Terrier mérite une mention toute spéciale pour sa diction et sa compréhension dramatique.

Henri AUSTRUY.

LES LIVRES

UN SCANDALE AU CAPITOLE

Edmond Lamouzèle. — *Essai sur l'organisation et les fonctions de la Compagnie du Guet et de la Garde Bourgeoise de Toulouse au XVII° et au XVIII° siècle.* (H. Champion, édit.). — Qand nous disons : Le Capitole, vous pensez bien qu'il ne s'agit pas de l'autre, cher à Jupiter, pourvu, lui aussi, de quelque notoriété historique, mais fâcheusement compromis par son voisinage avec la Roche Tarpéienne, ni du dôme vertigineux dont s'enorgueillissent les petits-neveux de Washington. Le nôtre se carre, Dieu merci ! entre la Garonne et le canal de Riquet, où passeront un jour les cuirassés et les grands bateaux en route pour l'Inde. Devant lui s'étend la belle place carrée au pavé un peu inégal, mais où débouchent des artères aux noms glorieux : Taur, Matabiau, Saint-Rome, Poids de l'Huile !... De temps en temps, une politique éphémère inscrit sur les plaques les noms d'un Rémusat ou d'un Gambetta — comme s'il manquait des voies nouvelles à la consécration de ces jeunes gloires ! Le Capitole sourit dans sa barbe de colonnes. Sérieusement, est-ce qu'on peut débaptiser Matabiau ?... Effacer le Poids de l'Huile ?... Voyons !

Le Capitole en en vu d'autres, même des scandales. Il est vrai que celui-ci fut joli, étant du XVIII° siècle et procédant d'une querelle féminine. Un jurisconsulte austère, un administrateur laborieux, qui est aussi un lettré délicat, le lui rappelle dans une brochure évocatrice, documentée comme un rapport, amusante comme un pamphlet Le Capitole se souvient parfaitement. C'était le bon temps, à plus d'un point de vue — sans nier le progrès, comme de juste ! — Baste ! Tout renaît, tout recommence. On peut bâtir des marchés couverts ; on n'empêchera pas le vrai marché d'être là, sur la vaste place, sous le ciel bleu — et les immenses parapluies multicolores, protecteurs des corbeilles débordantes, des étalages tentateurs. Oh ! les paniers de pêches odorantes : « mâles » de Cazères, « femelles » de Montauban ; les pyramides de raisins, de melons, de prunes, d'abricots, d'amandes vertes !... Et les légumes : les salades chevelues, les carottes opulentes, les tomates somptueuses, les « viédases » violets, que Rabelais orthographie autrement, et que les gens du Nord prononcent « aubergines » — croyant bien faire, les pauvres !

Ce qui devait être beau, en ce temps-là, c'était ce corps de police mnnicipale dont l'essai de M. Lamouzèle nous révèle la vie journalière, si curieusement mêlée à celle de la cité. On s'imagine les officiers, avec l'habit de drap d'Elbeuf blanc, la veste et la culotte écarlates, galons, épaulettes, ganses et boutons d'argent — 60 gros, 34 petits ! — les bas écarlates aux jarretières de soie ! Les sous-officiers et simples soldats n'étaient pas moins brillants selon leurs grades. Les jours d'exécution — on pendait, rouait et fustigeait encore pas mal, même ou surtout les femmes, un caporal assistait porteur d'un « estramaçon » ou grande épée à deux mains, tels — déjà ! — les choristes de Faust.

En grande pompe encore, quoique sans l'estramaçon, ils accompagnaient les Capitouls se rendant à quelque fête, portant au maître-autel de Saint-Etienne, rapportant à la salle de Clémence Isaure, où se tenaient les Jeux Floraux, l'églantine d'or et la violette d'argent — symbole de la modestie des poètes. Malgré le recrutement soigneux, quelques-uns de ces défenseurs de l'ordre ne laissaient pas d'être d'affreux chenapans. Mais ils avaient de jolis sobriquets : Sans-Souci, Belle-Fleur, La Jeunesse, Prêt-à-Boire, Bel-Amour... Il faudrait les nommer tous !

Le scandale éclata à l'Hôtel de Ville même, où les officiers étaient logés Un beau matin, « la femme et les filles du sieur Bonneau — le capitaine — s'étant

prises de querelle avec les femmes des autres officiers, firent un tel scandale dans l'escalier que les Capitouls durent intervenir ». Ils furent, d'ailleurs, très mal reçus, ce dont, furieux, ils se plaignirent à l'Intendant du Languedoc.

Nous aurions cru MM les Capitouls plus galants. Eh! quoi! pour quelques mots un peu vifs, quelques gestes peut-être, entre honnestes dames et gentes damoiselles!... Et sur un escalier!... l'escalier du Capitole! La belle occasion, pour ces dignes magistrats, de s'accouder à la rampe et de faire tout simplement galerie! Mal leur en prit, du reste, et le tout finit, après quelques années de controverses, par une bonne ordonnance royale qui restreignit notablement leurs pouvoirs.

Mais la cause de la querelle?... M. Lamouzèle ne nous la dit pas. Est-ce qu'il l'ignore? Ne serait-ce pas plutôt chez lui l'administrateur austère retenant par les basques de son habit brodé le lettré, trop familier avec les libertés latines pour s'effaroucher d'un mot patois?

Le Capitole non plus ne veut rien nous apprendre. Affaires de ménage!.. Quelque histoire de harduin! -- Le mot n'existait pas, mais si bien la chose, comme l'attesteraient, au besoin, les potiers de Martres-Tolosane, héritiers du génie antique, qui, sur le tour rapide, où l'argile semble s'animer façonnent par milliers ces urnes élégantes, dont le décor aussi, parfois, ferait dire à juste titre qu'ils ont des yeux au bout des doigts.

Le Capitole sourit dans sa barbe de colonnes. Il en a vu, entendu bien d'autres. Michelet, quelque part, admire la solidité des voûtes des Cordeliers, lesquelles, sans s'écrouler, entendirent la voix de Danton! Danton, certainement, le Capitole le respecte. Mais des voix, n'est-ce pas, il en a entendu : des voix de bronze, des voix d'acier, qui ont fait leur chemin par les deux mondes. Il n'en a pas une lézarde de plus; peintres et sculpteurs peuvent lui confier leurs fresques, leurs bas-reliefs et leurs plafonds. Il continuera longtemps encore à collectionner les Falguière, les Henri Martin, les Debat-Ponsan...

Tout de même, la brochure de M. Lamouzèle l'a ragaillardi.

Quant à la boutade de Michelet, il sait bien qu'il faut faire la part de l'exagération naturelle aux gens du nord!

C. Lomon.

Pierre Schefer : *Dictionnaire des qualificatifs classés par analogie* (Ch. Delagrave). — Un très précieux recueil que consulteront avec fruit les gens de lettres et ceux qui ont quelque souci de donner à leur style les couleurs et les nuances qui en font tout le prix Les écoliers eux-mêmes feuilleteront ce petit livre et en tireront grand profit, car il est d'une incontestable utilité pour les enfants d'apprendre le plus grand nombre de mots possible, en en connaissant l'exacte valeur. Ce petit volume, à côté d'un dictionnaire général de la Langue française, prendra place dans toutes les bibliothèques.

Albert Cim : *Le Livre*. — Historique, Fabrication, Achat, Classement, Usage et Entretien (Ernest Flammarion) — C'est le second volume de cette véritable Encyclopédie du Livre; ses principaux chapitres ont pour sujet : La Religion des lettres, l'Influence des premières lectures, les Diverses façons de lire, l'Art de parcourir, le Choix des livres, le Dénombrement des livres (statistique des plus riches bibliothèques de France et de l'étranger), les Livres anciens et Livres nouveaux, les Romans et Journaux, les Bibliophiles et Bibliomanes, les Biblioclastes et Bibliophobes, le Prêt des livres, etc., etc. Un index alphabétique très détaillé permet de recourir à ce volume comme à un dictionnaire. Les tomes suivants traiteront de la Fabrication du Livre : papier, impression, reliure; de l'Achat des livres, de leur classement et cataloguement, de leur entretien et nettoyage, des meubles de bibliothèque, etc. A tous les bibliophiles ou simples amateurs, à tous ceux qui lisent, étudient et possèdent des livres, l'ouvrage de M. Albert Cim est appelé à rendre de continuels et indispensables services.

Simon Pocachard. *Légendes sociales*. Rose et Gris (Legendre, Lyon). — Ch. Méré. *La Tragédie contemporaine*. Préface de Paul Mounet (La Chronique). — Jean Richepin. *Miarka* (Fasquelle). — Max. et Alex. Fischer. *Détails sur mon suicide* (E. Flammarion).

Emile Faguet. *Pour qu'on lise Platon* (Lecène et Oudin). — L'éminent écrivain de ce plaidoyer n'hésite pas à railler Platon pour nous donner le goût de le relire. Je ne sais si le lecteur s'y résoudra volontiers; mais, quand il aura lu Emile Faguet, il saura de Platon tout ce qu'il est essentiel d'en avoir retenu; et ce sera le meilleur triomphe du bon écrivain.

Félix Duquesnel. *Le Mystère de*

Gaude (Calmann-Lévy). — Je vous défie bien d'ouvrir ce drame moderne, railleur aussi, juste ce qu'il faut pour être moderne, et de ne point aller jusqu'au bout d'une seule traite. Ah! comme l'on comprend que Félix Duquesnel ait été le meilleur directeur de l'Odéon qui se soit jamais rencontré !... Il sait charpenter, mettre en scène, couper strictement et coudre avec art : il serait l'un de nos meilleurs dramaturges s'il n'aimait pas mieux, malicieux et averti, critiquer les auteurs avec le droit de leur donner des leçons !

XXX. : *Pour vaincre sur mer* (Ernest Flammarion). — Des milliards ont été consacrés, pendant trente ans, par toutes les grandes puissances, à la construction des flottes cuirassées, et pendant trente ans, pas un combat naval n'a permis d'expérimenter les formidables unités de combat qui emplissaient les rades de guerre On se battait à coups de théories. Depuis quelques années, on se bat à coups de canon. Trois batailles navales ont mis aux prises les flottes modernes — Santiago, Port-Arthur, Tsu-Shima, — et la dernière est peut-être le combat le plus extraordinaire qui ait eu lieu depuis Salamine.

Un officier de haute compétence maritime et dont il n'est pas permis de dire le nom a tiré de cet enseignement la conclusion nécessaire. Deux écoles se partageaient l'influence au ministère de la marine, l'une préconisant les croiseurs rapides, l'autre les cuirassés puissants. L'expérience a démontré qu'en ligne de combat, seul le vaisseau monstre était victorieux.

Georges de Dubor : *Les Baisers de Cnide* (*Paris*, *Juven*). — M. G. de Dubor, qui a fait de nombreux et importants travaux sur l'Orient antique, a voulu faire revivre la vieille civilisation lydienne et il en a encadré l'évocation prestigieuse dans un roman d'une grande intensité dramatique : *Les Baisers de Cnide*.

L'héroïne du livre, la Reine Lydé, n'est d'ailleurs pas née de son imagination ; elle a parfaitement vécu au 7e siècle avant l'ère chrétienne ; et autour d'elle se meuvent le brillant officier des Gardes, Anaxora, son amant et toute la cour lydienne. Au cours du récit, l'auteur a évoqué, en des pages fort exactes, et la prostitution sacrée des Sardes, et les fêtes sanglantes d'Athys et les rites du temple d'Aphrodite à Cnide, avec son curieux collège de courtisanes.

Le roman de M. de Dubor forme un livre pathétique, instructif et curieux à la fois.

Alfred Mahan. *Le Salut de la Race blanche et l'Empire des Mers* (Flammarion). — Traduit par Jean Izoulet.

Ce livre, déjà traduit en Allemagne et au Japon, entr'ouvre les *Perspectives du XXe siècle* et étudie le conflit possible de l'Orient et de l'Occident, analogue, en bien plus grand, au conflit de Rome et des Barbares.

Il définit l'Occident : *une oasis de civilisation dans un désert de barbarie;* et il dit *l'instinctif frisson de l'Occident en face des fourmillantes multitudes de l'Asie.*

Il montre les Etats-Unis faisant leur entrée dans la grande politique internationale, et il préconise l'unification de l'Occident par l'étroite entente de l'Europe et de l'Amérique, contre le soulèvement possible de l'Orient.

Il croit à l'expropriation des « races incompétentes », et il conseille l'occupation des « avant-postes » de la civilisation et des « points stratégiques » du globe, dont le plus « décisif » est l'Isthme américain, et son futur canal et ses approches.

Il réfute les sophismes du *pacifisme flasque*, et fait l'*apologie des armées permanentes*, tout en étant, d'ailleurs, *antimilitariste*.

Il analyse les qualités et les défauts de la *Démocratie* en matière de politique extérieure et de défense nationale.

Il dénonce, enfin, les *barbares du dedans*, aussi bien que les *barbares du dehors ;* déclare que, déjà, *le sol tremble sous nos pieds*, et qu'il n'y a pour nous de sauvegarde et de salut que dans la « force organisée » et dans « le fier esprit combatif des aïeux ».

L'Art du Théatre (Ch. Schmid). — Le nouveau numéro de *l'Art du Théâtre* est en grande partie consacré au *Réveil*, la dernière œuvre de Paul Hervieu si discutée depuis sa première représentation au Théâtre-Français. On voit l'intérêt que prennent les photographies des principales scènes avec des interprètes comme MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Le Bargy, Mlles Bartet, Pierson et Bergé.

Le même numéro contient également des comptes rendus illustrés de *Jeunesse*, et d'*Armor*, l'opéra de Sylvio Lazzari, joué au Grand Théâtre de Lyon.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus. *Le Gérant :* Pierre LEMONNIER

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER.

La Nouvelle Revue

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(Nouvelle série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P.-B. GHEUSI et Henri GAUTIER, Directeurs

Henri AUSTRUY, Secrétaire de la Rédaction

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :	12 Mois	6 Mois	3 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine.	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER

Prix : 2 fr. 50

N° 153 — Nouvelle Série. Tome XXXVIII. — 4e Livraison. 27e Année

La Nouvelle Revue

PARAIT CHAQUE MOIS, LE PREMIER ET LE QUINZE

15 FÉVRIER 1906

SOMMAIRE

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

1906

TÉLÉPHONE 801-46



CHARTISTES

CONTRE GENS DE LETTRES

Les Bibliothécaires, les Gens de Lettres et l'École des Chartes

... « *La race des amateurs, la bande des journalistes critiques d'art. Ces gens-là sont à fusiller, tout simplement.* »

F. Lot, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes. *De la Situation faite à l'Enseignement supérieur en France.* I. page 86.
Paris, 8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée, 14 janvier 1906.

Les Bibliothèques ont passé pour l'un des derniers asiles que l'État ait offert aux écrivains et aux savants qu'il voulut honorer en leur assurant le pain quotidien. Le préjugé veut que les bibliothécaires soient des savants, ou tout au moins des poètes, auxquels une retraite paisible fut donnée, et qui travaillent pour eux, vieillissant doucement dans le culte des livres.

Cette vue n'est plus juste, parce que l'homme de lettres y devient un mythe ; le dernier poète qu'on osa faire bibliothécaire, — et il était archiviste-paléographe, — crut tomber sur un banc de requins. Les savants ont toujours été très rares si l'on excepte la science paléographique ; on en montre encore un ou deux. La majorité serait donc formée par des gens qui classent, cataloguent et communiquent des livres, sans autre titre à ces fonctions que d'y fonctionner convenablement.

Abus scandaleux, qu'on s'occupe de faire cesser.

Non ! le vieux bibliothécaire, tout blanc, tout doux, si poli, sachant tant de choses, n'est plus. A la retraite !

L'agriculture manque de bras, et l'art de faire des fiches veut une jeune ardeur : celle de ces petits jeunes gens, âpres, secs, intrigants, fiers de leur diplôme comme un Saint-Cyrien de son

galon, pour qui la République commet des injustices scandaleuses en permettant quelquefois qu'un homme du dehors se glisse dans la carrière.

Non, la retraite n'est plus paisible. Les livres et les champs, derniers asiles du sage, ont connu l'automobile et l'archiviste.

Je ne veux point faire l'histoire d'une guerre minuscule, qui a gardé les nobles allures de la paix, où l'arbitrage des commissions intervient avant que l'appel aux armes ait fait sur leurs rayons trembler les in-quarto! Je ne suis pas poète épique, et les précautions ont été prises : les mots d'archiviste-paléographe et bibliothéconomie n'entrent pas dans un alexandrin.

Mais cette guerre se trouve, j'imagine, dans toutes les fonctions salariées de l'administration. Conflit aigu entre le droit des écoles spéciales et les concurrents libres, entre les situations acquises et les ambitions, la hiérarchie et les pouvoirs publics, l'avancement au choix et l'ancienneté, les diplômes et les aptitudes, les gens de la carrière et les talents du dehors, la discipline et la liberté, la corporation et service public.

Depuis qu'ils ne sont plus — qu'ils ne *doivent* plus être — des gens remarquables, les bibliothécaires, qui ne sont qu'une centaine à Paris et existent si peu en province, ne mériteraient peut-être pas que l'on parlât d'eux publiquement, si leur cas n'offrait quelque généralité. Lisez donc comme une fable les réflexions qui suivent. Peut-être y songerez-vous quand le facteur sera en retard, le chemin de fer en grève, ou quand l'élève diplômée de l'Académie de cuisine déléguée à votre service brûlera le gigot.

* * *

Pour bien se pénétrer de l'esprit du sujet, il importe de prendre, comme article de foi que les fonctions sont faites pour les fonctionnaires, et non pour le public. Mêler le public aux questions d'administration n'a pas le sens commun. Un commerçant paie peu son bibliothécaire et ne le décore pas, et, de ce bibliothécaire, il exige vraiment des connaissances spéciales : il l'appelle un comptable. Les malheureux qui rédigent les catalogues de librairie sont payés à la fiche, passent les nuits, et ne sont pas les plus heureux des pauvres diables condamnés à « faire les écritures. » Mais il s'agit ici d'écritures supérieures, c'est-à-dire d'écritures payées par le gouvernement.

Le but n'est donc pas de payer peu pour beaucoup de bon ouvrage, mais — M. Massé, rapporteur du Budget des Beaux-

Arts, exercice 1904, le dit à la Chambre, — séance du 4 juillet 1903 :

« La garde de nos collections, archives, bibliothèques, musées, doit être considérée non comme offrant des sinécures à l'usage d'hommes de lettres, mais comme *des fonctions mettant à la disposition de savants éminents de véritables laboratoires pour leurs recherches historiques ou archéologiques.* »

On ne peut poser plus nettement le problème.

1° Il n'est pas question du public.

2° Les *bibliothèques* et les musées sont faits pour mettre des fonctions à la disposition de particuliers éminents.

Du moment qu'elle n'est plus à un homme de lettre, la *sinécure* devient une *fonction mise à la disposition...*

3° Il n'y a qu'une sorte de savants : les historiques ou archéologiques.

Il ne nous reste plus qu'à démontrer que les élèves de l'École des Chartes sont tous des savants éminents.

* * *

C'est ce que s'efforce de prouver un *Comité de défense scientifique*, dont les statuts, datés du 15 mai 1903, sont signés de dix-neuf noms dont beaucoup sont, en effet, de savants éminents, trois professeurs à l'École des Chartes, d'autres à celle des Hautes-Études, au collège de France, six archivistes-paléographes... mais pas un de la Faculté des Sciences, du Muséum, ni de quoi que ce soit qui touche à l'Industrie ou à ce que le vulgaire appelle l'Art... ou la Science.

Ce comité de défense attaque résolument. On lit dans les statuts que le « personnel des archives, musées, bibliothèques, et à vrai dire de presque tous les établissements techniques de France, est livré à l'arbitraire des pouvoirs publics » et depuis lors nous pouvons suivre ses efforts déguisés ou francs pour les faire rentrer sous l'arbitraire des pouvoirs particuliers.

Nous ne nous occuperons ici que des bibliothèques. Là, paraît-il, est faible la proportion des paléographes. La *Bibliothèque* de l'École publie un tableau d'où il résulte :

Bibliothèque Nationale, *Imprimés et Administration.* — 15 chartistes seulement sur 43. (Or la comptabilité, la reliure, les livres d'entrée, la musique, les livres en toutes langues, la médecine, le service de la salle publique, tout y est de la compétence spéciale et exclusive des archivistes-paléographes, et les 60.000 publications nouvelles qui y entrent chaque année relèvent de l'étude

spéciale du moyen âge). *Manuscrits*, 8 seulement sur 9, l'arbitraire ayant conservé 1 (un) orientaliste chargé sans doute à lui seul de savoir toutes les langues autres que le latin du moyen-âge. *Estampes*, la moitié seulement. *Médailles*, 2 sur 5. ARSENAL et MAZARINE, 2 sur 8. SAINTE-GENEVIÈVE, 4 sur 13. BIBLIOTHÈQUES MUNICIPALES CLASSÉES, 15 sur 35. Il reste les Bibliothèques universitaires pour lesquelles les places se donnent au concours. Ici, la proportion est vraiment faible : 2 sur 50. Mais il n'y a pas d'arbitraire, et il n'est pas juste de faire figurer au total ces 50, comme le fait cette statistique tendancieuse ! Au total donc : 51 sur 137 ; plus d'un tiers.

Les *hommes de lettres* sont-ils une demi-douzaine ?

Mais ce que réclament les chartistes n'est pas seulement « tout », c'est aussi la Direction.

M. Simyan, dans son rapport sur le Budget de l'Instruction publique, exercice 1904, séance du 4 juillet 1903, s'est fait leur interprète et pose ces maximes :

Ouvriers d'archives et de bibliothèques, les archivistes et les bibliothécaires doivent connaître leur métier, ce qui exclut les incompétents ; ils doivent vivre de l'exercice de leur métier, ce qui exclut les emplois non rétribués ; ils doivent vivre de l'exercice de leur travail, ce qui exige l'application combinée de l'avancement à l'ancienneté et de l'avancement au choix, de l'avancement sur place et de l'avancement par voie de mutation ; enfin, de même que les ouvriers de l'industrie ne toléreraient jamais d'être placés sous l'autorité d'un contre-maître incapable de prendre sa place à l'établi et d'y manier l'outillage du métier, de même archivistes et bibliothécaires ne doivent jamais être subordonnés qu'à des chefs qui soient au moins leurs égaux.

Enfin, nous ne verrons plus des Claretie diriger le Théâtre-Français : Soyez Œdipe à ma place, dirait Mounet-Sully, soyez Célimène, dirait mademoiselle Sorel. Les bibliothécaires feront des poids, car les hommes de service ne recevraient pas d'ordre de gringalets incapables de porter 50 kilos d'in-folio. Et vous, ouvriers de l'industrie, espérez-vous l'avancement au choix, ou l'avancement sur place ? Savent-ils faire votre ouvrage, tous ceux qui vous commandent ?

La prétention des élèves de l'École des Chartes à accaparer les bibliothèques est-elle nouvelle ?

Je ne doute pas qu'une belle citation donnera un grand poids à cet article :

« L'établissement de l'École des Chartes date de 1821 ; le ministre qui l'institua sous la Restauration se conformait à une idée de Napoléon demeurée à l'état d'ébauche. Ce grand organisateur, ne pouvant rétablir la congrégation de Saint-Maur, aurait voulu créer des bénédictins civils dans un *Port-Royal* nouveau... Les cours de l'École des Chartes, ouverts à des jeunes gens de dix-huit ans, se divisent en cours élémentaire et en cours de diplomatique et de paléographie française. Dans le premier, dont la durée est d'un an, les élèves apprennent à déchiffrer les Chartes ; le second, d'une durée double, leur explique les dialectes du moyen-âge et les dirige dans la science critique des monuments écrits de cette époque.

« Après quoi, les adeptes sont rendus au monde, gratifiés d'une pension et brevetés bibliothécaires, le premier siège vacant. Voilà de beaux bénédictins ! Croira-t-on, cependant que quelques-uns de ces messieurs se prennent au sérieux et se donnent plus ou moins gravement pour les successeurs directs des Mabillon, des Baluze et des Sainte-Palaye ! Sans nier l'utilité de ces auxiliaires de la science, il est permis de s'étonner du peu d'importance de leurs publications (voir la Bibliothèque de l'École des Chartes) après vingt-cinq ans de recherches et de travaux.

Qu'ils s'honorent de quatre ou cinq noms illustres qui ont passé par leur école, c'est une gloriole très légitime ; mais voudraient-ils attribuer au brevet d'archiviste-paléographe la vertu que la robe a dans les comédies de Molière, et pour tout dire, un Burnouf, un Barbier du Bocage et deux ou trois autres sont-ils bien des savants de l'École des Chartes ?

Passons le chapitre de certaines autres prétentions... Mais les amis de l'institution déplorent l'obstination malheureuse que mettent quelques élèves à protester contre la nomination de tout écrivain devenu bibliothécaire. M. Sainte-Beuve lui-même n'a pas trouvé grâce à leurs yeux ».

Ces lignes de Ph. Busoni sont datées du 30 novembre 1850. On voit que déjà la politique se mêlait des Bibliothèques, et qu'un gouvernement arbitaire osait placer dans une bibliothèque un... danseur, un homme sans titre, ou sans droit... un « pas du métier, » — de ce métier des livres — Sainte-Beuve.

Il est vraiment temps que ces injustices cessent.

Depuis 1850, l'École des Chartes — dont M. Busoni montre d'ailleurs l'utilité en en racontant si inexactement l'histoire — a fait du chemin. Le pas décisif a été fait le jour où la nomination de deux étrangers à de hautes places a été attaquée au Conseil d'Etat et la question de principe posée — et résolue. Sans doute le Conseil d'Etat a maintenu les deux fonctionnaires, mais par

des considérations accessoires et, il faut bien le dire, de l'ergotage juridique. Il distinguait nettement les archives, monopole des archivistes, de leur *direction*, affaire gouvernementale, et des bibliothèques — que nul règlement ne monopolisait encore. Cet « encore » exprimait un regret, semble-t-il, et faisait appel à un règlement qui ne se fera plus longtemps attendre.

L'admission d'un tel procès était une victoire pour l'Ecole des Chartes, qui s'en est vantée. (*Le Temps*, 16 déc. 1903, ou *Bibl. de l'École des Chartes*, t. 64, p. 683). Un principe était reconnu. Le public, le peuple français, que représente en somme le gouvernement, n'a pas le droit de disposer de ses places. Elles sont un privilège, celui d'une caste, où l'on entre, comme en Chine, par examen.

Les mandarins se sont donc mis aussitôt en campagne, pour tendre contre les bibliothèques le filet de leurs diplômes :

« M. Deville, député, a déposé le 8 février 1904 une proposition de loi pour la réorganisation des archives de France, qui, par une de ses dispositions accessoires — transformation de l'École des Chartes en École professionnelle des archivistes et *des bibliothécaires* — engage de biais et tranche sur un point capital (peut-être par mégarde) ce problème de la réforme des bibliothèques en France. On l'a si bien compris que la grande commission instituée, l'été dernier, par M. le Ministre de l'instruction publique pour étudier ce projet, s'est divisée spontanément en deux sections : archives et bibliothèques. (Ch.-V. Langlois. — *Le Temps*, 27 décembre, 1905). »

L'auteur ajoute en note que M. L. Delisle a été élu président de la section des *Bibliothèques*. Le nom de l'illustre et vénéré paléographe suffit.

M. Langlois a pris soin de révéler au public le fruit des discussions. Il est apparu que « le grand remède à la situation présente des bibliothèques en France est une réforme du personnel. »

— Sans me permettre de décision doctrinale, j'ai le droit d'affirmer que pour l'église comme pour l'armée, comme pour chacun des grands intérêts du pays, la condition indispensable de toute réforme en France, c'est la monarchie ! (Lettre signée *Philippe*, datée de Woodnorton, 12 janvier).

Comment établir cette réforme du personnel ? Ceci fait l'objet d'une seconde lettre au *Temps* (10 janvier 1906) : « En premier lieu, « élever une barrière sérieuse et uniforme à l'entrée de la profes- « sion. »

On n'entrera désormais dans la carrière qu'à la suite d'un con-

cours, symétrique à l'agrégation des lycées, dont l'accès sera pareillement défendu par des conditions préalables : certificat de culture scientifique (qui supposent eux-mêmes des certificats antérieurs de culture secondaire) et certificat d'apprentissage professionnel.

C'est peut-être un peu beaucoup pour gagner cent sous par jour (ou 1.800 francs après cinq ans de stage non payé) ; mais il faut louer la commission d'avoir dressé la liste des « certificats d'ordre scientifique dont l'équivalence devrait être reconnue », ce qui ne fermera pas absolument l'entrée des places à cent sous à un orientaliste ou un docteur ès-sciences. D'ailleurs, il y aura toujours, même pour eux, un examen dit technique par devant des archi-juges-paléographes, car sans paléographie...

Je ne sais pas si ensuite les bibliothèques seront bien tenues ; mais il faut convenir que ceux là n'auront pas volé leurs places, et comme « le problème des traitements de début est posé pour l'avenir, amorcé, mais non résolu », comme, « désireux d'aboutir le plus tôt possible à des résultats positifs » — celui d'éliminer deux ou trois gens de lettres ? — la commission s'est bien gardée de recommander des mesures si inquiétantes ! les docteurs ou paléographes — (baccalauréat, puis de 3 à 10 examens, et de 3 à 8 ans d'études supplémentaires, puis stage payé ici cinq francs, pas payé ailleurs et se prolongeant des six et sept années) — les éminents, dis-je, qui parviendront à gagner 1800 francs, auront bien le droit de se reposer. Ils auront bien, comme sous l'ancien régime, *acheté* leur place.

— Êtes-vous gentilhomme ? demande M. Langlois :

« Le bibliothécaire, lui aussi, doit être, pour ainsi dire, un « *gentleman* au point de vue intellectuel, et il importe qu'il con-« naisse la théorie et la pratique de son métier, avant de l'exercer. »

La pratique, qu'on exige avant de pratiquer, n'est-elle pas un sujet de brillant examen ?

Examen dont le programme est donné par des paléographes, et dont les examinateurs sont paléographes, avancement à demi au choix désigné par un comité supérieur presque entièrement paléographique, les places de *direction* données sur désignation de l'Académie des inscriptions et belles-lettres... Tel est le système d'accaparement, — là comme ailleurs. Et ce n'est pas tout ! car il faut généraliser : toutes les bibliothèques de France — les grandes pour commencer — englobées dans ce système !

On le voit, il s'agit d'édifier un monument gigantesque et de chasser à jamais l'arbitraire ! On a même prévu la place de l'arbi-

traire, et on laisse aux gens du dehors — députés, sénateurs, conseillers municipaux, gardiens de l'intérêt public et des budgets — « étrangers aux intérêts, aux passions et aux préjugés des spécialistes », non pas une direction, mais une petite place dans un « conseil supérieur des Bibliothèques », qui ne sera pas la bonne place, mais où ils auront le droit d'approuver.

On ne doute pas que le public aura plus vite ses livres, que les achats seront mieux faits, et qu'il y aura plus d'argent pour les faire, quand tous les bibliothécaires seront des *gentlemen* mieux rétribués.

On ne doute pas aussi que la paix renaîtra quand tous les fonctionnaires sortiront du même moule, qui en fournit de si avides. Tous frères, donc plus d'intrigues !

Il y aurait cependant un moyen simple de rétablir la concorde qui ne règne pas toujours même entre paléographes. Parlons toujours, quoique cela ne serve à rien. — La paix, elle est facile, c'est l'*égalité de traitement*... Un bon comptable, qui vieillit, n'augmente pas. En quoi votre besogne qui valait 3.000 francs, et qu'un autre, vingt autres feraient pour le même prix, en vaut-elle six mille au bout de quelques années ? Que cherchez-vous tant d'histoires et de si belles hiérarchies (4 classes de sous-bibliothécaires, 6 de bibliothécaires et des stagiaires, conservateurs, inspecteurs), si c'est la paix que vous recherchez ? Comment être pacifique avec de si beaux régiments ?

M. Langlois, comme beaucoup de bons esprits, souffre de ce que le niveau des bibliothécaires se soit abaissé. Lui-même — journal le *Temps* — parle d'*épiciers*, de *bestiaux*... Et il semble que cette campagne pour le *gentleman-bibliothécaire*, se soucie moins de relever les bibliothèques, si pauvres, que les bibliothécaires, si humbles. Comment les relever *sans argent* ?

Une hiérarchie plus compliquée, des concours, une « carrière organisée » ? Mais, par Baluze ! c'est justement le fait que l'on ait vu là « une carrière » qui a livré aux « épiciers » ces emplois tranquilles, sûrs, bien chauffés. On y est tout de même mieux qu'aux Postes ou à l'hôtel de ville !

Malgré les clameurs dont elle fut saluée, la nomination de M. de Hérédia à la bibliothèque de l'Arsenal ne déshonorait pas la profession !

Il n'a pas été remplacé.

Le *Comité de défense* monte la garde. Quel ministre osera le braver ! Les protestations, d'*avance*, se pressent plus nombreuses que les pétitions !

Sans doute le ministère fait l'essai loyal...

D'un administrateur ? Non, d'aucun. Il se livre à un examen, non professionnel, ni paléographique, mais financier.

D'une enquête que je n'ai pas faite, il résulte qu'aucune protestation du public sur le manque d'administrateur à l'Arsenal n'est parvenue au Ministère (fin janvier 1906).

***

Et maintenant, s'il y a encore un poète, qu'il ose venir !

Aali ! Fuad-pacha ! Lamartine !

Un sultan (ne faisons pas de personnalités) ayant entendu quelques vers d'un poète, le nomma sur-le-champ grand vizir. Il jugea que celui qui pensait de si belles choses et les exprimait si bien devait avoir l'âme noble et l'intelligence sûre. La légende dit qu'il s'en trouva bien.

Aujourd'hui, le Grand Turc ne voudrait pas d'un poète, même comme stagiaire, dans une bibliothèque de sous-préfecture !

Eh ! bien, avant que périsse la dernière sinécure, je voudrais, comme une oraison funèbre, dire quelques paroles de regret sur cette chose du passé, tuée par l'archéologie.

C'était le seul encouragement digne de l'Etat et digne de ceux qu'il honorait. C'était la seule chose *propre*, pas avilissante, qu'on pouvait faire pour des écrivains, pour des savants.

Une fois donné, ce bienfait ne se reprenait pas. Il ne se dispersait pas au gré d'un caprice, d'une faiblesse, aux mains des créanciers. Un prix qui se renouvelait chaque mois régulièrement !

Peut-être il avait fallu l'intrigue pour l'obtenir... Mais une seule fois ! Et la chance peut suffire quand c'est une seule fois !

Il assurait la paix du travailleur. Celui-ci pouvait le recevoir même de son ennemi. C'était un marché. Il vendait quelque chose.

L'homme honorait grandement la fonction occupée. Il en faudra, des diplômes et des examens et des décorations et des relèvements de salaires pour l'honorer autant ! Elle se passait de cela et pauvre, restait enviée, par cela seul que tel ou tel l'avait remplie. Il baisse, il baisse, le niveau de ces fonctionnaires, depuis que tant d'examens se dressent à l'entrée.

La douane et l'octroi écartent certains produits.

Les sinécuristes étaient soustraits au public. Ils n'avaient plus besoin de faire des choses pour plaire, de s'avilir en travaux dits de copie, d'exciter les plus basses passions.

Ils ne faisaient rien, là où il n'y avait rien à faire. Ils n'avaient

pas besoin d'inventer un jargon spécial, de dresser des manies en principes et de simuler une science pour paraître des savants !

Ils conseillaient utilement ceux qui venaient.

Ils ne faisaient pas de catalogues. Certes ils auraient bien dû en faire quelques-uns, mais en n'en faisant pas d'inutiles, du moins, ils réalisaient de grandes économies à l'Etat.

Ils utilisaient les livres qui leur étaient confiés. En leur donnant de grandes facilités de travail, en ouvrant les bibliothèques aux gens d'études, l'Etat est plus sûr de servir la science qu'en noyant sous l'avalanche de volumes, devinés sur des textes de catalogues, l'esprit déjà troublé d'un public ordinaire.

Et, en général, ils aimaient les livres. Il arrivait même qu'ils s'y connaissaient quelquefois.

En chassant les gens de lettres des bibliothèques, le sage rapporteur du Sénat les voulut bien couronner de roses, et dit qu'il accepterait « la constitution très franche et très loyale de véritables pensions littéraires ». Mais ce fut sans demander la moindre ouverture de crédits spéciaux à cet effet, ajoutant d'un air détaché qu'il y avait déjà un budget — budget d'aumônes — au ministère.

Mais pourquoi ne pas donner de *franches pensions* aux paléographes ? Pourquoi, en faveur de leurs nobles jeux, déguiser la munificence ?

J'entends que l'Etat a une dette envers eux. Il s'engagea jadis à les placer quelque part.

Alors, qu'il soit ouvert une « école de poésie » ! l'Etat se trouvera obligé de caser ses élèves, ils auront droit à une carrière...

Mais il y a encore des écrivains qui considèrent la littérature comme autre chose qu'un métier. Ils ne pensent point qu'elle les dispense d'être des hommes, des hommes comme les autres, soumis au travail. Ils ne veulent flatter ni le public ni le pouvoir. Ils ne tiennent pas aux honneurs, qui ne les honorent point, et toute charité les humilierait. Ils ne réclament ni pension, ni prix, ni distinction spéciale, mais du travail, — et hors du travail, la liberté. Honneurs et charité leur sont moins disputés.

Tout le monde ne peut pas être menuisier. Les métiers où la journée est de huit heures sont rares en février 1906. Celui de bibliothécaire, où elle ne dépasse pas cinq heures, est enviable. Il permet à un savant, à un écrivain, de produire, tout en faisant parfaitement son métier, et la facilité qu'il offre au travail : les livres, vaut celle qu'il offre en heures. Certes, en des temps moins

avides, on voudrait qu'un tel métier soit réservé à ceux dont il pourrait servir la science ou le talent, par surcroît! Et la part y serait belle aux études historiques. Mais il faut être modeste; on demande simplement un peu moins de mépris. Que les gens qui font des livres — quand ce serait des vers — ne soient pas plus mal vus que s'ils faisaient de l'automobile, ou rien du tout! que l'on admette qu'ils puissent à leur heure être sérieux, et qu'une brochure sur l'éléphant d'Henri IV ne l'est pas plus qu'un poème.

Certes, tous le reconnaissent, les écrivains sont les premiers coupables. Leur talent ne leur conférait pas un droit à ne pas faire le métier qu'ils acceptaient. Toute la gloire de Hans Sachs n'aurait pas justifié des bottines trop étroites. Mais de là à conclure qu'ils n'ont pas droit d'être cordonniers, elle est forte, et de là à conclure que les diplômés ont ce droit, eux, que n'ont pas les poètes, de nous mal chausser, cela dépasse toute mesure et devient comique, car le ministre le plus aimable, le plus artiste, le plus cadet de Gascogne, n'aurait jamais eu plus de quatre ou cinq poètes à caser, et l'école nous en livre une vingtaine par an!

On nous rabat les oreilles de ce bibliothécaire de légende qui ne venait jamais, prétendait qu'on lui apportât son traitement à domicile et trouvait mieux « de faire de bons livres que d'en classer de mauvais. » Mais on ne nous parle pas de cet autre qui, vivant aux courses, venait chaque jour, le temps de poser un chapeau de rechange sur son bureau, simuler sa présence! et de tant d'autres qui faisaient de la calligraphie, de la bicyclette, ou telles études urgentes sur la Sainte Sandale de Nanterre, une formule de politesse gallo-romaine, le nom des propriétaires de moulins à vent dans l'arrondissement de Montreuil au XIVe siècle, quand ce n'est pas l'histoire du corset à travers les âges.

Sinécures... sinécures... — quelle bizarre idée qu'un système d'examens nous en délivrera!

Si l'École des Chartes est un titre pour être bibliothécaire, ce n'est nullement par ce qu'on y apprend. Bien au contraire. Mais réellement, elle est une recommandation parce que trois ans d'études qui passent pour arides, qui, en tout cas, veulent de l'application et de l'exactitude minutieuse, laissent espérer des gens studieux, consciencieux. On peut se tromper, comme ailleurs; mais il serait injuste de nier cette garantie. Que d'autres la valent, et principalement celle d'un passé connu, c'est vrai; mais il est indéniable que le nombre de bons bibliothécaires est un peu plus grand parmi ceux qu'on recrute dans les élèves de l'école que parmi ceux que l'on recrute n'importe où.

Que ne se contente-t-elle d'un tel hommage ! Que va-t-elle transformer une juste préférence que l'on a pour elle en injuste monopole qu'elle imposerait de force ?

Car, même pour le zèle, tous ne sont pas des modèles. Comme ailleurs il y a les petits et les grands. Hippolyte est modeste, travaille, et l'on ne dirait pas qu'il sort de cette école qui ne s'honore pas de lui. Achille est bruyant, il parle beaucoup, il écrit non moins et multiplie les notes adroites, qu'il ne signe pas. Il ne signe d'ailleurs que les discours d'enterrement : il y excelle. Bref, il se moque du public comme ferait un grand poète, — et la *Correspondance historique et archéologique* croit devoir rappeler en mars 1904 que « l'érudition n'est pas incompatible avec l'accomplissement très consciencieux de sa tâche professionnelle. »

Eh ! mon Dieu non, pas plus qu'autre chose, même la poésie.

Mais donner tout son temps aux études qu'il aime, ou aux intrigues qui le mènent à l'Institut — tout cela semble à Achille sa tâche professionnelle. Puisque c'est de l'érudition !

Un concours s'assure-t-il d'un zèle futur ? Non. D'un zèle passé, à peine, car la mémoire, la présence d'esprit assurent aux gens à concours des avantages bien connus. Tous ceux qui ont connu une administration savent le mal qu'eurent à avancer certains timides qui le méritaient cent fois : un examen barrait la porte à la justice.

Les bibliothèques sont pleines de ces travailleurs modestes, qui assurent le travail nécessaire, et que, selon M. Langlois, on traite d'épiciers. Ce sont eux qui répondent au public, tiennent les registres... font ce qu'il y a à faire. Beaucoup sortent de l'Ecole des Chartes. Ce ne sont ni les moins travailleurs, ni les moins « épiciers », si ce mot doit s'appliquer à tous ceux qui bornent leur ambition à la tâche quotidienne dont ils vivent. Ce ne sont point eux qui ont fait ce bruit, et il faut les distinguer nettement des Grands Chartistes, qui publient des travaux copieux, travaillent glorieusement dans les bibliothèques, mais travaillent fort peu pour elles, et néanmoins s'en prétendent seuls possesseurs, et nous les y voyons refuser tout service public comme indigne d'eux, affirmer une générale ignorance au nom de minuscules spécialités, chasser de l'emploi un ignorant qui se trompe sur l'année à laquelle l'imprimerie fut établie à Chablis, et demander si Verlaine n'est pas cet anarchiste qui fut dynamité au Restaurant Foyot, etc., etc.

Il est difficile de préciser certains faits sans faire de dénonciation sur les vivants et sans manquer de respect aux morts. Mais devant

la furie avec laquelle est attaqué tout savant, littérateur, politique, homme compétent en quelque matière que ce soit excepté l'unique et sempiternelle paléographie, qui se permet de briguer un emploi, même humble, il est permis à tout homme d'affirmer, sous sa responsabilité, quand il signe.

Au surplus, les rares faits cités sont déformés ; la malveillance se perdrait à rechercher les indices.

Devant cette curée aux sinécures, il me semble voir l'archéologue se dresser tel que l'intendant qui vient mettre de l'ordre dans les grandes maisons où règne le coulage. Celui-là désormais seul volera céans.

C'est vrai qu'il y a plus d'ordre : les figures sont plus longues, la cuisine plus maigre. Mais l'argent file toujours — frais d'intendant en plus.

Songez à cette haine contre M. de Bornier, qui avait gravi pourtant un à un tous les échelons de la hiérarchie, contre M. de Hérédia, archiviste-paléographe ! N'y a-t-il pas là compétition entre auteurs de « livres qui ne se vendent pas », l'ours archéologique repoussant le poétique, soit dit sans manquer au respect de ces nobles études, qui effectivement sont l'une et l'autre de peu de rapport. Oui, c'est un noble sport que l'étude des vieux textes, mais il est bien renté, et tant par fondations privées que par subventions directes ou indirectes, places, prix, honneurs, académie spéciale, musées, enseignement..., écoles spéciales, chaires à la Faculté, au Louvre, Collège de France, Hautes, très Hautes-Études... — mais enfin pas tout... Ce serait trop.

Quittons la légende du poète qui griffonne des vers sur les cahiers officiels. Ne regardez pas en haut où la gloire d'un Leconte de l'Isle, d'un Hérédia, offense les gentlemen-bibliothécaires, regardez en bas, aux cent sous par jour, ou aux stagiaires non rétribués. Vous verrez des gens de quelque mérite méprisés, tous leurs efforts raillés, la méfiance sur tout ce qu'ils touchent, vous les verrez chassés, obstinément chassés de tous les emplois où leur compétence spéciale, leur intelligence générale leur donnerait une supériorité, — et tel physiologiste célèbre retiré d'un service scientifique, tel alsacien d'une bibliothèque allemande, tel orientaliste chargé ici de la reliure et tel sourd mis en demeure de répondre au public.

Trop vrai ! Et si vraiment on a vu et l'on voit encore — bien qu'ils soient presque tous chassés — quelques gens éminents très mal faire leur besogne, avant de les juger il faudrait les entendre. Combien, découragés, mis de parti pris aux plus rebutantes beso-

gnes, jamais consultés, laissés en dehors de tout, témoins des pires âneries sans avoir le droit d'un conseil, ne se sont résignés qu'à regret à mal faire un métier qu'ils avaient choisi et qu'ils aimaient. Démissionner, faire ainsi le jeu de leurs ennemis... Non, il faut, vivre. Et ils ont la ressource de se croiser les bras !

Combien cependant ont trouvé ailleurs, là où c'était moins leur place, plus d'argent, plus d'estime, et des collègues plus accueillants! Et que d'autres furent jugés d'excellents fonctionnaires, qui passèrent mauvais du jour au lendemain, le jour où un journal apprit à ces gardiens de livres qui n'en lisent pas, que ce fonctionnaire assidu... en faisait !

***

Puisque l'on tient aujourd'hui pour démontré que les faiseurs de livres, les écrivains, n'ont aucune compétence en matière de livres, que les rapporteurs (du budget) les chassent au nom des «gens du métier, savoir technique, professionnel...» il reste à examiner cette compétence, à démontrer que les paléographes en ont une.

L'Ecole des Chartes, d'abord. On y passe trois années fort studieuses, après un concours qui porte surtout sur le latin et l'histoire.

Les connaissances scientifiques exigées au baccalauréat es-lettres sont et seront les seules qu'on aura exigées.

Sur ces trois années, une seule, la première —afin que les élèves aient le temps d'oublier—parle de bibliographie. Cours une fois par semaine, depuis novembre. Le concours de fin d'année, en 1904, comprenait cinq questions orales, cinq écrites. Une seule sur les cinq à l'écrit, sur la bibliographie, noyée sous quatre compositions, deux textes (latin et provençal) à traduire, deux à transcrire.

5° *Bibliographie*. I. Expliquer ce qu'on appelle en typographie caractère roman et caractère italique, quand et par quels imprimeurs ces caractères ont été introduits dans la typographie française. II. Cataloguer un incunable et un ouvrage moderne. Indiquer, au dos des cartes, les mots sous lesquels ces deux ouvrages peuvent être rangés dans un catalogue alphabétique des matières.

« Les mots sous lesquels... » Oui. « L'électricité appliquée à la thérapeutique chirurgicale... » est à ranger à *électricité, thérapeutique*, et *chirugicale*. Voilà ! Il n'est point question d'autre chose. Aucun classement méthodique n'est enseigné, je veux dire : *n'est admis*.

Si la seconde question ne varie pas, la première ne varie guère.

On a posé des questions sur la typographie des Alde, sur la façon de distingner un in-4° d'un in-8° au XVe siècle, etc.

Tout ceci laisse rêveur; nous sommes en 1906. La Bibliothèque nationale reçoit par an peut-être 60.000 articles nouveaux, périodiques, circulaires, documents commerciaux, administratifs, etc. C'est l'histoire de demain qu'il importe de préparer. Quinze compétences spéciales pour l'ancienne, — c'est du luxe. On nous dit que ce n'est pas assez ?

Et la province, qui n'a pas les Bibliothèques spéciales de Paris, — (arts et métiers, arts décoratifs, sociétés des ingénieurs civils, écoles des mines, de droit, etc., etc.), — la province, qui a besoin de tout — se verra-t-elle imposer, comme il l'est demandé, de la paléographie pour le commerce et l'élevage ?

De temps en temps a lieu un examen pour les bibliothèques universitaires, dont le programme est beaucoup plus sérieux que celui de l'Ecole des Chartes au point de vue du métier. C'est le plus complet dès divers examens de ce genre. Il exige tout d'abord quelque connaissance de l'allemand. Quoique cette langue figure au programme d'entrée à l'école, les archivistes-paléographes connaissent peu les langues étrangères. L'on peut citer un des examens *professionnels*, où des examinateurs remplacèrent le texte allemand obligé et le texte latin facultatif par un texte latin *obligatoire* et un texte d'une langue étrangère *facultative*. — Les archivistes brillèrent même au facultatif : un texte italien est toujours facile à lire. Les victimes, qui n'ont pas tout à fait oublié, n'ont cependant pas saisi le Conseil d'Etat !

En outre de l'allemand, des connaissances bibliographiques, le maniement des répertoires, un peu de législation et d'administration sont demandés. M. Langlois demande que ce programme soit pris pour base d'un examen sérieux barrant l'entrée dans les bibliothèques aux incapables... de passer cet examen.

Ce ne seraient pas forcément de bons employés ! Un tel examen exclurait d'abord une foule de spécialistes, capables de rendre les plus grands services. Il convient de dire que les fonctionnaires les meilleurs — je ne dis pas les plus éminents, mais les meilleurs — ne le passeraient pas. Il ferait entrer en revanche de notoires nullités, et des sinécuristes dignes d'être poètes.

Mais surtout ce programme — avec les examinateurs qu'il a — reste un programme purement, simplement *historique*. Les connaissances modernes y figurent pour zéro. Or, une grande bibliothèque est un grand corps auquel il faut des pieds autant qu'une

tête. Ce n'est pas seulement un ou deux archivistes nécessaires pour les livres anciens, des orientalistes et des polyglottes de toute sorte, il faut un administrateur qui organise, assure le respect des règlements et le zèle des employés, et il est bon qu'il ne soit pas un spécialiste, pour faire une part plus juste à chaque fonction, et tenir à ce que chacun ait et fasse sa besogne. Ajouterai-je que de bons copistes, calligraphes ou dactyles — le jour où les bibliothèques s'apercevront qu'il existe des machines à écrire et qu'il n'est pas toujours nécessaire de mobiliser une imprimerie quelquefois nationale pour tirer un papier à quelques exemplaires — sont un des éléments principaux de ces établissements. Il n'est nullement nécessaire que ce soient des *gentlemen*; en Amérique, on emploie des demoiselles auxquelles ce travail convient fort bien, et il est bizarre que le féminisme n'ait pas vu là une conquête à faire.

Certes, c'est un examen chargé, très difficile, qu'on requiert; mais ce n'est qu'un examen d'archiviste étendu. Il n'assurerait pas le zèle... Assure-t-il le savoir?

Jusqu'en 1510, oui. Inclusivement.



Pourquoi ces efforts didactiques?

Quel besoin de compliquer une hiérarchie puissante, de mettre au concours ce qui peut se mettre à l'essai?

C'est qu'il sort de l'école, chaque année, vingt archivistes-paléographes.

Et ils sont difficiles. Ils n'acceptent pas tout — surtout dans les bibliothèques où il y a gros ouvrage.

De là est venue l'idée de rejeter ces affamés sur les bibliothèques; de là, sur le tard, la création d'un cours de bibliothéconomie à l'école (un an, deux cours par semaine). De là même la création d'une science: celle des bibliothèques.

Comprenons bien cette méthode. On peut l'appeler le savantisme artificiel. Il n'y a pas un fait, dont on tire des lois, dont on tire une invention, dont on tire une exploitation, dont on tire des emplois. Il y a un emploi dont on tire une exploitation, d'où une invention, d'où des principes, et à la fin: des faits? Non, des mots, un vocabulaire technique. Que de sciences, de nos jours, n'ont pas d'autre origine!

Le curieux, c'est qu'ici, il y a peut-être une science. De sérieux efforts, en dehors des bibliothécaires, ont été faits pour créer la bibliographie.

L'Ecole des Chartes a fourni assez d'hommes éminents pour qu'on ne lui dispute pas ses titres de gloire. Leurs noms ont été copieusement énumérés à la Chambre, par M. Simyan, en y comprenant M. Hanotaux, mais en excluant MM. de Hérédia et Marcel Schwob, suspects de littérature. La prétention de tous au mérite de quelques-uns, ne lui est pas particulière. L'École des Chartes représente un temps, une révolution, une méthode. On peut n'en pas aimer l'esprit, on peut railler l'inutilité de son but, on ne peut méconnaître la valeur de la méthode, qui est celle de la vérité.

Je ne parle donc pas de l'enseignement de l'École en tant qu'enseignement vrai, de savoir désintéressé. L'École des Chartes n'est pas le Collège de France. Je parle d'une École des Chartes, où par surcroît, si on veut, on s'initie bien à la méthode historique, mais qui, c'est l'important, vous prépare de bonnes petites places tranquilles et vous dispense du service militaire.

La loi de deux ans va ôter à beaucoup de jeunes gens le goût de l'histoire. Quant à la petite place tranquille, celle d'archiviste, pour laquelle l'École tient le savoir requis, elle se faire rare : on vit bien en province, nos archivistes départementaux se portent au mieux. Et vingt jeunes, chaque année, avides, guettent leur proie, promise par l'Etat.

Il faut qu'une école mène quelque part. Hors l'ordre de Saint-Benoît, où l'on fait son salut en paléographie, le droit canon, la diplomatique, etc., n'attirent qu'un nombre restreint d'élèves bénévoles. « Sans diplôme, sans carrière, l'École des Chartes, dit M. Giry, se recrutait difficilement. »

Il existe des cours scientifiques, à Paris, de sciences plus sérieuses que l'étude du moyen-âge, qui, ne menant nulle part, sont dépourvus d'élèves. Qu'importe ! annexes d'une faculté, ils en sont la gloire, et que le professeur forme quelques disciples, c'est assez pour qu'une branche de connaissances humaines reste étudiée dans notre pays.

L'étude du moyen-âge a eu plus de bonheur, a ouvert une carrière, celle d'archiviste, et fait vivre une école spéciale. « Il a toujours semblé plus facile en France, dit M. Giry, de créer de toutes pièces des écoles spéciales que d'élargir les cadres de l'enseignement universitaire ». Situation unique, si l'on songe sérieusement au peu d'importance relative de telles sciences.

Le succès a peut-être dépassé l'attente des fondateurs. Il s'agissait d'assurer quelques élèves à des cours ardus et des archivistes aux archives. Ils sont tant aujourd'hui qu'on ne sait où les caser.

— Mais s'il y a pléthore, si l'on ne peut caser les vingt archivistes annuels, ne pourrait on les réduire à dix ?

Il ne faut jamais résoudre les questions par des objections si simples, parce qu'alors il n'y aurait plus de questions, plus de revues qui en vivent, etc. Et quel est le professeur qui diminuera de son plein gré son influence ? Ah ! le jour où chaque corporation sera dirigée par elle-même, quel frein la limitera, la réduira jamais ? La théorie des « débouchés nouveaux » s'applique là comme ailleurs. Comme ailleurs, sous peine de se réduire, il en faut trouver. L'Ecole des Chartes a colonisé les bibliothèques. Il fallait un prétexte. Eh ! qu'à cela ne tienne ! Un cours de bibliothèques a été ajouté à l'Ecole.

Mais ce cours n'est, me dit-on, que de l'archéologie supplémentaire !

On n'en disconvient pas ; en monopolisant les bibliothèques à son profit, il n'est question que d'une réorganisation de l'Ecole. Donc on reconnaît que l'Ecole n'y prépare pas. Mais on veut qu'elle y prépare.

Or, il faudrait qu'on sache que, s'il doit exister une école de préparation aux bibliothèques, rien, absolument rien, ne désigne l'Ecole des Chartes pour être celle-là. Pas plus elle que la Faculté des lettres, ou des sciences, ou de médecine. J'ose dire elle moins que toute autre, actuellement. Des générations de paléographes se sont succédé dans les bibliothèques, y ont fait ce qu'il y avait à y faire dans leur partie. Les livres anciens ont été catalogués, décrits. Un érudit, un seul, suffirait à décrire les livres anciens qu'on acquiert à Paris et ailleurs, chaque année. Une demoiselle s'était bien chargée à elle seule de décrire tous les incunables de Paris ; son travail se continue. Mais le classement des publications scientifiques, agricoles, administratives, périodiques, industrielles, musicales, etc., etc., réclame des travailleurs consciencieux et instruits.

***

Or, il y a une science de la bibliographie, une science commençante, mais qui vit par elle-même.

Mais cette science ne s'apprend pas à l'Ecole des Chartes. Il n'en a jamais été question dans ce milieu, qui l'ignore de parti-pris. Tous les efforts faits pour classer les volumes avec quelque système ont été raillés avec la plus grande légèreté, n'ont jamais été discutés sérieusement. Aucune bibliothèque publique n'en a

tenté l'application, et la bibliographie décimale a été reléguée d'emblée avec le volapück, le bollak et l'espéranto.

Le résultat est des plus nets.

Les bibliothèques en France sont absolument délaissées par les savants, auxquels elles ne rendent aucun service, si l'on excepte une science, une seule, qui n'en est pas une vraie : *l'historique*.

Ingénieurs, physiciens, médecins, naturalistes, chimistes, etc., etc., se rejettent désespérément sur des bibliothèques spéciales dont la plus riche est dans sa spécialité beaucoup moins riche que celles de l'État, et dépense dix fois moins, même proportionnellement, pour son catalogue, mais qui a un classement méthodique ou « un bibliothécaire sachant son métier », ce qui veut dire en langage courant non pas un homme capable de décrire un incunable suivant les règles, mais de donner vite aux gens, d'indiquer au besoin le livre qu'ils désirent.

On peut se faire une idée de la prédominance de l'esprit historique, en pensant qu'à la Nationale, l'Histoire de France compte 986 divisions, tenues à jour, pourvues de tables et de cinq suppléments, que récemment sept volumes parurent sur les *Factums antérieurs à la Révolution*, et que 24 volumes ont mené à la lettre C un *Catalogue général* d'auteurs où les attributions d'ouvrages et identités d'éditions ont fait l'objet des plus savantes recherches. Or une seule science, la Médecine, y fut pourvue d'un catalogue méthodique ; les Belles-Lettres n'en eurent point depuis le XVIII[e] siècle, et les beaux-arts, les arts et métiers, l'industrie, la mécanique, la Bourse, les indicateurs de chemins de fer, prospectus, compte-rendus de sociétés, annuaires, tarifs... etc., etc... se trouvent... — sont mis, du moins — dans une seule série.

Si quelque « professionnel » vient à lire ceci, il ne cherchera pas si exactement, on y peut trouver les livres, ou dans quel temps. — S'ils y sont, on finirait bien, à tâtons, par trouver. — Mais il me montrera l'inexactitude qu'il y a à faire rentrer dans les « arts et métiers » les voies et communications, prouvera que les voies romaines et celles du Grand Roi, voire l'inauguration des chemins de fer jusque vers 1850 sont classés exactement dans des subdivisions de l'Histoire de France. Ce n'est qu'après, étant trop — donc plus utiles — qu'ils ont été jugés *indignes* de l'Histoire et jetés au tas.

Eh bien ! pendant ce temps, ce que l'Etat ne fait pas, l'industrie privée le fait.

Il est non moins utile à l'Etat d'avoir un bon catalogue de chi-

mie que des catalogues d'incunables, et même, comme on ne fabrique plus d'incunables qu'à New-York, c'est plus utile pour les individus français.

Je me hasarde à dire que les cours de l'École des Chartes ne préparent point du tout à le faire. Je vais plus loin. Ils préparent tout spécialement à ne pas le faire, car délivrant un diplôme de soi-disant bibliothécaire à des gens qui n'ont pas tout à fait le savoir en cette matière d'un bon élève des écoles primaires, ils contribuent à perpétuer l'ignorance dans nos bibliothèques, et à les vouer de plus en plus aux « sciences de curiosité ».

Nuisible, oui, par la persistance à faire des travaux « d'art » — et à les refaire quand ils étaient déjà faits — alors que les besognes urgentes attendaient.

Pendant que des centaines de mille francs s'engouffraient à éplucher des signatures d'écrivains qu'on ne lira plus, des associations, des Instituts se formaient, librement, sans subvention, pour donner au monde la Bibliographie que les bibliothécaires ne lui donnent pas.

Les principales sciences sont pourvues aujourd'hui d'une bibliographie, complète, internationale, annuelle, en trois séries, — sujet, titre, auteurs, — avec traductions en plusieurs langues, avec dépouillement des périodiques, si bien qu'il suffirait à une bibliothèque d'ajouter ses cotes à ces ouvrages pour avoir un catalogue.

Il est aussi des *Instituts bibliographiques* qui fournissent aux savants, aux médecins surtout, ces renseignements que les Bibliothèques ne leur donnent pas, entreprises commerciales, auxquelles je n'ai pas à faire de réclame, mais qui gagnent de l'argent à vendre ce que l'Etat prétend donner gratis.

L'industrie privée ne peut pas tout faire. Par le dépôt légal, l'Etat reçoit une foule de publications qu'il serait nécessaire que l'on pût connaître. Le commerce, l'industrie, le travail, comme les sciences, ont besoin de renseignements précis, nouveaux, les tout derniers. Pas un effort n'est fait dans ce sens. Bien loin de là ! Si quelque bibliothèque pratique se fondait, un *règlement*, une loi, interviendrait, et un archéologue dirait : ceci est à moi.

L'on me cite la ville de ***, toute industrielle, et qui ne figurait pas sur les cartes, il y a cent ans. Cette ville a une assez grosse bibliothèque et un bibliothécaire dont les travaux archéologiques sont estimés, et qui brigue l'Institut. Il a su intéresser à son affaire de gros commerçants. Il y a une « société archéologique », un bulletin, et l'on espère trouver des origines à la ville, car son nom

pourrait bien venir d'une ancienne fontaine et Charlemagne a passé par là.

Cette bibliothèque — dont le catalogue a coûté cher à imprimer — ne contient ni l'*Engeneering*, ni les revues métallurgiques, ni même les plus récents ouvrages de vulgarisation sur les forges et usines qui font la fortune du pays.

Réponse : ces ouvrages ne sont jamais demandés.

Sans chercher si le rôle des bibliothèques ne serait pas justement d'attirer, de provoquer certaines études, on peut se dire que les populations sont stupides, arriérées, etc...

Mais le cercle catholique d'ouvriers, d'une part, un groupe socialiste assez violent, d'autre part, une petite bibliothèque de quartier fondée par un particulier et tenue par un vieux militaire, prêtent à domicile quelques ouvrages professionnels que la bibliothèque de la Ville ne possède pas. D'ailleurs les règlements, bulletins à remplir, parapluies au vestiaire et parquets miroirs, sont là pour effrayer. Quant aux « bourgeois », ils vont souvent à Paris, n'est-ce pas ?



Il ne faut pas tout de même nous en conter ! La part qui revient à la « science » n'est pas grande dans le métier. On ne sort pas son savoir tous les jours quand on en a, et pourvu qu'on soit diplômé, on y passe fort bien sa vie sans s'apercevoir qu'on n'en a aucun. Les vertus du bibliothécaire sont ordre, zèle, application ; et la grande pratique du métier. On dit trop « exactitude », je voudrais qu'on dise aussi « rapidité ».

Aucun examen ne s'assure de ces mérites ; et plus d'un dispense de les avoir.

Il est évident que « relever la fonction » consiste, en bon français, à faire payer à l'Etat les choses plus cher qu'elles ne valent. Mais sur les gros budgets cela ne se voit pas bien. Prenons les petits.

L'intérêt général n'est pas d'avoir des bibliothèques décoratives, mais des bibliothèques utiles, et des bibliothèques *nombreuses*. Le bibliothécaire-gentleman est cher ; toutes les villes ne peuvent pas s'en payer. Le renchérissement de l'espèce bibliothécaire n'est nullement à souhaiter. Il la faudrait vulgariser au contraire ! Pensez-vous à cette absorption par un mandarinat de toutes les bibliothèques des villes ! Obligatoirement ! quoi ! une commune ne pourra donner un supplément de quelques cent francs à un instituteur, un vieux soldat, pour lui tenir sa librairie, à temps perdu ? —Mais [pas de beau catalogue... — Et si la ville aime mieux

acheter un peu plus de livres ? Les achats sont faits par des commissions locales, dont les fonctions sont gratuites, qui connaissent les goûts, les besoins du pays. Imposer l'archiviste, c'est dégoûter le pays de sa bibliothèque.

La main mise des archéologues sur les musées et bibliothèques n'est pas encore complète, mais il existe un parti, qui s'organise, une petite franc-maçonnerie, sans rien d'occulte d'ailleurs, qui vise à l'accaparement des établissements scientifiques dépendant de l'Etat.

Des esprits libéraux, des rapporteurs du budget même ont été éblouis par les noms de savants incontestés et d'une grande honorabilité qui défendaient là leurs élèves, et les mots de « gens de métier, savoir professionnel, connaissances techniques, sinécures, arbitraire gouvernemental » ont fait leur conviction.

Il s'agissait uniquement de remplacer la sinécure littéraire par la sinécure archéologique, de favoriser le moyen-âge aux dépens d'autres époques, de placer le résidu d'une école qui attire trop d'élèves (alors qu'il serait si simple d'en diminuer le nombre) — et de lui livrer l'Administration, pour laquelle nulle capacité ne les appelle, mais qui assurerait l'uniformité de recrutement.

Non ! cent fois non ! il faut résister ouvertement. Il faut louer l'arbitraire gouvernemental qui rétablit un peu de liberté devant l'arbitraire systématique des trusteurs. Il faut laisser les Académies à leur prix, à leurs études, et ne pas les mêler à la vie courante, où elles n'apportent qu'un esprit de réaction. Il faut que non seulement les gens de lettres, mais les gens de goût, et surtout les savants de toute sorte, et pas seulement les historiques, réclament leur droit à jouir des bibliothèques, et aussi le public, les commerçants, les industriels, qui ne se doutent pas encore des services qu'une bibliothèque bien tenue pourrait leur rendre.

Eugène MOREL.

LETTRES DE BAUDELAIRE

A POULET-MALASSIS

ET A CHARLES ASSELINEAU

(2)

I

A Poulet-Malassi

18 août 1860.

Mille remerciements.

Vous pouvez maintenant deviner quand je serai chez vous. 2 jours pour emplettes, visites, Grandguillot, etc., 1 jour de voyage, 2 jours à Honfleur (je supprime Flaubert), 1 jour de voyage.

Total : 6 jours.

On peut bien dire que les *Paradis* ont marché tout seuls, car il n'y a pas eu un article vraiment fort. L'Intérieur a refusé l'estampille à cause de la *grande folie de la morale*, terme appliqué au sieur Pontmartin.

Avant de partir, je vais essayer, par mes relations, de faire revenir les gens sur cette mesure. Si Pincebourde m'avait expliqué les choses à temps, il n'y aurait peut-être pas eu d'échec.

Il m'a parlé de son congé. J'étais obligé de le voir ce matin, parce que j'avais, à ce qu'il paraît, déposé plus d'argent qu'il ne fallait pour le dernier billet. Cette phrase théâtrale est sortie de sa bouche : « *Après avoir passé ici les trois plus belles années de ma vie...* » Tout de suite, un contre-Pincebourde s'est dressé dans

ma tête, qui, dans la librairie Malassis, aurait passé ces trois années dans les jouissances frénétiques d'une existence orageuse (1).

Mais reste votre santé, voilà le grand point...

J'ai rencontré hier D..., qui m'a dit que, dans son feuilleton sur *les Excitants*, il avait glissé une page sur les *Fleurs du Mal*, mais que M. de Sacy l'avait biffée tout entière, en disant : « Comment un journal comme les *Débats* pourrait-il parler d'un livre flétri par les tribunaux ! »

Tels sont les amis de notre ami Asselineau.

Tout à vous, à bientôt.

Août 1860.

Voilà encore le frontispice à l'horizon. Je suis perdu. Comment pouvez-vous avoir encore confiance dans une interprétation d'une idée quelconque par un artiste quelconque ? Bracquemond va s'acharner à conserver ce qu'il pourra de sa planche. Ces fleurs étaient absurdes. Encore aurait-il fallu consulter les livres sur les analogies, le langage symbolique des fleurs, etc.., Voulez-vous accepter un bon conseil, sérieusement ?

Si vous tenez absolument à un frontispice, coupez proprement avec des ciseaux l'image de Langlois, et demandez à Bracquemond un *fac-simile*, strictement, rien de moins, rien de plus ; le squelette, les branches, le serpent, Adam, Ève, tout. Seulement par ce moyen vous arriverez à quelque chose. *Qu'il ne se permette pas d'ajouter quoi que ce soit.*

Ce frontispice n'est plus le nôtre ; mais il va au livre d'une façon telle quelle ; il a ce privilège de pouvoir s'adapter à n'importe quel livre, puisque toute littérature dérive du péché. — Je parle très sérieusement.

Si vous ne faites pas cela, vous n'obtiendrez que des absurdités.

Au lieu de cela, que faites-vous ?

Vous offrez à l'esprit de Bracquemond une combinaison qui restera toujours obscure pour lui. Vous vous exposez de nouveau au même danger, le danger de n'être pas compris (il ne sait pas ce que veut dire : Squelette arborescent, puisqu'il n'a pas même voulu s'astreindre à votre croquis), jamais il ne pourra représenter les péchés sous forme de fleurs.

(1) Il n'est que juste de remarquer ici que Pincebourde, lequel ne pouvait ignorer les sentiments de Baudelaire à son endroit, s'en vengea en publiant *Souvenirs, Correspondances*, l'un des premiers hommages livresques qui aient été rendus à la mémoire du poète.

Croyez-moi, coupez la page de votre livre et vous la recollerez délicatement plus tard. Insistez vivement sur ceci, qu'il faut *copier strictement toute* l'image, *et ne rien ajouter*, et *ne rien changer*.

Il voudra conserver une partie de son squelette, dont les proportions sont détestables, dont les jambes marchent (pourquoi ?) et dont le bassin est en partie caché par les fleurs. Enfin, il ne pourra jamais adapter des branches aux bras, puisque les mains arrivent à l'extrême limite de la page.

Croyez-moi : *rien* ou la *copie servile* de l'image macabre de Langlois.

Je suis convaincu qu'au moment présent, Bracquemond n'a pas pu réussir encore à vous comprendre. Pour le livre de critique :

Oui, sans doute. Les deux derniers morceaux, *Guys* et les *Peintres Philosophes* (1) vont paraître.

Je *m'attendais* à votre hypothèse finale à propos de la philosophie de l'histoire. Je connais votre esprit comme s'il était mon fils. Je crois que c'est en vous un vieux reste des philosophies de 1848. D'abord, ne saisissez-vous pas par l'imagination que, quelles que soient les transformations des races humaines, quelque rapide que soit la destruction, la nécessité de l'antagonisme doit subsister, et que les rapports avec des couleurs ou des formes différentes, restent les mêmes ?

C'est, si vous consentez à accepter cette formule, l'harmonie éternelle par la lutte éternelle. Ensuite, je crois (à cause de l'unité absolue dans la cause créatrice) qu'il faudrait consulter sur votre hypothèse un philosophe naturaliste, comme mon cousin par exemple ; vous figurez-vous qu'une race quelconque d'animaux puisse absorber les autres races ? Et dans votre idée d'absorption de tous les peuples par un seul, ne voyez-vous pas que l'homme, animal suprême, devrait même absorber tous les animaux ? — Enfin, s'il est vrai que beaucoup de races (d'animaux) ont disparu, il est vrai aussi que d'autres sont nées, destinées à manger leurs voisines ou à être mangées par elles ; — et il est vrai aussi que si des races d'hommes (en Amérique par exemple) ont disparu, d'autres races d'hommes sont nées, destinées à continuer la lutte et l'antagonisme, suivant une loi éternelle de nombres et de forces proportionnels. Vous connaissez le but de saint Augustin adopté maintenant par les docteurs de la création spontanée des animal-

(1) Les *Peintres philosophes* n'ont jamais paru. Mais on a trouvé dans les papiers de Baudelaire un manuscrit de quelques pages visiblement imparfaites, qui a été imprimé dans le tome II des Œuvres complètes, sous le titre : *L'Art philosophique*.

cules : *Dieu crée à chaque seconde de la durée.* Il en faut conclure que la lutte continue à chaque seconde de la durée.

Vous me contraignez ainsi à faire le philosophe et à me jeter dans des questions que je n'ai pas étudiées.

Je reviens aux *Fleurs* : UN CARACTÈRE PLUS GROS QUE L'ANCIEN, je vous en prie ; et je reviens au terrible Bracquemond.

« Je lui ai laissé *carte blanche* dans ces limites :

Un squelette arborescent, l'arbre de la science du bien et du mal à l'ombre duquel fleurissent les sept péchés capitaux sous la forme de plantes allégoriques.

« Je l'ai engagé à se reporter par l'arbre à la *gravure excellente* que nous connaissons »

On lui a déjà expliqué ce que c'était qu'un squelette arborescent et vous voyez comme il l'a compris. *Arbre de la science du bien et du mal* ne contient pas pour lui un sens plastiquement clair.

Vous l'avez et nous l'avons déjà *engagé à se reporter à l'excellente gravure que nous connaissions*, à quoi cela a-t-il servi ?

Il faut qu'il la décalque, qu'il l'imite, qu'il la copie, dans sa *totalité* et dans ses *minuties*.

Tout à vous.

Et vous lui laisseriez *carte blanche !*

J'ai rencontré Ferrari qui avait profité d'un congé pour quitter le Parlement et venir ici. Il m'a semblé qu'il s'intéressait plus vivement à la vente de ses livres qu'à l'unification italienne. Il m'a semblé aussi qu'il était prêt à toute combinaison et à entrer à volonté dans un ministère Cavour, dans un ministère Garibaldi, dans un ministère Mazzini.

Moi, je lui ai donné le conseil de se faire ministre de l'empereur du Maroc ; il a beaucoup ri ; mais croyez qu'il n'en serait pas éloigné.

Bons mots récents de la stupidité parisienne :

« Garibaldi est plus qu'un officier très brave et très habile, c'est une Religion ! » (Paul Meurice).

« C'est Garibadi qui est orthodxe et c'est le pape qui est hérétique ! » (Louis Jourdan) (1).

« En voilà [un] qui est bougrement fort et qui va vous balayer tout ça proprement. Avant deux mois, je fais le pari qu'il sera à Vienne. (Matthieu) (2).

(1) Rédacteur du *Siècle*.

(2) Le Chansonnier.

A propos des abeilles :

« Ces chères petites républicaines !... » (Léon Plée) (1, 2).

8 Septembre 1860.

Mon cher ami, j'ai déjà reçu hier soir 7, une réclamation de M. Bichet. Il se montre un peu pressé, il est vrai ; mais c'est qu'il a besoin de cela demain au soir.

G... m'avait offert de *faire faire* les fonds de la baraque de Polichinelle, pour Duranty, parce que, disait-il, leur maison ne pouvait pas se charger *elle-même* d'une affaire aussi petite ; mais quand il a appris que Duranty cherchait à faire élargir son privilège et à fonder, au lieu d'un théâtre *enfantin*, un vrai théâtre machiné, avec trucs, pour pantomimes jouées par de véritables comédiens (reconnaissez-vous l'influence Champfleury ?), il a retiré sa parole. Je ne sais pas pourquoi Duranty n'a jamais voulu aller le voir. Je ne vous raconte cette histoire que comme échantillon de la facilité de G*** à entrer dans les affaires.

J'ai deux questions à vous faire : 1° Si la chose réussit (et je crois sentir qu'elle va réussir) et si votre beau-frère, intimidé par cet élargissement de commerce, refuse son assentiment, pouvez-vous compter sur l'influence morale de votre mère ? 2° Si vous réussissez, que voulez-vous faire ? Avant tout, prenez bien garde de tomber dans le rêve d'une fabrication démesurée, à bas prix ; votre originalité doit se placer ailleurs, et vous savez que la tendance générale est à hausser les prix.

Le livre à 20 sols est le fléau des maisons Lévy et Bourdilliat. Si l'un de ces messieurs consentait à cesser le premier, l'autre serait délivré. Ils se font un mal réciproque, voilà tout.

Je crois que c'est là une question très importante : *se faire une spécialité.* Par le livre à 5 francs, livre à 3 francs et le livre à 2 francs, vous pouvez former une collection importante d'ouvrages bons ou passables et bien fabriqués.

Je dois vous dire que toutes ces réflexions me viennent en me souvenant de quelques mots que m'a dit Delvau relativement à vos futures ambitions. Autant que je puis me souvenir, Delvau me disait que vous vouliez fabriquer beaucoup à très bas prix, je crois que ce serait votre ruine.

Et une boutique ? autre question. Il y a ce très grand avantage que cela multiplie vos rapports et que comme vous vendriez les

(1) Rédacteur du *Siècle*.

(2) Des fragments de cette lettre ont été donnés par M. Eugène Crépet.

livres des autres, les autres seraient obligés de vendre les vôtres.

J'ai rencontré hier Bracquemond. Je lui ai demandé si vous lui aviez écrit de nouveau. Il m'a dit que non. Alors, j'ai pris la liberté de l'informer moi-même que je le débarrasserais de l'ennui de penser à des *Fleurs*, et qu'il était prié simplement de *copier* dans sa totalité l'estampe en question. Donc, il vous attendra. D'ailleurs, on a refusé de lui prêter le livre dans l'endroit que vous lui avez indiqué.

Tout à vous, écrivez-moi, je suis inquiet.

J'ai découvert chez un affreux marchand un dessin à la plume de Delacroix.

Juin 1865.

Lisez pour vous amuser le délicieux petit article de Joly, dans le *Sancho* (1) sur votre procès.

Ce naïf garçon est convaincu, d'ailleurs, que *Hic, Hæc, Hoc* (ouvrage mentionné dans le réquisitoire), est de Mérimée. Il est également convaincu qu'il y a qu'un sénateur du Second Empire qui puisse employer ses loisirs à de pareilles ordures.

Il paraît que *Hic, Hæc, Hoc* est un ouvrage en trois volumes. Trois heures durant, Joly a dégueulé de la morale. Il ignore que vous êtes en cause, et n'a même pas pensé à me demander comment j'étais si bien informé.

Mardi 18 novembre 1862.

Mon cher, pardonnez-moi de n'être pas encore allé à la Préfecture. Les journées sont si brèves; chaque jour, il y a des épreuves à corriger, des courses à faire.

Dimanche dernier au soir, j'ai rencontré Hetzel qui m'a dit en grande confidence : « Malassis est à Clichy (2). » Je me suis mis à rire, et quand il m'a demandé qui avait fait cela, et que je lui ai appris, il m'a dit : « Vous me recommandez donc les ennemis de vos amis. C'est à cause de vous et pour vous être agréable que j'ai commandé trois livres à cet animal-là. » Ensuite, il m'a très longuement et très minutieusement parlé de votre position et m'a affirmé que la prison (même pour dettes) était un symptôme grave. Je vous transmets nettement la chose, et je dois ajouter qu'il a montré pour vous la plus vive sympathie.

(1) Journal qui paraissait à Bruxelles.

(2) On sait que Malassis fut plusieurs fois emprisonné pour dettes.

Mais il vient de m'arriver tout à l'heure quelque chose d'assez extraordinaire. — Un de nos amis, que X... (1) veut faire mettre à Clichy, m'a prié d'intervenir, en me chargeant de propositions fort acceptables. X... m'a nettement refusé ; mais il était fort calme, quand tout à coup la créature est entrée, et aussitôt qu'elle m'a vu, elle a été prise d'une fureur inexprimable. X..., un peu honteux, a essayé de lui expliquer qu'il était question d'autre chose. Rien n'y a fait; elle n'a pas cessé de me provoquer par toutes sortes d'insolences. Quand sont venus les gros mots relativement à vous, je lui ai expliqué froidement que les gens bien élevés, quand ils avaient du mal à dire de quelqu'un, évitaient de le dire devant les amis de celui-là, que d'ailleurs j'étais venu pour autre chose, etc.

« Mais enfin, il est en prison, lui et deux de ses complices. » J'ai répondu : je le sais (sauf la question des complices). Mais ce qu'il y a de fort singulier, c'est que pendant que je comprenais *Clichy*, elle voulait dire *Mazas*. Je ne peux pas vous donner une idée de cette scène; il faudrait la mimer. Je me sentais froid de haine; mais l'amour de ma dignité l'a emporté.

Mais ne voilà-t-il pas tout à coup que X..., calme et même embarrassé jusqu'alors, enivré sans doute par les effroyables cris de cette vieille... s'est mis aussi à crier sans savoir pourquoi, — car je n'étais pas venu pour parler de vous et je n'avais rien dit de vous.

Alors, je me suis levé, j'ai salué X... et il m'a accompagné. Et puis, la porte s'est fermée violemment avec de vagues imprécations relatives à moi. C'était encore la demoiselle furieuse probablement de ce que j'avais évité de la saluer.

J'espère que X... aura l'esprit de m'écrire une lettre d'excuses. S'il ne le fait pas, je trouverai peut-être le temps de lui donner une leçon.

En sortant de chez lui, mon cher, j'avais froid et chaud. J'ai été obligé d'entrer dans un café. Quel repaire de fous et de coquins!

Voyez si vous pouvez comprendre, expliquer tant de folie, et surtout si vous avez à dire quelque chose contre eux, ne faites plus le généreux, c'est trop absurde.

Jamais de la vie personne n'a osé me parler en face comme cette vieille stryge. C'est inouï.

Tout à vous. Un mot de réponse.

(1) Le lecteur devinera aisément quelle considération nous a conduit à remplacer ici par un X... le nom du romancier-imprimeur dont il est question. Disons seulement que celui-ci avait eu, en sa seconde qualité, de graves démêlés avec Poulet-Malassis.

CAFÉ DE PARIS
DAVID
Limonadier de la Planchette
HONFLEUR

Samedi 8 juillet 65
Honfleur.

—

Mon cher ami,

Vous aurez ma lettre demain soir, c'est-à-dire la veille du délai fixé par vous. Cependant, ne livrez pas la créance à Pincebourde, à moins qu'il ne vous soit tout à fait indifférent de me mettre dans une situation atroce.

Je crois que vous aurez très prochainement vos 2,000 francs. Je ferai mes efforts pour qu'on vous les envoie le 11. Maintenant, il ne s'agit plus pour moi que de dénicher la somme nécessaire pour me délivrer de la Belgique.

Je suis arrivé à Paris, le 4 au soir, j'ai vu la personne chargée des intérêts de ma mère (M. Ancelle, maire de Neuilly, avenue de la Révolte.) Je lui ai raconté mon cas vis-à-vis de vous; votre besoin d'argent, la situation où je me trouverais si j'étais en face d'un spéculateur rigoureux et malintentionné, etc... enfin combien c'était pressé.

Cette conversation avait lieu le 6 au soir. Le 7, je suis parti pour Honfleur, et hier soir, bien que je fusse résolu à ne plus faire à ma mère une de ces déplorables confidences, la chose en question est venue dans la conversation; je ne lui ai rien demandé; c'est elle qui, spontanément, m'a dit : « Il faut sortir de là. Grâce à toi, je suis très gênée. Je ne puis pas payer 5.000 francs, pas même 2.000. Mais, je vais prier instamment M. Ancelle de me prêter l'argent pour détruire l'effet possible de cette créance, et toi tu paieras les 2,000 francs restants, plus tard, quand tu pourras. » Ainsi, en deux minutes, a été résolue une affaire qui me donnait le frisson chaque fois que j'y pensais.

Ma mère a écrit aujourd'hui à ce monsieur, que d'ailleurs je reverrai en traversant Paris. Il est impossible, je présume, qu'il résiste à un désir de ma mère aussi formellement exprimé mais voilà *le hic, il est peut être sans argent*; il lui faudra peut être, lui aussi, emprunter ou déplacer, que sais-je? De plus, il est fort chargé d'affaires, et un peu lent par profession. Or, c'est demain le 9! — Mais comptez sur moi pour le talonner.

Je ne vous demande pas de réponse. La réponse se croiserait sans doute avec moi. Je repars pour Paris demain; je crois que je serai à Bruxelles le 12.

M. Ancelle, que je reverrai, a votre nom, cela va sans dire; mais je ne me souviens pas si je lui ai donné votre adresse à Bruxelles.

Vous avez sans doute vu Bracquemond. J'ai appris son départ par madame Meurice.

Je ne vous rapporte pas cette fois vos esquisses et vos dessins. Je suis trop ahuri pour faire des emballages.

Tout à vous.

J'ai vu Hetzel, qui ne s'occupe plus que de ses livres pour les enfants, et qui me réclamera 1.200 francs quand j'aurai trouvé un autre éditeur, lequel, je l'espère, ne sera pas Pincebourde.

II

A Charles Asselineau (1)

Jeudi 13 mars 1856.

Mon cher ami, puisque les rêves vous amusent, en voilà un qui, j'en suis sûr, ne vous déplaira pas. Il est cinq heures du matin, il est donc tout chaud. Remarquez que ce n'est qu'un des mille échantillons dont je suis assiégé, et je n'ai pas besoin de vous dire que leur singularité complète leur caractère général, qui est d'être absolument étranger à mes occupations ou à mes aventures personnelles, me poussant toujours à croire qu'ils sont un langage hiéroglyphique dont je n'ai pas la clef.

Il était (dans mon rêve) deux ou trois heures du matin, et je me promenais seul dans les rues. Je rencontre Castille qui avait, je crois, plusieurs courses à faire, et je lui dis que je l'accompagnerai et que je profiterai de la voiture pour faire une course person-

(1) On sait que Ch. Asselineau, comme Poulet-Malassis, fut l'un des plus intimes amis et confidents de Ch. Baudelaire. Quand le poète des *Fleurs du Mal* fut conduit à sa dernière demeure, Asselineau, après Banville, parla sur la tombe encore ouverte. C'est lui qui dirigea la publication des œuvres complètes de son ami, et, dès 1869, il consacrait à sa mémoire une biographie importante : CHARLES BAUDELAIRE, *sa vie, son œuvre* (Alphonse Lemerre).

Consulter sur Ch. Asselineau la notice très documentée de M. Maurice Tourneux, placée en tête du *Catalogue de la Bibliothèque Romantique de feu Charles Asselineau*, Paris, 1875.

nelle. Nous prenons donc une voiture. Je considérais comme un *devoir* d'offrir à la maîtresse d'une grande maison de prostitution un livre de moi qui venait de paraître. En regardant mon livre, que je tenais à la main, *il se trouva* que c'était un livre obscène, ce qui m'expliqua la *nécessité* d'offrir cet ouvrage à cette femme. De plus, dans mon esprit, cette nécessité était au fond un prétexte, une occasion de   en passant une des filles de la maison, ce qui implique que, sans la nécessité d'offrir le livre, je n'aurais pas osé aller dans une pareille maison.

Je ne dis rien de tout cela à *Castille*; je fais arrêter la voiture à la porte de cette maison, et je laisse Castille dans la voiture, me promettant de ne pas le faire attendre longtemps.

Aussitôt après avoir sonné et être entré, je m'aperçois que ma   par la fente de mon pantalon déboutonné, et je juge qu'il est indécent de me présenter ainsi, même dans un pareil endroit. De plus, en me sentant les pieds très mouillés, je m'aperçois que j'ai *les pieds nus*, et que je les ai posés dans une mare humide au bas de l'escalier. Bah ! me dis-je, je les laverai avant de   , et avant de sortir de la maison. — Je monte. — A partir de ce moment, il n'est plus question du livre.

Je me trouve dans de vastes galeries, communiquant ensemble, — mal éclairées, — d'un caractère triste et fané, — comme les vieux cafés, les anciens cabinets de lecture ou les vilaines maisons de jeu. Les filles, éparpillées à travers ces vastes galeries, causent avec des hommes, parmi lesquels je vois des collégiens. — Je me sens très triste et très intimidé : je crains qu'on ne voie mes pieds. Je les regarde, je m'aperçois qu'il y en a un qui porte un soulier. — Quelque temps après, je m'aperçois qu'ils sont chaussés tous deux. Ce qui me frappe, c'est que les murs de ces vastes galeries sont ornés de dessins de toutes sortes dans des cadres. Tous ne sont pas obscènes. Il y a même des dessins d'architecture et des figures égyptiennes. Comme je me sens de plus en plus intimidé, et que je n'ose pas aborder une fille, je m'amuse à examiner minutieusement tous les dessins.

Dans une partie reculée d'une de ces galeries, je trouve une série très singulière. Dans une foule de petits cadres, je vois des dessins, des miniatures, des épreuves photographiques. Cela représente des oiseaux coloriés avec des plumages très brillants, dont l'œil est *vivant*. Quelquefois, il n'y a que des moitiés d'oiseaux. — Cela représente quelquefois des images d'êtres bizarres, monstrueux, presque amorphes, comme des *aérolithes*. — Dans un coin de chaque dessin il y a une note. — *La fille une telle, âgée de... a donné le*

jour à ce fœtus en telle année, et d'autres notes de ce genre.

La réflexion me vient que ce genre de dessins est bien peu fait pour donner des idées d'amour. Une autre réflexion est celle-ci : il n'y a vraiment dans le monde qu'un seul journal, et c'est le *Siècle*, qui puisse être assez bête pour ouvrir une maison de prostitution et pour y mettre en même temps une espèce de musée médical. — En effet, me dis-je soudainement, c'est le *Siècle* qui a fait les fonds de cette spéculation de b....., et le musée médical s'explique par sa manie de *progrès*, de *science*, de *diffusion des lumières*. Alors je réfléchis que la bêtise et la sottise modernes ont leur utilité mystérieuse et que souvent ce qui a été fait par le mal, par une mécanique spirituelle, tourne pour le bien.

J'admire en moi-même la justesse de mon esprit philosophique. Mais parmi tous ces êtres, il y en a un qui a vécu : c'est un monstre né dans la maison et qui se tient éternellement sur un piédestal. Quoique vivant, il fait donc partie du musée. Il n'est pas laid. Sa figure est même jolie, très basanée, d'une couleur orientale. Il y a en lui beaucoup de rose et de vert. Il se tient accroupi, mais dans une position bizarre et contournée. Il y a, de plus, quelque chose de noirâtre qui tourne plusieurs fois autour de lui et autour de ses membres, comme un gros serpent. Je lui demande ce que c'est; il me dit que c'est un appendice monstrueux qui lui part de la tête, quelque chose d'élastique comme du caoutchouc, et si long, si long, que s'il le roulait sur sa tête comme une queue de cheveux, cela serait beaucoup trop lourd et absolument impossible à porter; — que, dès lors, il est obligé de le rouler autour de ses membres, ce qui, d'ailleurs, fait un plus bel effet. Je cause longuement avec le monstre. Il me fait part de ses ennuis et de ses chagrins. Voilà plusieurs années qu'il est obligé de se tenir dans cette salle sur ce piédestal, par la curiosité du public. Mais son principal ennui, c'est à l'heure du souper. Étant un être vivant, il est obligé de souper avec les filles de l'établissement, — de marcher en chancelant, avec son appendice de caoutchouc, jusqu'à la salle du souper, — où il lui faut le garder roulé autour de lui, ou le placer comme un paquet de cordes sur une chaise, car s'il le laissait traîner par terre, cela lui renverserait la tête en arrière. De plus, il est obligé, lui petit et ramassé, de manger à côté d'une fille grande et bien faite. — Il me donne, du reste, toutes ces explications sans amertume. — Je n'ose pas le toucher, mais je m'intéresse à lui.

En ce moment (ceci n'est plus du rêve), ma femme fait du bruit avec un meuble dans la chambre, ce qui me réveille. Je me réveille fatigué, brisé, moulu par le dos, les jambes et les hanches. — Je

présume que je dormais dans la position contournée du monstre. — J'ignore si tout cela vous paraîtra aussi drôle qu'à moi. Le bon *Minot* serait fort empêché, je présume, d'y trouver une adaptation morale.

Tout à vous,

II

20 février 1859.

Mon cher, je vous serais très obligé de me dire si ma *Danse Macabre* (1) a paru avec la *Dédicace à Christophe ?* Cela aurait dû paraître dans le numéro du 15. (Je n'ai pas reçu un mot de Calonne à qui j'ai retourné les épreuves).

Pouvez-vous passer à l'imprimerie Ducessois et dire qu'il ne faut pas trop tarder pour les épreuves du Gautier ? (2) Comme cela a été écrit avec une rapidité de démon, il est bon que je le revoie à loisir. Or, un petit retard de ma part dans le renvoi de l'épreuve, ajournerait encore l'apparition. Ils ont eu très largement le temps de composer. Rappelez-leur qu'il faut m'envoyer le tout, placard et manuscrits, sous bandes croisées, avec la rubrique *Papiers d'affaires*, à M... de la part de M..., et affranchir. Insinuez en même temps qu'il serait très important pour le lecteur, pour le journal et moi, que tout parût d'un seul coup, quelle que soit la longueur : cela est fait pour être en une seule séance.

Bonjour à Gardet (3), à Wallon (4), à Sasonoff (5), à Babou, à Boyer (6). Dites à la Madelène (7), que je viens d'écrire quelques impiétés voltairiennes. J'en rougis peut-être. Par bonheur, c'est en style lyrique.

(1) Pièce CXXI des *Fleurs du mal* (édition définitive, Calmann Lévy, éd.). Elle parut d'abord dans la *Revue Contemporaine*, deuxième série, tome VIII, mars 1839. M. de Calonne dirigeait ce périodique. — Christophe, l'illustre statuaire à qui Baudelaire avait déjà dédié *le Masque*.

(2) Ecrite pour la *Galerie du dix-neuvième siècle*, cette notice fut publiée par l'*Artiste* dont Edouard Houssaye, duquel il sera question plus loin, était le directeur, — n° du 19 mars 1859.

(3) Grand ami d'Asselineau qui lui laissa une grosse partie de ses papiers.

(4) Jean Wallon, le « Colline » des *Scènes de la vie de Bohême*.

(5) Russe lettré qui vivait à Paris à cette date et auquel plusieurs fois Baudelaire, demanda des renseignements pour ses travaux.

(6) *Philoxène* Boyer certainement.

(7) *Jules* de la Madelène.

Si j'avais eu le Gautier complet hier soir, il est évident que j'aurais pu tout renvoyer après demain, et cela aurait pu partir dimanche.

Autre histoire : tâchez de *caroter* pour moi à Edouard Houssaye toutes les images de Méryon (1), (vues de Paris), bonnes épreuves sur Chine. *Pour parer notre chambre*, comme dit Dorine (2). Il est évident qu'il ne faut pas les porter à mon compte, car je pourrais aussi bien les acheter ; maintenant qu'on m'a pardonné toutes mes lenteurs, je présume que ce n'est pas là une entreprise très difficile.

Dans les premiers jours de mars, je vais aller à Paris avec un paquet monstrueux pour Morel (3). Le *Corbeau* avec le fameux commentaire, la méthode de composition qui vous fait tant horreur (4), un article sur la peinture espagnole, les dernières emplettes (mais, quoi qu'il ait déjà imprimé quelque chose là-dessus, c'est acceptable) et quelques poëmes nocturnes.

Je vous demande mille pardons de tant vous parler de moi. Il est tout naturel que j'aie besoin de bavarder. D'ailleurs c'est rare, et ici je désapprends à parler.

Je suis en petite correspondance avec Malassis qui, à son dire, a été reçu triomphalement à sa rentrée (5). C'est la famille Romaine, me dit-il.

Pour vous, qui me l'avez peint rêvant à de nouveaux scandales pendant que l'on préparait les verges, vous m'avez bien fait rire.

Et vous, que faites-vous ? Comment vous portez-vous ? Il fait

(1) On sait que Baudelaire fut un des premiers critiques qui « découvrirent » le grand et infortuné graveur. Sans se laisser rebuter par toutes les difficultés que peuvent offrir la fréquentation et l'entretien d'un homme déjà frôlé de l'aile de la folie, il s'entremit de toutes manières pour le secourir, lui cherchant un éditeur, lui fournissant un texte pour son album, enfin réclamant de l'État une pension pour celui qu'il considérait comme le premier aqua-fortiste de son temps.

(2) Baudelaire confond ici la Doride du *Tartuffe* avec la Toinette du *Malade Imaginaire*.

(3) Directeur de la *Revue Française* qui devait donner de Baudelaire, au cours de cette année 1859 : *Un événement à Jérusalem, Sisina, le Voyage, l'Albatros, la Genèse d'un poëme la Chevelure, le Salon de 1859*.

(4) Asselineau écrit dans son *Charles Baudelaire* (Alphonse Lemerre M.DCCC.LXIX) : « Il se délectait à la lecture de l'article où Edgard Poë, son héros, son maître envié et chéri, expose impudemment, avec le sang-froid du prestidigitateur démontrant ses tours, comment, par quels moyens précis, positifs, mathématiques, il est parvenu à produire un effet d'épouvante et de délire dans son poëme du *Corbeau*... »

(5) Malassis venait d'être condamné pour la publication des *Mémoires de Lauzun*, et préparait les *Mémoires du comte de Lamothe-Valois*.

très froid ; on me dit qu'il fait chaud. Il fait positivement moins froid qu'à Paris, mais c'est un autre genre. Chaud ou froid, c'est humide, jamais sec ; aussi cela me semble plus froid.

Et ce monstre parfait, *ce vieux mauvais sujet* (1), que devient-il ? cet homme vicieux qui sait se faire aimer ?

Chronique locale. — J'ai appris, par des ouvriers qui travaillaient au jardin, qu'on avait surpris, il y a déjà longtemps, la femme du maire qui se faisait   dans un confessionnal. Cela m'a été révélé parce que je demandais pourquoi l'église Sainte-Catherine était fermée aux heures où il n'y a pas d'offices. Il paraît que le curé a pris depuis lors ses précautions contre le sacrilège. C'est une femme insupportable qui me disait dernièrement qu'elle avait connu le peintre qui a peint le fronton du Panthéon, mais qui doit avoir un   superbe (elle). Cette histoire de   provinciale dans un lieu sacré n'a-t-elle pas tout le sel classique des vieilles saletés françaises ? Gardez-vous bien de raconter cette histoire à des gens qui pourraient dire à X... (2) que vous la tenez de moi ; alors il me faudrait fuir mon lieu de repos.

C'est depuis ce temps-là que le maire est obligé d'effacer des cornes que l'on dessine sur sa porte.

Pour le curé, que tout le monde appelle ici un brave homme, c'est presqu'un homme remarquable et même un érudit.

J'ai fait un long poème dédié à Maxime du Camp (3) et qui est à faire frémir la nature et surtout les amateurs du progrès.

Veuillez présenter mes respects à votre famille et écrivez-moi.

Votre bien dévoué,

24 février 1859.

Mon cher, les exilés aiment qu'on s'occupe d'eux. Je vous envoie donc une élucubration que je me suis *obligé* (j'en suis désolé) de donner à de Calonne (4). Je désire de tout mon cœur qu'il la

(1) On sait que Baudelaire appelait ainsi Barbey d'Aurevilly.

(2) Il est inutile de déterminer le scrupule qui nous engage à supprimer le nom de ville qui était ici.

(3) *Le Voyage*, pièce CL et dernière des *Fleurs du Mal*, éd. définitive. Ce chef-d'œuvre parut pour la première fois dans la *Revue Française*, 10 avril 1859.

(4) La *Revue Contemporaine* n'a donné du poète des *Fleurs*, après la *Danse macabre*, — de laquelle il ne saurait être question ici puisque Baudelaire, dans la lettre précédente, demande déjà si elle a paru, — que les *Fantômes Parisiens* (*les Sept Vieillards*, — *les Petites Vieilles*), septembre, et *Sonnet d'Automne*, *Chant d'Automne*, *le Masque*, décembre.

refuse. Si vous voyez du Camp, ne lui dites pas que je vous ai communiqué son affaire (1).

Babou m'a joué un cruel tour (2). Il croit donc que la plume est faite pour faire des niches ? Je viens de recevoir une longue lettre de Sainte-Beuve. Même quand on croit posséder la vérité, il faut la cacher si l'on prévoit qu'elle peut faire de la peine à un camarade. Babou sait bien que je suis très lié avec l'oncle Beuve, que je tiens vivement à son amitié, et que je me donne, MOI, la peine de cacher mon opinion quand elle contrarie la sienne. — Voilà des pensées qui sont faites pour être approuvées par vous.

Pas un mot de tout cela à Babou. Il rirait trop. La niche à réussi.

Pas encore un mot de Ducessois (3). C'est bien fantastique. Tout à vous, *toto corde*, comme dit Chasles.

C. B.

Vous savez sans doute que Silvestre (4) a fait un fort beau discours à la *Royal Society of Arts*. J'ai lu ici un charmant article du *Mauvais Sujet* sur Châteaubriand et le commentaire de M. de Marcellus. Il n'a pas raté la pointe :

Tu Marcellus eris.

Charles BAUDELAIRE.

On sait que Baudelaire se brouilla plusieurs fois avec Calonne. L'une de leurs querelles même fut si vive qu'il crut pouvoir écrire à Poulet-Malassis, son confident ordinaire, qu'il allait sans doute *se battre* en duel avec son directeur. Il est vrai que dans le même billet il ajoutait ; « Pensez-vous qu'on puisse se battre pour des vers ? »

(1) Sans doute les stances du *Voyage*.

(2) Malgré qu'il sût l'amitié et le véritable culte que Baudelaire portait à Sainte-Beuve, Hippolyte Babou n'avait pas craint, dans un virulent article intitulé *De l'amitié littéraire* (*Revue Française*, février 1859), de reprocher au critique des *Lundis* de n'être pas intervenu en faveur du poète des *Fleurs* lors des poursuites dont celui-ci avait eté l'objet et la victime. — M. Eug. Crèpet, dans son *Charles Baudelaire, Œuvres posthumes et Correspondances inédites* (Paris, Quantin, 1887), a donné de curieuses pièces et des renseignements précis sur cette querelle littéraire.

(3) L'imprimeur dont il est question dans la lettre du 20 février.

(4) Théophile Silvestre publia en 1859 *L'Art, les Artistes et l'Industrie en Angleterre*.

NAPLES

Devant le tombeau de Virgile.

Je veux entrelacer les myrtes
au noir feuillage du laurier,
puis suspendre au corail des syrtes
le rameau gris de l'olivier,

Virgile, et poser sur ta tombe,
comme un trophée étincelant,
ce couple de blanches colombes,
des pipeaux, un agneau bêlant,

pour charmer ton âme légère
que vingt siècles n'ont pu vieillir
et ta source que rien n'altère
et qu'on entend toujours jaillir.

Sous l'arbuste abritant ton cippe
de son mobile dôme vert,
à la pointe du Pausilippe
tu dors en face de la mer.

L'antique Méditerranée
te berce, depuis deux mille ans,
au rythme des hauts faits d'Enée
et de ses compagnons errants.

Parfois des rives de l'Hellade,
délaissant le fier Parthénon,
un zéphyr sur les flots s'évade,
accourt et murmure ton nom.

Parfois, abandonnant l'Olympe,
Jupiter, escorté des Dieux,
à ta tombe où le lézard grimpe
apporte son tribut pieux.

L'éther vibre à ses chants d'ivresses ;
sa voix remplit l'azur profond ;
et le jeune chœur des Déesses,
invisible et doux, lui répond.

Parfois le sol tremble et soupire,
et du mausolée où tu dors,
harmonieux, un son de lyre
comme un souffle s'élève alors.

Et soudain, écho de ta gloire,
ce son, par l'air émerveillé,
des hauteurs de ce promontoire
sur l'Univers est effeuillé.

La troupe immortelle des Muses
te versa le nectar divin.
Tu dis Pan, sa face camuse,
et tu surpris dans le ravin

les ébats des nymphes antiques
avec les Sylvains maraudeurs,
ou contas dans tes bucoliques
les belles amours des pasteurs.

Par toi la Nature eut une âme.
Tu sus le langage des bois,
celui du ciel sombre ou de flamme.
Les champs empruntèrent ta voix.

Mais si, d'un burin magnifique,
tu gravas en traits surhumains
le Héros venu de l'Attique
pour être l'aïeul des Romains ;

si tu narras ses longues guerres,
ses conquêtes et ses dangers,
et contre les Destins contraires
ses combats sans cesse engagés :

j'aime mieux, sous ce couchant rose
dont si grande est la pureté,
et par ce soir d'apothéose
plein de calme et de majesté,

n'évoquer de toi, mon Virgile,
devant ces lauriers toujours frais
regardant au loin la Sicile,
que le Poète de la Paix.

Pierre de BOUCHAUD.

UN NAUFRAGE A MADAGASCAR[1]

EN 1846

En arrivant à Saint-Denis où se trouvaient la frégate de 60 canons, la *Belle-Poule,* portant le guidon du commandant de la station, et la corvette à batterie couverte de 32 canons, le *Berceau,* nous apprîmes que l'*Archimède* était destiné à transporter des caisses de plantes à Cayenne et aux Antilles, d'où il devait se rendre en France. Mais, se trouvant hors d'état de faire ce long voyage, il reçut l'ordre de se rendre à Sainte-Marie de Madagascar pour y faire ses réparations. Le 31 août, il partait avec ordre de passer à Tamatave pour y montrer le pavillon. Mais, le 2 septembre, le gros temps et une avarie survenue au gouvernail l'obligèrent à faire route directement sur Sainte-Marie où il jetait l'ancre le lendemain. Il ne fallut pas moins de deux mois pour faire toutes les réparations urgentes et encore ne furent-elles qu'un replâtrage, car les chaudières étaient usées. Le 1er novembre enfin, nous reprîmes la mer et, le 5, nous étions à Bourbon. Nous allions suivre la destination qui nous avait été donnée quand une dépêche ministérielle nous obligea de rester à la station de Bourbon.

Je pris fort aisément mon parti de cette décision qui, si elle contrariait les autres en retardant notre retour en France, me donnait, à moi, l'espoir de revoir mon pays natal. On conçoit combien il m'eût été pénible d'être venu si près sans avoir pu y mettre les pieds.

(1) Le docteur Gestin, ancien directeur-président du Conseil supérieur de santé de la marine et des colonies, a écrit, pour ses enfants, les épisodes de sa vie aventureuse autour du monde. De ces feuillets, très intéressants dans leur émouvante simplicité, l'auteur a bien voulu nous permettre de distraire pour nos lecteurs des pages que nous publions ici. Elles nous montrent quels périls, autour de la grande île, devenue française, affrontaient nos croisières, il y a soixante ans.

Un mois se passa ainsi dans l'inaction devant Saint-Denis et sans autre incident qu'un ou deux petits voyages de vingt-quatre ou de quarante-huit heures à Sainte-Suzanne ou à Sainte-Rose ou à Saint-Paul, ou à Saint-Gilles (car je ne me rappelle pas pendant lesquels de nos séjours nous avons visité ces petites et charmantes localités du littoral de Bourbon).

Au commencement du mois de décembre, les navires de la station prirent leurs dispositions pour aller passer la mauvaise saison à Madagascar. On se préparait donc au départ quand, vers le 6 ou le 7, l'ordre me fut donné de débarquer de l'*Archimède* et d'embarquer sur le *Berceau*, en même temps que l'ordre était donné à l'*Archimède* de partir pour Maurice pour y acheter de la farine et divers approvisionnements. Rien ne pouvait plus me contrarier que cet ordre de service. Quitter un navire sur lequel j'étais depuis si longtemps et avec lequel j'espérais rentrer bientôt en France, pour un autre navire sur lequel je ne connaissais personne ; retarder mon retour à Brest d'au moins une année, de deux peut-être ; perdre l'occasion unique d'aller passer quelques jours à Maurice et peut-être d'y recouvrer une somme de dix mille francs due à mon père par un habitant, tout cela me contrariait au dernier point. Mais il fallait s'incliner. Le *Berceau*, qui n'avait plus qu'un seul médecin et qui avait 360 hommes d'équipage, avait plus de droit à posséder un deuxième médecin que l'*Archimède* qui n'avait qu'environ 120 hommes. D'ailleurs, il n'y avait pas à discuter. Dans ces conjonctures, dont je ne pouvais pas soupçonner la gravité, une inspiration me sauva la vie. Comme le *Berceau* ne devait partir qu'au retour de l'*Archimède*, je demandais au commandant en chef et j'obtins de rester encore quelques jours sur l'*Archimède* afin d'aller à Maurice où m'appelaient des intérêts, promettant de passer sur le *Berceau* dès en arrivant en rade de Saint-Denis.

Entre Bourbon et Maurice la traversée n'est que d'une trentaine de lieues. Nous fûmes donc bientôt mouillés dans l'excellent port de Port-Louis. A peine arrivé, je descendis à terre avec la permission du commandant d'y rester tout le temps de la relâche. Sur le quai, je m'adressai à un monsieur pour me renseigner, lui disant que je désirais aller à la Poudre-d'Or ; chez M. Baudot. Il me répondit : Voici justement M. Baudot, et il me désignait un monsieur de haute taille qui causait avec une autre personne. J'attendis que leur conversation fût finie et je m'approchai. M. Baudot m'accueillit de la façon la plus aimable. Il m'emmena dans sa propriété de la Poudre-d'Or où il possédait une grande usine

pour la fabrication du sucre. Il me logea dans un joli pavillon près de sa maison et mit à ma disposition un cheval pour les visites que j'avais à faire dans les environs. Dans ma chambre, très confortable, on disposa sur un grand plateau une énorme pyramide des plus belles mangues de la propriété, laquelle était ombragée de magnifiques allées de hauts manguiers. A quatre ou cinq cents mètres de son établissement, M. Baudot me montra de la main le hameau où, vingt et un ans auparavant, j'avais vu le jour. Je m'y rendis seul, curieux, un peu ému, comme si le chemin pouvait me reconnaître, ou comme si j'étais attendu. Mais moi, je ne reconnaissais pas grand-chose, mes souvenirs étant assez vagues. Les routes, que je croyais très larges, n'étaient que d'étroits chemins vicinaux, les distances que je croyais grandes étaient courtes ; la mer que je me figurais très loin était à une centaine de mètres de la maison paternelle, que je ne reconnus d'ailleurs pas. Le marais aux grenouilles et le grand rafia avaient disparu et étaient remplacés par un champ de cannes à sucre. Du reste, cette visite, qui aurait dû laisser en moi de profonds souvenirs, s'est presque complètement effacée de ma mémoire. Je l'ai faite trop rapidement, il est vrai, et sans que rien m'ait frappé.

Le peu de temps que je restai à la Poudre-d'Or fut employé en visites dans les habitations de la région et chez les anciens amis de mon père. Son souvenir était resté vivant et profondément sympathique ; l'accueil que je reçus partout me le prouva bien. Je lui en rendis un compte détaillé dans ma correspondance et à mon retour. Quant aux dix mille francs, M. Baudot m'enleva toute illusion. Du reste, mon père en avait si peu qu'il m'avait dit que la somme serait pour moi si je parvenais à la toucher. Il avait laissé à Maurice plusieurs autres créances sur lesquelles il ne comptait pas davantage. Témoin de cette petite déception, M. Baudot eut la bonté de m'offrir de l'argent ; mais je n'en avais pas besoin, quoique n'en ayant pas. Je garde à sa mémoire un souvenir reconnaissant.

Mais il fallait rentrer à bord. Je retrouvai l'*Archimède* à Port-Louis et nous partîmes le lendemain pour Bourbon. J'eus le temps d'aller voir deux ou trois familles de Port-Louis que mon père m'avait recommandé de ne pas oublier.

Nous arrivâmes au mouillage de Saint-Denis, le 13 décembre 1846, quarante-huit heures peut-être après le moment où nous étions attendus, parce que, à Port-Louis, il y avait eu un léger retard dans l'embarquement des objets de ravitaillement demandés par le commandant de la station. La *Belle-Poule* et le

Berceau étaient toujours là ; le *Berceau* se disposait à appareiller. Fidèle à ma promesse, quoique vivement contrarié, j'avais fait monter mon petit bagage sur le pont. Après avoir fait mes adieux à mes compagnons de l'*Archimède*, je me rendis en hâte à bord du *Berceau* qui commençait à virer son ancre et à hisser ses huniers. Sans me laisser monter à bord, on me dit de la coupée que j'arrivais trop tard, qu'on avait trouvé à terre un chirurgien de troisième classe disponible, nommé Laligne, et qu'on l'avait embarqué à ma place. Laligne était un de mes camarades de collège, je l'avais retrouvé à Bourbon en y arrivant de Madagascar. Il avait été débarqué comme malade de la frégate la *Gloire* qui passait, allant en Chine. Mais il s'était vite rétabli, car sa maladie consistait en ce qu'il ne s'était pas encore habitué à la mer. Je lui avais donné des livres pour une casquette d'uniforme dont j'avais besoin. Enchanté d'avoir échappé au *Berceau*, je me réinstallai avec bonheur dans ma cabine pourtant si peu confortable. Quelques instants après le *Berceau* était en route pour Sainte-Marie de Madagascar. Le lendemain, 14 décembre, la *Belle-Poule* partait pour la même destination.

L'*Archimède* était encore au mouillage de Saint-Denis quand le troisième ou le quatrième jour nous fûmes avisés par le sémaphore d'une baisse énorme du baromètre et de l'approche d'un ouragan. La chaîne de l'ancre fut virée afin de partir au premier signal pour tourner autour de l'île, ce qui est la manière habituelle de se tenir à l'abri du vent et de la mer. Le vent ne vint pas ; mais la mer arriva, soulevée en masses montagneuses qui se brisaient avec un fracas épouvantable sur le rivage. Leur poussée était si violente que les gros pilotis en fer soutenant le wharf furent tordus et que le barachois lui-même, formé d'une masse considérable de très grosses pierres, fut poussé en dedans et son intérieur presque comblé de blocs lancés par les vagues. Ce déchaînement de la mer, dont nous n'eûmes pas à souffrir, était dû évidemment à un ouragan violent qui avait régné non loin de Bourbon. Le 17 ou le 18, nous venions reprendre notre mouillage avec les autres navires (1) qui avaient dû, comme nous, se mettre à l'abri de l'autre côté de l'île.

Le 14 décembre, lors du départ de la *Belle-Poule*, le commandant Desfossés était resté à Bourbon, laissant à son second, le lieutenant de vaisseau Robinet de Plas, le soin de conduire la frégate à Sainte-Marie de Madagascar. Il avait l'intention de faire,

(1) Le brick de guerre le *Voltigeur* et six navires de commerce.

sur l'*Archimède*, un voyage à Maurice pour traiter de certaines affaires avec notre consul. Le 24 décembre, après une journée passée à Sainte-Suzanne, nous arrivions à Port-Louis. Nous y étions encore quand, le 2 janvier 1847, le commandant Desfossés recevait de M. de Cintré, capitaine de la *Prudente*, une lettre annonçant l'arrivée à Madagascar de la *Belle-Poule* complètement désemparée par un ouragan. Le *Berceau*, quoique parti vingt-quatre heures avant la *Belle-Poule*, n'avait pas encore paru. M. de Cintré, qui était à Sainte-Marie, s'était hâté de venir à Bourbon d'où, le 30 décembre, il avait écrit à M. Desfossés.

Le jour même de la réception de cette nouvelle, nous quittions Maurice et, le soir, nous étions mouillés à Saint-Denis où l'on s'occupa de réunir les objets nécessaires aux réparations des navires avariés. A cette époque, on s'occupait beaucoup du magnétisme animal et, pendant notre séjour à Port-Louis, un ancien ami de mon père chez qui j'étais en visite, fit venir dans son salon une mulâtresse qui lui servait de sujet et qu'il endormait d'un regard. Je n'aurais pas manqué de mettre sa lucidité à l'épreuve si en ce moment-là les nouvelles alarmantes concernant le *Berceau* nous étaient parvenues. Mais à Saint-Denis, il y avait aussi des magnétiseurs et des sujets lucides, et M. Durand, notre commandant, qui avait des relations en ville, n'eut que l'embarras du choix. La première somnambule qu'il interrogea sur les événements de mer qui nous préoccupaient, répondit, après quelques instants de réflexion, que les deux navires avaient été très violemment éprouvés. Elle dépeignait le *Berceau* au milieu de la tourmente comme si elle le voyait réellement, secoué horriblement sous les assauts d'une mer furieuse et d'un vent déchaîné, avec ses canons démarrés dans la batterie, lancés d'un bord à l'autre et crevant les murailles ; ses mâts et ses vergues fouettant et se rompant; ses matelots cherchant à serrer les voiles et lancés à la mer où sur le pont où ils s'écrasaient, etc. Et comme on lui disait de suivre le navire et de dire où il pouvait être, elle répondit qu'elle le voyait, qu'il s'était perdu sur un îlot de sable, que presque tout l'équipage était noyé, mais qu'elle apercevait encore quelques hommes réfugiés sur cet îlot, épuisés et mourant de faim. Invitée à désigner exactement sur la carte l'endroit où le naufrage avait eu lieu, elle montra au Nord-Est de Madagascar, et loin de cette grande île, un point où rien n'était marqué. Une seconde, puis une troisième somnambule interrogées de la même manière par M. Durand, firent, à peu de chose près, les mêmes réponses et, chose singulière, ces trois femmes qui étaient : la première une blanche, la

seconde une mulâtresse et la troisième une négresse, ne se connaissaient pas et n'avaient pas été prévenues de la consultation qu'on allait leur demander. Ces récits si dramatiques et cette similitude dans les réponses et les descriptions des trois sujets étaient bien faits pour frapper nos esprits déjà fort émus par la presque certitude d'une catastrophe.

Nous partîmes de Bourbon aussitôt que possible, le 6 janvier, ayant à bord le commandant Desfossés, et, nous dirigeant tout droit vers l'île de Sainte-Marie, qui est, comme on sait, près de la côte orientale de Madagascar, un peu au nord du parallèle de Bourbon. Entre la grande terre de Madagascar et l'île Sainte-Marie, tout contre celle-ci, existe un très bon mouillage, que nous connaissions bien. C'est-là que nous trouvâmes la *Belle-Poule*, le 8. Elle avait éprouvé de graves avaries, son mât de misaine avait été brisé au ras de la hune, etc. Cependant, elle ne s'était, paraît-il, pas trouvée au plus fort du cyclone (1). Quant au *Berceau*, on n'en avait aucune nouvelle. Les indigènes, questionnés, ne pouvaient donner aucun renseignement et la *Prudente*, envoyée à Tintingue

(1) Voici l'analyse du rapport adressé au commandant Desfossés par M. de Plas, commandant provisoire de la *Belle-Poule*, de Sainte-Marie, 20 décembre 1846, sur l'ouragan :

« Départ de Saint-Denis le 14 décembre 1846 à midi. — Le lendemain, à midi, à 67 lieues, à mi-distance environ entre Bourbon et Sainte-Marie (latitude 19°8 Sud, longitude 50°8'34" Est). Toutes voiles, jolie brise d'Est route au N. 40° Ouest du compas. — A 3 heures, grains, serré les cacatois, dégréé les bonnettes de perroquet. — A 4 heures, mauvaise apparence du temps, baisse du baromètre — dépassé les mâts de perroquet, pris le troisième ris aux huniers, serré le perroquet de fougue, le grand foc, et la grand'voile, renforcé les saisines des embarcations, croché les palans de la barre en cas de rupture de la drosse — grains. — A 8 heures, pluie torrentielle, brise forte, mer grosse augmentant. Serré le petit hunier, cargué la misaine. — A minuit, vent d'ouragan. — Cargué le grand hunier qui est emporté ainsi que le petit foc. La frégate à sec de voiles, cap au N.-N.-E. vent du sud. Il saute au Sud-Est et couche la frégate sur le côté jusqu'aux porte haubans, n'obéissant plus au gouvernail, reste ainsi jusqu'à 3 heures. — Canots emportés et brisés. La guigue de prince de Joinville aussi. Le navire fait de l'eau par les hublots et les sabords. On pompe continuellement — écoutilles condamnées. Des épontilles cassent, la drosse casse. — A 3 heures le vent diminue, le vent passe au S.-S.-O., au S.-O., à l'Ouest et redevient plus fort que jamais. La mer est affreuse, battue en tous les sens, la frégate se couche sur tribord et n'obéit plus. Le baromètre baisse de 73 à 71. L'étai du petit mât de hune se casse, ce mât tombe en entraînant le ton du mât de misaine,... de 4 heures à 8 heures du matin, le baromètre remonte. Le plus fort de l'ouragan a été de 4 heures à 5 heures 30. — On remet de l'ordre à bord. Le soir du 16, la frégate fait route avec une jolie brise d'Est-Nord Est, filant quatre nœuds sous les basses voiles. Elle arrive à Sainte-Marie le 19. Ne voyant pas le *Berceau*, on envoie la *Prudente* à sa recherche.... »

et à la pointe Alaré, n'en avait pas rapporté non plus, si ce n'est qu'on avait trouvé un montant d'espingole du grand canot du *Berceau* et une étoile qui ornait l'avant de ce canot. On pensait que celui-ci pouvait avoir été emporté de son porte-manteau.

Vingt-trois jours s'étaient écoulés depuis l'ouragan sans qu'aucune nouvelle du *Berceau* fût parvenue au commandant de la station, quand, après deux jours passés à Sainte-Marie, l'*Archimède* reçut l'ordre d'aller à sa recherche. Il nous était prescrit de longer d'aussi près que possible la partie de la côte de Madagascar qui s'étend de Sainte-Marie à Diégo-Suarez, de doubler le cap d'Ambre, de toucher à Nossi-Bé et à Mayotte où le *Berceau* pouvait être resté pour se réparer. « Il a dû », disait le commandant dans ses instructions, « être poussé vers le Nord et non vers la côte, le vent ayant régné du S.-E. au S.-O. et ayant dû être plus fort à mi-canal. Le *Berceau*, ajoutait le commandant, est un bâtiment solide, se comportant bien dans les tourmentes, ayant un équipage et des officiers solides. Par conséquent, on peut être rassuré sur son sort. Il est à Mayotte ou à Nossi-Bé. »

Nous partîmes, le 9 janvier 1847, un peu avant le coucher du soleil. Le temps était calme, la mer très belle et lentement soulevée par la légère ondulation de la houle venant du large. Nous nous dirigions vers la côte de la grande île. Il y avait un homme au bossoir, un autre dans la hune de misaine. Nous regardions tous d'autant plus attentivement devant nous qu'avant notre départ les vigies de la *Belle-Poule* avaient signalé une embarcation très loin du côté de la grande terre. Nous marchions à toute vitesse vers le point indiqué. Bientôt, en effet, nous aperçûmes tous une embarcation qui paraissait contenir quelques hommes. Nous approchions rapidement. La nuit tombait, mais nous vîmes distinctement un canot à demi-submergé à l'arrière duquel un homme debout maniait péniblement une godille. On devine l'émotion qui s'empara de nous tous à la vue de ces malheureux naufragés qui nous tendaient les bras sans pousser un cri. On arrive, on stoppe, l'officier de quart ordonne de mettre un canot à la mer, lorsqu'on s'aperçoit que l'embarcation naufragée était tout bonnement un arbre dont les branches, que nous avions prises pour des hommes, se balançaient au gré de la houle. L'idée préconçue, l'exaltation du moment et l'obscurité avaient causé cette illusion émouvante.

Après ce premier épisode de notre tournée, on fit route vers le nord, marchant lentement la nuit et se rapprochant le plus possible de la côte pendant le jour. Nous entrâmes dans la grande baie d'Antongil, au fond de laquelle est le Port-Choiseul, sans

trouver aucune trace du *Berceau*. Le chef de la douane Hova de ce port vint à bord et ne put nous donner aucune nouvelle. Le 12, à 4 heures de l'après-midi, nous arrivions à Vohémar. En entrant dans cette rade, l'*Archimède* se jeta sur un banc de sable vasard en appuyant trop sur la droite. Tous les efforts de la machine et des ancres à jet furent impuissants à le déséchouer. On était à mi-marée de jusant, de sorte que bientôt le navire resta à sec. Cependant les Hovas s'assemblaient sur le rivage du côté gauche dont nous étions séparés par le goulet de la rade, goulet n'ayant guère que 75 à 80 mètres de large. Ils étaient tous armés de sagaies et se tenaient immobiles. Leur nombre augmentait rapidement quoiqu'il n'y eut aucun village ni même aucune habitation visible aux environs. Depuis le combat de Tamatave, qui avait eu lieu peu auparavant et dans lequel l'attaque française avait été repoussée par les Hovas, nous étions restés en hostilité latente, de sorte qu'il était délicat d'entrer en rapport avec eux. Cependant le chef du poste de Vohémar, comme celui de Port-Choiseul, nous répondit qu'aucun navire n'avait été vu sur les côtes voisines et il nous pria de partir, nous suppôsant de mauvaises intentions. Ils n'auraient pas eu beau jeu de nous attaquer, car nos obusiers les auraient bien vite balayés. Mais à Vohémar, pas plus que dans leurs autres ports, les Hovas n'avaient d'embarcations. C'est un peuple qui ne navigue pas. Enfin la mer se mit à monter et bientôt nous eûmes la satisfaction de voir se redresser et flotter le navire que l'on fit entrer dans l'intérieur de la rade. Là, on reconnut que les ferrures du gouvernail avaient été brisées par l'échouage. Nous avions aussi perdu notre fausse quille et une ancre de bossoir. Il fallait réparer l'avarie du gouvernail qui ne nous aurait pas permis de continuer notre voyage. Ce fut l'affaire de trente-six heures. Pendant cette relâche forcée, j'allai me promener à mer basse sur le grand banc au bord duquel nous avions failli naufrager et sur lequel les coquillages ne manquaient pas.

Nous quittâmes Vohémar sans autre incident et nous reprîmes notre route. A mesure que nous remontions vers le nord, nous apercevions des feux qui s'allumaient sur les hauteurs. C'étaient des signaux faits par les Hovas pour aviser les habitants de notre marche et les mettre en garde contre une descente possible.

Nous visitâmes plusieurs autres baies et entre autres Port-Luquez sans trouver le moindre indice et nous arrivâmes, le 15, dans la magnifique rade de Diégo-Suarez. Là tout était désert. Pas une case dans toute la région, pas un seul indigène. Nos embarcations firent le tour de la rade inutilement au point de vue de notre

mission. Dans ces solitudes, les amateurs de chasse ou d'histoire naturelle pouvaient sans danger pousser leurs courses très loin du mouillage, Nous avions à bord un lieutenant de vaisseau de la *Belle-Poule*, détaché sur l'*Archimède* pour cette tournée. C'était M. Cloué, devenu depuis vice-amiral et ministre de la marine et sous le ministère de qui, en 1881, j'ai été nommé directeur du service de santé. Il était amateur de conchyliologie et connaissait Madagascar. A Diégo-Suarez, il me conduisit à travers la brousse dans un endroit où se trouvait un gisement de superbes bulimes.

Avant de doubler le cap d'Ambre, extrémité septentrionale de Madagascar, le commandant se demanda s'il y avait lieu de pousser au nord ou au nord-est pour rechercher l'îlot de sable de la sonnambule. Il renonça à faire cette recherche parce qu'il paraissait impossible que le *Berceau*, atteint par le cyclone non loin de Sainte-Marie, eût été poussé, même en lui supposant une vitesse extraordinaire et toujours dans la même direction, jusqu'en ces parages lointains et dans lesquels les cartes n'indiquaient aucun récif. Nous poursuivîmes donc notre route en tournant vers l'ouest et, après le cap d'Ambre doublé, vers le sud pour atterrir à Nossi-Bé. Rien de nouveau non plus dans cette colonie naissante ; rien non plus à Mayotte où, évidemment, il était impossible que le *Berceau* fût venu.

Après douze jours de relâche dans ces deux dernières îles, où nous prîmes des bœufs et du charbon de terre, l'*Archimède* reprit en sens opposé la même route pour rentrer à Sainte-Marie. Nous étions à petite distance au nord de cette station et on faisait force vapeur pour gagner le mouillage avant la nuit quand nous fûmes assaillis par un vent assez violent. Précisément, en ce moment, on aperçut quelque chose comme des épaves et des débris de mâture flottant au vent à nous et à une distance d'environ trois cents mètres. La mer était plate, on aurait pu sans difficulté, on aurait dû aller voir de près ces épaves, les reconnaître et, au besoin même les remorquer. C'étaient fort probablement des débris du *Berceau*. Mais le commandant crut devoir continuer sa route. Quelque heures après, il rendait compte au commandant de la station de l'accomplissement de sa mission.

Pendant notre tournée au nord de Madagascar, des gens de la *Belle Poule*, en explorant le rivage oriental de l'île Sainte-Marie, y trouvèrent quelques épaves qui jetèrent un jour suffisant sur le drame qui s'était certainement accompli non loin de là. On trouva au bord de la mer un petit tableau peint à l'huile du peintre de marine Lebreton que les officiers de la *Belle-Poule* savaient être

la propriété de M. Goutt, commandant du *Berceau* dans la chambre de qui, dans la dunette, il était suspendu. On trouva aussi des débris de caisse que l'on reconnut comme ayant contenu certaines provisions livrées depuis peu au *Berceau*. Il devenait certain que ce malheureux navire s'était perdu corps et biens à peu de distance de la côte de Madagascar par la latitude de Sainte-Marie. Cependant M. Desfossés n'avait pas perdu tout espoir. Il fit continuer les recherches, il envoya la *Prudente* aux Seychelles, puis à un îlot situé à cent lieues au nord-nord-ouest de Bourbon. Mais toutes les recherches furent vaines. Voilà près de soixante ans que se sont accomplis les faits que je viens de relater et rien, à ma connaissance, n'est venu éclairer d'un jour plus précis la fin tragique du *Berceau*. Cette affreuse catastrophe, dans laquelle trois cent soixante hommes ont trouvé la mort, sans qu'un seul de l'équipage ait échappé, est depuis longtemps oubliée. J'en ai gardé le souvenir, comme on le voit, et je n'y pense pas sans bénir le sort qui m'a préservé et sans donner un regret à la mémoire de mon camarade Laligne qui s'est trouvé là, à point nommé, pour être victime à ma place des hasards de la mer.

Docteur GESTIN.

LE VÉNÉZUÉLA

Trois ruptures diplomatiques, en moins de 25 ans, tel est le bilan de nos relations politiques et commerciales avec le Vénézuéla. La première dura depuis 1881. M. Marquis de Tallenay, étant consul général chargé d'affaires, jusqu'en 1887, où M. Bourcier Saint-Chaffray, ministre plénipotentiaire fut désigné pour Caracas. La seconde dura de 1896, M. le marquis de Montclar étant ministre plénipotentiaire, à 1902, où M. Wiener, également ministre, reprit les relations. La troisième, qui vient d'avoir lieu, durera sans doute six ans aussi, puisque ce chiffre paraît avoir créé un précédent fatidique pour le Département.

La première rupture de 1881, alors que le général Guzman Blanco était président, eut pour cause des motifs d'ordre intime sur lesquels le secret professionnel m'interdit d'insister. La seconde rupture de 1896, provoquée par une nouvelle insolence du Vénézuéla, dont le général Crespo était président, eut pour point de départ la divulgation, dans un Livre vert Italien, de notes confidentielles sur la justice vénézuélienne, adressées par M. de Montclar. La troisième rupture résulte, on le sait, de l'inqualifiable sans gêne du président-dictateur andin, le général Cipriano Castro.

« Entre la dictature et l'anarchie, mon sort balance », pourrait être la devise de toutes les Républiques... Sud-Américaines. Mais de ces ruptures successives, il n'y a guère à retenir qu'une erreur d'optique de la part des puissances civilisées. Dès le principe de leur déclaration d'indépendance, les Républiques de l'Amérique espagnole, notamment Saint-Domingue, le Guatemala, le Salvador, le Vénézuéla, l'Equateur, la Bolivie, l'Uruguay, et plus récemment Cuba et Panama, auraient dû être assimilées aux pays musulmans et soumises au régime des capitulations, le seul qui leur convienne. Les nationaux de chaque puissance civilisée devraient n'y relever que de leurs consuls chargés d'affaires.

Sans remonter aux extravagances dictatoriales des Soulouque

et des Rosas, les actes d'arbitraire, les dénis de justice, les préjudices pour faits de révolution, les preuves de mauvaise foi, les faillites extérieures à l'actif des États du Sud-Amérique surabondent. Ils démontrent que le quai d'Orsay ne devrait y entretenir de légations qu'à bon escient, lorsque la preuve d'un degré suffisant de civilisation serait faite. Le prestige d'une grande puissance souffre moins dans la personne d'un simple chargé d'affaires que l'on désavoue et que l'on sacrifie, avec la désinvolture traditionnelle en politique extérieure, que dans celle d'un ministre, auquel il faut donner raison par principe.

On éviterait des incidents analogues à celui de La Paz (Bolivie), dont le ministre anglais, à propos de représentations qu'il crut devoir faire, fut, en 1894, chassé à coup de bâton par les autorités, et hué, presque lapidé, par la populace. L'Angleterre, ne pouvant tirer vengeance d'un pays sauvage, dépourvu de chemins de fer et de routes, dont on n'atteint la capitale qu'après huit jours de cheval dans des sentiers de montagne, dut se borner à supprimer le poste de La Paz. Cet outrage au droit des gens témoigne que des représentations diplomatiques qui demanderaient une garde consulaire, ou qu'il faudrait confiner à bord d'un croiseur stationnaire, pour les mettre à l'abri des insultes au drapeau, gagneraient à être remplacées par des consuls, choisis parmi les notables commerçants de la colonie nationale.

Le Département y réaliserait une économie, et le commerce français serait mieux renseigné sur les échanges à l'exportation ou à l'importation qui peuvent s'offrir à lui. Pour n'être qu'une forme devenue banale des rapports entre peuples, le fait d'accréditer un diplomate auprès du gouvernement d'un État secondaire n'en constitue pas moins un certificat de civilisation et une distinction honorifique qu'une grande puissance décerne et qu'elle peut s'abstenir de prodiguer au hasard.

Au Vénézuéla où l'on naît général, comme, à l'idée des cuisiniers d'autrefois, l'on naissait rôtisseur, et où la milice, rêvée par nos socialistes compte, ainsi qu'au Mexique, plus d'officiers que de soldats, les fantaisies présidentielles sont de tradition depuis le fameux Bolivar. On cite toujours l'histoire de l'un de ses successeurs, qui, pour faire fortune, avait inventé un procédé à la fois simple et ingénieux.

Il accordait dictatorialement aux étrangers, anglais et français de préférence, des concessions de mines au Guasipata, ou d'exploitations forestières : gommes, huiles, textiles, etc., dans les provinces de Maracaïbo, de Cumana ou de Carupano, sous cette

réserve que leurs ouvriers vénézuéliens seraient payés en livres sterling ou en or français. Des agents, apostés par lui, centralisaient cet or, dont les ouvriers, ignorant la prime qu'il faisait au change, ne savaient que faire, et l'échangeaient contre la seule monnaie légale du pays, le Bolivar (franc vénézuélien) qui perdait 25 centimes aux *Clearing-houses* de New-York et de Londres. Il expédiait alors son or à New-York, à Paris ou à Londres, et, au fur et à mesure de ses besoins, d'ailleurs modestes, s'il tirait 10.000 francs par exemple sur son crédit chez un banquier de Paris, il recevait 12.500 francs *vénézuéliens* que valait sa traite sur Caracas. Au bout de dix ans de ce commerce facile, il avait amassé 50 millions drainés sur le salaire des travailleurs de sa race, car il était *moreno* comme eux, ainsi qu'on dit là-bas en parlant des sang-mêlés. Il les avait mis à l'abri des révolutions périodiques du Vénézuéla, et il en fit autant de sa personne, en venant finir ses jours, — le détail m'échappe — aux États-Unis ou en Europe.

Le même système est du reste employés par les agents et courtiers des maisons de commerce américaines, anglaises, françaises allemandes, et autres, au préjudice des planteurs vénézuéliens de cacaos et de cafés. Soit ignorance, soit insouciance, ceux-ci, se fiant au taux légal intérieur des bolivars et n'exportant jamais eux mêmes, vendent leur récoltes au cours de la Bourse de Caracas. Ils négligent d'en stipuler le paiement en or ou en monnaie d'argent non avariée, ou en traites sur l'Europe, et ils ne peuvent exiger sur place la différence de la valeur nominale à la valeur réelle des francs vénézuéliens qu'ils reçoivent. De sorte que le commissionnaire-expéditeur, habituellement fixé dans le pays, qui achète pour l'exportation 2.000 sacs de café, si l'on veut, à 48 fr., cours de la Bourse du Havre, et qui devrait les payer 96.000 fr. ne les paie plus, dès l'instant où il les solde en bolivars, que 72.000 fr., bénéfice net : 12 fr. par sac.

D'après cet exposé limpide, il est facile de concevoir que les exportateurs des Républiques Sud-Américaines, les Argentins principalement, qui exportent des quantités considérables de peaux, de cornes, de viandes abattues, de céréales, etc., et dont les monnaies d'argent sont toutes avariées, poussent des cris furibonds dès qu'on parle d'assainissement monétaire par l'adoption de l'étalon d'or unique, ou de retour au bimétallisme par celle d'un étalon international universel d'argent, ce qui supprimerait les bénéfices plutôt exagérés, pour ne pas dire scandaleux, qu'ils tirent du change au pair de l'or.

Ces exemples indiquent combien il reste à faire pour que les

Républiques du Sud-Amérique entrent dans le courant des peuples sortis de la barbarie, chez lesquels le droit des gens et la loyauté commerciale ne sont plus de vains mots.

L'indifférence et l'apathie des planteurs vénézuéliens les a empêchés jusqu'alors de tirer un meilleur parti des richesses naturelles et de la prodigieuse fertilité de leur sol tout en terrains primaires. Aussi n'y a-t-il ni grosses fortunes, ni luxe intérieur ou extérieur, ni habitations somptueuses dans ce pays neuf. A Caracas même, il y a une société polie de descendants des conquistadors Espagnols, dont les Francia, les Escobar, les Errazo, les Paoul, les Matos, les Barrios, les Ybarra, etc. etc., tiennent le premier rang. Mais son éducation agricole reste à faire, comme celle de notre propre aristocratie rurale, à cette différence que, celle-ci produit çà et là des agronomes, des sylviculteurs, des éleveurs distingués, tandis qu'au Vénézuéla, il n'existe guère d'autres cultures que celles du maïs et de la canne, que les forêts s'exploitent par le fer du *machete* et par le feu, et que les bœufs ou les chevaux s'élèvent tout seuls dans les *Llanos*.

Le *far niente*, cher à la molle Italie napolitaine, est le facteur dominant de la vie journalière de ce pays. La tiédeur régulière et monotone du climat y entretient l'esprit, avec les idées fugitives de progrès qu'il pourrait concevoir, dans une douce somnolence. Là, ni cheminées d'usines aux alentours des villes inquiétant l'atmosphère de leurs panaches conquérants, ni fabriques essaimant leurs ruches bourdonnantes sur l'asphalte, ni Bourses du travail, ni Maisons du peuple, ni grévicultures, ni bistros à tout coin de rue, ni bars, ni midinettes. A midi, tout le monde dort et ne se réveille que vers quatre heures. On est sobre et sans besoins. Seuls, les nègres et les métis indiens, qui forment les neuf-dixièmes de la population, se saoulent abominablement chez eux, et à intervalles périodiques, avec de l'eau-de-vie de canne.

Tous les objets de première nécessité sont importés. Il y a peu d'années, dans cette seconde patrie de la canne à sucre, le sucre blanc lui-même venait d'Europe comme la farine. La raffinerie était inconnue à Caracas autant que le sucre cristallisé de la Jamaïque, si répandu en Angleterre. Les *hacienderos* ne fabriquaient que le *papelon*, sorte de produit jaunâtre, visqueux comme la mélasse, et d'un goût empyreumatique comme celui de la cassonade, tenu pour friandise. Le commerce dans son entier, était aux mains de la colonie étrangère, qui compte environ 15.000 personnes sur 50.000 habitants, dont près de 5.000 français, parmi lequels un grand nombre de Corses.

C'est assez dire que les représailles, que la France pourrait exercer en raison de l'offense faite à M. Taigny par le Président Castro, bien que ce dictateur, d'origine métisse andine, soit fort peu populaire parmi la classe conservatrice aisée qui achète, se répercuteraient d'abord sur les affaires de nos nationaux, et que le blocus des ports serait celui de leurs comptoirs.

Mais comme, d'autre part, sur les 14 millions de la dette dite « diplomatique » réglée à la suite de la démonstration Anglo-Italo-Allemande de 1902, notre colonie est créancière de 11 millions, il est peu désirable que ce règlement passe à l'état de lettre morte, ce qui ne manquerait point d'arriver, si notre gouvernement se décidait à l'inaction et à la rupture habituelle de 6 ans.

Détruire les batteries basses de la Guayra, armées, dit-on, de canons Canet de 10 ou 12 pouces, analogues aux pièces boërs que les Anglais avaient surnommées *Long-Toms*; réduire au silence le fort Saint-Georges, qui défend Puerto-Cabello, serait, avec les explosifs de nos obus brisants, l'affaire de quelques heures. Cette réponse au geste, dépourvu d'élégance, du Président Castro, suffirait amplement. Elle ne règlerait cependant pas la question, pendante depuis plus de 30 ans, du paiement des indemnités dues pour faits de révolution aux colonies étrangères.

Sans occupation provisoire des douanes de la Guayra, de Puerto-Cabello et de Maracaïbo, soit en coopération avec les États-Unis, soit pour le compte des puissances intéressées, jusqu'à extinction de leurs créances, la dette extérieure du Vénézuéla ne fera que s'accroître du chef des révolutions continuelles de cette République. L'insécurité commerciale ne fera que grandir. Les capitaux, qui pourraient mettre en valeur la richesse merveilleuse d'un pays à demi inculte, s'en éloigneront. La France aura perdu, comme en 1881 et en 1896, l'occasion d'ouvrir à l'activité des races travailleuses un champ d'exploitation unique au Nouveau-Monde, dont le percement du Canal de Panama doublerait le rendement. Un peuple neuf ne se civilise, l'ordre et la production ne s'établissent sur son territoire, qu'autant qu'un outillage économique de routes, de chemins de fer, de postes et télégraphes, de ports et d'usines, lui a inculqué la notion du travail.

De la résistance armée que le Vénézuéla pourrait opposer au progrès, il n'y a pas à se préoccuper sérieusement. Il s'est créé une légende autour de la guerre d'indépendance et des exploits de Bolivar qu'il faut remettre au point. Je l'ai déjà fait, il y a 16 ans, dans la *Nouvelle Revue* (1). Le général Monteverde avait

(1) En Amérique Espagnole. *Nouvelle Revue* du 1er septembre 1889.

battu le chef insurgé Miranda ; Bolivar, ex-capitaine de l'armée espagnole était prisonnier à Puerto-Cabello ; l'insurrection était réduite. Ce sont les troupes anglaises envoyées de la Trinidad par sir Richard Wellesley, gouverneur des Antilles, et c'est l'argent de l'Angleterre qui ont émancipé les colonies espagnoles. L'Espagne, intimidée par la puissance navale des Anglais, n'osa envoyer aucun renfort. Livrées à elles-mêmes, ses forces trahies, surprises, cernées, furent battues en détail. Les campagnes de Bolivar en Colombie et en Bolivie, furent des promenades triomphales, sans autre engagement sérieux que la bataille de Junin, 1816, où 15.000 hommes à peine entrèrent en ligne de part et d'autre. Le héros fut un *libertador* fameux, mais un guerrier de moyenne envergure.

En réalité, l'armée vénézuélienne, assez difficilement victorieuse, sous les ordres de Castro, des deux *pronunciamentos* du général Hernandez en 1901, et du général Matos en 1903-1904, ne peut se classer sur le simple aperçu de quelques escarmouches de partisans. Comme au temps de Bolivar, c'est une milice de *guerrilleros*, recrutés parmi la population de couleur, sans instruction militaire et sans valeur offensive. Les *Llaneros* qui forment sa cavalerie d'irréguliers, ne rendraient aucun service dans la région montagneuse qui sépare la rade foraine de La Guayra du haut plateau de Caracas, distants l'un de l'autre d'environ 40 kilomètres. Une division de troupes régulières d'une puissance européenne ou des États-Unis, qui débarquerait avec du canon, entrerait le lendemain même à Caracas.

La guerre de rues est impossible dans cette petite capitale. Ses *cuadros*, ou carrés de bâtisses, se découpent à angles droits. Ses maisons basses sont construites en terre blanchie à la chaux, peintes en vert, en rose, en jaune et agrémentées de pâtisseries en plâtre. Elles s'écrouleraient comme un château de cartes sous le feu d'une batterie d'obusiers de montagne qui prendrait position sur les hauteurs où s'élevait le palais de ses gouverneurs espagnols.

Il semble néanmoins que, sauf dans le cas où notre diplomatie amènerait les États-Unis à engager une action commune, en joignant l'affaire des asphaltes à celle des câbles, le point d'honneur français n'en exigerait pas tant. Une injure au drapeau tricolore se mesure moins au rang qu'il tenait dans le monde, et qu'il tiendrait toujours s'il était tenu haut, qu'à la valeur morale de celui qui l'offense. Or celle-ci semble, à vrai dire, presque nulle, ou, en tout cas, minime.

La construction basse et fragile des maisons de Caracas vient de

l'appréhension des tremblements de terre qui leur rendent parfois visite et qui, dans le cataclysme de 1812, firent plus de 50.000 victimes au Vénézuéla. Il m'a été donné de ressentir l'une de ces oscillations désagréables. Comme elle me valut de faire la rencontre d'un étrange personnage, et qu'il s'agit aussi de ruptures, sinon diplomatiques, du moins moléculaires, je ne veux pas quitter le Vénézuéla sans raconter l'aventure. Elle remonte loin, l'individu était anglais, ne parlant que sa langue, en sorte que, si je commets quelque hérésie scientifique, les lecteurs la mettront sur le compte de mon incompréhension.

C'était dans les premiers mois de 1881, février ou mars. Au milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par une secousse qui dura l'espace d'un éclair. Je crus que mon lit tombait dans le vide. On eût dit que quelque chose venait de se rompre dans l'attraction universelle. L'aiguille du baromètre, au beau fixe, la veille au soir, était à tempête. Quelques mois auparavant une oscillation analogue, mais moins forte, s'était produite de jour, également dirigée selon la cicatrice de 1812, qui traverse Caracas d'Ouest Nord-Ouest en Est Sud-Est. J'avais observé une sorte d'agitation convulsive de la boussole et j'exprimais mon sentiment sur les relations du magnétisme terrestre avec les phénomènes sismiques, devant M. Bunch, ministre d'Angleterre, lorsqu'il me dit :

« Allez donc voir M. Crokes ? Il a des idées très spéciales sur le magnétisme, qui vous intéresseront. » Puis il me donna les indications nécessaires pour découvrir le savant en question dans sa logette ou son observatoire, situé dans la brousse à quelque distance de Barquisimeto.

Pensant que la première secousse, si brève que les habitants s'en étaient à peine aperçus, serait seule dans son espèce, je n'avais pas mis à profit la recommandation de mes amis Mr et Mrs Bunch, auxquels l'Anglais avait dû s'adresser pour obtenir des autorités l'emplacement qu'il occupait. Mais à la seconde secousse je montai à cheval et partis à sa découverte.

Personne ne le connaissait dans le pays, il ne fréquentait personne, perdu dans ses observations et ses calculs, autant que dans les grandes herbes, remplies de crotales aux osselets sonnants. Je laisse de côté les péripéties du voyage, les difficultés de la recherche de Crokes en pleine savane. Sans autre aide que celle de ses deux nègres de la Jamaïque, il avait installé son observatoire dans l'axe du méridien terrestre, compté de celui de Greenwich, qui passe entre Macaraïbo et Barquisimeto. Le portrait de Crokes — un homme entre deux âges, aux traits fins, au regard

intelligent et un peu triste — importe peu. J'arrive à la traduction de sa théorie, notée, pour son originalité, à mon retour à Caracas, et je la donne telle quelle, sans trop savoir ce qu'elle vaut.

« Vous supposez, me dit-il, qu'il existe une relation entre les tremblements de terre et le magnétisme terrestre ? Je vais plus loin, je suppose qu'une relation magnétique existe entre tous les corps célestes que nous voyons. Je crois à l'aimantation générale des espaces. Qu'est-ce que le soleil ? Un aimant colossal, un foyer d'électricité qui développe autour de lui un champ magnétique immense, dans lequel évoluent les étoiles en décrivant des paraboles ouvertes, des segments d'hélice, si vous préférez, autour des pôles ? Ne parlons pas des planètes, qui décrivent des ellipses, mais des ellipses mobiles, ouvertes, des segments d'hélice également, autour du soleil, selon les lois connues de la gravitation, bien, qu'à mon avis, le système des forces centrifuges et centripètes doive être revisé par le système inédit des attractions et des répulsions électriques, qui lui rendrait un peu de la légèreté et de la mobilité que lui enlève la pesanteur newtonienne ? Ne nous occupons que du soleil et des étoiles ? D'abord, à mon sens, la translation du soleil n'est pas celle d'un astre emporté dans l'infini à la poursuite d'autres astres, décrétés soleils par irradiation magnétique. C'est un mouvement rectiligne absolu, en direction du Nord, résultant de tous les mouvements relatifs, avec vitesses différentes et arcs inégaux, mais tous uniformes sur une même coordonnée d'attraction, de la terre et des planètes, qui le maintiennent rectiligne. Ensuite, tout l'univers doit marcher d'un bloc sur la normale d'une hélice ; toutes les masses de la cosmogonie doivent être en contact permanent par le flux vibratoire de l'électricité dans le plein absolu de la mer magnétique, *magnetical sea*, de Faraday. Sans cela, rien ne marcherait. Le vide interplanétaire et interstellaire serait la négation du mouvement de l'univers. Les étoiles ne sont en réalité que des météorites plus grosses que celles qui tombent parfois à terre, et que les étoiles filantes. Le soleil engloutit cette matière cosmique, dont l'immensité est pleine, et dont la chute sur sa photosphère détermine à la fois ses taches et sa révolution en 25 jours, comme une baleine engloutit les infusoires qui l'alimentent. Donc l'action du soleil sur les étoiles amorcées par l'aimantation universelle, mais qui sont loin, à l'extrême limite de la pesanteur, est une action centrifuge d'hélice, une action d'entraînement spiraliforme, par attractions et répulsions électriques alternatives, et la lumière seulement leur est propre... mais elle est due à la vitesse de leur marche dans l'océan magnétique... »

Ce diable d'homme me débita tout cela d'un trait, avec une volubilité... électrique. Et encore je supprime, faute d'intelligence, sa théorie mécanique des paraboles stellaires, perpendiculaires, ainsi que des ailettes d'hélice à l'arbre de couche, à l'axe de rotation du soleil ? Je commençais à regretter d'avoir imprudemment provoqué un flot de paroles, longtemps contenu, qui ne demandait qu'à s'épancher. Son monde magnétique ne me disait rien qui vaille. J'étais venu chercher l'explication des relations du magnétisme terrestre et des tremblements de terre, il me transportait dans les astres ! J'avais déchaîné un orage magnétique ! Ce ne fut que plus tard que je compris, ou voulus comprendre, qu'avec ses attractions et répulsions électriques, Crokes, m'avait peut-être indirectement expliqué la cause de la sensation de chute dans le vide et de rupture de l'attraction solaire ou de la répulsion terrestre que j'avais cru ressentir. Comme je ne voulais pas m'en laisser imposer par son magnétisme, j'essayai de lui pousser une colle :

Nous voilà loin, lui dis-je, des idées généralement reçues de contraction des sphères gazeuses, de solidification et de liquéfaction des gazs, de vide absolu des espaces et de soleils stellaires ? Si ingénieuses qu'elles soient, vos hypothèses sont des hypothèses. Quel a été votre point de départ scientifique pour opposer à la théorie du vide interplanétaire attestée par la raréfaction progressive des couches atmosphériques, celle du plein absolu, du bloc électrique de l'espace visible ? Par quels calculs espérez-vous arriver à une démonstration mathématique ? »

« Voici d'où je suis parti, me répondit Crokes, sans le moindre embarras. Il y a une dizaine d'années j'habitais le pays de Galles. De mes fenêtres j'apercevais au loin la lanterne d'un feu, qui, tous les soirs, s'allumait à heure fixe. La petite station de chemin de fer desservant mon logis se trouvait être exactement à la même distance de 20 milles que le phare. J'obtins de relier télégraphiquement ma maison à la station et je me procurai trois chronomètres marchant ensemble. Je remis l'un au gardien du phare, l'autre au chef de la station et je gardai le troisième. Puis il fut convenu qu'à huit heures précises, c'était en été, le gardien mettrait sa lampe en place et que le chef de station appuierait sur la sonnerie. Invariablement, la sonnerie retentissait avant que la trotteuse de mon chronomètre eût atteint le premier trait dépassant 60, tandis que la lumière du phare ne m'arrivait que lorsque ma trotteuse était entre les points 1 et 2 D'après mes calculs, l'étincelle électrique voyage au carré de la

vitesse de la lumière dans l'air ou dans le vide (1). Il en résulte que si, comme j'en ai la conviction, l'espace interplanétaire et interstellaire, au lieu d'être, ainsi qu'on se l'imagine, de l'air de densité moindre, de l'éther, du vide, est un véritable bloc de fluides électriques, un plein absolu formé par les effluves métalliques de l'incandescence solaire, un océan dans lequel les comètes tracent leur sillage, la résistance élastique de l'air et la résistance d'inertie du vide n'y existent point ? »

Soit ! interrompis-je, votre explication de la queue des comètes est ingénieuse. Mais votre conclusion ?

« Ma conclusion, fit Crokes, c'est que l'expérience est à la portée de tous. Ma conclusion c'est que la lumière, l'étincelle électrique du soleil, des planètes, et des étoiles, voyage dans l'espace, en raison inverse du carré de la distance, mais au carré de sa vitesse dans l'air ou dans le vide, et à la vitesse de l'étincelle au long des fils du télégraphe. Ma conclusion, c'est que la lumière stellaire qui, d'après la détermination de la parallaxe, ou d'après le calcul photométrique, nous serait parvenue en 9 ans, pour Sirius par exemple, ou même en 15 ans, pour des trajets lumineux plus considérables, nous parviendrait en 21 heures 54 secondes pour Sirius, en 36 heures 30 secondes pour les étoiles les plus éloignées. Ma conclusion, c'est qu'il faudrait extraire la racine carrée de tous les myriamètres trouvés par la photométrie, pour avoir les distances planétaires et stellaires réelles et simplifier les chiffres formidables du calcul astronomique. »

Mais quand je renouvelai ma seconde question, Crokes me dit :

« Ma démonstration n'est pas prête. Je suis ici pour la vérifier sur un autre hémisphère. Tout ce que je puis vous en dire c'est que le système marche et, qu'à mon idée, c'est par leur passage au méridien magnétique qu'il faudrait compter le temps des étoiles. Quand j'aurai trouvé l'angle qui se forme entre deux retours du soleil à l'étoile, située dans le plan de l'écliptique, sur laquelle se repère l'année sidérale, soit entre deux cercles de déclinaison de deux années successives, j'aurai trouvé ce que je cherche, l'heure cosmogonique, la vitesse du soleil... »

Dans le réduit, qui lui servait d'observatoire, où je pénétrai, se trouvaient une table ronde, ressemblant à un gnomon, et deux fortes lunettes, dirigées, autant qu'il m'en souvient, selon le méridien terrestre et selon le méridien magnétique. Mes connaissances astronomiques étaient trop infimes pour me permettre de tenir

(1) 900.000 kilomètres à la seconde.

plus longtemps tête à cet original intrépide, qui traversait les mers à la poursuite d'un problème, et qui ne m'expliquait pas assez sa présence au milieu des serpents du Vénézuéla. Je n'insistai pas. Nous allâmes déjeuner dans un *rancho*, auprès duquel la dernière auberge d'Europe semblerait un *palace*, et je pris congé.

De retour en Europe, je parcourus attentivement les sommaires des principales revues scientifiques anglaises, m'attendant à voir, soit le nom de Crokes, soit un article mentionnant ses travaux... Je ne songeai pas au bulletin de l'observatoire royal de Greenwich, Crokes m'ayant parlé avec une certaine humeur des astronomes en général, les ayant même irrévérencieusement traités de : *Wonderful calculators but silly fools*... Pas de traces de lui ! L'aventure devenait bizarre. En 1892 seulement, je me décidai à essayer de le découvrir à Londres à l'adresse qu'il m'avait donnée dans Mayfair. La maîtresse de maison du *lodging*, où il descendait autrefois, me renvoya à une autre adresse, d'où l'on me dirigea sur une troisième. Il demeurait introuvable. Son nom, *Ralph Crokes* ne figurait dans aucun *Directory* même d'ancienne date. A *Scotland Yard*, au bureau des recherches, personne ne le connaissait. Ce n'était donc point un malfaiteur, ayant un motif quelconque de se cacher sous un faux nom. J'eus alors l'idée de mettre un avis dans les journaux. Bien m'en prit, car je reçus une lettre de l'un des principaux fabricants d'instruments d'optique du Royaume-Uni m'invitant à passer chez lui. J'appris là de cet homme, déjà âgé, qu'il se souvenait avoir expédié vers 1880-1881, différents colis à Maracaïbo sous le nom que j'indiquais. Au portrait de Crokes, que je retraçai de mon mieux, il crut le reconnaître dans un client, qui devait être en Australie, et qu'il n'avait plus revu depuis 3 ou 4 ans. Puis il me dit confidentiellement :

« A l'occasion d'un assez fort paiement échelonné que ce client eut à me faire, vers 1887 ou 1888, je dus prendre des renseignements et des garanties. J'ai des raisons de croire que Crokes n'était pas le véritable nom du savant qui vous occupe. »

J'abandonnai mes recherches. Pourquoi Crokes se cachait-il sous un pseudonyme ? Mystère ! Peut-être est-il tombé victime de ses serviteurs nègres, ou de quelque climat meurtrier du genre de celui des côtes du Vénézuéla. S'il n'est que disparu, *good luck !* Et s'il est mort, que la terre lui soit légère autant que la science, autant que son système de mondes ! Puisqu'ils voyagent électriquement, comme un vulgaire métro, au diable la pesanteur !

F.-A. de LA ROCHEFOUCAULD.

FAIBLES CŒURS

(2)

VIII

La mère d'Henri Lunel, infirme depuis des années, n'avait pu assister au mariage de son fils, et le nouveau ménage avant de s'installer en Algérie, débarquait à Riom par une fraîche matinée de juin.

Qu'ils sont mélancoliques ces retours à la ville natale, après des années d'absence. L'enfant d'autrefois est devenu jeune homme, l'homme mûr a vieilli. Quant aux bons vieux ? Où sont-ils?

Sur l'emplacement du jardinet où l'on a joué tout petit, se dresse une insolente villa. Les vieux ormeaux ont été remplacés par des pousses de marronniers chétifs. A voir les devantures des maisons, nouvellement badigeonnées à la chaux, on dirait certains visages de femmes connus jeunes où transparaissent maintenant les rides et les taches à travers le lamentable maquillage.

La première impression triste qu'éprouva Lunel lui fut donnée par le cocher d'omnibus auquel il confia ses bulletins de bagages. Le père Landry qui, depuis trente ans, faisait le service des voyageurs, lui apparut pour la première fois, voûté et avec des cheveux blancs.

Le couple suivit à pied un grand boulevard planté d'arbres séculaires. Sous un grand dôme de verdure abritant une délicieuse fraîcheur d'ombre, les oiseaux gazouillaient et l'on entendait le murmure des fontaines.

— Quelle ville calme, dit Madame Lunel, on dirait un couvent.

— Une nécropole, répliqua son mari qui détestait Riom. Quand la cour est en vacances, il n'y a plus un chat dans les rues, et, vous allez voir, le gazon verdoie entre les pavés.

— Marielle serra le bras de son mari.

— Je ne sais pourquoi, mais je suis toute émue à la pensée de voir votre mère. Comment m'accueillera-t-elle ?

— Vos inquiétudes sont vaines, ma chérie, maman est la meilleure des mères.

Ils tournèrent rue de l'Hôtel-de-Ville, descendirent la rue Jean-de-Berry où, à côté du Palais de Justice, fusait le clocher d'une chapelle gothique.

Cependant le trouble de Madame Lunel s'accentuait : la voyant un peu pâle, il dit :

— Je n'ai pas prévenu maman de notre arrivée pour ce matin. La pauvre femme n'aurait pas dormi de la nuit, nous ne sommes donc pas attendus, et si vous n'étiez fatiguée, je vous proposerais de vous promener encore un peu.

— Oh ! très volontiers, mon ami, je n'éprouve aucune lassitude. Il fait si bon.

Ils revinrent sur leurs pas, montèrent sur le Pré-Madame, sorte de terre-plein dominant le boulevard et planté de hauts tilleuls en fleurs, dont le parfum sucrait l'air frais du matin. Devant eux, presque sous leurs pas, des moineaux se roulaient dans le sable que doraient par taches de rieuses échappées de soleil.

De cette sorte de promontoire, la vue s'étend magnifique sur la mer grasse et verte des plaines de la Limagne noyée à l'horizon, dans une buée violette.

Tout à coup, dans le silence, une cloche timide tinta. Et ce fut une théorie toute blanche de sons frêles, un appel discret et pieux qui paraisssait venir de loin, de très loin, d'une autre ville, d'un autre monde peut-être... appel encore mal éveillé et tout frissonnant dans l'aube virginale.

Ce son de cloche, Lunel l'avait entendu depuis sa prime enfance, alors que tout petit il jouait aux pâtés de sable sous l'œil de sa bonne. Il l'avait entendu collégien, quand il se promenait avec son père, qui lui faisait répéter ses leçons par des matins pareils. Il eut une minute d'émotion dissimulée sous l'apparence d'une plaisanterie.

— Marielle : *Les Cloches du Monastère*, vous me jouerez cela au piano.

— Un couvent ? Je m'en doutais, où donc ?

— Tenez, là, à votre droite, derrière ce grand mur. C'est la Visitation, et l'on vient de sonner le petit lever de ces dames.

— Ce n'est pas gentil de plaisanter ce sont de saintes femmes et d'heureuses femmes qui sont là.

— Il paraît, fit Lunel ; ma mère qui y a été élevée m'a dit cela.

Quand j'étais, enfant, elle m'emmenait voir quelquefois ses anciennes maîtresses à travers les grilles du parloir. Ma grand'mère et même mon arrière-grand'mère y ont fait leur éducation. J'ai une tante enterrée là. Elle était supérieure. Mais faisons donc le tour de l'établissement puisqu'il vous intéresse.

Alors descendant du Pré-Madame par une rampe d'escalier très douce, ils prirent tout de suite à droite le petit chemin qui longe le jardin du couvent. Le mur d'enceinte, barrière inexorable où se brisent les bruits du monde, les désirs du monde, la folie du monde, s'élevait très haut, austère et farouche. A l'angle du vaste enclos, ils aperçurent, dépassant le mur, la petite chapelle du cimetière coiffée de tuiles rouges encadrée dans les ramures d'un sapin où des pigeons roucoulaient.

Longtemps, par une de ces attirances bizarres que rien n'explique, Marielle et son mari regardèrent ce mur. Ils en firent lentement, silencieusement le tour; puis, rêveurs, revinrent dans la ville édifiée de pierres volcaniques par le faubourg de la Bade. Déjà quelques maisons s'éveillaient, des persiennes s'ouvraient; le père Gonnaud un vieux conseiller en retraite, encore coiffé d'un madras rouge, arrosait des lauriers roses sur son balcon.

Madame de Lunel, la mère, qui avait les jambes paralysées se levait tard. Elle était encore couchée quand ils arrivèrent. Aussitôt elle reconnut la voix et le pas de son fils; son émotion fut si forte qu'un tremblement la saisit. La femme de chambre en conduisant le jeune ménage à l'appartement qui lui était réservé, annonça que Madame la marquise dormait encore.....

Henri n'avait jamais avoué à sa femme les difficultés éprouvées pour obtenir le consentement de sa mère. Non pas qu'elle se fût opposé formellement au mariage, mais son approbation avait été pleine de réserve car elle partageait l'avis de Pontal et prétendait que son fils eût été infiniment plus sage en épousant une jeune fille. Malgré son esprit très pratique et d'un bourgeoisisme aigu, la fortune de sa belle-fille n'avait pas réussi à modifier sa manière de voir.

Elle se montra cependant charmante pour Marielle, flattée de sa beauté et de son grand air, reconnaissante surtout de l'amour éprouvé pour son fils.

Donc tout se passa bien ou à peu près, encore que la jeune femme n'eût pu vaincre l'impression craintive que sa belle-mère lui inspirait. Puis, ce vieil hôtel construit de laves, avait quelque chose de sépulcral. Dans les grands appartements déserts tapissés

de Flandre, une tristesse morne tombait. Malgré soi, comme avec l'inquiétude d'éveiller cette trop solennelle demeure, on parlait à voix basse.

Quelques amies de Madame la marquise au visage figé, venaient faire de courtes visites, la féliciter du mariage de son fils. Ces visiteuses parties, la pauvre paralytique restait presque toujours seule, n'ayant d'autre compagnie que la religieuse douce et froide qui la gardait.

Chaque matin le jeune ménage partait en voiture découverte, courait les chemins pittoresques de la vieille Auvergne... Ces chemins bordés de futaies s'enfonçaient dans le creux des vallées pour monter ensuite jusqu'au plateau des montagnes, mais à la sortie de ces tunnels de verdure, subitement l'horizon s'éclairait barré soudain, par la chaîne des puys ou des dômes, cependant qu'au pied même de ces montagnes s'étendait à perte de vue la mer immense de la Limagne.

Ils visitèrent ainsi les ruines classiques des vieux manoirs féodaux : Tournoël, Château-Gay Chazeron, puis les gorges d'Enval, le lac de Tazenat rond comme une pièce d'argent et creusé à même le flanc d'un ancien cratère. Quand la montée était rude, pour épargner aux chevaux un surcroît de fatigue, ils allaient à pied, prenant des chemins de traverse, de jolis sentiers d'une fraîcheur d'ombre intense et tout égayés par le chant des oiseaux et des sources. Parfois traînant un chariot chargé de pierres volcaniques, deux vaches liées au même joug tiraient dru sur leurs cornes : un homme en blouse conduisait l'attelage mais le même paysan qui n'aurait manqué autrefois de saluer l'étranger quel qu'il fut, gardait maintenant son chapeau effrontément enfoncé sur la tête et souvent il se retournait, l'air insolent, une grossièreté près des lèvres. Lunel pensa que moins de vingt ans avaient suffi pour transformer radicalement l'esprit des campagnes. Jamais la haîne des classes n'avait été aussi violente.

Il faisait part de ses observations à sa femme, lui expliquait le pays, les habitudes de ces montagnards si durs au travail, sobres chez eux par avarice, n'ayant qu'une seule passion : la terre, vivant d'elle et pour elle avec l'incessante convoitise de l'agrandir, cette terre, empruntant même pour acheter, hantés par cette idée fixe, la même depuis des centaines de générations : avoir du bien. Et cet amour de la propriété est d'ailleurs si vivace qu'en leur patois expressif, les paysans auvergnats ont crée ces locutions courantes : « *Cha mien* et *cha tien* », qui dénoncent énergiquement leur très nette compréhension de la séparativité des droits

et des pouvoirs. Dire, conclut Lunel dont les opinions politiques étaient d'autant plus conservatrices qu'il avait lui-même davantage à conserver, dire que maintenant tous ces imbéciles-là sont socialistes !...

La mélancolie des soirs tombait, telle une pluie de cendre. Henri goûtait l'odeur pénétrante des bois humides et l'harmonie des tons fins et discrets du crépuscule. Il avait tendrement glissé son bras sous celui de sa femme si jolie qu'elle semblait un objet d'art animé. Il aurait tant voulu la voir rayonner d'une joie sereine !... Pourquoi les yeux de Marielle avaient-ils maintenant cette expression lointaine et voilée ? Après une timide question restée sans réponse, il comprit que sa femme n'était plus avec lui... Alors, il se tut, observant à la dérobée son profil distrait creusé par une secrète angoisse. Pauvre Marielle ! Supérieurement douée pour comprendre la poésie des choses, une affinité l'unissait à la caresse odorante de cette tombée de nuit. Prête à palpiter sous un souffle de bonheur, son âme tout à coup plongeant dans le passé, se souvenait et souffrait.

Mais le cocher venait d'arrêter ses chevaux pour allumer les lanternes du phaéton, et de ce minuscule événement qui coupa court la rêverie de Marielle, Henri profita pour glisser à l'oreille de sa femme un mot gentil. Elle, très bonne, se reprocha d'avoir délaissé son mari, de l'avoir attristé peut-être ! Et vite l'enlaçant elle mit à ses lèvres un lent et long baiser. Henri rendit l'amoureuse caresse. Bientôt son étreinte se fit plus étroite, plus nerveuse. Il serrait entre la sienne sa main jolie, mettait ses doigts fuselés dans sa bouche. Maintenant une ardeur grandissait en eux, les poussait sans cesse aux lèvres l'un de l'autre. Leur haleine se mêlait, leurs désirs haletants les brûlaient, mais voici qu'unis éperdument, Henri eut un sourire : il avait devant lui — prosaïque, ironique et bouffon, le vaste dos du cocher impassible où deux boutons de métal luisaient comme des yeux. . .

. . . .

Les amis d'enfance de Lunel, avocats pour la plupart, jeunes avoués ou futurs magistrats qui l'avaient longtemps considéré comme un raté proclamaient en chœur stupéfaits :

— C'est un malin ! En voilà un qui a su se tirer d'affaire !

Et ils l'admiraient naïvement.

Le petit maréchal des logis de hussards qu'était Lunel quelques années auparavant devenait un gros personnage, prenait à leurs yeux de l'importance. D'ailleurs, de par son mariage il était riche et l'on s'inclinait.

Aux jours de misère lorsqu'après avoir quitté le régiment, Lunel cherchait encore sa voie, il avait si durement essuyé la morgue de ces gens de petite ville, qu'à savourer son succès d'homme arrivé, à voir les courbettes des envieux, il se pâma de jubilation. Une exception cependant : Bergeac un ami d'enfance. Celui-là du moins lui avait toujours témoigné estime et amitié. Ils furent heureux de se retrouver, de mêler leur vanité satisfaite.

Bergeac, d'origine obscure, était à trente ans, après un beau mariage, l'avoué de la Cour le plus madré, le plus retors, le plus en vogue, le plus riche ! Surtout, avant tout, en lui s'incarnait l'électeur influent. Premier adjoint au maire de la ville, à la tête du parti républicain, tout indiqué pour représenter le département aux prochaines élections législatives, il portait haut, et députés et sénateurs n'auraient osé déranger une épingle sans le consulter; de plus il se piquait de littérature.

Tous les matins Lunel passait une heure dans la chambre de sa mère, en tête à tête, avant qu'elle ne fût encore levée.

La marquise, d'esprit très droit, doué d'un prodigieux bons sens, juste avant d'être bonne et femme de tête avant d'être femme de cœur, ne se laissait jamais aller à une tendresse irréfléchie.

Elle trouvait sa belle-fille charmante, mais son jugement sur ce qu'elle appelait le coup de tête de Marielle, ne se modifia point, et un matin, moitié en riant, moitié grave, elle dit à son fils :

— Avoue que Madame Derville n'a pas fait preuve de beaucoup de sérieux lorsqu'elle s'est éprise d'un garçon aussi léger que toi ; je prise peu, pour ma part, les femmes qui ont absolument besoin d'un mari, et sont toujours prêtes à recommencer leur existence ; tout cela, mon ami, n'est ni le commencement ni la fin de la sagesse... Il faut savoir se résigner et ne pas être à l'affût d'un roman, quand on a fille à marier.

— Oh ! oh ! maman, fit Lunel.

— Je ne voudrais certes pas te faire de la peine et t'attrister outre mesure. Mais je ne vois pas ton avenir en rose. Je crains que tu ne sois pas heureux, mon pauvre enfant, ta femme vieillira avant toi. Lui seras-tu fidèle ? J'en doute... Alors le défunt ?...
Je te fais souffrir. Allons, mets que je n'ai rien dit ou que je me trompe, j'ai tellement peur que tu n'aies pas le bonheur que je te souhaite. A propos, est-elle pieuse, ta femme ?

Et comme Henri répondait affirmativement.

— Tant mieux, je lui donnerai une petite médaille, si tu le permets. Mais je t'en prie, surveille-toi !

— Mon Dieu, maman, vous reconnaissez que ma femme est

charmante, vous savez qu'elle est très riche et qu'elle m'aime. De quoi vous inquiétez-vous ? Voyons, nous ne sommes mauvais ni l'un ni l'autre.

Pour toute réponse, Madame de Lunel hocha la tête et soupira en embrassant son fils.

Le lendemain, le jeune ménage embarquait pour l'Algérie.

IX

La mer était d'huile, comme disent les Marseillais.

Madame de Lunel avait quitté Riom avec un soupir de soulagement et voici qu'à la veille d'arriver à Philippeville, elle s'inquiétait encore. Comment serait-elle accueillie ? La sympathie dont on avait entouré son deuil fut d'autant plus sincère que Derville ne comptait là-bas que des amis.

Maintenant elle arrivait avec un nouveau mari, un Parisien, très homme du monde, certes, mais sceptique, plutôt froid, railleur. Comment le recevrait-on, lui ? Elle le regarda et tendrement lui prit la main. Lunel absorbé dans la contemplation de la mer par le hublot, se retourna, lut de l'angoisse sur le visage et enveloppa sa femme d'un regard où il y avait peut-être de l'affection mais surtout beaucoup de pitié. Il ne l'embrassa point, n'eut pas un mot, pas une caresse et l'invita seulement à hâter sa toilette pour monter sur le pont. Dans la cabine, on étouffait.

Le cœur de Marielle s'oppressa. Déjà très nerveux, pensa-t-elle. Ah ! combien différents ! J'étais si habituée à la tendresse. J'avais tant besoin de confiance. Mais elle ne voulut plus réfléchir. Déjà l'émotion la serrait à la gorge, et vite elle courut rejoindre son mari.

— Vous verrez, dit-elle, cependant gracieuse et chatte, la bonne vie que nous aurons là-bas. Une vie saine, comme vous devez l'aimer. Il y a douze chevaux, des fusils, des chiens, le paysage est merveilleux, c'est un enchantement, et mes montagnes sont très giboyeuses. Ah ! cher, si vous le voulez, il y aura aussi du travail et vous pourrez réserver beaucoup de temps à vos romans dont je suis très fière.

Lunel ravi, plein de bonnes intentions, annonçait des dispositions exceptionnelles pour l'agriculture, d'ailleurs il adorait la vie des champs, et la chasse avait toujours été sa passion favorite. Il emmenait avec lui deux griffons d'un dressage parfait, deux célébrités.

Il répéta : douze chevaux, quatre-vingt bœufs ou vaches, trois cents moutons. Combien de domestiques, avez-vous dit!

— Vingt, plus la gouvernante, Nanette, ma nourrice, qui parle arabe comme son patois d'Auvergne et qui fait tout marcher bon train, je vous en réponds.

Lunel nageait en plein bonheur. Ah! si ses compagnons de de misère, lors de ses débuts à Paris, avaient pu seulement imaginer sa nouvelle opulence.

— Mais, c'est un fief que vous possédez là-bas, ma chère Marielle.

Lui, l'homme froid, habitué à l'observation rigoureuse, s'étourdissait, s'enivrait, emballé.

Il n'y avait personne sur le pont, il embrassa sa femme éperdument.

— Oui, ma bonne amie, nous serons heureux, je le sens. Si tu savais ce que je m'en moque du Boulevard, et de toutes mes petites glorioles littéraires.

— Tu ne regrettes rien ?

— Je t'adore.

Une bonne brise lui fouettait le visage, et il fixait l'horizon, l'œil impatient.

Ils débarquèrent à dix heures du soir à Philippeville. L'escadre de la Méditerranée mouillait en rade de Stora ; chaque vaisseau envoyait des projections électriques sur la ville qui apparaissait violemment éclairée par cette lumière spectrale.

D'habitude, à chaque retour de France, les amies de Madame de Lunel, « toutes ces dames », venaient l'attendre au bateau. Mais aux lettres écrites pour annoncer son mariage, Marielle avait reçu des réponses plutôt guindées, — du moins lui semblait-il. Aussi n'avait-elle prévenu personne de son arrivée, et, de ne point trouver là les visages accoutumés, une impression d'isolement la saisit. Mais, à quai, elle fut reconnue et aussitôt signalée. Leurs bagages n'étaient point déchargés à la douane, que la nouvelle de son retour défrayait déjà les parlottes sur la place de la Marine.

Quand M. et Madame de Lunel, faisant un détour pour ne point être aperçus, se rendirent à l'hôtel d'Orient, les promeneurs et les promeneuses murmuraient leur nom ; on les suivait avec une effronterie inconsciente en examinant Lunel presque sous le nez. Lui bougonna : quels imbéciles, ces gens-là ! et il fut entendu.

Le patron de l'hôtel, un vieil Algérien bavard, un peu trop à l'aise avec tout le monde et qui avait pour habitude de traiter ses

clients avec un sans-gêne extrêmement méridional, félicita, ainsi qu'il convenait, le nouveau couple, puis raconta les derniers événements municipaux. C'était prévu! Le père Langlois devait être blackboulé, et c'est M. Rédis qui a été nommé maire. Un gentil garçon, un peu jeune, trop amateur de jupons, mais pas bête. Oh! ça non. On dit qu'il va épouser la fille de notre sénateur, la cousine de Madame Dubar... A propos de Madame Dubar, son mari est venu dîner ici, avant-hier, un fin gourmet, on se console comme on peut! Que voulez-vous? En voilà encore un trop haut coiffé pour passer sous les portes de Constantine.

Histoire de politique locale, chroniques pimentées, sont presque les seuls éléments de conversation. On ne se fatigue pas le cerveau dans cet excellent pays.

Le lendemain, Lunel et sa femme partirent de très bonne heure. Leur voiture, attelée de deux bêtes nerveuses, allait à fond de train sur la route nationale de Stora à Biskra, le long de l'Oued Saf-Saf qui, jusqu'à Gastonville, traîne au milieu des lauriers roses et des caroubiers, ses eaux lourdes et empoisonnées.

X

— J'aime la France, certes, je l'aime comme ma mère, mais l'Algérie, vois-tu, on l'aime comme une maîtresse: c'est une enjôleuse, elle vous prend l'âme et les sens. Ce soleil accroche les yeux, les parfums qui, sur cette terre de feu, se dégagent des plantes grasses des menthes amères, des orangers en fleurs, des arbres, de partout, vous grisent. Et puis n'est-ce point ici la vie libre, large, insoucieuse des conventions stupides, des snobismes ridicules?... Il s'exaltait.

Madame de Lunel, enfoncée dans ses souvenirs, murmura :

— C'est un pays où comme ailleurs, plus qu'ailleurs l'on aime, on souffre, on vit enfin.

Alors son mari fut pris pour elle d'un véritable accès de tendresse, et, la serrant dans ses bras, il se mit à l'embrasser dans le cou longtemps. Il dit après un silence :

— Oh! Je vous en prie, regardez donc cette vallée. C'est un paysage des mille et une nuits. Je sais bien, Marielle que l'amour n'a pas besoin de décor : évidemment on peut aimer aussi bien dans une mansarde qu'au bord d'un lac ou en pleine forêt. Cependant j'imagine que nos sentiments sont toujours plus ou moins

les jouets de nos sens et ne pensez-vous pas, chère, que de resplendir en un cadre merveilleux, la beauté, si possible, en est encore plus belle. Toutes les fois que j'ai erré seul dans les bois, ou qu'en barque j'ai suivi, le soir, le fil d'une rivière ombreuse, il me manquait quelque chose ou plutôt quelqu'un... toi !

Déjà ils découvraient l'immense gorge du Zardézas ouverte au milieu des massifs du Kef-Sba-Rgout. Sur le flanc de la montagne, une habitation, une ferme-château faisait comme une tache blanche sur la verdeur argentée des oliviers.

— C'est là dit Madame de Lunel.

En arrivant à El-Arrouch, petit village français-arabe, situé à cinq kilomètres de la ferme, Marielle reconnut ses chevaux et son grand break où, sur le siège, trônait Kalfa, coiffé d'un turban neuf et drapé dans son burnous des grands jours.

Lunel ne quittait plus la ferme des yeux.

— Diable ! quatre tourelles crénelées, avec des moucharabis, je ne comprends pas...

— Ce sont des postes d'observation ; je fais coucher là mes domestiques. Je suis très bien gardée.

— Ah !... mais c'est immense chez nous.

L'avenue s'amorçait à droite, sur la route, au commencement du D'jebel M'ssouna, bordée de grands arbres d'essences diverses et d'une double rangée de cactus en fleurs, d'amandiers, de géraniums et de lys.

De la terrasse, la vue s'étendait immense. En face, jusqu'à son embouchure, l'Oued Saf-Saf déroulait son large ruban mordoré.

A gauche, très loin, on découvrait le Djebel Aïn Kesskess, et là-bas, tout là-bas, en dégringolade jusqu'au fond de la gorge, des rochers gigantesques, de la brousse et des champs d'oliviers.

Bientôt les principaux domestiques, Ahmédo, Darbouka, El' Mekhi, Filali et Ben-Amar, le chasseur, vinrent respectueusement prendre les ordres et baiser la main du nouveau maître avec de grands salamalecks.

Une femme longue, sèche, maigre, coiffée d'un bonnet d'Auvergnate, avec un caraco rouge sur les épaules, se jeta au cou de Madame de Lunel qui l'embrassa à plein cœur.

Puis tout à coup la vieille femme détourna les yeux et, se cachant la tête dans son tablier, s'enfuit dans la cuisine.

Lunel était déjà occupé à visiter la ferme.

Ahmédo, stylé comme un parfait domestique européen, en dépit du tutoiement toujours en usage chez les Arabes, servait de Barnum.

Ils traversèrent d'abord une salle à manger toute lambrissée, avec chapiteaux mauresques, ensuite une vérandah où sous les palmiers nains un petit jet d'eau montait pour retomber dans une vasque en gouttelettes d'une délicieuse fraîcheur.

Ils longèrent encore la cour intérieure; à l'entrée, une vieille guenon, Jacqueline, assise sur son derrière, somnolait. Aux écuries, dix chevaux : Sultan, Bonghera, Ali Caïd...

Ahmédo énumérait les qualités :

— Avec Bonghera, tu peux faire cent kilomètres par jour, pourvu que tu aies soin de desseller après la première heure de galop.

Ils allèrent voir aussi les juments dans les boxes.

Les bêtes à cornes intéressaient moins Lunel; mais il fut satisfait de leur grand nombre.

Madame de Lunel n'avait pas encore eu le courage de monter jusqu'à sa chambre.

Écrasée et comme honteuse devant les larmes de sa nourrice, — larmes qu'ensemble elles avaient si souvent mêlées, — elle se mit à pleurer à son tour et murmura :

— Ma nounou, ma pauvre nounou, c'est donc bien mal ce que j'ai fait ?

— Que veux-tu, ma petiote, c'est la destinée qui veut ça. Je ne connais pas ton nouveau monsieur, mais, vois-tu, je croyais que tu avais la même idée que moi : les bons morts, ça vaut mieux que les vivants.

— Je t'en prie, Nanette... tais-toi !

— Allons ! va te reposer un peu.

Lunel entrait.

— Qui est-ce qui vous tutoie, chère? Je croyais que les Arabes avaient seuls ce privilège.

— C'est moi, Monsieur! s'écria Nanette. J'ai toujours tutoyé ma fille, et, voyez-vous, je suis trop vieille pour parler autrement, n'est-ce pas, petiote?

Et les petits yeux noirs de la vieille, rivés sur l'intrus, disaient clairement : je suis chez moi, ici; tant pis si ça vous gêne.

— C'est un fameux type, votre nourrice, fit Lunel quand il fut seul avec sa femme.

Dans sa cuisine, agitant nerveusement les casseroles, brisant le charbon à grands coups durs, la vieille auvergnate grommelait :

— Le bougre ! le bougre !...

XI

Ce qui intéressait Lunel, c'était une faucheuse mécanique perfectionnée qu'il avait fait venir de Paris. Les manches de chemise retroussées, le chef couvert d'un immense chapeau paillasson, il conduisait les chevaux, les excitait en arabe, faisant claquer son fouet comme un charretier.

Cette machine qui, en plaine, eût donné de bons résultats, devenait presque défectueuse sur le flanc de ces montagnes toutes plantées d'oliviers; il fallait se donner un mal énorme pour un résultat médiocre.

Lunel s'occupait aussi de la minoterie. Pour cause de sécheresse, le moulin situé sur l'oued Saf-Saf ne tournait plus depuis un mois. Après des difficultés assez grandes avec l'Administration, il avait été autorisé à capter les eaux de l'Aïn-Keskess. Cette fois, la force motrice fut insufffisante, et il installa une machine à vapeur.

Le soir, en dînant, il racontait ses travaux à sa femme; avant peu, il devait au moins doubler, tripler même les profits de la ferme, si mal gérée, à son dire, jusqu'ici.

Madame de Lunel n'esquissait que de timides observations, Au demeurant elle préférait voir son mari dépenser de l'argent inutilement, plutôt que de le sentir, ennuyé, maussade, et elle souhaitait la durée de ce beau zèle.

Le nouveau propriétaire apportait aussi des améliorations aux écuries qu'il voulait luxueuses. Il avait fait fait réparer boxes et chenils.

Devant toutes ces dépenses, la vieille Nanette ne décolérait plus.

Eveillé tous les matins à quatre heures, Lunel rentrait juste à l'heure du déjeuner, faisait deux heures de sieste, puis se remettait à la besogne, mais chaque soir, une commission, une lettre à mettre à la poste, n'importe quoi servait de prétexte à une fugue, et il filait jusqu'à El-Arrouch. Là, il s'installait au café et buvait une absinthe avec les gros bonnets de l'endroit et quelques colons d'importance. Lui-même se sentait l'âme d'un vrai colon à l'heure de l'apéritif. Il rentrait pour dîner, se couchait tout de suite après et... dormait...

Sur ces entrefaites, les Lunel reçurent une lettre des Tessier exprimant le regret de n'avoir pu les recevoir lors de leur passage à Marseille; enfin revenus d'Espagne, avec la passion des voyages et ne rêvant plus que monts, vallées et océans, ils allaient tomber chez eux un de ces quatre matins.

C'est décidé, écrivait Tessier, je fais l'ouverture de la chasse chez toi. Et il interrogeait son ami sur le genre des munitions qu'il conviendrait d'emporter, sur la qualité des armes, à savoir si un canon court adapté au fusil n'était pas indispensable pour le bois, si l'on tuait le sanglier à balle franche. Il terminait par cette phrase admirable : « S'il y a de grands fauves préviens-moi, j'emporterai ma carabine Winchester. »

Cette humeur vagabonde survenue tout à coup à son paisible ami étonna Lunel.

— Vraiment, Marielle, n'est-ce pas cocasse ?

Elle sourit discrètement. La vérité c'est que ce voyage était chose entendue depuis quelque temps déjà entre les deux femmes, et Jeanne qui ne s'expliquait guère le mariage de sa tante avait hâte de recevoir ses confidences.

Les lettres de Micheline parvenaient régulièrement à la ferme tous les huit jours : la dernière annonçait son arrivée définitive ; ses années de couvent étaient enfin terminées. Elle écrivait aussi des lettres gentilles à Lunel, des lettres de sœur à frère, pleines de drôleries parisiennes et elle lui disait « Mon cher Henri » simplement. Elle adorait les animaux et ne manquait point de demander des nouvelles de sa jument et de ses chiens.

Il y eut alors échange de correspondance pour faire coïncider le retour de Micheline avec l'arrivée des Teissier. A la campagne, les réceptions ont une importance capitale, et, dès lors, on vécut dans une joie d'attente.

Lunel pensa que ce serait une occasion de renouer sérieusement avec les anciennes relations de Philippeville et de Constantine, et de prendre un peu de plaisir. Décidément, Marielle n'était pas gaie et, pénible constatation, la mélancolie ne rajeunit pas les femmes.

Or, un matin de très bonne heure, deux jours plus tôt qu'on ne le pensait, Tessier, sa femme et Micheline débarquèrent à la ferme.

Tessier, vêtu d'un costume de chasse excentrique, fit une entrée triomphale en sonnant de la trompe.

— Té, vé ! c'est Tartarin ! s'écria-t-il en se jetant au cou de sa tante et de son ami.

Il y avait longtemps que la vie au Zardézas n'avait été aussi bruyante. Madame de Lunel, tout à l'émotion d'avoir retrouvé sa fille, ravie d'avoir sa nièce auprès d'elle, était presque heureuse. La gaieté de Tessier, qui eût été insupportable à Paris, emplissait cette solitude et l'animait. Ce gros garçon chassait, mon-

tait à cheval, mangeait comme quatre, bavardait comme dix. Il rêvait de se faire musulman pour avoir droit au harem.

— Parfait, mon cher, approuvait Lunel, tu as une si bonne tête de Turc !

Mais la plus noble de ses ambitions était de tuer un lion : comme Tartarin, té ! D'ailleurs il ne disait plus un mot sérieusement, plaisantait à jet continu, répondait de grosses nigauderies méridionales aux quolibets et aux pointes malicieusement lancées par Lunel.

Un matin, Tessier s'endormit à l'affût. Il dormait de tout son cœur, le béret sur l'oreille, son fusil à côté de lui, et sa bouche entr'ouverte riait encore. Lunel, chasseur fanatique, s'exaspéra de cette paresse, qu'avec raison il jugeait imprudente. Un arabe aurait pu lui voler son arme.

Il cria brusquement :

— Eh bien, Tartarin, et ta panthère ?

Tessier ouvrit un œil goguenard, finit par s'éveiller tout à fait et se mit à pouffer.

— Qu'est-ce qui te prend, animal ? interrogea Lunel.

— Une idée qui m'est venue là tout de suite en te voyant.

— Quoi ?

— C'est que t'es un malin, toi !

Et lui tapotant sur le ventre :

— Ah ! veinard, va ! sacré veinard ! On aurait pu au moins dire une petite fois merci à papa.

— Zut ! à la fin tu es trop bête !

— Pas si bète que ça le soir où je t'ai fait retarder ton départ pour Paris. C'est égal, hein, entre nous, Marielle est une rude dinde !

Lunel, qui sentait la colère le serrer à la gorge, répliqua rageusement :

— Je te prierai de t'expliquer, une fois pour toutes.

— Alors tu m'incites à penser tout haut ? On obéit. Eh bien, voilà, que ma cousine eût été ta maîtresse, rien de plus simple. Je dirai presque, rien de plus naturel. Tu vois que ma morale n'a rien d'ascétique. Mais qu'elle soit devenue ta femme, oh ! dame, ça...

Et comme Lunel faisait mine de se jeter sur lui :

— Halte-là ! halte-là ! mon vieux, ne prends pas le mors aux dents. Ce que je te dis aujourd'hui tout haut, tout le monde le pense tout bas, et tu le sais bien, mon bonhomme. Restons amis, va, cela vaudra mieux, je pourrai même t'éviter des gaffes.

Lunel était vert.

— Assez, n'est-ce pas ?

— Un mot seulement, le dernier... Tache de pas être trop rosse.

Et, tirant sa gourde, il se mit à boire à même le goulot.

Sur la route de l'Oued Zenati, ils aperçurent Micheline à cheval qui venait à leur rencontre; le chien de Lunel venait de tomber en arrêt, alors les deux amis reprirent la chasse, et d'un accord tacite, parlèrent d'autre chose.

XII

La bonne harmonie qui régnait au Zardézas était rompue. Il n'y eut rien de changé extérieurement, mais Lunel gardait une profonde rancune à Tessier, et, à son insu, une sourde animosité s'aigrissait en son cœur contre sa femme, dont il se mit à épier les conversations.

Un jour il l'entendit parler du *fantôme* (c'est ainsi qu'il désignait Derville) avec une exaltation de détresse, de touchants rappels de bonheur qui exaspérèrent encore son irritation.

— Micheline, c'est aujourd'hui l'anniversaire de mon mariage avec ton père. As-tu porté des fleurs là-bas ?

Et Micheline la voix cassante :

— C'est vrai, nous avons eu l'atroce douleur de le perdre. Il était si parfait, si bon ! Pendant deux ans nous avons mêlé nos larmes. Je reconnais que tu en as plus versé que moi — puis, un beau jour, crac, tu trouves que ça commence à bien faire et tu t'offres dans la personne de mon beau-père une fiche de consolation. Non, non, vois-tu, je crois qu'il vaut mieux laisser mon pauvre papa tranquille.

— Il y eut un court silence.

— Malheureuse enfant, tu me tues, gémit Marielle.

Puis des sanglots, et Micheline cria :

— Pardon, pardon, petite mère, j'étais folle.

Allons pensa Lunel, ma femme est décidément une élégie. Quant à Mademoiselle sa fille, elle va bien Cela promet.

Comme il quittait son poste d'observation, il fut rejoint par Tessier, qui revenait de la chasse le carnier par hasard rebondi. Fort maladroit d'habitude, grisé de son extraordinaire succès, il étalait ses pièces de gibier sur la table de la salle à manger.

— Rien manqué, rien. J'ai décroché ce matin le fusil de Derville, qui est parfaitement à ma couche. C'était un rude chasseur

Derville, il tirait comme moi, au coup d'épaule. Pour cela, une couche un peu courte est indispensable.

Agacé, Lunel sortit dans le jardin pour fumer une cigarette et aperçut Nanette en train de cueillir des fleurs.

— Ca, dit-il, c'est pour la tombe du « fantôme ».

Et Nanette passa devant lui, sans un mot, droite et sèche, avec une gerbe dans son tablier.

Alors, comme poussé par une force invincible, il se dirigea vers le cimetière de la ferme, situé tout au fond de la grande allée, derrière un massif de citronniers. Il aperçut sa femme et Micheline qui priaient.

Rageusement, il s'en fut vers l'écurie, donne l'ordre à Ahmédo de seller Bonghera, et pris d'un besoin immédiat d'exercice violent il enfourcha sa bête, sans même voir Tessier qui, fumant sa pipe sur la terrasse, le regardait s'éloigner d'un air goguenard.

Le ciel était de feu. Le sirocco soufflait depuis le matin. Mais Lunel ne s'en apercevait pas, poussant son cheval ruisselant d'écume sur le chemin rocheux qui borde le précipice étroit dans lequel roulent les eaux torrentueuses de l'Oued Kess-Kess.

Il eut soif, s'arrêta, attacha son cheval à un caroubier et, dégringolant des rochers qui bordent l'Oued pour boire au torrent, il grommela :

— Il avait rudement raison, Tessier ; quelle dinde cette pauvre Marielle !

A deux pas, dans l'anfractuosité des rocs rougeâtres, une sorte de grotte pleine de fraicheur s'offrait. Il voulait voir clair dans ses idées, démêler ce qui se passait en lui, autour de lui, prendre une résolution si elle était encore à prendre, se tracer une ligne de conduite. Mais sa pensée fuyait, distraite par le paysage environnant. A côté de lui une source chantait sous les capillaires, et les pampres, les myrthes s'entrelaçaient autour des lauriers roses en fleurs qui piquaient de notes vives la verdure environnante.

A chaque instant, des oiseaux venaient boire et disparaissaient dans l'épaisseur du bois. Il prit des pierres et s'amusa à les lancer dans l'eau.

— Tiens, je fais des ronds, dit-il tout haut, puis jetant une cigarette à demi-commencée, il poussa un juron formidable. Un merle l'interrompit en sifflant.

Redevenu maître de lui, il comprit combien sa colère avait été puérile et sotte.

— Ma femme ne m'aime pas, c'est entendu. Oh ! son caprice n'a pas été long : une nuit et encore ! Puis elle s'est remise à penser à

l'autre. Il est vrai que mon amour n'a guère duré davantage.

Ah ! qui pourra se flatter jamais de connaître la Femme ? La Femme avec un grand F n'existe pas, il y a des femmes et combien changeantes ! Mais, halte là, mon ami, l'heure n'est pas à la psychologie. Constatons des faits... d'abord les insolences de Tessier, de cette brute dévorée de jalousie. Me méprise-t-il parce que n'ayant pas de fortune, j'ai eu le talent d'épouser sa tante ? Non, c'est qu'avec ses sacs d'écus bourgeois, sa seule supériorité jadis, il se sent maintenant inférieur à tout le monde, à sa femme surtout qui m'admire et avec laquelle je me vengerai... Et il me traite d'intrus, lui, dont le père s'est enrichi on ne sait comment, sans se douter que nous, les gens de lettres arrivés, les artistes, les aristocrates pour de bon, les femmes se les arrachent à coups de millions.

Mon nom est sur l'Armorial. Et n'y serait-il pas, qu'il serait toujours plus propre que le sien.

En somme, que peut-on me reprocher ? Marielle n'est pas une enfant ; elle a trente six ans, je n'ai donc pas surpris sa candeur. Je savais qu'elle regrettait Derville, mais je la croyais capable de vivre avec un vivant... On ne m'aime pas. Et parce qu'on ne m'aime pas. on me méprise.

Singulière logique ! Encore un peu et on me priera de me suicider pour permettre à Marielle de manger du spectre à son aise. Qui sait ? Elle me regretterait peut-être comme l'Autre.

Et Nanette, cette vieille folle ?...

La plus gentille ici, c'est encore Micheline. Elle se moque de tout et de tous, je crois, mais elle est si drôle, si amusante ! La fortune de son père la rend indépendante, et comme je comprends que ça lui tortille les nerfs cette maman qu'elle a vu pleurer ou roucouler tout le temps. Micheline est une fille saine, et qui a un fond de gaieté suffisant pour ne s'ennuyer nulle part. A Paris, le bal, la toilette, les réceptions, le théâtre l'accaparaient complètement. Ici, elle monte à cheval, voudrait chasser, toujours ravie de courir les bois... Que pense-t-elle de moi au juste ?... Dans tous les cas, c'est bien la seule qui ne me soit point hostile.

La silhouette gracieuse de la jeune fille s'effaça pour faire place à la mine goguenarde de Tessier, et il crut encore entendre son ricanement insolent. Cristi, il avait été rudement près de le souffleter et de le jeter à la porte ; mais les scandales, qu'est-ce que ça arrange ?

En attendant mieux, il projeta une vengeance froide, et résolut de courtiser Jeanne. Ainsi, d'une pierre je ferai deux coups, car je suis certain d'exciter la jalousie de ma femme, ce qui sera autant

de pris sur le Fantôme. Toutes les femmes sont jalouses, même n'étant pas amoureuses. Elles sont folles de vanité... Et puis, au fond, enfantillage tout cela. Le fait évident, cruel, c'est qu'on me déteste ici.

Son égoïsme s'alarma et il se sentit pris de cette envie puérile que nous avons tous, les meilleurs et les pires, de pleurer sur nous-mêmes en nos jours de misère. Responsable ou non du malheur qui nous frappe, nous nous révoltons, car nous n'avons pas demandé à vivre, après tout. Les résignés ne sont que des insensibles ; les autres, ceux qui prient, ne baissent tant le front qu'avec l'espoir de le relever vainqueur et de gagner le ciel à eux...

Halte ! mon vieux Lunel, pas de mélodrame; nous ne sommes pas à l'Ambigu... Et puis, à quoi bon penser ? Il est inutile d'augmenter, en trop réfléchissant, la fâcheuse opinion que j'ai des autres et de moi-même.

Le crépuscule tombe vite en Algérie. Le sirocco avait cessé de souffler et les moustiques qui dansaient une sarabande sur l'eau mordorée, relançant Lunel dans sa retraite, l'obligèrent à déguerpir. D'ailleurs, il était archi-las de ressasser les mêmes idées, de sentir sa situation fausse inextricable. Bah ! les Arabes ont raison. Il en sera ce que le destin voudra : *M'k tout r'bi*. Faisons la planche, laissons-nous aller...

Bonghera, qui avait soif, se mit à hennir. Lunel abandonna sa cachette, se remit en selle, et, les nerfs un peu détendus, reprit au pas le chemin de la ferme.

Tout à coup, il s'entendit héler, se retourna et vit Micheline qui courait derrière lui. Il fit faire une demi-volte à son cheval.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, petite amie ?

— Rien, je vous ai appelé pour vous rejoindre, voilà ! puisque vous renoncez aux allures vives, cheminons ensemble. Est-ce que par hasard ma compagnie vous déplairait... autant que celle de mon oncle Tessier ?... Ne répondez pas, c'est inutile. Je veux seulement vous gronder car vous m'avez fait une frayeur, vous êtes parti comme un fou. Bonghera doit-être fourbu... Pauvre bête, fit-elle en caressant l'encolure du cheval. Cependant comme j'étais sûre de vous, très sûre de lui surtout je n'ai pas d'abord été inquiète. Mais en descendant le Djebel Grebissa, j'ai vu Bonghera tout seul qui piaffait et j'ai redouté un accident.

— Vraiment, vous avez eu peur pour moi ?

La jeune fille se mit à rire d'un rire frais.

— Parbleu, vous êtes le seul ici avec qui on ne s'embête pas. Où étiez-vous donc ? Je parie que vous vous êtes fourré dans le

bois pour faire des vers. Voudriez-vous me réciter votre sonnet, Monsieur le poète !

— Vous me flattez, je pêchais à la ligne.

— J'aurai dû m'en douter. Eh bien, moi, je me suis offert un bain, je ne vous dis que ça. J'ai découvert près de Koudia Dzrib un endroit où le Saf-Saf, enclavé dans des rochers à pics, se donne des airs de petit lac. Il est très profond et d'une fraîcheur ! Un coin tout à fait inabordable.

— Vous êtes folle de vous baigner seule; ces sortes de goulets sont remplis de tourbillons. Oui, je sais, vous une nageuse intrépide, n'importe, c'est un principe on ne doit jamais se baigner seul.

— Ah ! zut, moi je n'aime que la baignade solitaire. Vous croyez, peut-être, que ce sont des bains, les petites trempettes que l'on se paie à Trouville ou sur les plages selects en costume élégant et inconvenant : des bas, un corset; on ne se mouille même pas. Ce que j'adore, moi, c'est la caresse de l'eau vive, au milieu de la belle nature et où les arbres et les rochers seuls vous manquent de respect. Là, du moins, pas de jumelles photographiques et je me baigne sans costume, c'est délicieux.

Elle disait cela sans rougir, naïvement.

Lunel eut une seconde de trouble.

— Croyez-moi, ce que vous faites est très imprudent. Je sais bien que les rochers de Koudia-Dzrib sont uniquement habités par des vautours très insensibles à vos charmes, évidemment, mais votre retraite n'est pas si bien cachée que les arabes ne puissent vous y surprendre et...

— Et ?

— Et vous manquer de respect, comme vous dites, dans les grands prix.

— Vous avez raison, je suis une folle, grondez-moi.

— Je veux seulement vous empêcher de faire des folies.

— On tâchera. Mais ce que je m'ennuie ici ! Je ne sais qu'imaginer pour tuer le temps. Ce serait à mettre le feu à la baraque pour se procurer une émotion... Maman pleure, et depuis quelque temps, vous êtes loin d'être folichon, je vous assure.

Elle soupira.

— Que voulez-vous ? Chacun prend son chagrin où il le trouve. Souvent moi aussi, je pense...

— A quoi ?

— Vous pourriez dire à qui ?

— Eh bien, à qui ?

— A mon père... Combien je l'aimais ! Comme il était bon. Ah ! si je l'avais aujourd'hui.

— V'lan, pensa Lunel. Ça y est ! Encore le fantôme.

La fantasque jeune fille secoua mélancoliquement la tête.

— Quelle bête d'idée de parler de ces choses, à vous surtout.

— Oh ! répliqua Lunel énervé. On oubliera... et nous aurons encore de beaux jours.

— Des beaux jours, des beaux jours, nous n'en aurons guère. Et du doigt montrant là-bas le petit bouquet de citronniers.

— Il y a des tombes, ami, qui ne se ferment jamais.

XIII

Les Tessier partis, l'existence du Zardézas reprit son cours uniforme et triste. Lunel qui avait pourtant quelques amis parmi les officiers en garnison à Constantine, ne les invita guère mais s'enlisa de plus en plus dans sa solitude. Il eût fallu un observateur sagace pour découvrir combien étaient éloignés d'âme ces trois êtres qui, sous le même toit, vivaient en une apparente harmonie. Ils étaient trop correctement polis, trop respectueux de leur liberté pour qu'entre eux pût régner ce dont se compose l'essence du bonheur, la confiance et l'abandon.

Deux années s'écoulèrent.

On était au commencement d'octobre, sous un ciel perpétuellement chargé d'orages. Des pluies torrentielles tombaient qui faisaient les châtelains prisonniers. Henri et Micheline jouaient d'interminables parties de billard, Madame de Lunel s'occupait de son intérieur, lisait ou rêvait ! A chaque éclaircie de soleil, Lunel prenait son fusil et allait tirer des bécassines le long des flaques d'eau voisinant la rivière.

Un soir cependant, il demeura près de sa femme assise sur la terrasse, elle avait une tapisserie entre les mains ; lui, ennuyé, veule, n'ayant pas le courage d'aller jeter le coup d'œil du maître aux écuries, ne songeait même pas à prendre un livre. Le regard au loin, il rêvait, tellement absorbé que deux ou trois questions de sa femme restèrent sans réponse. Marielle fut frappée de l'altération de ses traits. Comme il devait souffrir ! Eternellement naïve, elle s'inquiéta : un remords lui vint de cette froideur qui la saisissait aux heures d'intimité. Pourquoi cette gêne presque physique d'elle à lui ? Leurs âmes comme leur corps ne s'entendaient pas, ne s'étaient jamais entendus. Mais, de le voir malheureux, elle éprouva l'impérieux besoin de le consoler ; elle demanda son

bras pour faire un tour de jardin. Lui, fit un effort de volonté, se ressaisit, parla de choses insignifiantes.

L'air humide était chargé de parfums, et les couleurs vertes des arbres s'éteignaient; déjà, au fond de la vallée, les choses devenues flou se noyaient dans une demi-grisaille... On entendait au loin le « hou! hou! » plaintif d'un crapaud...

Lunel racontait une histoire de Paris, coupant des tiges d'acanthe d'un coup de canne sec et nerveux.

— Oui, conclut-il. Pas drôle le métier que je faisais. Bah! il y avait de bons moments tout de même.

— Mon pauvre Henri, lui dit sa femme, vous n'en avez plus de bons moments. Nous n'en avons plus. Vous souffrez et par moi!

Elle se jeta à son cou. Un rayon brutal de soleil couchant la frappait en plein visage et Lunel eut une vision subite et cruelle des ravages amenés par ces deux dernières années; les doux cheveux grisonnaient, des touches jaunes marquaient la chair et déjà quelques plis se creusaient, soulignant la commissure des lèvres et des yeux.

Il eut un moment de pitié très court.

— Pauvre femme ce qu'elle dégringole!

Puis se trouvant ridicule dans ses bras, il dénoua l'étreinte, mit un baiser glacial sur le front.

— Calmez-vous, ma chère Marielle, je suis heureux, parfaitement heureux, vous n'avez rien à vous reprocher.

Il prit sa main et se mit à en tapoter l'intérieur du bout des doigts. Cette sorte de caresse qui paraît indiquer le paroxysme de l'énervement fut atroce.

— D'ailleurs, continua-t-il, nous sommes à l'âge où... les affections se transforment, il ne faut pas demander à la vie l'impossible, mais croyez-moi, vous n'avez pas d'ami plus dévoué que moi.

— Oui, la vie est vilaine, je le sais. Nous aurions pu nous aimer beaucoup. J'étais si gaie autrefois. Comment faire?

— Faire quoi? fit Lunel sourdement irrité.

— Je ne sais pas. Ce que vous voudrez. Tout ce que vous voudrez. Je ne puis plus vous voir souffrir ainsi.

— Moi non plus. Tenez, laissez-moi retourner à Paris à mes bouquins.

— Non, je vous en supplie, ne partez pas. C'est moi qui m'en irai. Ce sont tous ces souvenirs qui sont ici qui me font mal. Quand je reviendrai au printemps prochain, je serai convalescente, vous verrez, et si je ne guérissais point, je vous le jure, alors

nous prendrions une détermination... Laquelle? Je n'en sais rien. Vous ferez tout ce qu'il vous plaira. Vous êtes le maître, mon ami, ne l'oubliez pas.

— Soit, dit Lunel.

Ils s'embrassèrent, se regardèrent dans les yeux longuement tristement. C'était comme un adieu muet qu'ils venaient de se donner, car tous deux, malgré leur vouloir, avaient entrevu l'irréparable. Alors, de se sentir si loin l'un de l'autre, un attendrissement les saisit; si court qu'eût été leur amour, il saigna d'être complètement brisé. . . . .

Le ciel flambait, inondant de pourpre légère la terrasse du château où, belle et jeune magnifiquement, Micheline se dressait les bras chargés de fleurs.

Elle cria :

— Eh là-bas ! on s'oublie dans les délices du soir. Il fait rudement faim et la cloche a déjà sonné.

XII

Marielle une fois partie pour Paris avec sa fille son mari se trouva seul au Zardèzas.

L'hiver n'est pas gai en Afrique.

Lunel essaya quelquefois d'aller distraire son ennui à Constantine, mais il n'était guère question que de politique locale... Les gens qu'il fréquenta au cercle n'avaient avec lui aucune parenté intellectuelle et il retourna bouder à la ferme avec la résolution de ne plus sortir.

Tout son temps se passait dans la salle à manger à se rôtir devant le feu, à lire les journaux et les revues que chaque matin le facteur lui apportait. Il constata avec exaspération le succès croissant de ses camarades dont la signature soulignait brillamment les premiers articles, leurs noms imprimés sur les grandes affiches parisiennes lui brûlaient les yeux, et il s'imagina naïvement qu'il avait raté sa vie en renonçant à la littérature. Alors une nostalgie s'empara de lui d'autant plus intense qu'il croyait fermement que le Boulevard était le centre d'où ses œuvres et sa personnalité devaient rayonner au large.

Mais il avait presque perdu trois ans; les années de campagne en Afrique comptent double, et il se sentit tellement encroûté, tellement fini presque, qu'il se demanda sérieusement s'il était encore bon à faire autre chose qu'à chasser l'été et à fumer des pipes l'hiver. Il eut des jours d'une tristesse morbide; la notion

du temps lui échappait, l'esprit engourdi, écrasé, comme sous une chape de plomb.

Nanette le servait régulièrement, scrupuleusement, âprement silencieuse.

D'autres à sa place auraient eu des chances de tomber dans l'ivrognerie, mais son estomac supportait mal l'alcool et il fut ainsi préservé de cette funeste consolation des inoccupés et des malheureux.

Cependant un journal donna un de ses romans en reproduction. Un acte de lui fut repris à l'Odéon. Enfin il eut l'occasion d'envoyer à la presse une note importante relative à un crime passionnel commis aux environs de Constantine et qui devait servir de thèse à l'un de nos plus grands romanciers psychologues. Son nom figura encore dans les journaux.

Ce coup de fouet inattendu le remit un peu sur pieds. La réaction est vive chez les nerveux, et il prit goût à la vie en se remettant au travail. C'était d'ailleurs chose décidée, vaillamment il partirait pour Paris, à la conquête de tout le terrain qu'il avait perdu.

Marielle et Micheline de retour au Zardèzas, dès le printemps, le retrouvèrent donc en d'excellentes dispositions. Il était redevenu l'homme d'autrefois, intelligent et gai.

La tristesse de Madame de Lunel s'était accentuée, et sa douleur qui tournait peu à peu à l'idée fixe, avait figé sa beauté un peu fanée, dans une inaltérable expression de souffrance.

Micheline portait maintenant toute la splendeur de ses vingt ans. D'une santé superbe, grande, forte, avec une souplesse de liane, elle était charmante d'imprévu et de grâce, avec ses yeux ardents, d'un violet intense, ses dents blanches, ses lèvres trop rouges et son profil si fini sous le casque des cheveux châtains bleus. Son caractère se précisait, entier, fantasque, inquiétant.

En l'honneur du retour de la jeune héritière, on organisa une fête à la ferme. De nombreux prétendants accoururent, essayèrent de se glisser dans l'intimité de Lunel pour avoir prétexte à faire leur cour à Micheline dont le cœur ne battit pour aucun : tous ces beaux messieurs l'assommaient.

Elle et Henri étaient devenus camarades. Une affinité de caractères non réelle mais apparente les rapprochait : même insouciance factice, même observation aigue, parfois cruelle, et prodigues d'esprit l'un et l'autre, ils avaient la riposte aisée, la pensée souple, et le mot qui porte comme une flèche.

Micheline estimait-elle son beau-père ? C'était peu probable. Le

certain est qu'elle le considérait comme un homme pas banal et d'un commerce plus agréable que celui des petits snobs qui lorgnaient sa dot ; ils étaient toujours heureux ensemble à courir les bois, à chasser et à peindre, car Micheline était revenue de Paris avec une vraie fringale d'aquarelle, et Lunel qui savait un peu mêler et poser les couleurs, l'aidait de ses conseils.

Ils vivaient réellement, en frère et sœur qui s'aiment bien, et pour eux, les jours au Zardézas s'écoulaient vite ; leur égoïsme fuyait la tristesse de Madame de Lunel alanguie en sa solitude.

Cependant, avec les chaleurs estivales, il devint impossible de sortir l'après-midi ; chacun montait chez soi pour la sieste. On s'installait confortablement ; de larges courants d'air balayant la grande galerie mauresque du premier étage. Lunel, affublé d'une gandourah, s'étendait sur une chaise longue en osier et dormait à poings fermés. Mais, un jour, son chien qui par hasard l'avait suivi, le réveilla en sursaut en lui léchant les mains. Oh ! le mauvais rêve... Il avait dû crier, appeler, voilà pourquoi Bob était venu à lui...

Lunel se rappelait maintenant, et son cœur battait à tout rompre : un oiseau noir aux ailes immenses avait longtemps plané audessus de sa tête, puis tout à coup s'était abattu sur sa poitrine, se collant à lui, enfonçant ses serres dans la chair vive. Ce fut horrible... Il suffoquait encore.

Alors il plongea dans l'eau son visage congestionné ; au bout de quelques minutes il se sentit mieux, alluma une cigarette ; mais toujours obsédé par le souvenir de cet épouvantable cauchemar, ayant besoin de changer de place pour se distraire, et ne voulant à cette heure éveiller ni sa femme ni Micheline, il se rendit aux écuries pour avoir de l'ombre.

Il entr'ouvrit la porte ; aussitôt une odeur forte et chaude l'enveloppa. Les moutons pressés les uns contre les autres, la tête basse, s'immobilisaient en des poses étranges ; les vaches couchées haletaient, le cou tendu ; seuls, les chevaux se tenaient debout ; une jument, dans son boxe, là-bas, était en folie, et les étalons hennissaient, piaffaient, tiraient sur leur longe, l'œil en feu.

Les sloughis, qui dormaient sur la paille, entr'ouvrirent un œil au passage du maître, puis se rendormirent.

Lunel traversa l'écurie dans toute sa longueur ; le relent d'étable lui souleva le cœur et il sortit par la porte opposée. Brusquement il fut aveuglé par la grande lumière, écrasé sous le soleil de plomb ; on eut dit que tout flambait. Mais à gauche, tout près, un

massif d'oliviers et trois énormes caroubiers aux branches touffues formaient ombrage ; au-dessous d'eux coulait la fontaine alimentant l'abreuvoir. Certain de trouver là un peu de fraîcheur, il s'enfonça dans l'ombre verte des arbres aux ramures entrelacées.

Tout à coup, il s'arrêta : devant lui, entre les deux plus gros caroubiers, était tendu un hamac. Micheline, vêtue d'un costume de bain, dormait. Une de ses jambes nerveuses, d'un blanc nacré, bleuie d'un réseau de veines fines, pendait hors de la couche aérienne, et le galbe du mollet, la finesse de la cheville, sa souplesse, la distinction du pied troublèrent Lunel. Cependant, il s'était souvent baigné aux mêmes endroits qu'elle, et ce qu'il connaissait da sa nudité ne l'avait jamais ému. Et voilà qu'à présent la vue de cette jambe l'affolait, sa bouche devenait sèche.

Il avança d'un pas, la vit les cheveux défaits, la tête en arrière, la bouche entr'ouverte, les bras jetés de chaque côté du hamac, le corps abandonné dans un mouvement inconscient de femme qui s'offre...

De l'ouverture de la blouse, un sein frais, jeune, hallucinant, se cabrait la pointe en l'air... Et il approchait, approchait encore ; maintenant l'aisselle de la jeune fille lui frôlait presque le visage et de la tache fauve soulignant brutalement la blancheur du corps, un parfum amer et chaud se dégageait.

Hypnotisé, il restait là, cloué sur place, très pâle .. Il voulut voir, voir encore, il entr'ouvrit la chemise ; sa main tremblait... Micheline leva lentement ses larges paupières. Au-dessus de ses yeux, deux grands yeux de luxure entraient en elle, fouillaient son corps, la brûlaient... Des ondes voluptueuses s'épandirent, elle serra les lèvres, se crispa, et Lunel sentit qu'il allait la prendre, la river à lui sous le soleil... Cependant il finit par s'arracher à l'exaspérante folie et il s'enfuit, se jeta dans les herbes hautes, s'y roula...

(*A suivre*). Henry FRICHET.

LES NOUVEAUX ENGINS

DE NOTRE DÉFENSE MARITIME

Lorsque les désastres de la Russie en Extrême-Orient, l'entrée triomphalement bruyante du Japon parmi les puissances prépondérantes de ce monde, et l'alliance anglaise, qui consacrait hautement la valeur de la nation nouvelle, donnèrent à penser que les possessions asiatiques de l'Europe n'étaient pas précisément en sûreté. les meilleurs esprits s'ingénièrent à dresser des plans de défense de l'Indo-Chine française; et, poussés par cette nécessité que précisait l'ambition japonaise, dévoilée par ses accords spéciaux avec la Chine, et par la divulgation du fameux rapport Kodama, nous conclûmes qu'il fallait armer de pied en cap nos territoires et les mers qui les entouraient; j'ai entre les mains le remarquable rapport de M. Deloncle, député de Saïgon, à la Commission parlementaire des colonies et protectorats; il est en tous points parfait, sauf qu'il prévoit, pour une défense acceptable de l'Extrême-Orient français, une dépense probable de deux cents millions, laquelle sera suivie de bien d'autres sans doute. Une telle estimation ne convient ni au budget, ni au contribuable français, lequel n'admet pas que, pour conserver l'Indo-Chine, il y faille plus d'hommes et d'argent que pour la conquérir.

Il faut avouer que, si l'on réclame au peuple français de tels sacrifices pour le simple maintien d'un domaine colonial dont l'acquisition n'a pas rencontré l'assentiment unanime, il y a chance qu'il préfère renoncer à toute velléité d'expansion mondiale, et qu'il se borne aux seules préoccupations européennes, chères à son esprit méthodique ét traditionnel.

Or, nous savons, nous dont la charge est de regarder au delà de l'heure présente, nous savons que la France ne peut abandonner une situation coloniale dont l'amoindrissement détruirait son

prestige, et la précipiterait, par la suppression de nombreux marchés, dans une crise économique et sociale probablement mortelle. Nous devons donc faire accepter à la nation les défenses d'outre-mer comme une condition nécessaire de son existence, et comme une partie intégrante de la défense nationale : et, pour rendre cette acceptation plus facile à la majorité d'une nation qui ressent plus qu'elle ne raisonne, nous réduirons au strict minimum les dépenses terrestres et maritimes que cette défense occasionnera.

Nous aurons prétexte une autre fois à parler des défenses terrestres. Il vaut mieux d'abord préciser ce que sera la défense maritime ; car c'est des possibilités de la métropole et des ressources de la colonie que dépendront les grandes lignes des plans de défense et de riposte. Et l'Indo-Chine peut être considérée, à cause de son éloignement et de sa valeur intrinsèque, comme le type de la colonie à défendre le plus vigoureusement possible. Des règles qui sont reconnues bonnes pour sa préservation, découleront, en conséquences, les règles générales de nos défenses lointaines.

J'ajoute que les soucis dus aux réveils intermittents de la race jaune, la disposition de l'opinion publique française, les récents décrets de nos derniers ministres, MM. Pelletan et Thomson, les travaux de l'amiral Fournier et les recherches de nos ingénieurs de la marine, donnent à l'Indo-Chine le premier rang dans les préoccupations du Gouvernement, et c'est à ce titre que nous allons rapidement étudier les plans, les éléments et les engins de sa défense maritime.

Il nous faut comprendre tout d'abord que le jour où nous aurons à défendre nos colonies et notre domaine asiatique contre une attaque quelconque, nous aurons aussi et surtout à songer à la préservation de la métropole française. Nous ne devons donc pas compter, exclusivement et fatalement, sur des secours venant de France, ni surtout sur les escadres françaises, qui auront mieux à faire ailleurs. Au surplus, et quand même elles le voudraient, nos escadres pourraient-elles, à travers les océans louches ou franchement ennemis, venir utilement de Brest à Saïgon ? L'exemple du raid Rodjestvenski n'est pas encourageant. Depuis qu'un accord éclatant et sans moralité unit la Grande-Bretagne au Japon, pouvons-nous affirmer que nos flottes seraient libres de leurs mouvements ? qu'elles ne seraient pas pourchassées en mer ? qu'elles pourraient faire du charbon aux escales ? qu'elles auraient la libre pratique du canal de Suez ? Autant de questions auxquelles il est prudent de répondre par la négative.

De plus, les Japonais nous ont montré comment ils savaient envoyer par le fond les gros vaisseaux d'escadre; et il ne faut pas penser les intimider avec nos monstres marins, surchargés d'hommes et de canons ; il faut donc connaître que les forces françaises des flottes d'Extrême-Orient et des divisions locales coloniales seront les seules à protéger notre domaine asiatique. Nous donneront-elles la maîtrise de la mer? Non, certes ; mais c'est bien inutile dans le cas qui nous occupe. La maîtrise de la mer restera à l'adversaire jaune ; et elle lui sera funeste si à cette maîtrise de la mer elle n'ajoute pas la possession du sol, c'est-à-dire s'il ne peut pas débarquer. Car, sans l'Indo-Chine française, la moitié de la Chine du Sud, les Etats malais et le Japon sont privés de riz. Nous, les assiégés, nous demeurerons dans le grenier de l'Extrême-Orient ; et si nous en fermons sur nous les portes, nos assiégeants mourront de faim au milieu de leurs triomphes maritimes.

La seule chose importante, c'est donc d'empêcher absolument le débarquement ennemi et l'invasion du sol indo-chinois. C'est à cette unique besogne que se consacrera la division navale de l'Indo-Chine. Comment y parviendra-t-elle mieux : par de grands bateaux d'escadre ou par de petits bateaux mobiles? Voilà la question qui est, depuis plus d'un an, discutée, et qui vient d'être officiellement résolue en faveur des petits bateaux.

Disons rapidement pourquoi et comment.

Notre gros bateau français — type du cuirassé d'escadre ou du croiseur — est inutilisable en Indo-Chine. Il ne peut se servir ni des mouillages en hauts fonds de la côte, ni des refuges rocheux, semblables à ceux où le *Sully* trouva un trépas coûteux et inutile, ni des bras de rivières où les marais font d'inquiétantes différences de niveau. Le gros bateau nécessite un personnel de marins, de chauffeurs, d'artilleurs, d'auxiliaires, qu'on ne peut remplacer en Indo-Chine, attendu que la conscription maritime n'y existe pas, que le système des rengagements, quelque fortes que soient les primes offertes, ne nous fournit pas moyennement trente marins de réserve par an ! — Le gros bateau nécessite, pour ses réparations, de longues cales, des bassins de radoub, un arsenal outillé et complet; ni ces bassins, ni cet outillage n'existent en Indo-Chine, et un gros bateau mis à mal sur les côtes tonkinoises devrait alors se faire guérir à Singapore, ou, — si Singapore lui était fermé, — à Toulon ! Le gros bateau use énormément de charbon; or, tandis que, entre Singapore et Hong-Kong, les Anglais ont une réserve de 400.000 tonnes de combustible, il n'y en a pas 20.000 tonnes en Indo-Chine, et il n'y a pas de magasins pour loger les stocks. Donc,

si nous avons de gros bateaux, ils n'auront pas de charbon, pas de marins, pas de mouillage, et pas d'arsenaux. Donc, la cause est définitivement entendue, N'ayons pas de gros bateaux en Indo-Chine. Au contraire, les éléments de la défense maritime devront remplir *a priori* les conditions suivantes : être mobiles, secrets, terrifiants, facilement réparables, invisibles et économiques. Les torpilleurs et les sous-marins répondent à peu près à tous ces desiderata d'une manière générale. Examinons-en les caractéristiques. Nous y verrons que, quoique satisfaisants, ces engins n'étaient point parfaitement adéquats au but qui est recherché en Indo-Chine, et qu'il était dès lors naturel que l'ingéniosité de nos constructeurs cherchât — et trouvât — le modèle-type dont nous avons parlé, et dont il faut espérer, après d'heureux essais, l'adoption définitive.

C'est à notre grand marin, l'amiral Fournier, qu'il faut faire remonter le premier et principal mérite d'avoir détourné l'attention de nos amiraux et ingénieurs, hypnotisés par les cuirassés de 19,000 tonnes, sur les petits bateaux, seuls capables, dans les circonstances que nous venons d'énumérer, de protéger nos côtes et d'assurer nos défenses lointaines. M. Camille Pelletan, dont on a coutume de dire beaucoup de mal et qu'il est facile de plaisanter, aura été le premier ministre de la marine qui se soit franchement rendu aux démonstrations ardentes de notre premier homme de mer. Par deux convois, torpilleurs, contre-torpilleurs, sous-marins et submersibles sont arrivés heureusement en Indo-Chine. Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer comment, par leurs qualités techniques, les contre-torpilleurs et submersibles sont destinés à l'action éloignée et à la riposte, et comment les torpilleurs et sous-marins sont destinés à la défense immédiate, dans le voisinage rapproché des côtes. En installant, soit comme point d'appui, soit comme ports de refuge, des hâvres de 300 milles en 300 milles le long de nos rivages, nous aurons institué une ceinture défensive à peu près toute-puissante de ces petits bateaux, à qui leurs organes restreints ne donnent pas une indépendance complète, et dont le rayon d'action ne saurait dépasser 300 milles. Le contre-torpilleur, qui est le plus puissant de ces engins, présente moyennement les caractéristiques suivantes : il est mû par la vapeur, et, comme tous les bateaux à cheminée, projette un panache de fumée qui est une cible excellente. Il a une longueur moyenne de 40 mètres, et une superstructure assez compliquée : il navigue bien, mais talonne encore dans les très hauts fonds et sur les cailloux mal immergés : il possède quatre torpilles de 300.

Il est monté par 32 hommes, se répare dans les arsenaux, assez facilement, mais pas ailleurs que dans les arsenaux ; son prix est d'environ 400.000 francs.

On voit combien nous sommes loin des gros bateaux, et même de ces morceaux de cuirassés qu'on appelle des canonnières de haute mer, et combien la mobilité, la simplicité et l'économie relative de ces agents de défense semblent faire de promesses pour le temps d'une guerre maritime. Mais puisqu'on était aiguillé dans cette voie nouvelle, et qu'on avait acquis cette conviction que, pour la défense lointaine, le petit bateau porteur d'un engin terrible devait être préféré au gros bateau, porteur d'une artillerie formidable, mais présentant tous les inconvénients marqués de sa masse, du personnel, du ravitaillement et de son excessive cherté, il était naturel que l'on allât plus loin encore, et que, en tentant de diminuer les gabarits, les prix de revient, les équipages et tous les défauts de visibilité et de vulnérabilité, on cherchât à obtenir le type idéal du moderne engin de défense des côtes.

C'est ce à quoi paraît être parvenu, avec sa vedette lance-torpilles, M. le comte Récopé, ingénieur en chef de la marine française.

La transformation majeure due à l'ingéniosité du comte Récopé est le remplacement, à bord de sa vedette, de la machine à vapeur par le moteur à explosion, et du charbon par le pétrole. C'est l'automobilisme maritime appliqué à la défense nationale. C'est d'ailleurs cette modification qui a fait hésiter, pendant des mois, les nombreuses commissions à qui, rue Royale, le modèle nouveau a été présenté. L'histoire enregistre, avec une malignité narquoise, l'ardeur entêtée avec laquelle les vieux marins, qui firent leur carrière sur des navires à voiles, rejetèrent longtemps l'emploi de la vapeur, comme inutile, dangereux et salissant. Si elle est impartiale, l'histoire n'enregistrera pas avec moins d'étonnement la campagne menée par les fils de ces vieux marins, vieux marins eux-mêmes, pour la vapeur contre le pétrole. Tant il est vrai que, dans les pays hiérarchiques et traditionnels, c'est, bien plutôt que le cléricalisme, le nouveau qui est l'ennemi ! Mais les avantages du moteur et du pétrole sur la machine à vapeur et le charbon sont tels que, malgré qu'elles en eussent, les commissions de la marine en furent réduites à accepter le principe et à en autoriser les premiers essais.

Ces avantages sont précieux et flagrants, pour ceux-là même qui ne sont en rien initiés aux choses de la marine. La différence de volume entre le moteur et la machine permet de réduire *au tiers* les dimensions d'un bateau de même valeur destructive.

600 kilos, c'est-à-dire deux bordelaises de pétrole suffisent à conduire la vedette, avec même vitesse, au point que le torpilleur n'atteint qu'en emmagasinant et en consommant sept tonnes de charbon. Le stock de pétrole ne tient pas de place et demeure stable : le stock de charbon est infiniment encombrant et s'altère. Le torpilleur a un panache de fumée et un sillage qui le trahissent au loin, aux regards les moins exercés ; la vedette rejette sous la surface de l'eau les produits de la combustion du pétrole, et n'a ni fumée, ni sillage. Telles sont les très considérables améliorations apportées dans le nouvel engin par l'introduction du pétrole comme générateur de la vitesse.

Mais ce n'est pas tout. La vedette est à peu près invisible sur l'eau, grâce à sa superstructure très simple (celle d'un sous-marin). Elle ne porte qu'une seule torpille : mais c'est la torpille de 450, la plus puissante qui ait été inventée, et dont les 100 kilos de dynamite crèvent les cuirassés les plus lourds. Et la vedette se construit en quatre mois, sans connaissances spéciales, du moment qu'on a les moteurs et les torpilles ; elle se répare avec un marteau, dans les premiers ateliers particuliers que l'on rencontre. Enfin, elle est montée seulement par deux hommes, et son prix de revient est de 75.000 francs.

Je ne me reconnais pas le droit de donner ici les caractéristiques de ce petit et merveilleux engin ; mais je puis apprécier son effet moral, car c'est en somme un *affût mobile*, et un affût invisible même avec une jumelle marine. Si petit qu'il soit, il tient bien la mer, puisque ses constructeurs l'amèneront directement des chantiers normands de Rouen à Cherbourg, où il fera ses essais, par n'importe quelle mer. Ainsi, en dehors de toutes ses autres qualités nautiques et guerrières, on peut faire ce calcul que : un torpilleur lancera quatre torpilles du même point, c'est-à-dire lancera quatre fois la même torpille de 300 et exposera de ce fait 32 hommes et 400.000 francs, — et que quatre vedettes lanceront, de quatre côtés différents, quatre torpilles de 450, et exposeront 8 hommes et 300.000 francs.

Tous les avantages sont donc réunis en ce nouveau modèle ; et il faut espérer que, après des essais certainement heureux, notre marine nationale sera rapidement dotée d'une grande quantité de ces « moustiques de la mer », dont l'inévitable aiguillon ne portera que de mortelles blessures.

Albert de POUVOURVILLE.
Membre du Conseil Supérieur des Colonies.

LA DOT DE GAUDETTE

(3)

ACTE TROISIEME

DÉCOR

Une pièce ; sorte de boudoir, très simple — Le long de la paroi de gauche, un sofa avec deux ou trois coussins — puis, à l'encoignure de la pièce, une porte. — Au fond, au milieu, une fenêtre ; — lorsqu'elle est ouverte, on aperçoit en face, tout proche, une autre fenêtre à balcon (celle de dame Grippeline). — Au milieu de la pièce, une table longue ; — à droite, vis-à-vis du sofa, une autre porte.

SCÈNE PREMIÈRE

MONDINE, LE CAPITAINE FROUSSAC

Ils sont assis l'un près de l'autre sur le même canapé : Mondine, appuyée sur l'épaule du Capitaine tient entre ses mains et considère une sorte de scapulaire, auquel sont suspendus une médaille et un sachet.

MONDINE. — Oui, nous avons tort, les pauvres femmes, de tant vous aimer, nos chers vainqueurs ! Vous nous traitez comme les conquérants, vos pareils, traitent les villes et les régions qu'ils ont prises : un pays soumis n'est pour eux qu'un encouragement à de nouvelles entreprises et ainsi ils n'ont de repos à leur ambition et à leurs conquêtes qu'à la fin même de leur vie ! — Et tout de même, que sommes-nous pour vous, leurs émules, sinon de ces pays que vous sacrifiez incessamment, en passant, à votre insatiable gloire.

LE CAPITAINE FROUSSAC. — Guerriers avant tout — il est vrai, chère amie — nous sommes pourtant aussi des pacificateurs ! et tout notre temps n'est pas employé à gagner des victoires. Nous

consentons parfois à en distraire une partie pour assurer, sinon toutes nos conquêtes, au moins celles qui nous sont le plus chères et ont un charme particulier pour nous arrêter.

Mondine. — Oui, sans doute ! Mais ces stations entre deux entreprises, longues à votre impatience de gloire sont courtes à notre gré ! Nous voudrions vous fixer toujours auprès de nous, et réussissons à peine à vous y retenir un moment. Enfin, on ne vous aimerait peut-être pas tant si vous étiez plus stables, et il faut bien se résoudre à souffrir un bonheur imparfait, qui n'est peut-être si intense que justement parce qu'il est si rapide !

Le Capitaine Froussac, *l'écartant et donnant des signes d'inquiétude.* — N'avez-vous pas entendu remuer, et ne vous semble-t-il pas que quelqu'un monte en tapinois l'escalier ? (*Il veut se lever.*)

Mondine, *le retenant et désignant la fenêtre.* — Le bruit vient de quelque passant dans la rue. D'ailleurs, fiez-vous à Gaudette, qui est une servante experte et éveillée. Elle guette pour nous en bas et ne nous laissera pas surprendre.

Le Capitaine Froussac, *se rasseyant.* — A la bonne heure.

Mondine, *considérant le scapulaire.* — Ah ! vous devez l'avoir bien aimée, celle en souvenir de qui vous consentez à porter sur votre poitrine, — Oh ! méchant, sur votre cœur peut-être ! — cette mystérieuse amulette, dont vous ne voulez pas me faire le sacrifice.

Le Capitaine Froussac. — Songez-vous bien à ce que vous dites, ma belle amie ? et ne craignez-vous pas d'exprimer un désir sacrilège ? Ne savez-vous pas que ceci m'est un puissant talisman et qu'à m'en séparer je ne perdrais certes rien de ma vertu, mais la chance de pouvoir l'utiliser sans danger ? Avez-vous bien remarqué la peinture qui orne ce sachet ?

Mondine. — Oui.

Le Capitaine Froussac. — Et ne devinez-vous pas ce qu'elle représente ?

Mondine. — Je vois un homme en longue robe, cuirassé et casqué, qui tient une épée abaissée sur la gorge d'un dragon monstrueux à figure humaine, lequel se tord en crachant du sang et du feu dans un jet d'épaisse fumée.

Le Capitaine Froussac. — Et n'observez-vous pas quelque ressemblance entre cet homme casqué et cuirassé, et celui qui a la joie d'être votre serviteur ?

Mondine, *comparant le Capitaine à la figure du sachet.* — En effet, et n'était qu'il n'a point de barbe, tandis que vos moustaches et votre barbiche, aiguisées en pointes semblent le triple fer d'une hallebarde renversée ; sauf qu'il a une longue chevelure noire tombante, tandis que vos cheveux blonds forment la brosse sur votre crâne, et qu'enfin au lieu de vos yeux bruns de batailleur, il a du rêve plein ses yeux bleus — oui, c'est bien là votre image, si exacte qu'il est vraiment impossible de vous y méconnaître.

Le Capitaine Froussac. — En ce vainqueur du dragon qui n'est autre que l'archange Saint-Michel, admirez, je vous prie, une

allusion symbolique à notre métier qui est, en effet de marcher l'épée en avant, la pointe à la hauteur de l'œil et de ne l'abaisser jamais sinon pour saluer la beauté, ou clouer à terre, par la gorge la Trahison, la Félonie et la Révolte. (*Pendant cette tirade, il s'est levé, jouant chaque phrase avec de grands gestes : au moment où il l'achève il croit entendre un bruit, s'efface, se sauve à l'autre bout de la pièce, en laissant traîner son épée qui manque lui tomber de la main.*) — Hein vous avez entendu ?

MONDINE, *se levant à son tour et écoutant.* — Non ! — Rien.

LE CAPITAINE FROUSSAC. — En êtes-vous bien sûre ?

MONDINE. — Tout à fait.

Le Capitaine écoute encore un moment, se rassure, remet son épée au fourreau avec un grand geste de dédain et revient s'asseoir auprès de Mondine qui lui fait signe.

LE CAPITAINE FROUSSAC, *avant de se rassurer.* — Tant mieux pour eux de ne pas oser me déranger !

MONDINE. — Mais... qu'y a-t-il d'écrit à l'envers de ce sachet, capitaine ?

LE CAPITAINE FROUSSAC. — Lisez ma toute belle. C'est le sachet qui parle.

MONDINE. — Voyons (*lisant*). J'appartiens à Hercule-Macchabée-Alcindor de Froussac...

LE CAPITAINE FROUSSAC, *interrompant.* — Car il faut vous dire que j'ai droit à la particule ; et si je ne m'en sers communément, c'est que j'ai trop d'orgueil pour me résigner à descendre de mes aïeux, je veux que ma race date de moi.

MONDINE. — O ! mon ami, c'est pour cette fierté que je vous aime, et je crois qu'aucun héros n'eût jamais l'âme si haute que vous.

LE CAPITAINE FROUSSAC, *modestement.* — Continuez. C'est toujours le sachet qui parle.

MONDINE. — Naturellement. (*Elle lit.*) Téméraire qui, me trouvant, oserais m'approprier à toi, sache que les vertus que j'enferme, n'agissent avec efficace que posé sur le cœur du vaillant, qui les échauffe et les anime de la valeur de son sang. — Et en ce sachet qu'y a-t-il ? Quelques cheveux de femme, je gage ?

LE CAPITAINE FROUSSAC, *avec emphase.* — Il y a en ce sachet, *primo :* une feuille de laurier cueillie un vendredi, la nuit, aux lueurs de la foudre qui n'osait tomber, car vous n'ignorez pas que la foudre craint les lauriers ! cueillie, dis-je, par une vierge authentique, à la plus haute tige d'un arbre qui a jailli, entre les pierres de la tombe, du corps même de Jules César, modèle, patron et parangon de tous les grands capitaines ! (*Il salue.*) Il y a encore en ce sachet un éclat de l'écaille d'un requin, capturé sur les côtes barbaresques, par un mien ami, corsaire sur la mer Méditerranée, et que j'eusse aidé à prendre Alger, si je n'avais été occupé ailleurs en ce moment-là. Enfin regardez cette tache qui semble de rouille aux yeux vulgaire, — le tout est assaisonné d'une goutte de sang d'un lion, tué au coucher du soleil, heure à laquelle il sied aux lions de mourir ! Et si vous me demandez le privilège que confère ce mélange de choses précieuses, encloses dans ce

sachet, je vous dirai qu'il préserve les braves, insoucieux des dangers et dédaigneux des embûches, de tout artifice, tromperie, perfidie, fourberie et surprise généralement quelconque. *(Léger bruit de pas du côté de la porte à droite ; il se redresse et saute hors du sofa.)* Ecoutez... Ah ! cette fois vous avez entendu ? Ah ! scélérate de Gaudette ! elle nous a trahis.

Mondine se lève et, dans sa précipitation, ne pense plus au scapulaire qu'elle abandonne sur le sofa : tout doucement, sur la pointe des pieds, elle va vers la porte et y appuie l'oreille. Le Capitaine, qui l'a imitée, appuie aussi l'oreille vis-à vis d'elle. Silence.

MONDINE. — En effet .. on monte.

LE CAPITAINE FROUSSAC, *regardant avec inquiétude autour de lui.* — Et vous reconnaissez le pas de votre mari ?

MONDINE. — Je ne puis distinguer encore : car on marche tout doucement... comme pour nous surprendre.

LE CAPITAINE FROUSSAC, *s'écartant et se rapprochant de la porte de gauche à reculons.* — Ah ! tudieu ! on en verra de terribles, si ça ose être lui !

MONDINE, *écoutant toujours sans voir la manœuvre du Capitaine.* — Pourtant il ne saurait être sitôt de retour. (*Silence.*) Je n'entends plus rien.

LE CAPITAINE FROUSSAC, *gagnant toujours l'autre porte à reculons.* — Pour Dieu, madame ! Tenez la porte solidement ; je me connais et je me redoute. Je n'ai peur que de moi-même ! j'entrevois avec horreur que je ne pourrais me contenir. J'oublierais qu'il est votre mari, et je serais capable de me livrer à quelque effroyable carnage ! Appuyez ferme sur la porte : qu'il n'entre pas !

Le Capitaine est ainsi arrivé près de la porte de gauche; quand tout à coup on frappe à la porte de droite, doucement ; il se précipite vers celle de gauche ; elle est fermée : et pendant qu'il fait effort pour l'ouvrir désespérément, Mondine, toute tremblante, écoute... On frappe de nouveau.

GAUDETTE. — Madame ! Madame, c'est moi !

MONDINE, *poussant un long soupir de soulagement.* — Est-ce bien toi, Gaudette ?

GAUDETTE. — Oui, Madame, ouvrez vite !

LE CAPITAINE FROUSSAC. — Par le sang bleu ! bien lui prend de n'être qu'elle.

MONDINE, *courant à Gaudette qui entre.* — Qu'y a-t-il, Gaudette ?

GAUDETTE. — Monsieur vient de rentrer à l'improviste : il cause en bas avec M. Tibinobis qui s'apprête à sortir. Il va monter.

SCÈNE II

LE CAPITAINE FROUSSAC, MONDINE, GAUDETTE

GAUDETTE, *en entrant au capitaine.* — Capitaine ! Capitaine ! qu'alliez-vous faire ? Cette porte mène à un cabinet noir d'où vous

ne sauriez sortir que par un escalier qui descend au magasin. Et Madame Simone s'y trouve en ce moment.

Le capitaine Froussac. — Alors, mort et massacre !... que faire ? (*Il regarde de tous les côtés de la pièce.*) Conçoit-on une chambre sans armoire !

Il parcourt la pièce avec des gestes extravagants et désespérés.

Mondine. — Viens à notre secours ma pauvre Gaudette... une idée !...

Le capitaine Froussac, *se promenant à grands pas de long en large par la pièce.* — Une idée, Gaudette... une idée !

Gaudette. — Pour Dieu ! capitaine, ne faites pas tant de bruit en marchant. Vos pas vont s'entendre jusque dans la boutique.

Le capitaine reste en suspens dans un pas commencé, immobile, une jambe en l'air, qu'il repose ensuite à terre avec de grandes précautions. Gaudette s'avance en scène : elle avise le scapulaire sur le canapé et, profitant d'un moment où elle n'est vue ni de Mondine ni du Capitaine qui se regardent tous deux avec effroi, elle cache le scapulaire sous un coussin du sofa.

Mondine. — Eh bien ! ma petite Gaudette ?

Le capitaine Froussac. — Une idée, Gaudette !... une idée, pour l'amour de Dieu !

Gaudette, *elle se dirige vers la fenêtre.* — Attendez ! j'en ai une. (*Elle regarde dans la rue.*) La rue est fort étroite. Le balcon de Madame Grippeline est juste en face du vôtre. Le Capitaine ne pourrait-il pas enjamber de l'un à l'autre ?

Mondine. — Mais, Gaudette, encore faudrait-il que la fenêtre de dame Grippeline fût ouverte.

Gaudette. — Je vais l'appeler. Dame Grippeline !... Dame Grippeline ! (*On entend la fenêtre d'en face s'ouvrir.*)

SCÈNE III

Les Précédents, Dame GRIPPELINE (*en dehors*)

Dame Grippeline, *de l'autre côté de la rue.* — Qu'y a-t-il, Gaudette ?

Gaudette. — Dame Grippeline, sauvez-nous. Le Capitaine est ici. Or il risque d'être surpris par M. Mauduit qui vient d'entrer... Donnez-lui asile.

Dame Grippeline. — Volontiers, Gaudette, mais comment ?

Gaudette *fait un signe à dame Grippeline et appelle le Capitaine.* — Allons vite ! maintenant, Capitaine.

Mondine, *accompagnant le Capitaine qui s'avance vers la fenêtre.* — Allons, mon ami !

Le capitaine Froussac, *il s'avance vers la fenêtre et regarde ; puis, reculant.* — Impossible !

Mondine, *suppliante.* — Mon ami !

Le capitaine Froussac. — Impossible. J'aime encore mieux attendre votre mari.

Mondine. — Pour mon honneur !

Le capitaine Froussac. — Voulez-vous que pour votre honneur, j'aille m'écraser en marmelade, sur le pavé de la rue !

Mondine, *se tordant les mains.* — Mon Dieu ! Mon Dieu ! Gaudette, que faire ? que devenir ?

Gaudette, *qui est allée écouter à la porte.* — M. Tibinobis s'en va. Votre mari ne peut tarder à monter.

Le capitaine Froussac, *effaré.* — Mort et sang !... il va y avoir du carnage ! (*Il cherche à se cacher sous la table.*)

Gaudette, *après une seconde de réflexion et regardant le capitaine.* — J'ai une autre idée !

Mondine. — Ah ! dis... dis vite.

Gaudette, *s'approchant de la table.* — Cette table !...

Mondine. — Eh bien !

Gaudette. — En la mettant autra vers des deux balcons, le capitaine pourrait traverser la rue, sans danger, sur ce pont improvisé...

Mondine, *au capitaine qui s'est levé.* — Cela, vous le pourrez ?

Le capitaine Froussac. — Je crains qu'elle ne soit courte.

Gaudette, *s'emparant de la table.* — Voyons !... Aidez-nous, capitaine. *(Ils portent tous trois la table vers la fenêtre.)* Attention, dame Grippeline !

Dame Grippeline, *de l'autre côté.* — Que faut-il fairé ?

Gaudette. — Vite, assujetissez bien le bout de la table sur la rampe de votre balcon. *(Aidée par Mondine et le Capitaine, elle passe la table en dehors.* — Ça y est ?

Gaudette. — Passez vite, Capitaine. (*Il semble hésiter.*) Voici Monsieur.

Le Capitaine se précipite ; et, aidé de chaque côté par les deux femmes, manque, en sa hâte, de faire tomber la table : elles poussent toutes deux, et dame Grippeline, en même temps, un cri sourd qu'elles répriment aussitôt. Le Capitaine enfin réussit à se hisser sur la table posée les pieds en l'air.

Le capitaine Froussac, *se hissant.* — N'y a-t-il pas risque qu'elle glisse ?... Tenez bien, au moins !

Gaudette, *tenant la table par un pied tandis que Mondine la tient par l'autre.* — N'ayez pas peur ! les pieds en l'air vous simuleront un parapet pour vous garder des périls du vertige !

Le Capitaine monte et s'engage sur la table, non sans grands gestes apeurés et maladroits pour se maintenir en équilibre.

Mondine, *lui envoyant un baiser.* — Au revoir, mon cher vainqueur !

Gaudette. — Enfin, l'y voilà...

Le capitaine Froussac, *de l'autre balcon où il est arrivé.* — Au revoir, mes chères amours ! et qu'il vous souvienne à quelle

extrême contrainte je me suis résolu pour vous, et que, si j'ai épargné votre mari, ce n'est que pour vous épargner l'honneur !

GAUDETTE. — C'est bon ! c'est bon ! Remettons vite tout en état, Madame. (*Aidée de Mondine, elle rentre la table, et la remet en place; aussitôt après Mondine retourne à la fenêtre, mais Gaudette l'en écarte et la referme.*) Y pensez-vous, Madame ! de la prudence. D'ailleurs le Capitaine est déjà rentré. Et maintenant, voulez-vous m'en croire ? Vous êtes trop émue, et votre toilette trop en désordre pour affronter la présence de votre mari. Je vais le recevoir. Descendez au magasin. Laissez-moi faire et ayez confiance en moi. Surtout, n'oubliez pas de m'envoyer tout à l'heure M. Coquibus qui vous préviendra quand il vous faudra revenir.

MONDINE, *riant.* — Je t'obéis, Gaudette, et te donne pleins pouvoirs.

GAUDETTE. — Vous n'aurez pas à vous en repentir. Mais partez, cette fois, voici votre mari.

Mondine sort vivement par la porte de gauche : Gaudette va retirer le verrou de celle du fond : et après s'être assurée que le scapulaire du capitaine est bien caché, feint d'être très occupée à ranger et de ne pas voir Mauduit qui entre et s'arrête un moment sur le seuil à la regarder.

SCÈNE IV

GAUDETTE, MAUDUIT

MAUDUIT, *refermant la porte.* — Bonjour, Gaudette.

GAUDETTE, *feignant la surprise.* — Ah !... Monsieur m'a fait peur.

MAUDUIT. — Madame Mondine n'est-elle pas ici? Il me semblait l'avoir entendue.

GAUDETTE. — Madame n'attendait pas monsieur sitôt; elle vient de partir pour faire une course dans le quartier. (*Faisant le mouvement de partir.*) Je vais la rappeler.

MAUDUIT, *se mettant devant elle.* — Que non pas !

GAUDETTE, *elle va vers la fenêtre et l'ouvre.* — Il est encore temps, monsieur ! — Voyez : elle est à peine au tournant de la rue.

MAUDUIT. — Laisse-la, rentre et ferme cette fenêtre. (*Gaudette obéit et redescend en scène.*) — Madame Simone est retenue en bas, à la boutique : mon compère Tibinobis vient de me quitter pour aller là où il a l'habitude. Reste Coquibus; où est-il ?

GAUDETTE. — Il me semble que madame Simone lui a donné une commission, tout-à-l'heure.

MAUDUIT. — Très bien ! — Nous avons donc quelque moment de tranquillité pour reprendre notre entretien de ce matin et lui donner une conclusion.

GAUDETTE, *faisant l'embarrassée.* — Mais, monsieur...

MAUDUIT, *s'approchant d'elle.* — Voyons, Gaudette, tu as assez

résisté pour la satisfaction de ton honneur. Il faut maintenant parler franc et net.— Ta présence ici est un consentement. Je viens te sommer de t'exécuter.

GAUDETTE. — Mais, monsieur !...

MAUDUIT. — Sois tranquille ; je suis un galant homme duquel tu n'as aucune ladrerie à redouter : et je suis prêt à souscrire d'avance aux conditions que tu feras, certain qu'elles seront justes et raisonnables, Donc, causons... Eh bien ?

GAUDETTE. — Puisque vous ordonnez, monsieur... je vous avouerai que j'ai quelque peine d'abord à décider ma pudeur à ce que vous exigez de moi : mais un autre scrupule, aussi, me fait hésiter, et qui, je vous assure, est très puissant sur ma conscience. — N'y aurait-il pas une grande déloyauté, vraiment, à tromper votre femme, qui a confiance en moi ?

MAUDUIT, *haussant les épaules*. — Enfantillage, m'amie ! simple enfantillage que cela. Il est d'un usage constant et universel que les chambrières n'aident pas seulement leurs maîtresses dans les soins domestiques, mais aussi les suppléent dans les plus délicats d'entre eux. Même certaines maîtresses tolèrent cette coutume, volontiers, ayant l'exemple des femmes arabes et turques qui se concertent plusieurs ensemble à faire le bonheur d'un même époux. Et ces maîtresses-là, Gaudette, se montrent des personnes avisées ; elles savent qu'il est aussi impraticable à un chrétien qu'à un musulman de vouer à la même femme un service sans distraction ni défaillance, et estiment qu'il est prudent et habile de leur part de tempérer par un peu de complaisance les extrêmes rigueurs du mariage.

GAUDETTE, *souriant*. — Dame Mondine serait-elle de ces personnes avisées ?

MAUDUIT, *il la prend par la taille : elle résiste à peine*. — Ah ! je te retrouve telle que je te désirais, friponne. — Tu n'as allégué ce second scrupule que pour dissimuler la défaite du premier... Mais si ! mais si ! ne nie plus ! (*Elle fait de faibles gestes de protection : il l'amène sur le devant de la scène.*) Va, ne t'inquiète pas : comme tu as oublié d'être sotte, nous mènerons si subtilement les choses, tous deux, que ma femme ne pourra s'apercevoir ni même se douter de rien.

GAUDETTE, *se laissant faire*. — Mais, monsieur, il n'y aura pas qu'elle à nous observer ici.

La porte s'ouvre, s'entrebaille doucement et la tête de Farinel apparaît : — Gaudette, qui vient de se détourner un peu pour éviter un baiser de Mauduit, aperçoit Farinel et lui fait un signe d'intelligence.

SCÈNE V

MAUDUIT, GAUDETTE, FARINEL

MAUDUIT. — Aussi, comme je te l'ai dit, mon intention n'est-elle pas de te garder longtemps en cette maison. Je te louerai dans le

voisinage — pas trop près — pour dépister les curieux, un joli petit logement, où je t'irai voir souvent et m'efforcerai de te rendre la vie douce et agréable à tes goûts...

Gaudette. — Il faut vraiment, monsieur, que j'aie en vous une bien grande confiance, pour ne pas me gendarmer des propositions que vous me faites. Il me serait impossible de me résigner à la vie désœuvrée que vous m'offrez, et à m'afficher pour votre maîtresse aux yeux des gens. Je voudrais au moins le dissimuler par une occupation qui fît illusion aux autres et à moi-même et m'autorisât à ne pas rougir des secours de votre amitié, comme s'ils fussent les salaires de mes faiblesses.

Mauduit. — Adorable ! tu es adorable ! — Va, je te comprends. Ne m'exprimais-tu pas, ce matin même, le désir de t'établir, de prendre, par exemple, quelque fonds de mercière ? (*Elle fait signe que oui, souriante, baissant les yeux.*) Très bien ! et je t'approuve, et tu fais en fille sage et rangée. De fait nos relations n'en seraient que plus commodes et moins aventureuses ! (*Il la câline et l'embrasse sans qu'elle résiste presque.*) Alors, c'est entendu ?... C'est bien entendu ?...

Gaudette. — Mais, monsieur !

Mauduit. — Si ! si ! c'est entendu ! Mais je serai honnête. (*Il l'embrasse à nouveau ; elle ne se défend plus qu'en riant.*) Puisque tu me laisses prendre des arrhes (*il l'embrasse*), voici les miennes en échange.

Il sort une bourse de sa poche et la lui met dans la main, elle fait quelque façon pour l'accepter et la prend enfin.

Gaudette. — Vraiment, monsieur... je ne sais, je n'ose...

Mauduit. — Prends, ma toute belle, prends. Donnant, donnant. (*Il l'embrasse.*). Ce sera pour les premiers frais de ton établissement.

Il la rembrasse et la prend à la taille.

Gaudette. — Ah ! ah ! ah ! vous me chatouillez vraiment !

Pendant que Mauduit l'embrasse, par derrière son dos elle tend sa bourse à Farinel qui s'en empare, la soupèse en riant, ressort et tout à coup poussant la porte bruyamment, fait irruption dans la pièce, l'air benêt et riant. Au bruit que fait Farinel, Gaudette pousse un cri et Mauduit, épouvanté, reste transi sans oser se retourner.

Mauduit, *bas à Gaudette.* — C'est ma femme ?

Gaudette. — Non pas, c'est M. Coquibus.

Mauduit, *se retournant en fureur.* — Lui, cet idiot ? Que veux-tu, coquin ? Qui cherches-tu ? Qui demandes-tu ? Qui t'a appelé ? (*Mauduit marche sur Farinel qui recule à mesure.*). Je lui casserais volontiers les reins. Ne dirait-on pas qu'il se moque de nous ?

Gaudette. — N'allez-vous pas vous inquiéter pour cet innocent ?

Mauduit. — Répondras-tu, imbécile, sot, benêt, jocrisse, Jeannot !

Farinel ne répond pas et ne cesse de regarder Gaudette en roulant de gros yeux étonnés.

Gaudette. — Qu'as-tu à me considérer de la sorte ?

Farinel. — Oui bien, tout de même, vrai... vous êtes sûrement mademoiselle Gaudette?

Gaudette, *riant.* — Oui, monsieur Coquibus, je me crois à peu près sûre d'être moi.

Farinel. — Et pourtant là, tout à l'heure. (*Il indique le canapé et même la position de Gaudette près de Mauduit*), vous étiez bien madame Mauduit, ou presque.

Gaudette. — Entendez-le!

Mauduit. — Assez parlé! (*Il va vers Farinel, le prend par un bras et s'apprête à le pousser à la porte.*). Va-t-en!

Gaudette. — Ne le brusquez pas, il a peut-être plus de malice qu'on ne croit. (*Mauduit hausse les épaules.*). Gagnez-le plutôt par la douceur. Envoyez-le boire quelque chose.

Mauduit. — Tu as raison. Ça vaut mieux. (*Prenant dans sa poche quelque argent.*) Allons! viens ça, mon garçon! Tu ne diras à personne que tu nous a vus ensemble?

Gaudette. — A personne, entends-tu?

Farinel, *tendant la main a Mauduit qui n'a pas encore lâché son argent.* — J'entends bien quelque chose. Mais j'entendrai bien mieux tout à l'heure.

Mauduit. — Tiens, et va-t-en boire une chopine à ma santé!

Farinel, *regardant les pièces.* — Oh!... y en a bien assez pour boire aussi à la santé de mam'selle Gaudette. Pas vrai? Et que je vais vous en boire une bonne : vous en serez encore plus gaillard, tous deux. Allons, à revoir. (*Il s'en va : près de la porte il se retourne.*)... Ah! tout de même ce que vous jouez bien madame Mondine! (*Il sort.*)

Mauduit. —Enfin, nous voilà délivrés. (*Il prend Gaudette par la taille et l'entraîne vers le canapé.*). Çà, viens çà, ma petite brunette, et continuons à causer.

Gaudette, *se laissant entraîner sans trop de résistance.* — Mais il me semble que nous n'avons plus rien à nous dire!

Mauduit. — Comment?... Railles-tu?... Il nous reste, au contraire, tout à dire... Nous n'en étions qu'aux préliminaires. Allons! tu ne vas pas faire la cruelle ni la renchérie, maintenant que nous sommes d'accord.

Il s'assied sur le canapé, l'assied auprès de lui et l'enlace.

Gaudette. — Je ne sais plus...

Il l'embrasse.

Farinel, *ouvrant brusquement la porte.* — Pardon!... excuse!... Eh bien! ça va, mam'selle, ça va. C'est encore mieux joué que tout à l'heure...

Mauduit, *se levant en fureur.* — Ah! l'animal!...

Farinel, *se sauvant près de la porte.* — C'était pour savoir si je devais boire à vos santés jusqu'au dernier sou ou vous rendre la monnaie.

Mauduit. — Garde tout.

Farinel, *s'en allant.* — Compris... merci!

MAUDUIT. — Enfin il est parti ! — (*Il se rassied près de Gaudette.*) Allons, Gaudette, rapproche-toi.

GAUDETTE. — Je suis toute troublée, maintenant... Si madame rentrait.

MAUDUIT. — Dame Simone est en bas ; on les entendrait bien causer... et, toi ou moi, nous aurions vite filé par là — (*il montre la porte de gauche*) — et puis... (*il se lève et va vers la porte de droite.*)

GAUDETTE. — Où allez-vous ?

MAUDUIT. — Pousser le verrou de cette porte.

GAUDETTE. — Quelle imprudence ! — Nous serions perdus sans excuse, si on nous surprenait enfermés.

MAUDUIT, *revenant.* — C'est juste. — (*Il se rassied sur le canapé et commence à la lutiner.*)

GAUDETTE. — Mais quelles exigences, mon Dieu !... Je vous en prie, soyez raisonnable. Vous allez me fâcher. (*Il l'embrasse.*)

FARINEL, *rouvrant la porte.* — Monsieur !

MAUDUIT. — Mille tonnerres !... encore lui ! (*Il se lève.*)

FARINEL, *tenant la porte entrebâillée.* — C'est-il du blanc ou du rouge que vous voulez que je boive à votre santé ?

MAUDUIT. — Du rouge et du blanc mêlés, coquin ! — et puisses-tu en crever !

Farinel fait un geste d'encouragement à Gaudette et referme vivement la porte sur un geste de Mauduit qui s'avance vers lui.

MAUDUIT, *en revenant à Gaudette qui rit.*— Cela te fait rire, toi. Moi, j'enrage !

FARINEL, *rouvrant vivement la porte.* — Et quel cabaret me recommandez-vous de préférence, monsieur ? Irai-je au *Pot d'Etain* ou au *Fol qui s'oublie.*

MAUDUIT. — Va-t-en au *Fol qui s'étrangle !* (*Il marche vers Farinel ; mais tout à coup, on entend d'en bas la voix de Tibinobis.*)

TIBINOBIS, *d'en bas.* — Coquibus !

Gaudette se relève vite du canapé et vient au milieu de la pièce près de Mauduit qui montre le poing à Farinel. Cependant, Farinel reste engagé dans la porte entrebâillée, attendant.

TIBINOBIS, *reprenant.* — N'est-ce donc pas toi que j'entends là-haut, Coquibus !

MAUDUIT, *à Farinel.* — Si tu dis que je suis ici, je te jette par la fenêtre !

FARINEL. — Mais expliquez-vous bien, aussi... Faut-il ne pas dire que vous y êtes, ou dire que vous n'y êtes pas. — C'est que ce n'est point la même chose.

MAUDUIT, *en haussant les épaules.*— Ne parle pas de moi du tout. Est-ce compris ?

TIBINOBIS. — Eh bien ! Coquibus, te moques-tu de moi ?

FARINEL, *répondant à Tibinobis.* — Je vas vous dire ! — Si c'est moi que vous cherchez, je suis ici ; et si c'est mademoiselle Gaudette, elle y est aussi...

TIBINOBIS. — Gaudette ?... Alors, je monte !

GAUDETTE, *feignant d'être en colère*. — Sot !

MAUDUIT, *menaçant Farinel*. — Gredin ! Tu ne mourras que de ma main.

FARINEL. — Mais... je n'ai point parlé de vous.

GAUDETTE, *écartant*. — Le voici qui monte... Allez-vous-en de grâce, monsieur.

MAUDUIT. — Que signifie cet empressement du compère à monter dès qu'il te sait là ?

GAUDETTE. — Avez-vous quelque soupçon ? — Restez dans ce cabinet et écoutez...

MAUDUIT. — Et cela ne te fâchera pas ?

GAUDETTE. — Je vous le demande !

Mauduit sort par la porte de gauche et, au moment de sortir, envoie un baiser à Gaudette. Celle-ci et Farinel restent un moment seuls tous deux.

FARINEL, *riant*. — Tout de même, tu le laisses aller un peu loin !

GAUDETTE. — Qui veut la fin veut les moyens. Vous n'êtes pas inquiet, je suppose. — Comment trouvez-vous que vont les affaires ?

FARINEL. — Au mieux, ma chère Gaudette. (*Ils s'embrassent.*)

TIBINOBIS *chante en montant* :

En revenant d'Avignon,
Trouvai un beau compagnon,
Il m'assit dans son giron,
Me mit la main au menton.
Ah ! le gentil joli, le gentil compagnon !

SCÈNE VI

FARINEL, GAUDETTE, TIBINOBIS

TIBINOBIS. — Eh bonjour, ma Gaudette, ma petite joie, ma gentille brunette, ma charmante, ma toute belle, ma pigeonne, ma colombelle, mutine méchante et rebelle ! (*Va à Farinel*). Toi, le sot : on n'a pas besoin de toi ici. Décampe et ne te le fais pas dire deux fois. Montre-nous vite le visage de la dame d'Aubervilliers dont les joues sont si rebondies, qu'on n'y voit pas le nez. (*Il fait en plaisantant un geste de menace à Farinel qui se sauve.*) Mais tiens, pour te consoler prends ceci (*il lui donne quelques pièces d'argent*), et en échange je te commets à notre garde. Sois diligent à nous prévenir si quelque indiscrète curiosité menaçait notre tête à tête.

FARINEL *sort*.

GAUDETTE, *riant*. — Je vous serais obligé en effet, Monsieur, à ne pas m'exposer à être dévorée par votre femme.

TIBINOBIS, *se rapprochant d'elle.* — C'est une occasion qui est rare, Gaudette, de pouvoir te trouver seule et causer avec toi. Il y a crainte que celle-ci ne soit de courte durée : il faut donc franchir les préliminaires, qu'on appelle protocole en diplomatie, et en arriver de suite à la rédaction du traité de paix et même d'alliance que je te propose. (*Il va vers le canapé et lui fait signe de le suivre.*) D'abord, asseyons-nous, veux-tu ?

GAUDETTE. — Excusez-moi, monsieur. Les négociations se font mal à l'aise entre gens si rapprochés.

TIBINOBIS. — Tu es une chambrière comme j'en ai peu connu, et nous ne le saurions déjà par dame Grippeline, qu'à te voir seulement, j'augurerais que tu n'as jamais tenu cet emploi ailleurs qu'ici, et ne te propose pas de le tenir longtemps. Me trompè-je ?

GAUDETTE. — Dame Grippeline a dit la vérité, monsieur ; je n'ai été déterminée à entrer en service que par des revers de fortune qui m'ont amenée de ma province ici.

TIBINOBIS. — Et tu es même un peu parente, je crois, de dame Grippeline ?

GAUDETTE. — Sa cousine éloignée.

TIBINOBIS. — C'est-à-dire qu'au besoin elle n'aurait pas grande autorité sur toi ?

GAUDETTE. — Elle a sur moi l'autorité de l'âge et du conseil. Rien de plus.

TIBINOBIS. — Tant mieux. — Tu as déja peut-être remarqué qu'elle s'entremet de beaucoup de chose, dame Grippeline.

GAUDETTE. — C'est une bonne dame qui aime à utiliser son expérience.

TIBINOBIS. — J'avais craint tout d'abord qu'elle ne t'eût fait venir dans quelque dessein, auquel tu étais plus ou moins consentante.

GAUDETTE. — Et quel dessein s'il vous plaît ?

TIBINOBIS. — Eh ! là ! là ! ne te fâches pas.

TIBINOBIS, *il se rapproche.* — Tu es plus mignonne qu'une chatte, plus droite et souple qu'un jonc, plus fraîche et plus gaie à l'œil qu'un bouquet fleuri d'aubépines !

GAUDETTE, *riant.* — On voit que vous aimez les chansons, Monsieur. C'en est une en prose que vous me contez-là.

TIBINOBIS. — Pour sûr, les amoureux n'ont pas dû te manquer.

GAUDETTE, *s'écartant de lui qui cherche à se rapprocher de plus en plus.* — Oui, mais ma mère m'a prévenue qu'il ne faut pas se faire miel, si on ne veut être mangée des mouches. Je me suis faite ronce, et ceux qui se sont approchés de trop près ont senti les épines.

TIBINOBIS. — Ils n'ont pas été braves. Je me risquerais bien à me faire égratigner les mains. (*Il vient lui prendre la taille, elle se dégage*), même le visage (*il veut l'embrasser, même jeu.*)

GAUDETTE, *faisant le geste de l'égratigner avec ses doigts recourbés en griffes.*) Vous pourriez même y risquer vos yeux.

TIBINOBIS. — Si méchante! Je devine bien que le compère tourne autour de toi... Il est vrai que son âge ne lui laisse pas une grande agilité pour cet exercice.

(Mauduit tout doucement entr'ouvre la porte de gauche et écoute : Farinel fait de même à droite). — Mais pour être à la fin de leur service, les vieux chevaux n'en ont pas moins quelquefois des velléités de piaffer.

GAUDETTE, *qui a aperçu Mauduit.* — Je vous serais obligée, monsieur, de mieux parler de mon maître, et je puis vous assurer qu'il s'est toujours montré vis-à-vis de moi ce qu'il doit être.

TIBINOBIS, *riant.* — S'il a vraiment compris son devoir, je ne suis pas inquiet. — Mais c'est folie de perdre son temps en de si vaines paroles. Regarde-moi, Gaudette ; je ne dirai pas que je suis ce qu'on appelle un Apollon, mais j'ai quelque vingt ans de moins que ton maître, c'est-à-dire d'un âge qui peut encore, sans ridicule, s'accorder avec le tien.

GAUDETTE. — Qu'a mon âge à faire avec le vôtre, Monsieur?

TIBINOBIS. — Comme te voilà devenue tout à coup revêche et agressive! Ouais! ferais-tu ce jeu pour feindre de ne pas comprendre ce que je crois pourtant *t'indiquer* assez clairement?

GAUDETTE. — Je ne le comprends pas du moins tout à fait.

TIBINOBIS, *souriant.* — Pas tout à fait... allons précisons. Donc, tu ne veux pas rester chambrière, ici, ni te condamner à écouter les galanteries de mon compère, en servant à la fois, les intrigues de dame Mondine.

GAUDETTE, *l'interrompant.* — Qu'entendez-vous par là, monsieur?... Dame Mondine est une honnête femme...

TIBINOBIS, *la regardant avec ironie, il chante :*

En cueillant les violettes
Mes agneaux y sont demeurés.

(Il reprend). Une honnête femme, entendu, pardi! et *(riant)* le compère le modèle des maris.

GAUDETTE. — Monsieur, taisez-vous, je vous prie!

TIBINOBIS. — Bon! bon! je ne veux pas te contrarier (*il se rapproche de Gaudette*). Laissons les affaires d'autrui et revenons aux nôtres.

Mauduit, pour écouter ce qu'il dit à Gaudette, s'avance tout doucement et Farinel en fait autant derrière lui, sans qu'il s'en aperçoive. Tibinobis, trop rapproché de Gaudette pour que Mauduit voie ce mouvement, glisse une bourse dans la main de Gaudette ; elle la regarde en riant, fait semblant d'hésiter et, quand elle s'est assurée que Mauduit ne l'a pas vue, la prend et la met dans sa poche.

TIBINOBIS, *bas et lui remettant la bourse.* — Accepte d'abord ce premier hommage de mon amitié. Prends donc.

GAUDETTE, *bas.* — C'est pour ne pas vous fâcher au moins : mais je ne m'engage à rien.

Tibinobis. — Voici. Demain je vais me mettre en quête d'un logement où tu iras t'établir, après avoir trouvé un prétexte à quitter cette maison.

Gaudette. — Monsieur, ce que vous me proposez !...

Tibinobis. — Ne fais donc pas l'enfant. Je signe le traité.

il l'embrasse; Mauduit d'un mouvement violent écarte Gaudette qui pousse un cri et se met à sa place, devant Tibinobis. Farinel au fond de la pièce.

Mauduit *à Tibinobis.* — Monsieur... c'est une indignité !

Tibinobis. — D'où sortez-vous, vous ?

Mauduit. — Je sors d'un endroit où j'ai tout entendu, monsieur !

Tibinobis. — Vous faites un joli métier, monsieur !

Mauduit. — Je fais métier d'honnête homme, monsieur ?

Tibinobis. — En écoutant aux portes, monsieur ?

Mauduit. — En surveillant l'innocence d'une enfant qui m'est confiée, monsieur ?

Tibinobis. — Vous êtes vous chargé de la surveiller aussi contre vous même, monsieur ?

Mauduit. — Que voulez-vous donner à entendre, monsieur... Je vous somme de vous expliquer si vous l'osez !

Tibinobis, *haussant les épaules.* — A qui prétendez-vous en faire acroire, vieil hypocrite !

Gaudette. — Monsieur !

Farinel, *s'esbignant par la porte droite sur un signe de Gaudette.* — Ils vont se massacrer l'un par l'autre. Je vas chercher du secours.

Mauduit, *s'approchant de Tibinobis avec un grand air de se contraindre.* — Avez-vous dit hypocrite, monsieur... L'avez-vous dit ?

Gaudette. — Monsieur !

Tibinobis. — J'ai dit : vieil hypocrite ! Ah ! ça, croyez-vous que vous réussirez à nous donner le change et à faire accepter votre jalousie pour de la vertu ? — Si Gaudette osait être sincère, devant vous, elle nous édifierait là-dessus.

Mauduit. — Gaudette n'a à vous obéir en rien, monsieur !

Tibinobis. — Et vous doit-elle obéir en tout, monsieur ?

Mauduit. — De quel droit, monsieur, vous mêlez-vous de mes affaires avec Gaudette. Elle est à nous, à nous seuls. Elle n'appartient pas comme notre boutique à la communauté.

Tibinobis. — Je le suppose bien ! et je ne le voudrais pas plus qu'elle !

Mauduit. — Et je lui défends de vous écouter ! — Et à vous de prétendre à aucune autorité sur elle.

Tibinobis. — Et vous ne pouvez en avoir non plus une absolue, au moins en certaines matières, ce dont vous enragez.

Mauduit. — D'ailleurs, monsieur, assez causé ! Je vous invite à venir tantôt chez un notaire rompre notre association.

Tibinobis. — Allons-y de suite, monsieur, s'il vous plait.

Mauduit. — Quand il me plaira, monsieur ! Vous ne me prenez pas, je pense, pour votre valet !

Gaudette, *à Mauduit*. — Par prudence, monsieur ! ne criez pas si fort. Madame Simone est en bas, elle pourrait entendre et monter.

Mauduit, *criant plus fort*. — Ah ! bien ! je donnerais beaucoup pour qu'elle entendît, dame Simone ! et pour qu'elle montât, dame Simone.

Simone, *entrant en tempête*. — La voici, dame Simone.

Mauduit, *avec triomphe*. — Ah ! ah ! ah !

Derrière Simone qui accourt; apparaissent, courant aussi, Mondine et Farinel.

Gaudette, *à Mauduit*. — Et madame Mondine aussi !

Mauduit. — Aï ! Aï ! Aï !

SCÈNE VIII

Les précédents, SIMONE, MONDINE, FARINEL

Simone, *à son mari*. — Ainsi, monsieur, vous vous laissez surprendre enfermé avec cette fille ?

Tibinobis. — Je l'ai rencontrée ici il est vrai...

Simone. — C'est-à-dire que vous êtes venu l'y trouver !

Tibinobis. — Mais je n'étais pas enfermé avec elle.

Simone. — N'essayez pas de mentir, homme infâme ! Cet honnête garçon a tout vu et tout entendu, et vous ne le croyez pas capable d'inventer, je suppose !

Pendant que dame Simone attaque son mari, Mondine, au contraire, avec de grands airs de tristesse, vient se placer à côté du sien. Mauduit, après l'avoir observée de côté, se rapproche d'elle.

Mondine. — Eloignez-vous, homme sans foi ! Votre approche me cause des frissons d'horreur.

Mauduit. — Mais, ma mignonne...

Mondine. — Vous avez indignement trahi ma confiance ! Ne cherchez pas à vous défendre. Je sais tout. Je sais que vous êtes resté une heure, ici, avec elle, et jusqu'aux propositions que vous lui avez faites.

Simone, *qui a fait signe à son mari d'écouter pendant que Mondine parlait* — Et j'en ai autant à vous dire, monsieur !

Mauduit. — Gaudette peut témoigner s'il y a rien de vrai en tout cela.

Mondine, *jetant un cri d'horreur*. — Ah !... vous n'allez pas m'imposer la honte d'être confrontée avec cette fille.

Simone. — C'est déjà un assez grand effort de supporter sa présence plus longtemps.

Mondine. — Si audacieux d'ailleurs que vous soyez, vous et

elle, vous n'aurez pas la témérité de démentir ce brave garçon. Il a tout vu et tout entendu.

Tibinobis, *remontant en scène vers Farinel qui est resté derrière à regarder.* — Ah! c'est donc toi, mon bel ami, qui me vaux toute cette tempête!

Mauduit, *remontant aussi vers Farinel de l'autre côté.* — Ah! gredin, c'est toi qui viens mettre le trouble en mon ménage.

Tibinobis, *bas.* — Si tu sors d'ici avec tes deux oreilles, c'est que tu as de la chance.

Mauduit. — Oui! oui! dandine-toi sur tes deux pattes. Le diable m'emporte si, tout à l'heure, je ne t'en ai rompu une.

Farinel, *se sauvant entre Simone et Mondine qui causent bas sur le devant de la scène.* — Venez donc m'y chercher, ici... hein?... grands poltrons que vous êtes, tous deux.

Simone et Mondine, *ensemble.* — Qu'y a-t-il?

Farinel. — Y a qu'ils veulent me mutiler chacun d'un côté...

Simone et Mondine. — Ah! ah!

Farinel, *entre les deux femmes.* — C'est parce qu'ils m'en veulent, je devine ça, d'avoir vu ce que j'ai entendu et entendu ce que j'ai vu... V'la ma maîtresse, pas vrai! elle m'a ordonné d'être toujours à vos trousses et de lui conter tout ce que vous feriez, et chaque fois, elle me donnait une belle pièce... Et tout à l'heure, elle m'a ordonné de dire à madame Mondine, aussi, ce que j'avais entendu et vu. Et madame Mondine à son tour, m'a donné une belle pièce. Je ne suis pas un larron qui vole l'argent des personnes... Et vous ne me ferez pas peur, avec vos deux paires d'yeux braqués qui semblent des pistolets.

Simone. — L'honnêteté de ce brave garçon vous écrase tous deux. Ainsi, pendant que ma commère et moi, vivons chichement de privations de toutes sortes, mises, peu s'en faut comme des mendiantes, cantonnées misérablement aux soins les plus humiliants du ménage, vous proposiez tous deux en même temps, à cette coquine de l'entretenir à nos dépens!

Gaudette. — Coquine! c'est un mot bientôt dit, madame. Mais il serait peut-être mieux employé, appliqué à d'autres qu'à moi. (*Bas à Mauduit en passant près de lui.*) Me serez-vous reconnaissant si je vous tire de là?

Mauduit, *bas.* — Peux-tu en douter? Tout ce que tu voudras.

Gaudette, *bas.* — C'est bon. Laissez-moi faire.

Simone. — Je crois qu'elle veut faire l'impertinente?

Mondine, *à Gaudette.* — Et comment prétendez-vous qu'on appelle une personne qui se conduit comme vous?

Gaudette. — Je vous ferai remarquer, très respectueusement, mesdames, que je ne sais pas, ne devine même pas ce dont il est question.

Mondine. — Quelle audace!

Simone. — Quelle insolence!

Gaudette. — Je n'ai pas entendu, moi, ce que vous a raconté

M. Coquibus : et je désirerais qu'il eût l'obligeance de le répéter devant moi ; ce désir, il me semble, n'est que juste.

Mauduit, Tibinobis. — En effet.

Simone. — Vous ne vous tenez pas pour assez confondus. C'est bon. Parlez, Coquibus.

Simone. — Et n'ayez pas peur de dire la vérité, toute la vérité. Vous êtes sous notre protection,

Farinel. — A la bonne heure ! Par où commencerai-je ?... Par le commencement ?

Simone. — Sans doute : mais passez sur les détails insignifiants. Allez de suite aux points principaux.

Gaudette. — Allez-y, monsieur Coquibus.

Farinel, *montrant Mauduit.* — Alors je vas les interroger. Ça sera plus vitement fait, hein ? (*A Mauduit*). A vous d'abord.

Mondine, *à Mauduit qui se rebiffe.* — Oh ! ces fiertés sont mal placées, monsieur. Il fallait en avoir avant de vous commettre avec une servante. Ecoutez et répondez.

Simone, *à son mari.* — Votre tour viendra, monsieur !

Farinel, *à Mauduit.* — Dites si c'est pas vrai que tout à l'heure vous étiez seul ici avec mademoiselle...

Gaudette. — Si, c'est vrai. Après ?

Farinel, *s'adressant à Mauduit.* — C'est-il pas vrai que je suis entré, un peu tout à coup, et que vous m'avez donné une poignée de pièces blanches pour aller boire à votre santé, au *Pot d'Étain* ou au *Fol qui s'oublie ?*

Mauduit. — Tout cela est vrai : mais quoi d'étonnant à ce que je me sois rencontré ici, chez moi, avec Gaudette, et que j'ai payé chopine à ce garçon.

Mondine, *sévèrement à son mari.* — N'interrompez pas ! Vous essaierez de vous justifier après.

Farinel. — Il croyait me badiner, le malin ! J'ai bien fait semblant de m'en aller : mais pour revenir. Et, chaque fois, il se frottait, se frottait si près d'elle que, sûrement, s'ils eussent été de bois sec, tous deux, ils flambaient !

Mondine. — Eh bien, monsieur ?

Farinel. — Et ce qu'ils faisaient-là sur le canapé, faut-il le dire aussi ?

Mondine. — Sur le canapé ! Dites, dites, monsieur Coquibus !

Gaudette. — Et surtout précisez, monsieur Coquibus !

Simone. — Cette fille a perdu toute honte !

Farinel, *il se met sur le canapé.* — Voilà : monsieur était assis ici ! et elle, là. Et il la pressait, la lutinait, que c'était comique à voir. Il avançait des lippes comme celles des chèvres qui veulent aveindre une gourmandise ; il mignardait des yeux comme un chat qui ronrone : et ses mains furetaient partout pareillement à celles d'un aveugle qui cherche quelque chose...

Mondine, *à son mari.* — Parfait, vraiment ! Continuez, monsieur Coquibus.

Gaudette. — Et, pendant ce temps-là, qu'est-ce que je faisais, monsieur Coquibus ?

Simone. — Oh ! cette fille est d'une impudeur intolérable.

Farinel, *à Gaudette.* — Dame ! vous aviez l'air de ne pas vouloir paraître trop contente. Vous vous penchiez par ci, vous vous tordiez par là, et vous reculiez... mais à mesure, il vous poussait toujours comme ça... comme ça. (*Et tout en imitant Mauduit il fait tomber le coussin sous lequel Gaudette avait caché le scapulaire du capitaine ; il l'aperçoit, fait l'étonné, le saisit et l'élevant le plus haut qu'il peut.*) Oh ! qu'est-ce que c'est que ça ?

Tous regardant avec des signes différents de stupéfaction.

Mondine, *troublée à part.* — Ah ! mon Dieu !

Mauduit, *s'emparant vivement du scapulaire... à Farinel...* — Donne cela, toi !... (*Il examine l'objet.*) Un talisman !... un scapulaire !... Voilà une chose curieuse, madame Mondine, que ceci se trouve en cette chambre sur votre canapé. Vous m'obligerez en me l'expliquant.

Mondine. — Mon Dieu, mon ami !... je vous jure... je ne sais... et je serais aussi embarrassée à l'expliquer que vous-même.

Mauduit. — Vraiment, madame ! (*Examinant le scapulaire.*) Un sachet... qu'est-ce qu'il y a de peint là-dessus ? (*Il hausse les épaules et retourne le scapulaire.*) Ah ! une inscription !... (*Il lit bas.*) Palsembleu, madame ! qu'est cela ?... Le capitaine Froussac... Ceci appartient au capitaine Froussac !

Mondine. — Sur quoi vous faut-il jurer que je l'ignore ?

Mauduit. — Oui ! vous l'ignorez et vous ignorez sans doute aussi, à la suite de quelle... émotion, M. le capitaine Froussac a pu oublier sur votre canapé cette pièce de son armure intime ?

Simone, *se cachant avec scandale la tête entre les deux mains.* — Oh !... Oh !

Tibinobis. — Eh ! eh ! eh ! (*A part.*) Il en tient, je crois, le compère !

Mauduit. — Ah, madame !... Je comprends ! Vous me faisiez accuser par ce garçon pour voiler votre propre inconduite... Mais on ne pense pas à tout, et vous voilà prise à la malice que vous aviez dressée contre moi. Vous expliquerez-vous à la fin ?

Mondine. — Je vous jure encore une fois, que je ne puis me rendre compte... Vous me voyez aussi troublée que vous-même.

Mauduit. — Sans doute, mais d'une autre façon. (*Gaudette manœuvre pour se rapprocher de Mondine.*) Eh bien ! Madame, démentez, démentez à votre tour ce témoin... Sa déposition est plus convaincante que les pantomimes et bavardages de cet idiot !

(*Silence.*)

Simone, *aigrement à Mondine.* — En vérité, commère, il faut de fait vous expliquer. Voilà toute notre cause compromise à cause de vous et c'est fort ennuyeux.

Mondine, *bas à Simone.* — Il y aurait peut-être quelque générosité de votre part à vous taire, madame !

MAUDUIT. — J'attends, madame !... Mais tenez, je veux être meilleur que vous, vous prouver la supériorité morale de mon sexe sur le vôtre... Je vous donne (*il regarde sa montre*) deux minutes pour trouver une justification. Mais comme vous ne la trouverez pas, je vous préviens que, dans cinq minutes, il faudra commencer vos paquets, et que dans un quart d'heure, vous aurez quitté cette maison pour n'y plus rentrer ! (*Il remonte au fond de la scène.*)

GAUDETTE, *qui a réussi à se rapprocher de Mondine, bas.* — Si je vous venge tout de suite de dame Simone en suscitant un incident qui vous sauvera tout à l'heure, m'en aurez-vous quelque obligation ?

MONDINE, *bas.* — Oh! toutes les obligations du monde, Gaudette !

GAUDETTE, *même jeu.* — C'est bien. Faites de point en point, sans chercher à comprendre, ce que je vous dirai de faire.

Tous les autres acteurs de la scène sont groupés au fond du théâtre autour de Mauduit, qui agite le scapulaire avec de grands gestes. Gaudette dit encore tout bas quelques paroles à l'oreille de Mondine.

MAUDUIT. — Voyez ce vaillant, ce matamore, ce pourfendeur... voilà ce qu'il porte sous son pourpoint.

TIBINOBIS. — Ce sera quelque préservatif contre la colique.

MAUDUIT, *regardant sa montre, redescend vers sa femme, tragique.* — Les deux minutes sont passées, madame ; qu'avez-vous à dire?

MONDINE. — Vous ne voulez pas sans doute que je parle devant ce valet? Renvoyez-le?

SIMONE, *impérieusement.* — Et pourquoi, madame? Laissez-le d'abord achever ses témoignages.

MONDINE. — J'ai quelque idée, madame, que ces témoignages ne sont pas si innocents qu'ils en ont l'air.

MAUDUIT, TIBINOBIS, *ensemble.* — Ah! ah!

SIMONE, *étonnée d'abord.* — Vous avez sans doute, madame, intérêt à ménager, votre mari et cette fille (*saluant*). Mais comme, Dieu merci! tel n'est pas mon cas, je désire, je veux qu'il soit entendu jusqu'au bout. Venez ici, Coquibus, et parlez!

GAUDETTE, *bas à Mondine.* — Allez-y, maintenant, madame.

Gaudette sans être vue, fait un signe à Farinel qui vient, comme pour obéir à l'injonction de Simone, se placer entre celle-ci et Mondine.

MONDINE. — J'en suis fâché, madame ; ce valet ne parlera pas.

SIMONE. — Il n'est pas vôtre, madame: il parlera.

MONDINE. — Je suis ici chez moi : et je le chasserai plutôt de mes propres mains!

Dans le geste qu'elle fait, comme pour chasser Farinel, elle lui arrache son chapeau et sa perruque.

TOUS, *sauf Farinel, avec des intonations différentes de surprise feinte ou vraie.* — Ah!

TIBINOBIS, *après la première stupéfaction.* — Tudieu!... Madame ma femme... Est-ce là votre valet?

SIMONE, *essayant de se remettre.* — Que vous dirai-je, mon ami? Regardez-moi, et vous m'en verrez pour le moins, aussi indignée que vous-même, vraiment, et je ne puis comprendre dans quel intérêt cet homme s'est introduit déguisé chez moi.

FARINEL, *bas à Simone.* — N'empirez pas ma situation, madame, ou je dis toute la vérité!...

TIBINOBIS, *ironique.* — Aussi, madame, vais-je vous prier de vouloir bien, d'abord, vous tenir écartés l'un de l'autre, puis vous expliquer l'un après l'autre sans échange de signes, regards, mots prononcés tout bas et autres truchements.

Ce disant, il a écarté Farinel qui gagne la porte de droite, feignant de vouloir se sauver, mais tout doucement afin de donner le temps à Tibinobis de s'en apercevoir et de le retenir.

GAUDETTE, *saluant ironiquement Simone.* — Je crois, madame, que voici l'occasion de reprendre à votre profit la jolie épithète que vous m'accordiez tout à l'heure.

MONDINE, *même jeu de l'autre côté de Simone.* — En vérité, il vous seyait bien, madame, de faire tout à l'heure si aigrement la vertueuse.

TIBINOBIS, *courant après Farinel qu'il rattrape.* — Ah! mon gaillard! Vous prétendiez m'échapper. (*Le ramenant par le bras sur le devant de la scène*). Venez ça que l'on vous considère de près attentivement.

SIMONE. — Il faut que vous soyez bien effrontée, madame, de venir m'attaquer après la découverte qui vient d'être faite sur votre canapé.

MONDINE. — Je suis embarrassée de vous répondre, je l'avoue, madame, car je ne connais pas de mot capable d'exprimer l'horreur que votre hypocrisie m'inspire.

SIMONE *vers Tibinobis.* — Je vous expliquerai tout... Vous saurez tout... mais avant, je vous somme de ne pas me laisser insulter par cette femme et sa servante.

MONDINE, *s'avançant vers Simone.* — Avez-vous dit *cette femme,* madame?

SIMONE. — Oui, madame, mais j'ai pensé pire.

MONDINE. — Chipie!

SIMONE. — Gueuse!

Elles se ruent l'une sur l'autre, Tibinobis et Mauduit retiennent chacun sa femme. Gaudette court vers la fenêtre; échange en passant un signe d'intelligence avec Farinel, puis ouvre la fenêtre et appelle.

GAUDETTE. — Au secours! A l'aide! On va s'égorger, ici.

TIBINOBIS. — Vous allez faire taire votre femme, monsieur!

MAUDUIT. — Elle se taira après la vôtre, monsieur!

Aux cris de Gaudette, dame Grippeline apparaît à sa fenêtre. Cependant les deux maris se défient du geste, tout en faisant effort pour empêcher leurs femmes de s'attraper l'une l'autre.

DAME GRIPPELINE, *à sa fenêtre.* — Eh! bon Dieu! qu'y a-t-il, Gaudette?

GAUDETTE. — Il y a la révolution chez nous! (*Apparaissent derrière dame Grippeline, Bichambis et le capitaine Froussac.* Ah, messieurs, accourez! Vous seuls aurez autorité pour les mettre d'accord et rétablir l'ordre.

BICHAMBIS, *avec un grand geste.* — C'est un devoir sacré. Allons, monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE. — Je vous suis, monsieur l'avocat!

Ils disparaissent, suivis de Grippeline : Gaudette ferme la fenêtre et descend en scène.

MAUDUIT, *à sa femme.* — Madame, je vous prie et ordonne de rester tranquille. Laissez-moi à moi seul, la charge de votre honneur!

MONDINE. — J'obéis (*à Simone*) : mais, je te retrouverai! Gare à tes joues!

TIBINOBIS. — J'espère, madame, que vous aussi, vous voudrez bien vous tenir en repos. C'est une affaire qui, maintenant, ne regarde plus que monsieur et moi.

SIMONE *à Mondine.* — J'y consens. Nous retrouver? oui, ma petite, mais ne le souhaite pas. Gare à tes yeux!

MAUDUIT et TIBINOBIS, *ensemble.* — Silence!

Puis ils s'avancent l'un vers l'autre, se plantent bien vis-à-vis, menaçants.

MAUDUIT, *avec défi.* — Monsieur!

TIBINOBIS, *de même.* — Monsieur!

En ce moment, la porte de droite s'ouvre, et livre passage à Bichambis, toujours togé et toqué, avec les mêmes dossiers sous le bras. Dame Grippeline, et enfin le capitaine Froussac, qui paraît quelque peu inquiet.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS. — MAITRE BICHAMBIS, DAME GRIPPELINE, LE CAPITAINE FROUSSAC

GAUDETTE, *se portant vivement à la rencontre des nouveaux venus.* — Venez vite, il n'est que temps.

BICHAMBIS, *s'avançant entre Tibinobis et Mauduit qui ont cessé leurs querelles quand ils ont entendu entrer.* — Eh bien, quoi? Messieurs... Eh bien! quoi, Mesdames? N'avez-vous point honte de ces transports, et osez-vous bien vouloir régler vos affaires vous-mêmes sans l'assistance et le conseil de ceux que la prudence de la loi a érigés à cet office? (*Ils parlent tous à la fois.*) Ah! quel vacarme, paix là! paix! Silence!

DAME GRIPPELINE, *qui vient d'échanger quelques paroles avec Gaudette.* — Mais qu'est-ce qui a pu, voisins et voisines, vous

échauffer à ce point les uns contre les autres? Remettez-vous-en à mon neveu Bichambis qui est homme compétent et pacifique, et aura à cœur de vous concilier. Voulez-vous?

TIBINOBIS. — Comme il n'est guère possible qu'il embrouille nos affaires plus qu'elles ne sont, je consens!

MONDINE, MAUDUIT, SIMONE. — Soit.

DAME GRIPPELINE. — Et nous lui donnerons, s'il vous plaît, pour lui aider à rétablir la paix, le capitaine Froussac. *(Elle désigne le capitaine Froussac qui s'est jusque-là tenu écarté sans être vu des autres personnages groupés sur le devant de la scène.)*. Venez donc, capitaine.

MAUDUIT, *se lançant vers le capitaine qu'il aperçoit.* — Le capitaine!... Ah! le gredin!

DAME GRIPPELINE, *arrêtant Mauduit au passage.* — Mais qu'avez-vous?... Etes-vous fou?

Le capitaine Froussac s'est vivement retranché derrière la table.

MAUDUIT. — Laissez... je veux lui passer moi-même son grand sabre au travers du corps.

MAITRE BICHAMBIS, — Taisez-vous et restez tranquille. Vous m'avez institué votre juge et arbitre : je ne souffrirai pas que vous commettiez, en ma présence même, des faits délictueux. Venez ça, vous aussi, capitaine. Vidons l'incident.

Le capitaine Froussac s'avance lentement en observant Mauduit qui le menace et vient vers Bichambis, à une assez grande distance de Mauduit. Cependant, à gauche, Gaudette s'est rapprochée de Simone.

GAUDETTE, *bas à Simone.* — Si j'étais sûre que vous ne fussiez pas ingrate, madame, je pourrais vous sauver de cette situation.

SIMONE, *l'air hautain.* — Merci de votre protection, mademoiselle.

GAUDETTE, *bas.* — Ne vous rebecquez donc pas contre vos propres intérêts, madame! Je vous dis que je dispose de votre salut ou de votre perte. Choisissez.

SIMONE. — En ce cas, ma gratitude ne vous serait-elle pas assurée?

GAUDETTE. — Je vous rappellerai votre promesse tout à l'heure.

MAITRE BICHAMBIS. — Sieur Mauduit, pas de menaces de gestes de regards, ni autrement. Qu'avez-vous contre le capitaine?

MAUDUIT. — Contre lui, je ne sais encore, mais en attendant, j'ai ceci de lui. *(Il montre le scapulaire.)*

LE CAPITAINE FROUSSAC, *se tâtant la poitrine.* — Diantre! mon scapulaire!

MAUDUIT. — Eh bien! capitaine, reconnaissez-vous cet objet. Ah! ah! vous paraissez étonné...

DAME GRIPPELINE, *qui s'est rapprochée, se met à rire bruyamment.* — Et comment se pourrait-il qu'il ne fût pas étonné le pauvre! Voulez-vous qu'il ne se demande pas comment cet objet se trouve entre vos mains?

MAUDUIT. — Et vous le savez peut-être, vous?

DAME GRIPPELINE. — Oui, mais je ne puis m'expliquer sans le consentement de dame Mondine.

MONDINE. — Parlez, dame Grippeline. Je vous en prie. Faites éclater mon innocence.

DAME GRIPPELINE. — Vous êtes vraiment prompts à mal juger, messieurs les maris. Voici : La chose est délicate à dire, et la modestie de dame Mondine en souffrira. Mais il le faut ! — Votre femme, donc, voisin, se plaignait hier à moi, vieille femme compatissante, de votre négligence à son égard. Elle allait jusqu'à vous soupçonner d'avoir des distractions ailleurs.

MONDINE. — Et je ne me trompais pas !

DAME GRIPPELINE. — Je tâchai de la consoler de mon mieux, bien qu'elle me donnât des preuves presque incroyables de votre indifférence. Nous en vînmes à parler de philtres, charmes, sortilèges, talismans et amulettes, qui sont, dit-on, capables de réveiller l'amour des maris qui se ralentissent et, comme je la voyais d'un désespoir décidé à tout croire et à tout tenter, je me souvins d'une jeune femme qui, plusieurs fois, m'avait entretenu d'un sien ami lequel possédait un scapulaire d'un effet merveilleux en ces situations. J'allai prier et supplier cette jeune femme, dont je ne vous dirai pas le nom, s'il vous plaît. Fiez-vous en ma discrétion, capitaine ! — et elle consentit à soustraire pour un jour à l'ami qu'elle attendait hier cet incomparable objet — que vous aurez, sans doute, trouvé tout à l'heure, monsieur Mauduit.

MAUDUIT. — En effet, il était là, caché sous un coussin de ce canapé !

DAME GRIPPELINE. — Et vous ne vous étiez pas encore aperçu, capitaine, de la disparition de ce talisman ?

LE CAPITAINE FROUSSAC. — Ma vertu n'est pas si débile que d'avoir besoin de recourir d'ordinaire à ces remèdes extérieurs et suprêmes.

DAME GRIPPELINE. — Et vous, voisine, n'avez-vous pas remarqué si le charme a opéré?

MONDINE. — Mais ne voyez-vous pas qu'il s'obstine à ne pas vouloir vous croire, dame Grippeline? Il a d'ailleurs tout intérêt à m'accuser pour donner un semblant d'excuse à son indigne conduite envers moi !

DAME GRIPPELINE. — Seriez-vous vraiment, voisin, un homme si abominable !

MAUDUIT. — Vous m'estimez donc bien naïf de croire que je vais me laisser prendre aux vertus des charmes, philtres, talismans et autres sottises de même sorte !

DAME GRIPPELINE. — Peut-être avez-vous raison, mais il faut juger de la conduite de dame Mondine en cette circonstance, non d'après vos doutes, mais d'après sa croyance. On ne raisonne pas avec les superstitions féminines, surtout en matière de sentiment; et je prétends que vous devez savoir gré à votre femme de son intention qui vous prouve son amour.

Mauduit paraît hésitant.

TIBINOBIS, *à part.* — Le vieux nigaud ! il la gobera !

MAITRE BICHAMBIS. — Allons, décidez-vous, monsieur Mauduit! Retirez votre plainte?

MAUDUIT. — Oui, eh bien! oui, je la retire! Mais le capitaine devrait veiller à ne pas se laisser désarmer ainsi. Voyez les suites fâcheuses que cela aurait pu avoir! (*Il s'approche câlinement de sa femme*). Et maintenant, ma mignonnette!...

MONDINE, *le repoussant*. — Oh! pardon, monsieur... si mon innocence est prouvée, vous ne sauriez être, vous, justifié du même coup.

MAITRE BICHAMBIS. — Bon! une autre affaire! Expliquez-vous, dame Mondine.

MONDINE, *désignant Farinel*. — Ce garçon...

MAITRE BICHAMBIS. — Quel est-il?

MONDINE. — Monsieur Coquibus...

DAME GRIPPELINE, *faisant l'étonnée*. — Qu'est-ce à dire? mais ce n'est pas le personnage que dame Simone avait loué pour valet.

MAUDUIT. — Ce n'est pas lui, mais c'est lui tout de même!

MONDINE. — Qu'il soit ce qu'il voudra, je ne m'en inquiète point. Le fait est qu'il a surpris monsieur mon mari avec Mademoiselle en une situation plus qu'équivoque, sur le canapé.

MAITRE BICHAMBIS, *à Farinel*. — Parlez, vous!

FARINEL. — J'ai bien dit en vérité, que monsieur pressait très vivement mademoiselle, mais non que mademoiselle fît mine d'y consentir.

MAITRE BICHAMBIS. — Sieur Mauduit, qu'objectez-vous pour votre défense?

DAME GRIPPELINE, *intervenant*. — Pardon! C'est bien sur ce canapé que monsieur Mauduit sollicitait mademoiselle d'une façon quelque peu entreprenante?

FARINEL. — C'est sur ce canapé!

DAME GRIPPELINE. — Et n'avez-vous pas dit que c'est sous un coussin que fut trouvé le talisman du capitaine?

FARINEL. — Si fait.

DAME GRIPPELINE. — Allons! dame Mondine, ne tenez pas rancune à votre mari! Sa faute fut involontaire. C'était un effet du charme!

MONDINE. — Mais, pourtant, monsieur nous dit que mademoiselle ne paraissait pas trop consentante. Comment se fait-il que le charme n'opérât pas aussi sur elle?

DAME GRIPPELINE. — C'est qu'il n'a d'efficace en effet, que sur les complexions masculines.

MONDINE, *regardant tendrement son mari*. — Est-ce donc vrai qu'il vous faut pardonner et croire à votre innocence?

MAUDUIT. — Il faut y croire, ma chérie, comme je crois à la vôtre! (*ils s'embrassent*.)

MONDINE, *languissamment entre les bras de son mari*. — Ah! mon ami!... qu'on vous aimerait donc si vous n'étiez si soupçonneux!

SIMONE, *ironique montrant Tibinobis*. — Et c'est aussi, sans doute, la vertu du même charme qui opérait sur monsieur quand, dans la même pièce, il fut surpris en apparence d'intimité avec mademoiselle.

DAME GRIPPELINE. — N'en doutez pas, voisine ! La vertu de ce charme est très volatile et subtile : et je ne m'étonnerais pas si nous nous en ressentions tous tout à l'heure.

TIBINOBIS. — Pas si vite, dame Simone ! n'allez pas si vite. Ne vous hâtez pas de faire appeler la cause de dame Simone Tibinobis contre son époux, quand la priorité appartient manifestement à la cause du sieur Tibinobis contre son épouse !

MAITRE BICHAMBIS. — Très juste. Vous avez la parole, sieur Tibinobis !

TIBINOBIS. — Je désire simplement, maître Bichambis, que vous posiez à l'individu que voici, une seule question : pourquoi s'est-il introduit chez moi, en mon domicile conjugal, sous ce déguisement, en se donnant de plus la contrefaçon d'un sot, et se dissimulant enfin sous le nom de Coquibus, qui est aussi vrai, sans nul doute que tous les autres semblants qu'il a pris ?

MAITRE BICHAMBIS. — Quelle intention supposez-vous à l'inculpé ?

TIBINOBIS. — Je le soupçonne tout uniment d'être l'amant de ma femme.

SIMONE. — Oh ! quelle brutalité !

MAITRE BICHAMBIS. — L'accusation est grave, en effet. Je vais l'interroger. Approchez. Votre nom ?

FARINEL. — Jean Farinel.

MAITRE BICHAMBIS. — Profession ?

FARINEL. — Clerc de notaire en l'étude de maître Unguibus y Rostro.

MAITRE BICHAMBIS, *avec bienveillance*. — Ah ! ah ! vous êtes de la basoche !...

TIBINOBIS, *l'interrompant*. — Ne dévions pas, s'il vous plaît, maître Bichambis. Vous l'avez entendu. Veuillez lui demander maintenant pourquoi M. Farinel s'est transformé en M. Coquibus, et s'est transféré de l'étude de maître Unguibus dans mon logis, auprès de ma femme !

GAUDETTE. — Je requiers d'être entendue à sa place. Je vais rendre la tranquillité à tout le monde et je ne doute pas qu'un à un tout le monde m'en sache gré. Chacun y a un peu d'intérêt. Je déclare donc que c'est pour moi, Gaudette, mercière chez dame Tripette, à l'enseigne de la Langue-qui-pique, que M. Jean Farinel s'est introduit en cette maison, sous ce travestissement et ce nom d'emprunt.

SIMONE. — Et vous, mademoiselle Gaudette, pourquoi vous y êtes vous introduite, vous-même, sous le titre de chambrière ?

GAUDETTE. — Votre curiosité, madame, est très légitime. Je ne pouvais le voir à son étude : je n'avais moi-même aucune liberté chez ma patronne. Nous avons imaginé de nous donner rendez-vous ici, pour nous concerter. (*Bas à Simone.*) Exigeriez-vous,

madame, que je dise toute la vérité? (*Haut en tendant la main à Farinel qui s'en empare amoureusement.*) Et maintenant, en récompense de mes services — (*elle sourit en regardant fixement l'un après l'autre Tibinobis, Mauduit et leurs femmes*), — j'espère que vous aurez plaisir à contribuer à mon *établissement*, (*Elle souligne le mot d'un sourire*) et à mon mariage, en vous cotisant tous pour me constituer une petite dot. (*Elle le salue, et tous font une réponse affirmative par signe.*)

TIBINOBIS *à Mauduit.* — Eh bien compère, voilà, je l'avoue, une histoire que je n'aurais pas devinée!

MAUDUIT, *à part.* — Il y croit. Ah! le maître sot!

MAITRE BICHAMBIS. — La requête de demoiselle Gaudette me semble équitable et justifiée : et je suppose que nul n'y fait opposition. (*Tous les quatre en même temps.*) Accordé!

MAITRE BICHAMBIS. — Il reste à déterminer la cotisation de chacun et je propose de s'en remettre à l'appréciation de la demanderesse. Parlez, demoiselle Gaudette.

GAUDETTE. — Je vais être sans doute au-dessous des offres qui me seraient faites si je laissais, mesdames et messieurs (*elle les salue*), agir cette générosité naturelle que vous m'avez déjà témoignée : mais la discrétion est la qualité que je prise le plus, et je veux, en même temps, vous étonner par ma modération et vous laisser encore quelque reste de dette de reconnaissance envers moi. — Je suis sûre qu'en ne m'entendant réclamer que mille livres de chacun de vous, vous voudrez surenchérir : mais je n'accepterai rien plus, autorisant toutefois la concurrence de vos libéralités à se manifester quand il s'agira de composer la corbeille de la mariée.

MAITRE BICHAMBIS. — En vérité, les prétentions de la requérante ne me paraissent pas exagérées, et je suis certain qu'elles ne rencontrent aucune contradiction chez aucun de vous. C'est entendu et convenu?

SIMONE et MONDINE, *avec dépit.* — Sans doute.

MAUDUIT et TIBINOBIS. — Entendu et convenu! (*Ils font mine de remonter la scène pour s'en aller.*)

MAITRE BICHAMBIS, *les rappelant.* — Restez! Vous êtes bien pressés de partir. Vous ressemblez à ces spectateurs qui ont hâte de quitter la comédie, avant le rideau baissé! En place s'il vous plaît, nous n'avons pas fini. (*Ils redescendent prendre leurs places respectives.*) Le plus intéressant du jugement n'est pas encore rendu. Attention! Sieur Tibinobis et dame Simone, femme d'icelui, dame Mondine et sieur Mauduit, époux d'icelle, sont condamnés, et ce solidairement aux dépens et aux frais : lesquels sont évalués à la somme de cinquante livres pour chacun d'eux individuellement, et seront versés entre les propres mains de maître Bichambis, ci-présent, à sa première requête.

TIBINOBIS. — Que voulez-vous, compère? Il faut en passer par là! Si nous avions plaidé pour de bon, nous n'en serions pas quittes à si bon marché!

Ils se préparent encore à partir, quand le capitaine Froussac s'avance au milieu d'eux.

LE CAPITAINE FROUSSAC. — Il n'y a donc que moi qu'on oublie! et pourtant, tête-bleue! à quoi devez-vous tous votre bonheur et votre entente, sinon à ce talisman?

Il agite son scapulaire au-dessus d'eux.

DAME GRIPPELINE, *s'écartant avec effroi.* — Ah, capitaine! Prenez garde! et ne répandez pas sur tous, indistinctement, la vertu de ce charme, qui pourrait être vraiment gênante à quelques-uns!

MONDINE, *bas au capitaine.* — Et ne l'ayez pas oublié sur d'autres canapés, quand vous reviendrez me voir!

MAUDUIT. — Il ne sera pas dit que moi je serai un ingrat capitaine! Je vous donne le coupon de drap de Flandres que vous m'achetâtes, ce matin!

TIBINOBIS à *Mauduit.* — Eh bien! compère! vous voilà, je pense, guéri de votre jalousie (*à part*). Il me rendrait presque mélancolique, ce pauvre barbon!

MAUDUIT. — Et vous, compère, vous avez vraiment sujet à être gai, joyeux et content, plus que jamais (*à part*). Chante, serin! Le jaune te va bien.

GAUDETTE, *bas à Simone.* — Il n'y a que vous qui perdiez en tout cela, Madame! Vous vous en consolerez d'abord avec votre vertu — puis, en songeant que, sans l'avoir voulu, vous aurez fait deux heureux!

SIMONE. — Si j'étais capable de quelque sentiment de vengeance je ne pourrais vous souhaiter à l'un et à l'autre un ménage mieux assorti.

FARINEL, *prenant le bras de Gaudette.* — Nous vous donnons rendez-vous à tous pour le jour de la noce.

TIBINOBIS, — C'est nous qui paierons les violons! (*Il s'avance et chante le couplet suivant dont il fait application à Gaudette*).

On m'a mise en ménage
On m'a mise en tourment,
Et ce fut grand dommage
Car j'étais belle enfant!

RIDEAU.

FIN

L. Xavier de RICARD.

LES AUBES MAUVAISES

Au déclin des sociétés, aux âges crépusculaires que l'histoire nomme, plus tard, décadence, un facteur inconnu des peuples jeunes et actifs apparaît dans les mœurs et les littératures : c'est le dégoût de vivre, la négation de l'effort, l'appétit maladif du calme et du renoncement.

Fatigués, repus de gloire et de travaux, accablés par leurs conquêtes même, n'ayant plus besoin de recourir à la lutte, les groupes humains, dans leurs arrières-saisons, regardent vers la mort et consacrent leurs derniers jours à ses autels. Bien avant que le monde gréco-latin s'ensevelît, pour y dormir une nuit de dix siècles, dans le linceul du moyen-âge, les rites orientaux, les divinités pleureuses de l'Egypte ou de la Phénicie, avaient découragé de l'action, poussé vers le néant tout ce que l'Empire avait de philosophes et de penseurs. Bien avant les ascètes de la Thébaïde, les moines du désert et la décomposition de la cité antique par la pourriture chrétienne, les dévotes d'Isis, les novices qui, tels que Lucius dans Apulée, dévouaient leur jeunesse à la mère de Pessinunte, avaient fait entrer le goût du non être et de la stérilité dans les civilisations du paganisme. Le moine, le richi, le fakir, produits nauséabonds de la paresse et du manque de courage devant la nécessité de vivre pour agir ne datent pas de telle ou telle formule religieuse ; ils sont inhérents à l'humanité comme tous les fléaux dont elle souffre et qui la détériorent. Entre l'abstinence philosophique de Marc Aurèle, stoïcien couronné et le pouilleux renoncement de Benoist Labre ou du curé d'Ars, la distance n'est pas aussi grande qu'on le pourrait croire ; en tout cas le point de départ est identique, la même sottise anime le maître du monde et les *minus habentes* canonisés.

La Renaissance chrétienne, que déchaîna la restauration du culte et *le Génie du Christianisme* (paru quelques jours avant le Concordat), fit pulluler, dans tout le XIXe siècle, des poètes lamentant la douleur de vivre, les délices du nirvana, la beauté du suicide et les mérites de la castration. Il en fut d'élégiaques et de forcenés, d'imprécatoires et de pattes-pelues, de superbes et d'idiots, depuis *Childe Harold* jusqu'à Swinburne, depuis Châteaubriand jusqu'à Léopardi, sans compter l'immense et douloureux Shelley. En France, pays de belle humeur, de raison et d'équilibre, terroir de Voltaire et de François Rabelais, à

part le Breton barbare qui, dans un langage pompeux et magnifique, déplora les vaines tristesses de *René*, le soin de préconiser le vague à l'âme et la misère humaine fut généralement dévolu à de sinistres pantalons. Les romantiques de bénitier, les époptes et les sacristains des messes noires font état d'admirer les *Chants de Maldoror*, divagations nauséabondes qui semblent émaner d'un pensionnaire de la Maison Blanche ou de la Ville-Evrard. Cette rhapsodie en beaucoup trop de chants a la prétention de dire leur fait aux habitants de la terre, à la planète elle-même et par occasion à l'hypothèse nommée Dieu. Cela ne manquerait pas de gaieté si le verbe n'en était à la fois incorrect et apocalyptique, Ezéchiel chez la portière, Néhémias traduit par Madame Gibout.

Il appartenait à l'auteur des *Aubes mauvaises*, M. Fernand Kolney, de donner au pessimisme français une meilleure tenue, de l'enrober dans des métaphores extraordinaires, doctes et savoureuses comme une prise d'aloès dans des bonbons acidulés.

Si le romancier croyait, un seul moment, au nihilisme qu'il professe, à l'anarchie intégrale dont il déduit, en phrases véhémentes, d'un style composite et versicolore, le pessimisme chantourné, on peut croire qu'au lieu de fomenter des historiettes, même schopenhauériennes, il eût, depuis longtemps, choisi entre le fer ou le poison, entre le précipice ou la corde pour au plus tôt déserter cette vallée de larmes qu'il traite dédaigneusement de « sphéroïde » et qu'empoisonnent les gens du monde, les curés, les huissiers, les chanteurs de café-concert, les soudards, les pêches à quinze sous, les habitués de Calisaya et autres maringouins.

Pour nos plaisirs et l'honneur des lettres, M. Fernand Kolney, paradoxal et joyeux satirique, n'a d'autre chagrin que celui qui tient dans son écritoire ; sa rancœur, toute livresque, ne met en danger son talent ni sa vie.

Un tour d'esprit enclin à la mystification, avec je ne sais quoi de ce pédantisme taquin en vertu duquel on ressent quelque plaisir à gâter sa propre joie et celle d'autrui pareillement, ont inspiré sans doute les *Aubes mauvaises*. Mais le critique, dont la discussion irait au fond des choses à propos de ce pamphlet éloquent et forcené, risquerait fort d'amuser l'auteur à ses dépens. M. Fernand Kolney pourra devenir dangereux si son roman fait école de suicides, et comme les *Souffrances du jeune Werther*, induit les jeunes hommes à s'envoyer une balle dans la tête, sinon à exagérer la liqueur de Fowler jusqu'à la mort aux rats.

Prenons les *Aubes mauvaises* pour ce qu'elles sont en réalité : une diatribe originale et vigoureuse, pleine d'imagination et de trouvailles, où l'auteur se divertit à effarer sa clientèle en discutant l'indiscutable, en racontant des histoires lubriques d'un piment beaucoup plus vif que les habituelles cantharides à la vanille des fournisseurs assermentés.

« Les bras dressés parallèlement, sa tête insolite rentrée dans les épaules, « comme s'il redoutait tout à coup la chute d'un plafond d'épouvante, le Prédestiné « hurla sous la voûte sonore de la vieille poterne.

« — Tu m'as jeté dans un mauvais lieu effroyable, ô Nature scélérate ! Tu m'as « assigné l'état humain ; tu m'as dit : ne sois qu'un conglomérat d'immondices et « cependant, pense, agis, concerte, réfléchis ! Tu m'as dit : sois responsable d'un « organisme auquel tu ne commanderas pas, et, au moindre déclanchement de tes « rouages, à la moindre réaction de tes muscles ou de ton cerveau, dans tel ou tel « sens, les hommes, tes frères, viendront t'en demander compte... A travers les « âges et les civilisations, tu m'as permis d'acquérir la haine du Mal, et voilà que « je t'ai aperçue construisant avec les moëllons du Vice, les matériaux du Crime, « l'Édifice éternel de tout ce qui est. Afin de me mieux torturer, bourrelle, tu m'as « conseillé d'être intelligent et de faire de beaux rêves, et j'ai vu la Bêtise stran- « guler l'Humanité de ses bras innombrables !... Tu m'as dit : regarde, je suis la « Beauté. Et voilà que j'ai vidé tes affreuses mamelles de tout leur lait d'injustice... « voilà que j'ai fouillé tes reins cancéreux... voilà que j'ai flairé l'odeur de ton « sexe qui pue comme un charnier de cadavres... Et je sais qu'il me faut abdiquer « l'espoir de t'égorger un jour, Monstresse indicible !... Je sais que mon talon « ne courbera jamais ta nuque où fermente le délire des perpétuels assassinats... « ta nuque où vient finir l'épine dorsale de notre planète, cette particule d'assa- « fétida parmi l'ordure des Espaces... Je sais que mes dents n'arracheront jamais « ta langue qui, depuis l'origine des temps, édicte à chaque minute le mensonge, « le vol, le meurtre et l'iniquité... Tu as introduit en mon être un supplicieur « plein de génie, tu as chevillé dans mon cerveau le besoin de Justice et d'Absolu, « et une terre où ne peut germer que l'abomination, sonne partout sous mes pas !... « Mes bras sont faibles... mes volontés sont débiles... la lucidité humaine » désarme devant la folie carnassière... Pas plus demain qu'aujourd'hui, nous ne « pourrons arracher ton cœur purulent pour le jeter, une bonne fois, dans l'inson- « dable tinette qu'est l'Infini ! »

Entreprendre le récit des tentatives sexuelles qui complètent l'éducation de Madame de la Chèvennerie depuis le couvent jusqu'au haschish (que M. Kolney semble confondre avec l'opium), signaler des locutions capables d'épouvanter Gongora et de donner à Cathos le goût de la simplicité serait une besogne superflue. Outre que M. Kolney est dur à la citation, il faut tout lire ; les fragments de sa prose incrustés dans le langage commun détonneraient violemment sur le texte qui les avoisine.

« J'ai exonéré ses orbites de leurs prunelles, où se bousculaient toutes les sales concupiscences ; le plaisir lampadera, tes lombes ébouillantés ; le lubin éventé de l'éloquence chrétienne », — M. Kolney soutient pendant 300 feuillets la gageure d'écrire ainsi. Il tarabiscote ses phrases, les plaque de tons crus et de couleurs saignantes, se défend comme d'un mal honteux de dire simplement les choses par leur nom. D'où vient que malgré son éloquence native et la verve insigne dont il est doué il tombe dans de pareils travers et de si fâcheuses grimaces ? Comment lui, qui pourrait conter dans une langue harmonieuse et fluide les récits qu'il imagine, prend-il plaisir à ces

dislocations ? Il en faut chercher sans doute les motifs dans le disparate qui existe entre ses romans et le tour de son esprit, M. Fernand Kolney est avant toutes choses un auteur gai, doué d'une imagination comique débordante, qui s'est trompé de voie en exécutant à la manière noire ses extraordinaires fantaisies.

Il y a dans les *Aubes mauvaises* l'histoire d'un colonel gâteux, besognant sur le drapeau confié à sa prudhomie une « grande dame » curieuse de sensations inédites, celle d'un monsieur qui cohabite avec la momie de sa maîtresse, après avoir préalablement effectué sur soi l'opératiou d'Origène, dépassant de beaucoup en humour, en imprévu, Alphonse Allais, Courteline, Alfred Jarry et Franc-Nohain. Si, au lieu de pousser au tragique ces histoires pleines de fantaisie et de gaieté, M. Fernand Kolney en eût fait jaillir la drôlerie, il eût trouvé précisément dans les bigarrures de son langage des moyens d'exécution admirablement appropriés à cette manière nouvelle d'interpréter le sujet.

Voici un guerrier qui ne le cède en rien aux soldats de Bougrelas et du père Ubu :

« Un héros était près d'elle ; pourquoi ne pas vider aussi celui-là ? Elle avait la « jeunesse, la richesse, la beauté, tous les biens vers lesquels se tendent les « babines civilisées, tordues par les affres du désir. Elle avait pu goûter à la splendeur « plastique qu'était son mari, au morbide et au faisandé qu'était M. de Montmarault ; « elle avait approché l'Intelligence qu'était M. Eliphas. Une seule chose lui restait « à disséquer : l'héroïsme, personnifié par M. de Pommeuse. Après cela, elle aurait « butiné toute la Vie. Là, peut-être, se trouvaient les rayonnements impollués des « beautés morales, les pures abstractions de la conscience sublimée. Là, peut-être, « les ongles de l'esprit, après avoir gratté la gangue, la pelure captieuse, ne « rencontreraient pas l'immuable guano des profondeurs.

« Le héros résista peu. Depuis deux mois, il avait repris à l'adresse de Clotilde le « cours de sa démence épistolaire. Et le facteur, plusieurs fois par jour, véhiculait « des lettres où tout ce qui a pu être enfanté jusqu'ici d'hyperboles admiratives, de « formules délirantes, se bousculait dans le beau désordre, indice de la passion. Au « bas de chacune de ses épîtres, il se réclamait des hexamètres lamartiniens. Il ne « dédaignait pas non plus le père Hugo. Et, un soir, l'ordonnance vint, de la part du « colonel, offrir à Clotilde une tapisserie, par lui brodée au petit point, qui repré- « sentait *La Tristesse d'Olympio.* »

Si M. Fernand Kolney porteur de don comique a préféré l'outrance, évidemment c'est à cause que son génie oratoire et digressif doit mettre le meilleur de ses complaisances dans la forme la plus subjective du discours, à savoir l'imprécation. En outre le goût du détail et des expressions obscènes a dû nécessairement le conduire à l'invective qui permet d'aller beaucoup plus loin dans cet ordre d'idées que toute autre forme du discours. Exemple Juvénal. Les écrivains (si l'on peut donner un tel nom à de simples industriels qui tiennent boutique de propos libidineux fabriquant à la grosse des « histoires de femmes » et des contes égrillards) n'oseraient jamais les truculences que M. Kolney

emploie à l'ordinaire. La Bible seule et quelques poètes lattns arrivent à la même tranquillité dans l'impudeur. Rabelais y mettait plus de façon. Pétrone semble auprès un poète de cour, dans le goût de Marivaux.

Encore que M. Fernand Kolney soit doué d'une verbalité qui exclut presque toujours le sentiment du décor et ne demande pour toile de fond que le portique de la classique tragédie, ou l'accoudoir tout nu de la tribune aux harangues, les *Aubes mauvaises* contiennent çà et là des coins de paysages délicieux *e fortitudine dulcedo*; une marine de Venise, un jardin envahi par les folles herbes et les plantes rudérales; mais le récit haletant et furibond ne s'attarde guère à ces haltes idylliques. Pour maudire la vie et l'humanité, l'auteur a besoin d'oublier le mois de mai, le printemps, l'éternelle beauté des choses qui console de tous ses maux. L'artiste capable d'en percevoir le charme est moins optimiste que Shopenhauer : il semble dédaigner l'art et la pensée qui pourtant valent bien l'extrait de chanvre, le suc du pavot ou même le suicide, pour conduire nos intelligences vers la route étoilée et les « temples sereins » d'où l'homme digne de ce nom contemple avec résignation sa propre douleur et celle de ses frères; pour nous apprendre cette haute et philosophique résignation qui nous conforme à la loi du monde, nous enseigne la beauté de la tâche quotidienne et de l'effort accomplis, nous préserve des curiosités indiscrètes sur le plan de l'Univers et le secret des dieux.

Tel qu'il est, ce livre éperdu, blasphématoire et grandiloquent, témoigne d'un tempérament peu commun, d'une sève qui, mieux conduite et sagement distribuée, donnera des fleurs étranges et des fruits délicieux. Après le *Salon de Madame Truphot*, dont plusieurs ont blâmé justement les fâcheuses personnalités, après les *Aubes mauvaises* qui, pour généraliser le pamphlet, ne l'ont rendu ni plus exact, ni plus harmonieux, M. Fernand Kolney doit aux admirateurs de son jeune talent un livre définitif; il a, certes, un tempérament d'écrivain ; qu'il fasse besogne d'écrivain, et, renonçant aux gestes bizarres, aux doctrines sataniques, aux ornements superflus, travaille enfin pour l'art et pour la beauté, qu'il donne un plein essor à l'ironie excellente dont il est doué, au lieu de s'attarder en de vains mélodrames. Les railleurs ne sont ni les moins profonds, ni les moins grands des maîtres et ce n'est pas un mince honneur que de marcher sur la route de Swift ou de Cervantès.

Laurent TAILHADE.

LE RETOUR

Lorsqu'un soleil se meurt sur le sable des grèves,
il fait bon revenir, par les soirs apaisants,
au jardin de Province où sommeillent nos rêves.
Nul objet n'a subi le caprice des ans :
les arbres ont toujours leurs ombres familières,
et nous pouvons revoir surgir à tous les coins
le souvenir furtif des enfances légères.
C'est le même parfum qui s'exhale des foins ;
les grands bœufs ont gardé leur pose pacifique,
et l'on entend encor mourir sur les chemins
le murmure naïf d'une chanson rustique.
Le passé se révèle, et, si je tends les mains,
je crois presque frôler un fantôme d'aïeule
qui caresse mon front et déplore tout bas
d'avoir vécu si vieille en restant toujours seule.
Pauvre aïeule, pardonne à ce cœur encor las ;
sais-tu que bien souvent, dans la rumeur des villes,
j'ai pleuré le clocher sonnant aux amoureux
l'heure des rendez-vous sous l'abri des charmilles.
Oh ! les baisers montant vers l'infini des cieux !
Etre le gars robuste aux étreintes fougueuses,
faire vibrer le cœur des filles d'alentour
en mettant dans leurs yeux de ces clartés heureuses
qui naissent doucement des échanges d'amour.

Pauvre aïeule, vois-tu, j'ai perdu ma jeunesse :
mon âge s'est passé dans le livre charmant
où tu montrais jadis quelque belle princesse
laissant errer sa main aux lèvres de l'amant.

Dans le coin de Province aux senteurs surannées,
sous un divin frisson de suprême pitié,
evou drais voir glisser d'un cœur pacifié,
ainsi qu'un vol léger, la fuite des années !

François LOISON.

LES POÈTES MORTS JEUNES

Chaque génération vénère son poète mort jeune et entoure d'une admiration et presque d'une tendresse si légitime et si attendrie de ne plus s'adresser qu'à un souvenir, quelqu'un des siens qui fut infiniment doué et qu'une mort prématurée faucha. Il est bien, il est nécessaire, il est juste que du ou des premiers livres pleins de promesses, abondant souvent en réalisations vigoureuses, chefs-d'œuvre parfois, les survivants concluent volontiers à l'interruption d'une série de chefs-d'œuvre et que le plus bel été et le plus magnifique automne auraient suivi le printemps dont ils chérissent les frais bouquets et dont ils se rappellent, avec une admirative émotion, les ciels de lumière et les pittoresques ou tragiques bourrasques. L'énigme d'Hamlet n'est faite que de sa jeunesse. Pour les poètes tôt disparus la jeunesse est le plus blanc, le plus sévère, le plus candide des vêtements. Aussi faut-il qu'en leur robe pure et leur souvenir où la vie n'a pas eu le temps de marquer ses empreintes, ils deviennent un peu dieux, et on n'en doit parler que comme des êtres chers, même si on n'aime qu'à demi leur œuvre, car outre eux-mêmes et leur talent, ils représentent une portion et infiniment respectable de la sentimentalité noble de leurs amis. En plus de leur existence propre, ils renferment en leur souvenir un peu de collectivité.

Pour les symbolistes, le poète mort jeune a été Jules Laforgue. N'était-il point pour le Parnasse, ce charmant Valade, encore qu'il ait atteint la pleine maturité. Il est vraisemblable qu'avec Valade, dont le vers était amoureux et sincère, le Parnasse fit une perte et vit, dans ses rangs, un vide. Il est certain qu'une des richesses du symbolisme s'évanouit avec Laforgue. Ceux de la génération suivante pleurèrent Édouard Dubus, un grand gamin tendre, pour appliquer une jolie expression de Binet-Valmer, utilisée autreme de jolies cantilènes parsèment l'œuvre trop brève d'Édouard Dubus. Les jeunes poètes qui ont maintenant vingt-cinq ou trente ans et qui s'orientent vers la nouvelle poésie regrettent Émile Boissier et nous communiquent pour ainsi dire, les pièces justificatives de ce regret, par la publication des œuvres du jeune poète. Un premier volume nous est offert dont les sous-titres sont : *Poèmes épars*, *Images éphémères*, *Paysages*, *Poèmes a la regrettée*, *Symphonies florales*. Ce n'est pas

une plaquette ; c'est un volume de vers, touffu, abondant et varié. Les amis de Boissier ont raison de le regretter, il avait beaucoup de talent.

***

Comment chante-t-il ?

Écoutez ce poème *Soir* : dédié à un de ses jeunes amis, M. Edmond Toucas-Massillon.

Une lune vieil or nimbant les fleurs écloses
Baigne de sa clarté mystique les chemins ;
— Caresse de velours sur l'incarnat des roses —

La Belle laisse errer la pâleur de ses mains
Dans la vasque où fleurit l'âme des azalées,
L'innocence des lys et l'orgueil des jasmins.

Un frisson de plaisir anime les allées
Du parc, dont les buissons chuchottent doucement
Les songes d'autrefois des vierges en allées.

Celle qui n'aima pas et n'eut jamais d'amant
— La belle au cœur si las, — suit le vol des phalènes
Et son regard rêveur se perd au firmament......

L'île s'endort... la mer sommeille ; dans les plaines
Un silence profond règne et le vent du soir
Semble tout parfumé de grisantes haleines.
Le lac au cygne blanc brille comme un miroir.

Nous sommes ici en plein symbolisme. — Les symphonies florales du jeune poète se rattachent au symbolisme, et certaines de ses pages, même en leur rythme à la fois capricieux et serré, sont un peu baignées de l'ombre claire de ce qu'on pourrait appeler le symbolisme décoratif, celui qui se plut à mettre en relief l'extériorité historique du monde. Certains de ces poèmes ne sont pas trop éloignés des rêveries plastiques d'un Tristan Klingsor tout en gardant une particulière spontanéité. On trouve aussi dans ce volume de ces notes intimes et simples que les poètes donnent tous (les bons poètes) d'un accent large et profond : ainsi celle-ci :

AME DE FEMME

Toute femme conserve ainsi qu'une relique
Au fond de son cœur simple un souvenir fané.
Un parfum qui s'ignore, un avril qu'a glané
L'automne d'un regard chaste et mélancolique.

Si pauvre qu'elle soit, son âme a ses trésors :
C'est l'aveu pressenti, le charme de telle heure
Où la vie a semblé plus lointaine et meilleure ;
C'est le secret d'un deuil que l'on vénère encor.

Le poison du passé souvent la réconforte.
J'aime lire à son front penché sur les Demains,
Que cette aumône du bonheur qui prit ses mains,
Elle peut le trouver en sa jeunesse morte.

Vienne le temps maudit du doute et du regret,
Sur son cœur refermant ses ailes de colombe,
La femme emportera lentement vers la tombe
Son amour pressenti, son deuil et son secret.

Et voici unissant les deux gammes du talent de ce jeune poète, sa vision pittoresque des choses et sa mélancolie passionnée, un tout petit poème, qui a le charme d'une vieille ronde murmurée par un jeune sage.

Sous la clarté blonde,
Trois petits Ondins
Dansent une ronde
Dans le vieux jardin.

Ah ! que notre reine a les cheveux fins.

La Nuit qui contemple
Ces beaux enfants nus
Couronne de pampre
Leur groupe ingénu.

Ah ! que notre reine a le pied menu !

Et la brise effleure
D'un baiser furtif
L'étang calme où pleurent
Les roseaux plaintifs.

Ah ! que notre reine a les yeux naïfs !

Sous la clarté blonde,
Trois petits Ondins
Dansent une ronde
Dans le vieux jardin.

L'œuvre d'Emile Boissier paraîtra toute entière par les soins de deux de ses amis dévoués, le poète J. Valmy-Baysse et M. Mercerot. Toute la physionomie du jeune artiste y revivra et on pourra alors le dessiner complètement. Le recueil de vers qu'on nous offre en atten-

dant, suffit à prouver la valeur de l'artiste et presque à la situer. C'est un des meilleurs textes qu'on ait pour fixer l'état actuel de la poésie française et la mentalité de ces jeunes artistes qui, arrivés après une période de lutte technique, profitèrent plus ou moins chacun selon leur mesure et leurs besoins, des libertés acquises comme des traditions gardées par la précédente génération.

Avec d'autres, comme d'autres, mais avec la méticuleuse précision qui lui est propre, M. Robert de Souza a su noter ce qu'avait fait de conquêtes, parmi les plus récents poètes, le symbolisme avec ses deux courants, avec ses deux besoins et ses deux ordres de nouveautés dans le style décoratif, dans le rendu des extériorités, et aussi dans cette lutte avec l'expression intime, avec la nuance du sentiment, qui furent les facettes les plus vastes du nouveau prisme poétique; des lumières et des irisations, voici ce que cet art neuf a créé; les jeunes gens y ont pris leur part de préoccupation. Ce qu'ils ont ajouté, en dehors de leur talent particulier, de leur manière d'être personnelle, c'est un peu d'être *de chez eux*. On sent que depuis, les courants régionalistes ont passé. Tout le symbolisme, jusqu'à ce que Jammes vînt lui apporter en renfort et comme en marge, ses jolies notes de petite flûte, ses sonorités de petite cloche d'église de campagne, joliment perdue parmi les verdures lointaines, et le charme des campagnes, plus campagnes d'entourer de très petites villes de province, tout le symbolisme est de la littérature de grande ville; son modèle, sa patrie, son berceau, c'est Paris, à moins que pour se chercher une originalité parallèle, un Verhaeren aille s'enquérir de Londres et lutter avec ses paysages.

Du Naturalisme, du Zolisme qu'il combattait, le symbolisme a retenu pourtant l'amour des grandes masses humaines, des architectures énormes, et le souci de peindre l'homme dans sa lutte pour la concurrence vitale, avec ses retours sur lui-même ses désirs d'échapper à la cohésion des êtres, de s'isoler des chaînons, mais aussi les difficultés qu'il y éprouve, et aussi la sensation de force qu'il éprouve à participer au cours violent, tumultueux du grand fleuve humain. Les rêveries de Maeterlinck, le cadre blanc et amenuisé de ses fictions, c'est aussi l'esprit de contraste qui les guide; c'est en songeant toujours aux grandes Babels de la pensée moderne, que le poète songe à aller s'isoler dans des châteaux de rêve, et à faire passer des personnages de légende intime et douloureuse sur l'écran blanc de sa rêverie. Les plus jeunes poètes aiment leur petite patrie; on sait toujours en ouvrant leur premier volume de vers, où ils sont nés; ils nous donnent la couleur du soleil sur les coteaux près desquels ils menèrent leurs premières songeries, et si quelquefois ils s'extasient un peu naïvement sur la beauté de leur village, le document lyrique qu'ils nous donnent sur eux-mêmes et leur milieu est rarement sans quelque charme.

Les livres des symbolistes (presque tous ceux aussi des Parnassiens) sont à ce point de vue complètement différents. La grande ville

et la foule ont absorbé les poètes. Vicaire fut parmi le Parnasse, une exception, lui qui se rappela, en tant de poèmes, qu'il était Bressan. Parmi les symbolistes du début, Laforgue fut une exception qui jeta par hasard un croquis de la petite place de Tarbes noyée de lune, ou Verlaine, qui, vers la fin de sa vie, altéré de campagne, de pays d'arbres et d'eaux vives, et encore par contraste vis-à-vis de ce paysage de Paris où il vivait exclusivement, regrette le pays de son père, et le pays de sa mère, en beaux vers descriptifs, en beaux vers émus qu'on sent écrits près du Panthéon. A ce rappel des origines lointaines et du calme décor des contrées provinciales, certes la poésie a gagné quelque chose, comme des arômes naïfs, comme des fraîcheurs légères, comme des sentimentalités franches, comme des naïfs bouquets qui lui sont seyants et d'un charme réel. Après cette excursion aux fontaines natales, elle reviendra sans doute aux grands creusets, où, dans le tumulte et le bruit, on coule la forme de l'avenir, et ce sera bien ; mais le voyage aura été charmant. Et que le regard du poète se porte sur des buissons d'églantines ou vers le bruit des usines et des meetings, qu'importe, pourvu que ce soit un regard sincère et que ce soit d'une voix nette et sonore que le poète dise ce qu'il a vu.

Gustave KAHN.

CARNET DE PARIS

Les Marionnettes.

La mode reviendrait-elle aux Marionnettes, aux bonnes Marionnettes de nos pères, au bon Guignol naïf où Polichinelle rossait le commissaire, en jovial émeutier, à la plus grande joie des enfants et tranquillité des parents. On le dirait. Voici Madame Forain qui plante, au *Figaro*, un petit théâtre blanc et or. Ce qui avait nui aux belles destinées des Marionnettes et les avait fait disparaître comme dans le sac de Croquemitaine, c'était leur perfectionnement même. Lorsque Thomas Holden produisit dans les Music-halls des fantoches articulés, pouvant interpréter un texte d'allure excessivement littéraire et même philosophique, les marionnettes en eurent dans le sac. Songeons qu'au lieu de l'antique Mère Michel pleurant à la recherche de son chat, cet homme ingénieux fit apparaître des squelettes démontables, et leur fit jouer des pantomimes dignes d'Edgar Poë. De même, jadis, le bon Champfleury avait vidé les Funambules où la vieille pantomime avait attiré tant de gens payant jusqu'à quatre sous leur fauteuil, en donnant à Deburau des pantomimes ultra-philosophiques. Il y a des parentés entre la pantomime et les marionnettes. Ces deux spectacles sont jumeaux. Ils sont faits pour les grands et les petits enfants. Les marionnettes n'ont rien à faire dans les music-halls où l'on n'amène pas les petits enfants, à cause des grandes poupées fardées et maquillées qui y affichent de silencieuses mimiques. Holden se trompait tant à cause de cela que de ses complications de mise en scène. Mais en place des beaux ombrages des Tuileries des Champs-Elysées et du Luxembourg, que Guignol a déserté, chassé aussi par son propre faste, car Guignol au dernier temps voulait jouer des pièces inédites, les salons peuvent recueillir les marionnettes et grouper autour d'elles, le joyeux petit public inactif et rieur, et la pratique de Polichinelle sortira de l'ombre où elle était entrée avec le ter-lin-tin-tin du marchand de coco, cette autre gloire évanouie de nos carrefours arborescents et de nos jardins pleins d'élégiaques pioupious et de tendres payses.

La Ligue contre la Pornographie.

On a fortement blagué, l'autre jour, à un meeting de la morale, les défenseurs de la vertu, les membres de la Ligue contre la licence des rues, et on a eu tort. On a eu tort de blaguer l'abbé Sertillanges qui s'obstinait à voir une différence entre les nus de Puvis de Chavannes et certains autres nus qui apparaissent dans des milieux plus populaires que l'amphithéâtre de la Sorbonne, soit au milieu des cartes postales ou de journaux illustrés à un sou, et qui n'ont jamais rêvé de symboliser la science, la Méditation, ou l'austère Devoir.

On a eu tort de ne pas écouter jusqu'à la fin, avec le plus grand respect, M. Ferdinand Buisson, parlant du respect dû à l'enfance. Mais ceci dit, et ces torts examinés, on peut dire aux ligueurs qu'ils poursuivent un but bien chimérique. S'ils arment le parquet de lois répressives, sont-ils certains que ces lois ne seront pas mises en jeu à propos d'œuvres littéraires ou artistiques, dont la chasteté ne sera pas la vertu fondamentale mais qui, étant esthétiques, ne seront pas pornographiques.

Il n'y a pas si longtemps qu'on a poursuivi et Baudelaire, et Flaubert, et Richepin, et il faut laisser à l'art ses franchises. Avec des lois répressives, on aurait chance d'atteindre des moralistes, et la ligne de démarcation entre l'étude de mœurs et la pornographie, ce seraient les parquets de Paris et de province qui seraient chargés de la tracer. Il y aurait à craindre que le caractère d'art d'un livre ou d'une image ne suffise pas à le protéger, et qu'une œuvre aussi élevée par exemple, que ce petit Goya du Musée de Lille, où une entremetteuse tient des propos engageants à une jeune et belle, personne ne fût poursuivie. On comprend bien le souci de M. Buisson, mais on hésiterait à confier à son estimable, mais sévère puritanisme, le soin de dégager le degré d'art d'une œuvre établie sur l'étude des passions humaines. Le mieux donc est de laisser les gens libres et de s'en fier à la morale publique pour faire le départ des belles œuvres d'art sensuel et des attrape-badauds que ne recommande que l'excessivité des déshabillages.

A propos de Berlioz.

Un biographe avisé et documenté comme tous les biographes nous conte que Berlioz fut un peu un romantique exprès, et volcanique dans l'intérêt de son art ; soit ! et puis après ? Ce n'est point pour diminuer l'intérêt de la vie de Berlioz que de le représenter vraiment Jeune-France, très désireux de s'enthousiasmer et de compliquer sa vie. S'il aimait aimer, faisait-il autre chose que suivre l'exemple de Saint-Augustin avant sa conversion, de se solidariser avec Musset et de pré-

voir Verlaine, le Verlaine de « J'ai la fureur d'aimer. Qu'y faire, ah ! laisser faire ».

Il faut prendre les romantiques pour ce qu'ils sont. Ce n'est point sans entraînement qu'on arrive à rêver de boire le punch dans des crânes et qu'on désire meubler son appartement de kriss malais et de yatagans mauresques. Qu'importe un peu de faribole et d'arrangement de la vie si l'on conclut par des chefs-d'œuvre, et Berlioz n'y fit pas faute ; et s'il eut des défauts, il eut beaucoup d'ennuis. C'est en vain qu'on essaierait de noter toutes les joies d'art et tous les bénéfices d'argent que lui donnèrent ses concerts. Il n'en est pas moins vrai qu'il eut le plus grand mal à obtenir un insuccès au Théâtre-Lyrique avec ses *Troyens* et qu'il ne fut pas heureux au théâtre. Si son rêve fut d'y être heureux, son malheur ne fut pas factice. Si l'on va au fond des choses, ces quelques exagérations de passion, ces quelques allures voulues de caractère qu'on lui reproche, n'est-ce pas autre chose que de l'activité dépensée pour tromper une noble faim de gloire. Et si dans son œuvre il y a quelques pièces rapportées, ne l'a-t-il pas conté lui-même. Il a suffisamment expliqué la genèse de la *Marche hongroise* pour qu'on le laisse tranquille sur les bigarrures de la Symphonie fantastique ; d'ailleurs, en regardant de bien près et en voyant son argument on se rend compte que sa synthèse pour être lentement construite et de pièces de rapports n'en est pas moins faite ; et alors le reste n'a plus qu'un intérêt épisodique.

L'Exposition Duhem.

Madame Marie Duhem a beaucoup de talent ; son mari Henri Duhem aussi ; ils ont trouvé pour la traduction des paysages du nord une nuance de mélancolie qui n'est pas celle de Cazin, qui n'est pas celle de Le Sidaner ; c'est autre chose, c'est un bain de lumière rose et grise qui tremblotte autour des choses. Ils sont les peintres des murs tristes derrière lesquels vivotent des vies pauvres. Ils expriment toute la tristesse des béguinages et des corons, et le pâle sourire de fête que le soleil du nord, tout de même bienveillant, leur jette quelquefois. Très lettrés, très sensitifs, ils pratiquent un joli art, tout de nuances, ému et violent en dessous, quelquefois comme du Desbordes-Valmore, ou du Samain. C'est d'une éloquente concision, car ils peignent des motifs très simples sans aucune surcharge et peu de moyens. C'est d'un art aussi très noble. Une série des œuvres de Madame Marie Duhem est actuellement exposée chez Georges Petit.

Grivolas.

Le peintre Grivolas, qui vient de mourir, vivait en Avignon depuis assez longtemps. Aussi si les Parisiens amoureux d'art se rappellent encore les fleurs un peu frileuses qu'ils envoyait aux Salons jusqu'en

ses dernières années, ils l'ont oublié comme silhouette et en tant qu'ancien Parisien, car Grivolas fut très parisien; c'était au temps lointain où vivait Paul Arène, et Grivolas fut un de ceux qui ne se lassèrent jamais de suivre le spirituel conteur, dans ses recherches obstinées des coins de Provence et de province dans le grand Paris. Certes, Grivolas accompagnait Paul Arène, le jour où le poète de Provence découvrit un jeu de boules, Boulevard Saint-Martin : il était avec Paul Arène, le jour où le marchand de marrons de la rue Saint-Placide tomba entre les mains d'une bande joyeuse de peintres et de poètes. Si ce ne fut chez Kretz ce fut chez Grivolas qu'on affubla de la bure des capucins cet honnête négociant un peu éméché, qu'on alla confier en fin de compte et en fin de verres au portier d'un couvent du quartier latin, en lui expliquant que c'était un frère doublement égaré. En revanche peut-être, Grivolas accompagnait-il Paul Arène dans ce fameux voyage de Gardanne où Paul Arène fit sa chanson célèbre sur le chef de gare.

Paul Arène était le centre d'un groupe assez curieux où fréquentait Charles Frémine, où l'on rencontrait Poussin, Alfred Poussin, l'auteur de ces versiculets (au nombre de deux ou trois cents) qu'il réédita sans cesse sans y rien ajouter. Charles Cros y venait souvent, et au bout de quelques minutes, émettait son étonnement de ce fait que, pouvant écrire en français, Mistral et Aubanel, écrivissent en provençal. « Toi, disait-il à Paul Arène, tu es provençal et tu écris en français ». Ça prenait toujours, et, Paul Arène indigné, se lançait dans le plus pompeux éloge du provençal, et déduisait les cinquante raisons qu'avaient Mistral et Aubanel, de parler leur langue sonore. Grivolas écoutait toujours avec un nouveau plaisir ce discours, et la scène se passait habituellement à la brasserie Lipp, où Arène et Grivolas, bons Provençaux, mais tout de même éclectiques devant les joies de la gourmandise, aimaient arroser de bière allemande, des saucisses de même origine.

Le Roi sans Couronne.

A la générale du *Roi sans Couronne* de nombreux et longs entr'actes permettent de discuter de la pièce au moins autant de temps qu'on en donne à l'entendre; le petit café du théâtre des Batignolles, devenu le café du Théâtre des Arts, est comble de critiques; la jeunesse littéraire est satisfaite et aussi M. Edmond Lepelletier; car on joue un jeune, ce qui remplit d'espoir la jeunesse littéraire, et ce jeune est le fils de M. Lepelletier, ce qui remplit d'aise M. Lepelletier; le député du XVIIe ne quitte pas l'endroit le plus populeux du couloir; il n'entend que des choses agréables; les autres se disent plus loin de lui. L'auteur dramatique est plus connu de masque et d'allure en général que le peintre; aussi n'écoppe-t-il pas aussi violemment les réflexions acerbes, que le peintre, le jour du vernissage. Ce bénéfice de la notoriété de la

physionomie s'étend à M. Lepelletier, surtout dans ce quartier. D'ailleurs les couloirs sont bons pour l'auteur et pour les acteurs. Maurice Le Blond loue l'auteur, Montfort n'est pas là ; où peut-il être ce troisième mousquetaire du naturisme, écrivain de talent, d'ailleurs. Blot, le fondeur d'art, exalte son ami Rameau. Tout un chœur chante les louanges de Marie Kalff, à qui on n'a pas donné grand chose à dire, mais qui s'est fait une belle silhouette de gigolette, ce qui a pu lui être assez difficile, car elle a le profil noble et les yeux émus. Alors ce serait une répétition générale sans chinage? Que non! la direction y a pourvu ; on chine la longueur des entractes, et le ton de voix un peu bas qu'ont adopté à certaines scènes les interprètes, mais puisque le Théâtre des Arts veut faire de la littérature, on souhaite longue vie et bonne prospérité au Théâtre des Arts.

Le dîner Sansot

Un nouveau dîner littéraire s'est fondé qui a débuté dans la bonne chère, la franchise et la cordialité ; c'est celui des édités de la maison Sansot. Sansot est le moderne Poulet-Malassis et s'il lui vient un Baudelaire, il le saura reconnaître. Son culte pour les petits volumes bien pleins et de conception artiste fait que sa modestie ayant essayé de décliner le nom de Dîner Sansot, pour cette agape littéraire, on lui proposa ce titre, le Dîner de la Petite Plaquette. Il hésite et préfère Dîner Sansot. C'est le bon, puisque c'est Sansot le lien de tous ces jeunes gens. Il n'y a pas de barbe grise dans la salle, tout au plus une poivre et sel, tout le reste est blond, brun, rutilant, jeune ; pas de chauves ! Il y a là quarante assistants tous écrivains, toute une nouvelle phalange sauf au plus deux ou trois vétérans, parmi lesquels des vétérans de trente-cinq ou trente-six ans, des vétérans relatifs.

PIP.

REVUE DRAMATIQUE

Théatre-Antoine : *Vieil Heidelberg*, pièce en 5 actes de M. **Wilhelm Meyer-Forster**, traduction de M. **Rémon** et W. **Bauer**.

Théatre Sarah-Bernardt : *Le frisson de l'Aigle*, pièce en 5 actes de M. **Paul Gavault**.

Théatre des Deux-Masques : *La Bonne à tout faire*, *Le Bonheur d'en face*, *Cœur de Roi*, *L'Escargot*.

Vieil Heidelberg, la pièce de M. Wilhelm Meyer-Forster, traduite par MM. Rémon et W. Bauer, est une comédie sentimentale dont le fond n'est pas d'une nouveauté bien hardie. Charles-Henry est le neveu et l'héritier d'un petit roi d'Allemagne. Il a toujours vécu à la Cour avunculaire dans la tristesse et dans la solitude, aussi n'est-ce pas sans éprouver une légitime joie qu'il se voit, un beau jour, débarquant à Heidelberg où, protocolairement, il va passer quelques mois pour parfaire son instruction d'abord et ensuite pour s'initier aux joies que procure, en tous pays, la vie d'étudiant. En compagnie du docteur Güttner, son précepteur et de son valet de chambre Lutz, il s'installe donc dans le logis de maître Rüder, tenancier du lieu où se divertissent d'ordinaire messieurs les étudiants.

Le jeune Charles-Henry, d'abord un peu ahuri par l'exubérance de cette bruyante jeunesse, s'apprivoise rapidement, se fait incorporer dans une bande d'étudiants et commence une existence des plus orthodoxes au point de vue universitaire, c'est-à-dire que les nuits se passent à jouer et à boire et les journées à dormir. Cependant, l'adolescence de Charles-Henry s'émeut du charme de la servante de maître Rüder, la jeune Catherine, qui ne demande pas mieux que d'effeuiller la couronne de fleurs d'oranger en attendant de retrouver à Vienne le fiancé à qui elle est promise.

Charles-Henry et Catherine s'aiment donc et leurs amours pourraient durer sinon toujours du moins longtemps si le vieil oncle de Charles-Henry ne se laissait mourir... Le Ministre de Haugh vient en porter la nouvelle à son héritier en même temps que l'obligation de quitter sur l'heure Heidelberg pour monter sur le trône.

Charles-Henry et Catherine se font leurs adieux, mais comme

ils sont très amoureux et qu'ils sont très jeunes, lui croit sincèrement qu'il reviendra sans tarder et elle croit ce que dit Charles-Henry parce qu'elle l'aime et que l'espérance est très bonne surtout quand on n'a plus qu'elle pour se consoler.

Charles-Henry est donc roi, mais il pense toujours à la petite Catherine. Le palais, dont les pierres ont écrasé son enfance, est lugubre, et le Maréchal de la Cour désespère, devant la mélancolie de son maître, d'y jamais revoir briller la moindre fête. Charles-Henry lutte contre le cher souvenir qui le hante, mais conscient de son devoir de souverain, il décide de se marier, le meilleur moyen pour tous les hommes, rois aussi bien que prolétaires, étant, quand ils aspirent à oublier une femme, d'en prendre une autre.

Le mariage est donc décidé, et la raison du pauvre Charles-Henry serait victorieuse de son cœur si sa plaie n'était ravivée par la présence du vieux Kellermann, le garçon du père Rüder, qui vient solliciter la place de sommelier que lui a promise autrefois son royal client. Kellermann apporte des nouvelles d'Heidelberg ; parmi les anciens camarades de Charles-Henry, il y en a qui sont encore là-bas ; les autres sont retournés dans leur pays, leurs études terminées. Tout cela, Charles-Henry l'accueille d'une oreille distraite ; ce qu'il veut savoir, c'est si Catherine est toujours à Heidelberg ; Kellermann lui dit qu'elle est toujours chez le père Rüder et qu'elle a beaucoup pleuré depuis son départ.

Alors, Charles-Henry n'y tient plus ; il ordonne à son fidèle Lutz de boucler sa valise, et il part pour Heidelberg ; les étudiants l'accueillent avec un respect qui l'effraye quelque peu. Il y a donc quelque chose de changé à l'autrefois ? Catherine, elle, revient à lui avec toute sa tendresse ; elle s'était résignée, la pauvre fille, à ne plus jamais le revoir ; elle savait qu'il allait se marier et elle faisait des vœux pour son bonheur.

Après une dernière entrevue, Charles-Henry dit adieu à Heidelberg, à Catherine, à ce qui fut un rayon de soleil dans sa vie et tristement il repart pour toujours jouer son rôle de roi.

Ils sont nombreux en France ceux qui laissèrent au Quartier-Latin une part peut-être la meilleure de leur cœur d'homme s'ouvrant à la vie et à l'amour. Souvent, évolués en graves notaires, en magistrats austères, en médecins obsédés par le client, ces hommes pensent à ce passé, et c'est comme une petite flamme qu'ils portent toute la vie dans leur poitrine où il n'y a plus de place pour ce qui est sans calcul et désintéressé. Ils sont à plaindre ceux qui n'ont pas été à «Heidelberg» vers l'aube de leur prime jeunesse ; c'est un voyage qui ne réussit pas à l'âge mûr. Et il manque encore quelque chose à ceux, d'ailleurs bien rares, qui gardent l'enthousiasme du cœur.

En leur action un peu simplette, ces cinq actes eussent probablement rencontré moins de sympathie s'ils avaient été écrits directement par MM. Rémon et W. Bauer. Mais il est parfois bon de trouver beau

quelque chose qui vient de loin, car *Vieil Heidelberg* a permis à M. Antoine une mise en scène des plus pittoresques et d'un moins « déjà vu » que si la pièce se fût déroulée de nos jours dans les parages du boulevard Saint-Michel. Les chœurs d'étudiants furent réglés comme dans un théâtre de chant et Mademoiselle Sylvie trouva des gestes et des accents des plus touchants dans le rôle de Catherine. M. Antoine silhouetta un authentique conseiller d'État ; M. Chelles fut très applaudi dans le rôle du docteur Güttner le précepteur bohème, ainsi que M. Signoret, qui marqua fort drôlement les diverses étapes du domestique qui, de valet de chambre se hisse à la dignité de chambellan; un débutant, M. Maupré, fut un Charles-Henry un peu froid, mais comme la froideur était dans ce rôle, on ne peut lui en faire le moindre reproche. Messieurs Clerget, Vargas, Mosnier, Desfontaines, Degeorge et Mesdames Miller et Colas faisaient partie de la distribution de cette pièce très chargée comme nombre de personnages.

***

A la maison, quand les chats n'y sont pas, les souris dansent. Ainsi quand Napoléon « expéditionnait » loin de France, les conspirateurs s'en donnaient à cœur joie. Avaient-ils raison ou tort ? Les gens, qui n'ont pas d'opinion politique préconçue, affirmeront sans doute qu'ils eurent tort puisqu'ils n'ont pas réussi, car chacun sait qu'en matière de complots, comme en bien d'autres d'ailleurs : pour avoir raison, il faut atteindre le but.

Le brave général Malet, qui avait déjà eu maille à partir avec la police impériale et avait été enfermé à la maison du docteur Dubuisson réussit à s'évader. L'heure est propice pour secouer le joug de l'usurpateur qui prépare, au fond de la Russie, sa fameuse retraite. Malet rédige donc un faux sénatus-consulte qui lui donnera le commandement de la garnison de Paris. Cet excellent homme opère avec une facilité et une rapidité extraordinaires ; il nomme un certain Boutreux, qu'il voit pour la première fois, préfet de police, et comme il a appris dans les romans-feuilletons de l'époque que les moyens qui frisent la folie sont les meilleurs il va incontinent à la soirée de l'archi-chancelier Cambacérès, avec l'idée de se faire passer pour un certain général Lamothe attaché à l'état-major de l'Empereur. Ce n'est point pour le seul plaisir de la mystification, mais pour arriver à faire extraire de la force les généraux Laborie et Guidal. Il persuade au duc de Rovigo que l'ordre de l'empereur est parti et qu'il serait très malin de prévenir l'auguste désir. Personne ne se doute de rien, ni Talleyrand, ni Cambacérès, ni Pasquier ; il n'y a qu'un homme pour montrer un peu de creux de nez, c'est l'agent de police Pasques, grâce à qui « l'aigle » n'a qu'un frisson et n'est pas étranglé. Ce Pasques est d'ailleurs l'âme de la pièce : il sauve le trône de Napoléon, mais cela lui coûte la vie de sa nièce et le sacrifice est très dur pour ce policier qui n'en est pas

moins homme. Dans une suite d'aventures et d'imbroglios où intervient le « Deus ex Machinâ » cher aux metteurs en œuvre des mélodrames les plus compliqués, le fiancé de Pauline, nièce de Pasques plus connu dans son quartier de la rue de l'Arbre-Sec sous le nom de Draney aux apparences bourgeoises, devenu le bras droit de Malet, vient pour arrêter Pasques ; mais comme il ne connaît ce dernier, que sous les espèces de Draney, il va se retirer, lorsque Pauline prononce le nom de Pasques. Rateau va-t-il fusiller son futur beau-père comme son devoir le lui commande ? Il transige et le laisse à la garde de quelques grenadiers. Pasques se déguise lui-même en grognard et s'échappe. Son duel avec la conspiration commence ; se trouvant face à face avec Boutreux dans la salle déserte du « Rocher de Cancale », il feint de tomber sous le coup de pistolet de son adversaire et pendant que l'ancien préfet se rassied pour rédiger son rapport, il se jette sur lui et l'étrangle, cette fois sérieusement.

Tous les fils du complot étant entre ses mains, il a vite fait de surprendre Malet et ses amis ; tout est fini dans la nuit même. Pauline, désignée par les conspirateurs pour s'emparer du roi de Rome dans son berceau, a reçu une blessure mortelle. Elle expire dans les bras de Rateau son fiancé et de Pasques son oncle, dont la tendresse veut faire croire à l'agonisante que le complot a réussi et que Râteau ne sera point mis à mort comme traître à son empereur. Historiquement, cette vaudevillesque conspiration ne dura que huit heures ; elle dure moins de la moitié au théâtre ; mais quels sont les événements mis à la scène avec plus de relative exactitude en ce qui concerne leur réelle durée ?

Les protagonistes de cet ingénieux et habile « frisson de l'aigle », sont MM. André Calmettes qui montra d'incomparables qualités de comédien dans le rôle de Pasques, Henry Krauss, un artiste à « panache » hors de pair, G. Maury, qui se fit à plusieurs reprises justement applaudir dans le rôle de Boutreux, Paul Plan, André Hall, Walter et tous leurs camarades.

Madame Marguerite Brésil fut une délicieuse baronne Pasquier ; Nelly Cormon une Pauline qui justifie la tendresse de son oncle ; Yvonne de Rycke plus jolie que ne le fut mademoiselle Cuisot ; et la mise en scène fut d'une exquise somptuosité.

***

Le théâtre des « Deux-Masques », qui ouvrit ses portes en novembre dernier sous la direction de M. Garbagni, se spécialise en des pièces courtes. Ce sont des drames intenses et poignants ; des comédies sentimentales ou follement gaies. Il y a là, du moins en théorie, de quoi contenter les plus difficiles. La salle est des plus coquettes, la scène suffisamment vaste ; les « Deux-Masques » ont tous les éléments du succès qui est la gloire d'un théâtre.

La Bonne à tout faire, deux actes tirés de la nouvelle de Guy de

Maupassant, par MM. Jacques Monnier et André de Fouquières, y est jouée en ce moment. Tout le monde connaît cette nouvelle. Mademoiselle Rita del Erido, la déesse équestre descendue de son cheval pour le plus grand plaisir des spectateurs des Deux-Masques, tient le rôle principal, celui de Rose. La sombre beauté de cette jeune artiste est un sûr garant de son succès qui s'affirmera vite quand elle sera plus en possession de son métier de comédienne; c'est un métier qui s'apprend comme l'équitation. Mademoiselle Barelly est une charmante marquise que son marquis d'époux (M. Violette) a bien tort de tromper. Il est vrai que c'est pour Rose!... M. Bert est un parfait Monsieur Jamel.

Le Bonheur d'en face, deux actes de MM. Maurice Desvallières et Hugues Delorme, expose fort spirituellement que deux hommes s'associant pour faire le bonheur d'une femme arrivent à un excellent résultat. Madame Jeanne Majorel a un amant en la personne d'un certain Sourdeval qui coopère à l'action amoureuse un peu faiblissante de M. Majorel. Le bonheur des Majorel excite la jalousie de leurs voisins, les Palavas, couple d'artistes qui s'aime, mais qui ne se satis fait pas à lui même. Au cours d'une visite, tout s'explique, Majorel avoue qu'il se savait trompé depuis longtemps, depuis « toujours », mais le bonheur ne vaut-il pas le silence ? Cette alerte et amusante comédie est jouée par Mademoiselle Barelly — Madame Jeanne Moajrel, déjà nommée au palmarès ; Mademoiselle de Lys, une Madame Palavas très agréable et par M. Liesse très menton bleu de Café-Concert ; M. Violette-Latorille, un chauffeur qui ne doit jamais déraper ; M. Vallières-Sourdeval, l'amant astronome qui n'aime pas regarder les étoiles, et M. Bert, un Monsieur Majorel idéalement résigné. Il serait injuste d'oublier Mademoiselle Dhervilly, une petite bonne neurasthénique qui fait remonter sa « boule » avec une très cocasse drôlerie.

Cœur de Roi, de MM. Henri de Brisay et H. Monet, constitue le drame du spectacle. C'est une épisode de la chouannerie. Le devoir envers « la « cause » fait taire une haine de famille. Ce n'est pas d'une excessive nouveauté et bien des gens entrent et sortent bien souvent par une porte dissimulée dans une boiserie! Au fond, ça se passait peut-être de la sorte dans ces temps éminemment troublés. Il y a dans ce drame des scènes émouvantes, et M. Séverin-Mars fait magistralement vivre le personnage du paysan vendéen, homme par le cœur, chien par le dévouement à son maître.

L'Escargot, vaudeville en un acte de M. Lecomte Arnold redilate les rates un instant contractées avec l'aide de Mesdames Debarthy et Gandon, et MM. Saint-Paul, Gréant et Stacquet.

Henri AUSTRUY.

LES LIVRES

Ch. Augier : *La France et les traités de commerce*. Etude sur les Tarifs des douanes de la France et de l'Etranger (Chevalier et Rivière). — Voici un ouvrage tout d'actualité. La France doit-elle revenir à la pratique des traités de commerce ? Un courant d'opinion se manifeste incontestablement dans ce sens.

La question est grave. Tous ceux qu'elle intéresse trouveront dans l'étude de M. Augier, des indications précieuses. Ils y verront que tout autour de la France se dressent des barrières douanières de plus en plus élevées : en Allemagne, en Suisse, en Russie, en Autriche-Hongrie, en Espagne, etc. Le protectionnisme a envahi le monde, le monde ancien comme le nouveau et, dans ce dernier, il il affecte même des formes brutales. Les tarifs sont spécialisés à outrance ; nos exportations sont visées, notre commerce est menacé.

M. Augier indique les déconvenues que nous réservent certains traités dits de réciprocité, la manière dont est appliquée la clause de la nation la plus favorisée par certains pays, l'assaut que subit chez plusieurs cette clause, base de notre système de conventions ; il insiste enfin pour que notre tarif général soit revisé partiellement.

Chez Flammarion :

Signalons et recommandons, parmi la disparité des œuvres et leur diversité, *le Livre* (Tome 2) d'Albert Cim, où l'historique du bouquin est si scrupuleusement dressé par le parfait bibliothécaire des Postes ; — *Mon oncle Flo*, le dernier roman de Theuriet, un enchantement aux Pyrénées ; — *Sonnez, clairons !* d'Emile Rochard, vision pathétique d'un drame français ; — *Cadet-Oui-Oui*, le roman pittoresque de Claude Lemaître, qui eut tant de succès dans *l'Illustration* ; — *Coins de Paris*, le beau volume de Georges Cain, préfacié par Sardou, et qui apprendra tant de choses attachantes sur leur capitale même aux Parisiens les mieux avertis.

Chez Fasquelle :

Une excellente traduction des *Frères Karamazov*, par J. W. Bienstock et Torquet ; — *le Bonheur, Mesdames*, de Francis de Croisset, la jolie, et perverse et morale aussi, par surcroît, pièce à succès des Variétés : — *le Baiser de Phèdre* de Gabriel Montoya ; — le curieux roman de Gabriel Faure, *l'Amour sous les Lauriers-roses* ; — et du scrupuleux auteur de *l'Aventure du Mime Properce*, *Clara Bilh, danseuse*, autre livre très soigneusement imaginé, et qui finit en sagesse souriante, en bonté et en vérité.

Chez Hachette :

Pourquoi M. Achille Luchaire ignore-t-il les beaux livres de Napoléon Peyrat quand il nous donne son superficiel, tendancieux et partial volume d'Innocent III ? Le catharisme n'a jamais été ce que les Francimans catholiques en ont dit. — Mieux vaut le joli volume de Paul Gruyer : *Napoléon roi de l'île d'Elbe*, avec les documents inconnus qui le parent et le texte savant qui éclaire l'âme du grand Corse, dans sa résistance aux fatalités ; — Il faut signaler aussi, à la même librairie, les *Quatre fils Hémon*, d'Albert Cim, conteur amusant de ce roman juvénile et sage.

Chez Sansot :

Un petit livre avisé, instructif, nouveau, de Péladan : *la Clé de Rabelais* ; — *les Sentiers du Paradis*, de bons vers d'André Mary ; — et, de Philéas Lebesgue, le *Roman de Ganelon*, un livre qui restera.

Au Mercure :

Ici, encore, de cet infatigable, profond et, par éclairs, prodigieux Péladan, *Sémiramis* (Champigny) ; *Œdipe et le Sphinx* ; le roman dernier de l'Ethopée, *la Licorne* ; et, de Jules Garat, un de ses fervants, la *Sonate de Hœndel*. — A signaler aussi le *Jeune Homme au Masque* d'Edmond Jaloux.

Citons, enfin, à la hâte, parmi les meilleures publications récentes qui demanderaient de plus longues analyses, mais dont nous recommandons les mérites à nos lecteurs : — *Sous le Fardeau* (Plon), le nouveau roman social des Rosny ; — *Lourdes*, de Jean de Bonnefon ; — *Sonates au Clair de Lune* (Calmann-Lévy) par Amédée Prouvost ; — *les Grandes Formes de la Musique* (Camille Saint-Saëns) (Ollendorff), par Emile Baumann ; — *la Fin de notre Ere*, de Tolstoï (Bibl. Indép.), traduction de Bienstock ; — *Géricault*, de Rosenthal (Libr. de l'Art) ; — *La Carrière d'un Navigateur*, par le prince de Monaco ; — et la *Mission scientifique de Bourg de Bozas* (Rudeval), un très beau volume illustré, relatant l'héroïque voyage de la mer Rouge à l'Atlantique, avec une préface émue et colorée de R. de Saint-Arroman.

André Theuriet : *Mon Oncle Flo* (E. Flammarion). — C'est l'amusante aventure d'un bourgeois de province qu'une passion amoureuse entraîne à travers les stations du pays de Bigorre. Tendre et gai, mouvementé et humoristique, ce roman, qui met en scène le monde mêlé des villes d'eaux et a pour décor les Pyrénées, joint au charme des paysages l'imprévu des situations, et chacun voudra le lire.

Tolstoï : *Œuvres complètes* (Tome XIV). — Traduction de M. J. W. Bienstock (P. V. Stock). — L'ouvrage, que nous donne l'excellent traducteur, comporte deux parties dont la première est spécialement consacrée à l'exposé des théories du grand pédagogue russe *Sur l'Instruction du Peuple*. Après avoir fait successivement les procès des principales méthodes pédagogiques en faveur dans l'Empire russe, l'illustre écrivain, partant de ce principe, éminemment rationnel, qu'il est plus nuisible de dénoncer le mal sans proposer de remède que de le laisser ignorer, nous expose, dans des pages d'une logique irréfutable, sa méthode d'enseignement personnelle, basée toute entière sur ce principe : La Liberté dans l'Ecole. Cette partie du volume complète d'une heureuse façon le tome précédent : Articles Pédagogiques, auquel il sert, en quelque sorte, de conclusion.

La seconde partie : *Contes et Traductions pour les Enfants*, nous révèle une nouvelle face du génie de Tolstoï, nous y voyons, en effet, le Tolstoï de l'enfance, qui, hâtons-nous de le dire, ne se montre pas moins grand dans ces contes enfantins que dans ses œuvres d'une portée plus haute. Souvenirs d'enfance, aventures de chasse, contes historiques, anecdotes morales, descriptions scientifiques, nous trouvons de tout dans ce recueil présenté sous une forme simple, disons plus, naïve, si propre à être comprise des enfants auxquels il est destiné.

Publications Pierre Lafitte et Cie : Le Magazine *Je sais tout* publie, en dehors des articles de ses collaborateurs habituels, *L'Espionne*, la pièce de M. Victorien Sardou.

Femina consacre une partie de son numéro à la fête au cours de laquelle Mme Bartet reçut la croix de la légion d'honneur en diamants qui lui fut offerte par souscriptions.

Paris-Hachette 1906 : Cet annuaire est un des plus commodes ; il contient plus de 550.000 adresses, les numéros téléphoniques de tous les abonnés y sont indiqués. On y trouve une foule de renseignements très utiles pour tout le monde.

Jacques Bompard : *L'Adolescence Inquiète* (Plon). — Adolescente, inquiète, inquiétante un peu, telle une vierge aux premières heures troubles, la Muse de M. Jacques Bompard est surtout bien de son temps. Sa nervosité subtile, un peu mièvre, un peu morbide, laisse tout de même deviner une vigueur de race, une solidité de culture qui la préservent des banalités. Elle fait songer à ces premières frondaisons d'Avril, toutes pâles encore et frissonnantes, mais que gonfle d'heure en heure la sève vivace, puisée aux séculaires humus. Pourquoi cependant ces complaisances, voulues certes, et d'autant moins pardonnables, à la jeune école — combien jeune, et combien écolière ! — qui croit découvrir des mondes parce qu'elle fait rimer « idées » avec « tombé », néglige les élisions nécessaires et prodigue le fâcheux hiatus ? Ce reproche, il est vrai, notre poète semble se l'être adressé lui-même, car vers la seconde moitié du volume il cesse presque de le mériter. Dès lors sa maîtrise s'affirme. Avec la régularité du coup d'aile on sent croître la hardiesse et la puissance de l'essor. Sous ces réserves, peut-être même un peu excessives, mais que sa valeur justifie, l'œuvre est à lire, et à garder, en attendant les œuvres prochaines. Elle plaira aux femmes, aux amoureux, aux rêveurs, et ne déplaira pas aux philosophes.

TABLE DES MATIERES

TOME XXXVIII. — NOUVELLE SÉRIE

Sommaire du 1er Janvier 1906

Sommaire du 15 Janvier 1906

Sommaire du 1er Février 1906

Sommaire du 15 Février 1906

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus. *Le Gérant :* **Pierre LEMONNIER**

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER.

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER